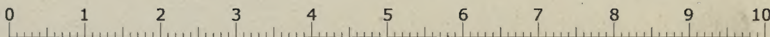
# JANUS

ARCHIVES INTERNATIONALES POUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET LA GEOGRAPHIE MÉDICALE.



# JANUS

## Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)



---

Trente et Deuxième Année.








LEYDE. — E. J. BRILL, Sé. Ae.

1928.

LEYDE, IMP. E. J. BRILL, Sé. Ae.

# TABLE DES MATIÈRES.

I. Auteurs.

## II. Articles.

# MÉDECINS ET CHIRURGIENS DANS LES HÔPITAUX DU MOYEN ÂGE

PAR LE

Dr. ERNEST WICKERSHEIMER.

---

Au XX[e] siècle, dans beaucoup de nos villes et de nos bourgades de France, l'Hôtel-Dieu est à la fois un hôpital et un hospice: un hôpital où l'on traite des malades, un hospice où des vieillards indigents terminent leur carrière.

Au moyen âge la diversité était encore plus grande dans les attributions des établissements hospitaliers. Comme on l'a très bien dit [1]), le principe de la division du travail n'était pas appliqué en matière d'assistance et les hôpitaux servaient d'asiles pour la vieillesse, d'orphelinats, de dépôts de mendicité; des femmes y faisaient leurs couches et des pélerins y cherchaient un gîte pour la nuit. Ces maisons avaient en outre leurs pensionnaires ou leurs «familiers», artisans ou petits bourgeois, qui leur avaient abandonné tout ou partie de leurs biens, à charge pour elles de subvenir à leurs besoins jusqu'à la fin de leurs jours. Naturellement on y recevait aussi des malades, mais c'était surtout pour leur permettre de traverser les temps difficiles, pendant lesquels ils sont incapables de travailler et de pourvoir ainsi à leur subsistance. On est donc tout à fait autorisé à penser qu'au moyen âge, les médecins et les chirurgiens des hôpitaux ne tenaient pas dans ces établissements la place prépondérante qui leur y est dévolue de nos jours.

Quelques historiens sont allés plus loin et ont prétendu reculer les origines du service de santé hospitalier jusqu'à l'aube de la Renaissance. Suivant une théorie émise par Sudhoff [2]), la con-

---

1) Ernest Coyecque, *L'Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge*..., I (1891), p. 59.
2) *Münchener medizinische Wochenschrift*, LX (1913), p. 2482—2483.

naissance de la vérole, en tant qu'entité morbide, et celle des effets curatifs des frictions mercurielles, auraient, vers la fin du XVe siècle, déterminé une véritable révolution dans les hôpitaux, qui, de simples lieux de refuge, seraient devenus des maisons de traitement. Parmi les hôpitaux qui les premiers auraient eu leurs médecins attitrés, Sudhoff [1]) et Diepgen [2]) citent celui de Strasbourg en 1500, celui de Leipzig en 1517 [3]) et l'Hôtel Dieu de Paris en 1536. Ainsi la France et l'Allemagne n'auraient suivi que de loin l'exemple donné depuis des siècles tant par l'Espagne d'avant la conquête sarrasine [4]), que par l'Orient arabe ou byzantin [5]), exemple dont les chevaliers de Saint-Jean s'étaient inspirés en 1182 pour leur hôpital de Jérusalem [6]).

La vérité est que les cas ne sont pas rares de médecins et de chirurgiens attachés à des établissements hospitaliers pendant le moyen âge. Léon Lallemand [7]) en a donné une liste assez longue, en tête de laquelle figurent le médecin et le chirurgien de l'hôpital Saint-Jean de Bruges, avec la date de 1280 [8]). On s'y reportera ainsi qu'aux ouvrages d'Augustin Fabre sur les hôpitaux marseillais [9]) et de Coyecque sur l'Hôtel-Dieu de Paris [10]),

---

1) Th. Meyer-Steineg et Karl Sudhoff, *Geschichte der Medizin im Überblick, mit Abbildungen*, Jena, 1921, in-8°, p. 267—268.

2) Paul Diepgen, *Geschichte der Medizin*, II (1914), p. 110; Die Bedeutung des Mittelalters für den Fortschritt in der Medizin, *Essays on the history of medicine, presented to Karl Sudhoff...*, Zürich, 1924, in-8°, p. 117.

3) Karl Sudhoff, *Die medizinische Fakultät zu Leipzig im ersten Jahrhundert der Universität*, Leipzig, 1909, in-8°, p. 94, 96—99, 182—184 (*Studien zur Geschichte der Medizin*, VIII).

4) A Mérida, vers l'an 600, sous l'épiscopat de saint Masona. Migne, *Patr. lat.*, LXXX, c. 139.

5) Karl Sudhoff, Aus der Geschichte des Krankenhauswesens im früheren Mittelalter in Morgenland und Abendland, *Ergebnisse und Fortschritte des Krankenhauswesens*, II (1913), p. 1—30; E. Jeanselme et L. Œconomos, Les oeuvres d'assistance et les hôpitaux byzantins au siècle des Comnènes, *Ier Congrès de l'histoire de l'art de guérir (Anvers, 7—12 août 1920, Liber memorialis*, p. 239—256.

6) J. Delaville Le Roulx, *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1100—1310)*, I (1894), p. 426 et 428.

7) Léon Lallemand, *Histoire de la charité*, III (1906), p. 217—228.

8) 1282, d'après: De Meyer, *Analectes médicaux...*, Bruges, 1851, in-8°, p. 19.

9) Augustin Fabre, *Histoire des hôpitaux et des institutions de bienfaisance de Marseille*, Marseille, 1854—1855, 2 vol. in-8° (I, p. 128—129, 185—196).

10) Ernest Coyecque, *op. cit.*, I, p. 97 et suiv. J'hésite pourtant à suivre Coyecque, quand il dit (p. 100) que l'Hôtel-Dieu était, depuis le XIIIe siècle, le siège

où l'on verra qu'à Paris, en 1221, maître Hubert, chirurgien, s'était engagé à donner ses soins, tant aux malades et aux pauvres qu'aux frères et aux sœurs de l'Hôtel-Dieu, et qu'à l'hôpital du Saint-Esprit de Marseille, le service de santé était régulièrement organisé dès 1331.

Voici quelques exemples des XIVe et XVe siècles, moins connus et dont il n'a pas été tiré parti dans les ouvrages précités. Ils sont tous tirés des *Inventaires sommaires* des Archives départementales, communales et hospitalières, publiés à ce jour. Je n'ai fait état que des médecins et des chirurgiens qui ont appartenu au personnel fixe d'un hôpital et non pas de ceux qui n'ont été appelés à y donner leurs soins que par occasion. J'ai laissé de côté les sages-femmes, qui, au moyen âge, plus encore que de nos jours, doivent être rangées dans le personnel infirmier, plutôt que dans le personnel médical.

1. 1323—1324, Hesdin. — Archives du Pas-de-Calais, A. 890 [1]).
"Pour maistre Robert le mire, qui est venus en l'opital pour les malades warir de pluseurs maladies, pour toute l'anée 50 s." En 1326, le barbier reçut 2 sous, 6 deniers, pour avoir "res les malades".

2. Vers 1370, Saint-Quentin. — Archives de Saint-Quentin, liasse 48 F, n⁰. 1.
Jehans Franchilon, mire de Saint-Quentin, aux maïeur et jurés de la ville: "... Supplie que se penssion vous plaise acroistre, comme il vous serveche a très petit pris, veu le tamps qui court et aussi le painne que il a de visiter les malades dez hospitaleries, dont il n'a riens".

3. 1405—1406, Argentan. — Archives de l'Orne, H. 5228.
Gages du barbier (10 sous par an) et des valets du barbier.

4. 1432—1462, Angers. — Archives de Maine-et-Loire, E. 35, fol. 53; 45, fol. 46; 57, fol. 104.
"A Hoyau, barbier, pour sa pencion du terme de la Saint Jean, de faire céans les barbes, oultre et autant qu'il prent à Noël, 40 s". On remarquera qu'il n'est question que de faire les barbes; de même

---

d'un enseignement médical pratique; c'est faire remonter bien haut l'histoire du stage hospitalier.

1) Jules-Marie Richard, Comptes de l'hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras et des hôpitaux d'Hesdin et de Gosnay, première moitié du XIVe siècle; étude sur le régime intérieur ...., *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras*, 2e s., XVIII (1887), p. 159—234 (p. 216).

dans deux autres comptes relatifs à des barbiers du même hôpital et datés, l'un de 1444—1445, l'autre de 1460—1462, mais on peut supposer que les soins chirurgicaux étaient sous-entendus. Nous savons d'autre part qu'en 1449, maître Maurice Lepelletier, licencié en médecine, recevait, sur les revenus de la ville d'Angers, un traitement de 40 livres tournois, pour visiter deux fois par semaine les malades dans les aumôneries et les hôpitaux [1]).

5. 1433—1484, Amiens. — Archives d'Amiens, BB. 4, fol. 34; 6, fol. 46 v°, 55 v°, 62; 9, fol. 137 v°; 13, fol. 166; 14, fol. 46; CC. 31, fol. 55 v°; 32, fol. 57; 38, fol. 21; 41, fol. 21; 47, fol. 23—23 v°; 48, fol. 19; 49, fol. 21 v°; 50, fol. 32; 59, fol. 72; 62, fol. 67 v°.
Echevinage du 21 juillet 1433. Robert de Rieu, chirurgien, reçu aux gages de la ville, "pour visiter les malades de l'Ostel-Dieu d'Amiens et les consoler en leurs maladies ... parmi ce qu'il nous a juré et promis de visiter lesdis malades diligemment, et à eux faire de son estat et sience de cirugie au mieux qu'il porra".
Comptes de 1443. "A Robert du Rieu, dit le Mire, pour sa pension de VIII l. p. l'an, pour visiter et garder les blecheurez des povrez malades à l'Ostel-Dieu d'Amiens".
Comptes de 1444. "A Robert du Rieu, dit le Mire, pour sa pension de VIII l. p. l'an, pour visiter et garder les blecheures des povrez de l'Ostel-Dieu d'Amiens".
Echevinage du 15 mai 1447. "Sur ce que maistre Robert Cliche [2]), cirurgien juré pour le Roy nostre sire à Paris, comme il soit venu à sa congnoissance, lui estans à Paris, que maistre Robert de Rieu, cirurgien de ladicte ville, aux gaiges de VIII l. l'an, moiennant que ledit cirurgien est tenu de viseter les malades de l'Ostel-Dieu [3]) et qu'il estoit expedient de y pourveoir d'un autre, requerans, consideré que il a hanté et servy avec ledit feu ledit ostel, par XIIII ans et plus, qu'il a hanté les anciens maistres en medechine, tant à Paris, Amiens, comme ailleurs, par XXIIII ans, qu'il est souffissant en l'art de cirurgien, tant en speculative comme en pratique, comme il appert par lettre de prevosté de Paris, il plust à Messeigneurs le recevoir et retenir ou lieu et aux gaiges dudit feu, et il en feroit son devoir;

---

1) Document publié en 1868 dans la *Revue d'Anjou* (p. 233). Cf. Célestin Port, *Inventaire des archives anciennes de l'hôpital Saint-Jean d'Angers ....*, Paris et Angers, 1870, in-4°, p. XIII.

2) Ou Chiché. En 1444 il s'était rencontré à Amiens, avec Robert du Rieu, lors de l'examen d'un individu soupçonné d'être lépreux. Archives d'Amiens, BB. 5, fol. 206 v°.

3) Ici des mots omis. Voir aussi sur Robert du Rieu: Archives d'Amiens, BB. 5, fol. 206 v° et FF. 1, fol. 32 v°.

mesdis Seigneurs, veue ladicte requeste, ont dit qu'ils se informeront de la souffissance dudit suppliant et des autres cirurgiens qui requerront ledit office, et ou surplus, Messeigneurs y pourverront comme il appartendra".

Echevinage du 4 septembre 1447. " . . .[1]) Et quant au cirurgien qu'il est besoing de avoir pour l'Ostel-Dieu, dont maistre Robert Cliche requeroit y estre, Messeigneurs ont ordonné que la besongne demourra ancoires en l'estat où elle est, tant que autrement y sera pourveu".

Echevinage du 23 octobre 1447. "Sur ce que maistre Jehan de Dury[2]), maistre Robert Cliche et maistre Franchois[3]) avoient chacun baillié leur supplication en l'eschevinage, afin que Messeigneurs leur vaulsissent accorder la pencion de cirugien et aux gaiges de ladicte ville, pour entendre à l'Ostel-Dieu d'Amiens aux povres, mesdis Seigneurs, tout veu et consideré l'estat desdis supplians et pour la bonne souffissance dudit maistre Jehan de Dury, ont retenu et retiennent icellui aux gaiges de huit livres par an, ou lieu de feu maistre Robert de Rieu, moiennant que ledit maistre Jehan se astenra de faire barbes, et ne se entremetera que de l'estat de cirurgie"[4]).

Comptes de 1451. "A maistre Jehan de Dury, cirurgien, VIII l. de pension qu'il prent sur ladite ville par an, pour visiter et guarir les bleucheures des povres malades à l'Ostel-Dieu d'Amiens".

Comptes de 1457. "A maistre Jehan de Dury, cirurgien, VIII l. p. que aussi lui ont ordonné mesdis Seineurs de gaiges chacun an, pour visiter et garir les playes des povres malades à l'Ostel-Dieu d'Amiens".

Echevinage du 6 février 1464 (1463 vieux style). Sur la recommandation de la reine et des princesses, Jean Mahieu[5]), barbier et chirurgien, retenu à la pension de la ville, pour soigner les pauvres malades de l'Hôtel-Dieu.

Comptes de 1464. "A maistre Jehan de Dury, cirurgien, la somme de VIII l. de pension qu'il prent chacun an sur ladite ville, pour visiter et garir les blechures et maladies des povres à l'Ostel-Dieu de ladite ville, . . . payé pour demy an escheu au premier jour de novembre, l'an mil CCCCLXIII, cy rendu IIII l. . . . A luy, pour trois moiz

---

1) Le début du procès-verbal concerne la charge du physicien de la ville.

2) Acheta le 12 mars 1450 (vieux style) une maison à l'Image Notre-Dame, sur le Marché, devant le pilori; il y habitait encore en 1472. Archives d'Amiens, BB. 7, fol. 74; FF. 3, fol. 38; 7, fol. 2; cf. FF. 6, fol. 33.

3) Probablement François Le Mire (ou le Mire), qui, en 1444 assista à l'examen du barbier Lénars Deste, soupçonné d'être lépreux. Archives d'Amiens, BB. 5, fol. 206 v°.

4) Allusion à ce document et à celui qui le précède, dans: Léon Lallemand, *op. cit.*, III, p. 222.

5) Habitait rue des Vigneaux, à l'Écu de France. Archives d'Amiens, FF. 10, fol. 70; 18, fol. 22; cf. CC. 66, fol. 59, 150 v°; 70, fol. 146 v°; FF. 17, fol. 169 v°.

finis au VIe de fevrier ensuivant, qu'il fut depporté dudit office ... XVII s. A Jehan Mahieu, cirurgien barbier demourant à Amiens, qui fu commiz audit office ou lieu dudit de Dury et ausdis gaiges par an, par mesdis Seigneurs maïeur et eschevins, en faveur de la royne de France et de mes très redoubtés dames, mesdames les princesses de Pieumont et de Navarre, ledit VIe jour de fevrier..., XXXVIII s.".
Comptes de 1465. "A Jehan Mahieu, cirurgien, la somme de VIII l. que Messeigneurs luy ont ordonné prendre sur ladicte ville, ou lieu Jehan de Dury, pour visiter et garir les blechures et maladies des povres à l'Ostel-Dieu".
Comptes de 1468. "A maistre Jehan Mahieu", chirurgien de l'Hôtel-Dieu, pour sa robe.
Comptes de 1469. "A maistre Jehan Mahieu", chirurgien de l'Hôtel-Dieu.
Echevinage du 14 novembre 1480. Gratifications de 10 l. t. à Hue de Louvencourt et Jean de Doullens, chirurgiens, pour ce que "durant la peste qui avoit eu cours en la saison d'esté derraine passée, ils avoient viseté pluiseurs povres personnes malades d'icelle peste, tant à l'Ostel-Dieu comme ailleurs, et eulx emploiés de tout leur pooir à les aidier et secourir, tellement que, moiennant l'aide de Dieu, les pluisseurs avoient été sanés et garis,'.
Comptes de 1481. "A Hue de Louvencourt et Jehan de Dourlens, cirurgiens..., pour la paine et diligence qu'ilz avoient eu et prins en icelle ville, en la saison derrain passé, durant la peste, à visiter et sainier plusieurs personnes malades d'icelle maladie, tant à l'Ostel-Dieu, comme en plusieurs lieux avant icelle ville".
Echevinage du 17 juin 1482. Rejet d'une requête de Hue de Louvencourt, chirurgien, demandant une gratification, "attendu que Jehan Mahieu, cirurgien, est gagié sur ladite ville pour viseter et appointier lesdis povres malades dudit Hostel-Dieu".
Comptes de 1484. "A Hue de Louvencourt, cirurgien, la somme de IIII l., ... pour avoir, tant en l'année passée qu'en la presente année, visité les povres prisonniers et autres personnes estans malade, tant au Beffroy comme à l'Ostel-Dieu d'icelle ville, de la peste et aultrement."

6. 1443—1448, Dijon. — Archives de Dijon, B. 157.
Maître Anselme[1]) docteur en médecine, est commis pour visiter dans

1) Anselme Grebert, qu'on trouve à Dijon vers 1437—1441 (Archives de Dijon, L. 157); en 1456, il est inscrit au rôle des contribuables de la paroisse Saint-Jean (Archives de la Côte d'Or, B. 11496). Il fut aussi régent de l'Université de Dôle (Archives du Nord, B. 1605).

la ville et les hôpitaux "les pauvres malades qui ne peuvent se faire medeciner à leurs frais"; il est déclaré exempt de toutes charges publiques. — La mairie consent à ce que La Martinette, qui a offert de soigner les pauvres malades à l'hôpital Saint Jacques, mette devant cette maison le tableau représentant un chirurgien pansant un pauvre, qui avait été fait lors de l'ordonnance, portant que les jurés barbiers seraient chargés de "garantir les pauvres pour l'amour de Dieu".

7. 1451—1495, Lyon. — Archives de Lyon, BB. 6; 8; CC. 292; 403; 485; 506; 518 [1]).
1451—1455. Proposition faite par le Consulat à maîtres Peronnet [2]) et Conras [3]), l'un barbier, l'autre médecin, de les exempter des tailles, sous la condition de traiter gratuitement les malades des hôpitaux et les pauvres gens de la ville.
1455—1461. Révocation de maître Conras, médecin et de Peronnet du Chastel, barbier, par suite de la négligence dont ils faisaient preuve dans la visite des hôpitaux, qu'ils avaient demandée pour se soustraire aux charges de la commune [4]).
1457. Requête adressée au Consulat par Claude Viste, chirurgien-barbier, pour se faire dégrever de l'impôt, en récompense des services par lui rendus avec autant de zèle que de désintéressement, en visitant les malades de l'hôpital du pont du Rhône, et "au temps de l'impedimie lors (1450) [5]) estant en ladite ville de Lion".
1457. Indemnité de 40 sous tournois, accordée le 24 février 1457, à Claude Viste, barbier et chirurgien, pour services rendus par lui pendant l'épidémie. Dans sa requête, Claude Viste expose "que, comme chescuns scet, en ceste ville ait corru et regné grande mortellité d'empidimie, depuis la Saint Jehan en çà sur pluseurs gens, et, pour especial, sur povres gens, serviteurs et sur povres filles, serventes,

---

1) Lazare Meyssonnier (*Histoire de l'Université de Lyon et du Collège de médecine, faisant partie d'icelle* ...., Lyon, 1644, in-4°, p. 12—13), s'est fait l'écho d'une légende d'après laquelle Childebert, en fondant l'hôpital du pont du Rhône, y aurait appelé des médecins, tirés de l'Académie qui subsistait encore à Lyon à cette époque.

2) L'*Inventaire-sommaire* porte "Poncet".

3) Voir sur "maître Courrat, médecin à Lyon": Comte de Laborde, *Les ducs de Bourgogne* ..., 2e partie, III (1852), p. 345.

4) D'autres dates ont été attribuées à ce document, ainsi qu'à celui qui le précède: 1434 pour la nomination du médecin et du barbier, 1448 pour leur révocation. Jules Drivon, Le plus ancien médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, *Lyon médical*, CVIII (1907), p. 1058—1061.

5) 1451, si on en croit le document suivant. C'est par erreur qu'on a daté de 1441 cette épidémie. Jules Drivon, Les anciens hôpitaux de Lyon, *Lyon médical*, CVI (1906), p. 247.

qui n'avoient de quoy sey fere bien, lesquelles se sont retraites ès hospitaux du pont de Rosne et des femes, emprès Notre-Dame de Confort, et illecques souffroyent beaucopt de meschié et povretés pour ce qu'ilz n'avoient mege, ne barbier qui se voulsise tenir aucunement par devers eulx, pour leur donner confort, ne remede à la dite maladie contagieuse, et ce voyent ledit Glaude, meu de pitié, etc...., consideré aussi que à l'autre mortellité, qui fut l'an LI, il servit les povres ausdis hospitaulx, le mieux qu'il peut..., il vous plaise le degrever et recompenser..."
1481. Mandat du 8 janvier 1480, vieux style. "A maistre Guillaume Yvoire [1]), barbier et cirurgien de la ville, pour avoir exposé son corps avec son art et mestier de cirurgie au service des malades et infecz d'empedemie, tant en l'ospital du pont du Rosne que en quelcunque lieu de ladite ville où l'on l'ait appelé, et à ceste cause a perdu ses chalans et hostes avec lesquels il gagnoit sa vie, C solz tourn."
1486 (septembre). "A Guillaume Yvoire, cirurgien, retenu pour visiter les malades infectz, tant dudit hospital que autres de la ville".
1486—1487. Subventions à l'hôpital. "A Guillaume Yvoire, barbier et sirurgien, retenu pour visiter et panser les malades de l'empedimie".
1495. Rôle des noms, avec les cotes, de "ceulx qui se veulent exempter de la contribution de la collecte, mise sus en la ville de Lyon, à raison de 18 deniers pour livre". Côté de l'Empire [2]): Guillaume Yvoire, barbier, "sert à l'ospital en temps de peste et, pour ce, est tenu exempt", 6 livres, 7 sous, 1 denier [3]).

8. 1477—1499, Nîmes. — Archives de Nîmes, RR. 7—10.
1477—1478. Payement de 7 livres, 10 sous, à maître Louis Eyrailh [4]), médecin des pauvres de l'hôpital.

---

1) Auteur d'une traduction française de la *Chirurgie* de Lanfranc, imprimée à Lyon, par Jean de La Fontaine, le 12 février 1490, vieux style (Hain 9880; Reichling, *Appendices* ..., V, p. 168).

2) Les mariniers du Rhône se servent encore du mot "emperi" pour désigner la rive gauche du fleuve, et du mot "reiaume" pour la rive droite (Frédéric Mistral, *Lou tresor dou felibrige* ..., I, p. 878). Il semble qu'a Lyon les mots "royaume" et "empire" aient été appliqués respectivement à la rive droite et à la rive gauche de la Saône.

3) On pourrait ajouter à ces noms celui de Benoît le barbier, retenu pendant le temps de peste (1494) pour le service des malades, aux gages de 5 livres tournois par mois. A. Croze et M. Carle, *Histoire du grand Hôtel-Dieu de Lyon* ..., Lyon, 1924, in-8°, p. 245.

4) Ou Herail, bachelier en médecine en 1478, licencié en 1484. En 1481 il reçoit 4 livres, en 1483 30 sous pour la visite de lépreux. Archives de Nîmes, QQ. 7; RR. 7—8. Archives du Gard, E. 389.

1480. Payement de 7 livres, 10 sous au même, et de 2 livres à maître Étienne Guisard, dit la Vache, chirurgien, pour la visite des pauvres des hôpitaux.
1484. Gages des médecins de l'hôpital.
1486—1487. Gages de 20 livres, payés à Jean Furet [1]), médecin de l'hôpital.
1492—1493. Payement de 6 livres, à maître Jacques Sérorgues, barbier ou chirurgien attaché à l'hôpital.
1499. Payement de 20 livres, à maître Léonard Celerii, docteur en médecine attaché à l'hôpital [2]).

9. 1488. Grenoble. — Archives de Grenoble, F. F. 5.
Aux termes du règlement de police et d'administration, un médecin et un chirurgien suffisants, désignés par les consuls, recevront 8 florins par an pour soigner les pauvres des hôpitaux; leurs honoraires et les médicaments seront payés par la caisse de l'hôpital Notre-Dame. En temps d'épidémie, un chirurgien et un barbier, salariés sur les revenus de l'hôpital, seront tenus de visiter et de soigner les malades de la maison des pestiférés, „et ubi dicto tempore barbitonsores et cirurgici dicte civitatis Gratianopolis non providebunt de tale, quod omnes barbitonsores possint expelli a civitate". A noter aussi que le chirurgien doit être présent lors de l'admission d'un malade à l'hôpital: „Item statuitur et ordinatur quod regentes domum dictorum morbosorum teneantur, presentibus dictis commissariis, presbitero, cyrurgio et aliis servitoribus dicte domus, scribere annum et diem qua intraverit dictam domum quilibet morbosus, una cum descriptione et inventario omnium et singularum rerum quas secum defferet quilibet morbosus".

Certes une plus riche moisson récompenserait le chercheur qui aurait la patience de dépouiller les documents originaux, au lieu de s'en tenir aux *Inventaires sommaires*, où seul, le hasard a permis que des noms de médecins ou de chirurgiens aient été cités. Au surplus, alors même que les comptes d'un hôpital ne contiendraient aucune indication de ce genre, on aurait tort d'en conclure que les malades y étaient abandonnés à la thérapeutique des infirmiers. A Paris, le 16 janvier 1328, le roi de France

---

1) Docteur en médecine. Archives du Gard, E. 1173.

2) Ajoutons que le 21 février 1482, il fut décidé d'établir dans chaque hôpital de Nîmes. un prêtre, un médecin et un chirurgien à l'usage exclusif des pestiférés. V. Laval, Des grandes épidémies qui ont régné à Nîmes depuis le VIe siècle jusqu'à nos jours ..., *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1875, p. 609.

Charles IV le Bel ordonna qu'à l'avenir les malades de l'Hôtel-Dieu seraient confiés à ses deux chirurgiens-jurés au Châtelet, qui recevraient en conséquence une indemnité journalière de 12 deniers parisis, payable sur la recette de Paris. Ceci suffit à expliquer l'absence, dans les comptes de l'Hôtel-Dieu, de mentions relatives au salaire des chirurgiens, et, comme il n'y est pas question non plus du salaire du médecin et du barbier, alors que la présence à l'Hôtel-Dieu de l'un et de l'autre est formellement établie, Coyecque a supposé qu' «une mesure analogue à celle de 1328 avait été déjà prise par l'un des prédécesseurs de Charles-le-Bel, ou le fut par l'un de ses successeurs immédiats, mesure qui mettait également à la charge du Trésor public le traitement du médecin et celui du barbier» [1]). Ailleurs le physicien ou le chirurgien de la ville sont chargés des soins aux malades de l'hôpital, sans que comptes ou délibérations communales fassent toujours allusion à ce service. Ainsi Jehan de Dury et Jehan Mahieu, tous deux chirurgiens de l'Hôtel-Dieu d'Amiens, ne figurent aux comptes, l'un en 1448, 1449 et 1454, l'autre en 1480, 1493 et 1494, qu'en qualité de chirurgien de la ville [2]).

De toute façon ce qui précède suffit à prouver que dans tout le royaume, du Nord au Midi et de l'Ouest à l'Est, des régents d'hôpitaux français n'ont pas attendu le mal de Naples pour s'assurer le concours permanent d'un personnel sanitaire. A Paris (1221), à Arras (1312) [3]), à Hesdin (1323), à Gosnay-en-Artois (1325) [4]), à Marseille (1331) et sans doute à Gaillac [5]), ainsi que

1) Coyecque, *op. cit.*, I, p. 97.

2) Archives d'Amiens, CC. 35, fol. 4 bis v°; 36, fol. 17 v°; 39, fol. 25 v°; 58, fol. 29 v°; 71, fol. 110 v°; 72, fol. 102. Pareille observation a été faite à Francfort. G. L. Kriegk, *Deutsches Bürgerthum im Mittelalter* . . ., Frankfurt a. M., 1868, in-8°, p. 83—84. Cf. Georg Ratzinger, *Geschichte der kirchlichen Armenpflege*, 2. Aufl., Freiburg i. Br., 1884, in-8°, p. 317; G. Uhlhorn, *Die christliche Liebesthätigkeit*, II (1884), p. 224.

3) J.-M. Richard, *op. cit.*, p. 163.

4) *Ibid.*, p. 217. Cf. *Dictionnaire historique et archéologique du département du Pas-de-Calais*, II (1878), p. 78. Il est vrai que dans cet hôpital de village, on faisait venir un mire du dehors pour les opérations de quelque gravité: "Pour Jaquemon de Herbeval qui eut un apostun qui fu taillies, pour le taillier et saners. Pour le salaire d'un mire, pour warir un apostun que Miquiex Boutin avoit qui jut malades X semaines, III, s. — J.-M. Richard, *op. cit.*, p. 222.

5) A. Ramalho, L'administration municipale au XIIIe siècle dans les villes de Consulat, *Revue générale d'administration*, 1896, t. II, p. 157.

dans des hôpitaux de Flandre, à Bruges (1282)[1]), à Ypres (vers 1300)[2]), à Audenarde (1322)[3]), la Peste noire de 1348 ne peut pas non plus être mise en cause.

Si au XIVe siècle et surtout au XIIIe, les indications relatives aux médecins et aux chirurgiens des hôpitaux sont clairsemées, cela tient sans doute, pour une bonne part, à ce que les documents datant de ces deux siècles ne sont pas communs. A l'exception d'un fragment de 1306, les comptes de l'hôpital du Saint-Esprit de Marseille n'ont été conservés qu'à partir de 1330—1331 et c'est en 1331 que le chirurgien et le barbier de cet hôpital commencent à être connus. De même à Hesdin, où le plus ancien registre de l'Hôtel-Dieu (1323—1324) nous apprend le nom de son plus ancien chirurgien.

Souvenons-nous enfin qu'en France comme dans toute l'Europe septentrionale, la médecine est longtemps restée l'apanage à peu près exclusif des clercs; son étude ne commença à être interdite aux réguliers qu'en 1130 et cette interdiction ne fut étendue à certaines catégories de séculiers qu'a partir de 1219[4]). Au temps de la médecine monastique, c'est-à-dire jusqu'en plein XIIe siècle, les religieux ont été les médecins tout désignés des hôpitaux qu'ils administraient et, même plus tard, il est probable que plus d'un chapelain d'hôpital s'est vu confier le soin de soulager les corps de ceux dont il réconfortait les âmes.

---

1) Voir plus haut.

2) Le fameux chirurgien Jehan Yperman fut, vers 1300, attaché à l'hôpital de Belle, où il eut son domicile en 1306; en 1311, il était encore au service de cette maison. Alphonse Vandenpeereboom, *Ypriana* . . ., IV (1880), p. 383—384, 386, 391.

3) Edmond Van der Straeten, Médecins et chirurgiens attachés à l'hôpital Notre-Dame, à Audenarde (1322 à 1784), *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, XIII (1856), p. 351—356. On consultera encore sur la Flandre: A.-J. Faidherbe, *Les médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789*, thèse de Paris, 1892, dont un chapitre est intitulé: "Le service des hôpitaux civils et militaires" (p. 124—131).

4) Ernest Wickersheimer, *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris (1395—1516)*, Paris, 1915, in-4°, p. XLIII et suiv. (*Collection de documents inédits sur l'histoire de France*). Si, comme on l'a dit, de pareilles défenses ont été formulées dès le IXe siècle, on peut être sûr qu'elles n'ont eu aucun effet.

# DER MEDICINISCHE SCHWANENGESANG DES MAIMONIDES.

## FĪ BAJĀN AL-AʿRĀḌ.

„Ueber die Erklärung der Zufälle".

**(Für den Sultan Al-Afdal)**

Zum ersten Male im Urtexte auf Grund dreier Handschriften herausgegeben, ins Deutsche übertragen und kritisch erläutert.

Rabbiner Dr. H. KRONER.
Oberdorf-Bopfingen. Württemberg.

---

### EINLEITUNG.

Der lebendig gebliebene Drang, auf dem einmal eingeschlagenen Wege der Veröffentlichung der medicinischen Abhandlungen des Maimonides fortzuschreiten, hat mich ganz von selbst zu der Bearbeitung einer neuen Abhandlung, des مقالة في بيان الاعراض[1], „De causis accidentium apparentium", „Über die Erklärung der Zufalle" geführt. Ich wurde allerdings dabei durch den äusserst glücklichen Umstand kräftig unterstützt, dass sich auf dem letzten Blatte der Oxforder Copie des bereits herausgegebenen في تدبير الصحّة der Anfang der genannten Abhandlung befindet. Doch der Anfang nur, der ganze Codex musste gewonnen werden, was in jener Zeit der Inflation eine grosse, schier unerfüllbare Aufgabe bedeutete. Zum Glück fanden sich nach langem Mühen in der Person des Prof. Dr. MARX, New-York und des Chacham Dr. GASTER, London, zwei Gönner der maimonidischen Wissenschaft, die in liebenswürdigster Weise die Kosten für die Gewin-

---

1) Cf. STEINSCHNEIDER, H. Üb. d. M. S. 772—74 u. STEINSCHNEIDER: Die arab. Literatur d. Juden, S. 217. In Neubauers Catalog: 1270[5] مقالة في بيان بعض الاعراض والجواب عنها.

nung des Handschriftenmaterials übernahmen. So kam ich in den Besitz der beiden Codices der Bodleiana, eines vollständigen arabisch geschriebenen, Uri 555, und eines arab.-hebräisch geschriebenen Fragmentes Uri 608. Die Abhandlung erwies sich schon äusserlich als eine Fortsetzung der vorausgegangenen, ist sie doch im Codex 555 von der gleicher Hand, mit der gleichen kalligrafischen Exaktheit geschrieben. Aber weit mehr noch ist sie dem Inhalte nach die unmittelbare Fortführung der „Gesundheitsanleitung für den Sultan al-Afdal", auch wieder an seine Adresse gerichtet und für sein Leiden bestimmt und öfters auf die „Anleitung", besonders auf das dritte Kapitel sich berufend. Und doch unterscheidet sie sich von jener ganz wesentlich! Sie ist keine in sich geschlossene und zusammenhängende Allgemeinhygiene mit generellen hygienischen Grundsätzen und Gesichtspunkten, sondern im ersten Teile ein sehr eingehendes autoritatives Gutachten des vom Fürsten dazu aufgeforderten Dieners Maimonides über die Urteile seiner Hofärzte und im zweiten Teile ein Specialregimen für die fürstliche Person, das jede Stunde des Tages und der Nacht, für Sommer und Winter programmartig regelt. Insofern ist es eine mehr persönliche Note, die das Ganze charakterisiert und uns damit wichtige und tiefere Einblicke in die Persönlichkeit des Autors wie des Sultans gestattet.

Hier wird also Maimonides als die grosse ärztliche Autorität angesehen und angerufen, die ein Urteil über die medicinischen Verordnungen seiner Collegen abgeben soll. Er kommt diesem Auftrage nach mit der tiefen Ergebenheit gegen den Fürsten, aber auch gegen Gott, der ihm das Wissen und Können dazu verleiht. Er ist in der Beurteilung der Verordnungen seiner Collegen im allgemeinen recht anerkennend, dabei stets das medicinisch Wertvolle ihrer Ansichten hervorhebend, doch auch hie und da mit Ironie gefüllt, die oft den Zug der überlegenen Weisheit annimmt, wenn auch stets von der Pflicht der gewissenhaften Prüfung des für den Fürsten Geeigneten und Zuträglichen geleitet. Es muss dabei immer wieder berücksichtigt werden, dass Maimonides das Leiden des Sultan genau kennt, auch genau in seiner Weise diagnosticiert und bei jeder Gelegenheit eine rein individuelle Behandlung als die wichtigste Forderung hinstellt. Er verteilt deshalb bei der Beleuchtung der ärztlichen

Urteile sehr gewissenhaft Licht und Schatten und hält sich von niedrigen Concurrenzgefühlen oder gar Rankünen ganz frei, wie er sie im Asthma Kapitel XIII bei den egyptischen Ärzten findet und so treffend schildert, die darin bestehn, dass man im Consilium der Ärzte nur durch Weisheit zu blenden und den Collegen zu übertreffen sucht: „Dann halte sie dir alle vom Halse, und folge der Natur!", ruft er dort dem Sultan emphatisch zu.

Seine Schätzung der egyptischen Ärzte war wohl im Allgemeinen nicht so hoch. Wir erfahren aus einem kleinen Satze unserer Abhandlung (K. I), über die Verwendung der Wurzelschale der lingua bovis, dass Maim. die Ärzte Egyptens und Syriens nicht so hoch wertete wie die Andalusiens und des Maghreb. Spielt hier vielleicht etwas Selbstgefühl mit, er ein Sohn Andalusiens und später ein Bürger des Maghreb? Es ist keine Frage, dass Maim. auf sein Vaterland Andalusien ungemein stolz war, denn wie oft spricht er von ihm in den Perusche Mischnajot, im SEFER HAMIZWOT etc. mit den Worten: „Bei uns in dem Lande, bei uns auf der Insel Andalusien". (عندنا في بلاد (في جزيرة) الاندلس[1]. Es ist ein erhebender Zug von Treue und Anhänglichkeit an das Land seiner Geburt und seiner Väter, den er bis in das tiefste Alter bewahrte. War doch auch Andalusien die Wiege und das geistige Centrum sovieler grosser Denker, sovieler Philosophen und Dichter, der Kulturmittelpunkt und Kulturausdruck des ganzen grossen Spaniens! Es ist deshalb zu leicht zu verstehen, dass man Andalusien ohne Weiteres mit Spanien identificiert hat. Der lateinische Übertrager unserer Stelle liest: sic enim vidimus universos nobiles facientes in terra hyspanie et in toto occidente". So haben auch einige hebräische Übertrager das arab. اندلس einfach als ספרד[2] wiedergegeben. Scheinbar deckte sich für sie der Begriff „Spanien" mit dem kulturell hochstehenden Andalusien. Es kann aber auch eine Bestätigung der These SEYBOLDS[3]) sein, dass arabisch-berberische Eindringlinge den Namen der kleinen Provinz Andalusien auf die ganze im

---

1) Cf. KRONER, Maim. Commentar zu Pesachim, Berlin 1901. S. 8, u. SEFER HAMIZWOT, M. PERITZ, Breslau 1882, S. 7.

2) SEFER HAMIZWOT, Anmerk. 13.

3) Cf. Enzyclopädie des Islam.

Fluge eroberte pyrenäische Halbinsel mit der Zeit ausgedehnt haben. Die andalusische Kultur hat nach dem benachbarten Maghreb hinüber gespielt! So erscheinen Andalusien und Maghreb nicht nur als eine geografische, sondern auch als eine enge Kultureinheit. Ihr gegenüber scheint Egypten kulturell und — was eben so wichtig ist — geografisch mehr im Zusammenhang mit Syrien; oder sagen wir gleich richtiger mit Palästina zu stehen, denn das arab. الشأم. Syrien, wird hier von dem hebr. Übertrager mit ארץ ישראל wiedergegeben [1]). Eine genauere Untersuchung dieser auffallenden Erscheinung ergab, dass Maimonides unter الشأم tatsächlich auch „Palästina" versteht, während das eigentliche damascenische Syrien mit سورية סוריא [2]) von ihm bezeichnet wird. Wie Maimonides haben auch Bachja ibn Pakuda [3]), Chefez ben Jazliah [4]), der arabische Schriftsteller Thaᶜlabī [5]) unter الشأم Palästina verstanden. Es lässt sich das daraus wohl erklären, dass Palästina zur Zeit der arabischen Invasion unter dem Emirat von Damascus stand, und als eine ihm angegliederte und unterjochte Provinz betrachtet wurde. Palästina [6]) war eben ein erweitertes „damascenisches Syrien". Wir gewinnen durch die kurze und fast nebensächliche Bemerkung des Maimonides einen interessanten Einblick in die damaligen geografischen, kulturellen und politischen Zusammenhänge. Auf der einen Seite die Kultur Andalusiens und Maghrebs, auf der anderen die Egyptens und des daran anstossenden erweiterten Syrien-Palästinas. Es muss deshalb auch die Flora Syriens stets in dem weiteren Sinne der Flora „Palästina-Syriens" gefasst werden.

Im Vordergrunde der Abhandlung bleibt aber stets die Person des Sultan, sein Leiden und dessen sachgemässe, durchgreifende Behandlung. Maimonides findet es deshalb für notwendig, ein ausführliches und sehr detailliertes Programm für die Lebensweise und Diät des Sultan aufzustellen. Er hofft zuversichtlich,

---

1) Vergl. Anmerkung 12.
2) Vergl. Kilajim, S. BAMBERGER, Frkf. 1891. S. 19 u. 48 סריאני.
3) Al-hidāja III, 6 u. IV, 7.
4) Q R. 1915. HALPER, SEFER HAMIZWOT, S. 5.
5) Ḳiṣaṣ al-ʾanbijā (Socin Arab. Gramm. Berl. 1859. S. 4 u. 9).
6) Siehe O. RESCHER, El-Belāḏorî's Kitâb futûḥ el-buldân, Leipzig 1917. S. 141.

dass bei einer genauen Befolgung dieser Anordnung der Zustand des Sultan sich baldigst bessert, und dieser Wunsch wandelt sich bei ihm mitten in dem trockenen Receptstile zu einem inständigen Gebete: „Gott lasse weichen sein Leiden und verlängere seine Tage" (K. 21). Maimonides fühlte sich eben nicht nur als der berufsmässige, ärztliche Diener des Fürsten, sondern auch als der wohlwollende Lebensfreund seines Herrn. Beim Beschlusse der Abhandlung zeigt er diese freundschaftliche Gesinnung in geradezu ergreifenden Worten. Für ihn gibt es in seinem hohen Alter nichts Höheres und Schöneres als die Bedienung und Betreuung seines Herrn. Maimonides fühlte sich bei der Abfassung dieser Schrift schon alt, er hat sie nicht mehr wie die vorausgegangene in persönlicher Audienz vortragen können (K. 4). Elegische Töne der zu Ende gehenden Kraft entringen sich der düster umschatteten Seele. Es ist wohl diese Schrift die letzte medicinische Arbeit des Maimonides, sein medicinischer Schwanengesang. Sie fällt, da al-Afdal nur 2 Jahre, von 1198—1200 regierte, wohl in das Jahr 1200. Also ein Schwanengesang für beide Teile!

Die Person des Sultan tritt in dieser Abhandlung besonders greifbar hervor. Er ist näher bezeichnet mit dem Beiworte مالك الرقّة König von Rikkah. Dieses Rikkah bleibt dunkel. STEINSCHNEIDER [1]) lässt auch die Deutung des Wortes offen. رقة könnte nach Masʿūdī eine Stadt in Egypten sein. Beide Bedeutungen fallen insofern zusammen, als der Stadtname رَقّة Racca sicherlich von der dort befindlichen Flussniederung رِقّة herrührt. Es gab mehrere Städte solchen Namens (cf. Kosegarten, Chrest. arab. II: Errakka, nomen loci prope Bagdad-nomen plurium oppidorum) [2]). Im Talmud ist bereits das biblische רַקַּת (Josua 19, 35) als Uferstadt gefasst worden, entweder als Name der Stadt Tiberias oder der Stadt Sepphoris: ולמה נקרא שמה רקת משום דמידלייא כרקתא דנהרא. Warum heisst sie Rakkat, weil sie so hoch lag wie das Ufer des Flusses! (Megillah 5*b* u. 6*a*). Allgemein be-

1) H. Üb. S. 774.
2) Übrigens erwähnt BROCKELMANN I. S. 179 einen Chalifen Hârûn von Raqqa!

deutet demnach im Talmud רקת der Ufersand, Ufersand auch am Eufrat (Beza 32*b*) oder auch bei Sura (Succa 26*a*). Seit talmudischer Zeit hat also רקת die charakteristische Bedeutung der „Ufergegend". Welche Gegend oder Stadt nun hier gemeint ist, bleibt fraglich. Da die Abhandlung nach den eigenen Worten des Maim. den Sultan erst im Winter erreichen wird, ist an einen bestimmten Sommeraufenthalt zu denken. Interessant wäre es, wenn hier unter رقّة das alte Tiberias mit seinen berühmten Heilquellen verstanden werden könnte! Klarer ist das Lebensbild des Sultan selbst. Das Leiden des Sultan hat sich seit dem Jahre 1198 nicht gebessert, eher ist eine Verschlimmerung eingetreten. Er bietet das Bild eines senilen Mannes, der mehrere Leiden besitzt, der über Hämorrhoiden klagt, über schlechte Verdauung, über Eingenommenheit des Kopfes, Gedankenschwere und melancholische Anwandlungen, über Herzpalpitation und Herzschwäche. Das Beste an ihm ist noch der Schlaf, wie Maim. besonders hervorhebt. Möglich, dass der Sultan durch ein ausschweifendes Leben seine Gesundheit untergraben hat, da Maim. ihm eine Einschränkung nach dieser Richtung sehr ans Herz legt. Sein Leiden besteht in periodischen Anfällen, die so belästigend sind, dass er nach der Hilfe der Ärzte ruft, in den Intervallen fühlt er sich wieder wohler. Besonders bezeichnend sind die Beschwerden über Blutüberfüllung, und der dadurch notwendig gewordene Aderlass, ein Mittel, das jetzt gerade wieder modern geworden, den Sklerotikern zur Erleichterung von den Ärzten empfohlen wird. Ein Fingerzeig vielleicht dafür, dass der Sultan ein Sklerotiker war, wenngleich die in der Zeit liegende und so oft empfohlene Hygiene des periodischen Aderlasses auch hier traditionelle Verwendung finden konnte.

Auf jeden Fall musste sich der Sultan grösste Schonung auferlegen, politische Geschäfte hat er scheinbar weniger geführt, anstrengende Geistestätigkeit war wohl nicht seines fürstlichen Berufes Wesen und Art. Wir hören wenigstens nichts davon, auch nicht von dem Bedauern darüber, dass die Berufspflichten durch das körperliche Leiden irgendwie erschwert sein. Wir hören vielmehr vom Essen, Trinken, Baden, Musicieren, Schlafen, angenehmer Unterhaltung, leichter Lektüre, dann wieder vom Essen

oder Trinken, musikalischen Einschläfern, Ausreiten, gymnastischen Übungen. Das ist im Ganzen das Tagesprogramm, das nur durch besondere Umstände unterbrochen wird. Dabei ist das Essen gut, kräftig und anregend! Wein, verschiedene Limonaden, würzige Pikanterieen sollen für Frische und Lebendigkeit sorgen. Das die Lebensart jenes Fürsten, die allerdings gesundheitliche Zwecke verfolgt, aber sich doch wohl im Ganzen an das traditionelle orientalische Sultanbild und an das Gewohnheitsmässige anschliesst, da ja gerade Maim. es ist, der die Festhaltung des Gewohnheitsmässigen bei seinen Anleitungen so unbedingt fordert [1].

Mit gewissenhafter Prüfung all der zu berücksichtigenden Momente bestimmt nun der berufene und gerufene Arzt Maimonides die gesundheitlichen Erfordernisse und die heilbringenden Mittel. Seine Grundlage ist und muss dabei sein die Erkennung des Leidens selbst, seiner Ursache und seiner Erscheinungen. Diese rückt immer wieder in der Vordergrund seiner Betrachtung. Die Quelle des Leidens ist das „verbrannte Phlegma", das periodisch auftritt. Aus ihm wird das Schwarzgallige erzeugt, das seinerseits wieder die gasartigen, melancholischen Dünste hervorruft. Die ärztliche Behandlung muss deshalb in erster Linie die Tilgung und Beseitigung dieses Schwarzgalligen und des dasselbe bildenden Phlegmas zu beseitigen suchen. Maim. steckt eben noch mitten in jener mittelalterlichen Humoraltheorie, welche die krankhaften Erscheinungen, besonders die psychischen Alterationen, aus den schlechten, dickflüssigen Schleimen, aus den schwarzen Blutsäften ableitet. Seine Ätiologie der Hämorrhoiden geht ganz in denselben Bahnen und von ganz denselben Vorstellungen aus. Schlechte Verdauung, trockene Natur, Stuhlverhärtung, Trübsinn, böse Gedanken, Apathie sind alles Wirkungen des schlechten Schleimes, wie uns das III Kapitel der grossen „Gesundheitsanleitung" immer wieder belehrt. Allerdings gibt es noch verschiedene Darstellungen der Verschlechterung des Blutes, einmal ist es eine Art Hefensatz wie bei den Hämorrhoiden, der sich herniedersenkt, Schwellungen, Schmerzen, dann Schwarzgalliges und melancholische Dünste verursacht, ein anderes Mal ist es der verkochende, verbrennende Schleim, der die Leber ergreift,

---

1) Siehe Fī tadbīr aṣ-siḥḥat, K. IV, H. KRONER, Leiden 1925.

das Schwarzgallige bewirkt und so bis zur Melancholie führt. Avicenna unterscheidet auch demgemäss drei Arten von Melancholie (IV, 1, 2): Sanguinea, phlegmatica et cholerica [1]). Die Melancholie unseres Sultan ist also die melancholia phlegmatica, die aus der Verbrennung des Blutes erfolgt! Die Therapie des Maimonides strebt deshalb auch Klärung des Blutes, Gleichmässigkeit der Natur der Leber und damit eben Erzeugung eines guten Blutes an. Dazu bedarf es aber eigentlich keiner besonderen medicinischen Mittel, wie überhaupt Maim. ein Gegner ausgesprochener Kurmittel ist, sondern ein diätetisch geregeltes Leben kann die Heilwirkung erzielen. So verordnet Maim. im Ganzen nur Art und Zahl der Speisen, eine weise Einteilung derselben und sonst allgemeine hygienische Mittel: frühes Erwachen, regelmässige Gymnastik, festen Schlaf, zarten Darm.

Die melancholischen Anwandlungen sollen besonders durch Fernhaltung alles Erregenden, auch durch Meiden heisser Gegenden, vor allem aber durch den Genuss zweckdienlicher Syrupe behoben werden. Zu diesen gehört in erster Linie das Hydromel neben dem Oxymel, die bereits GALEN und seine Vorgänger mit gutem Erfolge angewendet haben. Auch Avicenna ordiniert (IV, 1, 2.): Et si fuerit melancholia phlegmatica, redeat ad syrupum acetosum. Eines der wirksamsten und natürlichsten Mittel ist dabei der Wein, der in mässiger Form, in guter, nicht zu starker Qualität, oft mit Stierzungentrank vermischt, genommen werden soll. Der Wein hilft der Verdauung, nützt der Ausscheidung, reinigt das Blut, hält die gasartigen Dünste ab, hebt die schweren Gedanken auf und bewirkt einen guten Schlaf. Also ein Kraft- und Heilmittel ersten Ranges! Diese Wertung des Weines, ganz besonders in psychischer Beziehung deckt sich ganz mit der modernen medicinischen Auffassung. Ich lese zufällig einen Aufsatz in der Zeitschrift „Der praktische Arzt" über „Nervenwirkungen des Alcohol von Dr. ENGELEN, Düsseldorf" [2]). Dort heisst es: Mit der Herabsetzung der feineren Grade der Perception und Reflexion (durch Alkoholgenuss), mit der Abschwä-

---

1) Et scivisti, quod melancholia alia est, quae est faex sanguinis, et alia, quae est adustis ejus et cinis humorum.

2) Leipzig, 20. Febr. 1926. Heft 4, S. 78.

chung der Selbstkritik sind verbunden: Beruhigung, Beseitigung des Gefühles müder Spannung, Steigerung des körperlichen und geistigen Wohlbefindens, sorglose, zufriedene, unbefangene, frohe, wohlwollende, vertrauende Stimmung, Abstumpfung abnormer Empfindlichkeit und sonstiger Unlustgefühle". Moderne Ausdrücke für das von Maimonides in seiner Weise und in seiner Zeitsprache Gesagte, und im letzten Teile merkwürdig übereinstimmend mit der alten Weisheit der Bibel (Psalm 104, 15, Prov. 31, 6 und Pred. 10, 19)! ENGELEN tritt deshalb auch entschieden für einen mässigen Alkoholgenuss ein, der durchaus „keine Lähmung wichtiger psychischer Funktionen" bedeute, und wendet sich gegen das Dogma der Abstinenz, das gerade vom Islam gepredigt wird. Er citiert dabei eine Bemerkung SCHMIEDEBERGS, „dass man nicht behaupten könne, die Enthaltsamkeit vom Weingenusse sei der geistigen und materiellen Kulturentwickelung der Völker mohammedanischen Glaubens besonders förderlich gewesen". „Die Kultur des Altertums und der Renaissance erblühte und erneuerte sich inmitten von Lebenslust und Weingenuss!" Maimonides hat ebenso wie die Bibel diese These im gewissen Sinne wahr gemacht. Seine warme Empfehlung des Weines und die diesbezügliche Rechtfertigung vor dem Sultan und dem Geiste des Islam, die er am Schlusse zum eindringlichen Ausdrucke bringt, kennzeichnet diese gesunde Auffassung eines Arztes und eines Kulturmenschen! Übrigens hat sich der Muselman, soweit er überhaupt strenggläubig war, in dem Absynth einen kräftigen Ersatz für den Wein geschaffen, und auch Maim. bringt Ersatzdestillationen, die allerdings nach seinem eigenen Urteile niemals ein vollwertiges Äquivalent darstellen. Für uns ist auch deshalb noch die Aufreihung der Wirkungen des Weines so wichtig, da jene dunkle Stelle im Kapitel I des „Fi tadbīr", die von den verbotenen Speisen des Islam spricht und ganz dieselben Wirkungen aufführt, tatsächlich in erster Linie wohl auf den Wein zu beziehen ist, wie es die hebr. Übersetzer auch dort commentieren. Für die Beschwerden am Herzen verordnet Maim. ganz specifische Kurmittel. In erster Linie sind es die anregenden und belebenden wie Moschus und Kampfer, verbunden mit stimulierenden Gewürzen und Aromaticas, daneben aber auch eine ganze Reihe mittelalterlicher Substanzen. Im Ganzen geht dabei Maim.

in den Fusstapfen seines Meisters AVICENNA, dessen Schrift über „Die herzstärkenden Mittel"[1]) er genau studiert hat und genau befolgt. Er gibt uns einen ganzen Ausschnitt aus dem 4ten Kapitel desselben wieder, ohne dazu einen besonderen Commentar zu fügen. Die Autorität des AVICENNA genügte ihm: Wir verdanken damit dem Maim. die Kenntniss fast eines ganzen Kapitels jener Abhandlung, deren Urtext bisjetzt in den Handschriften der Bibliotheken ruht. Ebenso verdanken wir ihm die Kenntnis eines Moschusreceptes des Arrazi aus der Schrift: „Über die Beseitigung der Schäden der Speisen"[2]), deren Urtext ebenfalls noch nicht veröffentlicht ist. So hat uns die pietätvolle Art, wissenschaftliche Grössen verbotenus zu citieren, zwei literarische Bereicherungen geboten, die bibliografischen und literarhistorischen Wert beanspruchen[3]). Maim. schliesst sich eben immer wieder an seine medicinischen Vorbilder an, dabei ungemein respektvoll ihre grosse Bedeutung für die Medicin hervorhebend. Er singt auch hier dem Avenzoar[4]) ein hohes Lied der Anerkennung, ein schöner Zug der Selbstlosigkeit, die in der Ehrung des Wissens als solchen ihren letzten Grund findet. Dabei bewahrt er sich aber doch volle Denk- und Aktionsfreiheit, die Selbständigkeit seiner eigenen, aus der Erfahrung gewonnenen Erkenntnis. So ist er immer wieder ein überzeugter und eindringlicher Prediger der naturgemässen und vernunftgemässen Behandlung der Krankheitserscheinungen. Auch hier betont er oft genug, einfache, dem Gang der Natur folgende Lebensweise, Anwendung einfacher, nicht zusammengesetzter und nicht drastisch wirkender Mittel, Bevorzugung der Speisen vor den Medikamenten, nichts Chokierendes, sondern in allem graduelles Fortschreiten. Gleich im ersten Kapitel weiss er dem Naturrecht kräftig das Wort zu reden. „Man vermeide ängstlich jeden ärztlichen Eingriff bei den Hämorrhoidalbeschwerden, die Natur versteht das alles viel besser, sie scheidet gründlich und zweckmässig aus, sie begeht keine Irrtümer, wie es so häufig bei den Medicinern vorkommt!" Ein

---

1) في الادوية القلبيّة.

2) في دفع مضار الاغذية.

3) Siehe Näheres im Überblick zu Kap. XIX.

4) Siehe Kap. I.

volles Lob auf die Natur und ihre selbsttätige Heilkraft, wie er es so ausführlich auch im 3ten Kapitel seiner „Gesundheitsanleitung" singt. Ein Wortführer der Naturheilmethode — das ist auch hier wieder der wissenschaftliche Ertrag und Wert seiner Abhandlung — die uns deshalb trotz griechischer Abstammung so ganz modern anmutet.

Übrigens wird diesmal der Wert der Abhandlung durch einige medicinisch und kulturhistorisch wichtige Angaben noch besonders pointiert. Wir erfahren gerade aus dem Abschnitt der Abhandlung des Avicenna, dass man zu jener Zeit schon Kenntnis von der melancholia agitata, dem Zwischenstadium von Manie und Melancholie hatte, und was noch weiter bemerkenswert ist, dass diese Krankheit gerade die Könige befällt. Ein interessantes Kulturbild der damaligen Zeit und ihrer Regenten. Ob diese volle Manie irgendwie mit der „Wolfswut", dem daemonium lupinum des lateinischen Übertragers des Avicenna [1]) zu identificieren ist, wird wohl schwer zu erweisen sein. Auf jeden Fall zeigten sich dem Übertrager die manischen Erscheinungen mehrfach in der Form der „Lycanthropie". Auch die Deutung des Wortes الجذام K. XX. ist zweifelhaft. Einige wollen darunter die „Frankenseuche", die Syphilis verstehen. Es wäre das insofern interessant, als man gerade im Hause des Sultan einen Hinweis darauf tendenziös deuten könnte. Die Untersuchung des Harnes früh morgens nach dem Aufstehen gehört wohl auch zu den bemerkenswerten medicinischen Massnahmen jener Zeit.

Der Stil des Maimonides ist wie in allen seinen Schriften lebendig, temperamentvoll, und ganz besonders hier dem Inhalte der Abhandlung gemäss voll impulsiver Persönlichkeit. Schon die notwendig gewordene Kritik der Ansichten der Sultanärzte belebt von selbst den Duktus der Sprache. Dabei bleibt die Sprache vornehm und würdig, eine ruhige, besonnene Art der Darlegung des Für und Wider, die nur bei wirklichem Unverständnis der Ärzte eine ironische Färbung erhält. Da kommt es zu kräftigen Interjektionen der Verwunderung, bei deren Lebendigkeit die Satzconstruktion jäh unterbrochen wird! Ihm ist eben das Wichtigste die Gesundheit des Sultan, und diese gibt seiner Diktion

1) De viribus cordis, translatus ab Arnaldo de Villanova.

Fluss und Feuer. Am ergreifendsten wirkt er in dieser Beziehung in seiner Religionsphilosophie am Schlusse, in der die plastische Ruhe, die sonnige Verklärtheit, aber auch das hochschlagende Freundesherz zum tonvollen Ausdrucke gelangt. Dieses hochschlagende Freundesherz und die so intime seelische Einstellung des Verfassers zum Fürsten verführt ersteren sogar scheinbar zu einer lediglich vom Gefühlsdrange eingegebenen Interjektion, die dem Geiste und der Sprache des jüdischen Religionsphilosophen Maimonides gar nicht entspricht. Er ruft aus: والله تعالى الشاهد وكفى به شهيدا, Gott (Allah), der Gepriesene, ist Zeuge, „und er genügt als Zeuge". Es ist ein Satz des Koran (vergl. Sure 4, 81), und er nimmt sich im Munde des Maimonides recht eigenartig aus! [1]) Ich habe wohl in der Einleitung und Beschliessung der medicinischen Abhandlungen islamitisch gefärbte Benediktionen angetroffen, die aber meistens Privatzusätze des betreffenden Schreibers sind, im Duktus der Abhandlungen selbst aber niemals Citate von Koranversen! Man wäre allzu leicht geneigt, vielleicht aus einem solchen Vorkommnis auf eine Religionswandlung des Maimonides mit einiger Sicherheit zu schliessen, aber dazu dürfte die kleine, flüchtig eingeworfene Interjektion wie auch die ganze dort entwickelte religionsphilosophische Anschauung vielzu wenig Handhabe bieten. Ich habe vielmehr die Auffassung, dass das Ganze eine spontane, dem Fürsten soweit wie möglich sich seelisch nähernde Gefühlsaufwallung ist, wie denn Maim. in der ganzen Schlussbetrachtung sich von einem starken Gefühlsüberschwange der Sympathie für den Fürsten leiten lässt und deshalb in religiöser Beziehung weitgehende Concessionen macht [2]). Es bliebe nur noch die eine Auffassung übrig, dass das Citat ein Einschiebsel des Schreibers sei, der allerdings dem Korangeist sehr nahe steht (vergl. Arab. Codices, Cod. Uri 555), doch könnte dem schon entgegen gehalten werden, dass auch der jüdisch inspirierte hebr. Codex Poc. 280 die gleiche Wendung hat. Das Ganze ist in seinem Baue so fein gegliedert, so straff dispo-

---

1) Nach Ibn Abi Oseibia, ed. AUG. MÜLLER (Berliner, Zur Ehrenrettung des Maimonides, S. 110) hätte Maimonides den Koran auswendig gelernt!

2) Siehe KRONER, Der Mediciner Maimonides im Kampfe mit dem Theologen, Oberd. Bopf. 1924.

niert, oft selbst vom Verfasser im Laufe der Abhandlung vorausschauend organisiert, dass aus ihm der klare Denker, der überall ordnende und planmässig fortschreitende Geist hervortritt. Stilistische Eigentümlichkeiten finden sich auch hier wieder. Eine reichliche Verwendung maghrebinischer Ausdrücke und Construktionen, aber auch syrischer und egyptischer Bezeichnungen charakterisiert die Schrift. Die Wendung اطراف طيب K. XXI, „die besten Gewürze" bezeichnet Maim. in einem anderen Werke selbst als „egyptische Mundart". Es ist verständlich, dass Maimonides, der von Andalusien stammte, im Maghreb sich einbürgerte, in Fostat bei Kahira Arzt war, die Sprache der sich hier vereinigenden Kulturen kannte und wiedergab. Auch interessante Nisbebildungen finden sich hier so gut wie in der vorausgehenden Abhandlung. Wir denken an خوخيّة, تمرهنديّة K. XV, pfirsich-, tamarindenenthaltend, analog dem رمانيّ granatapfelartig des Avicenna (K. XIX). Andere Eigentümlichkeiten, besonders grammatische Inkorrektheiten wie das Auslassen des ا im Accusativ (K. XVIII. u. XXI.), falsche Zahlformen ثلاث او اربعة (XXI) sind wohl mehrfach auf das Conto des Schreibers zu setzen. Gerade der diesmal ermöglichte Vergleich von Handschriften für das aus Avicenna's Abhandlung ausgezogene Kapitel hat zur Genüge die Variabilität der verschiedenen Schreiber für ein- und dieselben Worte dargetan. Das führt uns von selbst auf die Betrachtung der zur Arbeit benutzten Handschriften.

## Arabische Codices, Cod. Uri 555.

Es erübrigt sich, den arabischen Codex Uri 555 näher zu charakterisieren, da er bereits in dem Fī tadbīr aṣ-ṣiḥḥat eingehend besprochen ist. Alles, was dort über die äussere Form und die Graphik der Handschrift gesagt ist, tritt auch hier wieder in die Erscheinung. Das د mit seinen verschiedenen diakritischen Möglichkeiten (ڊ, دي, ت, ذ) wird sehr leichtfertig behandelt. Auffallend ist auch, dass fast regelmässig für بقرص, يقرص geschrieben ist. In dieser Beziehung hat der Schreiber viel gesündigt (K. XX. خرابة statt خزانة!). Oft fehlt sogar die Diakritisierung ganz. Das Wort غبّ hat es dem Schreiber besonders angetan (K. XVII u. XVIII). Manche Worte sind fehlerhaft geschrieben, manche sogar

in der Mitte unterbrochen, es fehlt oft eine ganze Reihe von Buchstaben. Manchmal fehlt aber auch ein ganzes Wort (K. XXI الليلة, K. X الى الدماغ). Auch in dieser Abhandlung erweisen sich öfters die Worte der materia medica als die Achillesfersen des Schreibers (K. XIII الجبن, K. XIX الخشى). Hie und da konnte der hebräische Text, von dem noch die Rede sein wird, Aufklärendes bieten. Auch hier wieder zahlreiche Umrahmungen der Seiten durch Receptangaben, die abschliessende Benediktion auf den Sultan ist in schöner Säulenform gehalten. Die darauf folgende Seite enthält eine lange Epistel des Schreibers, ebenfalls in langgestreckter Säulenform gehalten, in der er Gott um Verzeihung für die Sünden und Vergehungen bei der Abfassung der Schrift bittet, er nennt sich dabei den niedrigsten und geringsten Diener Allah's. Ich lese dabei den Namen: Muḥammed ben ʿAlī ben Abu 'l-Ḳasmīr ben Ḫalīl ad-Dimjātī, maulidan aš-Šāfiʿī madhaban. Es ist interessant, dass uns damit der Schreiber der Abhandlung bekannt gegeben ist, der sein religiöses Gewissen nicht mit allem von der ärztlichen Weisheit Gebotenen beladen möchte.

Seine Gewissensqualen sprechen sich lebendig in folgendem gebetartigen Epiloge aus: محمّد الله تعالى وحسن عونه وطوله وفضله ومنه ـ على يد اقل عبيد الله واحقرهم العبد الفقير الحقير المعترف ـ المعترف بالذنوب والخطايا والتقصير ـ يرجو من ربّه ان يجعله من امّة ـ محمّد؟ وحزبه والعفو عن ما مضى من ذنبه وذلك على الله يسير ـ محمّد بن على بن ابى القسمير بن خليل الدمياطى مولدا الشافعى مذهبا ـ غفر الله له ولوالديه ولمن طالع هذا الكتاب ودعا له بالتوبة من المعاصى والستر ـ يوم يوخذ بالنواصى ـ ووافق الفراغ من نسخه فى..... عشر المحرّم ـ من شهور سنة احدى اربعين وسبع مائة ـ احسن الله عاقبتها ويقضيها بخير ورحم الله من يقول امين وحسبنا الله ونعم الوكيل[1]. „Gelobt sei Allah, der Hochgepriesene, schön ist seine Hilfe und seine Macht, seine Huld und seine Güte — durch die Hand des kleinsten Gottesdieners, des geringsten unter ihnen, des armen Knechtes, des geringen, des Bekenners, der da bekennt die Vergehungen und die Sünden und das Verschulden. Er hofft von seinem Herrn,

---

1) Bei der Aufhellung einiger dunkler Stellen und unleserlicher Worte war mir Herr Professor Dr. LITTMANN, Tübingen, behilflich.

dass er ihn mache zum Anhänger des Volkes Muhammeds? und seiner Gemeinde, und ihm Verzeihung (gewähre) für das, was geschehen ist von seinem Unrecht — und das ist für Allah leicht! — Muḥammed ben ʿAlī ben Abu 'l-Ḳasmīr ben Ḫalīl ad-Dimjātī [1]), von Geburt, einer von der Sekte der Šafiiten. Allah verzeihe ihm und seinen Eltern und dem, der diese Schrift betrachtet, und dem, der ihn anruft in Reue, die Auflehnungen- und Schutz am Tage, da die Stirnlocken erfasst werden! Es fällt die Vollendung seiner Abschrift auf den 10ten Muḥarram (von den Monaten) des Jahres 741. — Allah mache recht ihren Abschluss und bringe sie gut in Erfüllung, er erbarme sich dessen, der Amen sagt, — unsere Kraft ist Allah, und gnädig der Versorger!" — Also ein koranbeschlagener Anhänger der Šafiiten bittet Allah wiederholt um Verzeihung für sich, seine Eltern und alle Leser dieser Schrift! Er bittet um Schutz am Gerichtstage (Koran 55, 41), „da die Stirnlocken und die Füsse der Frevler ergriffen werden!" [2]) Er reimt dabei sehr schön المعاصى mit بالنواصى. Seine Abschrift beendete er am 10 Muḥarram des Jahres 741 (1340). Vielleicht ist auch der Ort genannt, aber leider sind die betreffenden Worte ganz unleserlich. Bezeichnend bleibt vor allem die Beurteilung der Abhandlung vom Standpunkte und Gesichtskreise des orthodoxen Schreibers aus! Dabei ist zu bemerken, dass die Schlusswendung حسبنا الله ونعم الوكيل [3]), die sich auch in der vorausgegangenen Abhandlung am Ende findet, als Zusatz des jeweiligen Schreibers zu betrachten ist, und auf keinen Fall dem Maimonides zugewiesen werden dürfte. Es wäre tatsächlich ein verhängnisvoller Irrtum, aus solchen Schlussbenediktionen auf eine auch nur äusserlich angenommene Apostasie des Verfassers selbst schliessen zu wollen.

## Cod. Poc. 280 (1270[5]).

Auch diesen Codex brauchte ich nicht genauer zu beschreiben, da er bereits in meiner Arbeit: Die Hämorrhoiden in der Medicin

---

1) Aus Damiette.

2) يعرف المجرمون بسيميهم فيوخذ بالنواصى والاقدام. Eine ähnliche Vorstellung Beza 25*b* חצובה מקטע רגליהון דרשיעיא.

3) Koran 3, 167.

des 12. und 13. Jahrhunderts besprochen ist. Unsere Abhandlung ist von dem gleichen Schreiber geschrieben. Er liebt kleine kurzweilige Malereien am Rande! Er ist leider ein Fragment, 8 Blätter stark (36—44), er beginnt mitten im 19ten Kapitel und schliesst mit einem Husten- und Hiera-pikra-Recepte. Es fehlt also ein umfangreiches Stück, was sehr zu bedauern ist, da die vielen Varianten den Schluss auf weitere interessante Differenzen zulassen. Kalligrafisch sehr schön geschrieben, entbehrt er aber doch sehr oft der kundigen und sicheren Hand. Es finden sich viele leichtsinnig geschriebene Worte: נאקת für תאקת, באחד für באכ׳ד׳, ללחין für אלתלחין, קדר במא für קד רבמא, בעדדה איאם für בעד דהאנה, באל אלתלקים für באלתלקים und ebenso באלאלסמין für באלסמין. Sehr oft vertauscht er הדה mit הדא. Entweder hat der Schreiber bereits aus einer schlechten Vorlage abgeschrieben, oder hat er selbst nicht klar gelesen. Vielfach macht es den Eindruck, wie wenn ihm diktiert worden wäre, und er nicht richtig verstanden oder nicht recht hingehört hätte. Auf jeden Fall eine oft sehr geistlose, rein mechanische Schreiberleistung, die auch schon bei der Hämorrhoidenarbeit ins Auge fiel. Der Schreiber ist sicherlich Jude gewesen, da er das Arabische mit jüdischen Lettern schreibt und oft für die auszuschreibenden arabischen Zahlworte kurz die hebräischen Alfabetziffern setzt. Einmal hat er auch über einem mit versetzten Buchstaben geschriebenen arabischen Worte die richtige Setzung durch hebr. Alfabetzeichen angezeigt. Der Codex hat trotz vieler Corruptionen manche gute Lesart, die correkter ist als die des Codex Uri, so hat er auch hie und da zur Klarstellung eines Wortes dienen können. Eigentümlich ist ihm auch die Bevorzugung der transitiven Construktionen vor den intransitiven, des Aktives vor dem Passiv.

### Hebr. Codex. B. 30 (Ms. orient. qu. 836).

Es ist auch eine hebräische Übertragung unserer Abhandlung vorhanden, sie findet sich in der bekannten Steinschneiderschen Handschrift auf der Berliner Staatsbibliothek, aus der ich auch die Übertragung der Abhandlung der „Hämorrhoiden" und des

„Fi tadbir" geschöpft habe. Sie ist bei STEINSCHNEIDER öfters citiert [1]) und in seiner „Hebr. Übersetzungen des Mittelalters" S. 772, 8 genauer beschrieben. Sie erscheint als ein starkes Fragment eines Anonymus. Die Frage STEINSCHNEIDERS [2]), ob diese Übertragung einen Auszug oder ein Fragment darstellt, kann damit beantwortet werden, dass sie eigentlich beides ist. Nach dem Charakter der ganzen Anlage muss zunächst an einen Auszug gedacht werden, da die Ordnung der einzelnen Kapitel mit der in den arabischen Codices gar nicht zusammenpasst, die Kapitel vielmehr wirr durcheinander geworfen sind. Einige sind sogar in der Mitte gesprengt und auf verschiedene Stellen verteilt. Am meisten Zusammenhang und Vollständigkeit zeigt noch das erste Kapitel über das Hämorrhoidalbluten. Sonst macht das Ganze einen ziemlich chaotischen Eindruck, und man muss annehmen, dass dem Übertrager unser arabisches Original oder ein ähnliches gar nicht vorgelegen hat, umsomehr als sich wesentliche Abweichungen und Auslassungen in den Kapiteln selbst vorfinden. Die Übertragung ist aber auch ein Fragment, da der Anfang ganz fehlt und ausserdem von den 21 Kapiteln nur 9—10 vorhanden sind, wobei Kapitel 7 und 8 noch unvollständig ist. Die Bemerkung im Anfange: ונכתבו קצתם deutet wohl schon etwas auf das Fragmentarische hin, und die Schlussbemerkung: אשר עוד בקשה נפשי ולא מצאתי lässt, wie STEINSCHNEIDER [3]) richtig bemerkt, darauf schliessen, dass „der Schreiber zu seinem Bedauern nichts weiter vorfand". Der Schreiber hat also selbst schon mit einer sehr mangelhaften Vorlage zu arbeiten gehabt. Was aber als Bruchstück erhalten ist, ist nach verschiedenen Richtungen hin wertvoll genug! Es zeigt sich auch in dieser Übertragung, was meine Terminologie [4]) dartut, eine oft sehr mechanische Nachahmung des arabischen Originales (قلبيّة, לביים [5]) K. XVI, الدوائيّة, הרפואיים K. XVII). Bei letzterem kam mir die

---

1) Hebr. Übers. d. M. Berlin 1893, S. 772: Die arab. Literat. d. Juden, Frankf. 1902, S. 217 u. ff.; Oesterreichische Blätter, Wien 1845, S. 111.

2) Die arab. Lit. d. I. S. 217.

3) H. Übers. d. M. S. 772.

4) Zur Terminologie d. arab. Medicin ...; KRONER, Berlin 1921.

5) Vergl. dazu das נלבב (ذى لبّ) des Jeh. ibn Tibbon zu Al-hidājā ... S. 166.

Frage, ob das griechische *θεραπεύω* das hebr. תרף gebildet, oder umgekehrt *θεραπεύω* von einem hebr. תרף (תרופה) abzuleiten sei? Manchmal bleibt ein arabischer Terminus unverstanden, הבעכלם für הבלגם (Phlegma) XI, כספופי' XVIII für כספופאת, Pulver, das arab. بحران Krise wird interessanterweise mit הבחראן ר״ל גבולי verständlich gemacht. Öfters hat der Übertrager aber auch das arabische Original falsch gelesen oder falsch geschrieben vorgefunden. Einige Auslassungen (K. I, II u. XVIII c.) sind sicherlich infolge eines Homoioteleuton entstanden. Im Allgemeinen bemüht sich der Übertrager, die arabischen Termini, besonders die der materia medica durch hebräische Bezeichnungen zu kommentieren, und zeigt dabei eine gute pharmaceutische Kenntnis. Der arabische Text konnte daher an manchen Stellen durch den hebräischen ergänzt werden. Wer der Übertrager war, wird schwerlich festzustellen sein! Auch hier kann nur negativ festgestellt werden, dass der Übertrager des „Fi tadbir", Mose b. Samuel ibn Tibbon für unsere Übersetzung nicht in Betracht kommt. Mose Tibbon überträgt beispielsweise das التجأ, قد ربّما u. شاهسفر (siehe die Anmerkungen) anders als unser Übertrager. Ich habe nun das hebräische Bruchstück an der Hand des arabischen Textes gegliedert und die einzelnen Partieen mit den entsprechenden selbst gewählten Kapitelüberschriften versehen. Falsches und Paraphrasierendes habe ich in runde, Richtiges und neu Einzusetzendes in eckige Klammern eingeschlossen. Ich habe das Ganze gern wiedergegeben, damit das nun einmal vorhandene literarische Document bekannt wird, und auch der Character einer hebräischen Übertragung des Arabischen wieder die rechte Würdigung erhält. Sie ist doch auch wieder Geist vom literarischen Geiste der Übersetzungsliteratur und hat an manchen Stellen Aufhellendes für das Verständnis des arabischen Textes selbst geboten.

Nachträglich bin ich durch einen glücklichen Zufall in den Besitz der hebräischen Übersetzung eines weiteren grösseren Abschnittes unserer Abhandlung, und zwar des Kap. XIX *b*, gelangt. Bei der Bearbeitung der arabischen und hebräischen Texte der Abhandlung: Über die Gifte المقالة[1] فى ذكر السموم des Mai-

1) Gifte und ihre Heilung. M. STEINSCHNEIDER, Virchow Archiv 57. Berlin 1873.

monides fand ich in dem Cod. hebr. 280 München die hebräische Übertragung der Abhandlung des Avicenna: Über herzstärkende Mittel في الادوية القلبيّة von HONEIN? Ibn Masawaih [1]). Somit hatte ich auch die hebr. Wiedergabe des von Maimonides aus jener Schrift angezogenen Kapitels gewonnen. Der Schreiber, besser wohl der Abschreiber, scheint kein Mann von einschlägiger Kenntnis, noch weniger von Genauigkeit und Pünktlichkeit gewesen zu sein. An drei Stellen sind infolge von Homoioteleuta längere Sätze ausgefallen. Die Worte der materia medica sind zum Teil corrupt, zum Teil an verschiedenen Stellen verschieden geschrieben. נלב — נלאב, כהרבא — קהרבא. Manchmal ist das gleiche Wort arabisch und bald darauf hebräisch wiedergegeben אלכנדר — הלבונה, רב — עסים. Rein mechanische und dabei flüchtige Arbeit zeigen Niederschriften wie: המליא für המניא, סומק für סנא מכי, ממיית für רמונית, אתרונים für תסונים! (השגעון) הצבועי ist eine rein lautliche Nachmalung des arabischen السبعى, die an sich nicht übel ist, da das hebr. צובע dem arab. سبع und noch mehr dem ضبع Hyäne lautlich und inhaltlich verwandt ist. Vielleicht geht gar auf הצבועי das daemonium lupinum des lateinischen Übersetzers (cf. Überblick zu XIX) etwas zurück! Interessant ist, dass der Übertrager für das arab. אלכפקאן Herzpalpitation kein passendes hebr. Äquivalent fand (דפקת הלב)! Andrerseits verhilft die hebr. Übertragung an manchen Stellen zum besseren Verständnis des arabischen Textes. Besonders klärend wirkt die zweimalige Anführung des עץ הלבונה — אלכנדר, die mit der La. des Cod. Gotha und Leiden übereinstimmt. Es scheint demnach die La. كندر der La. كذر vorzuziehen zu sein, (Cf. Überblick ibidem). Auch sonst stimmt die hebr. Übertragung mit Versionen des Cod. Gotha stellenweise überein. Ich entschloss mich zur vollständigen Wiedergabe dieses Kapitels, um das einmal für unsere Abhandlung vorhandene hebräische Textmaterial wesentlich bereichern zu können.

---

1) Cf. M. STEINSCHNEIDER, Die hebr. Handschr. d. K. Hof- u. Staatsbibliothek München 1875. S. 108: Johanna ben Maseweih. Nach St. ist die Hs. eine Übertragung aus dem Lateinischen.

Von den lateinischen Übersetzungen, die STEINSCHNEIDER erwähnt, einer handschriftlichen des Johann von Capua: consilium de praeservatione a melancholica passione [1]), und einer seit 1514 gedruckten: De causis accidentium apparentium domino et magnifico soldano et de temporibus apparitionis eorum, die irrtümlich als Kap. V. des Fi tadbir aufgefasst wurde [2]), habe ich leider nichts erhalten können. Gewöhnlich sind die lateinischen Übertragungen aus dem Hebräischen geflossen, und der Schluss STEINSCHNEIDERS ist berechtigt, dass die ganze Abhandlung hebräisch existiert haben muss. Die kurzen Auszüge, die STEINSCHNEIDER im Anfange bringt [3]), setze ich zur Charakteristik hierher: quod meliores nostri temporis deficiunt a cognitione necessaria in ordinatione illarum rerum et maxime, quia eas non intelligunt, ut sciant eas ordinare. Et propterea provideat servus ejus responsum ad regem sicut responsum medici ad medicum, non responsum ad illum, qui non est de arte, postquam divulgatus est apud regis medicos tractatus domini nostri in cognitione illorum accidentium et causarum eorum. In dieser Übersetzung zeigen sich vier Ungenauigkeiten. Statt illarum rerum muss es lauten: illius mali, statt quia non intelligunt, ut sciant, (عبّر عن) si — describunt et ordinant —, statt apud regis medicos — apud servum —, statt tractatus (كتاب) — completudo (كمال). STEINSCHNEIDER bemerkt schon, dass der Übertrager wohl statt كمال, كتاب gelesen hat. Weitere Auszüge finden sich in den Anmerkungen (9, 12 u. 13). Wahrscheinlich hatte schon die hebräische Vorlage abweichende Fassungen.

---

Die Anlage meiner Arbeit ist die von den früheren Editionen bekannte, der arabische Text, der hebräische Text, die deutsche Übersetzung und der kritische Apparat. Mit dem arabischen Texte des Codex Uri 555, habe ich den Codex Poc. 280 genau verglichen und die Varianten genau registriert. Eine besondere Kapitelbezifferung habe ich trotz der bestehenden Einteilung in 18

1) H. Übers. d. M. S, 773. Wien 5306[2].
2) Die arab. Literatur d. Juden. S. 217.
3) H. Übers. d. M. S. 773.

Abschnitte anzubringen vorgezogen, da das 18te Kapitel bei seiner starken Ausdehnung eine eigene Gliederung erheischt. Es stimmt ein solch' mehr summarisches Verfahren eigentlich nicht ganz zu dem sonst bekannten, stets ziffermässig gekennzeichneten Aufbau der maimonidischen Abhandlungen. Es ist das aber wohl in dem Charakter der Abhandlung selbst etwas begründet.

Sie ist ja in der Hauptsache ein Gutachten, bei dem jede einzelne Frage gesondert behandelt wird, und dadurch schon eine gewisse Gliederungen geschaffen ist. Maimonides fühlt das selbst bei seiner scharfen Art der Stoffgruppierung und betont es ausdrücklich im Kapitel XVIII. Ich habe schon deshalb die Bezifferung vorgezogen, weil das Ganze dadurch an Übersicht gewinnt und auch besser mit dem hebräischen Texte verglichen werden kann. Bei den Überblicken, welche den Inhalt der Kapitel erläutern sollen, habe ich den ersten gutachtlichen Teil zusammengefasst und dann die drei folgenden Kapitel besonders beschrieben.

Zum Schlusse möchte ich Herrn Dr. med. BENEDIKT, Bopfingen, für die Beleuchtung des Ganzen meinen besten Dank aussprechen. Auch Herr Dr. VAN ARENDONK, Leiden, hatte wieder die grosse Liebenswürdigkeit, die Arbeit durchzusehen und wertvolle Aufklärungen zu geben. Zu ganz besonderen Danke fühle ich mich den beiden Gönnern meiner Wissenschaft, Herrn Prof. MARX, New-York und dem Chacham, Dr. GASTER, London, gegenüber für ihre freundliche materielle Unterstützung in der schweren Zeit finanzieller Bedrängnis verpflichtet. Sie haben nicht nur meine wissenschaftliche Forscherarbeit gefördert, sondern auch dazu beigetragen, Maimonides als medicinischen Schriftsteller mit all' seinen stilistischen Feinheiten, mit seiner Geistesgrösse und seinem Seelenadel zu neuem Ansehen zu bringen.

---

# بسم الله الرحمن الرحيم

ورد على المملوك الاصغر الكتاب المضمن تفصيل تلك الاعراض كلها التى عرضت لمولانا خلد الله ايامه وتبيين اسباب تلك الاعراض كلها وازمنة حدوثها والاخبار بكل جزويّة يفتقر الطبيب للسؤال عنها ووصف ما تدبر به فى كل وقت لكل عرض[1] منها وسطّر فيه ما اشار الاطباء بعمله مما اتّفقوا عليه او اختلفوا فيه.

وعلم المملوك الاصغر علما يقينا ان ذلك الكتاب عن املاء مولانا بلا شك والمملوك يقسم بالله تعالى ان فضلاء اطباء عصرنا يقصرون عن معرفة ضروريّة نظم تلك الشكيّة فكيف ان يعبّرون عنها وينظمونها ذلك النظام ولذلك راى المملوك الاصغر ان يكون جوابه لمالك رقّة ادام الله ظله كلام طبيب لطبيب لا كلام طبيب لمن ليس هو من اهل الصناعة.

اذ قد تبيّن للمملوك كمال مولانا فى معرفة تلك الاعراض واسبابها وقد علم المملوك تلك الاعراض المستقرة الان وهى التى يرام دفعها وقد ذكره مولانا للمملوك الاصغر ما اشار به كل طبيب وامره بان يذكر ما عنده فى قول كل واحد منهم فامتثل ذلك.

1. فصل اما قول من قال من الاطباء لو جاء الدم من افواه العروق الان كما قد جاء فى بعض الاوقات لارتفعت تلك الاعراض الموجودة الان فهو قول صحيح لا ريب فيه وذلك ان ذلك الدم الذى يجىء انما هو عكر الدم وتفله والطبيعة تدفعه لرداءته على جهة من جهات البحارين. واما من اشار من الاطباء بفتح افواه العروق بمياه يجلس فيها او لبائخ[2] يجلس عليها فهو خطأ ولا يرى المملوك بذلك بوجه لعدّة اوجه بيّنها[3] المملوك اولها لان تلك الاشياء التى تحمل او تجلس فى مائها حارة فقد ربما[4] اسخنت المزاج وشيطت

الاخلاط والثانى ان هذه العروق اذا فتحتها الطبيعة فتحتها بتقدير ما يحتاج واذا فتحناها نحن بالادوية فقد تنفتح باكثر مما ينبغى ويفرط سيلان الدم ويعسر مسكه فقد يعترى ذلك فى الذى يجىء من تلقاء نفسه وعلى انه يفرط حتى لا يقدر مسكه والثالث ان هذه العروق اذا انفتحت من نفسها فالذى يجىء منها على الاكثر[5] هو الشىء الذى ينبغى خروجه لانه قد دفعته الطبيعة (للافاضى) [للاقاصى] وتحركت القوة الدافعة لدفعه واذا فتحناها نحن فقد يجىء ما لا[6] ينبغى خروجه وان جاء منه شىء فيكون الذى يجىء مما لا ينبغى خروجه اكثر وبالجملة فانّا لا نلتجىء لهذا الفعل الا اذا تورمت تلك المواضع وعظم المها جدّا فنلتجىٔ حينئذ[7] لفتحها بادوية حتى يسيل ما اندفع هناك من الدم الذى ورّم تلك المواضع ويكون فعلنا حينئذ شبيه بفعل من يبطّ ورما لم يمكن الطبيعة ان يفتح ما على الورم ويخرج ما فيه ولا ينبغى ان يفعل مولانا هذا بوجه لكنه ان جاء من تلقاء نفسه كما قد جاء مرات لا يقطع بوجه الا ان افرط وعياذا بالله.

.2 فصل ثم ذكر المولى ان بعض الاطباء اشار بتناول شىء من الخمر بماء لسان الثور بعد الطعام ساعات وان يتناول منه شىء[a] عند النوم كى يستغرق فى النوم وان بعضهم اشار بهذا وقال لا وجه لاستعماله اذ الصرف منه يسخن المزاج والممزوج يولد الرياح وينفخ. والذى يراه المملوك ان الراى[8] الاول هو الصحيح وذلك ان اليسير منه وهو اوقيّة شاميّة ونحوها اذا اخذ الطعام فى الانهضام مما يعين على الهضم ويعين على خروج الفضول بادرار البول وينقى عن الدم الابخرة الدخانيّة المولدة لهذه الاعراض الموجودة الان كلها ولا سيّما اذا مزج بماء لسان الثور واذا انقع فيه لسان الثور نفسه قدر درهمين فى الاوقيّة كان ابلغ وكان يبسطه النفس اكثر واذا قالت الاطباء الشراب المفرح باطلاق انما يريد بذلك شراب لسان الثور واذا القى لسان الثور فى الشراب زاد فى بسطة النفس وتفريحه[b] وشرب الخمر يرطب الجسد

---

*a*) Besser شيئًا. *b*) Besser وتفريحها.

رطوبة جيّدة قد ذكر ذلك جالينوس فى كتابه فى تدبير الصحّة واما من زعم انه يسخن فقد اخطأ لان الخمر غذاء لا دواء وهو غذاء جيّد جدّا والاغذية الجيّدة لا تسخن ولا تبرد والادوية هى التى تسخن وتبرد وانما يتولّد عنه دم محمود على طبيعة الدم الطبيعى الذى هو حارّ رطب واما مزجه فلا شك انه يولد رياحا وقد ربما ولد رعشة لكن قد ذكر ابن زهر وهو اوحد عصره ومن عظماء المتعبّنين المزوج يفعل ذلك اذا مزج لحينه وشرب اما اذا[9] مزج ويترك اثنى عشر ساعة او اكثر وحينيذ [شرب][10] فانه حينئذ جيّد جدّا اذ الخمريّة يقوى على المائيّة ويحيلها ويحسن[11] المزاج ومما ينصح المملوك هو الذى ينبغى ان يستعمل من لسان الثور وهو قشر اصوله لا ورقه كما يستعمل اهل الشأم واهل مصر هكذا راينا جميع الشيوخ الفضلاء يفعلون فى بلاد الاندلس وجميع[12] العرب يصفون قشر اصوله لا ورقه وهذا النبات ينبغى لمولانا ان لا يفارقه لان له خصوصيّة[13] ببسط النفس ومحو الخلط السوداوى واستئصال اثره ومما جربه المملوك وصحّ صحّة لا شك فيها ان الشراب الرقيق اذا مزج بيسير ماء ورد قدر العشر[14] فانه يبسط النفس ولا يسكر ولا يضر بالدماغ ويقوى المعدة ويزيد فى جميع[15] الفضائل المنسوبة الى الخمر فلذلك يشير المملوك بان يلقى فى (الادوية) [الاوقيّة] الشاميّة من الخمر عشرة دراهم ماء ورد وعشرين درهم لسان ثور[16] ويترك عشر ساعات او نحوها وحينئذ يتناول واما تناوله ايضا عند[17] النوم فنعم الراى لعدّة وجوه ليستغرق فى النوم ولتذهب الفكر وتحسّن الهضوم وليندفع الفضول.

3. فصل واما اتّفاق الاطباء على كون المزاج انحرف الى الحرّ وانه ينبغى ان يتناول ما يبرّد ويرطّب فهذا قول صحيح لكنه (محمل) [مجمل] ينبغى ان يفصّل ويذكر التدبير فاما الذى اشار منهم بشرب الهندبا بشراب الصندل ونقيع التمر هندى واجاص وعناب فيبدو (المملوك) [للمملوك] ان ذلك خطأ (عظيما) [عظيم] لان هذا التدبير المطلق مع كون البلغم له غلبة فى المزاج الاصلي لا يليق بوجه وخاصة بالاجاص والعناب فان ذلك يرخى المعدة

ويضر بها جدا ويقصّر (الهموم) [الهضوم] واذا رطبت المعدة وارتخت فسدت الهضوم الثلثة ولا يصلح مثل هذا التدبير الا لمن غلبت عليه المرة الصفراء ولم يذكر شيئا يدلّ على غلبة الصفراء بوجه بل المتحصل من جميع الدلائل[19] المذكورة هو تولد ابخرة سوداويّة حادثة عن سوداء متولّدة عن احتراق بلغم بنوب بادوار.

4. فصل واما من اشار بشرب نقيع الراوند فى ماء الهندباء يوم *a* ويترك يومين فان كان قصد بذلك إلانة الطبع فانه صواب وقد ذكر المملوك صفة تلين الطبيعة بالراوند فى الفصل الثالث من مقالته التى قد مثلت فى مجلس مولانا.

5. فصل واما الذى اشار بالاستحمام كل ثلثة من الايام والرياضة فى كل يوم والتدهن بدهن البنفسج فكل هذا صواب وسيتكلم المملوك فى ذلك بتفصيل وتقدير.

6. فصل واما الذى اشار بوضع الخرق المصندلة على الكبد وكذلك من اشار باكل الخيار والخس والقثّاء والرجلة والاسفاناخ والقطف[20] فكل هذا خطأ محض وهذا تدبير يصلح لاصحاب الحميات المحرقة الشديدة التلهب اذا حدثت بالمحرورى المزاج فى الصيف واشدّ من هذا خطأ من اشار بشرب اللبن الحليب لانه (لحط) [لحظ] معنى الرطيب ونسى سرعة استحالته لاى خلط وجد ولم يفكر فى مادة سبب المرض وهو البلغم المحترق.

7. فصل الذى اشار باستعمال السكنجبين السفرجلى بعد الغذاء بساعة فهو صواب وتدبير جيد يحسن الهضوم واما اضافته للشراب عصارة برباريس بعد الطعام فهو تدبير غريب خارج عن مقاييس الطبيّة وعن المعتاد اعنى تناول عصارة البرباريس والطعام فى المعدة حتى لو كان والمعدة خالية لا مدخل للعصارة فى هذا المرض.

8. فصل واما من اشار بشراب المفرح *b* لان (التلميد) [التكميد؟][21] او غيره

*a*) Richtiger يومًا.

*b*) شراب المفرح wohl einheitlicher Begriff (cf. K. 2): „Freudetrank".

وكذلك من اشار بشراب حماض وتفاح وماء لسان الثور وبزر ريحان وبزر ترنجان فكل هذا صواب. واما اضافته لذلك بزر قطونا فلا يراه المملوك[22] لانى لا ارى[23] بتدبير كثير فى هذا المرض وهذا المزاج.

**9.** فصل واما من اشار بتناول ماء الشعير بخشخاش وبزر يقطين فهو عجب مع ما ذكر من اعتدال النوم وكان عنده ترطيب ماء الشعير[24] مقصّرًا حتى رفده ببزر اليقطين واعجب من هذا الذى راى بتناول الاجاص بعد ماء الشعير ما اظن عند هاولاى الاطباء عضو من اعضاء البدن اخسّ من المعدة وانه لا يلتفت للمعدة ارتخت او لم ترتخ حدثت فيها بلة او لم تحدث او لعلهم يقرّون بشرف المعدة وعموم منفعتها وانه ينبغى ان تصرف العناية لها دائما ولذلك افرد افاضل الاطباء لها مقالات غير ان هذا التدبير عندهم يقوى المعدة ويجوّد هضمها ويجفف بلتها ويقطع لزوجة البلغم الذى لا يبرح يجتمع فيها دائما وهى بينة ويلطف غلظه وهو التدبير تقدّم ذكره عنهم وهو ماء الشعير ببزر اليقطين والخشخاش ويتنقل بعده بالاجاص وانما يسبع المملوك فى هذا الفصل ما ينبغى تسبعه ليحذر جدّا ولا يحتجّ لقول قائله جملة.

**10.** فصل واما تناول التفاح والسفرجل وامتصاص حب الرمان بعد الغذاء فهذا مأمور به فى حق الناس كلهم عند[25] تدبير الصحّة وليس فى هذا زيادة تتعلق بهذا المرض الا ما ذكره من تناول كزبرة بعد الطعام فان ذلك ضحكة بالحقيقة لان قائل هذا قاله لكون الكزبرة تغلظ الابخرة وتمنعها من الترقّى [الى الدماغ] وذلك حق لكنها ينبغى ان تتناول فى الادوية كالسفوفات ونحوها[26] او تطبخ مع الاغذية اما تناول الكزبرة بمفردها بعد الطعام فان ذلك[27] ان لم يحدث قئ فهو (يغنى) [يغثى] بلا شك ويفسد الطعام واما تناول بزر رجلة بسكر فى بعض الاوقات[28] لا مع الطعام فهو جيد ولو خالط الطعام[29] ايضا لما ضرّ ذلك فى تبريده وتقويته للقلب.

**11.** فصل وذكر مولانا ان اشار الاطباء بتناول المشمش والكمثرى[30] والسفرجل

بعد الطعام والعنب والبطيخ والرمان قبله وما علم المملوك معنى هذه المشورة ان كان القصد انه ان دعت الضرورة للشهوة او العادة لتناول شىء من الفاكهة فينبغى ان يتناول قبل الطعام ما يلين الطبع ويوخذ من الفاكهة بعد الطعام ما فيه قبض كالكمثرى والسفرجل والتفاح فهذا صواب وان كان اشاروا بان تناول هذه الفواكه نافعة لهذا المرض فذلك خطأ لان الفواكه الرطبة كلها رديئة لجميع الاصحاء وللمرضى اذا اخذت على جهة الغذاء وبخاصة البطيخ والمشمش لسرعة استحالتها لاىّ خلط ردىء كان فى الجسم وكذلك الخوخ ردىء جدا وهو مادّة الحميات الرديئة وقد ذكر جالينوس انه منذ قطع[31] اكل الفاكهة الرطبة كلها[32] لم يحم الى اخر عمره وطول فى حكايته تلك على وجه النصيحة للناس ما هو منصوص فى مقالته تلك فلذلك ينبغى ان يجتنب مولانا[33] الفاكهة الخضراء جهده.[34]

12. فصل الذى اشار باجتناب لحوم الصيد والقديد والباذنجان وكلما يسخن قد اصاب وكل هذه تزيد فى ما شكاه مولانا من الاعراض وكذلك الذى اشار بالرياضة كل يوم وفق جدا ونصح وكذلك الذى نهى عن التوجه للبلاد الحارة نصح فى مشورته واما من زعم ان البلاد الحارة تحلل الابخرة فتلك الابخرة هى التى تترافى لسطح الجسم اذا كانت باردة رطبة واما (هذه) [هذا] الذى يترافى عن دم غليظ عكر فان تلك البلاد تزيد فى غلظ[35] الدم وبسطه وتكثر ابخرته واذا تمكّنت الصحّة ان شاء الله توجه مولانال حيث شاء حتى يكمل الله اماله فى الدارين.

13. فصل ولا يرى المملوك الاستفراغ باللازورد ولا بالحجر الارمنى اما اللازورد فلقوته واما الحجر الارمنى فلكونه مجهول العين وقد شك فيه افاضل الاطباء واكثرهم على ان ليس هو هذا الذى يلقب بهذا الاسم وكذلك يستصوب المملوك راى من انهى*a* عن استعمال المسهلات القوية والاقتصار على الراوند او ماء (الحبن) [الجبن] او والسنا مكى ونحوها كل هذا صواب

*a*) Richtiger نهى.

ولا يرى المملوك بنقيع الخوخ ولا بماء البطيخ لاضرارهما بالمعدة وليس فيما يشكى من الاعراض لا تلهب ولا عطش ولا يرى ايضا بالاكثار من النيلوفر لتغليظه الدم وارخائه المعدة ولا تصلح هذه الا لاصحاب الحميات الحادة الملتهبة كما ذكر المملوك ولا يرى المملوك ايضا باستعمال مطبوخ الافتيمون لاكرابه وتجفيفه فان نفع *a* افتيمون فى مائة (درهما) [درهم] من ماء الجبن [36] وأخذ ذلك مرتين (ثلاث) [او ثلاثا] فى زمان الربيع ومرة فى الخريف او مرتين كان جيدا ويكون بين كلّ مرة ومرة خمسة عشر يوما ويلبث الافتيمون بدهن لوز ويصرّ فى خرقة مهلهلة وبعد ذلك ينقع ليلة فى ماء الجبن.

**14.** فصل وذكر مولانا ان قد فصد العرق مرة يخرج الدم غليظ[ا] مثل الطحال فاشار الاطباء من اجل ذلك بالفصد اما بحسب ما يظهر فى وقت دون وقت من الامتلاء فيلزم بلا شكّ ان يفصد ويخرج من الدم بحسبه والذى [37] ينبغى ان (بفصد) [يقصد] دائما هو ترويق الدم وتعديل مزاج الكبد حتى تولد دما جيدا وقد بيّن المملوك فى مقالته المتقدمة كيف يكون ذلك بالاشربة التى ركبها.

**15.** فصل واما من اشار بكون الاغذية خوخيّة وتمر هندية بلحوم الجداء فذلك صواب فى زمان الصيف وينبغى ان لا تغفل [38] لالقاء الدارصينى والمصطكى والسنبل فى هذه الالوان ونحوها حتى لا تضر بالمعدة [39] وكذلك تناول السلائق المبردة كما اشاروا فى زمان الصيف فان ذلك نحس بشرط ان لا يكثر منها ولا يجعل قصد الان *b* راى المملوك تعديل المزاج لا الزيادة فى التبريد اذ والاصل احتراق البلغم.

**16.** فصل واما من اشار بشراب المفرح ومعجون يكون فيه ياقوت وزمرد وذهب وفضة فكل هذا صواب ونافع جدا لانها ادوية قلبية [40] تنفع بالخاصية

---

*a*) Muss wohl نقع gelesen werden: Wenn geweicht wird.

*b*) Muss wohl verschrieben sein für قصدا لان „und dass es nicht absichtlich getan wird, weil die Ansicht des Dieners ist".

اعني بصورتها النوعيّة التى ذلك جملة جوهرها لا مجرد كيفيتها.

17. فصل واما ما ذكره[41] مولانا من كثرة ما استعمل من ماء لسان الثور والنيلوفر ولم يرتفع بذلك اصل المرض فالعلة فى قلة نفعه كثرة مداومته ولذلك ان الادوية القويّة[42] جدا فى الغاية اذا اديم استعمالها الفتها الطبيعة ولا يتأثر لها وتصير اغذية او كالاغذية[43] قد ذكر ذلك جالينوس. فناهيك[44] هذه الادوية الضعيفة القريبة من (الادوية) [الاغذية] فانها تنولت جمعة متوالية بطلت افعالها الدوائية ولا يظهر لها بعد ذلك اثره فلذلك ينبغى التنقل[45] من دواء الى دواء واغباب *a* الدواء لواحد ايام وحينيذ يرجع له.

18. فصل واما ما ذكره مولانا من تقليل الجماع عن العادة فنعم الفعل وما اعظم فائدة هذا التقليل. واما الحمام فلا ينبغى اغبابه بوجه لا فى وقت النوبة ولا وقت الفترات وكون النوم على العادة نعمة كاملة ودليل واضح على كون هذه الابخرة السوداوية لم تنك الدماغ ولا غيرت مزاجه وانما ينكى فى القلب خاصة واما ما ذكره مولانا من وجود الضعف بعد الرياضة فعلة ذلك تركها واغبابها فلو تدرّج فى الرجوع اليها (قليل) [قليلا] بعد قليل لوجد عقبها من القوة والنشاط ما يلزم ان يوجد بعقب[46] كل رياضة جارية على ما ينبغى.

19. وقد جاوب المملوك الاصغر على جميع فصول ذلك الكتاب الكنيم كما امر فهو يجمع القول ويؤخّره فى فصل واحد يبيّن فيه كيف يكون تدبير[47] مولانا بحسب هذه الاعراض الموجودة الان وان كان ذلك تبيّن مما ذكره المملوك فى هذه الفصول ومما ذكره فى تلك المقالة لكنها اقاويل متفرقة لا متنسقة وقبل ان آخذ فى هذا الفصل اقول انه ينبغى ان يكون فى خزانة مولانا (مضاف) [مضافا] الى تلك الاشربة والاطريفل التى ذكرها المملوك فى الفصل الثلث من مقالته المتقدمة معجونين.

a. احدهما دواء مسك بارد قد جرب شيوخ الطب اللذين لهم دربة فوجد[48]

*a*) Hier und im folgenden Kapitel regelmässig falsch geschrieben. اعماب, اعمابه, اعنانها.

له فعل عجيب حتى انهم لا يسمحون ببدله ووصف لبسائطه بل يدفعون من عندهم معجونين وهو دواء الفه الرازى فى كتابه فى دفع [49] مضارّ الاغذية. وهذه صفته بنصّ كلامه يوخذ من [50] الورد المطحون والطباشير والكزبرة اليابسة والكهرباء من كل واحد جزو *a* ومن اللؤلؤ الصغار نصف جزو ومن [51] المسك الجيد الخالص سدس جزو يوخذ من السكر الابيض الطبرزد فيحل بماء التفاح الحامض المعصور المصفى ويطبخ حتى يصير فى قوام العسل [52] ويطرح فيه اوراق من اوراق الاترج ويعجن الادوية به ويتعاهد [53] هذا الدواء صاحب هذا العارض فانه دواء شريف لتقوية القلب من غير اسخان ويصلح للخفقان واختلاج القلب مع حرارة.

b. والدواء الثانى هو معجون الياقوت التى الفه ابن سينا فى مقالته المشهورة فى الادوية القلبيّة وذكر منه ثلاث نسخ الواحد بارد والثانى حار والثالث معتدل والذى يراه المملوك ان الذى يستعمله منها مولانا هو المعتدل. وهذه صفة الثالث بنصّ كلامه قال تركيب اخر شريف جدا جربته معجونا واقراصا وزدت ونقصت منه بحسب مزاج مزاج فكان نفعه فى تقوية القلب نفعا شديدا وهذه خميرته لؤلؤ كهرباء [54] بسذ من كل واحد درهم ونصف ابريسم مقرض سرطان نهرى محرق من كل [55] واحد [56] مثقال ودانق لسان الثور خمسة دراهم سحالة الذهب وزن دانقين بزر الفلنجمشل [ك] بزر [57] البادروج بزر البادرنجوية من كل واحد وزن ثلثة *b* دراهم بهمن احمر بهمن ابيض عود هندى حجر ارمنى حجر اللازورد مغسول مصطكى سلبخة دار صينى زعفران هيل بوا قاقلة كبيرة كبابة من كل واحد مثقال افتيمون وزن درهمين ونصف اسطوخوذس *c* وزن ثلثة دراهم (حدوار) [جدوار] مثقال فان لم يوجد فبدله زرنباد مثقالان *d* درونج رومى مثقالين بزر [58] الهندباء وزن خمسة دراهم بزر القثاء وزن اربعة دراهم مسك مثقالان كافور مثقال عنبر مثقال

---

*a*) Hier u. ff. für جزء.

Die Laa. des Cod. Pococke 280: *b*) Stets תֿלאתֿה. *c*) אסטכדוס.

*d*) מתֿקאלין דרונך.

سنبل سانج هندى من كل واحد رزن درهمين فهذا هو الاصل والخمير فقد
يقرص وقد يجمع بالعسل وكلاهما قد يعمل بحسب المزاج المعتدل فلا يغير
منه شىء وقد يعمل لمن به سوء مزاج حار ولمن به سوء مزاج بارد اما للمعتدل
فيترك على حاله ويجعل ما قرص منه كل قرص مثقال واحد وتعجن الجملة
بثلثة *a* امثاله عسل وان اريد ان يخمّر ثم يستعمل فيجب ان يعمل *b* فيه
من الافيون خمسة دراهم ومن الجندبادستر *c* مسحوقا مثله ولا يستعمل الا بعد
ستة اشهر اقله اعنى اذا القى فيه الافيون [59] والجندبادستر واما من يغلب عليه
سوء مزاج حار [60] فيجب *d* ان يجعل زعفرانه ومسكه نصف مثقال وينقص منه
الافثيمون ويجعل بدله خمسة دراهم شاهترج واربعة *e* دراهم سنا مكى ويلقى
فيه الورد وزن *f* عشرة دراهم بزر بقلة الحمقاء *g* (ثمينة) *h* [ثمانية] دراهم طباشير
خمسة دراهم بزر (الحبثى) *i* [الخس] درهمان صندل ثلثة دراهم وتحفظ الادوية
الاخرى بحالها (يقرض) *k* [يقرص] كما ذكرنا ويعجن بعسل منزوع الرغوة
بالاستقصاء واما من يغلب عليه سوء مزاج بارد فيجب ان يزاد فى الادوية
قشور *l* جوز بوّا [61] قشور الاترج عود البلسان زنجبيل فلفل من كل واحد وزن
درهم جندبادستر مثقالان ويقتصر من الكافور على نصف مثقال ويجرى
صاحب المزاج الحار ان يتناول نصف الشربة منه مع مثقال طباشير فى ربّ [62]
التفاح وصاحب المزاج البارد ان يتناول الشربة منه مع وزن (طسوحين) *m*
[طسوجين] جندبادستر وقد عالجت بعض من يجرى مجرى الملوك عن
المالنخوليا *n* صعب يصرب الى المانيا [63] وهو الجنون السبعى بهذا (وردت) *o* [وزدت]
فى النسخة [64] المعتدلة وزن *p* درهم ياقوت مستقصى [65] (للساحق) *q* [الساحق]
وكان رمانيا نغيسا [66] فانتفع به انتفاعا شديدا بعد الياس *r* [67] واما التركيب *s*

---

*a*) בתלת richtiger! *b*) ילקי. *c*) Stets גנרבא (im Texte حندبا). *d*) פינבגי.
*e*) וארבע. *f*) מן. *g*) Stets אלחמקה. *h*) תמאניה. *i*) אלקתי.
*k*) יקרץ. *l*) Fehlt.
*m*) טסותין. *n*) Fehlt. *o*) חדת. *p*) Fehlt. *q*) אלסחק. *r*) איאם.
*s*) אלתדביר.

الخاص باصحاب (الامزاج) [الامزجة][a] الحارة التى انما يصيبهم الخفقان وضعف القلب
بسبب[b] سوء مزاجهم[68] الحار فمنه تركيب بهذه الصفة بزر الخس بزر البطيخ بزر القرع
بزر القثاء مقشور من كل واحد وزن خمسة دراهم بزر البقلة الحمقاء وزن[c]
اربعة دراهم لؤلؤ بسذ كهرباء سرطان[d] نهرى محرق ابريسم مقرض[e] من كل
واحد مثقال رب الكدر مثقال فان لم يوجد فخشب الكدر ثلثة مثاقيل عود
هندى درونج (وربما)[69][f] [زرنباد] بهمن ابيض من كل واحد وزن[g] درهمين
طباشير قاقلة صغار من كل واحد وزن[g] ثلثة دراهم ورد احمر منزوع الاقماع
يجفف[h] فى الظل وزن سبعة دراهم زعفران نصف مثقال كافور[i] مع عشره
مسك مسحوق[k] سحقا شديدا وسدسه عنبر من الجملة مثقال[l] ونصف
لسان الثور خمسة مثاقيل (يقرص) [يقرض] جملة ذلك على ما بيّنا
ويعجن[n] بربّ التفاح وربّ السفرجل وربّ الرمان اجزاء سوا بمقدار ما
يعجنه[o] ومنه جلاب يتخذ بعصارة لسان الثور مع مثله عصارة الهندباء واربعة
امثاله عصارة التفاح ومثل الجميع مرتين ماء الورد وسدس ماء اجتمع سكر
طبرزد ويطبخ بالرفق حتى ينتقوم[p] والجلاب المتخذ بورق البادرنجوية
مطبوخا فى ماء الورد [حتى ياخذ قوته[70] او يلقى عصارته فى ماء الورد] ثلث
وثلثين نافع لجميع من به ضعف[q] القلب خصوصا ان كان معه لسان الثور
اما اليابس فيطبخ معه فى ماء الورد[r] [واما] الرطب فيمزج بعصارته فان كان
(المزج)[s] [المزاج] شديد الحرارة قلل من عصارة البادرنجوية وزيد فى عصارة
لسان الثور والا اخذا[t] متساويين.

20. وينبغى ايضا ان اذكر اعداد الاغذية .a التى يتناول[u] دائما فاوّلها

---

a) אלאמזגה. b) בחסב. c) מ̇ן. d) סרטן!
e) מקרץ. f) זרנבאר. g) Fehlt. h) מגפף.
i) כאפור מסחוק. k) Fehlt. l) ונצף מתקאל. m) וקרץ.
n) ואלעגן. o) תעגנה. p) יתקאום.
q) Folgt: חתי יאכ̇ד קותה או ילקי עצארתה פי מא אלורד.
r) Folgt וממא. s) אלמזאג. t) ואלאגזא. u) תתנאול.

الخبز يعنى بجودة القمح ولا يعمل حوارى اعنى لا يغمس فى الماء كما جرت[a] العادة لكن يبالغ فى نخله حتى لا يبقى فيه شىء من النخالة ويبالغ فى عجنه ويكون ظاهر الملح ظاهر الخمير وتكون الارغفة عادمة اللباب[b] ويخبز فى التنور او الفرن والتنور افضل.

b. اللحم يقصد ابدا ان يكون اللحم لحم دجاج او فراريج ويشرب[c] امراقها دائما فان هذا النوع من الطير له خصوصية فى اصلاح الاخلاط الفاسدة اى فساد كان وبخاصة الاخلاط السوداوية حتى ان الاطباء ذكروا ان امراق الدجاج تنفع من الجذام[d] ولا يوخذ من هذا النوع لا كبيرة التى اتت (عليه)[e] [عليها] سنتين[71] ولا صغيرة التى المخاطبة عليها[f] غالبة ولا الهزل (المنه)[g] [السمنة] ولا الذى يسمن بالتلقيم[h] بل السمين[72] الذى لم يعلف وصورة تدبيره هكذا[73] يطلق الدجاج والفراريج الناهضة فى (خرابة)[i] [خزانة][75] متسعة لا يكون فيها مزبلة ولا مرتة[k] ويفتقد بالتنظيف[l] والكنس الدائم ويلقى لها الطعام الذى تاكله[76] فى اوائل[77] النهار فى[78] اوان وهو دقيق شعير معجون بلبن حليب وان قطع التين اليابس وخلط معه كان افضل[m] ولا يجعل لها من الطعام الا قدر ملو حواصلها فقط ويجعل لها ماء وبعد ساعات يبذر لها قمح منقوع بالماء ساعات[79] وفى اخر[80] النهار يقدم لها[n] ايضا دقيق[81] شعير وتين مقطع معجون بلبن فالدجاج والفراريج التى تدبر[o] هكذا تجد[p] شحمها ابيض لذيذ[ا] وينضج فى اسرع وقت ويرطب المزاج جدا وبعدله قد[q] صحت هذه الاشياء وبان نفعها وان (سأم)[r] [سئم] مداومة نوع واحد

---

a) גראת! b) אלאלבאב! c) ותשרב.

d) Am Rande: فانه فى امراق الدجاج منع الجذام.

e) עליהא. f) עליה. g) אלסמנה̈.

h) באל אלתלקים und באל אלסמין! i) כ̇זאנה̈.

k) מרת̇א. l) באלתנציף. m) אלאפצ̇ל.

n) להם. o) דבר. p) תגר.

q) קת! r) סאה.

فلا بأس ان يوخذ فى بعض الايام عوضا منها درّاج a او طيهوج اما اليمام ففيه يبس وان[82] كان له خصوصية عجيبة فى تذكية الذهن وكذلك الحجل[83] لا ارى لمولانا به لكونه يمسك الطبع وان تاقت b النفس للحم المواشى فيكون لحم جدى رضيع وان لم يكن c بد من لحم الضان فى بعض الاوقات فيوخذ من الخراف[84] ما لم يكمل له حولا لكنه قاربه ويوخذ من لحم المقدم خاصّة ولا يكون مفرط السمن بل من الراعية ولا يوخذ (شيًا) [شىء] من هذه الا[85] اذا ملت الدجاج والفراريج.

c. الشراب يستعد منه الابيض اللون ما امكن الرقيق القوام الطيب الطعم ان كان[86] فيه قبض يسير (ولا) d [فلا] بأس الطيب e الرائحة الذى f اتى عليه عام واحد وقاربه g ويحذر الشديد الحمرة او h الغليظ القوام او المغير الرائحة او القديم الشديد المرارة لا يقرب شىء[87] i من هذه الانواع بوجه.

d. الالوان يمال الى كون الالوان حلوة المطعم او يكون فيها (حمضة) k [حموضة] يسيرة او سادجة وهانا l اذكر عدة الاوان ليختار مولانا من ذلك بحسب وقت وقت m اذ[88] مولانا قد علم اكثر n الاطعمة ولا ينقطع من بين يديه طبيب o يستعان به فى ذلك اولها الدجاج او الفراريج المصلوقة p [المسلوقة] وايضا المغمومة وايضا المعرقة وايضا المطبوخة (بكز به) q [بكزبرة][89] خضراء وايضا التى يلقى فى[90] سليقها رازيانج[91] اخضر r وهذا s اللون يوافق زمان الشتاء وايضا التى يلقى فى سليقها ماء الليمو او[92] حماض اترج t او ليمو مراكب u وهذه تصلح لزمان الصيف وايضا المعمولة بلوز وسكر وماء ليمو او خمر v وهذه تصلح فى كل زمان وايضا المعمولة بزبيب ولوز ويسير خل وهذه جيدة فى

---

a) דוראג̇. b) נאקת! c) יכוי. d) פלא.
e) באלטיב. f) אלתי. g) או קארבה̈. h) Fehlt.
i) שיא. k) חמוצה̈. l) והא אנא. m) בחסב אלוקת.
n) קוי אכ̇ת̇ר. o) טביבא. p) אלמסלוקה̈. q) באלכסברה̈.
r) אלכ̇צ̇רה̈. s) והדה̇. t) אתרנג̇. u) מרכב.
v) וכ̇מר.

كل وقت وايضا المعمولة (اسفيدباج) a [باسفيدباج] (بسلق) b [بسلق] او بخس
فى زمان الصيف وايضا المعمولة بيقطين او باسفاناخ c او بربوز d او باجاص
وهو الذى يسمونه اهل الشام الخوخ e كل هذه جيدة فى الصيف ولا بد
من تطييبها (تفرقة) f [بقرفة] ومصطكى وسنبل لمنع اضرارها بالمعدة وايضا
93 المعمولة بالتمر هندى والسكر وايضا المعمولة ببزر الرجلة والسكر وهذه لا
تستعمل الا فى الصيف وايضا المعمولة بالورد مربا g وهذه فى الشتاء اجود
وايضا المعمولة بفستق وسكر وينبغى ان يضاف اليها يسير ماء ليمو وينبغى
ان لا (يحلو) h [يخلو] لون طعام يوكل فى برد الهوى i من الشراب الطيب
المتقدم صفته يقلى به اللحم ان كان لونا مطبوخا k او يلقى فى السليق l
ان كان لونا مسلوقا وكذلك الالوان فى حر الهوى كلها يلقى فيها فى حال 94
الطبخ قدر عشرين درهما m من الشراب وخمسة دراهم ماء ورد وان كانت
الوان حامضة فيكون من الشراب عشرين n ومن ماء الورد خمسة ومن الليمو
خمسة وايضا الشوى o ان كانت دجاج مشوية على السفود على العادة
(وبسقا) p [وتسقى] دائما فى حال شيها بالشراب وماء الليمو q او بالشراب وحده
وان (ثاقت) [تاقت] النفس لشواء لحوم المواشى فيكون لحم الجدى الرضيع بعد
دهانه s اذا توسّط الشىّ بالشراب ويسير زعفران وكل طعام يتهيّأ ان يجعل
95 فيه يسير زعفران t لانه دوء قلبىّ مفرح ولا يكثر منه لانّ له خصوصية فى
اسقاط شهوة الطعام فهذا u ما (حصر) [حضر] المملوك الان من الوان الطعام
التى تصلح لمولانا دامت ايامه.

e. وقد ذكر جالينوس ومن تقدمه من الاطباء شرابا (يسمونهم) v [يسمونه]

---

a) באספידבאג. b) בסלק. c) באספנאך. d) בירבוז.
e) כוך. f) בקרפה. g) אלמרבה. h) יכלו.
i) אלהוא. k) לון מטבוך. l) אלסלק. m) דרהם.
n) Folgt דרהמא. o) אלשוא. p) ..... ותסקי שויהא.
q) לרוחאה fehlt. r) נאקת. s) בעד דה איאם. t) Folgt יגעל.
u) פהרה. v) יסמונה.

بلغتهم ادرومالى وكانوا يعملونه من عسل نحل وخمر بيضاء *a* رقيقة كما كانوا
يعملون السكنجبين من خل وعسل واما المتاخرون فكما عملوا[96] السكنجبين
من سكر وخل كذلك عملوا الادرومالى من سكر وخمر وهذا *b* شراب فاضل جدا
نافع *c* لتقوية[97] المعدة والقلب وتحسين الهضم وبسط النفس ويعين على خروج
الفضلتين بمعونة *d* حسنة جربنا ذلك وجربه غيرنا عدة دفوع.

وصفة عمله ان يوخذ من السكر[98] خمسة ارطال مصرية *e*[99] ويطبخ كما
يطبخ *f* الاشربة وتوخذ رغوته ويوخذ له قوام جيد وبعد ذلك يلقى عليه
رطلا واحدا بالمصرى من الخمر الموصوفة ويعقد[100] شرابا فى قوام شراب الورد
وانما ذكر المملوك هذا الشراب مع الاطعمة لانه[101] يجرى مجراها يوخذ دائما
كل يوم *g*[102] فى اوائل النهار فى زمان الشتاء بماء حار وفى زمان الصيف بماء بارد
ويوخذ منه الثلث اواق والاربعة دفعة لان هذا *h* الشراب ليس هو كشراب
السكنجبين وغيره[103] من امثاله لان تلك الاشربة ادوية تحتاج الى تقدير والى
تمييز من يصلح له وهذا *h* الشراب غذاء فاضل لان السكر بمفرده غذاء وان
كانت فيه (دواية) [دوائية] يسيرة *i* وكذلك الخمر غذاء فاضل بلا[104] شك واعجب ما فيه
قالوا انه لا يضر بالمحرورين[105] وما علة ذلك الا كون بسائطه اغذية جيدة
مألوفة فهذا *h* قدر ما راى المملوك تقدمته قبل ذكر ترتيب[106] التدبير.

21. فصل فى (تدبير) *k* [ترتيب] التدبير لمولانا *l* بحسب ما شكاه ازال الله
الامه وادام ايامه ولا شك ان هذه المقالة تصل مولانا فى استقبال زمان *m*
الشتاء فلذلك راى المملوك ان يبتدئ بصورة التدبير الذى يتدبر به فى
برد الهواء *n* والمملوك يرجو *o* ان مولانا اذا داوم هذا *h* التدبير رجعت صحته
لمعتادها فى أسرع وقت ان شاء الله تعالى والمملوك لا يعلم عادة مولانا فى حال

---

*a*) ביצֿה. *b*) פהרֿה. *c*) Fehlt. *d*) מעונֿה.
*e*) מצריא. *f*) תטבך֗. *g*) פי כל יום. *h*) הרֿה.
*i*) דואייא יסירא. *k*) תרתיב. *l*) Fehlt, nach שכאה! 
*m*) Fehlt. *n*) אלהוא. *o*) ירגוא.

الصحة هل يغتدى *a* مرة واحدة او يتغدى ويتعشى فلذلك يذكر التدبير
بحسب الحالين جميعا *b*. [107] فاقول يقصد ان يكون الانتباه من النوم ابدا مع
طلوع الشمس او قبل ذلك بقليل ويوخذ حين *c* ذلك من شراب ادرومالى
اوقيتين او ثلاث ويصبر بعد ذلك ساعة ويركب [108] ولا يزال يركب برفق
ويندرج *d* فى اسراع *e* الحركات حتى تسخن الاعضاء ويتغير النفس فيترك *f*
حينئذ ويسكن [109] حتى لا يبقى فى ملمسة الجسم والنفس *g* شىء *h* مما غيرته
الرياضة وبعد ذلك يغتدى باخذ *i* [110] الالوان المتقدم ذكرها وياخذ شيئا *k* من
الفاكهة القابضة كما قد قيل او حبات فستق وزبيب او يسير من الحلواء *l*
البابسة او يسير ورد مربا *m* كل ذلك بحسب ما الفه الان ثم تتكئ [111] للنوم
ويغنى المغنى بالوتر ويرفع صوته ويجد *n* نغماته ساعة *o* ثم يخفض المغنى
صوته على تدريج ويرخى اوتاره *p* [112] ويلين نغمته حتى يستغرق فى النوم
فيقطع لان قد ذكر الاطباء والفلاسفة ان النوم على هذه الصفة حتى تكون
نغم *q* الاوتار هى التى تنوّم تكسب النفس خلقا حسنا ويبسطها *r* جدا
[113] ويحسن بذلك تدبيرها للجسد *s* فاذا انتبه تشاغل بعد ذلك بقية نهاره
بما شاء من قراءة او محاضرة من يؤثر محاضرته وهذا هو الاولى اعنى محاضرة
من يؤثر محاضرته اما لفضيلته واما لالتذاذ برؤيته *t* واما لاستخفاف عقله فان
جميع ذلك يبسط النفس (وسعى) *u* [وينفى] علتها سوء الفكرة فان كان
العادة جارية بتناول غذاء اخر العشاء فيوخذ [114] قدر خمسين درهما *v* من
الشراب الموصوف ممزوج بعشرة دراهم ماء ورد وعشرين درهما ماء *w* لسان ثور

---

*a*) יגתדי ohne diacritische Punkte.

*b*) Fehlt. *c*) חיניד מן שראב. *d*) ובתדראג.

*e*) אסרע אלחרכה. *f*) פינזל. *g*) ואלתנפס. *h*) שיא.

*i*) באחד. *k*) שי. *l*) אלחלוה. *m*) מרבה.

*n*) ויחד. *o*) Fehlt. *p*) Folgt אלי אן יסתגרק.

*q*) תכן יגם. *r*) ותבסט. *s*) אלי אלגסד. *t*) Fehlt.

*u*) וינפי ענהא. *v*) דרהם. *w*) Fehlt.

ويوخذ ذلك قليل بعد قليل حتى يحين وقت العشاء فيصبر قدر نصف
ساعة حتى يخرج الشراب عن المعدة ويتعشى على معتاده باخذ *a* الالوان
المذكورة ثم يحضر المغنى ويشاغله *b* بالاغانى ساعتين بعد الاكل ويتكئ ويامر
المغنى ان يرقق اوتاره والحانه [115] حتى ينام ويستغرق ويقطع التلحين *c* كما
فعل بالنهار وان *d* كان ليس ثم عشاء ولا يتناول غذاء ثانيا بعد [116] ما تناول
بالنهار فيمزج الشراب على [117] النسبة المتقدمة ولا يزال يتناول منه قليل *e* بعد
قليل والاوتار تعمل حتى يحين النوم اما بعد ساعتين من الليل او ثلاث *f*
او (اربعة) [اربع] بحسب ما يلذ له المقام ولا (يبالى) [يبالى] عن مقدار ما
يتناوله من الشراب الممزوج كما ذكر اذا لم يتعش *g* ولو [118] تناول منه مائتين
(درهما) [درهم] او ثلث مائة (درهما) [درهم] او اكثر من ذلك قليلا فى ليالى الشتاء *h* لكان
ذلك جيدا ومرطبا للجسم فان كان جرت *i* العادة بان لا يتناول شيئا على
الشراب الا *k* بتنقل يسير بحبات فستق محمّص بماء ليمو *l* او ملح او بيسير
قشر اترج مربّى بسكر او بحب آس محمّص او كزبرة محمّصة فذلك هو الاولى
وان كان جرت *i* العادة بتناول شىء *m* من الطعام على الشراب فاجود ما
يتناوله فراريج مشوية على سفود ويكون *n* من تلك الفراريج التى علفت بما
ذكرنا بدقيق شعير ولبن وتبن وحبوب القمح ولان *o* يظن ظان ان التنقل
بقشر الاترج معتدل بين الحار والبارد وهو دواء قلبى فليعتمد التنقل به فاذا
كان من الغد عند الانتباه من النوم يدبر هذا *p* التدبير بعينه لا يغير منه
شيئا *q* طول برد زمان الهوء ويفتقد الحال عند القيام *r* من النوم فان وجد
عطش كان شرب *s* السكنجبين [119] الوردى اولى من شرب *s* ادروملى وان وجد

---

*a*) באחד. *b*) ויشגלה. *c*) ללחין.
*d*) Fehlt bis פימזג, Homoioteleuton, statt פי אלנהאר — באלנהאר.
*e*) קלילא. *f*) תלאתה או ארבעה. *g*) ינעם! *h*) אלשתי.
*i*) גראת. *k*) Fehlt, ינתקל. *l*) לימוא. *m*) שיא.
*n*) ותכון תלך. *o*) ולא. *p*) הדה.
*q*) שי טול אלזמאן ברד אלהוא. *r*) אלאנתבאה. *s*) שראב.

فى القارورة فجاجة يسيرة كان شرب *a* السكنجبين الزبيبى اولى *b* وان وجد
فى المعدة [120] امتلاء [121] كان تناول عشرة دراهم من السورد المربا *c* [122] وليعلم؟ من ذلك
الاطريفل اولا فان انعاق الطبع او تحجر فليقلل فى ما يتناول من الشراب
بالليل او يحذف العشاء ان كان جرت العادة بالعشاء *d* ويوخذ الشىء الملين
باردا ولا يرتاض فى ذلك النهار وقد بيّنّا *e* فى الفصل الثالث من تلك المقالة
وفى هذه الفصول (كلها) *f* [كلما] ينبغى التليين به والطبيب الحاضر يشير فى كل
وقت بما يصلح من تلك الاشياء واما اليوم الذى *g* يعوّل فيه على الحمام
فيشرب *h* الشراب فى اوله كما تقدم ويقلل فى [123] (قلة) *i* [قوة] الرياضة ويقصر *k*
مدتها ويدخل الحمام باثر الرياضة ويخرج من الحمام ويتناول من الفقاع المعمول
بحب *l* رمان وسكر وطيب كثير واطراف طيب حارة كالقرنفل والبسباسة او
يتناول شراب ورد (تماص) *m* [وحماض] بماء [124] لسان ثور او الشراب *n* الذى
ركبناه *o* وذكرناه فى الفصل الثالث من تلك المقالة وينام باثر الحمام وقال
جالينوس لم ار *p* شيئا ابلغ فى انصاج ما يحتاج الى انصاج وتحليل ما تهيأ
للتحليل من النوم بعقب الحمام فاذا انتبه تناول الغذاء وتشاغل بقية نهاره
وساعة من الليل بما *q* ذكرنا فاذا اخذ الطعام فى الخروج عن المعدة ياخذ فى
تناول ذلك الشراب الممزوج قليلا بعد قليل والمغنى يغنى حتى يستغرق فى
النوم على تلك الصورة وليس فى تلك [الليلة] *r* عشاء بوجه ولو جرت العادة
بالعشاء لتاخر الغذاء الى بعد القيام من النوم بعد الحمام واما الوقت الذى
يعوّل فيه على الجماع فله *s* (وقتين) [وقتان] اما عند انهضام الطعام بعد تناول ذلك
القدر اليسير من الشراب قبل العشاء او اخر الليل ملال *t* [125] الامر ان لا يقع

---

*a*) שראב. *b*) אולא. *c*) !אלמרבה̈ וארבעה̈ דראהם מן אלאטריפל
*d*) באלעשי. *e*) ביינא. *f*) כלמא. *g*) אלתי — בה.
*h*) פלישרב. *i*) קוה̈. *k*) ויקצר. *l*) מן חב ריחאן.
*m*) וחמאץ̇. *n*) ואלשרוב. *o*) אלדי רכבנא fehlt.
*p*) ארא. *q*) כמא. *r*) אללילה̈. *s*) כלה.
*t*) מלאך אלאמר.

هذا *a* الفعل لا على جوع وخلو معدة ولا على امتلاء المعدة بالطعام وكذلك شرب الشراب لا يشرب والطعام فى المعدة لم ينهضم لانه يفجّجه ويخرجه قبل *b* نضجه ولا والمعدة خالية محتاجة الى تناول الغذاء لانه حينئذ يحمى المزاج ويصدع *c* ويشيط الاخلاط بل عند اخذ الطعام فى الانهضام وفى كل جمعة يتناول باكرا *d* مثقالا واحدا من ذلك المعجون المعتدل المعمول بالياقوت ولا [126] يرتاض ذلك النهار او من ذلك الاطريفل او من احدى النسخ المذكورة فى القانون من ادوية المسك ولا سبيل لتناول معجون يكون فيه شىء من الجندبادستر بوجه بل يحذف الجندبادستر [127] من كل دواء مسكر يتناوله مولانا هذا تدبير الزمان الذى يكون الهواء فيه باردا.

واما فى زمان الحرّ *f* فلا ينبه *g* من النوم الا بعد ساعة من النهار ويتناول *h* الاشربة السكنجبين الوردى والزبيبى والشراب الذى ذكرناه فى الفصل الثالث من تلك المقالة ويرتاض فى برودة الهواء او يغتذى *i* بالالوان المائلة الى البرد وينام طويلا *k* من سماع الاوتار كما تقدم ولا يتناول من ذلك الشراب الممزوج الا (قليل) *l* [قليلا] جدا ولا يسهر بالليل ويقلل الجماع من معتاد الشتاء ويتناول دواء المسكر البارد الذى ذكرناه عوضا من (يتناول) *m* [تناول] دواء الياقوت المعتدل وان آثر شرب شىء من الشراب فليكن *n* فى اخر النهار حتى ياخذ منه القدر المذكور وينام فى اول الليل او *o* فى اخر الساعة الثانية منه وان اخذ من دواء الياقوت البارد كان ذلك جيدا *p* ويكون الفقاع الذى يشربه بعد الحمام بتمر هندى وسكر مسك وكافور يسير وتليين الطبع اذا احتيج اليه بنقيع الراوند والتمر هندى *q* كما ذكرنا فى الفصل الثالث من تلك المقالة وكذا *r* الشراب الذى ركبناه.

---

*a*) הד̇ה. *b*) Fehlt — אלמעדה̈. *c*) ויצרע. *d*) Fehlt — מן.
*e*) Folgt הו. *f*) אלחאר. *g*) ינתבה. *h*) Folgt מן.
*i*) ויגתדי. *k*) סבילה עלי סמע! *l*) קלילא. *m*) תנאול.
*n*) פליכון. *o*) Fehlt. *p*) גיידה̈. *q*) אלהנדי.
*r*) וכד̇לך.

واذا اشتدّ الحرّ *a* فلا بد من تناول كشك الشعير المدبر فى كل يوم عند القيام من النوم قبل الرياضة بساعة عوضا من الاشربة المذكورة او يتناول عند النوم وينام عليه عوضا مما يشغل المعدة به من غذاء او شراب وصفته بحسب ما يحتاج اليه مولانا هكذا يوخذ من الشعير المقشور الذى له منذ حصد ستة اشهر (اربعين) [اربعون] درهما بزر شاهترج مرضوض وبزر هندباء مرضوض ولسان ثور من كل واحد اربعة دراهم بزر خشخاش عراقى مرضوض درهمين صندل ابيض (دهن) *b* مرضوض درهم سنبل ربع درهم زهر شبث نصف درهم زبيب طيب مغربى او شامى اصفر اللون سالم من مرارة الطعم ثلثة دراهم يلقى جميع ذلك دفعة واحدة فى *c* قدر ويلقى على هذا القدر من الماء الف درهم ويرفع على نار فحم حتى يذهب نصف الماء وحينئذ يلقى عليه ستة دراهم خل خمر ويتمّ طبخه الى ان يبقى منه دون الربع ويرى لونه احمر فحينئذ يصفى ويلقى فى صفوه *d* نصف درهم ملح ويتناول وحده دون شراب وبعد شربه بساعة يلعق ملعقة شراب ليمو *e* وينبغى لمولانا ان يعنى بهذا جدا ويقصده ويدمن اعتياده لانه يقاوم يبس الخلط السوداوى ويعدل الاخلاط (المنحرقة) [المنحرفة] *f* ويزيل احتراقها ويغلظ تلك الابخرة المترقية *g* للقلب والدماغ ويمنع من [128] ترقيها ويبرد المزاج *h* باعتدال ويحسن الحال فى كل ما يشكوه مولانا لان ابقراط *i* يقول فى جملة عدّة *k* من فضائل كشك الشعير انه يوصل ما ينبغى الى ما ينبغى ولا يغفل مولانا تعاهده فى زمان الصيف بوجه الا ان كان الطبع (محتبس) [محتبسا] او حمض *l* فى المعدة او احد(ث) [ثت] نفخة فى تحت الشراسيف فانه حينئذ لا [129] ينبغى لمولانا تناوله.

22. والمملوك يعلم ان بجودة ذهن مولانا وحسن *m* تصوّره يقدر ان يدبر نفسه كما *n* [130] ينبغى من تلك المقالة المتقدمة ومن هذه الفصول فكيف اذا كان

---

*a*) אלחאר. *b*) Fehlt. *c*) Fehlt — וילקי. *d*) צפה.
*e*) לימוא. *f*) אלמנחרפה. *g*) אלמרתקיה. *h*) Fehlt.
*i*) בקראט. *k*) מא עדה. *l*) חביץ. *m*) וחסן.
*n*) במא.

بين يديه من يسترشد بعلمه او يسترفد بأنسه *a* بالصناعة والله تعالى الشاهد وكفى به شهيدا لقد كان اعظم امال المملول الاصغر ان يباشر خدمة مولانا *b* بجسمه وكلامه لا بقرطاسه وقلمه لكن سوء مزاجه الاصلى وضعف بنيته الطبيعية ولو فى حال الشبوبية ناهيك فى حال الهرم حجبت بينه وبين لذّات كثيرة ولا *c* اقول لذّات بل خيرات اعظمها واسناها مباشرة خدمة مولانا فالله *d* المشكور على كل الحالات التى تجرى كلّيّاتها فى كلّيّات الموجودات (وجرادها) [وجزئياتها] *e* فى شخص شخص بحسب مشيئته التابعة بحكمته *f* التى لا يدرك الانسان كنهها *g* والحمد لله دائما *h* على كل حال كيف تقلبت الاحوال ولا ينتقد مولانا على مملوكه الاصغر ما ذكره فى مقالته هذه من استعمال الشراب [132] والاغانى التى *i* يكره الشرع (كلاهما) [كليهما] ان *k* المملوك لم (يامن) *l* [يامر] بان يفعل ذلك وانما ذكر ما تقتضيه صناعته وقد علم المتشرعون كما علم الاطباء ان الخمر فيها *m* منافع للناس. ويلزم الطبيب من حيث [133] هو طبيب ان يخبر *n* بصورة التدبير النافع كان ذلك حراما *o* او حلالا والمريض مخيّر ان يفعل او لا *p* يفعل وان سكت الطبيب عن وصف كل ما ينفع كان حراما او حلالا فقد غشّ ولم يبذل [134] النصيحة وقد علم ان الشرع يامر بما ينفع وينهى عمّا يضر فى الدار *q* الاخرى والطبيب يخبر بما ينفع الجسم وينبه *r* على ما يضره فى هذه الدار والفرق بين الاوامر الشرعيّة *s* والمشورات *t* الطبّيّة ان الشرع يامر بامتثال *u* ما ينفع فى الاجل ويجبر عليه وينهى عن *v* ما يضر فى الاجل ويعاقب عليه والطبّ يشير بما ينفع ويحذر مما يضر ولا يجبر على *w* ذلك ولا يعاقب على *x* هذا بل يعرض الامر على المريض على

---

*a*) באנסתה. *b*) מולאה. *c*) לא. *d*) ואללה.
*e*) וגזיאתהא. *f*) לחכמתה. *g*) כונהא *h*) דאימה
*i*) אלדי. *k*) לאן. *l*) יאמר. *m*) פיה.
*n*) יחדר. *o*) חלאלא או חראמא. *p*) לם.
*q*) דאר. *r*) וינהי. *s*) אואמר אלשרע. *t*) ואלמשיראת
*u*) באמתסאך *v*) עמא. *w*) עליה. *x*) Fehlt בל.

جهة المشورة وهو المخيّر والعلة فى هذا *a* بيّنة لان ضرر ما يضر من جهة الطبّ ونفع ما ينفع عاجلا أخذا باليد ولا *b* يحتاج لجبر ولا عقاب وتلك الاوامر والنواهى الشرعيّة لا يتبيّن فى هذه الدار ضرها ولا نفعها بل قد *c* ربما (تخيّل) [يخيّل *d*] الجاهل ان كل ما قيل انه *e* يضر لا يضر وكلما قيل انه نافع لا ينفع لكونه لا يرى ذلك أخذا *f* باليد فلذلك تجبر الشريعة على فعل الخيرات وتعاقب على الشرور التى *g* لا يتبيّن ذلك الخير والشر الا فى الدار الأخرى كل ذلك احسانا الينا وافضالا علينا ورفقا *h* (ما) [بنا] لجهلنا ورحمة *i* [لنا] لضعف ادراكنا. فهذا *k* قدر ما راى المملوك ان يعرضه بين يدى مالك رقه خلد الله ايامه وراى مولانا اعلى والسلام *l* ولواهب *m* العقل الحمد بلا نهاية. تمت المقالة الافضليّة.

---

*a*) הדׄה.  *b*) פלה.  *c*) קדר במא!!  *d*) יכ׳ייל.
*e*) Fehlt — נאפע Homoioteleuton!  *f*) אכ׳ד׳.  *g*) אלדי.
*h*) ורפקנא בנא.  *i*) Folgt לנא.  *k*) פהדׄה.  *l*) ואסלם.
*m*) וללה אלחמד ואלמנה אמין

ומן מצנפאת אלמולף׳ נסכ׳ה חבוב ללסעאל אנתפעת בהא ונפעת בהא׳ והי לב בזר קת׳א ולב בזר בטיך ובזר כ׳שכ׳אש וכזברה אלביר מכֿו ד׳ דראהם ערק סוס[135] מג׳רוד מרצוץ ובזר כתאן מחמץ מכֿו עשרה דראהם לסאן ת׳ור שאמי ד׳ דרא׳ סכר (נבאת) [טברזד][136] סתין (דרהם) [דרהמא] תסחק אלאדויה וינכ׳ל מא ימכ׳ן נכ׳לה מן ד׳לך וילת בדהן אללוז ויעג׳ן פי אוקיה תרנג׳בין קד חל פי מא ראזיאנג׳ וישיל עלי אלנאר אלי אן יאכ׳ד קואם אלאשרבה ויחבב אמת׳אל אלפול נאפע אן שא אללה. נסכ׳ה אלאיארג׳ פיקרא יוכ׳ד׳ קשר בלסאן וחב בלסאן וסליכה ואסחק? ודארציני אלצין[137] ומסתכי ואד׳כ׳ר וזעפראן וסנבל מכֿו גזו צבר אסקוטרי[138] מת׳ל אלג׳מיע תעאלי.

# COD. MS. ORIENT. QU. 836. BERLIN.

תשובה הרמבם ז"ל גדולת התועלת על שאלות הפרטיות נשאלו ממנו מאת אחד המלכים להכריע בין דעות הרופאים שהיו חולקים בהם ונכתבו קצתם הנה בעזרת האל.

## K. I.

אמר אולם מאמר מי שאמר מן הרופאים שאם בא הדם מפיות העורקים עתה כמו שהיה רגיל לבא בקצת העתים יסתלקו כל אלו המקרים הנמצאים עתה הנה הוא מאמר אמתי אין ספק בו וזה כי זה הדם אשר יבא אמנם הוא עכירות הדם ושמריו וידחה אותו הטבע לרעתו על צד מצדרי הבחראן[2] ר"ל הגבולי ואולם מי שאמר מן הרופאים לפתות פיות העורקים במים (ידועים) ישב בהם [או באספלניות שיונחו בהם] הנה הוא טעות ולא יראה העבד שראוי לעשות זה מפנים רבים (אמנה אותם לפני אדוני) [שביארם העבד].

הראשון לפי שאלו הדברים אשר יונחו לזה או שיושבים במימיהם הם חמים ואולי יחממו המזג (ויתפשטו) [וישרפו] הליחות והשני שאלו העורקים כאשר יפתחם הטבע יפתח אותם בשיעור מה שיצטרך אליו וכאשר נפתחם אנחנו בסמים הנה חם יפתחו ביותר ממה שראוי ויפלט הגרת הדם ויקשה עליו הגרתו (מה שאין כן כאשר) [ואירע גם זה במי אשר] יבא מצד עצמו ואולי יפליג עד שלא יוכל לעצור אותו והשלישי שאלו העורקים כאשר נפתחו מצד עצמם הנה אשר יבא מהם על הרוב הוא מה שיצטרך להוציאו כי הטבע ירחה אותו על הקצות ויתעורר הכח הטבעיי לדחותו וכאשר נפתחם אנחנו הנה יבא מה שאין ראוי לצאת [ואם בא ממנו שום דבר אז הוא הבא ממה שאין ראוי לצאת] על הרוב· ובכלל הנה אנחנו לא (יצטרך) [נפנה] אל זה הפעל אלא כאשר יעשה מורסא במקומות ההם ויגדל כאבם מאד (יצטרך) [נאות] לפתחם בסמים כדי שיגר (הדם) [מה שנדחה הנה מן הדם] אשר היתה סבת המורסא (אבל) [ב]אלו המקומות ויהיה הפעל הזה דומה לפעל פתיחת המורסא באיזמל כאשר לא יתכן לטבע לפתות [מה שעל המורסא] ויוציא מה שבתוכה ולכן אין ראוי לאדוננו שיעשה זה בשום פנים· ואבל אם בא מצד עצמו כמו שבא פעמים אחרות אין ראוי שיפסוק בשום צד אלא אם יפליג [ועזר באל].

K. 2.

עוד זכר ארוננו שקצת הרופאים יעצו לקחת מעט מן היין במי לסאן אלתור אחר המאכל (בשתי) [איזה] שעות (או יותר מעט) ושיוקח ממנו מעט בעת שירצה לישן כדי שישקע השינה ושקצת יעצו זולת זה ואמרו שאין ראוי לשתותו לפי שהיין החי יחמם המזג והיין המזוג יוליד הרוחות והנפח ואשר יראה העבד בזה שהדעת הראשון הוא האמיתי וזה שהמעט ממנו והוא אוק' שאמיה או זולת זה (כשילקח אחר האכילו כשתי שעות) [כשיתחיל המזון להתעכל] יעזור על העיכול ויעזור על הוצאת המותרות דרך השתן וינקה הדם מן האידים [העשנים] המולידים לכל אלו המקרים הנמצאים (לאדוני) עתה וכ״ש כשיומזג במי לסאן אלתור [ואם טבל בו לסאן אלתור] עצמו שעור ב' דר' באוקיא מן היין כי אז יהיה יותר (הגיע) [מגיע] הכוונה הנזכרת ויותר מרחיב הנפש (כבר) [אם] אמרו הרופאים (ש)משקה לשון השור [בסתם] (הוא הנק') [רצו בו לייחס] משקה משמח (סתם) וכאשר יושם מי לשון השור ביין יוסיף בהרחבת הנפש ושמחתה׳ ושתית(ו) [היין] ירטב הגוף רטיבות טוב[ה] כבר זכר גאלי' בספרו בהנהגת הבריאות ואולם מי שחשב שהוא יחמם (חמום חזק) הנה טעה בזה כי (לא יחמם אלא חמום שוה) [היין הוא מזון ולא סם] והוא מזון טוב והמזונות הטוב[ות] לא יחממו ולא יקררו והסמים הם אשר יחממו או יקררו. ואמנם יתילד מהיין דם חשוב בטבע הדם הטביעי שהוא חם ולח ואולם המזגתו אין ספק שיוליד הרוחות ואולי יוליד הרעש [אבל] (ו)כבר זכר אבן זוהר שהיה יחיד בדורו ומגדולי המעיינים שהיין המזוג (במים יוליד הרעש) [יעשה זאת] כאשר יומזג וישתה לאלתר (ואולי) [אבל] אם ימזג ויעזב י״ב שעות או יותר ואז ישתה הנה זה טוב מאד לפי (שהיין) [שחומר היין] (יתחזק) [יתגבר] על (המיים) [חומר המים] וישנה אותם וייטב ההמזגה ומה שייעץ העבד שאשר ראוי שיעשה מן לסאן אלתור הוא קליפת ש(ו)רשו לא העלים כאשר יעשו אנשי ארץ ישראל ואנשי מצרים כי כן ראיתי כל הזקנים והחשובים שיעשו בארץ אנדלוס ובארצות המערב לקחת מקליפת ש(ו)רשו ולא מן העלים וזה העשב ראוי לארוננו שלא יעזבהו כי שיש לו סגולה בהרחבת הנפש ובהסרת הליחה השחורית ולשרש (אותה) [עקרה] וממה שנסה אותו העבד ונתאמת אצלו אמתי אין ספק בו שהיין הרקיק כאשר נמזג [במעט] (ב)משקה מי ורדים כשיעור (היין) [עשרון] שהוא ירחיב הנפש ולא ישכר ולא יזיק במוח ויחזק האצ[טומכה] ויוסיף בכל המעלות המיוחסות אל היין ולזה ייעץ העבד שיושם באוקי' שאמיה (ר״ל מארץ ישראל) [מהיין] י' דר״ מן מי וורדים וכ״ דר״ ממי לסאן אלתור ויונח י׳ שעות או קרוב להם ביותר ואז ישתה . . . . . . .

K. 20 c.

ואולם היין (ראוי שיבחר) [יכין] ממנו הלבן המראה מה שאפשר הרקיק העצמות טוב הטעם ואם היה [בו] מעט קביצות אין קפדה בטוב(ות) הריח ושיהיה כבר עבר עליו שנה אחת או קרוב לזה׃ ויזהר מהיין שהוא [רב אדמימות או גס בעצמות או משונה טעם או ישן ו]חזק המרירות ולא יקרב אל דבר מאלו המינים בשום פנים׃

K. 2.

ואולם לקיחתו ג״כ כשירצה לישן הנה זאת עצה טובה [לכל פנים] כדי שישתקע בשינה ויסיר המחשבות וייטיב העכול וידחה המותרות.

K. 7.

ואולם אשר יעץ לקחת סוכנגבי ספרגלי אחר המזון כשעה הנה זה נכון והנהגה טובה (כי זה) יתקן העכולים . . . . . . . . . .

K, 8.

וגם מי שיעץ לקחת משקה [לפסיום] ותפוחים [ומי לסאן אלתור] וזרע הדס וזרע תרנגאן הנה כל זה נכון . . . . . . .

K. 10.

ואולם לקיחת התפוחים והחבושים (וכמון) [וכמוש] גרעיני הרמון אחר המזון הנה זה מצווה בו (אל) [לפי חוק] האנשים כלם (מצד הרופאים) בהנהגת הבריאות ואין בזה תוספת תתלה בזה החולי׃ אבל מה שזכרו (קצת הרופאים) מלקיחת הכסבור אחר המאכל הנה זה ראוי לשחוק עליו (על דרך האמת) [באמת] לפי [שמי שאמר זאת אמר כיון] שהכסבור יעבה האדים וימנעם מהעלייה אל המוח וזה אמת ואבל ראוי שיוקח במאכלים והתרופות (כספופ׳) [כספופאת והם סמים שהודקו לעפר] וזולתם או יבושל עם המזונות וכאשר תלקח הכסבור נפרד אחר האכילה הנה הוא אם לא יחדש הקיא הנה יחדש (אסתניסות) [תאות הקיא] בלי ספק ויפסיד המאכל ואולם לקיחת זרע רגילה (הוא ברדולגש) בסוכר בקצת העתים לא עם המאכל הנה הוא טוב ואפיי (נתערב עם) [הרע למאכל] לא יזיק בזה בקררו וחזקו הלב׃ והקמה? שזכרנו.



K. 11.

וכבר אדוננו שיעצוהו הרופאים לקחת אלמשמש (והם אלברקוק) ואלאגאץ!

ואלספרגל אחר המאכל והענבים והאבטיחים והרמונים קודם המאכל ומה שידע העבר מענין זאת העצה שאם היתה הכונה שכי יביא הכרת התאוה (עם) [או] המנהג לקחת דבר מן הפירות כי ראוי שילקח קודם המאכל מה שירכך הטבע ושילקח מן הפירות אחר המאכל מה שיש בר קביצות כאלכמתרא (הוא פירש) והחבושים והתפוחים הנה זה נכון׳ ואם היתה כונת זאת העצה [ולקיחת הפירות האלה] כדי שיועיל לזה החולי הנה זה טעות לפי שהפירות [הרטובות] כלם רעים לכל האנשים הבריאים והחולים כאשר ילקחו על דרך המזון ובפרט האבטיחים והמשמש (הם אלברקוק) [לפי] (ל)מהירות (הביעכלם?) [הבלגם] והשתנותם [לאיזה ליחה רעה] וכן אלכוך (והם האפרסקים) רעים מאד לפי שהם חומר הקדחות הרעות (המעופשות) כבר זכר גלי׳ שהוא כאשר פסק מאכילת הפירות הלחים כלם לא אירע לו קדחת עד אחרית ימיו והאריך בספר זה על דרך העצה לאנשים כמו שנכתב במאמרו (בהנהגת הבריאות) [הזה] ולזה ראוי לאדוננו להרחיק הפירות הרטובים תכלית הרחקה׳

K. 16.

ואולם מי שייעץ בשתית השראב המשמח ובמרקחת והיה בו יאקות וזמראד וזהב וכסף הנה כל זה נכון ומועיל מאד לפי שהם סמים (לביים) [מחזקים הלב] יועילו בסגולה ר״ל בצורתם המינית אשר זה בכלל עצמותם לא באיכותם המופשט.

K. 17.

ואולם מה שזכר אדוננו מרוב מה שעשה [מי] לסאן אלתור ואלנילופר ולא (הועילו לו כלל זה) [ניטל בזה שורש] החולי הנה הסבה במיעוט תועלתם הוא רוב התמדתם. וזה שאפי׳ הסמים החזקים מאד בתכלית כאשר הרגיל העשותם הורגל הטבע להם ולא יקבל מהם רושם כלל וישובו מזונות או כמזונות׳ וכבר זכר [זה] גאלינוס [ומכל שכן] (ש)אלו הסמים (החליים) [החלושים] (הקרובים! מן) [הרומים אל] המזונות ושילקחו נמשכים תבוטל פעולתם (הרפואיים?) [התרפיית] ולא יראה להם רושם ולזה ראוי שיעתק מתרופה אל תרופה ויניח הסם (הא׳ ימים) [אחר הימים] ואחר ישוב אליו׳

K. 20e.

אמר? וכבר זכר גאל׳. ומי שקדמו מן הרופאים משקה יקראוה[ו] בלשונם אלאדרומילי והיו עושים אותו מדבש ויין לבן [רקיק] כמו שהיו עושים הסוכנגבין מחומץ (ודבש) [וסוכר] ואולם האחרונים כמו שהיו עושים הסכנגבין מחומץ (ודבש) [וסוכר] וכן יעשו האדרומילי מ(חומץ ו) סוכר ויין וזה משקה משובח [מאד ומועיל] לחזוק האצטומכה והלב והטבת העכול והרחבת הנפש ויעזור על יציאת המותרות (ותעזור)

[בעזר] יפה (ונסיונו) [וְנִסִּינוּ] זה ונסה אותו (זולתיו) [זולתינו] פעמים רבות ותאר עשיתו שיקח מן הסוכר חמש ליטרי [מצריות] ויבושל כמו שיבשלו המשקים ויוסר קצפו ויבושל עד שיהיה לו עצמות יפה ואחר יושם עליו ליטר׳ מצרית מן היין הנזכר (ויעשה משקה כתאר המשקים) [ויערב המשקה עם עצמות משקה הורדים ולא זכר העבד זה המשקה עם המזונות אלא כיון שרגיל מנהגם] ויוקח תמיד בכל יום בבקר בקיץ במים קרים (ובשתיו) [ובסתיו] במים חמים · והלקיחה יותר מג׳ אוקי׳ [ג׳ אוקי׳ או ארבע] בפעם אחת וזה המשקה אינו במשקה הסוכנגבין חולתו מן הדומה לו לפי שאותם המשקים הם תרופות יצטרך לשער ולהכיר מי שיאות לו וזה המשקה מזון משובח [כי הסוכר לבדו הוא מזון ואפי׳ בו דבר רפואה מעט וכן היין מזון משובח] בלי ספק· ואמרו כי יש להפלא ממה שבזה המשקה שהוא לא יזיק לחמי המזג· וסבת זה שפשוטיו מזונות (טובים מורגלים) [טובות מורגלות] ......... [וזה שיעור מה שראה העבד להקדימו להזכרת סדר ההנהגה.]

Hustenrecept.

תאר גרגרים לשעול חברם הרם ז״ל בסוף השאלות הפרטיות והם מועילים מאד יוקח זרע אבטיחים וקישואים מנוקים וזרע כשכש וקפיללי ווינריש מכל א׳ דר׳ ליקריציה גרודה ומרוצצת וזרע פשתן (שרוי) [צלוי] מכ״א י״ דר׳ [לסאן] אלתור מסוריא ד׳ דר׳ סוכר לבן ס׳ דר׳ יודקו הסמים וינופה מהם מה שראוי לנפותו ויולתת בשמן שקדים ויולש באוק׳ תרנגבין שהותך במי שומר ויושם על אש נחה ויבושל עד שיהיה כעצם המשקים (ויונח שיתקרר) ויעשה גרגרים כשיעור פול (ויוקח ממנו גרגיר אחד ויונח תחת הלשון) כי הוא מועיל מאד במה שזכרנו בעזרת האל יתברך. אמן.

ראה זה מצאתי לרב הגדול
הרם ז״ל אשר עוד בקשה נפטר
ולא מצאתי.

Auszug aus dem Cod. hebr. 280 München S. 108:

ספר סם חיים בעניני רפואות וסגולות הסמים הנפרדים חברו הרופא החכם אבן סינא והעתיקו התנ׳ [1]) בן מאסויא.

סמים ליביים לאבן סינא אמר הזקן הנכבד אבו עאלי בן סינא .........

K. 19*b*.

S. 134. הרכבה אחרת נכבדת מאד ניסיתיה מרקחת ועוגות והוספתי וחסרתי ממנה כפי המזג והיה בחזוק הלב תועלתה גדולה וחזקה מאד וזה (תארו) [חמוצו] לולו

[1]) ה vielleicht verschrieben für יו (יוחנן)

(קהרבא) [כהרבא] בסר מכל אחד דרהם וחצי אבריסם מקוצץ סרטון נהרי שרופה מכל אחד משקל ודאנק לשון השור חמשה דרהם (גרדית) [גרידת] הזהב משקל שני דאנקים זרע אלבדרנגויה (ואלפליג משך) [ואלפלנגמשך חרע אלבאדרוג] מ״א שלשה דרהם בהמן לבן בהמן אדום עוד הנדי אבן ארמיני אבן אל[ל]אזורד רחוץ מצטכה סליכה̈ דרציני זעפרן (אלבוא) [הילבוא] קאקלא גדולה כבאב[ה̈] מ״א משקל אפיטימון! משקל (דרהם) [שני דרהמים] וחצי אסטוקדוס משקל שלשה דרהם גאדואר משקל אחד ואם לא ימצא הנה תמורתו זרנבד שני משקלים [דרונג רומי שני משקלים] זרע הנרבה ה׳ דרהם זרע קשואים ארבעה תרנגבין י״ וורד אדום ארבעה מסך שני משקלים כמפור משקל ענבר א׳ משקל (סנבר) [סנבל] משקל (סדאג) [סארג] הנדי מ״א ב׳ דרהמים וזהו השורש והחמוץ וכבר יעשה עוגות וכבר יחובר בדבש וכל אחד משניהם יעשה כפי המזג השוה לא ישנה ממנו דבר וכבר יעשה למי שיש בו רוע [מזג חם ולמי שיש בו רוע]מזג קר אולם לשוה הנה יעזב על ענינו ויעשה מה שיושג ממנו עוגה [כל עוגה] ממשקל אחד ויולש הכל בשלשה דמיונות דבש והרוצה שיתחמץ ואחר כך ישתמש בו ראוי שיושם בי אופיון וה׳ [דרהם] והגנדבאדכתר [שחוק כמוהו ולא יעשה אלא אחר ששה חדשים במיעוט ר״ל אם יושם האופיון והגנדבאדסתר] ואולם מי שיגבר עליו רוע מזג חם הנה ראוי שיושם בו מסך וזעפראן חצי משקל ויחוסר ממנו האפיתימון ויושם תמורתו [ה׳] דרהם (שהאתרג) [שאהתרג] ארבעה דרהם (וסומק) [סנא מכי] יושם בו מן הוורדים משקל עשרה דרהם זרע בקלא חמקא שמונה דרהם טבשיר! חמשה [דרהם] זרע חזרת שני דרהם סנדל שלשה דרהם וישמר שיושמו חסמים האחרים על ענינם ויועג כמו שזכרנו או יולש בדבש מוסר הקצף בתכלית מה שאפשר ואולם מי שיכבד עליו רוע המזג קר הנה ראוי שנתוסף בסמים קליפת גוז בוא וקליפת האתרוג ועץ הבלסן זנגביל פלפל מכ״א מהם דרהם גנדבהדסתר! שני משקלים ויסתפק מן הקנפור! בחצי משקל ממנו וידקדק בעל המזג החם שיקח חצי השתיה ממנו עם משקל טבשיר במשקה התפוחים ובעל המזג הקר שיקח השתיה ממנו עם משקל שני (אתרוגים) [טסוגים] גנדבאסתר! וכבר רפאתי קצת (חמלכים) ממה שילך מהלך [המלכים מן המלנכוניא (מן) [ש]יטה אל (המליא) [המניא] והוא השגעון (הצבועי) [הרע] בזה הוספתי בנסחא השוה משקל דרהם יאקות שחוקה היטב והיתה (ממיית) [רמונית] נכבדת וקבל לבו תועלת גדול[ה] אחר היאוש ואולם ההרכבה המיוחדת בבעלי המזגים החמים אשר (יאיקים יאגים?) [יקרם] אלכפקאן וחולשת הלב בסבת רוע מזגם החם הנה ההרכבה בזה. התואר זרע חזרת וזרע אבטיח וזרע דלעת וזרע הקשואים מוסר הקליפות מכל אחד חמשה דרהם זרע הבקלא אלחמקא משקל חמשה דרהם לולו (ב׳) בסר כהרבא סרטן נהרי שרוף משי מקוצה מכ״א משקל עסיס(רב) אלכנדר משקל ואם לא ימצא יוקח עץ הלבונה שלשה דרהם עץ הנדי דרונג זר[נ]באר בהמן לבי

מכ״א שני דרהמים טבאשיר קאקולא קטנה [מכ״א משקל שלשה דרהם] עלי ורד אדום (יבש) [יובש בצל] שבעה דרהם זעפראן חצי א׳ משקל כאנפור! שחוק בעשיריתו מסך [שחוק] שחיקה [יפה] ושישיתו ענבר מן הכל משקל וחצי לשון השור ה׳ משקלים יולש הכל [לפי מה שביארנו ויועג] במשקה תפוחים וחבושים ורמונים חלקים שוים (ויעשה עוגות) [כשיעור מה שהועג] תואר גלב! יוקח סחיטת לשון השור וכמוהו סחיטת הנדבה וארבעה כמוהו מיץ תפוחים [ושיעור הכל כעלים] מי ורדים וששית הכל סוכר טברזד ויבושל לאט עד שיתעבה והגלאב הלקוח בעלי אלבדרנגויה מבושל במי וורדים [עד שיקח חיזוקו או יושם סחיטתו במי וורדים] שליש ושני שלישים מועיל למי שבו חולשת הלב בפרט ואם יהיה לשון השור לח הנה ימזג בסחיטתו ומן היבש יבושל במי ורדים ואם היה המזג חזק החום ימעט באלבדרנגויה ויוסיף בסחיטת לשון השור ואם לא יושמו בשוה.

---

# IM NAMEN GOTTES, DES BARMHERZIGEN UND ALLERBARMERS.

---

Es ist zu dem geringen Diener die Schrift gelangt, welche die Details aller jener Zufälle enthält, welche unseren Herrn befallen, — Gott mache ewig seine Tage — und die Beleuchtung der Ursachen aller dieser Zufälle wie der Zeiten ihres Auftretens und die Mitteilungen über jede einzelne Kleinigkeit (Erscheinung), wonach der Arzt zu fragen Bedürfnis hat, auch die Beschreibung darüber, wie er zu jeder Zeit über jeden (einzelnen) Anfall nachgedacht hat. Er schrieb darin auf, was die Aerzte zu tun angeraten, sei es, dass sie darin übereinstimmten oder verschiedener Meinung waren.

Es weiss nun der geringe Diener ganz genau, dass diese Schrift von einem Diktat unseres Herrn ohne Zweifel herstammt, und der Diener schwört bei Gott, dem Erhabenen, dass die Besten der Aerzte unserer Zeit der nötigen Kenntnis ermangeln, dieses Leiden richtig in ein System zu bringen (zu diagnosticieren), um wievielmehr, wenn sie es beschreiben und eine (bestimmte) Form der Diagnose finden sollen! Deshalb hat der geringe Diener darauf gesehen, dass seine Antwort an den König von Rikkah — Gott lasse lang währen seinen Lebensschatten — eine Discussion von Arzt zu Arzt sei, nicht die Discussion eines Arztes mit Einem, der nicht zu den Fachleuten gehört.

Da nun dem Diener die Vollkommenheit unseres Herrn in der Kenntnis dieser Zufälle und ihrer Ursachen bekannt ist, und der Diener die jetzt verharrenden (chronischen) Zufälle (genau) kennt, deren Beseitigung er eben wünscht, und da (ausserdem) unser Herr dem geringen Diener bekannt gegeben hat, was ein jeder Arzt angeraten, und ihn beauftragt hat, er möchte ihm Bescheid

geben, was er bei jedem Ausspruch eines jeden Einzelnen zu bemerken hat, so kommt er diesem (Wunsche) nach.

1. Was den Ausspruch des Arztes anbetrifft, der da sagt: „Wenn das Blut aus den Adermündungen jetzt käme, wie es zu Zeiten schon gekommen ist so wären diese sich jetzt findenden Zufälle behoben", so ist das ohne Zweifel ein wahrer Ausspruch. Und das ist so, dass dieses Blut, das da kommt (eigentlich) nur das Dunkle des Blutes und seine Hefe ist, und die Natur beseitigt es mit seinem Uebel in einer Form von den Formen der Krisen (in einer krisisähnlichen Form)[1]). Was nun einer der Aerzte anrät, dass man die Adernpforten öffnen soll durch Wasser, in dem man sitzt, oder Kataplasmen?, auf denen man sitzt, so ist das ein Irrtum, und der Diener rät überhaupt nicht dazu aus vielen Rücksichten, welche der Diener erläutert: Die erste davon ist, dass ja diese Dinge, die man trägt, oder in deren Wasser man sitzt, warm sind, manchmal (vielleicht) erwärmen sie die Natur, und es verbrennen die Säfte, der zweite ist der, dass diese Adern, wenn die Natur sie öffnet, diese sie öffnet in dem Masse, in dem es notwendig ist, während, wenn wir sie durch Medikamente öffnen, wir dann mehr als nötig ist, öffnen, sodass der Blutfluss zu stark wird und seine Zurückhaltung erschwert wird, und es kommt dies (auch) bei dem vor, bei welchem es von selbst kommt, vielleicht wird es dann soviel, dass es nicht mehr zurückgehalten werden kann. Der dritte ist der, dass bei diesen Adern, wenn sie sich von selbst öffnen, das was meistens aus ihnen kommt, etwas ist, was ausgeschieden werden muss, weil ja die Natur es nach der Körperperipherie hinausstösst, und die eliminierende Kraft zum Ausscheiden angeregt wird. Wenn wir sie aber öffnen, dann kommt wohl das, was nicht unbedingt herauskommen muss, und wenn eine Substanz herauskommt, so ist das Kommende etwas von dem, was meistens nicht ausfliessen muss. Im Allgemeinen nehme ich die Zuflucht zu dieser Operation nur, wenn diese Stellen geschwollen sind, und ihr Schmerz stark ist, dann nehmen wir zu ihrer Oeffnung durch Medikamente Zuflucht, soweit, bis das fliesst, was von dem Blute sich hier abgestossen hat, das (nämlich) die Ge-

[1]) Die Nummeren entsprechen den in den Anmerkungen aufgeführten.

schwulst dieser Stellen hervorruft. Dann gleicht (allerdings) unsere Operation der Operation dessen, der die Geschwulst aufsticht bei der die Natur (eben) das nicht öffnen kann, was auf der Geschwulst ist, und ausscheidet, was darin ist. Unser Herr soll aber dies durchaus nicht tun, jedoch soll er, wenn von selbst Blut kommt, wie es schon manchmal gekommen ist, es durchaus nicht aufhalten, ausser denn, wenn es zuviel ist. Zuflucht ist bei Gott!

2. Dann erwähnt unser Herr, dass einige der Aerzte ihm angeraten haben, etwas vom Wein mit Stierzunge, einige Stunden nach dem Essen zu nehmen, und auch etwas davon vor dem Schlafe, damit er in einen tiefen Schlaf sinke, dass Andere wieder dies (anderes) geraten haben und behaupten, es sei nicht recht, das anzuwenden, da der ungemischte Wein die Natur erwärme, der gemischte aber Flatulenz und Blähungen erzeuge. Der Diener meint nun, dass die erste Ansicht die richtige ist, und zwar ein kleines Quantum davon, das ist eine syrische Unze oder ähnliches. Wenn die Speise begonnen hat mit der Verdauung, so nützt es (dann) der Verdauung und nützt der Ausscheidung der Excremente durch reichlichen Fluss des Urines und reinigt das Blut von den gasartigen Dünsten, die alle diese sich jetzt findenden Zufälle erzeugen, umwievielmehr, wenn man es mischt mit dem Wasser der Stierzunge. Wenn man darin die Stierzunge selbst, 2 Drachmen auf eine Unze, auflöst, dann ist das noch wirksamer, es weitet ihm gar sehr die Seele. Wenn die Aerzte allgemein vom „freudebringenden Tranke" sprechen, so meint man damit den Trank der Stierzunge. Wenn man (nämlich) Stierzunge in Wein wirft, so vermehrt das die Erweiterung der Seele und ihre Erheiterung, das Trinken des Weines macht den Körper recht feucht. Galen erwähnt dies in seinem Buche über „Gesundheitsanleitung". Wenn nun Jemand meint, dass er erwärmt, so irrt er sich, denn der Wein ist eine Speise und kein Medikament, er ist eine sehr gute Speise, und die guten Speisen machen weder warm noch kalt. Nur bildet sich durch ihn ein wertvolles Blut bezüglich der Natur des natürlichen Blutes, welches warmfeucht ist. Wenn man ihn nun mischt, so erzeugt er ohne Zweifel Flatulenz und manchmal erzeugt er Nervenzittern. Jedoch hat bereits Ihn Zohr erwähnt, und er ist der Hervorragendste

seines Zeitalters und gehört zu den grössten Kennern (Beobachtern): „Der gemischte Wein bewirkt dies, wenn man ihn mischt und sofort trinkt, wenn man ihn aber mischt und 12 Stunden oder länger stehen lässt und dann trinkt, ja dann ist er sehr gut, da das Weinige das Wässerige überwunden und es verändert hat, und die Mischung recht ist." — Was der Diener als notwendig anrät, ist die Anfertigung von Stierzunge, und zwar seiner Wurzelschalen und nicht seiner Blätter, wie die Syrer (Palästinenser) (12) und die Egypter es zubereiten. So sehen wir auch alle hervorragenden Professoren es in dem Lande Andalusien und im ganzen Maghreb (13) zubereiten. Sie verordnen seine Wurzelschalen, und nicht seine Blätter. Diese Pflanze soll unser Herr durchaus nicht aufgeben, weil sie die besondere Eigenschaft hat, die Seele zu weiten, den schwarzen Schleim zu tilgen und seine Spur zu entwurzeln. Was der Diener erprobt und sich ohne Zweifel als wahr erwiesen hat, ist das, dass der verfeinerte Trank, wenn man ihn mit ein wenig Rosenwasser an Mass $^1/_{10}$ vermischt, die Seele weitet, nicht trunken macht, dem Gehirn nicht schadet, den Magen stärkt und alle die beim Weine zutreffenden Vorzüge noch vermehrt. Deshalb empfiehlt der Diener, dass man in eine syrische Unze Wein 10 Drachmen Rosenwasser wirft und 20 Drachmen Stierzunge, 10 Stunden oder ähnlich lang es stehen lässt und dann einnimmt. Dass man das auch beim Schlafengehen nimmt, ist nach vielen Gesichtspunkten ein guter Rat, sodass er in einen tiefen Schlaf sinkt, die Gedanken aufhören, die Verdauung gut wird, und die Excremente ausgeschieden werden.

3. Wenn die Aerzte darin übereinstimmen, dass die Natur (des Herrn) sich der Wärme zuneigt, und er deshalb das nehmen soll, was kühl und feucht macht, so ist das ein richtiger Ausspruch, jedoch ein zu allgemeiner, er muss detailliert, und die (genaue) Anleitung gegeben werden! Wenn Einer von ihnen Endivientrank in Menthetrank, Tamarindeneinweichung, Pflaumen und Trauben empfiehlt, so scheint das dem Diener ein grosser Irrtum zu sein, denn diese Behandlungsweise ist zu allgemein trotz der Tatsache, dass das Phlegma in der ursprünglichen Natur überwiegt, aber es passt (hier) in keiner Weise, vor allem nicht mit Pflaumen und Trauben, denn dies macht den Magen lasch und schadet ihm sehr und hält die Verdauung zurück, denn, wenn der Magen feucht

und schlaff ist, dann leidet die dritte Verdauung Schaden. Eine solche Behandlungsweise nützt nur dem, bei dem das Gelbgallige überwiegt. Er erwähnt aber nichts, was auf das Ueberwiegen des Gelben irgendwie schliessen lassen würde, sondern das geht aus allen erwähnten Angaben hervor, dass melancholische Dünste erzeugt werden, die aus dem Schwarz(galligen) entstehen, das (wiederum) aus der Verbrennung (Verdunstung) des Phlegmas herrührt, das (immer) periodisch wiederkehrt.

4. Wenn Einer anrät, die Rhabarbermixtur in Endivienwasser zu trinken, einen Tag, und zwei Tage auszusetzen, und er damit die Zartmachung der Natur beabsichtigt, so ist das recht. Der Diener hat bereits die Art der Zartmachung der Natur mit Rhabarber in dem dritten Kapitel der Abhandlung erwähnt, die in der Audienz unseres Herrn vorgetragen wurde.

5. Wenn Einer anrät, jeden dritten Tag ein Bad zu nehmen und jeden Tag die Gymnastik vorzunehmen und mit Veilchenöl zu salben, so ist das alles richtig, der Diener wird darüber (noch) genauer und eingehender sprechen.

6. Wenn Jemand vorschlug, Sandelholzbrand (asche) (20) auf die Leber zu legen, und ebenso, wenn Jemand anrät, cucumis, Lattich, Gurken, Portulak, Spinat und Melde zu essen, so ist das pure Sünde! Diese Behandlungsweise passt für Leute mit hitzigem Fieber von stärkster Erhitzung, wenn sie bei Kolerikern in Sommer entstehen, und noch schlimmer als dieses ist der Irrtum dessen, der das Trinken von frischer Milch empfiehlt, denn er sieht (wohl) die Bedeutung des Feuchten, vergisst aber die Schnelligkeit der Verwandlung in jeden möglichen Schleim, er denkt gar nicht nach über die begründende Ursache der Krankheit, und diese ist das verbrennende Phlegma.

7. Wenn nun Einer die Bereitung des Quittenoxymels ungefähr eine Stunde nach dem Essen anrät, so ist das recht, und eine gute Behandlungsweise, welche die Verdauung befördert. Wenn man aber dem Tranke Berberitzensaft (nach dem Essen zufügt, so ist das eine absonderliche Verordnung, die ausserhalb der medicinischen Analogie steht und ausserhalb des Gewohnten, d. h. nämlich das Nehmen des Berberitzensaftes, während die Speise noch im Magen ist. Denn selbst, wenn der Magen leer wäre, hätte Berberitzensaft bei dieser Krankheit nichts zu tun.

8. Wenn Jemand den freudebringenden Trank empfiehlt, so ist das die Anfeuerung? oder dergleichen, und ebenso, wer (wenn Einer) den Sauerampfer oder Apfelsorbet, das Wasser der Stierzunge, den Samen des ocimum basilicum (22) und Melissa-samen (23) empfiehlt, so ist das alles richtig. Dass man aber damit den Psyllium-samen verbindet, das sieht der Diener nicht als richtig an, denn ich empfehle nicht (soviel) Behandeln bei dieser Krankheite, und der Mischung (Constitution).

9, Wenn Jemand nun anrät, Gerstenwasser in Mohn und Jaktin (Kriechkürbis-) samen (24) zu nehmen, so ist das auffallend in anbetracht dessen, dass er doch von der Gleichmässigkeit des Schlafes erwähnt, bei ihm ist die Feuchtmachung mittelst des Gerstenwassers so schwach, dass er dass mit Jaktinsamen unterstützt. Noch auffallender als dies ist die (Ansicht dessen), der da rät, Pflaumen nach dem Gerstenwasser zu nehmen. Ich glaube nämlich nicht, dass bei diesen Aerzten irgend ein Organ von allen Organen des Körpers unwichtiger ist als der Magen, er achtet gar nicht auf den Magen, ob er schlaff oder nicht schlaff ist, ob sich in ihm eine Feuchtigkeit bildet oder nicht! Oder vielleicht geben sie zu den hohen Wert des Magens und der Totalität seiner Vorzüge — und es ist ja auch nötig, dass man darauf die Sorgfalt stets richtet, — und deshalb haben die besten der Aerzte specifische Abhandlungen darüber abgefasst. Wenn auch diese Behandlungsweise (gerade) nicht nach ihrer Meinung den Magen stärkt, seine Verdauung befördert, seine Feuchtigkeit trocknet, die Klebrigkeit des Phlegmas unterdrückt, die nicht aufhört sich ständig darin anzusammeln, so ist es doch einleuchtend, es macht zart seine Rauhheit, — also das zuvor auf ihre Autorität hin erwähnte Regimen, das ist (nämlich) das Gerstenwasser in Jaktinsamen und Mohn, und das Auftragen von Pflaumen nach ihm. Der Diener hat nur das in diesem Kapitel weiter ausgeführt, was ausgeführt werden muss, damit er sehr vorsichtig ist und nicht eine ausführliche Erörterung benötigt!

10. Das Nehmen von Aepfeln und Quitten und Saugen von Granatkernen nach dem Essen ist geboten in Rücksicht auf das Correkte aller Menschen bei der Gesundheitsanleitung. Man braucht nichts hinzuzufügen, das sich beziehen sollte auf diese Krankheit, ausser bezüglich dessen, was Einer erwähnt von dem Nehmen

des Koriander nach dem Essen. Das ist in Wahrheit lächerlich, denn der das sagt, sagt es doch, weil der Koriander die Dünste verdickt und sie am Aufsteigen (zum Gehirn) verhindert, und das ist richtig, jedoch muss man es in Heilmittel (gemischt) wie die Pulver (27) und Aehnliches nehmen oder mit den Speisen kochen! Das Nehmen aber des Koriander für sich allein nach dem Essen, siehe, das bringt wenn kein Erbrechen entsteht, doch zweifellos Brechreiz (28) und schadet den Speisen. Das Nehmen von Portulaksamen in Zucker zu gewisser Zeit, aber nicht gerade beim Essen, ist gut, selbst wenn es auch die Speise angreift, so schadet das nichts für seine Kühlung und Kräftigung des Herzens.

11. Unser Herr erwähnt, dass die Aerzte ihm angeraten haben, Aprikose, Birnen und Quitten nach dem Essen zu nehmen, ebenso Trauben, Melonen und Granatäpfel vor demselben. Der Diener kennt den Sinn dieses Rates (eigentlich) nicht. Wenn die Absicht darin besteht, dass, wenn sie notwendigerweise zum Appetit anreizen sollen, oder von Früchten gewohnheitsmässig genommen wird, er das vor Tisch nehmen soll, was die Natur zart macht, und dass das nach Tisch von Früchten genommen wird, wobei Astringierendes ist, wie Birnen, Quitten und Aepfel, so ist das (allerdings) richtig. Wenn man aber das Nehmen dieser Früchte als nützlich für diese Krankheit empfiehlt oder erklärt, so ist das ein Irrtum, denn die frischen Früchte sind alle schädlich für die Gesamtheit der Gesunden und Kranken, wenn sie in der Form der Speise genommen werden, besonders Melonen und Aprikosen, weil sie sich rasch in irgend einen schlechten Saft im Körper verwandeln. Deshalb sind auch die Pfirsiche (31) sehr schlecht, sie sind die Quelle der schlimmen Fieber. Galen erwähnt, dass, seitdem er das Geniessen aller frischen Früchte aufgegeben hat, er nie mehr bis an das Ende seines Lebens gefiebert hätte. Er verweile bei dieser Darstellung lange wegen der heilsamen Anweisung für die Menschen, was in dieser seiner Abhandlung angezeigt ist. Deshalb soll unser Herr die grünen Früchte peinlich meiden!

12. Der, welcher das Meiden von Wildfleisch, gesalzenem Fleisch und solanunm melongena und allem, was warm macht, anrät, hat Recht, denn das alles vermehrt das, worüber unser Herr bei seinen Anfällen klagt, ebenso hilft der sehr, der die tägliche

Gymnastik empfiehlt und gibt einen guten Rat. Auch der, welcher das Aufsuchen von warmen Gegenden verbietet, gibt einen guten Rat mit seiner Empfehlung. Wer aber meint, dass die warmen Länder die Dünste auflösen, — diese Dünste sind es ja, welche zur Peripherie des Körpers aufsteigen, wenn sie kaltfeucht sind, aber was das anbetrifft, was da aufsteigt, vom schweren, dunklen Blute, — so vermehren diese Gegenden (gerade) das Dicke des Blutes und seine Ausdehnung und verstärken die Dünste. Wenn die Gesundheit gekräftigt sein wird, so gehe unser Herr hin, wohin er will, bis dass Gott seine Hoffnung erfüllt in beiden Welten.

13. Der Diener empfiehlt nicht das Erbrechen mit lapis lazuli und armenischem Steine. Lapis lazuli finde ich zu stark, und bei dem armenischen Steine sind die besten der Aerzte, da er seinem Wesen nach unbekannt ist, sich im Zweifel. Die meisten sind dafür, dass es das gar nicht ist, was mit diesem Namen bezeichnet wird. Ebenso hält der Diener die Ansicht dessen für richtig, der die Anwendung von starken Laxantien verbietet. Die Beschränkung auf Rhabarber oder Käsewasser oder meccanische Senna und Aehnliches, das ist alles richtig. Der Diener empfiehlt auch nicht Pfirsicheinweichung und nicht Melonenwasser, da beide dem Magen schaden. Bei dem, was er an Zufällen beklagt, ist weder Erhitzung noch Durst! Auch ist der Diener nicht für zuviel Nenuphar, weil er das Blut verdickt und den Magen schlaff macht. Das nützt nur den Leuten mit scharfen (akuten) und hitzigen Fiebern, wie es der Diener erwähnt hat. Auch empfiehlt der Diener nicht die Anwendung des Eingekochten des Epithymum (36), weil sie Ringelung und Trocknung verursacht. Wenn man Epithymum in 100 Drachmen Käsewasser weicht und dies 2 bis 3 mal im Frühjahr, und ein oder 2 mal im Herbste nimmt, so ist das gut, und es sollen zwischen jedem Male 15 Tage liegen. Man mischt das Epithymum mit Mandelöl und presst es in einem zarten Tuche, nachher weicht man es eine Nacht lang in Käsewasser.

14. Unser Herr erwähnt, dass er einmal die Ader geöffnet hat, und dickes Blut herauskam, wie (bei) der Milz, und ihm deshalb die Aerzte das Aderlassen angeraten haben. Bezüglich dessen nun, was (von Zeit zu Zeit) bald mehr bald weniger sich an

Ueberfüllung zeigt, ist es zweifellos nötig, dass man zur Ader lässt und Blut nach Massgabe davon herauspresst. Was man ständig anstreben soll, ist die Klärung des Blutes und Gleichmässigmachung der Natur der Leber, damit sie gutes Blut erzeugt. Der Diener hat bereits in seiner vorausgehenden Abhandlung erläutert, wie dies geschieht mit den Syrupen, die er zusammengesetzt hat.

15. Wenn Einer anrät, dass die Speisen pfirsichenthaltend und tamarindenenthaltend mit Bockfleisch (bereitet) sein sollen, so ist das richtig für den Sommer, man darf aber nicht dabei vergessen, Zimmt, Mastix und Narde und Aehnliches in diese Sorten zu geben, damit sie dem Magen nicht schaden. So ist (aber) auch das Nehmen von kühlenden Suppengemüsen, wie sie es für den Sommer angeraten haben, ein Unrecht (allerdings erlaubt)[1]) unter der Bedingung, dass man nicht zuviel davon nimmt. Die Ansicht des Dieners soll nicht jetzt (gerade) als Absicht angesehen werden, die Natur gleichmässig zu machen, es soll nur nicht das Abkühlen vermehrt werden, da ja der Grund die Entzündung des Phlegmas ist.

16. Wenn Einer den freudebringenden Trank empfiehlt und das Latwerg, in dem sich Jacint, Smaragd, Silber und Gold befindet, so ist das alles richtig und sehr nützlich, da es ja herzstärkende Mittel sind, die durch die besondere Eigenschaft helfen, d. h. in ihrer specifischen Form (41), welche (gerade) in der Totalität ihrer Substanz besteht, nicht allein in ihrer Qualität.

17. Wenn unser Herr erwähnt, dass er so oft das Stierzungenwasser und Nenuphar bereitet, und dadurch der Grund des Uebels nicht beseitigt wird, so liegt der Grund für den geringen Nutzen in der Ständigkeit (seines Nehmens). Deshalb (kommt es), dass, wenn man die äusserst starken Mittel ständig anwendet, die Natur sich daran gewöhnt, und sie keinen Eindruck mehr auf sie machen, sie werden zu Speisen oder (soviel) wie Speisen. Galen hat das schon längst erwähnt! Umwievielmehr vereiteln die schwachen Mittel, die den Speisen nahekommen, wenn sie eine Woche lang hintereinander genommen werden, ihre therapeutischen Wirkungen, und es zeigt sich darnach bei ihnen keine

---

1) نحس vielleicht verschrieben für يحسن; ist gut unter der Bedingung ....

Wirkung. Deshalb soll man von einem Mittel zum anderen allmählich schreiten, es für einen Tag auslassen und dann wieder zu ihm zurückkehren.

18. Wenn unser Herr erwähnt von der Reducierung des Coitus gegen die Gewohnheit, so ist die Ausführung löblich, wie gross ist der Nutzen dieser Reducierung! Bezüglich des Bades soll er in keiner Weise aussetzen, weder zur Zeit des Anfalles noch zur Zeit der Intervalle. Dass der Schlaf normal ist, ist ein grosses Glück und ein klarer Beweis dafür, dass die melancholischen Dünste nicht das Gehirn belästigen und nicht seine Natur verändern (alterieren); sie belästigen (eben) das Herz besonders! Wenn unser Herr erwähnt, dass er nach der Gymnastik Schwäche (Ermüdung) empfindet, so ist die Ursache dafür das Aufgeben und Auslassen derselben. Wenn er graduell sie immer wieder vornehmen würde, nach und nach, so würde er als Erfolg soviel an Kraft und Lebendigkeit erlangen, als (eben) am Ende jeder Gymnastik gefunden werden sollte, die dem erforderlichen Masse entspricht.

19. Der geringe Diener hat nun alle Kapitel dieses diskreten Briefes beantwortet, wie er es befohlen, und nun fasst es das Gesagte zusammen und stellt es zuletzt in einem Kapitel zusammen, in dem er erklären wird, wie das Regimen unseres Herrn im Hinblick auf die jetzt sich vorfindenden Zufälle sein soll. Wenn nun auch das klar ist, was der Diener in diesen Kapiteln und in dieser Abhandlung erwähnt, so sind die Aussprüche doch getrennt gehalten und nicht geordnet. Bevor ich nun mit diesem Kapitel beginne, sage ich, dass in dem Magazine (der Officin) unseres Herrn notwendigerweise als Ergänzung zu diesen Syrupen und dem Triphyllon, die der Diener im dritten Kapitel seiner vorausgehenden Abhandlung erwähnt hat, zwei Latwerge vorhanden seien:

*a.* Das eine von ihnen (das Mittel) des kalten Moschus: Schon längst haben es die Professoren der Medicin, die einen Nachwuchs (Schule) (48) haben, erprobt und eine wunderbare Wirkung gefunden, so sehr, dass sie nicht gern einen Ersatz dafür geben und nicht gern die Simplicia vorschreiben, ja sie weisen von sich zwei (ihnen bekannte) Latwerge. Es ist ein Mittel, das Razi in seinem Buche „über die Entfernung der Schäden der Speisen" compo-

niert hat. Das ist eine Beschreibung im Wortlaut seines Textes: Es wird genommen von gemahlener Rose, Bambuszucker (51), trockenem Koriander und Succinum, von jedem eine Portion, von der kleinen Perle eine halbe Portion, von dem guten und reinen Moschus $^1/_6$ Portion. Es wird genommen von dem weissen und ungereinigten Zucker (52) und aufgelöst in gesäuertem, ausgepresstem und geläutertem Apfelsaft, es wird gekocht, bis es die Consistenz des Honigs annimmt. Man wirft hinein Blätter, und zwar Citronatblätter und knetet die Mittel darin. Dieses Mittel soll der mit dem Anfall Behaftete oft nehmen, denn es ist ein vorzügliches Mittel zur Stärkung des Herzens, ohne zu wärmen, es dient gegen die Unruhe und das Klopfen des Herzens bei der Hitze.

*b.* Das zweite Mittel ist das Jacintenlatwerg, das Ibn Sina (Avicenna) in seiner bekannten Abhandlung über die herzstärkenden Mittel zusammenstellt. Er erwähnt davon drei Beschreibungen, die erste: eine kalte, die zweite: eine warme, die dritte: eine mittlere. Diejenige, von welcher der Diener meint, dass sie unser Herr anwenden soll, ist die mittlere. Dies ist die Form der dritten nach dem Texte seines Wortlautes. Er sagt: Die Zusammensetzung eines anderen, ganz vorzüglichen (Mittels), ich habe es selbst erprobt in Form von Latwerg und Pastillen (54) ich habe hinzugefügt und reduciert ganz nach der (individuellen) Natur, sein Nutzen für die Stärkung des Herzens ist ein sehr grosser, und das ist sein Ferment (sein treibendes Element) (55) [1]): Perle, succinum, Koralle von jedem $1\frac{1}{2}$ Drachmen, gebrochene? Seide [2]), gebrannter Flusskrebs, von jedem ein Siklus und 1 Danek, Stierzunge, 5 Dr., Goldfeilstaub, an Gewicht 2 Danek, Samen von fränkischem Moschus (58) (ocimum gariofilatum) [3]), Ocimumsamen, Melissa-samen, von jedem an Gewicht 3 Dr., roter und weisser Behen, Aloeholz, armenischer Stein, gewaschener lapis lazuli, Mastix, Cassia, Zimmt, Safran, gewöhnliches Cardamum, grosses arabisches Cardamum, Schwanzpfeffer, von jedem ein Siklus, Epithymum, an Gewicht $2^1/_2$ Dr., Stechas, an Gewicht

1) Aus Avicenna's Canon (Avicennae canon medicinae Venetiis 1593): de cordis viribus: fehlt, dafür recipe (يؤخذ).

2) serici crudi. 3) sic.

3 Dr., Zedoar (58) [1]) (von Syrien), 1 Siklus. Wenn sich das nicht findet, so nimmt man als Ersatz dafür Zerumbet, 2 Siklus, römisches Doronicum, 2 Siklus, Endiviensamen an Gew. 5 Dr., Gurkensamen 4 Dr., Moschus, 2 Sikl., Kampfer 1 Sikl., Amber 1 Sikl., Narde, indisches Malabathrum [2]), von jedem 2 Dr. Das ist die Grundlage und das Ferment [3]) (treibende Kraft). Manchmal macht man eine Pastille, manchmal verbindet man mit Honig und bereitet alles beide in Rücksicht auf die mittlere Natur [4]), man ändert nichts daran. Man bereitet es (so auch) für den, der eine schlechte warme Natur und für den, der eine schlechte kalte Natur hat. Aber bei einer mittleren Natur lasse man sie bei ihrem Zustande. Man mache das, was man von ihm als Pastille abrundet, jede Pastille ein Siklus, und knete das Ganze mit drei gleichen Teilen Honig. Wenn man es säuern lassen will [5]), dann wende man es so an, und dann ist es nötig, von Opium 5 Dr. und von zerriebenem Castoreum ebensoviel dabei zu nehmen. Man verwende es nur nach 6 Monaten wenigstens, das heisst, wenn man Opium und Castoreum hineinwirft. Derjenige, bei dem das Schlechte der warmen Natur überwiegt, soll seinen Safran und seinen Moschus $^1/_2$ Sikl. (gross) machen, (daraus) das Epithymum auslassen und statt dessen 5 Dr. fumaterra und 4 Dr. senna Mecca [6]) nehmen. Er werfe hinein 14 Dr. Rosen, Portulaksamen 8 Dr., Bambuszucker 5 Dr. Lattich [7]) 2 Dr., Sandelholz 3 Dr., erhalte die anderen Heilmittel in ihrem Zustande [8]), mache Pastillen, wie wir das erwähnt haben und knete mit nach allen Regeln (bis zum Aeussersten) entschäumtem Honig [9]). Derjenige nun, bei dem das Schlechte der kalten Natur überwiegt, soll zu den Mitteln hinzufügen: Schale von Muskatnuss, Citronenschalen, Balsamholz [10]),

1) gieduar.
2) mannae dr. decem rosarum rubearum; folii.
3) haec igitur sumt radix et firmamentum.
4) secundum exigentiam temperatae complexionis.
5) si vero fermentari debeat propter conservationem et post fermentationem usui reservari, expedit, ut addantur opii ....
6) sennae.
7) seminis lactucae (بزر خس).
8) remaneant sicut prius.
9) optime despumato.
10) xylobalsami.

Ingwer, Pfeffer, von jedem 1 Dr., Castoreum 2 Sikl., er soll sich bei dem Kampfer beschränken mit $^1/_2$ Sikl. Gewöhnlich nimmt der mit warmer Natur $^1/_2$ Sorbet davon, zusammen mit 1 Sikl. Bambuszucker in Apfelsaft, und der mit kalter Natur 1 Sorbet davon zusammen mit 2 Tasuġ Castoreum.

Ich habe einige [1]) von denen, welche die Gewohnheiten der Könige haben, an der schweren Melancholie, die zur Mania neigt, d. i. die wilde Tobsucht, mit diesem behandelt, und zur mittleren Composition [2]) 1 Dr. von bis zum Aussersten zerriebenen Jacint hinzugefügt. Er war granatapfelfarbig [3]) ausgezeichnet, und man zog daraus grossen Nutzen, nachdem man (bereits) die Hoffnung aufgegeben hatte [4]). Bei dem Regulativ, das speciell für Leute mit heisser Natur sich eignet, und die nur Herzpalpitation und Herzschwäche infolge des Schlechten ihrer heissen Natur befällt, gibt es eine Composition in folgender Form: Lattichsamen, Melonensamen, Kürbissamen, Gurkensamen, geschält, von jedem 5 Dr., Portulaksamen, 4 Dr., Perle, Koralle, Succinum, gebrannter Flusskrebs, gebrochene Seide, von jedem 1 Sikl., Saft der Pandanuspalme (69) (des Weihrauchbaumes) [5]), und, wenn er sich nicht findet, dann das Holz des Pandanus (Weihrauchbaumes), 3 Sikl., indisches Holz, Doronicum, Zerumbet, weisser Behen, von jedem 2 Dr., Bambuszucker, kleines Cardamum, von jedem 3 Dr., rote Rosen, entstielte, die man im Schatten trocknet, 7 Dr., Safran $^1/_2$ Sikl., Kampfer [6]) mit seinem Zehntel, sehr fein zerriebener Moschus und $^1/_6$ davon Amber, im Ganzen $1\,^1/_2$ Sikl., Stierzunge 5 Sikl. Dieses Ganze wird als Pastille geformt, wie wir es erläutert haben, und geknetet mit Apfelsaft, Quittensaft, Granatapfelsaft, zu gleichen Teilen, im Verhältnis zu dem, was man knetet [7]). Dabei (sei auch) der Julep, der aus Stierzungensaft gewonnen wird, mit ebensoviel Endiviensaft, 4 gleichen Teilen Apfelsaft und zweimal soviel wie

---

1) quosdam circa principium de melancholia vergente in maniam, quae lupinum daemonium appellatur.

2) dispensationi temperatae.

3) rubificantis.

4) post desperationem.

5) sapae olibani (rob alkedar et si non invenitur, ponatur ligni alkedar).

6) camphorae vehementer contritae cuve X sui de muscho et sexta sui de ambra.

7) secundum quantitatem confectioni sufficientem.

das Ganze an Rosenwasser, und $^1/_6$ vom Gesamten ungereinigter (harter) Zucker [1]). Man koche es langsam, bis es consistent wird, und der Julep, der gewonnen wird aus Melissablättern, in Rosenwasser gekocht, — bis er dessen Kraft annimmt, oder sein Saft werde in Rosenwasser gegeben, — ein Drittel und zwei Drittel (davon) nützt jedem, der Herzschwäche hat, besonders, wenn sich dabei Stierzunge befindet. Ist sie dürr(trocken), so kocht man damit in Rosenwasser, ist sie feucht, so mischt man mit seinem Safte. Ist aber die Natur sehr heiss, so verringert man den Melissasaft und vermehrt den Saft der Stierzunge, wenn aber nicht, so nimmt man sie zu gleichen Teilen [2]).

20. *a.* Ich muss nun auch eine Anzahl von Speisen erwähnen, die man ständig nehmen soll. Die erste davon ist das *Brot,* d. h. bezüglich der Güte des Mehles. Man soll kein Weissmehl bereiten, das heisst, man tauche (weiche) nicht in Wasser, wie es sonst Sitte ist, jedoch man bemühe sich, es durchzusieben, bis nichts dabei von Kleie übrig bleibt, man bemühe sich bei seinem Kneten soweit, bis das Salz sichtbar wird, die Säuerung in Erscheinung tritt. Die kleinen Brotlaibe seien frei von Brotkern, man backe im Erdofen oder im Backofen. Der Erdofen ist besser.

*b. Das Fleisch.* Er strebe ständig dar nach, das Fleisch von Hähnchen oder Junghühnern zu haben, er trinke ständig ihre Brühe, denn diese Vogelart hat die Eigenart, die schädlichen Schleime, welche Schädlichkeit es auch immer sei, zu bessern (beheben), und besonders die melancholischen Schleime, soweit, dass die Aerzte erwähnen, dass die Brühe der Hähnchen gegen Lepra (Elephantiasis graecorum) (71) nützt. Man nehme aber von dieser Art weder (zu) grosse, die schon über 2 Jahre alt sind, noch (zu) kleine, bei denen das Schleimige (zu Weiche) noch überwiegt, auch nicht das an Fett Magere, aber auch das nicht, was durch Mästung fett geworden ist, sondern ein Fett (ist), das nicht durch Stopfen erlangt wird. Die Form seiner Anleitung (Gewinnung) ist folgende: Man gibt die Hähnchen und die flüggen Junghühner in einen weit gehaltenen Kasten (Verschlag), in dem sich kein Schmutz und kein Unrat findet, man sorgt für Reinhaltung und

1) de albissimo zuccaro.

2) quantitatibus existentibus aequalibus.

ständige Ausfegung und wirft ihnen Speise, die sie früh morgens fressen sollen, in Gefässe, nämlich Gerstenmehl mit frischer Milch geknetet. Wenn man trockene Feige schneidet und sie damit vermischt, ist es noch besser. Man bereite ihnen nur soviel Futter, dass es gerade den Kropf füllt, stelle ihnen Wasser hin, und nach einigen Stunden streue man ihnen Getreide (körner), einige Stunden lang in Wasser getaucht, hin. Am Ende des Tages bringe man ihnen wieder Gerstenmehl und geschnittene Feige, in Milch geknetet. Bei den Hänchen und Junghühnern, die auf diese Weise behandelt werden, finden wir ein weisses und lindes Fett, das in kurzer Zeit weich gekocht wird, die Natur sehr frisch macht und in Ordnung bringt. Diese Dinge sind bewährt, und ihr Nutzen ist klar. Wenn nun der ständige Genuss der einen Art widerstrebt, dann schadet es nichts, wenn man an einigen Tagen anstelle derselben Hasel- und Rebhuhn nimmt. Die Ringeltaube hat etwas Trockenes, selbst wenn sie eine wunderbare Wirkung auf die Anfeuerung des Geistes hat. Ebenso empfehle ich nicht die Wachteln für unseren Herrn, weil sie die Natur zurückhalten. Wenn nun die Seele sich nach dem Fleische der Vierfüssler sehnt, dann sei es das Fleisch des saugenden Böckleins. Wenn aber nur Schaffleisch zu gewissen Zeiten vorhanden ist, so nehme er von den jungen Lämmern, die noch kein Jahr alt sind, sondern in der Nähe davon. Man nehme dann das von dem gleich vorn liegenden Fleischteile, ganz speciell, — es sei aber nicht zu stark fettig — ausser denn von dem weidenden (Schafe). Man nehme aber nichts von diesem (Genannten), ausser wenn man der Hähnchen und der Junghühner überdrüssig wird.

*c. Der Wein.* Man bereite davon den mit weisser Farbe, soweit es möglich ist, leicht an Consistenz (Stärke), gut im Geschmacke. Wenn darin ein wenig Astringierendes (Herbes) ist, so schadet das nichts bei dem mit guten Odeur (Bouquet), der schon ein Jahr oder ungefähr so alt ist. Man hüte sich vor dem, der stark rot oder schwer in der Consistenz ist, oder verändert im Geruch, oder (zu) alt und stark bitter ist. Von solchen Sorten bringe man überhaupt nichts!

*d. Die Sorten.* Man neige dazu, dass die Sorten süss im Geschmack sind oder dass in ihnen ein wenig Schärfe ist, oder dass sie ganz ungesäuert sind. Siehe, ich erwähne eine Anzahl von

Sorten, damit sich unser Herr daraus ganz nach der jeweiligen Zeit auswähle, da ja unser Herr die meisten Gerichte kennt, und er nicht des Arztes enträt, den er um Hilfe dabei anrufen kann. Als erstes davon: Hähnchen und Junghühner, gesottene, auch geschmorte, auch gedämpfte, auch mit frischem Koriander gekochte, auch solche, in deren Brühe man grünen Fenchel gibt. Diese Sorte passt für die Winterzeit! Aber auch diejenige, in deren Brühe man Limonewasser oder Citronensäure oder ausgepresste Limone gibt, diese Sorte ist gut für die Sommerzeit! Ebenso diejenigen, die mit Mandeln, Zucker, Limonewasser oder Wein zubereitet sind, diese eignen sich für jede Zeit, ebenso diejenigen, welche mit Zibeben, Mandeln und ein wenig Essig zubereitet sind, die sind gut zu jeder Zeit, auch diejenigen, welche mit Isfidabağ, Blitum oder Lattich zubereitet sind, für die Sommerzeit! Auch diejenigen, die mit Jaktin oder Spinat oder Erdbeerspinat oder Pflaumen, das ist das, was die Syrer (Leute des Orients) „Chok" nennen, zubereitet sind — alles dies ist gut im Sommer! Unbedingt muss man sie würzen mit Caneel, Mastix und Narde, um ihre Schäden für den Magen zu verhindern. Ebenso sollen die, welche mit Tamarinde und Zucker, und die, welche mit Portulaksamen und Zucker zubereitet sind, nur im Sommer angewandt werden. Ebenso die mit eingekochter Rose zubereiteten, sie sind im Winter besser, ebenso die mit Pistacie und Zucker. Man muss damit etwas Limonewasser verbinden. Es darf die Sorte des Gerichtes, das man bei kalter Temperatur geniesst, nicht von dem gewürzten Weine frei sein, dessen Beschreibung vorausgegangen ist. Man gebe in ihn das Fleisch, wenn es eine gekochte Sorte ist, oder man gebe ihn in das Gesottene, wenn es eine gesottene Sorte ist. Ebenso bei den Sorten in warmer Temperatur! In alle gebe man im Zustand (während) des Kochens 20 Dr. von dem Weine und 5 Dr. Rosenwasser. Wenn die Sorten säuerlich sind, so seien vom Weine 20, vom Rosenwasser 5 und von der Limone 5. Ebenso beim Gebratenen! Wenn es Junghühner sind, so sollen sie am Spiesse der Gewohnheit gemäss gebraten sein. Ständig soll man während ihres Bratens mit dem Weine und dem Limonewasser anfeuchten oder mit dem Weine allein. Wenn nun die Seele nach dem Braten des Fleisches der Vierfüssler Lust hat,

so sei (es) das saugende Böcklein, nachdem man es angefeuchtet hat, wenn das Braten sich (ungefähr) in der Mitte befindet, mit dem Weine und ein wenig Safran. Jede Speise soll womöglich mit ein wenig Safran zubereitet werden, da es ein herzstärkendes und erfreuendes Mittel ist. Man soll aber nicht zuviel davon nehmen, weil es das Besondere hat, den Appetit zu nehmen. Das ist das, was der Diener jetzt von den Speisesorten, die unserem Herrn dienen sollen, darbietet, — lange seien seine Tage!

*e.* Es hat Galen und die, welche ihm von den Aerzten vorausgegangen sind, einen Trank erwähnt, den sie mit ihrer Bezeichnung „Hydromel" nennen. Sie bereiten ihn aus Bienenhonig und feinem Weisswein, ebenso wie sie das Oxymel bereiten aus Essig und Honig. Die Späteren aber bereiten, ebenso wie sie das Oxymel aus Zucker und Essig bereiten, das Hydromel aus Zucker und Wein. Dieser Trank, ganz vorzüglich, nützt der Stärkung des Magens und des Herzens, der Hebung der Verdauung und der Erweiterung der Seele, er hilft auch zur Entleerung der Excremente in starker Weise. Wir haben dies erprobt, und man hat es auch ausser uns einige Male erprobt! Die Art seiner Zubereitung ist (folgende): Man nehme von Zucker 5 egyptische Liter und koche, wie man die Syrupe kocht, man nehme seinen Schaum, und es werde eine gute Consistenz gewonnen! Darauf gebe man hinzu ein Liter in egyptischem Masse vom bezeichneten Weine und verbinde den Trank mit der Consistenz des Rosentrankes. Der Diener erwähnt nur diesen Trank zusammen mit den Speisen, weil ihr Nehmen gewohnheitsmässig ist. Man nehme ständig seinen Trank am frühen Morgen in der Winterzeit in warmem Wasser, in der Sommerzeit in kaltem Wasser. Man nehme davon 3—4 Unzen auf einmal, denn dieser Trank ist nicht wie der Oxymeltrank und andere seinesgleichen, da ja diese Syrupe Arzneien sind, sie bedürfen der Abmessung und genauen Kenntnis dessen, dem es nützen soll. Dieser Trank ist eine vorzügliche Speise, denn der Zucker für sich allein ist schon eine Speise, wenn auch etwas Arzneiartiges darin ist, und so ist auch der Wein zweifellos eine vorzügliche Kost. Das Wunderbarste, was daran ist, sagen sie, ist das, dass er nicht den Colerikern schadet. Der Grund dafür ist nur der, dass seine Grundelemente gewohnheitsmässige gute Speisen sind. Das ist das Mass dessen, was der Diener der

Anführung der Anordnung des Regimen vorausgehen lassen wollte.

21. Ueber die Anordnung des Regimen für unserem Herrn hinsichtlich dessen, was er beklagt. Gott lasse weichen seine Leiden und verlängere seine Tage! Ohne Zweifel trifft diese Abhandlung unseren Herrn bei Beginn der Winterzeit, und deshalb beabsichtigt der Diener mit der Form des Regimen zu beginnen, welche in der kalten Temperatur angeordnet wird. Der Diener hofft, dass unser Herr, wenn er dieses Regimen ständig befolgt, zur gewohnten Gesundheit in kurzer Zeit wieder zurückkehre, wenn es Gott, der Allmächtige will! Der Diener kennt nicht die Gewohnheit unseres Herrn zur Zeit der Gesundheit, ob er nur einmal isst (107), oder ob er früh morgens speist und abends soupiert! Deshalb erwähnt er ein Regimen für beide Falle zusammen.

Ich sage, er möge anstreben, immer bei Sonnenaufgang vom Schlafe zu erwachen, oder kurz vorher. Er nehme dabei in dieser Zeit (darnach) von dem Hydromeltrank 2 oder 3 Unzen, er warte dann eine Stunde, reite aus und höre mit dem gelinden (nicht anstrengenden) Reiten nicht auf. Er schreite mit der beschleunigten Gymnastik allmählich vorwärts, bis die Glieder warm geworden sind und die Seele eine Alterierung erfährt. Er setze dann aus und ruhe, bis nichts übrig bleibt in der Tastatur (Erregung) des Körpers und der Seele, von dem, was die Gymnastik zur Alterierung bringt. Darauf geniesse er eine von den Sorten, die vorher genannt sind. Er nehme etwas von den astringierenden Früchten, wie es gesagt ist, oder Pistacienkernen und Zibeben oder ein wenig von den trockenen süssen Datteln, oder ein wenig eingemachte Rose, alles das gemäss dem, was er jetzt gewohnt ist. Dann lehne er sich hin zum Schlafe, es singe der Sänger zu den Saiten, er erhebe seine Stimme, dehne aus seine Lieder eine Stunde lang, der Sänger lasse dann seine Stimme allmählich leiser, seine Saiten lasch werden, mache leise seine Melodie, bis er in tiefen Schlaf sinkt, dann höre er ganz auf. Ja die Aerzte und Philosophen erwähnen, dass der Schlaf auf diese Weise — nämlich, bis die Saiten gedämpft sind — eben dasjenige ist, was einschläfert, die Seele einen guten Charakter erwerben lässt, sie sehr weitet und dadurch ihre Leitung über den Körper bessert. Wenn er nun erwacht, dann soll er sich den übrigen Teil des Tages mit einer Lektüre beschäftigen,

die er gerade will, oder mit der Unterhaltung mit Einem, den er (gerade) zur Unterhaltung vorzieht. Das ist das Allergeeignetste, nämlich die Unterhaltung mit dem, dessen Unterhaltung er gern wünscht, sowohl bezüglich seiner Veredelung als auch der Annehmlichkeit seiner schärferen Reflexion und auch der Leichtigkeit seines Denkens, denn alles dies weitet die Seele und entfernt aus ihr (114) die schlechten Gedanken. Wenn nun die Gewohnheit ist, dass man am Ende des Abends eine Speise einnimmt, so nehme man 20 Dr. von dem bezeichneten Weine, gemischt mit 10 Dr. Rosenwasser und 20 Dr. Stierzungensaft. Man nehme dies, immer ein wenig nach und nach, bis die Zeit des Soupers kommt. Man warte dann eine halbe Stunde lang, bis der Wein aus dem Magen geschieden ist, und dann soupiere man ganz nach der Gewohnheit, indem man (eine) von den erwähnten Sorten nimmt. Dann sei der Sänger parat und unterhalte ihn mit Liedern 2 Stunden lang nach dem Essen. Man lehne sich dann hin und weise den Sänger an, seine Saiten und seine Töne leise zu machen, bis er einschläft und in tiefen Schlaf sinkt. Dann höre er ganz auf mit der Musik, wie er das am Morgen getan hat. Wenn es nun kein Souper gibt, und er keine zweite Speise nach der von morgens geniesst, so mische er den Wein nach der vorausgegangenen Composition. Er nehme davon immer ein wenig, nach und nach, die Saiten sollen spielen, bis die Zeit zum Schlafe da ist, sei es nach 2 oder 3 oder 4 Stunden in der Nacht, ganz so, wie ihm das Aufbleiben angenehm ist. Man kümmere sich nicht um das Quantum, das man von dem wie erwähnt gemischten Weine nimmt, wenn man nicht soupiert. Selbst wenn man 200 oder 300 Dr. oder etwas mehr davon nehmen würde in den Winternächten, so ist das gut und macht den Körper feucht. Wenn es nun Gewohnheit ist, nach dem Weine nichts zu nehmen, ausser, dass man etwas geröstete Pistacienkerne mit Limonewasser oder Salzwasser aufwartet, oder etwas geröstete Zitronenschalen, in Zucker eingeweicht, oder Myrthenblätter, geröstet, oder gerösteten Koriander, so ist das das Geeignetste. Wenn nun die Gewohnheit ist, etwas Speise zu dem Weine zu nehmen, so ist das Beste, was man nimmt, am Spiess gebratene Junghühner. Es sollen solche Junghühner sein, die mit dem (vorher) Genannten gefüttert sind, mit Gerstenmehl,

Milch, Feige und Getreidekörnern. Siehe, es meint der Nachdenkende,[1]) dass das Auftragen von Citronenschalen ein Mittelmass sei zwischen Warmem und Kaltem, es ist aber ja ein herzstärkendes Mittel, und so stütze man sich beim Auftragen darauf.

Wenn man nun dieses Regimen früh morgens beim Erwachen vom Schlafe genau einhält, so soll man während der Zeit der kalten Temperatur nichts daran ändern, und man untersuche den Zustand beim Aufstehen vom Schlafe. Empfindet man Durst, so ist das Trinken des Rosenoxymel geeigneter als das Trinken des Hydromel, findet man wenig Verschleimung im Unringlas (121), so ist das Trinken von Zibebenoxymel geeigneter, empfindet man im Magen Ueberfüllung, so sei das Nehmen von 10 Dr. eingeweichter Rosen und 4 Dr. von diesem Triphyllon das Erste. Ist die Natur zurückgehalten oder verhärtet, so verringere man das, was man nachts vom Weine trinkt, oder lasse das Souper aus, wenn man das Souper gewöhnt ist. Man nehme (dann) etwas Aufweichendes in kaltem Zustand, und man treibe an diesem Morgen keine Gymnastik. Wir haben bereits im dritten Kapitel dieser Abhandlung und in (allen) diesen Kapiteln alles erklärt, womit man erweichen (zartmachen) muss, und der vorhandene Arzt ordiniere zu jeder Zeit, was von diesen Dingen dienlich ist.

An dem Tage nun, an dem er ein Bad vorhat, trinke er zu Anfang den Trank, wie vorher erwähnt, er vermindere die Kraft (Stärke) der Gymnastik und kürze ihre Länge ab. Er trete sofort nach der Gymnastik ins Bad, gehe wieder hinaus, nehme vom Gerstenbräu, das mit Granatapfelkernen, Zucker, vielen Gewürzen und den hauptsächlichsten (124) warmen Gewürzen wie Gewürznagel und Macis zubereitet ist, oder er nehme den Rosentrank und Sauerampfertrank mit dem Wasser der Stierzunge, oder den Trank, den wir zusammengesetzt und im dritten Kapitel dieser Abhandlung erwähnt haben. Er schlafe dann gleich nach dem Bade. Galen sagt: „Ich sehe nichts Wirksameres im Ausreifen dessen, was ausreifen soll, und im Auflösen dessen, was gehörig aufgelöst werden soll, als den Schlaf sofort nach dem Bade." Wenn er aufwacht, dann nehme er die Speise und beschäftige sich den übrigen Tag und eine Stunde von der Nacht mit dem,

[1]) Nach der La, des Pococke: „Es soll nicht der Nachdenkende meinen."

was wir gesagt haben. Wenn die Speise aus dem Magen zu weichen beginnt, dann fange er an, diesen gemischten Trank peu à peu zu nehmen. Der Sänger singe, bis er fest in den Schlaf sinkt, in der bekannten Weise, es gibt ja in dieser Nacht keinerlei Souper! Wenn er aber doch an das Souper gewöhnt wäre, so verschiebe er die Speise bis nach dem Aufstehen vom Schlafe nach dem Bade.

Bezüglich der Zeit, für die er den Coitus beabsichtigt, gibt es 2 Zeiten: die eine nach der Verdauung der Kost, nachdem er jenes kleine Mass vom Weine vor dem Souper genommen hat, oder (die andere), am Ende der Nacht. Hauptsache (125) der Angelegenheit ist die: Der Akt trete weder bei Hunger oder Leere des Magens ein, noch bei Anfüllung des Magens mit der Speise. So ist es auch mit dem Trinken des Weines. Er trinke ihn nicht, solange noch Speise im Magen ist, die nicht verdaut ist, denn er verhärtet (die Speise) und scheidet sie vor ihrer Verdauung aus, aber auch nicht, wenn der Magen leer ist, und er die Speisenaufnahme benötigt, denn dann erhitzt er die Natur, bringt Kopfschmerz und entzündet die Schleime, jedoch dann, wenn die Speise beginnt verdaut zu werden!

Jeden Freitag (126) nehme er frühzeitig ein Siklus von diesem gleichmässigen (indifferenten) Latwerg, das mit Jacint zubereitet ist, treibe keine Gymnastik an diesem Morgen, oder er nehme von diesem Triphyllon oder von einem der Recepte, die in dem Canon der Moschusarzneien erwähnt sind. Es ist nicht Recht (Anlass), ein Latwerg zu nehmen, in dem sich etwas von Castoreum irgendwie befindet, man entferne vielmehr aus jeder Moschusarznei, die unser Herr nehmen soll, das Castoreum.

Das ist das Regimen für die Zeit, in der die Temperatur kalt ist.

In der Zeit der Hitze stehe er erst nach einer Stunde am Tage vom Schlafe auf, er nehme als Getränke das Rosen- oder Cybebenoxymel und den Trank, den wir im dritten Kapitel dieser Abhandlung erwähnt haben. Er treibe bei kühler Temperatur Gymnastik oder geniesse (morgens) von den Sorten, die zur Kühle neigen. Er schlafe lange nach dem Anhören des Saitenspieles, wie vorher erwähnt, und nehme von diesem gemischten Tranke nur sehr wenig. Er bleibe in der Nacht nicht auf, verringere den Coitus gegen die Gewohnheit des Winters, nehme die kühle,

bereits erwähnte Moschusarznei anstelle des gleichmässigen Jacintmittels. Wenn er etwas von dem Weine zu trinken wünscht, so geschehe das am Ende des Tages, (und zwar) soviel, dass er das erwähnte Mass davon nimmt. Er schlafe am Anfange der Nacht oder zu Ende der zweiten Stunde derselben. Wenn er dann von dem kühlen Jacinttranke nimmt, ist es gut! Das Gerstengetränk, das er nach dem Bade trinkt, sei mit Tamarinde, Zucker, Moschus und ein wenig Kampfer. Die Zartmachung der Natur, wenn er sie benötigt, sei mit Rhabarbertinktur und Tamarinde, wie wir es im dritten Kapitel dieser Abhandlung erwähnt haben, ebenso der Wein, den wir componiert haben.

Wenn nun die Hitze sehr stark ist, so muss man unbedingt Gerstenschleim nehmen, der jeden Tag beim Aufstehen vom Schlafe, eine Stunde vor der Gymnastik anstelle der erwähnten Getränke verwendet wird, oder man nehme (ihn) beim Einschlafen und schlafe darauf anstatt, dass sich der Magen mit (der Verdauung) der Speise oder des Trankes beschäftigt!

Seine Form, entsprechend dem, was unser Herr benötigt, ist folgende: Man nehme von der entschälten Gerste, die 6 Monate seit der Ernte alt ist, 40 Dr. fumaterra, gestossen, Endiviensamen, gestossen, Stierzunge, von jedem 4 Dr., iracenischen Mohnsamen, gestossen, 2 Dr., weisses Sandelholz, gestossen, 1 Dr., Narde 1/4 Dr., Anethumblüten 1/2 Dr., duftendes Olivenöl, maghrebinisches oder syrisches, gelb an Farbe, frei von bitterem Geschmacke, 3 Dr. Man werfe dies alles auf einmal in ein Mass und nehme in das gleiche Mass an Wasser 1000 Dr., man stelle es auf Kohlenfeuer, bis die Hälfte des Wassers verschwindet, man gebe dann darauf 6 Dr. Weinessig und vollende sein Kochen, bis davon weniger als (nahezu) 1/4 übrig bleibt, und seine Farbe rot aussieht. Man filtriere dann und gebe in seine Klärung (Filtrierung) 1/2 Dr. Salz und nehme es allein ohne den Wein. Nachdem man ihn getrunken hat, nehme man eine Stunde darauf einen Löffel Limonetrank. Unser Herr muss das sehr genau beachten, es anstreben und regelmässig zu seiner Gewohnheit machen, denn er widersteht der Trockenheit des melancholischen Schleimes, macht gleichmässig die ausser Ordnung geratenen (127) Schleime, beseitigt ihre Entzündung, verdickt diese zum Herzen und zum Gehirn aufsteigenden Gase und hält sie (so) vom Aufsteigen ab. Er macht

die Natur in gleichmässiger Weise kühl und hebt den Zustand in allem, worüber unser Herr klagt. Ja Hippokrates sagt bei der Zusammenfassung der vielen Vorzüge des Gerstenschleimes: „Er bringt in Verbindung das Notwendige mit dem Notwendigen!"

Unser Herr soll nicht vergessen, ihn irgendwie zur Sommerzeit ständig zu nehmen, ausser, wenn die Natur zurückgehalten ist, oder es im Magen gurrt (129), oder Flatulenz in der regio epigastrica sich einstellt. Siehe dann soll unser Herr ihn nicht nehmen!

22. Und der Diener weiss, dass bei der Grösse der Intelligenz uuseres Herrn und bei der Vorzüglichkeit seiner Auffassung er sich selbst so leiten kann, wie es nötig wird durch die vorausgehende Abhandlung und diese Kapitel, umwievielmehr, wenn er jemanden besitzt, der in seinem Wissen sich selbst führen lässt oder um freundschaftliches Wohlwollen (131) bei seinem Metier bittet. — Und Gott, der Erhabene ist Zeuge, und er genügt als Zeuge! Er hat gestärkt die Hoffnung des geringen Dieners, dass er sich dem Dienste unseres Herrn in eigener Person und persönlichem Vortrage widmen könne, nicht mit dem Papiere und seiner Feder, indessen ist seine eigene Natur schlecht und seine körperliche Konstitution schwach! Wenn schon in der Jugendzeit, umwievielmehr hat das im Alter ihm ein Hindernis für viele Vergnügungen geboten, — ich meine nicht gerade Vergnügungen — sondern edle Leistungen, deren grösste und höchste ist die Widmung für den Dienst unseres Herrn. Aber Gott sei bedankt für alle Zustände, deren Universelles sich im Universum der Existenzen und deren Specielles sich bei jedem einzelnen Individuum findet, kraft seines Willens, der seiner Weisheit folgt, deren Tiefe der Mensch nicht ergründet! Beständig sei ihm Lob für jeden einzelnen Zustand, wie auch die Zustände gelagert sein mögen!

Unser Herr tadle nun nicht seinen geringen Diener, dass er in dieser seiner Abhandlung von der Zubereitung des Weines und den Gesängen erwähnt, die alle beide das Religionsgesetz perhorresciert, denn der Diener befiehlt ja (gerade) nicht das zu tun, sondern er erwähnt nur das, was seine (ärztliche) Kunst erforderlich macht. Es wissen ja die Theologen so gut wie die Aerzte, dass im Weine für den Menschen Nutzen liegt. Der Arzt ist nun,

soweit er eben Arzt ist, verpflichtet, die Art eines nutzbringenden Regimen anzugeben, sei es nun verboten oder erlaubt. Der Patient hat dann die freie Wahl, es zu tun oder nicht zu tun! Denn, wenn der Arzt von der Anführung alles dessen, was (wirklich) nützt, sei es nun verboten oder erlaubt, schweigen würde, so würde er eine (grobe) Täuschung begehen und würde nicht freigebig sein (alles aufbieten) bei der gesundheitlichen Förderung! — Er weiss es ja, dass die Religion das gebietet, was nützt, und das verbietet, was schadet in der zukünftigen Welt, der Arzt aber anzeigt, was dem Körper nützt, und auf das hinweist, was ihm schadet in dieser Welt. Der Unterschied zwischen den Religionsgeboten und den ärztlichen Anordnungen ist der: Die Religion befiehlt das auszuführen, was im Jenseits nützt, und zwingt dazu, und verbietet das, was im Jenseits schadet, und bestraft dafür. Die Medicin aber weist nur auf das Nützliche hin und warnt vor dem Schädlichen, zwingt aber nicht dazu und straft nicht dafür. Die Sache ist vielmehr dem Patienten überlassen bezüglich der Anordnung, und er hat die freie Wahl. Der Grund dafür ist ja einleuchtend! Der Schaden und der Nutzen nämlich, der von seiten der Medicin entsteht, ist sofort mit der Hand greifbar, und man braucht (deshalb) nicht Zwang und Strafe. Bei den religiösen Geboten und Verboten aber ist der Schaden und der Nutzen in dieser Welt nicht (gleich) einleuchtend, sondern manchmal bildet sich der Unwissende ein, dass alles, was als schädlich genannt wird, nicht schade, und alles, was als Nützlich genannt wird, nicht nütze, weil er eben das nicht als (sofort) greifbar sieht. Und deshalb zwingt die Religion zum Ausüben des Guten und bestraft für das Böse, weil dieses Gute und dieses Böse nur im Jenseits erkannt wird. Das Alles ist eine Wohltat und ein Glück für uns, ein Mitgefühl für uns bei unserem Unverstande und ein Erbarmen bei der Schwäche unserer Einsicht!

Das ist das Mass dessen, was der Diener in den Bezitz des Königs von Rikka zu bringen beabsichtigt. Gott mache ewig seine Tage, und das Wissen unseres Herrn erhöhe und erhalte er! Dem Spender des Geistes sei Lob ohne Grenzen! ..... Es ist zu Ende die Abhandlung für Afdal.

---

## Hustenrecept.

Aus den Compositionen des Verfassers; eine Receptfassung für die Pillen gegen den Husten; man zieht Nutzen aus ihnen und sie nützen selbst: Es ist Samenkern der Gurken und Samenkern der Melonen, Samen von Mohn und capillum veneris, von jedem 40 Dr., glycyrrhiza (135), geschält und gestossen, Baumwollsamen, geröstet, von jedem 10 Dr., syrische Stierzunge 4 Dr., weisser Zucker (136) 60 Dr. Zerreibe die Mittel und siebe, soweit wie möglich davon, mische mit Mandelöl und knete mit 1 Unze Manna, das in Fenchelwasser gelöst ist. Setze es auf's Feuer, bis es die Consistenz des Syrups annimmt, und mache Pillen in der Grösse einer Bohne, es nützt, wenn Gott will! — Eine Receptfassung für hiera pikra: Man nimmt Balsamblätter, Balsamsamen und Cassia, zerreibe Chinachina (137), Mastix, Schoenanthum, Safran, Narde, von jedem ein Teil, Aloe Sukotorina (138) (von der Insel Sukutre), soviel wie das Ganze.

---

## ANMERKUNGEN
## ZUM ARABISCHEN UND HEBRÄISCHEN TEXTE.

---

1. جزويّة so nicht in den Lexicis gefunden. DOZY z. W. شيء جزويّ bagatelle. جزويّة bei Maim. nomen unitatis.

### Kap. I.

2. البحارين Plur. von البحران crisis, schon von STEINSCHN. in „Österreich. Blättern". Wien 1845, S. 92. Anm. 27 so verstanden. Die hebr. Übersetzung: הגבולי. הבחראן ר״ל הגבולי das „Abgrenzende, Entscheidende".
3. لبائخ wohl von einer Form لبيخة gebildet, in den Lexicis nicht gefunden, jedoch لبخة لبخات cataplasma. In der hebr. Übersetzung fehlt diese Stelle. Solche Kataplasmen werden auch in Haemorrh. K. VI nicht besonders erwähnt.
4. فقد ربّما Nach FRIEDL. „vielleicht", und fast ausschliesslich mit قد verbunden. Der hebr. Codex überträgt auch hier u. K. II אולי. Doch bestätigt sich diese Feststellung nicht ganz. In Haemorrh. IV, 25 wird وربّما mit פעמים, von B. mit לעתים, in Fī tadbīr wird K. II, III u. IV قد ربّما meistens mit פעמים, einmal mit אפשר פעמים und einmal mit אפשר übertragen. Auch B. Z. M. K. II bedeutet وربّما „manchmal". Es hat eben Maim. قد ربّما auch in der Bedeutung „manchmal" angewendet. Es geht übrigens aus der Zusammenstellung hervor, dass der Übersetzer der Haemorrh. wie der des Fī tadbīr nicht der Übertrager unserer Abhandlung sein kann.
5. يقدر مسكه. قدر mit Infin. ist eine seltene Construktion! Sonst wird قدر mit أن oder ohne أن konstruiert. Cf. Al-hidāja ilā faraīd ... des Bahja ibn Paqūda (S. Yahuda) IV, 3. S. 191. لم يقدر الله له تمامه.

6. للاقاضى wahrscheinlich fehlerhaft für للاقاصى. Auch das Hebr. liest על הקצות.

7. لا نلتجى. Der hebr. Cod. überträgt hier und darauf فنلتجى mit יצטרך. Diese Übertragung ist unrichtig. In Fī tadbīr II (Ende) überträgt Mose b. S. ibn Tibbon (u. auch Cod. B.) ولا يلتجأ لادوية besser mit ולא יבחר הרפואות. Eigentlich bedeutet التجأ الى Zuflucht nehmen zu etwas, hebr. wäre deshalb genauer wohl נפנה oder נטה (נִמְלָט). Die angezogene Stelle zeigt wiederum, dass M. b. S. Ibn Tibbon nicht der Übersetzer unserer Abhandlung ist.

Kap. II.

8. اذ الصرف. So wird das اذ oft bei Maimon. ohne و (cf. Bezah S. 10) als Conjunktion der inneren Begründung einer allgemein bekannten Wahrheit gebraucht. Vergl. auch das folgende اذ التخمة und Fī tadbīr S. 41. اذ ذلك الامر. Auch Chulin, 3, 5 (M. Wohl, Frkf. a/M. 1894). אד הדא אלבלט פי אלבהאים קליל נד״א.

9. وهو اوحد - المتعيّنين. Das Hebr. gibt wieder: שהיה יחיד יחיד. בדורו ומגדולי המעיינים „ein Einzigartiger" wie das arab. اوحد! Die latein. Übersetzung (cf. auch STEINSCHN. Gifte u. ihre Heilung, VIRCHOW, Archiv Bd. 57, S. 114): Narravit Avenzoar, qui singularis fuit in generatione sua et magnus inter nobiles artis. Das nobilis entspricht der Erklärung DOZY's متعيّن un personnage distingué, considérable, eine hervorragende Persönlichkeit". Das Hebr. המעיינים wie das Arabische متعيّنين scheinen aber mehr zu besagen: „Die feinen Beobachter und guten Kenner". S. MUNK, Le guide des Egarés, Paris 1866, III. S. 175, überträgt המעיינים mit „penseurs". Auch das viel zu nichtssagend! Eine dem متعيّن vollinhaltlich entsprechende Würdigung des Avenzoar gibt Maim. in „Gifte u. ihre Heilung", S. 90 „er war aber der grösste Mann in Erprobung der Heilmittel und derjenige, welcher sich am meisten damit beschäftigte, auch die grösste Fähigkeit dazu besass wegen seines grossen Reichtums und

wegen seiner Erudition in der Heilkunst vor allen Anderen".

10. لحينه. Siehe FRIEDL. z. W. „sofort" (לאלתר).

11. وحينئذ. Hier fehlt ein شرب analog dem ואז ישתה im hebr. Codex.

12. الشأم. Der hebr. Cod. überträgt hier ארץ ישראל, auch das folgende في الادوية الشامية, באוקי שאמיה ר״ל מארץ ישראל (arab. wohl fälschlich الادوية): Nach FREYTAG, bezeichnet شأم nicht nur Syrien, sondern auch plaga septentrionalis, contraria regioni meridionali (اليمن). Auch LANE: the name of a certain country (i. e. Syria). And as this country lies on the north of Arabia, الشأم also signifies the nothern region opposed to اليمن. Tatsächlich hat auch Maimonides in seiner Abhandlung über die Gifte: المقالة في ذكر السموم (cf. Cod. Oxf. Hunt. 427) K. II, 4 unter اهل الغرب والشأم die Leute des „Westens und Ostens" verstanden. SYBOLD (Encyclop. d. Islam) hat Recht, wenn er darauf hinweist, dass الشرق mit الشامي identisch ist. Die latein. Übersetzung (nach STEINSCHN. Hebr. Übers. d. M., S. 774) gibt wieder: sicut faciunt viri de actio (oriente?). Das actio vielleicht falsch gelesen für ein alscemia oder alscini, wie AVICENNA, Ven. 1595 zu II, 2. 569, das الشأم lateinisch wiedergibt. Im Index dazu ist Scemi mit es locus quidam! erklärt. Die Gleichsetzung des الشأم mit ארץ ישראל oder auch ארץ צבי findet sich öfters bei Maimonides, cf. Kilajim I, 3, 5 (SAL. BAMBERGER, Frkf. 1891), Challah, IV, 7, 8 u. 9. (SELIG BAMBERGER, Frkf. 1895), Perek Hachelek, S. 16. (HOLZER, Berlin 1901) und Rosch haschanah, IV, 1. (SAL. BAMBERGER, Berlin 1914). In Challah IV, 7 (S. 22, Anm. 67) bespricht BAMBERGER diese Erscheinung ausführlicher. Ebenso ABR. GEIGER im Mose b. Maimon Anm. 49 (A. G. Nachgelassene Schriften, Berlin 1875).

13. وجميع العرب. Der hebr. Cod. überträgt die Stelle: כי כן ראיתי כל הזקנים והחשובים שיעשו בארץ אנדלוס ובארצות המערב לקחת מקליפת..... „So sehe ich alle Erfahrenen u. Hervorragenden in Andalusien u. in den Ländern des Maghreb es machen, dass sie nehmen von der Schale". Auch die latei-

nische Wiedergabe bei STEINSCHN. (Hebr. Übers. d. M.) ibidem lautet sic enim vidimus universos nobiles facientes in terra hyspanie et in toto occidente. Similiter utimur corticis. Höchstwahrscheinlich ist eben nicht العرب, sondern الغرب zu lesen! Mit الغرب bezeichnet Maim. das Maghreb, was er sonst auch voll مغرب nennt. Vergleiche die Ausführungen bei FRIEDL. Einleitung S. XVIII, Anm. 1. Gerade im Zusammenhang mit Andalus wird das Maghreb besonders hervorgehoben. Maim. führt allerdings auch Arabie und arabische Sitten an, cf. Kilajim, V, 8 (S. BAMBERGER, Frkf. 1891) ור' אליעזר יקול אן אלערב תתרכה פי אראציהם..... לא יחרם גיר פי בלאד אלערב, doch gerade die Zusammenstellung von انـدلـس u. العرب und besonders die La. des hebr. Codex המערב sichern etwas die Richtigkeit der La. الغرب. So kann der hebr. Text für den Sinn ausschlaggebend sein! Hier spielt wieder einmal ein kleines Pünktchen mehr oder weniger eine für die richtige Erkenntnis des Culturhistorischen nicht unbedeutende Rolle! Die besondere Hervorhebung der andalusischen Ärzte zeigt auch Moreh nebuchim I. 42.

14. وصحّ صحّة. Diese Wendung findet sich genau so in der Abhandlung „Über die Gifte" المقالة في ذكر السموم (Cod. Oxf. Hunt. 427 I, 3) صحّ هذا صحّة لا شكّ فيها.

15. قدر العشر der hebr. Codex liest כשיעור היין, er hat statt العشر, الشراب gelesen.

16. الادوية ist höchstwahrscheinlich verschrieben für الاوقيّة, das in dieser Zusammenstellung bereits in Anfang des K. II vorkommt.

17. درهم für درهما, oder als Status construktus mit dem folgenden لسان verbunden? Besser wohl ابن السان ثور. Cf. Fī tadbīr III; S. 65.

## Kap. III.

18. تحمل ist hier sicherlich تجمل zu lesen, gerade im Gegensatz zu dem folgenden يفصّل.

19. المرة الصفراء. Vergleiche Fī tadbīr K. I, S. 292 *d*.

Kap. VI.

20. المصندلة, مصندل. DOZY: ayant l'odeur ou le couleur du bois de sandal. Hier dürfte „Sandelholzasche" gemeint sein. Vielleicht wäre hier besser الخرق „mit Sandelholz aromatisierte Stoffe" zu lesen.

Kap. VII.

21. لا مدخل. Der gleiche Sinn bei FRIEDL. z. W. לא מדכ̇ל להם פי הדא אלג̇רץ̇ „sie haben nichts mit dieser Sache zu schaffen".

Kap. VIII.

22. ريحان. Der hebr. Codex überträgt וזרע הדס. Myrtensamen. Nach den Lexicis wie auch St. H. d. A. 914, hat ريحان die Doppelbedeutung: basilicum und Myrte. Vergleiche auch LÖW, Flora der Juden, Wien 1924, S. 80 u. 258; ريحان bedeutet die Duftpflanze kat exochen". An eine Identificierung des ريحان mit Gartenmyrte bei Maim. ist schwer zu glauben, da auch Fī tadbīr II (Ende) شاهسفرم (= ريحان cf. STEINSCH. ibidem) und الآس in einem Satze zugleich figurieren. B. paraphrasiert zu شاهسفرم ועלי הבזיליקון היא אלחבק, ein Beweis, dass ريحان und حبق (siehe STEINSCH. ibidem) als basilicum aufgefasst wurden. Cod. M. überträgt الآس mit ההדס. Auch B. Z. M.: C. wird ريحان u. VIII, i. آس besonders erwähnt! Unser Übertrager hat insofern dem Maim. Unrecht getan, als Maim. آس als הדס „Gartenmyrte" auffasste. Der Verfasser des Cod. B. u. M. (in Fī tadbīr) kann also nicht der Übertrager unserer Abhandlung sein! Dass ريحان übrigens allgemein „Duftpflanze" bedeutet, zeigt schon etwas sein Derivat ريحاني, hebr. ריחני, cf. Granada und B. Z. M. (hebr. Cod.) 6*b*, 7*b*, 10. DOZY z. W. basilic-Origan. Au Maghreb est ailleurs myrte, Gl. Esp. 199.

23. ترنجان. DOZY: de citron. St. H. d. A. 384 corongen. meliza = باذرنجبوية Hebr. Cod. überträgt וזרע תרנגאן. Siehe Ibn Baitar (Übersetzung Sontheimer), S. 108 u. 109: ترنجان andalusische Bezeichung.

KAP. IX.

24. يقطين von قطن gebildet. Eine ähnliche Bildung wie das hebr. קטנית. FREYTAG: Planta omnis erecto caule carens, auch so Fr.-arab. Lexicon, Beyrouth, 1888, toute plante sans tige, courge allongée „sich streckender Kürbis". LANE: The plant, that has no ساق, but conventionally applied to the gourd, see سكاح plante rompante. Also „Kriechkürbis". STEINSCH. und LÖW führen das Wort nicht an.

Kap. X.

25. والسفرجل, cydonia Hebr. Cod.: החבושים, in XI אלספרגל, in VII adj. ספרגלי und darauf wieder החבושים. Solche Variationen zeigen sich oft bei den hebr. Übersetzern, genau so variieren auch die Übertrager des Fī tadbīr. K. I (Ende) und K. II (Anfang). Dort figuriert neben diesen beiden auch קודו und קווינץ, קודניץ (cydonia). Maim. in Kil. I, 4 idenficiert سفرجل mit פרישין! Bei den Übertragern des Fī tadbīr und hier wird regelmässig פירא oder פריש, auch פריש für كمثرم gesetzt! Zu der Gleichsetzung von مشمش und برقوق siehe Hämorrh. VI, 12. Cf. auch Anm. 30 u. 31.

26. الترقّى. Der hebr. Cod. fährt fort: אל המוח, es scheint tatsächlich ein الى الدماغ ausgefallen zu sein.

27. كالسفوفات. Der hebr. Cod. überträgt והתרופות כספופ׳, indem er das Arabische beibehält. Er hätte analog dem استفّ in Granada IV, 2 (אכל אבק) (cf. T. A. S. 53) ein Äquivalent wie כעפר, כאבק bilden können, doch wäre das wohl nicht verständlich genug gewesen.

28. يغثى. DOZY: غثى IV exciter des nausées, Brechreiz bringen. Das Hebr. gibt es mit dem allgemeinen אסתניסות (אסתנס krank, schwach sein) „Schwäche" wieder.

29. خالط. Das Hebr. übersetzt: ואפ׳ נתערב, als ob خالط ب stehen würde.

Kap. XI.

30. والكمثرى. Das hebr. Cod. hier ausnahmesweise ואלאנאץ, sonst

כמתרא. Ob ein anderer Text vorgelegen hat? Hier stimmt er etwas mit Kilajim I, 4 überein: Die Vulgärbereichnung für כמתרא ist אלאנגאץ.

31. الخوخ. Hebr. Cod. אלכוך, וכן אלכוך והם האפרסקים sind also Pfirsiche. Das stimmt überein mit Kilajim I, 4 ופרסקין אלכוך. In 20*d* wird betont, dass خوخ die syrische (palästinensische) Bezeichnung für אנאץ (Pflaume) sei. Es ist auffallend, dass eine solche Bemerkung sich nicht bereits in Fī tadbīr (Ende), oder hier und in K. 13 findet! Für die Botanik sind scheinbar zwei Sprachgebiete vorhanden, Maghreb und Egypten einerseits, und Syrien mit Palästina andrerseits. So bezeichnet in Maghreb u. Egypten اجاص, برقوق die Pflaume (cf. Hämorrh. VI, 12) und خوخ die Pfirsiche, in Syrien, bezw. Palästina اجاص die Birne und خوخ die Pflaume! Vergleiche übrigens Löw, Ar. Pfl. S. 149.

32. مادّة. Hebr. Cod. חומר cf. T. A. Ätiologie.

33. على وجه النصيحة. Hebr. Cod. על דרך העצה, wäre besser על צד העצה. In der entsprechenden Stelle der hebr. Überzung des Fī tadbīr K. II (Ende) wird على جهة النصيحة للناس übertragen: על צד המוסר. Also ein anderer Übertrager!

34. ما هو منصوص في مقالته تلك. Hebr. Cod. כמו שנכתב במאמרי בהנהגת הבריאות. Darnach weist hier Maim. auf seine eigene Abhandlung Fī tadbīr hin! Unser arabischer Text في مقالته bezieht es aber auf die Abhandlung des Galen, wie auch aus der Stelle in Fī tadbīr ersichtlich الى حين وضع المقالة, und nicht auf Fī tadbīr selbst! Immerhin bleibt die Lesart des hebr. Codex bemerkenswert.

## Kap. XII.

35. هذه الذى. Hier sollte entweder هذا الذى oder هذه التى stehen, entweder ein Fehler des Schreibers, oder gar ein lapsus auf Kosten des Temperamentes des Schriftstellers!

## Kap. XIII.

36. الافثيمون Epithymum. Siehe die verschieden Laa. d. W. St.

H. d. A. 134. Dozy indentificiert افتيمون mit كشوث, cf. ibidem كشوث. Cuscuta epithymum, comme on lit dans le Gl. Man. هو صنف من الافيتمون, qui ajoute que cette plante est inconnue au Maghrib. Zu كشوث siehe Löw. A. Pfl. 230. Cuscute ist danach ein Gewächs auf dem היזמא Strauch, das als Gärungsstoff verwendet wird.

Kap. XIV.

37. من وقت دون وقت bedeutet wohl: in einer Zeit mehr als in der anderen, d. i. bald mehr, bald weniger. Cf. Caspari III 447, 6. Cf. Al-hidājā ... IV, S. 202 وهو عرض يتهيّأ في وقت دون وقت, was Juda ibn Tibbon übersetzt: והוא מקרה מזדמן בעת אחת ואין מזדמן בעת אחרת.

Kap. XV.

38. خوخيّة. Eine Nisbebildung von خوخ wie das folgende تمر هندية von تمر هندى.

39. لالقاء? Dieses Wort ist in der Handschrift nicht klar zu lesen!

Kap. XVI.

40. قلبيّة hier im Sinne von „herzstärkend". Der hebr. Codex bildet es genau nach לביים. Cf. Cod. hebr. 280 München: סמים ליביים.

41. بصورتها النوعيّة. Im Hebr. wörtlich nachgebildet: בצורתם המינית. Das folgende لا بمجرّد كيفيّتها gut übertragen: לא באיכותם המופשט.

Kap. XVII.

42. ولم يرتفع der hebr. Cod. liest ולא הועילו כלל זה החולי, er las scheinbar arabisch: ولم ينفع اصلا بذلك المرض.

43. في الغاية. Das Hebr. überträgt fast sklavisch genau החזקים מאד בתכלית. Ebenso sklavisch nachgeahmt das folgende הקרובים מן המזוזנות. Es ist etwas Wahres daran, dass ein moderner hebr. Schriftsteller viel gewandter oft das Arabische übertragen würde als ein Tibbonide.

44. فناحيك fehlt im hebr. Codex.

45. متوالية تتولت bedeutet: hinter einander nehmen. Der hebr. Cod. gibt wieder כשילקחו נמשכים. Das جملة blieb unübersetzt.

## Kap. XVIII.

46. قليل بعد قليل. Es muss lauten: قليلا بعد قليل, ebenso falsch K. 21. Dort aber bald darauf richtig قليلا. Also eine Crux des Schreibers! Es scheint als einheitlicher Begriff gefasst zu sein, da auch Cod. P. einmal קליל בער קליל liest. Die Wendung lautet sonst: قليلا قليلا peu à peu. Sonst sagt Maim. in seinen Arbeiten gern أوّلا أوّلا vergl. Fī tadbīr K. IV.

## Überblick.

Maimonides gibt sein eigenes Urteil über die Verordnungen der Aerzte ab, die einen billigt er, die anderen weist er teils ruhig erwägend, teils mit etwas ironischer Beize zurück. Er macht dabei oft den Aerzten (K. 9) aufrichtige Koncessionen, tadelt aber andrerseits (K. 6) die Behandlung nach äusseren Symptomen und wünscht ein entschiedenes Eingehen auf die eigentliche Krankheitsursache. Im Ganzen empfiehlt er dem leichten Hämorrhidarier und an Obstruktion Leidenden allgemeine Hygiene: regelmässige und mässige Gymnastik, periodische Bäder, periodischen Aderlass und Magenleeung, besonders aber zweckdienliche Diät, Meiden aller Drastika und jeder Gewohnheitsstörung mit Ausnahme der Cohabitation, sich darin mit dem Regimen sanitatis voll und ganz deckend. Vor allem abführende Mittel (Aloe, Senna, Rhabarber etc.), magenstärkende, viel stimulierende, appetitanregende, dabei viel Wert auf guten Geschmack und schöne Farbengestaltung legend! Für die Herzunruhe verordnet er Stimulanzen wie Moschus, Kampfer, Stierzungenwein, auch Latwerge mit Jacint, Smaragd, Silber und Gold! Dem Aufsuchen des heissen Klimas widerrät er, als schädlich für die Melancholie. Als massgebende Autoritäten bezeichnet er Galen, Avicenna, Arrazi, besonders Avenzoar. Die Diagnosticierung des Leidens des Sultans (K. 3) zeigt die traditionelle Abhängigkeit des Maim. von seinen Vorgängern. In seiner Darstellung des Hämorrhidalleidens

berührt er sich vielfach mit seinen Ausführungen in seiner Specialabhandlung über die „Hämorrhoiden".

## Kap. XIX.

47. الكتيم, sonst كتوم in einigen Lexicis.

48. ذريّة enfants, posterité. Der Sinn ist nicht ganz klar. Vielleicht liegt ein Schreibfehler vor! Es wäre an دربة „Sachkenntnis" zu denken!

49. تسايطه. Ein dunkles Wort. Vielleicht verschrieben für لبسائطه „seine Grundelemente". Dieses Wort findet sich noch an Ende des Kap.

50. أَلّف in der Bedeutung von „componiern", auch so in Hämorrh. IV.

51. طباشير. Nach FREYTAG: medicamentum, quod reperitur in inferiore cannae Indicae parte. Ebenso AVICENNA, II, 616 spodium radices cannavum adustae (im arab. Text hinzugefügt وهذا يكون فى بلاد الهند). Also ASCHE, aus der Wurzel der Canna indica gebrannt. Ähnlich auch STEINSCHN. H. d. A. 1263 concrétion de bambou, spodi. Genauer sagt FREYTAG (Gross. Lexicon): liquor specie sacchari concretus in arundine Indica majore ... in India Saccar Bambu dicitur. Wenig Klarheit bringt LÖW, Aram. Pflanzennamen, 1881, S. 54, das ط für βουβώνιον hält, weil es die Bubonen heilt". Das frz.-arab. Lexicon sagt gar: طباشير craie, Kreide. Auch Ibn Baitar (Sontheimer Übersetzung) fasst طباشير als Bambuszucker und erwähnt seine herzstärkende Kraft (S. 180). Er citiert dabei das in „De viribus cordis" des AVICENNA in der Drogentabelle Gesagte: Spodio inest proprietas confortandi cor et laetificandi.

52. سكر الطبرزد Harter Zucker. Von ihm sagt Ibn al-Baitar II, 152*b* (cf. D. M. Z. Bd. XXIII, S. 193. R. DOZY: Über Sontheimers Übersetzung des Ibn al-Baitar) واصله تبرزد اى انّه صلب ليس برخو ولا ليّن والتبر الفاس بالفارسيّة يريدون انّه نحت من نواحيه بالفاس. (Nach der Übersetzung DOZY's ibib.). „Dieser Zucker heisst eigentlich (im Persischen) Tabarzad. Da er nämlich hart, nicht schlaff und nicht weich ist, und Tabar

im Pers. „Beil", bedeutet, so will man mit diesem Worte ausdrücken, dass diese Art Zucker an den Seiten mit dem Beil behauen wird". Auffallend ist die dort angeführte fehlervolle Übersetzung Sontheimers, Z. B. الفلس die Gegend Elfas!

53. بصير في قوام. Seltener ist صار in Verbindung mit في statt الى. Sonst sagt Maim. ويبخذ له قوام cf. Hämorrh. K. IV und Fī tadbīr K. II.

54. اقراص pl. von قرص. Dozy: gâteau, pastilles. Cf. Avic. V, 1, 8 trochiscus, Pastille. Demnach bedeutet das ff. قرّص „Pastille bereiten".

55. خميرته. Sein Ferment, hier und weiter wohl im Sinne von „treibende Kraft". St. H. d. A. 772 nur خمير, ebenso das folgende والخمير in unserer Abhandlung. In „de cordis viribus" des Avicenna (siehe Überblick) firmamentum.

56. بُسَّذ. Dozy: corail.

57. الفلنجمشك. Dozy wie Avicenna فرنجمسك St. H. d. A. 1460 beide Laa. Dozy: „fränkischer Misk!". Dozy scheint darunter das Moschusgewürz verstanden zu haben! St. H. d. A. ibidem (nach Avicenna) ocimum gariofilatum, also „nelkenduftendes Basilienkraut". Ebenso Löw, die Flora d. J. S. 275, „fränkischer Moschus", ursprünglich قرنفل بستان Gartennelke. Er zitiert Salmasius Hyl. 144; herba quaedam odorata, quae folengiemusch ab odore muschi dicta est Arabibus, eam Latini interpretes vocarunt ocimum caryophyllatum. Inde sunt et cariophylli flores sic vulgo dicti. Auch in unserer Abhandlung wird فلنجمشك in der Zusammenstellung mit „Ocimumsamen" das ocimum gariofilatum bezeichnen.

58. جدوار. St. H. D. A. 431. Zedoar, filipendola, während درونج (doronicum) ibidem 814 doronic, radix von جدوار ist. Nach Dozy z. درونج gibt es 2 Doronica: 1. von Khorâsân, 2. von Scham (Palästina-Syrien), qui porte aussi le nom جدوار. In unserer Abhandlung folgt hier „römisches doronic, also ein drittes! Nach Ibn al-Baitar (cf. R. Dozy: Über Sontheimers Übersetzung des Ibn al-B.) sind übrigens Zedoar und Antola (vergl. auch Fī tadbīr III) im Form und Wirkung sich sehr ähnlich. Auch Avic. zu zedoaria macht auf die Ähnlichkeit

von zedoaria und durungi! aufmerksam, er hält zedoar für schwächer als durungi! AVICENNA bezeichnet das durungi (z. W.) als frustum lignosum radicale, eine holzige Wurzel, was auch mit der Beschreibung in „Deutsches Apothekerbuch, Stuttg. 1842. S. 268", radix Zedoariae übereinstimmt. Die Zittwer-Gilbwurz, $1\frac{1}{2}$—3 Zoll lange und $\frac{1}{2}$—1 Zoll breite und dicke, halbierte oder gevierteilte, längliche Stücke darstellend". Doronic ist also früher vielfach als pars pro toto mit Zedoaria identificiert worden. Die spätere Pharmacie kennt demnach nur radix Zedoariae. Bei Maim. wird immerhin zwischen zedoaria und doronic scharf unterschieden. Es wird, wenn es fehlt, durch zerumbet ersetzt, was auch schon AVIC. z. W. bemerkt: loco ejus ponitur zerumbet.

59. مسحوقا. So lesen beide Codd. statt مسحوق. Es scheint der adverbiale Accusativ als stehendes Beiort festgehalten worden zu sein.

60. اقلّه. Das Suffix geht wohl auf den Zeitbegriff: سنة اشهر zurück.

61. استقصى بالاستقصاء. „Bis zum Aussersten etwas tun", vergl. auch das folgende مستقصى السحق.

62. ويجرى ان hat Bedeutung: „es findet sich oft, dass". Wahrscheinlich ist ein عادة oder ein مجرى zu supplieren, also ein elliptischer Ausdruck. DOZY führt nur an; اجرى عادة introduire un usage.

63. عالج عن, „behandeln, gegen etwas".

64. المالنخوليا صعب. Auffallend ist صعب und nicht الصعبة. Es scheint das Ganze als feststehendes Krankheitsbild und einheitlicher Begriff gefasst zu sein. „Die schwere Melancholie, die manischen Einschlag erhält". Es scheint hier der dem modernen Psychiater geläufige Mischzustand der agitierten Depression angedeutet zu sein. Siehe dazu Westphal im „Lehrbuche der Psychiatrie" von BINSWANGER, Jena 1920, S. 131.

65. سُبْعِىّ. DOZY: féroce.

66. رمانيا granatapfelartig oder granatapfelfarbig.

67. اليأس. Nachdem man ihn aufgegeben hatte. C. P. liest merkwürdigerweise איאס!

68. امزاج. Der Plural fand sich bei DOZY: le pl. امزاج chez. Alc.

(Pedro de Alcala, Vocabulista) C. P. אמזנה. Das folgende المزج ist fehlerhaft.

69. ربّ الكدر. DOZY: شراب الكدر. Bait. II, 338. واما شراب الكاذى فانّه المعروف بشراب الكدر cf. sous كاذى c'est le persan !كدر كاذى oder كاذى (FREYTAG) Pandanus odoratissimus, arbre, qui ressemble au palmier et qui croît dans l'Inde, en Chine et dans le midi de l'Arabie. On se sert de son écorce en guise de papier et il donne une huile comme sous le nom دهن الكاذى voyez Gl. Bardroux, Bait. I. 456*b*, II. 337*b*. A. R. 196. STEINSCHN. hat das Wort nicht. LÖW, Flora der Juden, S. 305 als Nr. 11 unter den Palmaceae: Pandanus odoratissimus (kādī, kāḍī). C. P. hat über das כדר zweimal ein נ gesetzt, sodass man für כדר — כנדר lesen müsste. Siehe Überblick!

70. يتقوّم. C. P. liest יתקאום; kann hier nur bedeuten „Consistenz annehmen". Es schafft sich die Medicin eben eigene Termini! Es ist nur dabei bemerkenswert, dass in den übrigen medicinischen Abhandlungen des M. dieser Terminus sich bis jetzt nicht gefunden hat. Sonst wird gesagt: يوخذ له قوام. Auch hier zeigt sich vielleicht eine vorwärtsschreitende sprachliche Entwickelung.

## ÜBERBLICK.

Unbedingt sollen in der fürstlichen Apotheke zwei Latwerge vorhanden sein, das eine, das RAZI verfasst, das andere, das AVICENNA componiert hat. Die Composition des RAZI findet sich in seinem (1 فى دفع مضار الاغذية, die des AVICENNA in seinem فى الادوية القلبيّة. Sie werden wörtlich zitiert! Beide Werke sind im Urtexte noch gar nicht veröffentlicht! Von letzterem existiert nur eine lateinische Übersetzung in dem Canon des AVICENNA, Ven. 1595: de viribus cordis. Die in Berlin (Preussische Staatsbibliothek) befindliche arabische Handschrift: (2 احكام الادوية القلبيّة ist leider unvollstandig und enthält gerade die letzten Kapitel,

1) München 840 (BROCKELMANN I. S. 235).
2) Hss. Verzeichnis d. K. Bibl. zur Berlin. W. AHLWARDT 1893. Nro 6359 (236—50).

denen unser Auszug angehört, nicht. Eine sehr schöne und akkurat geschriebene Handschrift traf ich in Gotha [1]) an: كتاب فيه الادوية المفرحة القلبيّة. Mit dieser habe ich unsere Stelle verglichen. Charakteristisch für die Stilistik dieses Schreibers ist die regelmässig syndetische Verbindung der einzelnen Drogen im Recepte, das Auslassen des auch überflüssigen وزن bei Quantitäten, und eine grammatische Inkorrektheit bei der Verbindung der Zahlen 3—10 mit dem Hauptwort. Der Schreiber sagt stets ثلث, اربع, سبع, ثمان - دراهم. Statt der getrennten Aufführung des roten und weissen Behenkrautes setzt der Schreiber stets بهمين „beide Behens". Man hat dem Maimonides oft den Vorwurf der laxen Behandlung des Zahlwortes gemacht! Hier zeigt es sich wieder, dass solche Stilfehler auf das Conto des Schreibers und nicht des Autors zu setzen sind, was YAHUDA in seinem Farāid al-qulūb bis zur Evidenz erwiesen hat. — Es kommen auch starke Schreibflüchtigkeiten vor wie الاخر على على خالها statt الاخرى على خالها, مستكه für مسكه, زمانا für رمانيا [2]). Den Fehler des وردت für وزنت hat auch diese Handschrift. Besser als unsere Hs. liest sie: المالنخوليا الصعب الذى يضرب [3], بزر الخس statt بزر الحبثى, يقرص regelmässig statt يقرض, sie fügt nach بزر القثاء وزن اربعة ein ترنجبين عشرة در ورد احمر اربع, eine Lesart, die auch die lateinische Wiedergabe hat. Die Hs. stimmt oft mit dem Cod. Poc. überein, so يلقى statt يعمل, das richtige الامزجة statt الامزاج [4]), مجفف statt يجفف. Eine neue Version bietet die Stelle مسك مسحوق - مثقال, in Ms. GOTHA: عنبر سحقا شديدا ويكون جملة الجميع (die lat. Version mit der des Cod. Poc. übereinstimmend). Eine gewisse Schwierigkeit bietet die DROGE ربّ الكدر „Saft der Pandanus-palme", in Cod. Poc. auch als כנדר zu lesen! Tatsächlich liest Cod. GOTHA كندر. Diese doppelte Lesart gibt auch die lateinische Übersetzung siehe deutschen Text) wieder. Es ist also ungewiss, ob كدر oder

---

1) Catalog PERTSCH, Arabica III. N. 1995 (1—38).

2) Cod. Leiden 958 liest من الياقوت الرماني wie die lat. Übersetzung.

3) Cod. Leiden: مالنخوليا ضعف.

4) Cod. Leiden: المزاج.

كندر zu lesen ist? Die Schwierigkeit wird dadurch erhöht, dass beide كدر und كندر Bäume sind, und der Saft der Rinde dieser beiden aromatisch ist. Es könnte allerdings bemerkt werden, dass es eher ein „Weihrauchharz" als „Weihrauchsaft" gibt, und dass das übliche Wort dafür صمغ الكندر sei, das tatsächlich immer wieder im Canon des AVICENNA bei der Charakterisierung der DROGE كندر verwendet wird. Dazu kommt noch, dass nach Ibn Baitar (cf. DOZY z. W.) ein شراب الكدر und ein دهن الكدر von der Rinde bereitet wird. Andrerseits ist wieder zu erwägen, dass كندر in der tabellarischen Aufreihung der herzstärkenden Mittel des „de viribus cordis" des AVICENNA namentlich aufgeführt wird, und „die Kraft seiner Rinde nach Dioscorides (cf. Ibn Baitar, Sontheimer, Stuttg. 1842. II Bd. S. 400) dieselbe wie die des Gummi selbst ist". Vielleicht bietet die Mitteilung Baitars ibidem S. 338, dass der كدر Wein in seiner Wirkung dem indischen Weihrauchweine (كندر) sehr ähnele, und sehr oft mit diesem vermischt werde, eine lichtbringende Lösung für die therapeutische Gleichwertigkeit und leichte Vertauschung beider! Die Leidener Handschrift Ms. Or. 958, von Herrn Bibliothekar Pr. C. VAN ARENDONK liebenswürdigst verglichen, und die hebr. Hs. 280 München, lesen ebenfalls nur كندر. Es spricht also viel für die richtigere La. كندر. Cod. GOTHA hat das folgende فخشب nicht, sondern nur فمن „von dem". Die lateinische Übersetzung: si non invenitur, ponatur ligni . . ! — Kulturhistorisch bedeutsam ist die Mitteilung des AVICENNA, dass er „Einige [1]) mit fürstlicher Lebensart an der schweren Melancholie, die sich bis zur Manie steigert, welche wilde Tobsucht ist, behandelt habe". Haben darnach die Fürsten seiner Zeit vielfach an Wahnsinn gelitten, und sollte dieser eine Folge fürstlicher Üppigkeit und Ausschweifung (der lues) gewesen sein? Ein kurz apostrophiertes Sittenbild der Zeit und des Sultanlebens! Merkwürdig ist die Wiedergabe dieser Stelle in der lateinischen Übertragung: „Jam autem cum hac medicina curavimus quosdam [1]) circa principium de melancholia

---

1) Auch der hebr. Übersetzer (Cod. 280 München) fasst بعض من يجرى als „Einige von denen", und nicht als „Einen" auf.

vergente ad maniam". Circa principium! Soll das „grundsatzgemäss, in der Hauptsache", bedeuten, oder ist es gar eine Wiedergabe des arab. مجرى يجرى? Vielleicht fehlte in der arabischen Vorlage des Übersetzers das Wort الملوك, oder wollte er absichtlich die Fürsten nicht so stark compromittieren! AVICENNA drückt sich ja selbst etwas vorsichtig aus! — Auch die Krankheitserscheinung الجنون السبعىّ „die wilde Tobsucht", bietet insofern Schwierigkeit, als der lateinische Übersetzer sie lupinum daemonium nennt! Unter lupinum daemonium ist sicherlich die Wolfs- oder Hundewut zu verstehen, die auch Lycanthropie oder Kynanthropie genannt wird. Hat sich dabei der Übertrager von der wörtlichen Bedeutung des سبعىّ, dem Adjectiv zu سبع, fera rapax (Lane; of, or relating to an animal of prey) leiten lassen, oder ist er vielleicht nur dem Zeitgeist gefolgt? Möglicherweise bedeutet hier سبعىّ gar nicht „wolfsartig", sondern allgemein „wild"! Ich habe diesen Terminus in dem Canon des AVICENNA gesucht, aber nicht wieder angetroffen. Nur in dem Capitel über canis und vulpes rabiosus fand ich IV, 6, 4 folgende Stelle über den Biss der Maultiere: فعض صاحبه فجنّ صاحبه جنون الذى يعرض من سائر الكلبى. „Sie beissen ihre Herren, und ihre Herren verfallen in Wahnsinn, der auch von den übrigen Wut-Tieren herrührt". Ob nun dieser Wahnsinn auch daemonium lupinum genannt wird? Auf jeden Fall erscheint mir eine Übertragung jener durch Wolfsbiss erfolgten manischen Erscheinung auf alle manischen Krankheitsbilder im Mittelalter sehr naheliegend, da nach AVICENNA ibidem die betreffenden Krankheitssymptone denen der Lycanthropie sehr ähneln. H. VON ZIEMSEN, Handbuch der Geisteskrankheiten, Leipzig 1878, zeichnet sie S. 106 genauer (Lycanthropen, Cynanthropen) als eine Wahnvorstellung, bei der sich der Patient in einen Wolf verwandelt glaubt, heult und beisst. „Ausserordentlich ausgebildet im Altertume, namentlich bei den phantasiereichen Griechen, trieb diese epidemische Wahnsinnsform besonders im 14—16 Jahrh. im südlichen Europa ihr Unwesen. Heutzutage sehe ich in diesen Unglücklichen Melancholiker mit centraler Perversion der Leiblichkeitsgefühle. Jedenfalls sind auch gewisse religiöse Vorstellungen zur Erklärung der Pathogenese mit einzurechnen". Vergl. auch W. GRIESINGER, Pathol.

Therapie, Braunschweig 1870, S. 81, der einen Fall aus dem Jahre 1541 (ein Mann aus Padua) berichtet. Schon der Talmud (Chagigah 3*b*) kennt die Wolfswut גנדריפוס *κυνάνθρωπος* als eine geistige Aberration und charakterisiert den davon Befallenen genauer: „Er wandelt nachts allein umher" היוצא יחידי בלילה. BERGEL, Die Medicin der Talmudisten, Leipzig 1885, S. 38, sagt zu גנדרפוס „Eine aus der Melancholie sich entwickelnde Seelenstörung, welche darin besteht, dass der von ihr Befallene ein Hund oder Wolf zu sein glaubt, das Geschrei dieser Tiere nachahmt und sich in Wäldern oder auf Friedhöfen (Cf. Chagigah ibid) verläuft und um sich beisst". Er citiert auch ZIEMSEN. Es wird wohl nicht zu erweisen sein, ob AVICENNA und sein Nachfahre Maimonides hier wirklich diese so charakterisierte Wahnsinnserkrankung oder ganz allgemein eine Form der manischen Erkrankung gemeint haben! — سكر طبرزد wird hier übrigens mit de zuccaro albissimo übertragen, wie auch im Canon selbst II, 755 bei zuccarum das arabische ابرده الطبرزد وهو الطف, mit frigidius est tabarzet album et subtilius wiedergegeben wird, auch im Moschusrecepte des Rāzi dieser Zucker mit السكر الابيض الطبرزد bezeichnet wird. Stark abweichend ist die Lesart des Cod. Leiden in dem Satze: يتناول الشربة منه مع وزن طسوجين جندبا دستر. Sie liest: ... مع دانق حلتيث طيب, mit einem Danek duftender Asa, eine La., die auch die lateinische Übersetzung in einer Randbemerkung wiedergibt: sumat dosim ejus cum danich vel cum sexta parte 3. i. altit chid? est asse dulcis. طيب bedeutet wohl hier „duftend" und nicht „süss", wie das auch aus AVICENNA selbst z. W. حلتيث hervorgeht: وبالجملة الحلتيث صنفان منتن وطيب ليس بقوى الرائحة, duarum est specierum, quarum una est foetida, alia est odorifera, non fortem habens odorem, eine Lösung zugleich des Rätsels, dass Asa foetida als Gewürz in der Speise gebraucht wird (cf. LÖW, Flora d. Juden. II, S. 453). Auch das Moschusrecept des Abu Bekr Muḥ. ben Zakarijah AR-Rāzi habe ich in der Münchener Handschrift 840 nach gesehen. Sie ist sehr schön und grosstypig geschrieben, besonders charakteristisch durch weitausgezogene, die ganze Seite füllende Kapitel- und Drogenüberschriften, bei denen der Anfangsbuchstabe mit dem folgenden durch einen langgezogenen Haarstrich verbunden ist. Die

Abhandlung wird dort auch: كتاب فى دفع مضار الاغذية betitelt und ist im Auftrage des Said und Emir Abul-Abbas Aḥmed b. Ali, Herrn und Emirs der Gläubigen verfasst. Der Emir wünscht eine umfassende und erschöpfende Darstellung des Themas, die mit der Erwähnung „der natürlichen Ursachen" beginne und dann die einzelnen Punkte aufzähle, über deren Nutzen alle Theoretiker und Praktiker übereinstimmen [1]). So teilte RĀZI seine Schrift in zwei Teile ein, einen ersten (1—91): „Über die einzelnen und detaillierten Materien" und einen zweiten: „Über die allgemeinen Grundsätze" [2]). Im zweiten Teile S. 32/33 fand ich unser Recept unter der Überschrift: صفّة دواء المسك النافع من الخفقان ولا يسخن. Das Recept ist vollständig übereinstimmend, nur fehlt vor dem طبرزد das الابيض, vor اوراق, من اوراق, vor العارض, هذا. Besonders bemerkenswert in der Einleitung der Schrift sind die gehäuften Eulogieen auf den Emir!

## Kap. XX.

71. الجذام. Cf. FRIEDLÄNDER: جذام V devenir lepreux Dal. III, 18. b. 9. (Dalālat al-ḥairin, le guide des égarés par S. MUNK, Paris 1856—66). Die hebr. Übertragung des Sam. b. Juda ibn Tibbon hat ibidem: עד שהצטרע. Also جذام Aussatz! Nach FREYTAG: جُذِمَ correptus fuit seu laboravit lepra aut potius elephantia. جذام morbi genus, elephantia, qua saepe extrema membrorum exeduntur pereuntque relictis albis vestigiis. Darnach جذام lepra oder besser elephantiasis! Frz.-arab. Lexicon z. W.: elephantiasis (sorte de lèpre), also eine Art der Lepra! Variatio delectat! Das Eine erhellt daraus, dass

---

1) بتأليف كتاب فى دفع مضار تام مستقصى وان اميل فيه من ذكر العلل والاسباب التى تخص الفلاسفة الطبيعيين الى ذكر المعانى والنكت الجزوية التى يعم نفعها جميع الناظرين فيها المستعملين لها.

2) واذكر فى الاولى منها الامور الخاصّة والجزويّة وفى الثانية القاونين العاميّة الكليّة.

lepra und elephantiasis pathologisch etwas Gemeinsames hatten, nämlich das „Verstümmeltsein der Gliedmassen", was eben sprachlich durch جذام, hebr. גָּדָם zum Ausdruck gelangte. AVICENNA Lov. 1593 (IV. f. 3. 3., IV. f. 7. 2., III. f. 22. 1.) unterscheidet الجذام lepra, داء الفيل elephantia (Fussverdickung), البرص albaras alba (morphea in cute). جذام die lepra, am Rande auch elephantiasis genannt, wird برص, wenn sie die Hautoberfläche ergreift. Man spricht auch von lepra leonina, wenn das Gesicht des Patienten dem Löwen ähnelt, und er so gierig wie der Löwe nach Nahrung greift. In den annotationes dazu wird diese lepra Arabum mit elephantia Graecorum identificiert, und AETIUS citiert, der bei der elephantiasis: leontiasis und satyriasis unterscheidet. Der Name elephantiasis für lepra rührte demnach gar davon her, dass man die Deformation des Gesichtes, das bald den Ausdruck eines Löwen, bald eines Satyrs annahm, mit dem Bilde eines Elefantenkopfes verglich? KATZENELSON (Die rituellen Reinheitsgesetze in der Bibel u. im Talmud, Monatsschrift f. Geschichte u. Wissensch. des Judent., Berlin 1899, 43 Jahrg., S. 99) erwähnt auch die Doppelanwendung der elephantiasis als irrtümliche medicin-geschichtliche Erscheinung! Er behauptet übrigens, dass das Wort lepra gar nicht „Aussatz" bedeute, sondern Schuppenausschlag, dass also auch die LXX u. Vulgata unter lepra nicht Aussatz verstehe, und deshalb צרעת auch nicht Aussatz sei. Der Irrtum rühre daher, dass جذام und برص fälschlich mit lepra statt mit elephantiasis von den mittelalterlichen Übersetzern wiedergegeben sei. KATZENELSON übersieht dabei, dass die mittelalterlichen Übertrager meistens unmittelbar aus dem Hebräischen geschöpft, dort צרעת gefunden haben, das für sie eben mit lepra identisch war! Auf jeden Fall wurde für die Folge an der Identificierung der lepra Arabum mit der elephantiasis Graecorum dogmatisch festgehalten. So sagt HERXHEIMER (Grundlage der patholog. Anatomie, München. 1922, S. 93) beim Artikel lepra (elephantiasis Graecorum). „Sie gehen dann (die Flecken) in prominente Knoten über, welche konfluiern und elephantiasartige Verdickungen herbei-

führen können". Also elephantiasartige Verdickungen begründen den Namen elephantiasis! Eine neuere Auffassung will in der elephantiasis Graecorum und der lepra Arabum eine Syphiliserkrankung sehen. Vergleiche dazu „Aus einem Briefe des Herrn Consul WETZSTEIN an Prof. FLEISCHMANN (Nachrichten über die Angelegenheiten der D. M. G. 1868, S. 310)". „Zum Kotâl rechnet man nach gemeinem Sprachgebrauch auch zwei Krankheiten, den Aussatz برص und die Syphilis, vom Volke داء الفرنج die „Frankenseuche", von den Gebildeten جذام genannt. Das letztere Wort, welches eigentlich Gliederfrass bedeutet, erhielt diese veränderte Bezeichnung wohl der Grundbedeutung (amputare) seiner Wurzel halber, denn die Syphilis tritt in Syrien sehr zerstörend auf. Der damit Behaftete heisst جذوم pl. جذماء und مجذوم pl. مجاذيم". Das tertium comparationis bleibt eben immer das Bild der Verstümmelung, das bei den verschiedenen Krankheiten namenbildend ist! Auch STICKER (Janus, Sept.—Oktober 1924, S. 394) sagt: Mit der lepra Arabistarum und elephantiasis Graecorum ist Aussatz und Syphilis wechselweise zusammengeworfen worden". In unserer Abhandlung handelt es sich möglicherweise auch um syphilitische Erkrankung! Das wäre ein ganz neues Moment der Beleuchtung der Leiden jener Zeit!

72. المخاطيّة. مخاطى muqeux, morveux (arab.-franz. Lexicon).
73. المسمنة aliment, qui engraisse (arab.-franz. Lexicon).
74. بالتلقيم. لقم II. DOZY: faire des bouchées de pain, les préparer pour avaler. Damit ist unser „Mästen" gemeint.
75. يعلف. علف I. DOZY: engraisser.
76. مزبلة. DOZY: monceau de terre, Erdklumpen (Schmutz), wohl identisch mit زبل.
77. مرثة. DOZY: saleté, Morast. Das deutsche „Morast" scheinbar von مرث stammend!
78. افتقدب ويفتقد. DOZY: prendre soin de quelqu'un.
79. ملو. DOZY: autant que.
80. حواصلها. DOZY: le pl. حواصل désigne une espèce de fourrure, c'est-à-dire la peau et les plumes de la poche de cet oiseau (pélican). Hier also wohl Kropf.
81. ساعات. Hier zweimal im Sinne von „einigen Stunden". ساعة

bedeutet auch nach FREYTAG: pars quaedam diei et noctis.

82. فلا بأس. In dem folgenden c. ولا بأس الطيب, besser Cod. P. بالطيب! Das Hebr. überträgt es mit אין קפדה בטובות הריח „bedeutet nichts, macht nichts". Mose ibn Tibbon in seiner Übertragung der Abhandlung: „Über die Gifte" (Cod. München 111) gibt arabisches ولا بأس بالعسل (Cod. Oxf. Hunt. 427, Kap. VI) mit והוא צריך אל הדבש und gleich darauf ولا بأس بشراب سكنجبين mit ולא יסתפק מבלתי: Es genügt nicht ohne" wieder. Also variatio delectat!

83. اليمام. Siehe den gleichen Hinweis in „Gifte und ihre Heilung". STEINSCHN. (Virch. Arch. f. pathol. Anatomie 1873, Bd. 57, S. 85). Wahrscheinlich übersetzt St. ibidem ein hebr. סגולה als Äquivalent des arab. خصوصيّة mit specifisch: welche durch specifische Kraft den Verstand klärt (Suppe der Turteltauben). Vergl. auch Fī tadbīr Kap. IV Ende. Dort sind statt يمام – حمام angeführt. Cf. auch Chullin III, 3 (Wohl, Frank. 1894).

84. جدى. Ist الجداء الرضيعة Fī tadbīr K. I plural, oder ist جدى (جدا) generis communis? Die hebr. Übersetzung ibidem: הגדי היונק.

85. خاصّة. Cf. FRIEDLÄNDER z. W. „speciell".

86. استعدّ يستعدّ. Siehe DOZY: se prémunir dans le sens de préparer aussi c. ب. Hebr. Cod. überträgt es: ראוי שיבחר ממנו.

87. الشديد الحمرة. Fehlt im hebr. Cod. bis الشديد المرارة, durch das Homoioteleuton verführt.

88. سادجة. DOZY: سادج azyme, ungesäuert.

89. المصلوقة. DOZY: صلق très souvent pour سلق cuire. Doch bald darauf السليق, مسلوقا. C. P. liest hier אלמסלוקה.

90. المغمومة. DOZY: غمّ cuire dans un huguenot, mettre à l'étuvée (schmoren).

91. المعرّقة. DOZY: عرّق proprement de la viande, qu'on a fait suer, signifie de l'étuvée.

92. اخضر. C. P. liest אלכצׄרה, das رازيانج als feminin. aufgefasst. Überhaupt Vorliebe des C. P. für das feminin,, vergl. das folgende אלורד אלמרבה statt אלמרבי!

93. ولا بدّ من. In den medicin. Werken des Maim. meistens so mit Inf. konstruiert, vergl. Haem. I. פאן כאן לא בד מן תנאול, Fī tadbīr II, Ende فان لم يكن بدّ من التدبير u. ff. Dagegen in Dal. Hair. I. 12*b*. Z. 15. פאן לם יכן בד מן אן יכוז צלמי מחורים. Siehe dazu FRIEDLÄNDER z. W., der die Construktion mit من und dem inf. gar nicht anführt.

94. السليق. DOZY: du bouilli.

95. يتهيّأ ان eigentlich: soll bereit sein, dass .....

96. رقيقة. Fehlt im hebr. Codex.

97. سكر وخل. Hebr. Cod. מחומץ ודבש, Beim folgenden سكر وخل liest der Cod. מחומץ וסוכר ויין.

98. جربنا ذلك. Hebr. Cod. ונסיונו זה statt וְנִסִּינוּ זה.

99. دفوع. Hebr. Cod. ונסה אותו זולתיו פעמים רבות. Hier also دفوع plur. von دفعة (mehrere) Male. Diesen plur. fand ich nicht in den Lexicis. DOZY erwähnt nur بالدفعة souvent, parfois. Hebr. müsste es übrigens genauer heissen: ונסה אותו זולתינו.

100. ويوخذ له قوام. Hebr. Cod. überträgt freier: ויבושל עד שיהיה לו עצמות יפה.

101. ويعقد. Hebr. Cod. nicht genau: ויעשה משקה כתואר המשקים.

102. وانما. Fehlt im hebr. Cod. bis يوخذ. Das Nächste im hebr. Cod. umgestellt!

103. الثلث. Hebr. Cod. einfacher: יותר מג׳ אוקיות.

104. لان السكر. Fehlt im hebr. Cod. bis غذاء فاضل, durch das Homoioteleuton غذاء فاضل verursacht.

105. دوائية. Im C. P. דואייא, beides originelle Weiterbildungen von دواء. Vergl. K. 17 u. Fī tadbīr, Einleitung.

106. بسائط. Hebr. Cod. שפשוטיו, gute Übertragung, zugleich die sprachliche Ähnlichkeit des arab. بسط mit dem hebr. פשט illustrierend.

## ÜBERBLICK.

Ständige Speisen sollen Brot, Fleisch und Wein sein. Das über Brot und Fleisch Gesagte findet sich in seinen Grundzügen be-

reits in Fī tadbīr K. I. Kein ganz feingesiebtes und ganz kleiefreies Mehl soll bei der Brotbereitung, nur zartes, nicht zu fettes Fleisch von jungen Tieren, mit Vorzug Geflügelfleisch, soll zur Mahlzeit verwendet werden. Die Wendung (beim Brote) ويكون ظاهر الملح ظاهر الخمير, im Fī tadbīr K. I. umgekehrt: ظاهر الخمير ظاهر الملح bleibt dunkel. Der hebr. Übertrager ibidem gibt wieder: ויהיה נראה חמוצו ויושם בה מלח כראוי Arendonk, Leiden, schlägt vor: sodass die Säuerung wie Salz aussieht. — Die Haltung und Fütterung des Geflügels wird sehr eingehend geschildert und entspricht etwas dem fürstlichen Hofe. Das Mästen und Stopfen verbessert scheinbar nicht die Qualität und erleichtert noch weniger die Verdauung. — Die Anweisung über den Wein zeigt viel Anklänge an das bei Avicenna, I, fen. 3, 2. Angeführte: Et scias etiam, quod ex vinis illud melius, quod inter vetustatem et novitatem est aequale et est clarum, album, quod ad rubedinem trahit, bonum habens odorem, aequalis saporis et quod neque est acre neque dulce. — Bei den übrigen Speisesorten wird viel Wert auf Sommer und Winter, und dabei auf pikante und appetitanregende Zukost und Zubereitung gelegt. Limone, Citrone, Essig, Wein, stets mit Zucker vermischt, sollen die Speise besonders schmackhaft machen. Auch die orientalischen Gewürze dürfen nicht fehlen, selbst beim Braten Rosenwasser, auch Safran soll das Herz erfreuen! Am Spiess gebratene Hühner, mit Wein angefeuchtet, zeigen den verwöhnten Geschmack, wie das Ganze das Bild eines Menus für Feinschmecker ist! Eine besonders stärkende Kost ist der Hydromeltrank. Avicenna erwähnt ihn auch an verschiedenen Stellen seines Kanons. In I, fen. 2, 3. wird auch dabei des Galen gedacht: sicut dixit Galenus; quod succus granati calefactos semper fortes efficit et hydromel infrigidatos semper reddit vigorosos (de pulsu, qui provenit ex cibo et potu).

## Kap. XXI.

107. يغتدى. Es findet sich so noch dreimal in diesem Kapitel. Wahrscheinlich fehlt der diakritische Punkt, und es soll يغتذى gelesen werden. Es variiert dann mit dem danebenstehenden يتغدى (يتغذا!) von غدى V „am Morgen essen" sonst wird in diesem Kapitel dafür تناول بالنهار ausführlicher gesagt.

Der hebr.-arab. Cod. P. kann diese Schwierigkeit nicht lösen, da die diakritischen Punkte bei ינתדי und יתנדא regelmässig fehlen. Ganz dieselbe flüchtige Schreibweise und Schwierigkeit bei dem gleichen Worte siehe: A volume of the Book of Precepts by Ḥefeṣ B. Yaṣliaḥ (Arab. Text). B. HALPER, Philadelphia 1915 (Jew. Quaterly Review, Vol. V, N⁰. 3, S. 439, Anm. I, 20) אלאנדיה. This is اغذية pl. of غذاء, not اغدية pl. of غداء as the latter is restricted to food eating in the morning, that is to say breakfast. In Fī tadbīr I u. II غذاء, تغذاء, اغتذى einmal in der Bedeutung „gespeist werden".

108. جين ذلك eigentlich: während dessen, unterdessen. C. P. liest חיניד. Das folgende اوقتين für اوقتان.

109. اسراع. C. P. liest אסרע חרכה. Vielleicht اسراع als IV Infin. gefasst!

110. ملمسة. DOZY: Touche, pièce de clavier. Klaviertaste, hier auf das Physiologische übertragen „Erregung", gehört demnach als Beitrag zur Terminologie der arabischen Medicin".

111. الحلواء. C. P. אלחלוה wohl nicht allgemein „süsse Früchte". DOZY: حلوة, pl. von حلو, espèce de datte très douce. Bei STEINSCHN. H. d. A., auch bei LÖW: „Die Flora der Juden" nicht gefunden. Nach Löw. Aram. Pflanzennamen, 1881, S. 383 bedeutet حلوة Gezzar anisun = رازيانج شامى syrischer Fenchel. Wohl hier nicht am Platze!

112. ويجد. يجد kann von وجد avoir assez (de bien) und eventuell auch von جدّ s'appliquer (allerdings mit في) abgeleitet werden! Am besten ist wohl die La. des C. P. יחד = يحدّ limiter.

113. نغم „Leise-singen", auf die Saiten hier bezogen. Möglich wäre auch die La. des C. P. ינם, يغمّ für تغمّ (cf. FRIEDL. zu غمّ étouffer): bis die Saiten gedämpft werden".

114. علّتها ihr Übel. C. P. liest ענהא „aus ihr". Beide Laa. sind möglich!

115. ويشاغله, شاغل siehe DOZY: distraire quelqu. C. P. liest einfacher ישגל.

116. التلكين. C. P. liest ללחין „sofort".

117. كان ليس. Siehe diese Construktion CASPARI, 1866, S. 348. Auch B. HALPER, QR. 1915. Vol. V, 3, S. 348: פאמא אן כאן לים קוה נסמהא.

118. يبالى, بلو III mit من statt ب siehe FRIEDL. z. W. „sich kümmern".

119. ويقتقد. DOZY: اقتقد examiner, considérer attentivement (vergl. das hebr. פקד).

120. القارورة. DOZY: urinal, Uringlas, unser deutsche Wort „Karaffe".

121. فجاجة. DOZY: acerbité, acrisie, crudité des humeurs.

122. اوْلَى. Mit اوّل in C. P. vertauscht. Das folgende وليعلم vielleicht für وليعمل!

123. يعوّل. Siehe FRIEDL. zu عول II c. على vorhaben, beabsichtigen.

124. اطراف طيب. FRIEDL. zu طرف führt an: Toh. III, 271, 6. וראשי בשמים אלנבאת אלעטר כלה ויסמונה ראשי בשמים כמא יסמיהא אלגמהור במצר אטראף אלטיב. Die Stelle ist: Ukzin III, 15: „ראשי בשמים sind alle Gewürzpflanzen, und man nennt sie ראשי בשמים, wie auch das Volk in Egypten sie אטראף אלטיב nennt. Es soll wohl bedeuten: Alle starkduftenden Gewürze werden als ר' בשמים „Hauptgewürze" bezeichnet, wie sie das Publikum in Egypten „vorzügliche Gewürze" nennt. Es wäre also nach Maim. اطراف الطيب ein specifisch egyptischer volksmundlicher Ausdruck! Auch sagt die hebr. Übertragung des Commentars: ראשי בשמים ר"ל קצות הבושם, dem קצות genau اطراف wiedergebend! طيب ist übrigens hier collektivisch gebraucht und als plur. gefasst.

125. ملال C. P. liest wohl richtiger ملاك. ملال für ملال Inf. I von ملّ könnte bedeuten als denom. von ملّة (cf. DOZY II faite une loi) „Gesetz sein", also „Gesetz ist die Bedingung". ملاك „Grundlage der Angelegenheit ist dass". Wäre gar ملأك zu lesen, in dem Sinne „wenn du erfüllst" die Bedingung?

126. كلّ جمعة. Bedeutet hier wohl in Verbindung mit باكرا und dem folgendem ذلك النهار „jeden Freitag" und nicht „jede

Woche". Ist hier an die Feier des Selamlik bereits gedacht? Vergl. übrigens: MC. zu Pesachim, KRONER, Berlin 1901, V, 1. יום נמעה.

127. ولا سبيل. Siehe FRIEDL. z. W. فلا سبيل لذلك. Ham. 46, 18: und es ist nicht erlaubt.

128. المنحرفة. DOZY: حرف VII décliner, انحرف عن الاعتدال signifie s'éloigner du juste milieu, voyez Prol. I. 148, 12 (ou المنحرف est l'opposé de المعتدل). Auch hier عدل und انحرف zusammengestellt! Eine ähnliche Auffassung siehe Dal. I, 46*a*, wo Maim. das hebr. נחרפת durch das arab. מנחרפה deutlich macht: נחרפת מנאנם ללערבי יעני מנחרפה אי זאילה ען מלכיה אלרק למלכיה אלזוניה. MUNK: changé. in einem anderen Zustand verwandelt, verändert. Hier wohl unser „abnorm".

129. حمض. C. P. liest حبض. حمض bedeutet: Säuern, حبض tönen, gurren. Beide Laa. sind möglich.

ÜBERBLICK.

Das Kapitel enthält das genaue Tagesprogramm der Lebensweise des Sultans für Winter und Sommer, für den Winter zuerst, da die Uebersendung der Abhandlung gerade in diese Jahreszeit fällt. Dabei werden die beiden Möglichkeiten, die Sitte des Soupers oder der Ausfall desselben ganz besonders berücksichtigt. Die Ordination bestimmt: Frühes Aufstehen, Trinken des Hydromels (bei Durst vorher Oxymel und bei Verschleimung des Urines Zibebenoxymel), Ausreiten ohne Ermüdung, graduell fortschreitende Gymnastik, dann eine Speisesorte, besonders Junghahn, als Dessert Früchte oder Aehnliches, darauf Schlafen, was der Sänger durch einwiegenden Gesang bewirken soll. Nach dem Schlafe eine angenehme, leichte Lektüre oder anregende Unterhaltung. Falls Souper, dann etwas Wein, eine halbe Stunde darauf eine Fleischspeise, dann wieder musikalisches Einschläfern. Fällt das Souper aus, dann Wein, soviel man vertragen kann, ganz nach Gewohnheit etwas anregende Limonade, auch eventuell etwas Geflügelbraten, endlich Eindämmern durch Musik. Bei Stuhlverhärtung soll das Trinken gemässigt, das Souper ausge-

lassen werden, auch die Gymnastik soll unterbleiben. So soll auch am Tage des Badens die Gymnastik gemildert und darauf sogleich gebadet werden. Dem Bade folge, vergleiche die Ausführung im „Fī tadbīr", der Schlaf sogleich. Für den Coitus sind zwei Zeitpunkte geeignet. Am FREITAG soll die gymnastische Uebung ausfallen! In der Sommerhitze bevorzuge der Sultan das Kühle der Temperatur und der Speisen, Moschusarznei oder Jacintlatwerg, ganz besonders aber den Gerstenschleim entweder vor dem Aufstehen oder vor dem Zubette-gehen. Der Nutzen dieses Schleimes ist sehr gross, was bereits HIPPOKRATES ausspricht. Er ist ein reines Lebenselixir in der Darstellung des Maimonides! Nur bei Stuhlverhärtung hat er zu unterbleiben. — Das Lob des Gerstenschleimes singt auch AVICENNA in hohen Tönen an verschiedenen Stellen seines Canon, ganz besonders in IV, 2, 1. Er sagt von dem كشك الشعير kist hordei: وكشك الشعير نعم الغذاء فانه يجمع الى ثخونته واتصاله ملاسة وزلقا وجلا وترطيبا ولينا... وتسكينا العطش وسرعة نفوذ ـ وقد كان القدماء يستعملون حيث يحتاج الى تلطيف تدبير الطف من التدبير بالكشك وماءه. In lateinischer Uebertragung: Et kist quidem hordei est bonus cibus ipsum enim aggregat ad glutinationem et digestionem suam et lenitatem et planitiem et lubricitatem et abstersionem et humestationem .... et sedationem sitis et velocitatem penetrationis. — Et antiqui quidem usi sunt, ubi necessaria est subtilitatio regiminis subtilioris regimine. Der Kist Hordei ist eine gute Speise, (nach dem arab. Texte), denn er vereinigt bei seinem Dick- und Festwerden das Flachsein (des Leibes), das Schlüpfrig- und Glattsein, das Feucht- und Weichmachen, das Durstlöschen und schnelle Durchdringen (der Därme). — Die Alten haben sich des Kist bedient, sobald es notwendig wurde, die Anleitung (Gesundheitsanleitung) besonders subtil zu gestalten. Hierbei ist wohl auch an den HIPPOCRATES vornehmlich gedacht! Auch Ibn BAITAR (Sontheimer II, S. 98) erwähnt die medicinische Bedeutung des Gerstenschleims.

## Kap. XXII.

130. يقدر ان. Cf. Anm. 5.

131. بأنسه. ب أنس vivre dans la familiarité de quelq., „eine freundschaftliche Beziehung zu jemandem haben". Also hier

am besten „um freundschaftliches Wohlwollen". Der feine Begriff der „intimen Beziehung zu jemandem" ist besonders im der Wendung أنس s. إلى ausgedrückt: s'habituer à quelqu. et devoué familier avec lui. Diesen Begriff mit seinen feinen Nünancierungen wiederzugeben, hat dem hebr. Übertrager immer besondere Schwierigkeiten geboten: Kitab Al-hidāja īlā far. (S. YAHUDA) III, 5. S. 155. ولا يأنس الا اليه Tibbon: ולא ימצא קורת רוח כיאם עמו „Er findet nur bei ihm Wohlbehagen", ibid. III, 9. S. 166. ولم يأنس الى برّهم, ולא בטח בגדולתם „Er vertraut nicht auf ihre Grösse", Prolegomena des Kitab Al-hidāja (Monatsschrift f. Gesch. u. Wiss. d. J. 1906, S. 122. S. EPPENSTEIN) اذا أنس الى طبيب, סמך על רופא „er verlässt sich auf den Arzt", was EPPENST. als ungenau bezeichnet und in והוא כבר התרגל עם הרופא verbessert, „wenn er am den Arzt gewöhnt, mit ihm vertraut ist".

132. يتنقد. Siehe FRIEDL. z. W. نقد VIII c. على tadeln.

133. المتشرعون Theologen. Siehe FRIEDL. z. W. ונאיה קדרה אלמחקק ענדי מן אלמתשרעין. „Die höchste Leistung desjenigen unter den Theologen, der nach Wahrheit sucht, ist nach meiner Meinung.....

134. مسكت. DOZY: سكت عن passer sous silence.

## ÜBERBLICK.

Diese mehr religionsphilosopische Betrachtung ist in meiner Specialarbeit: „Der Mediciner Maimonides im Kampfe mit dem Theologen", KRONER, Oberdorf-Bopfingen, 1924, eingehend besprochen und nach ihrer philosophischen wie ethischen Bedeutung gewürdigt worden.

## SUPPLEMENT (NACH COD. P.).

135. ערק סום. Sonst عود سوس, cf. Fī tadbīr K. II, S. 30 u. IV, S. 62 u. 65. Auffallenderweise erwähnen St. H. d. A. 1079, LÖW, Ar. Pfl. 378 und seine Flora der Jud. S. 436, nur عرق سوس. Auch Asthma, K. VII (Codex München 280)

liest ערוק סוס גרור. Der Übertrager ist SAMUEL BENVENISTE. عرق سوس radix liquiritiae. Die hebr. Übertragung kurz ליקריציה, anders in Fī tadbīr K. II (S. 11): M. B. u. Safir Halevi: ריקליציה, רקוליציה, ריגאליסאה.

136. סוכר נבאת. נבאת vielleicht corrumpiert für טברזד, vergl. K. 19. Die hebr. Übersetzung liest סוכר לבן. Auch AVICENNA fasst طبرزد als albissimus, siehe Überblick zum K. 19.

137. דארציני אלצין Chinachina? Der gleiche Terminus findet sich in der Abhandlung des AVICENNA: في الادوية القلبية (Codex Gotha) in unserem K. 19 citierten Recepte دارصيني الصين, das der lateinische Übertrager mit cinnamomi [alitinii] wiedergibt. Auch in der Drogentabelle ibidem beginnt die betreffende Beschreibung: cinnamomum alitinium calidum est in fine secundi. Das alitinium scheint besser altchinium = chinesich zu sein (vgl. LÖW, Flora der Juden, S. 113 دارصيني dar tchini). Auch STEINSCHN. H. d. A. 792 führt دارصيني الصين an, fasst es aber als quinquine. Quinquina bedeutet „chinesiche Rinde", Fieberrinde (fiebervertreibend), vielleicht identisch mit der cortex cedrelae febrifugae, die „Deutsches Apothekerbuch, Stuttg. 1842 als Chinachina von Ostindien bezeichnet. Nach der dortigen Darstellung gibt es übrigens viele als cortices chinae ausgegebene aromatische Rinden. Am einfachsten wäre es ja, دارصيني الصين für „chinesichen Zimmt" zu halten, wie auch Ibn Baitar (S. 404) als ersten und ächten den „chinesichen Zimmt" anführt. Der Terminus bedarf sicher noch genauerer Untersuchung. Zum Schluss entdecke ich bei LÖW (Flora der J. III, S. 260), da ein Index noch fehlt, die Droge „Cinchona", aus türk.-arab. ḳinaḳina, Macl. quinine = kina. LÖW erwähnt den arab. Terminus nicht.

138. צבר אסקוטרי Aloe von Sukutre (Insel). Vergleiche dazu LÖW, Ar. Pfl. S. 426, wo ausgeführt wird, dass صبر seiner appellativen Bedeutung nach jeden bitteren Pflanzensaft wie den der Aloe, des Wermut, des Oleander, des Opuntienkaktus bedeutet. Vergl. auch LÖW, die Flora der Juden II, 150 ff. St. H. d. A. führt صبر اسقوطرى nicht an. AVI-

CENNA dagegen kennt ihn sehr genau, I, K. 66: aloe — et ejus aliud est succotrinum, aliud arabicum ....., illud quidem melius est, est succotrinum, cujus aqua est sicut aqua croci et odor ejus est sicut odor myrrhae. — Sonst braucht Maimon. in seinen medicin. Werken für Aloe عود und عود هندى. Cf. auch Deutsches Apothekerbuch, Stuttg. 1842: soccotrinische Aloe. Genaueres gibt Ibn Baitar (Sontheimer) II, S. 123.

ÜBERBLICK.

Ähnliche Recepte gegen Husten finden sich auch bei AVICENNA. In einem solcher Recepte (AVIC. V, 2, 5) صفة دواء اخر للسعال figurieren auch: رمان, الخشخاش, اصول السوس, عروق السوس, بزر كتان. Bei den Hiera-compositionen (AVIC. V, 1, 3) فصل فى صنعة ايارج فيلاغراوس figurieren ebenfalls: صبر اسقوطرى, زعفران, الاذخر, دارصيني, سليخة, سنبل, حب بلسان.

---

ABKÜRZUNGEN.

B. Z. M. H. Kroner, Beitrag zur Medicin des XII Jahrh. Oberdorf-Bopfingen. 1906.

Hämorrhoiden. H. Kroner, Die Hämorrhoiden in der Medicin des XII u. XIII Jahrh. Harlem 1911.

Granada. H. Kroner, Eine medicin. Handschrift des Maimonides aus Granada. Leiden 1916.

Fī tadbīr aṣ-ṣiḥḥat. H. Kroner, Gesundheitsanleitung des Maim. für den Sultan Al-Malik al-Afdal. Leiden 1925.

T. A. H. Kroner, Zur Terminologie d. arab. Medicin u. zu ihrem zeitgenössischen hebr. Ausdrucke. Berlin 1921.

Friedländer. I. Friedländer. Arab.-Deutsches Lexicon zum Sprachgebrauch des Maimonides. Frkf. 1902.

St. H. d. A. M. Steinschneider, Heilmittel der Araber. Wien 1897.

# † CHARLES GREENE CUMSTON.

Un des plus anciens et des plus dévoués collaborateurs du *Janus* vient de disparaître.

Le Dr. CHARLES GREENE CUMSTON est né en 1868 à Boston (Massachusetts). Il était issu d'une très vieille famille d'Angleterre. Ses ancêtres étaient de ces Cavaliers, qui sous le règne d'Elisabeth allèrent coloniser la Virginie.

CUMSTON vint tout jeune en Suisse. Il fit à Vevey d' excellentes études secondaires et y prit le goût des humanités, puis il se fit immatriculer à la Faculté de médecine de Genève. Il fut l'assistant du Dr. KUMMER, chirurgien de l'hôpital Butini, prépara sa thèse dans le laboratoire du professeur D'Espine et fut reçu docteur en 1893.

Il revint à Boston où, spécialisé dans la chirurgie et la gynécologie, il acquit bientôt la réputation d'un opérateur habile et d'un savant distingué. Il devint le chirurgien titulaire de plusieurs hôpitaux des environs de Boston et l'estime de ses confrères l'appela à occuper le fauteuil de Vice-Président de l'Association américaine d' obstétrique et de gynécologie.

Et voici qu' après vingt années de cette existence doublement laborieuse, il fut pris de la nostalgie de la Suisse et du désir de finir ses jours sur les rives du lac Léman qui lui avaient laissé tant de souvenirs d' adolescence et de jeunesse et où il avait trouvé la compagne de sa vie. Il se fixa à Genève à la veille de la grande guerre.

Depuis longtemps l'histoire de la médecine sollicitait son attention et ce fut ainsi qu'il adhéra des premiers à la Société française d' histoire de la médecine, fondée en 1902. Désormais il se consacrera tout entier à ces études.

Souhaitons que quelqu'un donne un jour la liste de ses travaux, qui, rédigés en français et en anglais, — car il maniait

avec une aisance égale les deux langues —, portent sur les points les plus divers de l'histoire de la médecine. Bornons-nous à citer le titre de l'un de ses plus récents et de ses meilleurs ouvrages, de sa lumineuse *Introduction to the history of medicine*, qui est la version anglaise du cours professé par lui à l'Université de Genève [1]). Rappelons aussi qu'en juillet 1925 il organisa et présida à Genève le Vde Congrès international d' histoire de la médecine et que ce Congrès eut un très grand et très légitime succès.

Esprit d'une haute culture, aimable compagnon, cœur loyal, âme désintéressée, CUMSTON part, regretté de tous ceux qui l'ont connu; je perds en lui un ami très cher.

Dr. ERNEST WICKERSHEIMER.

---

1) Cf. *Janus*, 1927, p. 43—44.

# DIE BESCHWÖRUNG IN DER MEDIZIN DES ALTEN AEGYPTENS

VON

Dr. J. G. DE LINT,
Den Haag.

---

Beim Studium des Papyrus Ebers fällt es einem stets wieder auf, wieviel Schwierigkeiten die Uebersetzung bietet. Es besteht eine Uebersetzung von Joachim, die er unter Leitung und Beratung von Prof. Lieblein im Jahre 1890 herstellte. Seitdem hat aber die Aegyptologie grosse Fortschritte gemacht. Durch Vergleichung der bekannten Papyri hat die Grammatik eine festere Basis erhalten und die Bedeutung zahlreicher Hieroglyphengruppen ist klar gelegt worden. Gleichzeitig ist der Standpunkt aus Joachims Periode, nach dem man durch Conjuncturen die dunklen Stellen im Text anzufüllen versuchte, verlassen worden. Ist die Bedeutung eines Worts nicht deutlich genug, so lassen wir es jetzt lieber unübersetzt. Wreszinski versprach nach der Veröffentlichung seiner Transcriptionen und Uebersetzungen der medizinischen Papyri von Berlin und London eine gleiche Bearbeitung des Papyrus Ebers; 1923 erschien der erste Teil: die Transcription in Hieroglyphenschrift, die Uebersetzung und das Commentar lassen noch auf sich warten. Inzwischen ist der erste Teil des ausführlichen ägyptischen Wörterbuchs von Erman veröffentlicht worden. Für diejenigen, die den Papyrus Ebers studieren, ist dies Wörterbuch eine grosse Enttäuschung. Eine ganze Anzahl Namen von Krankheiten und Bestandteilen von Recepten sind auch hier noch unübersetzt geblieben und mit kleinen Sätzen umschrieben worden, wie: „medizinischer Aus-

druck, kommt nur im Papyrus Ebers vor", Namen einer Krankheit u. s. w.

Die Schwierigkeiten sind also auch in diesem Wörterbuch ungelöst geblieben. Die Anzahl der Wörter, für die wir keine zweiten in einem anderen medizinischen Papyrus finden können, ist im Papyrus Ebers viel grösser als in den anderen medizinischen Papyri. Ferner fällt es auf, dass die grammatikalischen Regeln, soweit uns diese jetzt bekannt sind, im Papyrus Ebers beinahe stets vollkommen negiert werden. Es bestehen feste Regeln für die Stellung von Object und Subject im Satzbau, Regeln, die notwendig sind, weil kein Bindewort gebraucht wird und die Wortendungen in der so lange bestehenden aegyptischen Sprache verschlissen sind. Im Papyrus Ebers steht alles durcheinander, ein weiterer Grund für die Unverständlichkeit vieler Abschnitte. Fragen wir, wie es kommt, dass der Papyrus Ebers so nachlässig geschrieben und so schwer verständlich ist, so lautet meiner Ansicht nach die Antwort, dass der Papyrus Ebers kein offizielles Werk über Medizin ist. Ebers glaubte seinerzeit, dass sein Papyrus zu den hermetischen Büchern gehörte und zum Unterricht in der Medizin gedient habe. Nichts ist weiter von der Wahrheit entfernt! Ist doch der Papyrus Smith, von dem noch stets keine vollständige Textausgabe erschienen ist und von dem Breasted ein Stückchen übersetzt hat, ein Beweis, dass ungefähr um dieselbe Zeit, aus der der Ebers stammt, in Aegypten medizinische Bücher geschrieben wurden, die auf einem weit höheren wissenschaftlichen Niveau standen. Hier findet der Leser nämlich zu seinem Erstaunen eine rationelle Aufzählung der Erscheinungen der beschriebenen Krankheit, und darauf folgend die Untersuchung, Diagnose, Therapie und Prognose, während der Autor, mit dem Kopf beginnend, die chirurgischen Krankheiten in logischer Folge: Schädel, Gesicht, Hals, Schulter u. s. w. behandelt, also ein Werk, das ungefähr wie ein Compendium aus der Gegenwart aussieht. Es besteht nun ein grosser Unterschied in der Conception zwischen dem Papyrus Smith und den anderen bekannten medizinischen Papyri, die grösstenteils Receptbücher sind, geschrieben in einer von Fremdwörtern wimmelnden Sprache, die in den, wie wir sie nennen würden, offiziellen Papyri, wie das Totenbuch, nicht vorkommen und in

denen, vor allem im Papyrus Ebers, die Sprachregeln volkommen verwahrlost wurden. Die Schlussfolgerung liegt also vor der Hand, dass wir es hier mit einem Volksbuch zu tun haben, geschrieben in einer Sprache, die das Volk gebrauchte.

In der Zeit, in der der Papyrus Ebers geschrieben wurde, etwa 1500 Jahr vor Christus, bestand in Aegypten eine offizielle Medizin, welche die Priesterärzte in den Tempeln ausübten.

Daneben gab es eine grosse Anzahl nicht-offizieller Ärzte (es bestand in Aegypten kein Verbot gegen unbefugtes Ausüben ärztlicher Behandlung), die besonders in den untersten Volksklassen praktisierten, ausgerüstet mit einem kleineren oder grösseren Receptbuch. Diese Erscheinung findet sich in der ganzen Literatur und noch gegenwärtig wird mit dergleichen Receptbüchern praktisiert.

Einen weiteren Beweis für meine Ansicht finde ich in dem Inhalt des Papyrus Ebers. Das ganze Werkt ist gespickt mit Beschwörungen, die, laut Joachin, nichts mit der Medizin zu tun hatten. Lässt er sie doch in der Uebersetzung oft fort und schreibt dann in einer Fussnote: „Die Uebersetzung ist nicht ganz sicher" oder „Diese Zauberworte sind dunkel, es soll deshalb eine Uebersetzung unterbleiben, überhaupt haben ja derartige Formeln wohl kaum einen für uns fasslichen Sinn." Es sind aber gerade diese Beschwörungen, die dem Papyrus Ebers so einen eigenartigen Charakter verleihen; den Charakter der Volksmedizin.

In verschiedenen magischen Papyri, wie die von Leiden, London, Turin und Berlin, werden Beschwörungen erwähnt; ein näheres Studium desselben erhellt so manche dunkle Stelle in den medizinischen Papyri. Vorerst möchte ich mitteilen, was man nach meiner Ansicht unter Beschwörung oder Zauber zu verstehen hat. Die meisten Definitionen, wie Erman, Budge u. a. sie geben, befriedigen nicht vollständig, denn was für eine bestimmte Person Zauber bedeutet, ist es nicht für eine andere. Zu Recht sagt denn auch Lexa: „Il faut chercher la cause de la disparition de la magie dans l'universalisation de la civilisation. Plus la culture nationale est basse et plus le nombre d'hommes éclairés est restreint, plus est grand l'influence de la magie, plus la culture nationale est élevée et plus est grand le nombre d'hommes éclairés, plus est borné le champ de son activité." Sobald das Gesetz von

Ursache und Wirkung dem Menschen entgeht, glaubt er an Zauber. Die Menschen, die zum ersten Mal im Leben einem Eisenbahnzug fahren oder ein Flugzeug durch die Luft fliegen sahen, dachten an etwas Uebernatürliches, während sowohl der Maschinist als der Luftschiffer im Dampf und Benzin die natürliche Bewegungsursache ihrer Maschinen suchen. Der Zauberglaube ist also etwas rein Subjectives und lässt sich objectiv weder beschreiben noch erklären. Sobald die Causalität einer Erscheinung genügend klargelegt ist, verschwindet die Magie. Nur ist bemerkenswert, dass in einigen Fällen gerade die Kulturmenschen etwas für Magie ansehen, das primitiven Völkern als etwas Natürliches erscheint. So stehen im Papyrus Ebers Vorschriften gegen das Ergrauen der Kopfhaare: „koche das Blut eines schwarzen Kalbes mit Fett und reibe damit ein." (65 : 8/9) „erwärme das Blut aus den Hörnern eines schwarzen Stieres und reibe damit ein" (65 : 12/13). Die ägyptische Krankheitslehre war haematisch und man glaubte, dass im Blut des Individuums all dessen Körpereigenschaften vertreten wären. Dem Aegypter war es also sehr deutlich, dass das Blut eines schwarzen Kalbes auch dessen Eigenschaft der Schwarzfarbigkeit besitzen müsste.

Was war nun der Zweck des Mittels gegen den Zauber, der Beschwörung? Zweck war die Vertreibung unerwünschter Zustände und das Hervorrufen der gewünschten. Kranke sehnen sich nach Besserung, Verliebte nach dem Besitz des geliebten Wesens und Feindschaft muss mit dem Tode des Feindes gesühnt werden. In all diesen Fällen nahm man seine Zuflucht zu Beschwörungen. Ein Beispiel genüge: In Aegypten, wo das ganze Dasein auf ein Leben im Jenseits sich gründete, wurden die Vorbereitungen für das zukünftige Leben mit der grössten Sorgfalt betrieben. Um nun sicher zu sein, dass er Familienmitglieder haben würde, die für den Toten sorgen könnten, heiratete der Aegypter sehr früh, doch befragte er vorher die Orakel, um zu wissen, ob er Nachkommenschaft zu erwarten hätte und beschwor die Götter, dafür zu sorgen.

Um das irdische Leben so angenehm wie möglich zu gestalten, machte man von Beschwörungen eifrig Gebrauch und da Krankheit der Feind *κατ' ἐξοχήν* war, nahm man auch hier zu Beschwörungen seine Zuflucht. Die Krankheiten wurden in zwei Kategorien eingeteilt.

I. Krankheiten, deren Ursachen leicht verständlich waren, z. B. Verwundungen im Kampf mit Menschen und Tieren, durch Stoss oder Fall, Vergiftungen u.s.w. und II. Krankheiten, deren Ursachen unbekannt waren, und von denen man nach Analogie annahm, dass etwas Ähnliches vorhanden sein müsste. Litt jemand an Bauchschmerz, so musste sich im Bauch ein Tier befinden, das durch Beissen den Schmerz verursachte. Unter Zwang von anderen handelt ein Mensch wohl mal gegen seinen Sinn und so glaubte der Aegypter, dass ein Fieberkranker unter Einfluss eines bösen Geistes, der sich in dessen Kopf eingenistet, ungewöhnlich reden könne. Tötete eine Epidemie eine grosse Anzahl Menschen, so war es der Zorn irgend einer Gottheit, der diese Strafe über die Menschheit verhängt hatte. Für alle diese Fälle hatten die Aegypter Beschwörungsformeln. Bereits zu Anfang des Papyrus Ebers steht eine Formel, die in allen Krankheitsfällen gesprochen werden muss:

„Hier fängt das Buch an mit der Bereitung von Heilmitteln für alle Körperteile eines Menschen. Ich bin aus Heliopolis entsprossen mit den Höchsten des grossen Tempels, den Schutzherren. Herren der Ewigkeit. Ich bin von Sais gekommen, mit den Müttern der Göttinnen und sie haben mir ihre magische Kraft verliehen. Ich bin im Besitz von Beschwörungen, geschaffen von dem Herrn über Alles, um die Krankheiten zu vertreiben durch die Götter und Göttinnen, durch die männlichen und weiblichen Toten, so viele deren sind, sie befinden sich in meinem Hals, meinen Armen, meinem Fleisch, in meinen Gliedmassen, um die Krankheiten zu vermitteln, die Entzündung und Zauberei in diese meine Gliedmassen eindringen zu lassen, in diese meine Fleischteile, in diesen meinen Kopf, in diese meine Arme. Für mich hat Ra gesagt: „Ich schütze ihn vor seinen Feinden, sein Ratsmann ist Thot, er, der das Wort und die Schrift verlieh; und die Wissenschaft den Gelehrten und den Aerzten gibt, die sich hinter ihm befinden, um gesund zu machen. Er, den die Gottheit lieb hat, erhält ihn am Leben. Ich, ich bin einer von denen, die die Gottheit lieb hat, sie erhält mich am Leben. Auszusprechen bei der Anwendung von Arzneimitteln für alle Körperteile, welche krank sind. Etwas wirklich Gutes, tausende Male erprobt."

Der diese Beschwörungsformel Hersagende beginnt damit, sich möglichst hoch zu erheben: aus Heliopolis entsprossen mit den Höchsten des grossen Tempels, den Schutzherren u.s.w.; darauf versichert er, im Besitze der stärksten Beschwörung zu sein, geschaffen vom Herrn über Alles, eignet sich die Worte von Ra an, nennt Thot seinen Schutzherrn, und endet mit der Versicherung, dass er am Leben bleiben würde, weil er die Götter lieb hätte. Also eine Aufzählung der Tatsachen, die zur Vergrösserung des Beschwörungserfolges dienen müssen.

Im folgenden Hauptstück des Papyrus Ebers wird verkündet, dass neben dem Eingeben von Arzneimitteln Beschwörungen gesagt werden müssten und auch, dass Beschwörungen am ehesten von gutem Erfolge gekrönt sein würden, wenn gleichzeitig Arzeneien angewendet würden. Während der Bereitung der Arzneimittel werden Beschwörungsformeln ausgesprochen. Nahm der die Arzneien Bereitende das Massglas in die Hand, so sagte er:

„Dieses Massglas, das ich ergreife, um eine Arzenei zu messen, ist das Massglas, mit dem Horus sein Auge maass. Da er sein Auge gut gemessen hatte, hat man Leben, Gesundheit und Glück gefunden. Diese Arznei ist in diesem Glase abgemessen, damit die Krankheit, welche diese auch sei, zurückgedrängt werde" (P. Hearst 13/17; 17; 14/2).

Im Papyrus Hearst stehen die Beschwörungsformeln, die bei der Zubereitung der Gerste, des Fetts, das in vielen Recepten gebraucht wird und des Honigs, der ebenfalls ein häufig vorkommende Ingredienz ist, gesagt werden müssen.

Beschwörungsformeln wurden beim Anlegen und Abnehmen eines Verbandes angewendet. In letzterem Falle sprach man die folgende Formel aus:

„Möge mich Isis heilen, wie auch Isis Horus von allen Leiden heilte, die sein Bruder Set über ihn brachte als er seinen Vater Osiris tötete. O, Isis, grosse Zauberin, heile mich, erlöse mich von allem, was schlecht ist, Bösem und Ueblem (buchstäblich übersetzt steht da, was nicht Aegyptisch ist), von den Krankheiten, welche die Götter und Göttinnen, die männlichen und weiblichen Toten verursacht haben, von allen Unglücksfällen, die mich überkommen, sowie Du Deinen Sohn Horus erlöst und befreit hast, wofür ich in das Feuer eingegangen und durch das

Wasser herausgekommen bin. O, dass das Unglück mich nicht ereilt an dem Tage, wo ich sagen muss: Ich bin ein Kind und bejammernswürdig u.s.w. (Ebers 1/10 u. weiter).

In dieser Formel beruft man sich auf Isis, die sich der Macht des Obergottes Ra durch List bemächtigt hatte (siehe Seite 129).

Während der Entbindung wurden verschiedene Göttinnen zu Hilfe gerufen und vor allem der Augenblick der Geburt war von höchstem Gewicht, da dann der Geist von einer der Göttinnen gebildet wurde und den Körper des Neugeborenen in Besitz nahm, ebenso der Augenblick, in dem sowohl gute als böse Götter und Göttinnen und allerlei Geister auf den Geist des Neugeborenen Einfluss ausüben konnten. Kein Wunder also, dass man durch Beschwörungen einen günstigen Einfluss auszuüben versuchte. Der hieratische Papyrus in Berlin N. 3027 gibt hierfür folgendes Beispiel:

„Mersker, (der die Stille liebt). Das Kind kommt zur Welt, Du weisst, o Mersker, wie der Geist das Kind in Besitz nehmen muss, das sich im Körper dieser Frau befindet. Du wirst den königlichen Befehl weiter tragen, der Geb gegeben wurde, um den Geist zu erschaffen, die Seele und alles was von Haut nötig ist und die Windeln für das Kind dieser Frau. Lass' nicht zu, dass irgend welcher Fluch ausgesprochen wird, denn Du bist gut. Lass diejenigen, die es wagen wollten, nicht zurückhalten was Rechtmässig ist, sie mit ihren bösen Mündern! Nout, Du hast alle Götter zu dir genommen und die Sterne sind ihre Lichter. Dass ihre schutzbringenden Tugenden kommen und diese Frau beschirmen! Diese Formel muss der Leser der heiligen Bücher über den zwei Steinen aussprechen, auf denen die Gebärende sitzt, dass er das Fett eines Vogels und Weihrauch auf das Feuer tue. Dass derjenige, der beschwört, die feinsten Leinwandwindeln bei sich habe, dass er in der Hand einen Stock trage u. s. w., (P. B. 3027, 5/8—6/8).

Die Göttin Nout wird die Mutter der Götter genannt und ist meistens auf dem Sarcophag abgebildet und schützt dann die Mumie. Ein Papyrus im Louvre zu Paris sagt von ihr: „Sie schützt Euren Körper vortrefflich, ihr Schutz erstreckt sich über die Dauer des Lebens und die Erhaltung der Gesundheit." Ausser den Beschwörungen zur Erlangung des Guten und Wehrung des

Bösen werden hier Wickel aus feinstem Leinen erwähnt, woraus wir erfahren, dass auch in Aegypten die Neugeborenen gewickelt wurden. Der Hieroglyphentext gibt die Zeichen an für das Wort „gebären" wobei das Determinativ dieses Verbums die Steine zeigt, auf welche sich die aegyptische Frau in hockender Stellung beim Gebären stützte, eine Sitte, die noch in Persien in Schwang ist.

Eine Formel zur Beschleunigung der Geburt finden wir im magischen Papyrus von Leiden, 1348 verso II, 2—8.

„O Ra, o Sonnenkugel, o Götter, die Ihr im Himmel sei, O Götter, die in den östlichen und in den westlichen Ländern wohnt, dieses ganze Land regierend; O, Neunzahl von Göttern, die Ihr in On wohnt und in Khem! Kommt her! Seht, Isis ist am Ende der Schwangerschaft; die Monate, während welcher sie ihren Sohn Horus, den Verteidiger seines Vaters, im Leibe getragen hat, sind vollendet. Kommt her, denn man verschwört sich gegen sie.

Wenn sie nicht gebiert, wird es auf Eure Vernichtung hinauslaufen, o Neunzahl von Göttern. Dann wird der Himmel nicht mehr bestehen, die Erde nicht mehr sein, die fünf Tage, die dem Ende des Jahres zugefügt sind, werden nicht mehr sein, die Opfergaben werden nicht die Götter erreichen, die Herrscher von On. Schwäche wird am südlichen Himmel erscheinen, Kämpfe werden am nördlichen Himmel entstehen und Wehklagen in den Wohnorten der Götter. Die Sonne wird nicht mehr scheinen, der Nil wird nicht mehr anschwellen, wenn seine Zeit kommt.

Ich bin es nicht, der dies sagt, ich bin es nicht, der dies wiederholt. Es ist Isis, die es sagt, es ist Isis, die es wiederholt. Ihr werdet den Zauber brechen, damit Isis ihren Sohn Horus nicht gebäre, den Verteidiger seines Vaters, aber Ihr werdet Wache halten über der Geburt von N., Sohn von N."

Entstand während der Entbindung eine Blutung, so wurde wiederum eine Beschwörungsformel angewendet. Merkwürdigerweise dient diese Formel nur zum Schutz des Kindes gegen schädliche Einflüsse: „auf dass Du beschützt werdest, Kind, Du gesund sein sollst, N. Sohn des N., auf dass Du in Gesundheit gerettet werdest, Du mit Stärke gesegnet seist, Du die Gunst aller Götter und Göttinnen geniessest, der verräterische Feind geschlagen

werde, die verräterische Feindin geschlagen werde, auf dass der Mund derer geschlossen werde, die Dir fluchen" u. s. w. P. B. 3027,15/11—7).

In Aegypten wurde also das Leben und das Wohlergehen des Kindes höher geschätzt als das der Mutter.

War das Kind geboren, so bedrohten es allerlei Krankheiten. Vor allem im warmen Klima Aegyptens wird die gastro-enteritis viele Opfer gefordert haben und ein Sterilisieren der Nahrung war unbekannt. Aus den Mauermalereien in den mammisi, den Geburtskammern, die zu den grossen Tempeln gehörten, geht hervor, dass das neugeborene Königskind unmittelbar nach der Geburt einer Reihe von Ammen übergeben wurde. Die Mutter der Volksklasse wird, falls sie ihr Kind nicht selbst nähren konnte, zur künstlichen Ernährung ihre Zuflncht genommen haben, an der sicher viele Kinder gestorben sein werden. Das beweisen auch die Beschwörungsformeln, in denen gesagt wird, dass der Magen des Kindes krank sei, z. B. eine Beschwörung aus dem hieratischen Papyrus von Berlin, von Erman übersetzt.

„O, Krankheit, die die Knochen bricht und den Stein sprengt, wenn Du in die Adern kommst, komm heraus, geh in den Morast und in die Felder. Geh in den Morast und in die Felder bis zum Ende des Pflanzenwuchses. Die Stimme von Ra ruft die Versorgerin, weil der Magen des Kindes, dem Isis das Leben schenkte, krank ist. Auf welche Weise beschwöre man die Krankheit? Man beschwöre durch ein Zaubermittel, sie aus dem Hause vertreibend. Dann wird die Krankheit niederfallen und fortgehen. Seht hier ist Brand gewesen. Warum musste man ihn löschen? Er wird durch den Zauber erlöschen, der ihn aus dem Hause treibt. Ich beschütze die Glieder durch die Beschwörung, sie aus dem Hause jagend, bis sie vertrieben sind aus dem Kopfe, der Stirn und allen Teilen, die Knoum für dieses Kind erschuf, dem seine Mutter das Leben schenkte." (Berlin, P. Nr. 3027,1/4—9).

Eine andere Beschwörung aus demselben Papyrus lautet:

„Komm heraus, Du, der aus der Finsternis stammst, den Körper betrittst und hineinschleichst mit der Nase nach hinten und das Gesicht rückwarts gekehrt, wodurch verborgen bleibt, wozu Du kommst. Geh heraus, Du, der aus der Finsternis gekommen bist, den Körper betrittst und hineinschleichst mit der Nase nach

hinten und das Gesicht nach rückwarts gekehrt, so dass verborgen bleibt, wofür Du kommst. Bist Du gekommen, um dies Kind zu umarmen?"

„Ich werde nicht gestatten, dass Du es umarmst. Bist Du gekommen, um ihm Ruhe zu besorgen? Ich werde nicht erlauben, dass Du ihm Ruhe besorgst. Bist Du gekommen, um ihm zu schaden? Ich werde nicht zulassen, dass Du ihm schadest. Bist Du gekommen, um es von mir fortzunehmen? Ich werde nicht gestatten, dass Du es von mir fortnimmst. Ich habe dafür ein Zaubermittel hergestellt aus abscheulichen Pflanzen, gemischt mit Knoblauch, der wird Dir schaden, und mit Honig, süss für die Lebenden, aber bitter für die Toten, mit dem Schwanz des heiligen Fischs u.s.w." (Berlin, N. 3027: 1/9—2/6).

In beiden Formeln wird die Krankheit als etwas von aussen in den Körper Eingedrungenes vorgestellt, ein schlechter oder böser Geist, der begreifen kann, was ihm gesagt wird, der durch Ueberlegung von der Nutzlosigkeit seiner Versuche, das Kind krank zu machen, überzeugt werden und dann fortgehen muss, und wenn er nicht folgt, damit bedroht werden muss, dass man ein Zaubermittel auf ihn loslassen werde. Im Text steht ausdrücklich, dass dieses Zaubermittel von abscheulichen Pflanzen und Knoblauch hergestellt sei. Der Glaube, dass man böse Geister durch den Duft schlecht riechender Pflanzen vertreiben könne, findet sich heute noch bei der Landbevölkerung in Brabant. Ruta, die Pflanze mit durchdringendem Duft, wird noch in so manchem Bauerngärtchen gezogen, weil man sie bei Kindern, die Krämpfe bekommen, anwendet. Ein Rutazweiglein, in die Wiege gehängt, vertreibt mit seinem üblen Geruch den bösen Geist, der die Krämpfe verursacht.

Die Ruta war bereits den Aegyptern bekannt; im demotischen Papyrus von Leiden steht eine Formel, um das Gift aus dem Herzen einer Person zu vertreiben, der man einen Liebestrank eingegeben. Man bezweckt, durch Erbrechen das Gift zu entfernen und die Formel muss über einem Becher Wein gesprochen werden, in den man frische Ruta getan hat, die durch ihren abscheulichen Geruch und Geschmack Uebelkeit verursacht.

Obgleich der Glaube an den bösen Geist als Krankheit verursachenden Daemon verloren gegangen ist, hat sich der Ruf der

Ruta noch erhalten und vielleicht wird man später zeigen, dass diese Pflanze irgend ein Alcaloid enthält, das eine günstige Wirkung bei Krämpfen entfalten kann, wie auch die Chamomillae Jahrhunderte lang beim Ulcus cruris mit Erfolg gebraucht wurden und sich später zeigte, dass sie ein stark wirkendes und völlig unschädliches Antisepticum enthielten!

Ein Kind mit gastro-enteritis ist lästig, schreit viel und fällt schwer in Schlaf. Die aegyptische Mutter wusste sich zu helfen durch Eingeben eines Arzneimittels plus Beschwörung.

„Zerreibe die Spitzen der Papyrusstengel fein, vermische sie mit Körnern (?) und mit der Milch einer Frau, die einen Sohn geboren hat. Gibt man dem Kinde hiervon eine halbe Unze, dann wird es einen Tag und eine Nacht einen Schlaf geniessen, der es gesund macht."

Etwas weiter in demselben Papyrus:

„O, Du, der im Wasser lebt, beeile Dich und sage dem obersten Richter, der in seiner göttlichen Wohnung wohnt, Sechmet, der hinter ihm geht.... bring ihm diese Milch" (Berlin, 7/3—5 : 7/6).

Wahrscheinlich werden die undefinierten Körner, die im Recept vorkommen, ein Narcoticum enthalten haben, da das Kind in Schlaf fällt, und Läppchen, getränkt mit Anisbranntwein, welche die Hebammen lästigen kleinen Kindern in den Mund stopfen, was noch heute auf dem Lande vorkommt, finden also ihr Analogon 1500 Jahre vor Chr. Die Milch einer Frau, die einen Sohn geboren hat, ist ein Bestandteil verschiedener aegyptischer Recepte. Sie ist eins der gebräuchlichsten magischen Heilmittel und wird mit der Milch identifiziert, mit der die Göttin Isis ihren Sohn Horus nährte. In der Beschwörungsformel bei Brandwunden aus dem Papyrus von London 1009 wird Isis angerufen, um den Brand mit der Milch, der genesenden Flüssigkeit aus ihren Brüsten, zu löschen.

Die Muttermilch geniesst den Ruf, wie das Blut, die wichtigsten Bestandteile der Mutter zu enthalten. Die Milch einer Mutter, die einen Sohn geboren hatte, wurde höher geschätzt, weil man das männliche Prinzip höher stellte als das weibliche. (Eb. 60/14; 62/10; 62/18 bei Augenleiden. Eb. 9015—91/1 bei Erkältung, N. 3027 in Berlin 7/3—5 bei gastro-enteritis von Kindern, P. 3038 Berl. V. 1/3—1/2 in einem Mittel, um zu untersuchen, ob eine Frau fruchtbar ist oder nicht).

Gewöhnlich wartete die aegyptische Mutter nicht, bis das Kind bereits krank war, sondern versuchte durch Beschwörungen und Anwendung von Amuletten Krankheiten zu verhindern. Eine solche Beschwörungsformel folge hier:

„Dein Schutz ist der Schutz des Himmels, Dein Schutz ist der Schutz der Nacht .... des Tages .... des Goldes .... des Achats .... des Ra .... der sieben Götter, die die Fundamente der Erde schufen und diejenigen vernichteten, die die Herzen von ihrer Stelle rissen."

Nachdem man also das Kind in den Schutz alles dessen gestellt hatte, was man für fähig hielt, Schutz zu gewähren, fährt die Beschwörung fort.

„Dein Scheitel ist der Scheitel von Ra, das gesunde Kind, Dein Hals ist der Hals von Osiris, Deine Stirn von Latet, Herrin von Ebogzew. Deine Haare sind von Neit, Deine Augenbrauen von der Herrscherin des Ostens, Deine Augen vom Beherrscher des Weltalls, Deine Nase vom Erzieher der Götter, Deine Ohren sind von den beiden Najaden, Dein Hals vom Adler, einer Deiner Arme ist von Horus, der andere von Seth, einer Deiner Pulse ist von Sopd, der andere von Nout, Mutter der Götter, die den Platz frei hält in On, wo die Götter weilen, Dein Herz ist von Mont, Deine Brust von Atoum, Deine Lungen von Min, Deine (unübersetzbarer Körperteil) sind von Hefertoum, Deine Milz von Sobek, Deine Leber vom Beherrscher von Hénémmisont, Deine Eingeweide sind gesund, Dein Nabel ist vom Sonnenaufgang, eine Deiner Waden ist von Isis, die andere von Nebthet, Deine beiden Beine sind .... Deine Hüften sind beide Vasen, aus denen der Nil entspringt, Deine Zehen sind Kriechtiere ... es fehlt Dir kein einziger Körperteil."

In diesem Teil werden alle Körperteile unter den Schutz eines bestimmten Gottes gestellt und schliesslich wird nachdrücklich darauf hingewiesen, dass das Kind normal geschaffen ist und kein einziger Körperteil fehlt. Zum Schluss wird dem Kinde der Schutz der Götter bei allen seinen Handlungen zugesichert, auch bei allem, was für das Kind wird getan werden müssen. „Alle Götter schützen Deinen Namen, alle Milch, die Du trinkst, jeden Schooss, auf den Du gesetzt werden wirst, jedes Knie, auf dem Du sitzt, jedes Kleidungsstück, das Du trägst, jede Zeit, in der Du lebst,

jedes Amulet, das für Dich gemacht wird, jede Stelle, an der Du schläfst, jedes Amulet mit Knoten, die für Dich geknöpft werden, jedes Amulet, das um Deinen Hals gehängt wird. Sie schützen Dich durch diese, sie erhalten Dir durch sie Deine Gesundheit, sie erhalten Dir durch sie Deine Kräfte, sie besorgen Dir durch sie die Gunst aller Götter und Göttinnen."

Ausführlicher und alle Möglichkeiten noch mehr berücksichtigend könnten die Beschwörungen der aegyptischen Mutter wohl kaum sein. Es zeigt sich deutlich, welchen Wert man auf Prophylaxis in Form von Amuletten legte, die auch damals bereits um den Hals getragen wurden. Merkwürdig ist der Anfang des dritten Teils der Beschwörung, wo als erstes und wichtigstes versichert wird, dass die Götter den Namen des Kindes schützen werden. Wie bei den meisten alten Völkern und noch jetzt bei manchen primitiven Volksstämmen, bedeutet der Name eines Menschen einen integrierenden Teil seiner Persönlichkeit. Kannte Jemand den richtigen Namen eines andern, so besass er gleichsam einen Teil desselben, wodurch er seinem Willen unterworfen war und zu Gehorsamkeit gezwungen werden konnte. Diese Auffassung ist bei den Aegyptern sehr stark entwickelt und so erklärt es sich auch, dass ihre Götter so eine grosse Anzahl Namen haben, wobei der wahre Namen verborgen blieb. Ein Beispiel hierfür findet sich im magischen Papyrus von Turin. Es ist die Erzählung von Isis, die den wahren Namen des Hauptgottes Ra wissen will. Sie bildet eine Schlange aus Lehm, gemischt mit dem Speichel von Ra und lässt sie auf dem Wege kriechen, den Ra betreten muss. Die Schlange beisst Ra, der heftige Schmerzen leidet und Isis zu Hilfe ruft. Diese verspricht, ihn von den Schmerzen zu befreien, wenn er seinen wahren Namen nennt. Ra nennt nun immer wieder einen anderen Namen, unten dem er bekannt ist, aber das Gift bleibt fortwirken und der Schmerz hört nicht auf. Stets wieder sagt Isis: „Dein wirklicher Name ist nicht unter denjenigen, die Du mir nennst. Sag' ihn mir, dann wird das Gift Dich verlassen." Das Gift brannte mit aller Kraft und war mächtiger wie Feuer. Da sagte seine Majestät Ra: „Ich lasse mich von meiner Tochter Isis überreden. Dass mein Name aus meinem Körper in den Ihrer übergehe." Der Text berichtet dann zwar, dass Isis den wahren Namen Ra's erfuhr und dass

Ra von seinen Schmerzen erlöst wurde, dass Isis hinfort Beherrscherin der Götter war, aber der Name selbst wird nicht genannt (Turin, 131/12—14; 132 : 133 : 77).

Ausser diesen allgemeinen Beschwörungsformeln bestanden auch solche für besondere Leiden. Litt ein Kind an geschwollenen Gliedmassen, so musste der böse Geist, der hieran Schuld war, vertrieben werden. Um zu imponieren, wurde das Kind dann mit dem Götterkind Horus identifiziert: „Du bist Horus, erwache doch, da Du Horus bist," es wird nachdrücklich versichert, dass indertat das Kind von Isis und Osiris gemeint sei und dann wird noch hinzugefügt:

„Du bist der *lebende* Horus. Ich vertreibe die Krankheit, die in Deinen Gliedern ist, gleichwie das Krokodil durch den Nil zieht und die Schlange Gift spuckt, d. w. s. so sicher als das Krokodil den Nil durchzieht und die Schlange Gift spuckt, werde ich die Krankheit vertreiben."

Darauf wird der Krankheitsdaemon bedroht:

„Du, der das schneidende Messer in der Hand hält, o gewandter Schlächter, lasse seine Glieder nicht anschwellen und lass' das Fett sich nicht sammeln. Halte Dein Geräte zurück, sonst werden Deine Ofen vernichtet und Deine Messer stumpf gemacht werden."

Darauf wird der Krankheit selbst befohlen, den Körper des kranken Kindes zu verlassen: „Geh heraus, o Geschwulst und schrumpf ein." Hilft alles nichts, so wird dem Daemon ein angenehmerer Wohnort versprochen:

„O, Eiter, Bruder des Bluts, Freund der Abscheidungen, Vater der Geschwülste, Jakhals von Aegypten. Komm, Du kannst schlafen, wenn Du Dich dort hinbegiebst, wo sich schöne Frauen aufhalten, die sich die Haare mit Myrrhe parfümiert haben und deren Schultern durch den Weihrauch frisch sind."

Hilft dieses Lockmittel nicht, so wird wiederum der Geschwulst einfach befohlen, den Körper des kranken Kindes zu verlassen: „Geh heraus, o Geschwulst, und schrumpfe zusammen." Diese Beschwörungsformel zeigt wieder, wie alle Mittel versucht werden, um den Krankheit erregenden Daemon zu vertreiben; abwechselnd wird gedroht, gelockt und befohlen. Zugleich geht hervor, dass die Geschwulst einer Anhäufung von Eiter zugeschrieben wurde.

Augenleiden scheinen in Aegypten häufig gewesen zu sein. Im Papyrus Ebers handelt ein grosser Teil über Recepte gegen Augenkrankheiten. (55/2—64/13) von Ebers 1889 übersetzt und publiziert (Leipzig, G. Hirzel). Bei einigen finden sich Beschwörungen: z. B. ein anderes Recept zur Vertreibung eines Augencataracts:

„Komm, grüne Kupfersalbe, komm grüne Salbe, komm Flut aus dem Auge von Horus, komm Flut aus dem Auge von Atoem, kommt Flüssigkeiten, die aus Osiris entstehen, kommt zu ihm und nehmt von ihm fort das Wasser, den Eiter, und das Blut, die Klagen seiner Augen, die Chemosis, den Eiterfluss, die Blindheit, verursacht durch den Gott der Entzündungen, jede Todesursache, jede Art von Schmerz und alle schlechten Dinge, die sich in diesen Augen befinden, wie viele ihrer auch sein mögen. Auszusprechen über der grünen Kupfersalbe, aufgelöst in ....... Honig eines Käfers, wobei man Gioepflanze fügt, auf die Augen zu legen" (Eb. 60/17—22).

Ein anderes Recept gegen Blindheit gibt eine Mischung von Stibium, Mennige und Honig an, das ins Ohr des Patienten gespritzt werden muss, worauf dieser direkt gesund wird. Dann folgt: „Hast Du ihn jetzt untersucht, sprich dann zur Beschwörung: „dies habe ich an der erkrankten Stelle getan, werde lahm, o Krokodil, werde lahm, o Krokodil." (Eb. 62/18—20).

Infolge des schnellen Wechsels von Tag- und Nachttemperatur im Niltal, waren Erkältungen häufig und der Aegypter glaubte, dass diese durch einen bösen Geist entständen, der seinen Sitz im Gehirn hätte. Für die Beschwörung gebrauchte man die Formel:

„Geh heraus, o Erkältung, Sohn der Erkältung, die die Knochen bricht, den Kopf zerschmettert, mache sieben Öffnungen im Kopf des Patienten. O, Diener des Ra, Verehrer von Thot. Licht, ich bringe Dir die Arznei, den Trank für Dich, Milch einer Frau, die einen Sohn geboren hat, und wohlriechendes Brot, die es vertreiben und verjagen wird und umgekehrt. Fall auf den Boden, o Schmutz!" 4 Mal zu wiederholen. Zu sagen über Milch einer Frau, die einen Sohn geboren hat und wohlriechendes Brot, das in die Nase gesteckt wird (Eb. 90/15—91/1).

Die Erscheinungen bei Erkältung, das Müdigkeitsgefühl in den Gliedern, als ob sie gebrochen seien, der schwere Kopf, als

wenn er zerschmettert wäre, entstanden infolge der Verbreitung des vom Gehirn abgeschiedenen Schleims durch den ganzen Körper, und deswegen lässt der Papyrus die Beschwörung fortsetzen: „bringe dem Kranken sieben Öffnungen im Kopfe bei, aus denen der Schleim entfernt werden kann, d.h. mache folgende Öffnungen: die Augen, Ohren, Nasenlöcher und Mund, mache sie offen."

Sowohl im Papyrus Hearst als im Papyrus Ebers und im Londoner Papyrus N⁰ 10059 stehen Beschwörungen bei Brandwunden. Ebers und London weisen hier parallele Stellen auf, wie es deren mehrere in diesen beiden Papyri gibt und die auf einen gemeinsamen Ursprung älteren Datums hinweisen.

Bei Ebers lautet die Beschwörung gegen eine Brandwunde am ersten Tage folgendermassen:

„O, Du Göttersohn Horus, es herrscht Brand im Berge. Ist Wasser da, nein es ist kein Wasser da, in meinem Munde ist Wasser, der Nil ist zwischen meinen Schenkeln, ich komme das Feuer zu löschen." Zu sprechen über der Milch einer Frau, die einen Sohn geboren hat, über Knochen und Haare eines Schafs und dies auf die Brandwunde zu legen. Eine andere, um zu sagen: „O, Sohn von Horus, es ist Brand im Berge, es ist kein Wasser da, ich bin auch nicht da, bring Wasser an die Flussufer und lösche das Feuer. Zu sprechen über der Milch einer Frau, die einen Sohn geboren hat" (Eb. 69/3—69/7; Londen, 10059; 14/14—15/4).

Diese Beschwörung beruht auf einer Sage. Horus wurde als Kind vom Feuer, das ihn nicht als Gotteskind erkannte, angefallen. Seine Mutter Isis hätte ihm helfen können, doch wurde sie von Seth festgehalten. Isis, das Unglück vernehmend, fragt: ist Wasser da? Die Antwort lautet: nein, es ist kein Wasser da. Sie will nun selbst helfen mit Speichel und Urin. Der Londonsche Text fügt noch dem Feuer den Befehl zu: „Geh fort, Brand!" Auch an anderen Stellen im Papyrus von London stehen Beschwörungen gegen Brandwunden, wobei auch wieder auf Horus hingewiesen wird. Als Arznei wird angeraten: Bast vom Acaciabaum, Kuchen von Gerstenmehl — Saat von (der Text ist hier verdorben) und wieder die Milch einer Frau, die einen Sohn geboren hat.

Mittel gegen Kahlköpfigkeit ist das Haar eines Tiers mit Fett zu kochen und damit den Kopf einzureiben; will man bei Jemand,

den man hasst, Kahlköpfigkeit verursachen, so kocht man einen Erdwurm mit Fett und schmiert das Gemisch auf den Kopf; gegen Mückenstiche schützt man sich, indem man sich mit dem Fett eines insektenfressenden Vogels einreibt; ebenso wird geraten, das, was man vor Mäusen schützen möchte, mit Katzenfett einzureiben. Alle diese Mittel beruhen darauf, dass geistige Eigenschaften sich auch dem ganzen Körper mitteilen, weil der Körper von dem Träger dieser Eigenschaften, dem Blut, ernährt wird. (Eb. 66/12/66/13; 67/3—67/4; 97/20—97/21; 98/1—98/2).

Die Aegypter besassen gegen alle Leiden Beschwörungsformeln. Leiden gegen eine Menge Krankheiten, die wir nicht näher definieren können, wie die Krankheit achoe [Hieroglyphen] PL. 8/7, die Krankheit maschepent [Hieroglyphen] PH.! 1/3 u.s.w.

Wir finden aber, dass auch anatomische Abweichungen durch Beschwörungen heilen müssen, wie der prolapsus uteri. Ebers 94/7—94/8 sagt: „Ein Mittel um den Uterus wieder in die Frau zurückgehen zu lassen ist, einen Ibis aus Wachs auf Kohlen zu setzen, den Dampf in die Geschlechtsteile einziehen lassen." Das Wort für Uterus ist in Hieroglyphenschrift wiedergegeben durch Mutter der Menschen.

Bis weit in das Mittelalter glaubte man, dass der Uterus ein selbständiges Leben führe und man durch Beräucherung Einfluss auf ihn ausüben könnte. Hier zeigt es sich nun, dass die gleiche Methode bereits 1800 Jahre v. Chr. angewendet wurde. Diese Formel ist auch noch merkwürdig, weil wir hier das „corps subsidiaire" antreffen. Den Ursprung davon müssen wir in der Gewohnheit suchen, einem Toten Holz- oder Wachsfiguren mit ins Grab zu geben, die Diener und Untergebene vorstellen, um ihm im Jenseits Dienste zu leisten. Man glaubte hierdurch den Geist des Verstorbenen betrügen zu können, wie auch der Zauberer mit seinen Formeln die Menschen und Götter betrog. Später glaubte man, dass Figuren tatsächlich eine Person ersetzen könnten, so findet man in beinahe jedem aegyptischen Grab eine Figur, die den Toten vorstellt. Stellte der Zauberer ein Wachsbildchen her, so war dies das Ebenbild einer Person und konnte deren Platz einnehmen, sobald der Zauberer es verlangte. Man nahm eine Ibisfigur mit, weil der Gott Thot mit einem Ibiskopf dar-

gestellt wurde und der Mondgott hier helfen konnte. Auf dem Feuer verbrannte das Wachsfigürchen zu Rauch, der in die Geschlechtsöffnungen eindringen konnte und mit dem Rauch auch der Geist, der im Figürchen hauste.

Eine Menge anderer Beispiele von Beschwörungen in der Aegyptischen Medizin könnten angeführt werden. Wir lassen es hierbei. Wir überzeugten uns zur Genüge, dass die Magie einen integrierenden Teil in der Medizin des aegyptischen Volks ausmachte. Vor allem die magischen Papyri von Leiden und London, ungefähr mit demselben Text, verdeutlichen den grossen Einfluss der Beschwörungen während des ganzen Lebens bei den Aegyptern, auch in ihrer Heilkunde. Das Studium derselben ist interessant, weil es Erklärungen liefert für manchen Gebrauch, der heute noch in der Volksmedizin vorkommt und stets neben der offiziellen Medizin geübt wurde; in letzter Zeit vielleicht mehr als vor einigen Jahren!

---

# UEBER DIE HUNDSWUT IM ALTERTUME

VON

E. D. BAUMANN.
Oosterbeek (Niederland).

---

Die älteren griechischen Aerzte, die so überaus erfahrenen und scharfsinnigen Hippokratiker, haben nichts gesagt über die Symptomen und die Heilung der Hundswut und diese Krankheit offenbar nicht gekannt. Mit Recht hat man schon im Altertume sich darüber gewundert. „Die Alten gedachten dieser Krankheit nicht", sagte der Anonymus Parisinus, der Verfasser des Buches über die acuten und chronischen Krankheiten, welches Fuchs im Rheinischen Museum veröffentlicht hat. „Antiquorum medicorum nullus istius passionis tradidit curationem", sagte Soranos bei Caelius Aurelianus (lib. III c. 16). Und, zum Schluss, teilte Plutarchos in den Symposiaka (lib. VIII c. 9) mit, das Athenodoros im ersten Buche der Volkskrankheiten geschrieben hätte, dass die Hydrophobie zu Asklepiades' Zeiten erst zum Vorschein gekommen wäre.

Wie ist dies zu erklären? Es möchte sein, dass in jenen Zeiten wirklich kein oder fast kein Fall der Hundswut vorgekommen ist. Die Lyssa ist doch eine Infektionskrankheit. Und nun weiss ein jeder Student der Heilkunde zu erzählen, dass von 1781 bis 1846 auf den Faröer-Inseln die Bevölkerung von den Masern verschont blieb und vielleicht auch, dass bei einigen Naturvölkern (Negern und Arabern) die Tuberculose so gut wie unbekannt ist. Der Medico-Historiker fügt dann hinzu, dass die Syphilis erst nach der Entdeckung Amerikas in unsrem Weltteile auftrat, und der Epidemiolog weist darauf, dass in Britannien die Hundswut

nicht mehr existiert [1]). Es könnte also sein, dass auch Griechenland in alten Zeiten die Hundswut nicht gekannt hat. Aber dann mag wohl beachtet werden, dass schon bei „Vater Homeros" die Rede war von tollen Hunden. Denn im achtsten Buche der Ilias nennt Teukros den, die Archiver auf ihre Flotte zurücktreibenden, Hektor kuna lussetera, „tollen Hund". Ob dies gelten mag für einen überzeugenden Beweis, dass in den Zeiten des Homers die Wut, wenigstens die Wut der Hunde, bekannt war? Vielleicht findet der Leser die Vergleichung des tapfer kämpfenden Helden mit dem an Wut leidenden Hunde allzu gewagt! Aber kann der Dichter nicht eine Uebereinstimmung gesehen haben in der blinden Wut, dem angsterregenden Geheul und dem wütend von sich Abbeissen? Von lussa wird weiter gesprochen in Zeile 239 des neunten Gesanges:

*Ἕκτωρ δὲ μέγα σθένεϊ βλεμεαίνων*
*μαίνεται ἐκπάγλως, πίσυνος Διί, οὐδέ τι τίει*
*ἀνέρας, οὐδὲ θεούς, κρατερὴ δέ ε λύσσα δέδυκε.*

In der Uebersetzung des Johann Heinrich Voss lauten diese Zeilen:

Doch Hektor, die funkelnden Augen voll Mordlust,
Wütet daher, und vertrauend dem Donnerer, achtet er nichts mehr,
Weder Menschen noch Gott; so treibt ihn der Taumel des Wahnsinns.

Auch in Zeile 305 desselben Gesanges wird gesprochen von lussa anlässlich der, nichts und niemand schonenden, alles und Alle verachtenden, Kampflust des trojanischen Helden, der beharrlich und hart herandringt auf seine Feinde, Tod und Verderben unter ihnen anrichtend. Lussoodes phlogi eikelos heisst er wiederum in Zeile 53 des dreizehnten Gesanges: rasend, wie ein brennendes Feuer. Und, zum Schluss, ist noch in Zeile 542 des einundzwanzigsten Gesanges die Rede von der kratere lussa, welche brannte im Herzen des Achilleus, der mit seinem Speere das Volk aufhetzte, der trojanischen Feste entgegen.

Auch bei späteren Verfassern, bei Theokritos, Aischylos, Sophokles, Euripides, Aristophanes, Xenophon finden wir die lussa,

---

1) G. Jochmann, Lehrbuch der Infektionskrankheiten, S. 940.

die Tollheit der Wölfe und Hunde, genannt. Aber am ausführlichsten und bekanntesten ist der Abschnitt des „Aristoteles" in der Historia animalium (lib. VIII c. 22): „Die Hunde leiden an drei Krankheiten; diese heissen lussa, kunanche und podagra. Von diesen erzeugt die Tollwut ein Rasen, und alle Tiere, welche sie beissen, geraten in Wut, mit Ausnahme des Menschen".

Diese Behauptung des „Aristoteles" hat nicht wenig Erstaunen erregt. [1]) Aber trotzdem ist seine Bemerkung nicht ganz unerklärlich. Man soll doch nicht übersehen, dass die Lyssa bei Menschen und Tieren nicht dieselben Symptomen giebt. Denn bei den Hunden treten die Irritation, die Raserei, die Beisssucht, das eigentümliche Geheul, die paralytischen Erscheinungen in den Vordergrund, indem bei dem Menschen die auffallende Abneigung gegen Flüssigkeiten, die Krämpfanfälle, namentlich des Schlundes, verbunden mit Atemnot und schrecklichem Angst- und Beklemmungsgefühl im Krankheitsbilde vorherrschen. [2])

Dies dürfen wir also wohl betrachten als die Lösung des Problems, welches auch im Altertume so Viele beschäftigt hat: im alten Hellas hat es gewiss tolle Hunde gegeben, welche auch wohl Menschen gebissen haben mögen. [3]) Aber der Zusammenhang der Hydrophobie mit der, schon lange genesenen, Bisswunde ist in jener Zeit den Aerzten entgangen, zum Teil imfolge des, bei Tieren und Menschen so ganz verschiedenen, Krankheitsbildes.

So bleibt jetzt nur noch übrig die Frage: zur welcher Krank-

---

1) Vergl. DAN. LE CLERC, Histoire de la médecine, tom. I p. 463.

2) „Nach der im Volke gebräuchlichen Auffassung laufen wütende Hunde mit eingeklemmtem Schwanze immer gerade aus, haben eine grosse Scheu vor dem Wasser, zeigen hochgerötete Augen und es fliesst ihnen Geifer und Schaum aus dem Maule. In der Tat haben wutkranke Hunde nicht nur keine Scheu vor dem Wasser, sondern sie lecken häufig Wasser und schwimmen wohl auch durch Flüsse und Seen". FRIEDBERGER und FRÖHNER, Spezielle Pathologie und Therapie der Haustiere, Bd. II S. 557.

3) Bei der stillen Wut, wobei die Erregungssymptome kürzere Zeit dauern oder ganz fehlen und die Lähmungserscheinungen sich früher einstellen, pflegen die Hunde die Menschen nicht oft zu beissen. Dies möchte erklären, warum in der Türkei, wo die Krankheit meistens in der stillen Form vorkommt, so wenige Fälle der Hydrophobie beobachtet werden. (WEHMER in Eulenburgs Real-Encyklopädie, Bd. VI S. 707). Vielleicht war dies auch in Hellas der Fall.

heitsgruppe haben die Hippokratiker die Lyssa gerechnet? Dachten sie diese Erkrankung eine Art sunagche oder kunagche (angina), worunter man eine, mit Schluck- und Atemholungsstörungen verbundene, Entzündung des Schlundes verstand? Es gab doch auch anginae, bei welchen weder äusserlich noch inwendig an der Kehle etwas zu spüren war und welche nichtsdestoweniger rasch töten konnten? [1]) Oder meinten sie, es sei eine ernste Magenkrankheit, wie noch Plutarchos in seinen Symposiaka behauptete (lib. VIII c. 9)? Verwirrten sie dieselbe vielleicht mit dem tetanos oder mit der phrenitis? Soranos behauptete ja, dass Demokritos, über die opisthonici schreibend, auch die Lyssa, ihre Art und Ursprung erwähnt hätte. Und auch glaubte er, dass der Verfasser der Praedicta [2]) mit den Phrenitikern, welche durch Geräusch aufgeregt und von Zittern befallen wurden, die Hydrophobiker genannt hätte. [3]) Wahrscheinlicher ist es aber meines Erachtens, dass in hippokratischen Zeiten die Hydrophobiker als Leidende an einer Geisteskrankheit, namentlich als Leidende an Melancholie (EUDEMUS, ein Schüler des THEMISON) [4]) oder an Manie ("Aristoteles") betrachtet wurden. [5]) Beginnt doch die Lyssa mit psychischen Verstimmungen, mit Niedergeschlagenheit und Beängstigung, kurz und gut mit melancholischen Symptomen! Und die Unruhe und Furcht kommen nicht hervor aus der Angst vor der drohenden Krankheit allein, denn man beobachtet genau dieselben Veränderungen bei Kindern. Unmotivierte Heiterkeit wechselt ab mit melancholischer Depression. Eine innere Unruhe treibt die Kranken hin und her, so dass sie oft planlos weite Gänge machen. Im Kulminationspunkte bemächtigt eine grosse Unruhe sich der Kranken. Sie reden anfallsweise wirr durcheinander, werden von Halluzinationen gequält, schreien und toben. [6]) Kein Wunder deshalb, dass Viele

---

1) LITTRÉ, Oeuvres d'Hippocrate, tom. V p. 660.

2) LITTRÉ, tom. V p. 514.

3) CAELIUS AURELIANUS, De morbis acutis lib. III c. 15.

4) CAELIUS, De morbis acutis, ed. Amman p. 222.

5) Die Frage, ob diese Krankheit ein Leiden der Seele oder des Körpers sei, erwartet noch ihre gehörige Beantwortung, schrieb noch MARX in 1872, Abhandl. d. kön. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen.

6) JOCHMANN, Infektionskrankheiten, S. 942.

im Altertume behaupteten, dass die Lyssa eine Krankheit nicht des Körpers sondern der Seele wäre, welche auch ganz gut ohne den Biss eines Tieres [1]) einzig und allein durch eine Dyskrasie der Körperflüssigkeiten entstehen könnte [2]), namentlich durch ein Uebermass schwarzer Galle. Ich glaube deshalb, dass es keine gewagte Hypothese ist, wenn ich annehme, dass die Hydrophobie in der Zeit der Hippokratiker für eine Geisteskrankheit gehalten würde. Und es ist interessant noch bei unserem VAN BEVERWIJCK zu lesen: "zu der Manie gehören auch jene Krankheiten, in welchen die Kranken sich einbilden in Wölfen, Hünden, Katzen verwandelt zu sein, wie auch diejenige, welche erregt wird durch den Biss eines wutkranken Tieres" [3]) Nun wusste VAN BEVERWIJCK ebenso wohl wie wir, dass die Tollheit jener eingebildeten Bezauberten und die Hundswut in ihrer Art und in ihrem Wesen ganz verschieden waren. Auch er sah in der Lyssa keine eingebildete Krankheit, sondern eine solche, welche erregt wurde durch ein Gift ungemeiner Schärfe. Man soll deshalb in diesem Abschnitte die Nachwirkung bei unserem Verfasser des siebzehnten Jahrhunderts einer ganz alten Denkart sehen.

Bekannt ist, dass die Primitiven und auch die meisten Kulturvölker des Altertums die Seelenkrankheiten dem Einflusse der Wahnsinnsdämonen zuschrieben. Man meinte, dass ein Dämon den Leidende überwaltigt hatte, dass dieser ein Besessener war. Eine totale geistige Verwandlung könnte demzufolge bei dem Menschen sich vollziehen und der Körper könnte eine, dem Dämon adaequate, Gestalt annehmen. Der Besessene wurde zum wilden Tiere, das alles zerstörte, was ihm in den Weg trat. In innigem Zusammenhange hiermit stand die Idee der Bezauberung und der Behexung, wobei man sich dachte, dass ein lebender Mensch durch magische Mittel eine Krankheit oder eine Verwandlung der Menschen in Tiere hervorrufen könnte [4]). Solche Fabeln wurden von vielen Verfassern und Dichtern im Altertume erzählt. Wir wollen nur erinnern an die Künste der Zauberin

1) Vergl. noch BOERHAAVE, Aphorismi § 1130.
2) Anonymus Parisinus, Rhein. Museum, Bd. 58 S. 106.
3) J. VAN BEVERWIJCK, Schat der Ongesontheyt, 1660, blz. 108.
4) WILH. WUNDT, Völkerpsychologie, Bd. IVA S. 484/7.

Kirke der Odussea und an bekannte Stellen bei Ovidius und Vergilius. Auch wurde von dem Dichter-Arzte Marcellus unter dem Name Lykanthropie eine Krankheit beschrieben, eine Art „Melancholie", wobei die Leidenden meinten in Wölfe verwandelt zu sein. Bei Nacht liefen die Ergriffenen hinaus, heulend und alle Gebärden des Wolfes nachmachend; bis zu Tagesanbruch hielten sie sich auf bei den Grabdenkmälern [1]). Und demgemäss meinte man, dass auch bei der Hundswut ein Hundes- oder Wolfsgeist den armen Kranke besass und er infolgedessen wie ein Tier schäumte, biss und heulte [2]).

Schon die alten Aegypter haben den Hund und den Wolf als Träger böser Dämonen betrachtet und also taten auch die Griechen. Das Hundeopfer war eines der typischen Reinigungs- und Sühneopfer, Mittel zur Beschwörung der Krankheitsdaemonen [3]). Als Praeservativ gegen die Hundswut empfahl Plinius während der Hundstage dem Sirius [4]) ein rotes Hündchen zu opfern. Es war der böse Geist, welcher in dem Hunde wohnte und bei dem Bisse in den Menschen hineindrängte, welchen man durch die Asche des Schädels, auf die Wunde gestreut, oder durch die Leber des tollen Hundes, zum Essen gegeben, oder durch sein Blut, zum Trinken gegeben [5]), zu bannen trachtete.

---

1) BUSSEMAKER et DAREMBERG, Oeuvres d'Oribase, T. V p. 414/5; Aetii Tetrabibli, lib. II Sermo II c. 11; Paulos Aegineta, De re medica, lib. III c. 16; IDELER, Physici et medici graeci minores, Bd. II S. 282. Vergl. auch W. H. ROSCHER, Das von der Kynanthropie handelnde Fragment des Marcellus von Side, und mein Buch „Psyche's Lijden", blz. 91.

2) Vergl. PHILOSTRATUS, The life of Apollonius of Tyana, ed. F. C. Conybeare, vol. II p. 141.

3) Vergl. über „les chiens guérisseurs": M. MOLLET, La médecine chez les Grecs avant Hippocrate, p. 94.

4) Volkskundlich spielte im Altertum Sirius oder der Hundestern eine grosse Rolle. Dieser Stern ging im Juli und August gleichzeitig mit der Sonne auf und wurde deshalb als Zeichen der Sommerhitze betrachtet. (Hundstage!) Er wurde abgebildet als Hund mit einem Strahlenkranz oder als einen wütenden Hund. Cicero, Horatius, Ovidius, Varro, Columella erwähnten die Hundstage als gefährliche Zeiten durch das Auftreten von Trockenheit, Stürmen und Seuchen. Die Ilias nannte den Sirius oulios aster, den verderbenbringenden Stern, Persius nannte ihn insana. Hesiodos, Horatius, Vergilius erzählten von dem schlimmen Einfluss des Hundesgestirns auf Menschen und Tiere. Vergl. FROEHNER, Aberglauben in der Aetiologie der Hundswut, S, 77.

5) DIOSKURIDES, Hausmittel, in Janus 1907, S. 348.

Auch in späteren Jahrhunderten blieben diese magischen Mittel geschätzte Präservative gegen die Hydrophobie [1]).

Dem Arzten Athenodoros nach, sollte dann, wie wir schon hörten, Asklepiades der Erste gewesen sein, welcher den Zusammenhang der Hydrophobie mit dem Bissen eines wutkranken Hundes erkannt hätte [2]). Trotzdem ergibt sich aus dem Kapitel, welches Caelius Aurelianus unserem Thema widmete, dass Athenodoros sich geirrt haben muss. Denn wir finden, dass Aerzte Alexandriens, namentlich Schüler des Herophilos, schon die Hydrophobie und ihren Zusammenhang mit dem Bissen eines tollen Hundes erwähnt haben. Ueber Demetrios von Apameia, besonders als Pharmakolog und Geburtshelfer berühmt [3]), erzählt Caelius [4]), dass er die Hydrophobie eine Krankheit längerer Dauer meinte, welche in leichten Fällen wohl zwei Jahren anhalten könnte. Von ihm kann also noch nicht mit Gewissheit gesagt werden, dass er die Rabies gekannt hat. Aber Andreas von Karystos, über welchen Polybios [5]) uns erzählt, dass er kurz vor der Schlacht bei Rhapheia (217 a. Chr.) starb, weil ihn ein, für den Konig Ptolemaios philopator bestimmte, Dolchstich traf, nannte die Hydrophobie kunolussos, also Hundswut, weil dieselbe verursacht wurde von dem Bisse eines tollen Hundes [6]). Er hat daher die Lyssa unterschieden von den Geisteskrankheiten und ihm gebührt wohl die Ehre, welche dem Asklepiades wurde zuerkannt. Seine Schüler, teilt Caelius weiter noch mit, behaupteten, es gäbe auch pantaphobici, d. h. Leute, welche vor alles sich fürchteten. Ich meine, aus dieser Bemerkung braucht man noch nicht zu beschliessen, dass diese Schüler ihrem Lehrer untreu geworden

---

1) Vergl. Höfler, Die volksmed. Organotherapie S. 67/72, 163.

2) Nach Sprengel (Gesch. d. Arzneyk., Bd. I S. 93) hatten die Aegypter schon bemerkt, dass man nach der Zergliederung der an Hundswut gestorbenen Hunde eine kranke Milz und einen damit verbundenen heftigen Wahnsinn bekommen konnte. Der Indische Verfasser Susruta (zweites Jahrh. n. Chr.) erwähnte auch die Hundswut und den alten Persern scheint die Krankheit bekannt gewesen zu sein.

3) Haeser, Geschichte d. Medicin, Bd. I S. 242, 253; Daremberg, Histoire des sciences médicales, T. I p. 160/9.

4) Ed. Amman, p. 221.

5) Historia lib. V c. 81.

6) Caelius Aurelianus, De morbis acutis, lib. III c. 11.

sind und die Hydrophobie den Geisteskrankheiten zurechneten. Auf zu flüchtiger Lesung des Textes beruht wohl der Abschnitt in Fuchs Geschichte der Heilkunde bei den Griechen (Handbuch, Bd. I S. 292), die Schüler des Andreas, in Nachahmung des Meisters, behaupteten, dass die Leidenden an Hydrophobie vor alles sich fürchteten. Von einem späteren Jünger des Herophilos, von dem namentlich als Augenartz hervorragenden Gajus[1], lesen wir, dass er in seiner Schrift über den timor aquae schrieb: bei dieser Krankheit litten das Gehirn und die Hirnhaut; denn aus diesen entsprossen die motorischen Nerven und die Nerven, welche den Magen umsponnen[2]. Zum Schluss, soll noch erwähnt werden der Aristoxenos (± 30 n. Chr.), ein Schüler des Alexandros Philalethes (± Chr. Geb.), des Führers der zweiten Schule der Herophileer zu Menos Karu, gelegen auf der Grenze Phrygiens und Kariens. Von ihm teilt Caelius mit, dass er den Kranken immer wieder Trank reichte, und sie reinigte und beruhigte mittelst Klysmata.

Von den Erasistrateern hat Artemidoros von Side in Pamphylien eine Schrift über die Hydrophobie geschrieben. Er meinte, diese Krankheit sei eine ganz Neue und also im alten Hellas nicht da gewesen. Dieselbe rührte seines Erachtens vom Magenmunde, d. h. von der Speiseröhre, her, denn der Kranke hatte den Schlucken, hatte Durst und erbrach schwarze Galle. In Sympathie mit dem Magenmunde erkrankten auch die Hirnhäute. Diese These übernahm der Asklepiader MARCUS ARTORIUS, des Augustus Freund und Arzt[3], und ihn folgten viele Methodiker[4]. Vielleicht war also auch die Meinung des Asklepiades, der doch vermutlich studierte an der Schule der Erasistrateer in Smyrna.

Bekanntlich war Asklepiades der grosse Mann, welcher die wissenschaftliche Heilkunde Alexandriens nach Rom verpflanzte. Den Römern wird er auch gezeigt haben auf die Gefahr, welche der Biss eines wutkranken Hundes mit sich führte. Und dieses hat anscheinlich auf die Aerzte einen grossen Eindruck gemacht,

---

1) Galeni opera omnia, Bd. XII p. 771.
2) CAELIUS AURELIANUS, De morbis acutis, lib. III c. 14.
3) PLUTARCHUS, Vita Bruti c. 41.
4) CAELIUS AURELIANUS, De morbis acutis, ed. Amman p. 232.

selbst derartig, dass sein Schüler Themison hysterische Hydrophobie bekam. Caelius[1]) erzählt doch, dass dieser Arzt meinte einmal von einem tollen Hunde gebissen zu sein. Und demzufolge bekam er, so oft er sich zum Schreiben über diese Krankheit setzte, eine Anmahnung seines eingebildeten Uebels. So hat er niemals dazu kommen können! Diese Mitteilung scheint wohl der Auffassung des Fuchs zu widersprechen, dass der von ihm publizierte Anonymus Parisinus eine Schrift des Themison wäre. Denn darin ist ein wichtiges Kapitel der Hydrophobie gewidmet. Aber man kann natürlich auch mit Fuchs diese Anekdote nur eine „artige Geschichte" meinen [2]).

Wie schon gesagt ist, behauptete der Anonymus Parisinus, dass die älteren Griechischen Aerzte der Lyssa nicht gedacht hätten. Diese Krankheit könnte seinen Worten zufolge herrühren vom Bisse eines wutkranken Hundes, aber auch von einer Dyskrasie der Körperflüssigkeiten, wodurch der Körper zu dieser Erkrankung hinneigte. [3]) In beiden Fällen entstand eine Austrocknung des ganzen Körpers, namentlich des Pneumas und des Magens. Und infolgedessen traten die Krampfanfälle ein. Durch die Austrocknung der Teile, von welchen die Begierde nach Flüssigkeit herrührte, entstand die Abneigung vom Wasser, selbst Angst vor dem Geräusch des Wassers. Wenn man nur über Trank sprach, gerieten die Leidenden schon ausser sich. Sie schrieen, zitterten und wurden ausserordentlich bange. Der kalte Schweiss kam ihnen auf die Stirn und die Zähne klapperten ihnen. Einen solchen Anfall bekamen sie jedesmal wieder, so oft sie Wasser hörten oder sahen. Später fingen sie an zu schluchzen und zu bellen wie Hunde. [4]) Ihre Stimme versagte und schliesslich folgte der Tod. Die Therapie war: Der Wutkranke soll hingelegt werden an Stellen guter und milder Luft. Man darf ihm keinen Trank reichen, aber trotzdem soll Flüssigkeit dem Körper zugeführt werden. Deshalb gebe man ihm melicratum. Oder auch, man mache Spalten in einem Stück festen Honig,

---

1) Caelius Aurelianus, De morbis acutis, ed. Amman p. 232.
2) Handbuch, Bd. I S. 333.
3) Vergl. Paré, Oeuvres (Malgaigne), tom. III p. 309.
4) Vergl. noch Hufeland's Geneeskundige Praktijk, (1837) blz. 130.

fülle dieselben an mit Wasser, decke dieselben wieder zu mit Honig und gebe dies dem Kranke. Auf dieser Weise bekommt der Körper unbemerkt Flüssigkeit.[1]) Als weitere Heilmittel nannte unser Unbekannte Breiumschläge auf der Brust und auf dem Magen und auch Einsalbungen. Bei Abnahme der Krämpfe reichte er dem Patienten einen Schlürftrank. Ein gutes Gegengift war die Theriak und nützlich war eine Purgation mit dem Helleborus, der Kolokwint oder der „heiligen Arznei", bereitet aus der Kolokwint.

Ein hübsches Kapitel ist in der Encyklopädie des Celsus der Hundswut gewidmet.[2]) Wenn ein Mensch von einem wutkranken Hunde gebissen worden war, so lesen wir, dann sollte man das Gift mittelst Schröpfköpfe aus der Wunde saugen, welche darauf gebrannt werden musste[3]) und sodann wie eine Brandwunde versorgt. War es wegen der anatomischen Verhältnisse nicht möglich die Wunde zu brennen, so waren scharfe Aetzmittel geeignet. Es war nützlich dabei zur Ader zu lassen. Darauf sollte man die Wunde in der gewöhnlichen Weise behandeln und zur Heilung bringen. Einige verschrieben dem Patienten gleich ein Bad und liessen ihn so lange schwitzen, wie die Kräfte es nur gestatteten. Die Wunde sollte dabei entblösst gelassen werden, damit das Gift herauströpflen konnte. Danach reichten sie dem Kranken ungemischten Wein, der ein Antidot gegen alle Gifte war. Die Schwitzkur wurde drei Tage hintereinander wiederholt und dann wäre die Gefahr der Hydrophobie überwunden. Wann aber infolge der nicht richtigen Behandlung der Wunde die Wasserscheu sich offenbarte, dann gab es wenig Hoffnung auf Genesung. Nur ein einziges nützliches Mittel blieb dann übrig, nämlich den Kranken, wenn er sich dessen nicht versah, in einen

---

1) Auch empfohlen von Serapion, dem Araber (1090 n. Chr.) und später von vielen Verfassern. Vergl. SPRENGEL, Gesch. d. Arzneyk., Bd. II S. 383.

2) A. Cornelii Celsi Libri medicinae, lib. V c. 27 (ed. Marx p. 230).

3) Babes wies mittels Experimente nach, dass Brennen der Wunde nur nützlich war, wenn dasselbe zwei oder vier Minuten nach der Infektion geschah; sieben oder zehn Minuten nach dem Bisse wurde allein das Auftreten der Hydrophobie verspätet. Vergl. JOCHMANN, Infektionskrankheiten, S. 945. Nach BOLLINGER starben früher, wenn kein lokale Behandlung geschah, 83 % der Gebissenen, wenn dies wohl der Fall war, nur 33 %.

vorher von ihm nicht bemerkten Teich zu werfen, und ihn, falls er nicht schwimmen konnte, bald untergehen und Wasser schlucken zu lassen, bald ihn wieder hervorzuheben. Wenn er aber wohl schwimmen konnte, so sollte man ihn bisweilen unter das Wasser drücken, damit er auch wider seinen Willen genug davon schluckte. Auf diese Weise wurde zugleich der Durst und die Furcht vor dem Wasser gehoben. Dem schwachen Kranken drohte aber hierbei die Gefahr, durch das kalte Wasser hart mitgenommen zu werden und also durch klonische Krämpfe getötet zu werden. (Artorius) Damit dies nun nicht geschah, musste man den Kranken aus dem Wasser sogleich in ein Bad von warmem Oel bringen. Weiter war da noch ein gutes Gegengift, bestehend u. a. aus Opium, Kalmus, Cardamomum, Bdellium, Styrax, Opoponax und Bibergeil [1]).

Die hier beschriebene Wasserkur war kein Fund des Celsus oder des Arztes, welchen er abschrieb, denn dieselbe wurde damals von vielen Aerzten angewandt. Bei CAELIUS lesen wir doch: quidam medici, ut Artorius memorat, alios in vasculum plenum frigida miserunt, alios in puteum posuerunt, saccis immissos, vel inclusos, ut necessitate bibere cogerentur. Artorius hatte das Verfahren verworfen wegen der Gefahr, welche es für den Kranken mit sich brachte, um an Krämpfen zugrunde zu gehen. Noch viele Jahrhunderte später wurde diese Wasserkur von Mercuriale (1530—1606) empfohlen. Auch unser PIETER VAN FOREEST und NICOLAAS TULP lobten dieses Mittel, welches, der Mitteilung des LEVINUS LEMMIUS nach, in seiner Zeit sehr populär war. Selbst BOERHAAVE nannte es in seinen Aphorismen als ein Präservativ bei drohender Hundswut. Dagegen hatte PARÉ in demselben nur wenig Zutrauen und auch JOHAN VAN BEVERWIJCK verhielt sich dagegenüber sehr skeptisch. [2]) Laut einer Mitteilung in dem „Navorscher" des Jahres 1856 wurde aber

1) Dass so oft die präservative Therapie der antiken Aerzte Erfolg zu haben schien, lässt sich sehr wohl erklären durch die geringe Empfindlichkeit des Menschen gegenüber der Lyssa. Den Berechnungen des Kirchners nach werden nur 2 à 3 % der Gebissenen wutkrank. Vergl. JOCHMANN, Infektionskrankheiten, S. 940. Nach einer französischen Statistik aus der Zeit vor der modernen Behandlung war das Sterblichkeitsziffer 16 à 17 %. Vergl. WEHMER in Eulenburgs Real-Encyklopädie, Bd. VI S. 703.

2) Vergl. meine Studie „Frederik Dekkers" in Janus 1919.

noch Mitte des neunzehnten Jahrhunderts die Wasserkur von den Bewohnern der holländischen Küsten angewandt. Bekannt ist es, dass viele Naturvölker die Wahnsinnsdämonen suchen auszutreiben mittels der Erregung von shock. Auch die Behandlung mit Immersion gehört dazu. [1])

Interessant ist in diesem Zusammenhang noch eine Mitteilung des LEOPOLD im zweiten Bande seines Buches „Uit de leerschool van de spade". Aus den Ruinen Ostias, der Hafenstadt Roms, ist ein würfelartiges Altärchen zum Vorschein gekommen, worauf eine Inscription steht, welches das Folgende enthält: Ein gewisser Amnion, Bedienter des kaiserlichen Hauses, widmete in 199 n. Chr. dieses Altar „den heiligen Nymphen", welche ihn von einer schweren Krankheit genesen hatten. Welche diese Krankheit war, lernen wir aus der Abbildung des Unfalles unten am Altare. Da sehen wir einen fortrennenden Hund und einen Mann, der an der Erde liegt und um Hilfe zu flehen scheint. Aus der Widmung zeigt sich, dass unser Amnion einer Wasserkur sein Leben zu verdanken zu haben glaubte.

Die Hundswut, meinte PLINIUS, bedrohte den Menschen in der Zeit der Hundstage. Ein Präservativ für die Hunde wäre Hühnerdünger, welche unter ihr Futter gemischt werden musste. Durch Vernichtung, durch Herausschneiden oder Ausbrennen des Tollwurmes bei dem jungen Hunde könnte man die Hundswut verhinderen. Der Volkssage nach sollte doch unter der Zunge ein Würmchen vorhanden sein. Man sah nämlich einen kleinen wurmförmigen Knorpel, woran sich verschiedene Muskeln ansetzen, für ein Würmchen an. [2]) Ein andres Praeservativ, welches in Nachfolgung COLUMELLAS empfohlen wurde, war folgendes: dem Hunde am vierzigsten Tage nach der Geburt den Schwanz so zu verschneiden, dass man das äusserste Glied desselben abnahm,

---

1) Vergl. MAX BARTELS, Die Medicin der Naturvölker, S. 216; DAN MCKENZIE, The infancy of medicine, p. 231/3.

2) R. WEHMER in Eulenburgs Real-Encyklopädie, Bd. VI S. 702. Die Ruthenen brennen noch bei Hundswut die sog. „cucynjata" oder Hündchen, d. i. Drüsen unter der Zunge, mit einem Draht aus. Nach einer Volksanschauung in Bosnien sollen bei einem von einem wütenden Hunde gebissenen Menschen die Adern unter der Zunge anschwellen und sich daselbst kleine weisse Bläschen bilden. Daher sei es notwendig dieselben rasch zu beseitigen. VON HOVORKA und KRONFELD, Vergl. Volksmed., Bd. II S. 427, 433.

dem folgenden aber die Sehne auszog[1]). Mittel, welche den Menschen selbst vor der Hundswut schutzen konnten, waren: in den Hundstagen dem Sirius ein rotes Hündchen zu opfern, oder als Amulet das Herz bei sich zu tragen oder die Zunge des Hundes in seine Schuhe zu stecken. [2]) Selbst der Urin war in dieser Krankheit ansteckend, namentlich für diejenigen, welche Wunden hatten. (lib. XXIX c. 98).

Was die Heilmittel betrifft, nannte Plinius als das ausgezeichnetste Mittel die Wurzel der Waldrose (cynorrhodos)[3]). Die Mutter eines Soldaten bekam im Traume den Auftrag ihrem Sohne die Wurzel zu schicken, der dieselbe essen sollte. Es zeigte sich, dass der Mann von einem wutkranken Hunde gebissen worden war und im Begriffe war Hydrophobie zu bekommen. Vom Essen der Wurzel wurde er aber gerettet, wie auch seine Schicksalsgenossen, welche diesen göttlichen Rat befolgten. (lib. XXV c. 6) Als Wundmittel werden hergesagt: Essig, Essighefe mit schwarzem Kümmel, Brennessel mit Salz, feingeriebene Hahnenkamm, die Haare oder die Asche des verbrannten Schädels des Hundes, welcher den Menschen gebissen hatte, mit Honig gemischtes Gänsefett, ein Stückchen des Schwalbennestes oder die Asche des Schwanzes einer gefangenen und dann nach dem Abschneiden wieder freigelassenen, Maus[4]). Zum inneren Gebrauche war nützlich: Ein Dekokt von Ziegenmist, Mardermist, Hahnenmist, Kuckucksmist, Schwalbenmist, das Kleinhirn des

---

1) Also der PLINIUS, lib. VIII c. 41. Die Stelle bei COLUMELLA (De re rust. lib. VIII c. 12) lautet: Catulorum caudas post diem quadragesimum, quam sint editi, sic castrare conveniet: nervus est, qui per articulos spinae prorepit usque ad ultimum partem caudae: is mordicus comprehensus, et aliquatenus eductus abrumpitur: quo facto neque in longitudinem cauda foedum capit incrementum, et rabies arcetur letifer morbus huic generi. COLUMELLA schrieb die Hundswut übermässiger Wärme, fauler Luft, Mangel an Trinkwasser und dem gefrässigen Fressen zu heisses Futter zu. PLINIUS behauptete, dass Hunde, welche Menstrualblut eines Weibes leckten, wutkrank würden. (lib. VIII c. 15).

2) Vergl. Sextus Placitus Papyrensis, Liber de medicina ex animalibus. DIOSKURIDES (lib. II c. 49) befahl die Zahn des Hundes, in einer Blase um dem Arme gelegt, zu tragen.

3) THEOPHRASTOS (Hist. plant. lib. IX c. 8) spricht von den magischen Handlungen der Pharmakopolen beim Ausgraben der Wurzeln und Einsammeln der Kräuter.

4) Vergl. ED. STEMPLINGER, Antike und moderne Volksmedizin, S. 70; ALFRED LOISY, Essai historique sur le sacrifice, p. 24.

Hahnes, das Fleisch oder die Leber der Hyäne, die Leber des Hundes, welcher den Menschen gebissen hatte oder die Asche seines Schädels oder sein dicker Speichel. Wirksam war auch folgendes Mittel: Die Wunde wurde ausgeschnitten bis auf das gesunde Fleisch; beim abgeschnittenen Fleisch wurde Kalbsfleisch gefügt und von dem Gemische wurde Fleischbrühe gekocht. Dieselbe sollte der Leidende trinken, oder man bereitete davon eine Salbe mit dem Schmalz und der Leber des Bockes. Weitere Heilmittel waren: Urin [1]) und das Menstrualblut. Aus dem Pflanzenreiche waren geeignet: der Saft der Wurzeln und Stengel des Silphions, die Zweige und feingeriebene Blätter des Feigenbaumes, die Blätter des wilden Feigenbaumes bittere Mandeln, Feldknoblauch, und die Blätter des schwarzen Adornes.

Wir müssen noch einiger Aerzte gedenken aus dem ersten Jahrhunderte n. Chr., von wen wir etwas in Betreff unsres Themas erwähnen können. Erstens ist zu nennen Heras, ein bekannter Empiriker aus Kappadokien, von welchem Galenos [2]) ein Pflaster wider die Hundswut erwähnt, welches den Gebissenen vor die Hydrophobie schützen würde. Dasselbe Mittel war auch dem Leidenden an Hundswut, in der Form von Pillen gegeben, nützlich. Die Ingredienzen waren u. a. Silberglätte, Bleiweiss, Myrrhe, Hirschmark und Weihrauch. Zu den Pharmakologen, derer es damals Viele gab, gehörte JULIUS BASSUS. Caelius erzählt von ihm, dass er bei der Hydrophobie Niesemittel und scharfe Klysmata benutzte. Sein Freund SEXTIUS NIGER, der Verfasser einer ausgezeichneten Schrift über Heilkräuter (± 50 n. Chr.), woran Plinius und Dioskurides Vieles möchten entnommen haben [3]), empfahl die weisse Nieswurz [4]).

Wichtiger ist für uns der bekannte SCRIBONIUS LARGUS, der Verfasser eines therapeutischen Vademecum für den römischen Praktiker. Dieser erwähnt als ausgezeichnetes Präservativ das Mittel seines Lehrers APULEJUS CELSUS. Weil es auf Sizilien viele wutkranke Hunde gab, schickte CELSUS das Heilmittel alle

---

1) Der beste war der Harn des wutkranken Hundes. Vergl. DIOSKURIDES lib. II, c. 99.
2) Opera omnia, Bd. XIII p. 431.
3) HAESER, Geschichte der Medizin, Bd. I S. 299.
4) CAELIUS AURELIANUS, De morbis acutis, ed. Amman., p. 233.

Jahre auf Staatskosten nach seiner Vaterstadt Centipurae. Es wirkte nämlich gegen den Biss toller Hunde, nachdem man es dreissig Tage lang verabreicht hatte, so wohl, dass ein Kranker nie von der Scheu vor Wasser heimgesucht wurde. Auch wenn die Hydrophobie schon da war, bewirkte es, dass die Leidenden ohne Scheu Wasser trinken konnten, und, von dieser Not befreit, wenigstens weniger zu leiden hatten.

*(Fortsetzung folgt.)*

---

# BIBLIOGRAPHIE.

---

*Kurze Geschichte der Chirurgie*, von W. VON BRUNN. Mit 317 Abbildungen, Berlin. Verlag von Julius Springer. 1928.

„Es ist sowohl für den im praktischen Beruf Stehenden wie auch für die Geschichte der Chirurgie unentbehrlich, dass die Chirurgen weit mehr als bisher mit der Geschichte ihres Faches vertraut werden". Der Autor hatte ganz recht als er diesen Satz schrieb, aber nicht nur der Chirurg, sondern jeder Mediziner soll wenigstens einen Ueberblick der Geschichte seiner Wissenschaft durchgearbeitet haben. Wir leben jetzt in einer Zeit, wenn so viele Tatsachen, welche uns aus der Studentenzeit geläufig sind, nicht mehr als unumstössliche und feststehende Wahrheiten akzeptiert werden können. Die Vaccination und die Diphteritis-Serumtherapie haben sich plötzlich als unzuverlässige Methoden erwiesen und es gibt Pessimisten, die schon von dem Zusammensturz der modernen Medizin sprechen! So schlimm ist es allerdings noch nicht, wenigstens in der Chirurgie, die siegesbewusst die grössten Triumfen der modernen Technik feiert, sich stützend auf den Entdeckungen zweier Engländer: Lister und Simpson.

Aber auch in der Chirurgie hat es sich wieder gezeigt, wie sehr die Geschichte einer Wissenschaft unentbehrlich ist, hat man doch während des grossen Welt-Krieges die Vorzüge der alten konservatieven Methoden bei Beinzersplitterungen wieder schätzen gelernt und der Antisepsis ihren Platz geräumt hat, der ihr von der Asepsis geraubt worden war.

Ist es zu wundern, dass der heutige Arzt, sich den Boden unter den Füssen schwinden sieht nnd zu den alten Heilmitteln zurückkehrt? Aber da soll er mit den alten Heilmethoden auch vertraut sein und die Geschichte seiner Wissenschaft studiert haben. Schon seit verschiedenen Jahren ist überall in der Welt ein erhöhtes Interesse in der Geschichte zu beobachten. Mit Recht sagt Von Brunn, dass die grossen Handbücher von Gurtl, Haeser und Puschmann fast vergriffen und wenn noch zu haben, viel zu teuer sind um vom praktischen Arzt gekauft zu werden; abgesehen davon, dass diese Bücher zu umfangreich und zu ausführlich sind. Der Autor hat sich deshalb die Aufgabe gestellt, ein Buch über die Geschichte der Chirurgie zu schreiben mit dem Ziel, es dem praktischen

Arzte zu ermöglichen ohne besondere Mühe, ungeachtet den Strudel der täglichen Praxis, sich einen Ueberblick der Geschichte der Chirurgie ein zu prägen, ein Buch, nicht zum nachschlagen, aber zum Lesen geeignet, das auch der tagsüber angestrengt Tätige am Abend oder Ferientage mal zur Hand nimmt! In Gegensatz zu den grösseren Werken lässt Von Brunn die ganze Geschichte der Chirurgie, bis in die neueste Zeit hinein, die Revue passieren, in angenehm lesbaren Kapitteln, den Text mit vielen schönen Illustrationen abgewechselt. Auf diese Weise hat er wirklich sein Ziel erreicht, dass er sich beim Anfange seiner Arbeit auferlegt hatte. Vollständigkeit konnte und durfte nicht erstrebt werden, sonst hätte das Werk seinen Zweck verfehlt und jeder, dem Von Brunn's Arbeit die Lust erweckt hat, sich dem Studium der Geschichte der Chirurgie ausführlicher zu widmen, kann sich dies und jenes in Gurtl's Handbuch und in anderen Spezialwerken nachschlagen.

Von Brunn's Arbeit hat den grossen Vorzug, dass nicht nur ein Teil der Geschichte bearbeitet ist, sondern dass sein Buch die Geschichte bis in die jetzige Zeit behandelt und gut proportioniert wiedergibt. Auch in dieser Hinsicht hat er Gutes geleistet, dass von den neuesten Untersuchungen Meldung gemacht wird, z. B. vom Papyrus Edwin Smith, dessen ausführliche Publikation leider noch aussteht. Dieser Papyrus hat uns einen ganz anderen Einblick in die alte aegyptische Chirurgie gestattet, unendlich viel wissenschaftlicher wie aus dem Inhalt der bisher bekannten medizinischen Papyri vermutet werden könnte. Sind die Papyri Ebers, Hearst und der grosse Berliner medizinische Papyrus nur mit vielen Beschwörungen durchspickte Rezeptenbücher, der Papyrus Edwin Smith gleicht einem modernen Kompendium der Chirurgie, ganz systematisch geordnet vom Kopf bis zum Thorax (der weitere Teil fehlt leider), in kurzen Sätzen die Symptome, Diagnose und Therapie erwähnend, vielfach mit Kommentaren und Beschreibungen von speziellen Fällen ergänzt.

Eine ganze Menge Illustrationen sind hier zum ersten Male reproduziert worden. Wir nennen nur einzelne: die Abbildungen aus der Handschrift des Caspar Stromayr über den Bruchschnitt vom Jahre 1559 (S. 210, 211); die besonders realistische Beschneidungsszene nach dem Gemälde im Besitz des Historischen Vereins für Oberpfalz und Regensburg (S. 23); die Abbildung der Beschneidungsszene aus der Sammlung Jacques Rosenthal–München, wo eine grosse moderne Scheere mit gekreuzten Armen zur Operation verwendet wird (S. 22); die Reproduktionen des Stelzfusses von Capua (S. 108, 109); das Aderlassbild aus einem Codex (welcher?) aus der Sammlung des Instituts für Geschichte der Medizin zu Leipzig. (S. 171).

Eine weitere Gruppe der Abbildungen ist den Studien Sudhoff's entliehen und Von Brunn hat hier gerade diejenigen gewählt, die in anderen Arbeiten noch nicht reproduziert worden sind. Das Buch enthällt eine

Menge Porträts, meistens der History of Medicine Garrison's und dem Biographischen Lexikon Pagel's entnommen. Leider hat der Autor auch das falsche Porträt Boerhaave'ns aus Garrison reproduzieren lassen. Es ist dem Medical Portrait Gallery Pettigrew's entnommen und ist dem grossen Manne gar nicht ähnlich! und wo so viele authentischen Porträts von Boerhaave bekannt sind, ist es zu bedauern, dass dieses falsche Porträt in einer so vorzüglichen Arbeit einverleibt ist.

Schade dass bei verschiedenen Abbildungen aus Büchern das Ausgabejahr nicht erwähnt ist. Die Zahninstrumente des Joh. Scultetus, (S. 221) sind leider keine Zahninstrumente; in der Ausgabe: Amsterdam, Janssoons van Waesberge, 1748 ist es Tafel 10, in der früheren Lateinischen Ausgabe Tafel 11 und sind es die Instrumente zur Ausrottung des Nasenpolyps. Die Abbildung S. 229: Bluttransfusion im 17 Jahrhundert nach Meyer–Steineg und Sudhoff ist auch dem Armamentarium chirurgicum des Scultetus entnommen. (Ausgabe, Amst. 1748, 2. Teil, S. 570).

Am Ende des Buches ist ein ausführliches Literaturverzeichniss beigegeben, wo jeder, der von einer besonderen Periode etwas mehr zu wissen wünscht sich das Studienmaterial auswählen kann. Immer ist es eine schwierige Arbeit eine derartige Liste zusammenzustellen, man vergisst immer manches, und ich bedaure erwähnen zu müssen, dass man verschiedene Arbeiten der Holländer vergeblich in dieser Liste suchen wird.

Die Arbeit W. von Brunn's wünschen wir eine grosse Menge Käufer, überzeugt dass derjenige, der sie sich gekauft hat, sie auch lesen und das vorzügliche Buch als eine grosse Bereicherung seiner geschichtlichen Kenntnisse schätzen wird.

J. G. de Lint.

---

Menge Porträts, meistens der History of Medicine Garrison's und Biographischen Lexikon Pagel's entnommen. Leider hat der Autor das falsche Porträt Boerhaave'ns aus Garrison reproduzieren lassen; ist dem Medical Portrait Gallery Pettigrew's entnommen und ist rossen Manne gar nicht ähnlich! und wo so viele authentischen P von Boerhaave bekannt sind, ist es zu bedauern, dass dieses Porträt in einer so vorzüglichen Arbeit einverleibt ist.

Schade dass bei verschiedenen Abbildungen aus Büchern das A Jahr nicht erwähnt ist. Die Zahninstrumente des Joh. Scultetus, (S. sind leider keine Zahninstrumente: in der Ausgabe: Amsterdam, mons van Waesberge, 1748 ist es Tafel 10, in der früheren Lateini Ausgabe Tafel 11 und sind es die Instrumente zur Ausrottung des Na poly s. Die Abbildung S. 229: Bluttransfusion im 17. Jahrhundert Meyer-Steineg und Sudhoff ist auch dem Armamentarium chirurg des Scultetus entnommen. (Ausgabe, Amst. 1748, 2. Teil, S. 570).

Am Ende des Buches ist ein ausführliches Literaturverzeichniss ge geben, wo jeder, der von einer besonderen Periode etwas mehr zu wünscht sich das Studienmaterial auswählen kann. Immer ist es eine sch rige Arbeit eine derartige Liste zusammenzustellen, man vergisst i manches und ich bedaure erwähnen zu müssen, dass man verschiede Arbeiten der Holländer vergeblich in dieser suchen.

Die Arbeit W. von Brunn's wünschen wir eine grosse Menge überzeugt dass derjenige, der sie sich gekauft hat, sie auch lesen das vorzügliche Buch als eine grosse Bereicherung seiner geschichtlichen Kenntnisse schätzen wird.

J. G. DE LINT.

# LA PÉRITOMIE

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le DR. D. SCHAPIRO
de Paris.

---

## PREMIÈRE PARTIE:

### Essai sur l'institution de la circoncision rituelle

## CHAPITRE IV:

### Du but de la circoncision religieuse

Dans le chapitre qui précède, nous avons cherché à établir que, grâce aux multiples connaissances qu'on possède à présent sur les populations primitives, il est permis d'affirmer que la coutume de la circoncision n'a pris naissance, d'une façon spontanée, chez aucune d'elles. Aussi, contrairement à l'affirmation de H. Spencer [1]), la présence de cet usage sur plusieurs points du globe, sans lien apparent entre eux, ne peut servir de preuve que la péritomie, à l'origine, n'avait aucun but. Non! Du moment qu'il est possible de remonter à la source unique de cette coutume, il est légitime de rechercher pourquoi elle y avait pris naissance.

D'ailleurs, comment est-il possible d'admettre qu'une semblable prescription n'ait pas eu un motif quelconque, alors que les autres préceptes mosaïques, selon l'opinion autorisée de R. Saada [2]),

---

1) H. Spencer, Etude de sociologie, in Revue philosophique, Paris 1878, t. V, p. 298.
2) R. Saada, Emounoth ve'deoth, III, 1—2.

de Maïmonide [1]), de Nachmonide [2]), et d'ailleurs selon l'avis des auteurs profanes également [3]), ont tous une raison d'être certaine? Au surplus, tous les auteurs, tant anciens que modernes [4]), ont pensé et pensent toujours qu'il est impossible d'admettre que la prescription de la circoncision ait été faite sans aucun but.

Mais, désireux de faire une étude aussi impartiale que complète, nous voulons, tout d'abord, examiner méthodiquement toutes les opinions qui ont été émises à cet égard.

## Article I.

## Coutume ethnique.

Dans cet article, nous voulons passer en revue les diverses opinions qui, bien que contradictoires quant à la nature de cette coutume, s'accordent cependant à refuser à la pratique de la circoncision toute valeur *intrinsèque*, ne voulant voir dans cette observation qu'un usage archaïque, et tout-à-fait irrationel.

### § 1. *Déformation nationale.*

I. — D'après M. Ewald, la péritomie rituelle, à l'origine, n'était autre chose qu'une coutume ou plutôt une déformation ethnique [5]), et n'avait pas plus de portée que l'usage de la coiffure particu-

---

1) Maïmonide, Guide de Egarés, Ed. Munk, Paris 1856, t. III, cap. XXI, p. 247.

2) Nachmanide ou *Ramban*, Commentaire sur Pentateuque, section Kedoschim.

3) Voir à ce sujet, Philonis, De circumcisione, Paris 1640, p. 810; Vanier, op. cit., p. 64 et 115, etc.

4) Ainsi, selon Redslob (op. cit., p. 7), il serait vraiment insensé de croire que les lois du Pentateuque, parce qu'elles ne sont pas motivées, n'avaient réellement pas de motifs.

5) Ainsi, en Amérique, les Chactas ou Têtes-Plates, et les Péruviens d'Ancon avaient la coutume de pratiquer de très grandes déformations du crâne chez les enfants (V. G. Lagneau, les Déformations céphaliques en France, Paris, 1878, p. 1). D'ailleurs, chez certains peuples de l'Amérique du Nord, et aussi ches les Mexicains et les Indiens, on cherche encore à aplatir les crânes des enfants, en mettant des bandes autour de la tête. (Ploss, Das Kind in Brauche u. Sitte der Völker, Berlin 1882, p. 307).

D'autre part, en Chine, on cherche, par des compressions spéciales, entre 4 et 7 ans, à rendre très petits les pieds des femmes (Ploss, op. cit., p. 330).

Enfin, en France même, surtout en Normandie, dans le département de Deux-Sevres et les environs de Toulouse, on observe encore des déformations craniennes artificielles (Lagneau, op. cit., p. 7).

lière chez certaines peuplades antiques [1]). C'est aussi, à peu près, le sentiment de M. Elie Reclus: «Nulle coutume, dit-il, n'est plus singulière, plus bizarre et, tranchons le mot, plus absurde que la circoncision» [2]). Et c'est encore l'avis de M. Stade, car il place l'usage de la péritomie au rang des déformations corporelles qui se pratiquent encore chez beaucoup de peuplades barbares et sauvages [3]). Enfin, cette même opinion se trouve déjà émise dans la fameuse confession de Claude, roi d'Ethiopie, car il y compare la circoncision à la coutume des Abyssins et des Nubiens de se faire des incisions sur la figure, et à l'habitude des Indiens de se perforer les oreilles [4]).

Mais, à la vérité, c'est là une simple hypothèse qui ne peut pas résister au moindre examen.

II. — D'abord, la confession du roi Claude ne prouve absolument rien. En effet, en admettant même que cette confession fût authentique, rien ne prouve que les Abyssins eux-mêmes eussent également considéré la circoncision comme une simple coutume ethnique. Au contraire, les Ethiopiens, comme nous l'avons vu plus haut, avaient toujours considéré l'incirconcision comme une opprobre, et ils s'étaient constamment efforcés de maintenir parmi eux cette institution antique: „Ils regardent tellement, dit le R. P. Jérome Labo, comme une infamie de n'être pas circoncis, qu'ils ne peuvent pas dire une plus grande injure à un homme que de l'appeler *cofa*, c'est-à-dire fermé ou incirconcis; qu'ils ne souffrent point qu'il mange avec eux, qu'ils rompent et cassent les pots qui lui ont servi" [5]). D'ailleurs, ce n'était que dans un but purement politique, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, que le roi d'Ethiopie avait avancé

---

1) H. Ewald, Geschichte des Volkes Israël, Göttingen 1843, t. II, p. 95.

2) E. Reclus, La circoncition, sa signification, son origine et quelques rites analogues, in Revue internationale des sciences Paris 1879, t. III, p. 193.

3) B. Stade, Geschichte des Volkes Israël, Berlin 1881, vol. I, p. 423.

4) Voici, selon Ludolf (Historia ethiopica etc., Francofurti a/M. 1861, lib III, cap. I), comment ce monarque s'y exprime: „Omnes libri doctrinæ Paulinæ sunt apud nos et docent nos de circumcisione et de præputio. Verum circumcisio nostra secundum consuetudine regionis fit, sicut incisio faciei in Aethiopia et Nubia et sicut perforatio auris apud Indos.

5) R. P. Jerome Labo, Voyage historique d'Abyssinie, Paris 1728, p. 279.

cette idée, afin de disculper ainsi son peuple de l'accusation de judaïser [1]).

Puis cette hypothèse de déformation ethnique soulève contre elle un grand nombre de difficultés. En effet, admettons que le législateur du Pentateuque, ayant trouvé la coutume de la circoncision, avait cru devoir en faire une prescription religieuse, ainsi qu'il avait agi à l'égard de bien d'autres coutumes antiques [2]). Mais alors pourquoi Moïse s'était-il senti obligé de nous faire savoir non seulement qui avait institué la péritomie, mais encore à la suite desquelles circonstances solennelles cette coutume avait été introduite parmi les Hébreux? Est-ce que cette double relation du Pentateuque n'exclut pas déjà la possibilité d'assimiler la circoncision à une simple coutume antique [3]), consacrée par Moïse?

III. — De plus, s'il en était réellement ainsi, pourquoi l'usage de la circoncision, au lieu de s'affaiblir avec le cours des siècles, comme tant d'autres coutumes anciennes, même bibliques, avait-il toujours conservé son importance exceptionnelle? „Il est inadmissible, dit M. Priaulx avec juste raison, que la circoncision qui s'était maintenue à travers les siècles, sous tous les climats, soit, comme le dit Calvin, une coutume absurde" [4]).

IV. — Enfin, si la circoncision n'était qu'une simple déformation ethnique, il serait impossible de comprendre pourquoi les Hébreux considéraient l'incirconcision comme une opprobre même chez les peuples voisins, ainsi que nous le verrons ailleurs, et

---

1) Et, de fait, le roi d'Ethiopie, d'après la relation de Ludolf (op. cit. lib. III, cap. I), semble se trahir lui-même sur ce point essentiel „Quod attinet ad morem circumcisionis, dit-il, non utique circumcidimur sicut Judæi." Et, plus loin (op. cit., ibid), il y revient encore en ces termes: „Id autem quod facimus non ad servandas leges Mosaïcas, sed tantum propter morem humanum."

2) Parmi les vieilles coutumes, que Moïse avait admises et consacrées, on peut compter: le droit d'aînesse, le levirat, l'abstinence de sang, la mise à mort d'un animal homicide, la vengeance du sang, le châtiment de l'homicide, la peine du bûcher contre la femme adultère, l'élévation des autels et des statues commémoratives, l'adoration de Dieu par des sacrifices, le repos du sabbat, etc.

3) Ainsi, par l'interdiction de manger le „muscle retirant", en commémoration de la lutte de Jacob (Genèse, XXXII, 32), Moise n'avait fait que consacrer une coutume existante.

4) O. de Beauvoir Priaulx, Questiones mosaïcæ, or the book of Genesis, London 1842, p. 366.

pourquoi leur répugnance était-elle si vive pour tout incirconcis? [1])

V. — Au surplus, il serait vraiment inconcevable que Moïse eût interdit de mutiler les organes de la génération de tout mâle d'entre les animaux, quoique cet usage eût existé de son temps chez tous les autres peuples [2]), et qu'il eût permis de le faire sur des hommes, sous prétexte que cette coutume existait déjà avant lui. Et cette contradiction serait d'autant plus flagrante que le même législateur avait justement interdit le mariage [3]) à tout Hébreu dont les organes génitaux auraient subi une mutilation quelconque [4]).

Ainsi, il est manifeste que la circoncision n'était pas, à l'origine, une simple déformation ethnique. Et nous allons montrer à présent qu'il est tout aussi impossible d'admettre, comme le soutiennent nombre d'auteurs anciens et modernes, que la péritomie avait été instituée dans un but purement politique.

### § 2. *Marque nationale et théocratiqne.*

I. — Déjà Josèphe paraît avoir été partisan de cette idée, puisqu'il dit que la circoncision avait pour but d'empêcher le mélange des descendants d'Abraham avec les autres nations: „Praecipit autem, quod nollet gens ipsius cum alliis commisceri, ut pudenda circumciderent" [5]). De même Tacite avait affirmé que la circoncision hébraïque avait pour but une marque de reconnaissance, c'est-à-dire un signe de nationalité, car il dit: „circumcidere genitalia instituere, ut diversitate noscantur" [6]). De même encore c'était là l'opinion d'Origene [7]). De même aussi

---

1) Cette répugnance pour tout incirconcis était encore très vivace même parmi les premiers disciples de J.-C., comme le prouve ce texte (Actes, XI, 2—3): „Quum autem ascendisset Petrus Jerusalymam, disceptabant adversus illum qui erant ex circumcisione.

Discentes: Quare introisti ad viros præputium habentes, et manducasti cum ellis?"

2) Levitique, XXII, 24.

3) Voir Maïmomde (Guide des Egarés, t. III, p. 420) qui explique la juste raison de cette interdiction.

4) Deut., XXIII, 2.

5) Josephi, Antiqu. jud., lib I, cap. X, 5.

6) Taciti, Hist. lib. V, cap. V.

7) Origenis, Selecta in Jes. Nave, t. XII, col. 821.

c'était là également l'opinion de St. Jean Damascène [1]). De même encore c'était là aussi l'opinion de Pascal [2]). Enfin, Maïmonide lui-même a également enseigné que l'une des causes de la péritomie rituelle était justement d'imprimer à chaque individu une marque distinctive, afin d'empêcher par là toute usurpation de la nationalité hébraïque [3]). Et cette opinion est aussi maintenue par Aron Levi ben Joseph [4]).

C'est encore ce même but de marque nationale, capable d'empêcher tout mélange, que Spencer semble avoir voulu également assigner à la circoncision rituelle: „Signum erat distinctum, dit-il, et in eum finem ordinata, ut sanctus populus a reliquis mundi gentibus discerneretur" [5]). Et, pour appuyer sa thèse, cet auteur met en avant trois ordres d'arguments. D'abord, il invoque le fait que les Hébreux, pendant leur séjour dans le désert, avaient omis de pratiquer la péritomie rituelle [6]); puis, il met en relief que les Ethiopiens eux-mêmes considèrent leur circoncision comme une marque distinctive, capable de rappeler leur parenté avec Abraham [7]); et enfin, il invoque la nécessité de se faire circoncire pour quiconque voulait faire partie du peuple hébreu [8]).

Et M. Osmond de Beauvoir Priaulx, outre la dernière preuve de signe de nationalité, mise en avant par Spencer, invoque encore, en faveur de cette même thèse, cette autre considération. Selon la version des Septante, dit-il [9]), la circoncision est l'équi-

1) St. Jean Damascène, De fide orthodoxa, IV, 25, t. XCIV, col. 1213.

2) Pascal, Pensées, IIe partie, XIV, 2.

3) Maimonide, More Neboukim Ed. de Venise 1551, III partie, chap. XLIX.

4) Aron Levi ben Joseph, Liber Institutionis, Venitiis, 1601, p. 13*a*.

5) J. Spencer, De legibus Hæbræorum, Hagæ 1686, lib. I, cap. IV, sect. II.

6) Voici, en effet, comment Spencer s'exprime à ce sujet (op. cit., lib. I, cap. IV, sect. II): „Huic assertioni, dit-il, congruum est, quod hic ritus, Israelitis in deserto commorantibus, Intermitteretur."

7) Voici comment Spencer présente cet argument (op. cit., lib. I, cap. IV, sect. II): „Aethiopes itaque sibi notans circumcitionis etiamnum imprimunt, ut ipsi a ceteris nationibus, tanquam filii Abrahami, dignoscantur, in cujus consanguinitate gloriantur."

8) Voici comment Spencer développe cet argument (op. cit., lib. I, cap. IV, sect. II): „Circumcisio Mosaïca saltem, signum politicum erat, dit-il, quo omnes externi sanguinis homines in rempublicam Israelis admissi sunt; et sic in gentis Judaïcæ censum transieruut, ut pari jure essent cum Judæis natis, honores, jura, connubia, et privilegia gentis omnia, ex œquo participiantes."

9) Osmond Beauvoir Priaulx, op. cit., p. 357.

valence de la conversion au judäisme [1]). De même, pour Ewald, fait que la circoncision a toujours été une condition absolue de toute naturalisation hébraïque, fournit la preuve la plus évidente que la péritomie rituelle constituait, du moins à partir de la conquête de la Palestine, une véritable marque nationale [2]). C'est aussi l'avis de Michaëlis [3]) et de Michel Levy [4]). C'est encore l'opinion de Trusen: „La circoncision, dit-il, avait pour but d'empêcher le mélange avec d'autres nations" [5]). Et c'est aussi, semble-t-il, l'avis de M. Hitzig [6]). C'est encore cette même opinion que M. Reclus soutient en ces termes: „En principe, dit-il, la circoncision, marque de nationalité, équivalait pour le descendant d'Abraham à un acte d'état civil, et, pour le proselyte, à un acte de grande naturalisation" [7]). Enfin, c'est aussi, ou peu s'en faut, l'opinion de Vanier [8]) et l'avis de Stade [9]), et de W. Smith [10]).

II. — D'autre part, pour certains auteurs, la circoncision n'était pas seulement une simple marque nationale, elle était surtout un signe de soumission de chaque individu hébreu envers le dieu de sa nation. C'est sûrement ce que H. Spencer cherche à exprimer en ces termes: „Tous les faits, dit-il, prouvent que la circoncision, chez les Hébreux, était le sceau de l'assujettissement" [11]). C'est encore cette même idée, mais en termes plus énergiques, que Paul Lafurgue s'efforce de soutenir dans ce passage: „ ... elle est le signe matériel de l'alliance de l'homme avec la divinité; lorsque le vassal jurait fidélité à son suzerain, il lui apportait une motte de sa terre, lorsque le Mexicain ou

1) En effet, les Septante rendent ainsi le verset dix-sept du chapitre huit du livre d'Esther: „*Και πολλοι τῶν ἐθνῶν περιετεμνοντο, και ιουδαϊζον διὰ τον φόβον τῶν Ἰουδαιων.*"
2) Ewald, Geschichte des Volkes Israël, Göttingen 1843, t. II, p. 101.
3) Michaëlis, Mosaïsches Recht, Francfort a/M. 1774, t. IV, p. 7.
4) M. Levy, in Archives Israëlites de France 1843, p. 385.
5) J. P. Trusen, Darstellung der biblischen Krankheiten, Posen 1843, p. 40.
6) Hitzig, Geschichte des Volkes Israël, Leipzig 1869, t. I, p. 86.
7) Elie Reclus, op. cit., t. III, p. 203.
8) Vanier, Cause morale de la circoncision des Israelites p. 76.
9) Stade, Geschichte des Volkes Israël, Berlin 1881, I vol. p. 423.
10) W. Smith, Dictionary of the Bible, London 1863, 1 vol. I, p. 330.
11) H. Spencer, Principes de sociologie, Trad. de E. Cazeilles, Paris 1883, t. III, p. 92, et Etude de sociologie, in Revue philosophique, Paris 1878, t. V, p. 295.

l'Israëlite jurait fidélité à son dieu, il lui apportait un morceau de sa chair" [1]). C'est aussi l'opinion formelle de F. Bergmann: „La circoncision, se rattachant au châtrement, était aussi, dit-il, le signe extérieur de la soumission, de la domesticité et de la servitude des circoncis par rapport à la personne qu'ils considéraient tous comme leur seigneur et maître" [2]). Enfin, Munk lui-même ne semble pas être éloigné d'une idée semblable: „C'est par cette pratique, dit-il, que l'Hébreu devient citoyen de la théocratie; nous devons donc la mettre au nombre des lois constitutives de la société hébraïque" [3]).

III. — Ainsi, d'après tous ces auteurs, la circoncision, en somme, avait eu, à l'origine, ou du moins dans l'antiquité, un but purement politique. En effet, grâce à cette marque indélébile, chaque individu pouvait réclamer tous les droits attachés au titre de citoyen hébreu, et aussi, grâce à ce même signe, on pouvait lui imposer tous les devoirs que comportait ce même titre. Mais, avant de montrer toute l'impossibilité d'une thèse semblable, nous devons examiner si les quelques preuves invoquées par les défenseurs de cette thèse, ont réellement quelque valeur.

IV. — Et, d'abord, c'est l'argument de l'omission de la circoncision dans le désert. Mais, ce fait, vrai en soi, ne prouve rien, car on ne voit pas bien comment on peut en inférer que la circoncision, à l'origine même de son institution, avait pour but de pourvoir les descendants d'Abraham d'une marque distinctive. Au contraire, s'il en était réellement ainsi, les Hébreux n'auraient pas eu garde d'omettre cette pratique même dans le désert; car, là plus qu'ailleurs, ils avaient particulièrement besoin d'un signe de reconnaissance. Au surplus, la raison de cette omission passagère était tout autre, comme nous le verrons ailleurs.

V. — Maintenant, quant au deuxième argument, il n'a vraiment aucune espèce de valeur. Car l'assertion de Spencer, outre qu'elle ne repose sur aucun document historique, ne peut pas

---

1) P. Lafargue, op. cit., t. X, 3e série, p. 431.

2) F. Bergmann, Origine, signification et histoire de la castration etc., Palerme 1883, p. 329.

3) S. Munk, Palestine, Paris 1845, p. 166*a*.

même se concevoir. Comment les Ethiopiens, qui étaient des descendants de Cham [1]), auraient-ils pu avoir l'idée de se soumettre à la circoncision, afin de se faire passer pour des fils ou parents d'Abraham? D'ailleurs, ainsi que nous l'avons vu plus haut, la péritomie universelle, chez les Ethiopiens, n'avait commencé qu'à partir de l'époque de Salomon.

VI. — Ainsi, il ne reste que la dernière preuve des défenseurs de la thèse du signe national, qui, elle, paraît assez sérieuse. Pourtant, quand on cherche à voir les choses de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que cet dernier argument est aussi très mal fondé. En effet, s'il est vrai que la circoncision a toujours été considérée comme une condition absolue de conversion au judaïsme, il n'en est pas moins vrai que cette opération, à elle seule, n'a jamais conféré la naturalisation hébraïque. Même, dans certains cas, et cela malgré la circoncision, la grande naturalisation hébraïque ne pouvait pas s'obtenir du tout.

VII. — Et, de fait, la loi mosaïque interdit de contracter une alliance avec tout individu issu des sept peuples qui avaient occupé la Palestine avant la conquête [2]). Or, à n'en pas douter, cette interdiction s'étendait même à ceux qui, dans un esprit de proselytisme, avaient subi l'opération de la circoncision, puisque ce ne fut qu'à l'époque talmudique qu'on a adouci [3]) la rigueur de cette mesure [4]). De même le législateur du Pentateuque interdit toute alliance avec un Edomite ou un Egyptien jusqu'à la troisième génération [5]). Or, non seulement la circoncision n'avait jamais fait lever cette interdiction mosaïque, mais encore, eu égard à la grande précision du texte biblique à ce sujet, aucune interprétation postérieure n'a jamais cherché à adoucir la rigueur de cette mesure [6]). De même encore le législateur hébreu interdit de contracter mariage avec un Moabite ou un Ammonite [7]), et il revêtit cette interdiction d'un caractère perpétuel, analogue à

---

1) Genèse, X, 6.

2) Deut., VII, 1—2.

3) On sait qu'à cette époque on a limité l'interdiction mosaïque uniquement à ceux qui sont restés dans leur paganisme (Voir Maïmonide, Hilkhoth gherim).

4) Yebamoth, p. 76*a*.

5) Deut., XXIII, 9—10.

6) Yebamoth, p. 76*b*.

7) Deut., XXIII, 4.

la proscription dont il avait frappé tou *„mamzer"* [1]), c'est-à-dire tout individu issu d'un commerce incestueux ou adultérin [2]). Or, est-il besoin de le dire? la circoncision, dans tous ces cas, ne pouvait nullement aplanir les difficultés, ni conférer la naturalisation hebraïque [3]).

VIII. — Et il y a encore plus. On connaît l'aventure de Ghibéonites, qui, grâce à une ruse particulière, étaient parvenus, lors de l'invasion de la Palestine par les Hébreux, à obtenir une sorte de traité de paix [4]). Or, ces Cananéens, malgré leur incorporation intégrale au peuple d'Israël [5]), n'avaient jamais pu parvenir à se fusionner avec les Hébreux [6]), au point qu'à l'époque du retour babylonien, ils apparaissent encore isolés parmi eux [7]), sous le nom de *„nethinim"* [8]), Et cette mesure d'exclusion, malgré leur stricte pratique de toutes les prescriptions religieuses [9]), a été maintenue à leur égard même dans les époques postérieure [10]). Par conséquent, la circoncision, même jointe à la pratique de tous les autres préceptes mosaïques, ne pouvait suffir à assurer la naturalisation hébraïque à certains éléments ethniques [11]).

---

1) Deut., XXIII, 3. 2) Eben Haézer, Ed. Wilna 1896, § IV, 13.

3) Pour se rendre compte de la sévère application de toutes ces interdictions mosaïques, il suffit de se rappeler que, lors du retour de la Babylonie, toutes les unions prohibies furent dissoutes par l'autorité d'Esdras et, plus tard, par celle de Nehemie (Voir Esdras, IX, 1—2 et 10—17; Nehemie, XIII, 1—3).

4) Josué, IX, 3—15.

5) Josué, IX, 27. 6) II Samuel, XXI, 2.

7) Esdras, II, 43 et 70; Nehemie, III, 26 et 31; VII, 46 et 73; X, 29; XI, 21.

8) Ce nom leur vient de David (1 Chr., IX, 2, Esdras, VIII, 20) et signifie: dati ad ministrandum Levitis. En effet, sous forme de mancipia sacra, ils restaient la propriété du Sanctuaire (Jos. IX, 26; Nehemie, II, 21).

Dans les temps postérieurs, ils occupaient un rang moindre que le *„mamzer"*, mais ils prenaient cependant le pas sur tous les autres proselytes (Voir Talmud jerusalmi, Traité Horayoth, p. 48).

9) Yebamoth, p. 78*b*. 10) Yebamoth, 78*b*; Eben Haézer, § IV, 1.

11) Une autre catégorie de convertis, connus sous le nom de „beni abde schelomoh" ou descendants des serviteurs de Salomon, semble avoir été traitée avec une égale sévérité. En effet, à l'époque du retour de Babylonie, ces convertis sont mentionnés ou à part (Esdras, II, 55; Nehemie, VII, 55), ou à la suite des *„nethinim"* c'est-à-dire les Ghibéonites, ou bien encore ils sont comptés ensemble avec ces derniers (Esdras, II, 58; Nehemie, VII, 60; X, 3).

L'origine de ces *„abde schelomoh"* n'est pas connue. D'après Grætz (Geschichte der Juden, t. II, 109), c'étaient tout simplement des Cananéens au service du roi Salomon, qui s'étaient entièrement convertis au judaïsme, et qui avaient fait souche.

IX. — Mais il y a encore mieux. Non seulement la circoncision, dans bien des cas, ne suffisait pas, chez les ancient Hébreux, à assurer la conversion complète, mais encore elle était tout-à-fait inutile pour acquérir la nationalité politique, c'est-à-dire le droit de cité. Ainsi, tout étranger qui observait certains préceptes mosaïques [1]), acquérait par cela même la qualité de „*gher*" [2]) ou citoyen, et devait être traité, en toutes choses, à l'égal des autochtones [3]). Or, ces „*gherim*" ou habitants, n'étaient nullement soumis à la circoncision, puisque la loi mosaïque leur interdit de participer à l'agneau pascal, à moins de s'être fait circoncire au préalable [4]).

X. — D'ailleurs, même pour la conversion purement religieuse, la circoncision seule, chez les anciens Hébreux, ne suffisait nullement. Au contraire, pour être admis au sein du judaïsme, tout proselyte devait remplir trois conditions: 1° se faire circoncire; 2° recevoir un baptème purificatoire; 3° et enfin, offrir un sacrifice [5]).

Ainsi, l'idée de faire de la circoncision une marque nationale, déjà en opposition formelle avec certaines exclusions mosaïques et aussi avec bien des faits historiques, est encore en contradiction complète avec toutes les dispositions théologiques. Mais, alors même qu'on voudrait s'obstiner à ne pas tenir compte de toutes ces difficultés, cette idée ne serait pas encore admissible. En effet, comment peut-on supposer que les fondateurs de la nation hébraïque, pour doter leur peuple d'un stigmate particu-

---

Mais il se peut aussi qu'à l'origine, c'étaient des esclaves achetés au dehors pour le service du grand monarque. En effet, l'esclave acheté, bien que sa circoncision fût obligatoire, (Genèse, XVII, 13), n'acquérait pas cependant, par cela même, la naturalisation hébraïque, autrement il en aurait résulté son affranchissement gratuit au bout de six ans (Exode, XXI, 2).

1) Traité Yebamoth, p. 42.

2) On sait que la loi mosaïque admet deux genres de „gherim" ou proselytes. Le „gher sedec" ou proselyte de justice, était celui qui avait accepté complètement la Loi mosaïque; le „gher schaar" ou proselyte de la porte, était celui qui n'observait que les sept préceptes des Noachides. Par la suite, tout proselyte de la dernière catégorie s'appelait aussi: „hassid oumoth ha'olam" ou le pieu parmi les païens. — Un proselyte semblable avait le droit d'habiter partout en Palestine, et jouissait de l'égalité de droits civils. A cause de ce droit de cité, il s'appelait également „toschab", habitant, ou „ben toschab", fils d'habitat.

3) Nombres, XV, 16, XXXV, 15.

4) Exode, XII, 48.

5) Traité Pessahim, VII, 8; Traité Kerithoth, p. 81*a*.

lier ou d'un signe d'identité nationale, eussent pu avoir la folle pensée de choisir la région génitale pour y faire imprimer une marque de reconnaissance? „La circoncision, dit Vanier, a pour objet un organe assez caché pour qu'elle ne soit pas seulement, comme on l'a dit, un signe de nationalité; du moment que le législateur a choisi pour siège de cette opération l'organe de la génération, il faut bien qu'il ait en vue une raison toute locale" [1]. C'est aussi l'opinion M. Kaufmann [2]. Et, surtout, qu'on n'aille pas soutenir cette erreur historique que les anciens Hébreux, à l'instar de certaines tribus sauvages de nos jours, allaient complètement nus, puisque des indices, aussi nombreux que concordants, montrent bien que les Béni-Israël, si haut qu'on remonte dans leur passé, avaient toujours coutume de porter des vêtements [3]. Au surplus, même les sauvages qui marchent tout nus, ont cependant l'habitude de couvrir les parties honteuses.

XI. — D'autre part, si le législateur avait en vue une marque nationale, pourquoi avait-il expressément limité la circoncision au sexe masculin [4], et n'avait-il pas permis de marquer de la même façon, ou du moins d'une façon quelconque, le sexe faible aussi? De plus, pourquoi avait-il ordonné, dès l'origine, de pourvoir également de la même marque nationale les esclaves achetés au-dehors? [5]

XII. — Mais il y a encore plus. Comment! Moïse interdit aux Hébreux la coutume du tatouage [6], quoique, selon tous les auteurs, cette pratique, aussi bien dans la haute antiquité que de nos jours encore, eût surtout pour but la marque de tribu ou la distinction de classe [7], et il leur aurait ordonné de se servir de

1) Vanier, op. cit, p. 68.

2) Kaufmann, Art. circ. in The jewish Encyclopedia, vol. IV, p. 98.

3) Chez les anciens Hébreux, le vêtement essentiel était une tunique (Levitique, XVI, 4); on la serrait avec une ceinture des hanches (II Rois, XX, 8; Isaïe, V, 27). Par dessus la tunique, on revêtait une robe (Genèse IX, 23; XXXIX, 12; Exode, XXI, 10; XXII, 8). Cette robe n'était, à l'origine, qu'une grande pièce de drap, et les pauvres, la nuit, s'en servaient comme d'une couverture (Exode, XXII, 25).

Si, à l'origine les vêtements furent faits de peau de bête (Genese III, 21), il n'en fut pas ainsi chez les anciens Hébreux; car ils possédaient, dès la plus haute antiquité, l'art de filer et de tisser (Genèse XLI, 42; XLVII, 22).

4) Genèse, XVII, 23. 5) Genèse, XVII, 13. 6) Levitique, XIX, 28.

7) Le tatouage, dit, M. Berger (Hist. de l'Ecriture, p. 21), est une véritable signature... c'est une inscription héraldique, un blason. C'est là aussi l'opinion de

la circoncision comme d'un stigmate de nationalité? Quelle contradiction de la part du législateur et quel non-sens pratique aussi!

Non! Si l'on ne veut pas, de propos délibéré, soutenir une absurdité sans pareille, il faut décidemment abandonner cette rêverie de faire de la circoncision un „stigmate national", ni comme signe de reconnaissance, ni comme signe de sujetion. C'est là aussi la conclusion de M. Kaufmann [1]).

## § 3. *Superstition nationale.*

I. — D'après Origène, la péritomie rituelle avait uniquement pour but de conjurer certaines influences des astres. Il était tellement convaincu qne l'institution de la circoncision n'avait d'autre portée qu'il s'étonnait que tous les Hébreux fussent obligés de se soumettre à cette pratique, comme s'ils naissaient tous sous la même étoile [2]). Et, ailleurs encore, ce même auteur, après avoir affirmé à nouveau que la circoncision, à l'instar d'autres pratiques sauvages, n'était qu'un culte des astres, se demandait aussi comment cette coutume sanguinaire pouvait-elle agir sur les corps celestes? [3])

---

H. Spencer. „Dans ce pays (dans l'île Tanna), dit-il, (Etude de sociologie, in Revue philosophique, Paris 1878, t. V, p. 298), chaque tribu, chaque sous-tribu, et même chaque famille, possède son blason, c'est-à-dire sa cicatrice ou balafre de la peau." Chez les Uaupes, ajoute le même auteur, une tribu, celle des Tucanos, se distingue des autres par trois lignes bleues, verticales sur le menton."

Et c'est justement ce qui existe encore presque de nos jours: „Les Mandurucu, ou naturels du Brésil, dit Reclus (Géogr. universelle t. XIX, p. 177), se reconnaissaient naguère par un tatouage, qui variait suivant les tribus et les classes."

1) Kaufmann, loc. cit, in The jewish Encyclopedia, vol. IV, p. 98.

2) Voici comment Origène (Comment. in Genesim, t. III, cap. I, § 10) s'exprime à ce sujet: „Jam intelligere profecto non possum, qui tandum Judæos omnes ea nasci astrorum positione defendent, ut octavo dio circumcidi cunctos oporteat."

3) En effet, voici encore ce que ce même auteur (op. cit. ibidem) dit encore à ce propos: „Præterea qui fiat, ut certis quibusdam apud nonnullos Aethiopiæ populos genuum patellæ, Amazonibus mammarium altera resecitur. Quomodo enim hæc certis duntaxat ingentibus siderum vis efficiat? Equidem sic existimo, si attenderimus, vere nihil hoc ingenere, in quo vel leviter hærere liceat, excogitari a nobis asserique posse."

*à suivre.*

# UEBER DIE HUNDSWUT IM ALTERTUME

VON

E. D. BAUMANN.
Oosterbeek (Niederland).

*Schluss.*

---

Das Wundermittel des Apulejus Celsus nam u. a. folgende Bestandteile in sich auf: Safran, Myrrhe, Bibergeil, Opium und weisses Bilsenkraut. Andere Antidota waren dasjenige des Cassius und das „vollkommene" Gegenmittel des Marcianus. Das erstgenannte enthielt u. a. Zimmet, Nardenblüte, Myrrhe, Safran, Vitriolerz, aethiopische Kümmel und Baldrian. Das zweite war zusammengesetzt aus ausserordentlich vielen Bestandteilen, worunter auch der berühmte Silphiumsaft, Entenblut, Schildkrötenblut, Bocksblut und Gänserichsblut.

So weit ich weiss, sagte Scribonius, ist noch niemand, der von diesem Leiden ergriffen wurde, davon befreit worden. Indessen ist zu mir ein Gerücht gelangt, dass auf der Insel Kreta ein älterer, durch Schiffbruch dahin verschlagener Barbar lebe, der aus der Staatskasse Lohn empfängt für das Heilen der Wutkranken. Sogar, wenn dieselben schon wasserscheu sind, bellende Laute von sich geben und von Zuckungen gepeinigt werden, macht sein Geheimmittel, dass sie Getränke annehmen und von einem Leiden befreit werden, das vorher unter allen gleichsam als unheilbar galt. Als ich meinen Gastfreund Zopyrus, der als Gesandter von Kreta hergeschickt worden war, fragte, was für ein Mittel es wäre, vernahm ich es für ein grosses Geschenk. Er sagte, es bestehe aus einem Stückchen einer mit einem Lappen an dem linker Arm befestigten Hyänenhaut. Ich habe es aber noch nicht erprobt, obgleich ich sofort unter grossen Be-

mühungen Hyänenhaut aufgefunden habe und sie immer bereit halte, weil noch keiner meiner Patienten von diesem Leiden befallen wurde.[1])

Um 65 n. Chr. wurde von Damokrates, einem hervorragenden römischen Arzte, ein Buch in Versen über die Heilmittel geschrieben, worin nach dem Zeugnisse des Galens verschiedene nützlichen Rezepte genannt wurden. Der Pergamenier hat in dem zweiten Liber de Antidotis auch für uns die Verse gerettet, welche sich auf die Hundswut beziehen. Gelobt wurde von ihm das unfehlbare heilige Gegengift, bereitet aus Flusskrebsen. Ein zweites Gedicht des Damokrates, vielleicht eine Uebersetzung in Versen eines Kapitels der Schrift des Nikeratos, gibt uns kein Anlass zu weitläufiger Erörterung.

Es ist eine bedauernswerte Tatsache, dass von den grossen Aerzten der pneumatischen oder eklektischen Schule nahezu nichts hinsichtlich unsres Themas bekannt ist. Caelius Aurelianus teilt mit, dass Agathinos in seiner Schrift über den Helleboros befahl dem Leidenden an Hydrophobie sofort den Körper mit der Nieswurz zu purgieren. Weiter wissen wir, dass Magnos von Ephesos, ein Jünger des Athenaios[2]), qui se quoque esse Pneumaticae sectae fingebat[3]), Verfasser einer Schrift „über die Entdeckungen nach der Zeit des Themison", im zweiten Buche seiner „Epistolae" behauptete, dass bei der Hydrophobie das Herz, der Magen, das Zwerchfell, der Kopf und der Unterleib ergriffen wären. Der schlimme Puls deutete auf Herzleiden, die schwere Atemholung auf Leiden des Zwerchfelles und der Lungen, die Erektionen auf Leiden der männlichen Organen; die Einbildung, das Kopfweh, die Halluzinationen (das Sehen kleiner, fliegender Tierchen), die Erhitzung und die Röte des Antlitzes, die Tränenflut, die von Blut durchlaufenen Augen, die Anschwellung der Venae temporales rührten her vom Leiden des Kopfes. Aretaios, zum Schluss, sagte, dass der Mensch auch ohne Bisswunde, allein schon durch den Dunst der Zunge eines tollen Hundes die Rabies bekommen könnte.[4])

1) WILH. SCHONACK, Die Rezepte des Scribonius Largus, S. 78/82.
2) M. WELLMANN, Die pneumatische Schule, S. 14.
3) Galenos, Opera omnia, Bd. VIII S. 646.
4) De causis et signis acutorum morborum, lib. I c. 7.

Der Mangel, vorher dargelegt, wird für uns zum Teil ersetzt von einer Abhandlung, welche mit Unrecht dem Dioskurides zugeschrieben ist [1]), z. w. das Werk „Ueber die giftigen Tiere und den tollen Hund". Der Verfasser wendet sich in seiner Vorrede heftig wider die Methodiker und lobt die Pneumatiker. Er wird also sicherlich zu den Letztgenannten gehört haben. [2])

Der Hund, sagt dann der unbekannte Verfasser, wird meistens toll in den Zeiten grosser Hitze und Kälte [3]). Er verweigert dann Speise und Trank; aus Nase und Maul fleiszt ihm viel schäumender Schleim; er schaut grimmig und feindselig drein; er greift an ohne zu bellen und beisst einen Jeden ohne Unterschied, sowohl Menschen als Tiere, sowohl Hausgenossen als Fremde. Der Gebissene spürt im Anfange nur Schmerzen in der Wunde und hat weiter keine Beschwerden. Aber später, meistens nach vierzig Tagen, bei Einigen erst nach sechs Monaten oder einem Jahre, selbst einmal nach einem Berichte erst nach sieben Jahren, kommt die Wasserscheu. Dann kommen Krämpfe und Röte des ganzen Körpers, aber namentlich des Antlitzes, und weiter abmattendes Schwitzen und Angst. Einige scheuen das Licht; Andere bellen und beissen wie Hunde und machen also neue Opfer. Keiner derjenigen, welche dieses Leiden bekamen, wurde seiner Erfahrung nach gerettet. Wohl kann man lesen, dass Endemos und Themison nach einem Biss Hundswut bekamen, und dennoch mit dem Leben davon kamen. Es gab auch eine Geschichte eines Mannes, welcher einen Freund liebevoll und voller Erbarmen pflegte, dann später die Krankheit bekam, aber dieselbe überstand.

Wirksamer als die kurative ist aber die präventive Therapie der Hundswut. Um dieselbe zu verhüten gebe man dem Gebissenen ein Antidotum, bereitet aus der feingeriebenen Asche des Flusskrebses, und sorge dafür, dass die Wunde tüchtig ausblutet, damit das Gift fortgespült werde und nicht in den Körper hineindränge. Am gefährlichsten sind doch die kleineren, nicht blutenden Wunden und Schrammen. Bei grossen Wunden wird

---

1) M. Neuburger, Geschichte der Medizin, Bd. I S. 326.
2) Berendes in der Apotheker-Zeitung, 1905.
3) Vergl. Plinius, Nat. Hist. lib. II c. 107, lib. VIII c. 152.

das lockere Fleisch fortgenommen und die Wundränder weggeschnitten mit einem scharfen Messer. Namentlich bei kleineren Wunden, muss die Umgebung tief skarifiziert werden. Sehr nützlich ist auch das Setzen von Schröpfköpfen, aufgesetzt mit starker Flamme, welche die Kraft des Giftes löschen. Aber am besten ist es die Wunde auszubrennen, wodurch dieselbe länger offen bleibt und das Gift vernichtet wird. Durch, die Heilung verzögerende, Kräuter muss man bewirken, dass die Wunde sich nicht zu bald schliesst. Nützlich sind dazu Getreidekörner, welche, in die Wunde gelegt, anschwellen und dieselbe erweitern. Einige kauen die Getreidekörner bei leerem Magen, weil sie der Vermischung mit nüchterem Speichel eine bestimmte entgiftende Wirkung zuschreiben[1]. Wenn die Haut sich zu bald wieder bildet, soll man dieselbe nötigenfalls mit dem Messer entfernen und darauf die Wunde wiederum brennen. Erst wenn die richtige Zeit da ist, lässt man die Wunde sich schliessen. Diese örtliche Behandlung nützt aber nur dann, wenn der Leidende sofort nach dem Bisse in Behandlung komt. Sind schon verschiedene Tage vergangen, dann ist davon kein Heil mehr zu erwarten und soll man dieselbe unterlassen, weil sonst dem Kranken nur nutzlose Schmerzen verursacht werden. In allen Fällen ist es empfehlungswert sehr starken, ungemischten Wein oder Milch zu trinken, weil diese Getränke das Gift abschwächen. Weiter sind geeignet Antidota, wie die Theriak, das Mithridation, das Eupatorion, und die Purgation mit der Kolokwint, Schwitzkuren und Ableitung des Giftes nach der Haut durch Pech- und Senfpflaster. Das wirksamste Mittel ist aber die Nieswurz, welche auch noch im Anfange der Hydrophobie nützen kann. (Agathinos).

Von dem berühmten Dogmatiker Rhuphos von Ephesos teilt Paulos von Aegina mit, dass er die Hundswut eine Art Melancholie meinte. Die schwarze Galle sollte von dem Gifte eine ausserordentliche üble Qualität bekommen. Auf die schwarze Galle als Quelle zeigten die Angst, denn den Leidenden an Melancholie war es bange. Weiter lesen wir, dass, gewissen

---

1) Vergl. Tacitus, Historiae, lib. IV c. 8; Plinius, Nat. hist., lib. XXVIII c. 4; Galenos, Opera omnia, Bd. IX p. 185; Dioskurides, lib. I c. 86.

Verfassern nach, der Hydrophobiker vor dem Wasser zurückbebte, weil er darin das Bild erblickte des Hundes, welcher ihn gebissen hatte. [1])

In den Iatrika erotemata des Rhuphos, eine Schrift, worin die grosse Bedeutung des Aufstellens einer guten Anamnese dargelegt wurde, befindet sich auch ein Abschnitt über den Biss wutkranker Hunden. Noch mehr als bei anderen Krankheiten, sagte Rhuphos, war es bei einem Bisswunde gut auszuforschen, was dem Kranken passiert war. Sonst würde man nie wissen, ob der Hund, welcher ihn gebissen hatte, toll war oder nicht: der Wunde konnte man dies doch nicht ansehen! Deshalb sollte der Arzt bei einem Bisswunde nicht unterlassen nachzufragen, ob der Hund vielleicht krank wäre. Denn wenn der Hund wutkrank war, sollte die Wunde gebrannt werden. Weiter war dem Leidenden Absinth, Aristolochia, Lykion [2]), ein Decoct von Flusskrebsen, Skordion (Teucrum scordium L.) [3]), Petersilie und Gentianwurzel zu reichen. Auch war es nützlich in der freien Periode mit dem Helleboros zu purgieren. Denn wenn man dies unterliess, drohte die Hydrophobie. Ich habe, sagte der Verfasser, eine Person gekannt, der, als er von einem tollen Hunde gebissen worden war, gar kein Acht gab auf seine Wunde, wiewohl Aerzte und Freunde sehr darauf bei ihm drängten. Er starb kurze Zeit nachher, nachdem er alle Symptomen der Krankheit gezeigt hatte. Seine Frau, welche drei Monaten schwanger war und mit ihrem Manne cohabitiert hatte, als er schon die Wunde hatte, bekam auch Hydrophobie [4]). Sie wäre, glaube ich, gestorben, wenn ich nicht eilig bei ihr einen Abortus provoziert hätte [5]). Wahrscheinlich meinte der Verfasser, dass beim Coitus die Krankheitsstoffe transplantiert waren.

In der Encyklopädie des Aëtios lesen wir noch die folgende Probe des Rhuphos um auszufinden, ob die Wunde von einem tollen Hunde herrührte oder nicht: „Um sich davon zu vergewissern, ob Jemand, der von einem Hunde gebissen worden ist,

1) Vergl. noch Paré, Oeuvres complètes (Malgaigne), tom. III p. 307.
2) Berendes, Dioskurides, S. 117/8.
3) Berendes, Dioskurides, S. 338.
4) Vergl. Plinius, Nat. hist., lib. XXVIII c. 44.
5) Daremberg-Ruelle, Oeuvres de Rufus d'Ephèse, p. 210/1.

frei bleiben wird von der Hydrophobie, müssen Sie folgendes diagnostisches Probemittel anwenden. Lege auf die Wunde einen Umschlag sehr feingestossener Wallnüsse. Nimm dieselben am folgenden Tage weg, und gib sie einem Hahn oder einer Henne, unter das Futter gemischt, zu fressen. Wenn das Huhn nicht stirbt, bringe dann die Wunde zur Vernarbung, da die Gefahr des Leidenden beseitigt ist. Dieses Hilfsmittel müssen Sie vom Anfange an anwenden. Denn, wenn das Tier nach dem Fressen der Wallnüsse, welche am ersten Tage in dem Umschlag auf die Wunde gelegt sind, nicht an Vergiftung stirbt, können Sie sicher sein, dass der beissende Hund nicht wutkrank war. Stirbt es wohl, dann ist das Gegenteil zu folgern. In diesem Falle wird es doch im Anfange die Nüsse nicht fressen wollen, aber wenn ihn der Hunger dazu zwingt, wird es fressen und sterben, wenn der Hund toll war. Sie müssen also jeden Tage die Probe wiederum machen, bis der Vogel, welcher davon gefressen hat, nicht stirbt". [1])

Als Wundarznei wird empfohlen die Theriak mit Rosenwasser. Nach Heilung der Wunde ist eine Purgation mit dem weissen Helleboros oder mit dem „heiligen Mittel des Rhuphos" nützlich. Einige Aerzte wandten das Heracleum an, und behaupteten, dass dasselbe vorzüglich wirke. Daher heisst man es auch alusson, d. h. das Gegenmittel gegen die Hundswut. In Betreff der Diät, soll man sorgen, dass nicht zu viel, aber besonders, dass auch nicht zu wenig gegessen wird; denn dadurch mehrt sich die Kakochymie und dieselbe ist nicht geeignet für eine faule Wunde. Die Ernährung soll deshalb eine gute Verdauung bezwecken und dem Körper gute Säfte zuführen. Für guten Stuhlgang und Urinexcretion ist zu sorgen. Viele Kräuter und Nahrungsmittel werden dafür vom Verfasser hergesagt. Als Präservativ befiehlt er, zum Schluss, an jedes Jahr beim Herannahen der kritischen Zeit den Körper zu purgieren mit dem „heiligen Mittel" und als Gegengift zu gebrauchen die Theriak.

---

1) Vergl. Paulos von Aegina, lib. V c. 3; Van Beverwijck, Schat der Ongesontheyt, boek I kap. 9; Paré gab Brot, getränkt im Blute des tollen Hundes oder im Eiter der Wunde, einem Hunde zu fressen. Wollte der Hund das Brot nicht fressen, dann wäre der beissende Hund toll. Oeuvres complètes (Malgaigne) tom. III, p. 306.

Die Ursache der Hydrophobie, sagt Caelius Aurelianus, durch dessen Mund wohl der grosse Soranos von Ephesos spricht, war der Biss eines wutkranken Tieres, meistens eines Hundes, aber auch wohl eines Wolfes, eines Bären, eines Leoparden, eines Pferdes, eines Esels. Einige Leute bekamen die Hundswut allein nur vom Einatmen des giftigen Stankes des kranken Tieres, welcher sich in den edlen Körperteilen fest nestelte. [1]) Weiter erzählte er: Einige Jäger hetzten eines Sommertages einen tollen Hund auf einen tollen Wolf; der Hund zerriss den Wolf. Das Wolfsfleisch verwandten die Jäger zu verschiedenen Speisen. Die von den Speisen assen, wurden wutkrank [2]). Anderen erkrankten durch die Schramme eines tollen Tieres. Es gab eine Geschichte, dass eine Frau die Wut bekam dadurch, dass ein Hündchen ihr das Antlitz kratzte; eine andere Person durch den Kratz eines Haushahnes bei einem Hähnenkampfe. Merkwürdig war der Fall einer Schneiderin, welche ein wollenes Unterkleid zu flicken bekam, worin ein toller Hund ein Loch gebissen hatte. Während dieser Arbeit nahm sie die Fäden im Munde und leckte die Nähte der Flicklappen, damit die Nadel leichter passieren möchte. Schon am dritten Tage(!) bekam sie die Hundswut [3]). Aber ausser dem Bisse eines Hundes konnte auch durch eine spontan entstandene „strictio", ohne offenkundige Ursache, dieses Leiden entstehen. Meistens kam die Hydrophobie vierzig Tage nach dem Bisse, aber die Incubationsperiode konnte auch ein Jahr oder noch länger dauern.

Die Definition der Hydrophobie nach Soranos ist: ein heftiges Verlangen nach und zugleich eine unmotivierte Angst vor Trank — d. h. nicht z. B. aus Angst vor Vergiftung — infolge einer bestimmten Erkrankung des Körpers. Was der alten Frage betrifft, ob diese Krankheit eine des Körpers oder eine der Seele sei, meint Soranos, die Hydrophobie sei vor allem eine Krankheit des Körpers. Denn Durst und Appetit entspringen aus einer körperlichen Ursache. Der ursächliche Biss ist eine körperliche

---

1) Dies ist bekanntlich nicht richtig; vergl. Aretaios auf Seite 156.

2) H. FROEHNER, Aberglaube in der Aetiologie der Hundswut, S. 75.

3) Dieselbe Geschichte etwas abgekürzt bei Aelianus, De natura animalium, lib. IX c. 15. Vergl. auch Van Beverwijck, Schat der Ongesontheyt (1660), S. 112.

Verletzung. Der Schlucken und die Mattigkeit sind auch körperliche Symptomen. Die Furcht entsteht dann aus Mitleiden der Seele mit dem Körper. In Betreff der kranken Stelle, meint unser Verfasser, dass erstens die Wunde leidet und später der ganze Körper. Auf das Letztgenannte zeigt doch das Ganze der Symptomen, welche herrühren von allen Teilen des Körpers. Aber allererst leiden doch hierbei die Speiseröhre und der Magen.

Die Krankheit kam in Soranos' Zeit häufig vor in Karien und auf Kreta. Sie war aber nicht, wie Einige behaupteten, „eine neue Krankheit". Mit Zitaten aus älteren Schriften trachtete der Verfasser dies zu beweisen. Als guter Methodiker achtete er übrigens das Entstehen wirklich neuer Krankheiten unmöglich: nur graduell konnte das Neue vom Alten verschieden sein, nur neue Varietäten der Krankheiten waren möglich!

Bei der Symptomatologie nahm Soranos im Krankheitsverlaufe zwei Perioden an. In der ersten waren die Leidenden proni ac declives in passionem, in der zweiten (obtinente passione, morbo praesente) hatte die Krankheit den Körper überwältigt. Im Anfange der Krankheit kamen unmotivierte Angst, Empfindlichkeit, Mattigkeit, Beweglichkeit. Der Schlaf war unruhig oder der Patient war schlaflos. Die Verdauung war gestört; der Leidende hatte ein Gefühl von Vollsein in der Speiseröhregegend (gravedo stomachi), fortwährende Brechneigung, ein Gefühl von Steifigkeit in den Armen und Beinen. Er war ausserordentlich empfindlich für Luftzug (insueta querela aeris, quamvis serena fuerit quies). Weitere Symptomen waren: Unruhe, Ekel, Furcht vor Regenschauer und Abscheu vor Trank.

Nach diesen unbestimmten Vorzeichen kam die wirkliche Krankheit. Trotz der Begierde zum Trinken, konnte der Leidende erst den Anblick, später selbst das Geräusch und den Name des Wassers nicht ertragen. Darauf galt dasselbe für das lindernde Oel. Der Puls war voll, klein und unregelmässig. Es gab bisweilen ein leichtes Fieber. Folgten dann Krämpfe der Speiseröhre, Trägheit, Steifheit der Gelenke, die Präkordien schwollen an, der Stuhlgang blieb aus. Bald kamen Blasentenesmi und Convulsionen; die Stimme wurde schwach und gleichsam bellend. Die Kranken lagen da in gebogener Haltung, wie schlafende Hunde. Der Atem ging schwer. Beim Herannahen von Menschen erschracken sie,

fürchtend dass sie Wasser bringen würden. Weitere Symptomen waren: Röte des Antlitzes und der Augen, Abmagerung, Blässe, Schwitzen, Erektionen, Pollutionen. Die Zunge hing ihnen aus dem Munde. Gegen das Ende des Lebens kamen: der Schluchzen, das Erbrechen gelber oder öfter schwarzer Galle, Zittern und grosse Angst. Die Kranken hielten die Hände vor den Augen und wurden verrückt, wenn sie nur Wasser sahen. Einige bissen auch wie die tollen Hunde. Es gab eine Geschichte eines Atheners, der in einen Schlupfwinkel fliehend und dort einen Hund findend, denselben biss. Bei Säuglingen kam es wohl vor, dass sie sich fürchteten, wenn die Mutter sie an die Brust legte oder dass sie die Warze nicht fassen konnten. Die Krankheit musste unterschieden werden von der Phrenitis, der Manie und der Melancholie.

Ausführlich wird, zum Schluss, die Therapie besprochen. Man muss die Leidenden an Hydrophobie niederlegen an einem mässig warmen und hellen Ort, nachdem die Gelenken massiert sind und auf diese Weise der Körper zeitweilig abgespannt ist. Die Teile, worin sie Krämpfe haben, sollen mit wollenen Tüchern erwärmt werden, und nützlich ist auch eine milde Vaporation [1]). Im stadium incrementi werden die kranken Teile erwärmt und erschlafft mittels Tücher, welche getränkt sind in warmem, süssem Oel. Man bereitet die Tücher „heimlich", d. h. ausser dem Zimmer, damit der Leidende das Oel nicht sieht. Denn durch den Anblick möchte er Krämpfe bekommen! Im stadium decrementi wird die Ader gelassen. Das Gesicht des Kranken soll dabei abgewendet werden und das Blut wird in die hohle Hand aufgefangen, damit er es weder sieht noch hört. Der Leidende wird massiert, erst noch mit Oel, später mit Tüchern, getränkt in einer anderen Flüssigkeit. Nach der Massage bekommt er eine dünne Brei, und also nebst Speise auch ein wenig Trank. Um weiter den Patienten wieder zu gewöhnen an der Idee der Flüssigkeit wird erst gleichsam beiläufig gesprochen über Trinken und Baden. Erträgt er dies, dann ist der geeignete Moment gekommen um ihm wieder Trank zu reichen, welche man ihm dann gibt in einem Becher, aus Lehm gemacht, mit einer kleinen Oeffnung, einer Frauenborst mit Warze nicht unähnlich.

1) Vergl. MEYER-STEINEG, Das medizinische System der Methodiker, S. 105.

Auch werden dabei die Augen bedeckt oder das Zimmer dunkel gemacht, damit er die Flüssigkeit nicht sehen und durch den Anblick erregt werden kann. Man soll den Leidenden auch weiter behandeln wie einen Geisteskranken, also sorgen für Ruhe im Krankenzimmer, für gescheite Krankenwärter, welche nicht zu viel klatschen, den Kranken nicht erregen, ihn nicht stärcken in seinem Wahne, aber ihm denselben ausreden. Zum Schluss kommen die Gestation und die Kräftigung des Körpers. Aber das Baden muss man noch lange Zeit unterlassen, weil dadurch ein Rückfall folgen kann.

Oft verläuft aber die Krankheit nicht so leicht. Und in diesem Falle ist die Therapie ziemlich machtlos. Der Arzt kann dann durch scharfe Schröpfköpfe und durch das Rasieren des Schädels die Krankheitsstoffe trachten abzuleiten nach der Haut. Durch leichte Bauchmassage mag die Spannung des Magens verringert werden. Flüssigkeit wird zugeführt mittels Klysmata von warmem Wasser und Oel. Aber die anderen bekannten Mittel kann Soranos nicht loben. Ein Gegner ist er von der famosen Wasserkur, von den scharfen und stark laxierenden Klysmata, von den Niesmitteln und von der Anwendung der Nieswurz. Alle diese Sachen schaden dem Kranken mehr als dass sie ihm nützen. Das Verhüllen in der Haut eines, dem Hunde feindlichen, Tieres meint der Verfasser Aberglauben. Falls aus diesem Leiden Satyriasis [1]) folgt, soll der Kranke dementsprechend behandelt werden.

Im Gegensatz mit Soranos meinte Galenos, dass allein der Hund von der Wut befallen wurde, aber kein anderes Tier empfänglich war für diese Krankheit. So gross war hierbei die Kakochymie, dass schon durch den Kontakt mit dem Speichel und durch die Berührung des Felles eines tollen Hundes der Mensch die Rabies bekam [2]). Die Wasserscheu kam meistens erst nach zwei, drei oder vier Monaten. Galenos sah aber eine Person, welche erst nach einem Jahre krank wurde. Die körperliche Aenderung war eine Austrocknung des Körpers und eine Zunahme der natürlichen Wärme. Die Substanz aller festen Teile hatte sich geändert.

1) Vergl. Aretaei Cappadocis quae supersunt (Ermerins) p. 56/8.

2) De loc. aff. lib. VI c. 5, Opera omnia, Bd. VIII S. 423/4.

Und deshalb war diese Krankheit so durchaus unheilbar und nützte ein Versuch zur Lösung der Krankheitsstoffen, die Purgation, hierbei nichts [1]). Ob der Hund, welcher den Menschen biss, toll war oder nicht, konnte man seinem Aeuszern ansehen. Denn der wutkranke Hund war mager, dürr und hatte rote Augen. Er liess seinen Schwanz hängen. Der Schaum floss ihm aus dem Maule. Die Zunge hing ihm aus dem Maule heraus und sah gallenfarbig aus. Zum Schluss, wurden von Galenos mehrere Antidota genannt und auch als ein, freilich oft versagendes, Organotherapeuticum erwähnt: der Leber des tollen Hundes. [2])

In der Encyklopädie des Oreibasios finden wir ein Rezept gegen den Biss eines tollen Hundes, welches unfehlbar sein würde: Verbrenne lebendige Flusskrebsen in einem rotkupfernen Töpfe zu einer gleichartigen Asche. Dies soll geschehen nach dem Aufgange des „Hundes", in der Zeit des Durchganges der Sonne durch das Zeichen des „Löwen" und am achtzehnten Tage des Mondes. Bereitet das Mittel also: Nimm auf zehn Teile der Flusskrebsenasche fünf Teile Gentian und ein Teil Weihrauch, misch dieselben und lass davon während vierzig Tage jeden Tag einen Löffel in Wasser trinken. Falls schon einige Tage nach dem Bisse vergangen sind, gebe dann zwei Löffel. Lege diese Arznei auch auf die Wunde als Umschlag, bereitet mit einem Pfunde brutisches Teer, einer italienischen Pinte sehr starkes Essig und drei Unzen Opoponax. Mittels dieser Arznei werden die Gebissenen immer geheilt.

Ein interessantes Kapitel des Poseidonios ist in der Encyklopädie des Aëtios der Hundswut gewidmet. Freilich, es ist allgemein bekannt, dass dieser Arzt und sein Bruder Philagrios zu den wenigen hervorragenden Aerzten aus der Zeit nach Galenos gehörten [3]). Die Ursache der Hundswut würde sein eine grosse Hitze und Trockenheit des Körpers, infolge der Hitze und Trockenheit der Luft während des Sommers, bei den von Nature schon warm-trockenen Hunden. Die Hundswut war endemisch

---

1) Commentarium in Hippocratis praedictorum libros, Opera omnia, Bd. XVI p. 621/2.

2) Die simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus, Bd. XII p. 335.

3) Neuburger, Geschichte der Medizin, Bd. I S. 53.

in Gegenden stark wechselndes Klimas mit strengen Wintern und heissen Sommern. Die Kennzeichen waren folgende: Die Hunde bellen nicht und sind derartig verwirrt, dass sie selbst die ihnen am besten bekannten Personen nicht wiedererkennen, sondern sie angreifen. Sie rühren ihre Nahrung nicht an und trinken nicht, obwohl sie sehr durstig sind. Meistens schnappen sie nach Luft. Das Maul steht weit offen und die Zunge hangt ihnen aus dem Maule, woraus viel schäumender Speichel trieft. Die Ohren liegen im Nacken. Sie gehen mit dem Schwanze zwischen den Beinen, träge und kraftlos, und sie scheinen wohl schlaftrunken. Wenn sie laufen, rennen sie fort ohne bestimmtes Ziel. Auf solchen Hunden soll man Acht geben und dieselben meiden. Denn Alle, welche sie beissen und welche darauf nicht achten oder welcher Wunde nicht richtig behandelt wird, bekommen die Wasserscheu. Am meisten krank werden diejenigen, derer Körper schon voll übler Säfte war. Daher bekommen Einige schon sofort nach dem Bisse die Hydrophobie; Andere hingegen erst nach vierzig Tagen oder erst nach noch längerer Zeit. Die Leidenden an Wasserscheu werden sehr erregt, wenn sie Wasser erblicken oder etwas andres, welches hell spiegelt. Denn dann sehen sie ihr eigenes feuerrotes, wütendes und zorniges Antlitz. Einzelne Verfasser sagen, dass sie sich einbilden im Wasser das Bild zu sehen des Hundes, welcher sie gebissen hat und dadurch fürchterlich erschrecken. Wie bei den Hunden, so ist auch beim Menschen grosse Trockenheit des Körpers die Ursache des Leidens. Und sie fühlen sich viel besser, wenn sie dazu kommen tüchtig zu trinken. So gab es einmal einen Philosophen, der, von einem wutkranken Hunde gebissen, die Wasserscheu bekam. Auch er sah, wie die Anderen im Wasser seines Bechers den Hund. Aber es war ihm offenbar, dass der Becher und der Hunde nichts mit einander zu schaffen hatten, trank unverzagt und genas, als er seine Furcht „übertrunken" hatte. Wir können ruhig annehmen, dass dieser „herzhafte" Philosoph hysterische Hydrophobie gehabt hat!

Als vorzügliche Wundarznei lobt Poseidonios die Wurzel der Oxalis[1]). Ich habe, sagt er, einen alten Mann gekannt, der allein

---

1) J. Berendes, Dioskurides, S. 216.

durch die Oxalis geheilt worden ist. Den Absud trank er und benützte er als Verbandwasser, das Kraut legte er auf seine Wunde. Er war enthusiast über dieser tatkräftigen Arznei. Der Leidende, behauptete unser Arzt, fing dadurch an tüchtig zu urinieren. Zum Schluss, finden wir bei Poseidonios auch mehrere magischen Heilmittel erwähnt: die Leber des wutkranken Hundes, die Leber des Tauchers, das Blut des Hippocampus, das Coagulum des neugeborenen Hundes und das Chamäleon. Weiter wird empfohlen die Verhüllung des Kranken in der Haut eines Bären, eines Seehundes oder der Hyäne. Auch die Asche der Haut der Hyäne, mit Wasser getrunken, wäre nützlich gegen diese Krankheit. [1])

Die Abhandlung des Poseidonios ist die letzte bedeutende Mitteilung über die Hundswut im Altertume, welche wir noch besitzen. Weder das Kapitel im Euporiston des Theodorus Priscianus, noch dasselbe in der Medicina des Cassius Felix bringen uns etwas Neues [2]). Priscianus hat offenbar dieselbe Quelle benutzt als Caelius Aerelianus, also wahrscheinlich die Schrift des Soranos. Auch der Schlangenbiss konnte nach Priscianus Wasserscheu herbeiführen. Die Leidenden verabscheuten heiteres Wetter, alsob es regnerisch wäre. Nebst Aetzmittel wendete er auch Blutigel bei der Wundbehandlung an. Ferner überredete er die Kranken „gewaltsam" in den krampffreien Zwischenräumen ein Bad zu nehmen, indem er ihnen die Versicherung gab, dass ihnen durch die Wirkung des warmen Bades geholfen werden könnte [3]). Cassius Felix befahl auf die Wunde Pökelfleisch zu legen. Die kranken Stellen wären die Magen und das Herz; und die Krankheit wäre eine Vergiftung [4]). Nur Bekanntes finden wir, zum Schluss, in den „Digestorum artis mulomedicinae libri" des Vegetius Renatus von Volterra.

Wenig ist auch bei den hellenistischen Verfassern und Dichtern hinsichtlich der Hundswut zu finden. Cicero sagte in den

---

1) Aëtios, Tetrabiblon, lib. II serm. II c. 23.

2) Unwichtig waren die „gelehrten" Deutungen in den Problemata des Cassius: Med. artis principes post Hipp. et Gal., vol. I p. 765.

3) Theodori Prisciani Euporiston, ed. Val. Rose, p. 123/5.

4) Cassii Felicis de Medicina ex Graecis logicae sectae auctoribus lib. transl., ed. Val. Rose, p. 164/6; vergl. Paulos Aeg., lib. V. c. 3.

Tusculanae disputationes (lib. III c. 26): Hecubam putant propter animi acerbitatem quandam et rabiem fingi in canem esse conversam, d. h.: Von der Hekabe erzählt man, sie sei wegen ihres bitteren Wesens, das sich bis zur Wut steigerte, in einen Hund umgeschaffen worden. In den Georgica (lib. III v. 496) des Vergilius lesen wir in einer Beschreibung einer Viehseuche: „hinc canibus blandis rabies venit" und in den „Epistolae" (lib. II c. 2 v. 75/6) des Horatius steht:

Hac rabiosa fugit canis, hac lutulenta ruit sus:
I nunc et versus tecum meditare canoros.

Im ersten Buche der „Epistolae" (ep. X v. 15/6) finden wir noch: „gratior aura leniat et rabiem canis". Ovidius nannte in seinen „Epistolae ex Ponto" die „formidatae aquae" nicht unheilbar (lib. I ep. 3 v. 23). Pausanias teilte in seiner „Descriptio Graeciae" mit, dass in Arkadien eine Quelle war, derer kaltes Wasser denjenigen heilte, der von einem tollen Hunde gebissen war (lib. VIII c. 19). Plutarchos redete in den „Symposiaka" (lib. VIII § 9) weitläufig über die Frage, ob es möglich wäre, dass noch neue Krankheiten entständen und ob die Wasserscheu eine solche „neue" Krankheit wäre. Einige meinten, dass die Hydrophobie nur ein hoher Grad oder Verstärkung wäre der Magenkrankheit oder Melancholie. Aber der Verfasser behauptete, dass die Hundswut wirklich in alten Zeiten nicht bestanden hätte und eine Folge wäre der üppigen Lebensart der neueren Zeiten. Lucianos sagte im Dialogen „Philopseudes oder apistoon", dass der Biss eines wutkranken Menschen dieselbe Wirkung hätte wie derjenige eines tollen Hundes. In den „Noctes atticae" (lib. XV c. 20) des Aulus Gellius wird erzählt, dass Euripides, bei Nacht von einem Gastmahle des macedonischen Königs Archelaos heimkehrend, von Hunden, welche ein Nebenbuhler gegen ihn aufgehetzt hatte, gebissen wurde und an den erhaltenen Wunden starb. Diese Hunde brauchen aber ebensowenig wutkrank gewesen zu sein als die Hunde, welche den Aktaion zerrissen. (Pausanias, lib. IX c. 2). Aelianus teilte in „De natura animalium" mit, dass auf Kreta ein Tempel war, der Artemis Rhokkaia gewidmet, und dass die Hunde, welche in der Nähe dieses Tempels wutkrank wurden, diese Krankheit dermassen bekamen, dass sie von einer ausspringenden Felsen ins Meer sich nieder-

stürzten. Zum Schluss lesen wir in der „Varia historia" desselben Verfassers: „Es lebte einmal ein alter Fischer, namens Kraës; der hatte erwachsene Söhne, die auch Fischer waren. Nun trug es sich einmal zu, dass Kraës unter anderen Seetieren auch Hippokampen (kleine Seepferdchen)[1]) fing. Der eine seiner Söhne war von einem tollen Hunde gebissen worden, und die anderen Söhne, die ihm Hilfe geleistet hatten, waren auch wutkrank geworden. Diese lagen in Methymna auf Kreta. Der alte Vater nahm die Bäuche der Hippokampen aus, reinigte sie und gab ihnen davon, gebraten, zu essen. Andere zerrieb er in Essig und Honig und bestrich mit der Verreibung die Wunde. Er wurde so der Krankheit Herr durch Erregung der Begierde nach Wasser, welche die Hippokampen in den Kranken entzündeten" (lib. XIV c. 20).

Nach dem Altertum ist bis auf die moderne Zeit nicht Vieles demjenigen hinzugefügt, was die antiken Verfasser bemerkt hatten. Von Paulos von Aegina wurde zur Diät empfohlen: das Trinken von kräftigem, altem, sehr reinem Süsswein (Rosinenwein) und von Milch, und das Essen von Knoblauch, Zwiebeln und Porree. Weiter waren geeignet: eine Reinigung durch Heiligbitter und geronnene Milch, die Erregung von Schweiss und die Behandlung mittels Pech- und Senfpflaster, stellenweise am ganzen Körper. Am wirksamsten von allen, sagte er aber zum Schluss, hälte man eine öfter vorgenommene Nieswurzkur. In den Briefen des heiligen Bonifacius (751) wurde Isolation der von wutkranken Wölfen und Hunden Gebissenen empfohlen. Tiere, welche gebissen worden waren, sollte man in eine Grube werfen. Avicenna behauptete, dass die Prognose nicht ganz infaust wäre, wenn der Leidende sich in dem Spiegel wiedererkannte. Die Krankheit rührte bei Hunden u. a. her von dem Fressen verdorbener Speise und von dem Trinken verdorbenen Trankes. Gilbertus Anglicus (Ende des dreizehnten Jahrhunderts) empfahl die Wunde nicht zu verschliessen und wenn sie schon geschlossen war, sie „cum flebothomo" zur eröffnen, „ut putredo et sanies effluat: quia solet latere per multa tempora". Arnaldo de Villanova (1234 oder 1240—1311) erwähnte nicht das meist rationelle der älte-

1) H. Froehner, Aberglauben in der Aetiologie der Hundswut, S. 104.

ren Heilmittel: die Aetzung der Wunde. Lanfranchi (gestorben etwa 1306) befahl Schröpfköpfe zu setzen, die Wunde zu erweiteren und zu brennen mit dem Glüheisen. Gordon (Anfang des XIV Jahrhunderts) setzte das schon von den Alten empfohlene Mittel wieder ein um mittels einer Röhre behutsam Wasser dem Körper per anum zuzuführen. In dem Urin des Kranken bemerkte man, seinen Worten nach, oft Fleischteilchen, weil das kalte Gift das Blut zum Gerinnen brachte. Yperman (gest. 1330 oder 1331) verwies den Leser auf das „Lilium medicinae" des Bernard de Gordon und sagte weiter: Im Anfange soll man Schröpfköpfe auf die kranke Stelle setzen, damit man die Korruption daraus ziehen mag. Und sodann wird man hinauflegen eine Arznei, zusammengesetzt aus Eruca und Kamfer und Kuhbutter ohne Salz; und man soll zu trinken geben eine Krebsarznei, wie die „aqua caprifoli"; und man soll dem Kranken eine gute Diät verschreiben [1]). Brunschwig sah bei einem Kinde die Hydrophobie erst nach einem Jahre hervorbrechen [2]). Pietro d'Argellata (gest. 1423) sagte, dass Einige die Wunde aussogen. In „De arte phisicali et de cirurgia" des „Master John Arderne, surgeon of Newark" (1412) lesen wir: „Against the bite of a mad dog or other animal: A leek chewed in the mouth and put over the bite avails much. Item. Rub up dead nettles with salt and apply it. It heals well, and extracts the venom. Item, for every (kind of) bite let the patient drink powdered potentilla root in wine, and terra sigillata does the same if used with tapsibarbastus on the wound seethed in water or in wine. It extracts all poison" [3]). Vigo (gest. 1520) befahl die Wunde zu brennen, aber vorher das Glied oberhalb der Wund fest zu binden. Er war ein Gegner des Aderlasses, aber riet kochendes Oleum sambucinum in die Wunde zu giessen.

Hervorragend war das Kapitel „Von der Hundswut" in den „Drei Bücher von den Kontagien und von den kontagiösen Krankheiten" (1546) des Hieronymus Fracastoro. Fest steht, sagte der Verfasser, dass dieses Kontagium nicht auf jeder Art des Kon-

---

1) De Cyrurgie van Meester JAN YPERMAN (Van Leersum) blz. 182.
2) Das Buch der Cirurgia (Klein) S. XXXVI.
3) De Arte Phisicali et de Cirurgia of John Arderne, transl. by D'Arcy Power, p. 42.

takts vermittelt wird, nicht durch Zunder, nicht auf Entfernung, sondern einzig nur, wenn durch einen Hundebiss die Haut derart zerrissen wird, dass Blut hervortritt, gleichsam als würde im Blute selbst die Ansteckung erfolgen, durch die Berührung der Zähne und des Schaumes des wütenden Tieres. Sie schleicht dann langsam eine Weile weiter, so dass äussert selten vor dem 20 Tage die Infektion zutage tritt. Man erzählt sich, dass einer, der einmal von einem wütenden Hunde gebissen worden war und unter einen Sperberbaum sich gelegt hatte, wiederum in Wut gefallen sei. [1])

Nicht weniger lobenswert war der Abschnitt in „De morbis contagiosis" des Julius Palmarius, mit dem Titel: „De morsu canis rabidi et hydrophobia". (1601) Die Krankheit, sagte Palmarius, hatte seinen Ursprung beim Hunde, aber konnte dann auf alle andre Tiere übertragen werden. Auch allein durch Kontakt, durch den Speichel des wutkranken Tieres, bei Menschen durch Küssen (osculum contagione) konnte man die Erkrankung bekommen; so sehr verderblich war dieses Gift. Die Krankheit konnte auch weiter verbreitet werden mittels des Strohs, worauf die tollen Hunde gelegen hatten.

Paré nannte als Ursache der Hundswut u. a.: das Fressen von Aas und von anderer Materie, woraus Würmer hervorkrochen, das Trinken von faulem Wasser und den Kummer. Im übrigen waren seine Kenntnisse und seine Behandlungsweise der Hundswut derjenige der Antiken ähnlich. Dasselbe muss auch gesagt werden hinsichtlich des Kapitels in der „Schat der Ongesontheyt" des Johan van Beverwijck. Aus demjenige, was der belesene Verfasser uns mitteilte, geht hervor, dass die Pathologie und Therapie der Hundswut im siebzehnten Jahrhunderte noch keine Fortschritte gemacht hatten. Zu erwähnen ist hier nur die Bemerkung des Bauhinus, dass man auch vom Essen des Fleisches wutkranker Tiere die Hydrophobie bekommen konnte. Bekanntlich wird dies von den modernen Sachverständigen verneint. Und wie im siebzehnten, so war es auch im achtzehnten Jahrhunderte, zu urteilen nach den Aphorismen des Herman Boerhaave. Bemerkenswert sind nur die Massregeln, welche die Behörden

---

1) Klassiker der Medizin, Bd. V. S. 64/7.

trafen bei einer Epidemie der Hundswut. Erst im neunzehnten Jahrhunderte wurde bewiesen, dass die Lyssa eine Infektionskrankheit war: im Jahre 1804 gelang es Zinke mittels des Speichels eines tollen Hundes einen gesunden Hund zu infizieren. Die Wendung zum Guten, welche da kam im Jahre 1881 durch die Arbeit Pasteurs, ist endlich einem Jeden bekannt.

---

# LA PÉRITOMIE

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO
de Paris.

---

## Première partie:

## Essai sur l'institution de la circoncision rituelle

### Chapitre IV:

### But de la circoncision rituelle

II. — Mais qui ne voit là une simple affirmation, une supposition gratuite? D'abord, rien ne prouve que les peuples sauvages dont Origène retrace les coutumes sanguinaires, voulaient eux-mêmes, par ces horribles mutilations, se concilier la faveur des astres: c'est là une pure supposition de la part de l'auteur, pour les besoins de la cause qu'il veut défendre. Et puis, en admettant même que ces pratiques sauvages avaient réellement le but qu'Origène leur assigne, il n'en résulte pas encore nécessairement que la péritomie rituelle devait avoir, chez les anciens Hébreux, un but analogue. Comment, en effet, Moïse aurait-il pu permettre aux Hébreux de se circoncire en l'honneur des astres, alors qu'il leur interdit le moindre culte de tous les corps célestes? [1]) De plus, on sait que le culte des planètes a été introduit à Jerusalem, à l'époque du roi Aḥaz [2]), et cependant il n'a jamais eu de rapport avec la pratique de la circoncision [3]).

---

1) Exode, XX, 5; Deut. V, 9.

2) II Rois, XXIII, 11—15; II Chr. 4 et 6.

3) Ce culte que les Hébreux du temps d'Aḥas avaient emprunté aux Assyriens, consistait surtout dans la consacration au Soleil de chevaux et carrosses, qui étaient placés sous un halle, surnommé Nathan Mélékh. (Voir Gratz, Geschichte der Juden, t. II, première partie, p. 150).

III. — D'ailleurs, Origène lui-même ne paraît pas avoir pris au sérieux le but qu'il avait assigné à la circoncision rituelle. En effet, dans un autre texte, il a attribué à la péritomie des Hébreux une toute autre cause. Ce n'est plus en l'honneur des astres que la circoncision se pratiquait chez les Hébreux; c'était plutôt une coutume magique... apte à conjurer les maléfices des anges cruels ou des mauvais esprits [1]).

Il est vrai que cette dernière doctrine n'est pas personnelle à Origène. Déjà, une opinion analogue se trouve exprimée dans la Kabbale [2]), et déjà Strabon s'est fait également le défenseur de cette même thèse [3]). D'autre part, de nos jours encore, Meiners s'est de nouveau efforcé de faire accroire que, primitivement, la circoncision n'avait d'autre but que celui d'apaiser les mauvais esprits [4]). Et cet auteur prétend même que les Turcs, les Perses et les Mahometans en général, quoique leur religion ne leur impose pas la pratique de la péritomie, circoncisent leurs garçons uniquement pour plaire aux mauvais esprits [5]).

IV. — Mais c'est là encore une doctrine qui ne mérite pas même d'être discutée. Comment! Le législateur des Hébreux aurait lui-même institué un culte en l'honneur des démons ou des mauvais esprits? il aurait lui-même prescrit de faire subir à tout enfant une douloureuse opération dans l'espoir de faire apaiser le courroux de certains anges? Quelle invraisemblance inouïe! [6]) Mais ce même législateur avait justement édicté la

---

1) Voici comment Origène (Contra Celsum, lib. V, 48) s'exprime à ce sujet; «Ac forte usurpata est propter angelum quemdam genti Judaicæ infestum, qui incircumcisos lædere poterat, nihil poterat vero in circumcisos». Et, plus loin, ce même auteur (op. cit., ibid.) s'exprime encore plus explicitement: «Mihi videtur, dit-il, aliqua illius angeli fuisse potestas in eos e Judæis qui circumcisi non fuerant, et in omnes generatim, qui Creatorem solum adorabant, donec Jesus corpus non assumpsit...».

2) Zohar, Sur Exode, IV, 24—25.

3) Strabonis, Geographica, lib. II, cap. XXXV.

4) Cette pratique se rencontre rarement, même chez les peuplades sauvages. Cependant, selon Hartmann (Les Peuples d'Afrique, p. 184), on offrirait encore des sacrifices aux mauvais esprits chez les Kimbundas

5) Meiners, Litteraturblatt des Orients, Berlin, 1842, 747; Mayer, De la circoncision, p. 52.

6) Certes, d'après Nork (Die Götter Syriens, Stuttgart 1842, p. 194), le bouc emissaire, prescrit par Moïse (Levitique, XVI, 8), aurait eu justement pour origine l'ancien culte qu'on avait pratiqué en l'honneur d'Azazel ou le Démon du désert «aux pieds

peine de mort contre quiconque se livrerait à la pratique de la magie noire [1]).

Aussi bien est-il manifestement impossible de voir, dans la posthétomie rituelle, un simple acte d'idolâtrie ou de magie quelconque, soit en l'honneur des astres, soit en l'honneur des mauvais anges, soit même, comme le veut Stade, en l'honneur des esprits des ancêtres [2]).

## Article II.

### Pratique idolâtrique.

Les opinions, que nous nous proposons de passer ici en revue, s'accordent encore à dénier à l'institution de la péritomie toute valeur intrinsèque; mais, devant l'impossibilité d'y voir une simple

---

de bouc». Mais, en admettant même que le législateur du Pentateuque, pour désaccoutumer les Hébreux de leurs pratiques idolâtres en l'honneur du dieu égyptien Pan, ou bien, selon Nork (op. cit., p. 136), pour faire cesser le culte de Satyrs, auquel ils étaient accoutumés (Levitique, XVII, 7), eût toléré annuellement une coutume ancienne et inoffensive, il n'en résulte pas encore nécessairement que ce même législateur était capable de prescrire une pratique sanguinaire sous prétexte de conjuration. Au surplus, rien ne permet de croire que le bouc émissaire avait réellement l'origine que Nork veut bien lui assigner. Au contraire, le texte biblique (Levitique XVI, 21—22) spécifie clairement qu'il constituait le symbole de la remission générale et annuelle de tous les péchés.

D'autre part, il ne faut pas non plus à l'instar du Dr. Mayer (De la circoncision, p. 52), croire que certaines pratiques découlent directement de la croyance que la circoncision constituait une sauvegarde contre les mauvais esprits: «Cette croyance superstitieuse, dit-il, est très répandue dans le peuple; aujourd'hui encore, dès qu'une femme juive accouche d'un garçon, on attache aux murs de la chambre de l'accouchée, pour les sept jours qui précédent la circoncision, des inscriptions imprimés en hébreu où l'on lit des prières de protection pour l'enfant, et, entre autres, cette phrase: Soixante héros d'entre les héros juifs l'entourent, tous gens rompus à la guerre; ils ont leurs épées aiguisées aux flancs et le protègent contre la peur (le danger) de la mort». Mais rien que ces inscriptions montrent déjà que ces pratiques ne sont nullement d'origine antique; elles ont eu probablement pour point de départ la fausse interprétation du passage obscur où l'on raconte l'intervention de Zipphorah sur son propre fils. C'est d'ailleurs ce même texte qui a donné naissance à la doctrine de la circoncision comme sauvegarde contre les anges cruels.

1) Exode, XXII, 17; Levitique, XXI, 31; XX, 27; Deuteronome, XVIII, 10—11.

2) En effet, on peut laisser de côté l'opinion de Stade (Geschichte des Volkes Israel, Berlin 1881, vol. I, p. 423) que la circoncision était un culte des ancêtres; car, outre que cette idée est tout-à-fait étrangère à la religion hébraïque, elle est aussi complètement dépourvue de toute base historique.

coutume ethnique, de quelque nature qu'elle puisse être, elles s'efforcent de prouver que la circoncision n'est qu'une survivance d'une pratique idolâtrique, que le législateur, pour des raisons variées, s'était vu dans l'obligation de maintenir dans la nation hébraïque.

## § 1. *Culte de Moloch.*

I. — C'est là d'abord l'opinion formelle de M. Elie Reclus: «La circoncision, pensons-nous, dit-il, a dû être en son temps un notable progrès. Nous ne doutons pas qu'elle n'ait été instituée, à l'instar du sacrifice de l'agneau pascal, au lieu et place de ces égorgements d'hommes qui ensanglantent toutes les premières pages de nos annales, et tout spécialement au lieu et place des égorgements d'enfants qui se faisaient à une multitude de vieux Saturnes, d'anciens Baals et d'antiques Molochs» [1]).

Puis, c'est là aussi l'opinion de Movers [2]) et l'avis de Dozy. Même, pour ce dernier auteur, ce serait la Bible qui fournirait des preuves à cette thèse. Et voici comment.

II. — Primitivement, affirme Dozy, à la place de la prescription mosaïque actuelle de consacrer tous les premiers-nés à Dieu, le texte du Pentateuque aurait ordonné de les faire brûler en holocaustes en l'honneur de Jehovah [3]), c'est-à-dire, en d'autres termes, que Moïse lui-même aurait consacré le culte de Moloch parmi les Hébreux. Ce n'est que beaucoup plus tard, affirme encore notre auteur, qu'on aurait modifié et complété [4]) le texte biblique, tel qu'il figure actuellement, c'est-à-dire qu'en aurait institué le rachat de tous les enfants premiers-nés, et remplacé les sacrifices humains par la péritomie rituelle. Et c'est juste-

---

1) Elie Reclus, op. cit., p. 213 et 216.

2) Movers, Die Phönizier, Bonn 1841, t. I, p. 42.

3) En effet, d'apres Dozy, le texte biblique primitif (Exode, XIII, 12), avait porté, non pas les mots: *«veha'abartha kol peter rehem ladonaï»* ou «et tu présenteras à l'Eternel tout ce qui naît le premier», mais bien ceux de: *«vehaba'artha kol peter rehem ladonaï»* ou et tu brûleras en holocauste à l'Eternel tout ce qui naît le premier. C'est aussi l'opinion de A. Geiger, Urschrift u. Übersetzung der Bibel etc., p. 305.

4) D'après Dozy, on aurait ajouté dans le verset treize du chapitre XIII de l'Exode les mots: *«vekhol bekhor adam bebanekha thiphdeh»* et dans le verset quinze du même chapitre, les mots: *«vekhol bekhor bânaï éphdeh»*.

ment parceque les choses avaient dû se passer de telle façon, pense notre auteur, que le prophète Ezéchiel, en songeant à l'antique prescription de sacrifier tous les premiers-nés, avait pu dire, au nom de Dieu, que celui-ci avait donné au peuple hébreu «des lois mauvaises, contraires à l'existence» [1]).

III. — Telle est la prétendue preuve biblique fournie par Dozy [2]). Mais, quoi qu'il en soit pour le moment, beaucoup d'autres auteurs, sans être complètement d'accord avec Dozy, admettent cependant que la circoncision, à l'origine, avait pour but la substitution des sacrifices d'enfants. C'est là l'opinion de Nork [3]) et c'est là également l'avis de Hitzig [4]). C'est là encore le sentiment de Vernes [5]) et de Duncker [6]). C'est aussi l'opinion de Soury: «Qu'est-ce surtout la circoncision, dit-il, sinon une transformation de ce sacrifice (humain), amené fatalement par l'adoucissement des mœurs» [7]). C'est aussi l'avis de Lombroso: «L'usage de la circoncision, chez les Hébreux, montre, dit-il, combien les sacrifices humains étaient fréquents. Cette cérémonie est, en effet, comme l'a démontré Spencer, un reste de ces sacrifices réduits à leur plus simple expression» [8]). C'est encore l'opinion de Lafargue: «La circoncision et les autres mutilations faites sur le corps de l'enfant n'étaient, dit-il, que les atténuations des holocaustes humains. On immolait d'abord les enfants, puis on se contentait de leur amputer des phalanges, de les circoncire ou de les sacrifier pour les consacrer à la divinité» [9]). Enfin, c'est

---

1) Voici le texte complet d'Ezéchiel (XX, 25—26), d'après la version de la Vulgate: «Ergo et ego dedi eis prœcepta non bona, et judicia in quibus non vivent, Et pollui eos in mineribus suis, cum offerent omne quod aperit vulvam, propter delicta sua, et scient quia ego Dominus».

Ce texte, comme on voit, est vraiment bien obscur. Aussi n'est-il pas étonnant que Spinoza (Tractatus politico-theologiens, p. 203) l'ait compris plutôt dans le sens de l'accusation.

2) Dozy, Die Israëliten zu Mekka, Leipzig 1864, p. 7 et 8.

3) Nork, op. cit, p. 198.

4) Hitzig, Geschichte des Volkes Israël, Leipzig 1869, t. I, p. 86.

5) Vernes, in Encyclopedie des sciences religieuses, Paris 1878, t. II, p. 187.

6) Duncker, Geschichte des Altertums, Berlin 1863, t. I, p. 277—278.

7) Soury, in Revue des deux Mondes, Paris, p. 587.

8) Lombroso, L'homme criminel, Paris 1887, cap. II, p. 49.

9) P. Lafargue, in Bulletin de la Société d'anthropologie, Paris 1887, t. X, 3e série, p. 430.

là aussi l'opinion de Cheyne [1]), de Meiners [2]), de Voltaire [3]), de Bauer [4]) et d'une foule d'autres auteurs, comme Letourneau, Friedreich, Conradi, Daumer, Ghillany, etc.

IV. — D'autre part, certains auteurs, sans aller jusqu'à à admettre que la circoncision était, au début, une forme atténuée du culte de Moloch, ni même une simple substitution des sacrifices d'enfants, veulent cependant voir, dans la péritomie rituelle, une sorte d'oblation ou de sacrifice minime offert à Dieu. Ainsi, cette idée se trouve déjà exprimée dans le Zohar [5]); puis, elle est aussi admise par St Augustin [6]) et même par Luther [7]). Et, plus près de nous, Ewald a également cherché à l'accréditer à nouveau: «La circoncision, dit-il, était un sacrifice de chair et de sang, offert à Dieu, pour se rappeler qu'on se vouait au Très-Haut» [8]). Enfin, c'est là aussi l'opinion du Dr. Surbled [9]), et celle M. l'abbé Trochon [10]).

V. — Quoi qu'il en soit, tous ces auteurs, d'une façon ou d'une autre, veulent, en somme, voir, dans la circoncision, un vestige indestructible des sacrifices humains. Mais, s'il est vrai que, dans la haute antiquité, des sacrifices semblables avaient existé un peu partout [11]), et même qu'ils existent encore de nos

1) Cheyne, in Encyclopædia britannica Edimbourgh 1876, vol. V, p. 791.

2) Meiners, Litteraturblatt des Orients, Berlin, 1842, p. 747.

3) Voltaire, Essai sur les mœurs, Paris 1817, p. 47.

4) Bauer, G. L., Beschreibung der gottesdienstlichen Verfassung der alten Hebræer, Leipzig, 1805, t. I, p. 48.

5) Zohar. Sur Exode, IV, 24—25.

6) St Augustini, De Civitate Dei, lib. VII, cap. XXI.

7) Voici, en effet, le principe admis par Luther (Werke, De circumeisione, Weimar 1884, t. VI, p. 31): «Idem signum erat ante legem patribus sive in oblationibus sive in orationibus».

8) Ewald, op. cit. t. II, p. 99.

9) Dr. Surbled, La morale dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène, Paris 1892, t. I, p. 79.

10) Trochon, op. cit., I, II, p. 527.

11) Ainsi, on sait que les anciens Egyptiens pratiquaient des sacrifices humains (Eusebius, Præpar. evang. lib. IV, cap. XVI; Fürst, op. cit., t. I, p. 315). Il en existait également chez toutes les peuplades primitives du pays de Canaan (Deut., XII, 31) et aussi chez les anciens Samaritains (II Rois, XVII, 24; Esdras, IV, 1—2) On pratiquait également des sacrifices humains chez les anciens Grecs (Homer, Illiade, lib. V, 287, et lib. XVIII, 536), chez les Pélasgiens (Bauer, op. cit., t. I, p. 299), chez les anciens Romains (Jos., de Bello Jud., lib. VII, cap. V; Pline, Hist. nat., lib. XXX, cap. V; Suetone, in Augusto, cap. XV; Vapiscus, in Aureliano, cap. X;

jours [1]), il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible d'admettre une idée semblable.

VI. — D'abord, si haut qu'on remonte dans l'histoire des Hébreux, on ne trouve nulle part, chez eux, les mœurs infanticides qui avaient régné chez beaucoup de peuples antiques, et qui même se rencontrent encore de nos jours [2]). Et, s'il en est ainsi, il est bien peu vraisemblable que, chez un peuple pareil, le culte de Moloch eût pu devenir jamais une pratique nationale, au point qu'il eût fallu, plus tard, y substituer la circoncision. Puis, si le culte de Moloch avait réellement existé chez les Hébreux, c'est-à-dire si, comme le prétendent certains auteurs, Moïse lui-même avait primitivement consacré ce culte en l'honneur de Jehovah, alors comment est-il possible que ce même législateur

---

Eusebius, Præpar. evang. lib. IV, cap. XV), chez les Carthaginois (Bauer, op. cit., t. I, p. 297) et chez les anciens Mexicains (Bauer, op. cit., t. I, p. 296; Reclus, Nouv. Géographie universelle, t. XVII, p. 104). Enfin, cette même horrible pratique avait été imitée quelquefois par les anciens Hébreux (Juges, XI, 39; II Rois, XVI, 3; XVII, 7; XXI, 6; XXIII, 10; Micha, VI, 7; Isaïe LVII, 5; Jéremie VII, 31; XXI, 5 et 6; XXXII, 35; Ez. XIII, 12; XVI, 20 et 36; XX, 6; XXII, 18; Ps. CVI, 37 et 38; II Chr. XXVIII, 3; XXXIII, 6).

1) D'après Hartmann (Les Peuples d'Afrique, p. 157 et 159), on offre encore des sacrifices humains en Afrique. Ainsi, Bahodée, roi de Dahomey, a fait égorger aux funérailles de son père Gezo, et même longtemps après, un nombre immense de victimes humaines. Selon ce même auteur (op. cit., p. 222), les Somalis, les Gallas et même les Abyssins ont encore l'affreuse coutume d'immoler les ennemis blessés. Enfin, toujours d'après ce même auteur (op. cit., p. 238), il n'est pas rare, chez les Nigritiens de l'Afrique orientale et centrale, de voir des esclaves sacrifiés à des divinités.

D'autre part, Reclus (Nouvelle Géographie, t. XII, p. 474) signale également que, naguère encore, on avait l'horrible habitude, chez les Achantis et chez maintes autres peuplades de l'Afrique, de sacrifier un garçon ou une fille à côté de chaque tombe récente. Enfin, selon ce même auteur (op. cit, t. XIV, p. 920), on pratiquait également, tout récemment encore, des sacrifices humains dans plusieurs îles de la Polynésie.

2) Ainsi, chez les anciens Arabes, on pouvait mettre à mort les enfants femelles (Koran, Surah XVI, p. 216). De même, chez les Spartiates, on devait, d'après les lois de Lycourge, jeter dans un abime, du haut de la montagne Taygetos, tous les enfants faibles et difformes. De même encore, chez les anciens Romains, d'après le témoignage de Dyonysius d'Halicarnasse, tout enfant, reconnu difforme par cinq témoins, pouvait être mis à mort. (Voir Ploss, op. cit., t. II, p. 245 et 247). D'ailleurs, même de nos jours, des habitudes aussi cruelles existent encore chez bien des peuplades. Ainsi, chez les Caffres Galeka, tout enfant mal venu est mis à mort, et, chez les Nigretiens Ibo, on expose dans les forêts tous les jumeaux (Voir Reclus, op. cit., t. XII, p. 633, et t. XIII, p. 552).

eût pu édicter la peine de mort contre quiconque oserait sacrifier un de ses enfants à Moloch? [1]) Ou bien va-t-on encore soutenir cette thèse monstrueuse que Moïse avait justement supprimé les sacrifices humains en faveur de Moloch, pour les rétablir en l'honneur de Jehovah? Non, certes! D'ailleurs, toute l'histoire biblique se dresse contre une conception aussi abominable.

VII. — D'abord, le prophète Micha, contemporain du roi Aḥaz [2]), qui avait justement essayé d'acclimater le culte de Moloch dans son propre pays [3]), fulmine en ces termes contre ces pratiques infanticides: «Offrirai-je mon premier-né pour mon crime? ou bien le fruit de mon ventre pour le péché de mon âme?» [4]) Tel est le cri de réprobation douloureuse que le prophète, à la vue abominable des sacrifices humains, avait jeté à ses contemporains, pervertis par leur roi lui-même. Et l'histoire biblique, de son côté, flétrit en ces termes la conduite criminelle de ce même monarque: «Il avait même livré au feu son propre fils, selon les coutumes infâmes des peuples que l'Eternel avait chassés au-devant des fils d'Israël» [5]). Puis, cette même révolte de la conscience hébraïque s'exhale également par la bouche du prophète Isaïe quand il flétrit le crime épouvantable de ceux «qui égorgent les petits enfants dans les vallées» [6]). Et elle se fait encore jour à l'époque de Jérémie, car ce prophète, sous le règne de Joakim, clame à son tour, au nom de l'Eternel, contre ce même culte abominable: «Et ils ont bâti les hauts lieux de Tophet, qui est dans la vallée du fils d'Ennom [7]), pour y consumer dans le feu leurs fils et leurs filles [8]): c'est ce que je n'ai jamais ordonné,

---

1) Levitique, XX, 1—7.

2) Micha, I, 1.

3) Le culte de Moloch a été alors très en honneur parmi les Assyriens, et le roi Aḥaz, pour les imiter, a voulu répandre cette pratique dans son royaume. Et c'est justement contre cette horrible idolâtrie que Micha se lève de toutes ses forces (Voir Groetz, Geschichte der Juden, t. II, première partie, p. 152 et 471).

4) Micha, VI, 7.

5) II Rois, XVI, 3.

6) Isaïe, LVII, 5.

7) Cette vallée était située au sud de Jerusalem; elle était plantée d'arbres et était traversée par les fleuves Kidron et Ghiḥon. Et c'était justement dans cette vallée qu'on avait dressé la statue de Moloch (Voir Hieronymus, in Com. ad. Jerem., VII, 31, et ad I Reg., XI, 7; et Bauer, op. cit. t. I, p. 331).

8) On sait que Moloch, c'est-à-dire: le Roi, le Seigneur, était le dieu du feu, du

et ce qui ne m'est même jamais venu à l'esprit» [1]). Et, ailleurs, ce même prophète s'élève encore à nouveau contre ce culte monstrueux: «Et ils ont bâti des hauts lieux à Baal, pour y livrer au feu leurs enfants, et pour les y offrir à Baal en holocaustes: c'est ce que je n'ai jamais ordonné, ce dont je n'ai jamais parlé, et ce qui ne m'est jamais venu à l'esprit» [2]).

Or, quand on lit toutes ces paroles ardentes, inspirées par la plus pure humanité, n'est-on pas en droit de se dire que jamais, fût-ce en l'honneur de Jehovah, Moïse n'avait toléré un culte

---

Soleil brûlant. D'après Jérémie (XIX, 5; XXXII, 35, il semble bien qu'il portait aussi le nom de Baal, c'est-à-dire: le Maître. Quoi qu'il en soit, Moloch était particulièrement le dieu des Ammonites (I Rois, XI, 5 et 7; II Rois, XXIII, 10 et 13) et des Moabites (II Rois, III, 27). Pourtant, le culte de ce même Moloch était aussi en grand honneur chez les Phéniciens et, plus tard, chez les Carthaginois (Diodore, lib. XX, cap. XIV, 6; Strabon, Geographia) et aussi chez les Araméens ou Syriens (Grœtz, op. cit., t. I, p. 94). Enfin, à diverses reprises, ce même culte avait également tenté de s'acclimater parmi les Hébreux (Voir A. Geiger, op. cit., p. 301, et Ploss, op. cit., I, II, p. 246).

Ce dieu, d'après la tradition juive (voir R. Simeon in Ialkut ad Jerem., cap. VII) et aussi (Midrasch Ekhah rabbati, cap. I, p. 31), était représenté sous la forme d'un taureau d'airaint, dont l'intérieur était creux et vide, avec une tête de bœuf et des narines tendues. Derrière, il existait une ouverture par où l'on pouvait allumer du feu et rendre la statue brûlante. C'est aussi ce qu'en dit Diodore (lib. XX, cap. XIV, 6). Cependant, d'après Selden (De Diis syriis, cap. VI), l'image elle-même de Moloch aurait été en pierre, couverte d'or. Enfin, selon Benjamin de Tudele (in Itinerario, p. 50), la statue de Moloch, placée dans un Temple, était posée sur une chaise de pierre, recouverte d'or.

Maintenant, quant au genre dü culte de Moloch, il existe trois opinions. D'après Selden (op. cit., cap. VI), Spencer (De Legibus, lib. II, cap. XIII) et Budd (Hist. eccles. P. I., p. 763), les enfants, offerts à ce dieu, étaient réellement brûlés. C'est aussi ce que Diodore (lib. XX, cap. XIV, 6) en dit formellement: «... ut impositus illis puer devolveretur et in voraginem ignis plenam rueret». Au contraire, selon Maïmonide (Moré Neboukim, lib. III, cap. XXXVIII), Raschi et Kimchi (ad Deut. XVIII, 10), les enfants offerts passaient seulement à travers deux bûchers allumés. Et, enfin, d'après Hugo Grotius (in Deut. XVIII, 10), ces deux genres existaient simultanément: c'est-à-dire, certains parents brûlaient réellement leurs enfants, et d'autres se contentaient seulement de les faire passer à tavers deux bûchers allumés.

Quoi qu'il en soit, d'après le prophète Hosée (XIII, 2), quiconque voulait sacrifier son enfant à Moloch, devait d'abord embrasser cette idole. De plus, pour étouffer les cris des enfants et empêcher ainsi le déchirement des entrailles des parents, on avait coutume de battre du tambour (voir Bauer, op. cit. t. I, p. 94).

1) Jérémie, VII, 31.

2) Jérémie, XIX, 5.

aussi horrible que celui de Moloch. Car, s'il en était autrement, comment tous ces prophètes avaient-ils osé marquer au front du sceau de l'infâmie les grands de la nation et les rois eux-mêmes? En d'autres termes, si le Pentateuque avait prescrit un culte semblable, comment les prophètes avaient-ils pu annoncer à leurs contemporains, au nom de Dieu, les maux les plus terribles pour ce même culte? Non! Il est impossible d'admettre que le texte primitif contenait la prescription infâme de pratiquer en l'honneur de Jehovah le culte horrible de Moloch. Et, quant à l'argument tiré du passage d'Ezechiel, il porte complètement à faux.

VIII. — Et, d'abord, le prophète Ezéchiel lui-même reproche amèrement à ses contemporains, au nom de l'Eternel, d'avoir accompli le crime atroce des sacrifices humains: «Et tu as pris aussi, dit-il à Jérusalem, au nom de Dieu, tes fils et tes filles que tu m'avais enfantés, et tu les leurs as immolés, pour être consumés. Et tu as immolé mes fils, et tu les as livrés, pour les faire passer par le feu» [1]). Et, plus loin, le même prophète s'écrie encore au nom de Dieu: «En offrant vos dons, quand vous faites passer vos enfants par le feu, vous vous souillez par tous vos dieux infâmes jusqu'à ce jour, et vous vous voudrez encore, ô maison d'Israël!, que je m'intéresse à vous? Je jure par moi, dit le Seigneur Eternel, que je ne m'intéresserai plus à vous» [2]). Par conséquent, si Ezechiel lui-même proteste si véhémentement, au nom de Dieu, contre la pratique abominable des sacrifices humains, il n'a pu se contredire d'une façon aussi étrange jusqu'à mettre dans la bouche de Dieu qu'il avait, autrefois, donné aux Hébreux des lois contraires à l'existence, c'est-à-dire qu'il avait jadis ordonné lui-même le culte infâme de Moloch!

IX. — Au surplus, pour trouver immédiatement l'explication de cette contradiction apparente, il suffit de lire, avec un peu d'attention, le texte original en son entier. Et, en effet, dans la phrase qui suit le passage en litige, le prophète dit au nom de Dieu: «C'est encore ainsi que vos ancêtres m'avaient injurié» [3]) ... [4]).

---

1) Ezêchiel, XVI, 20—21. 2) Ezéchiel, XX, 32.

3) Voici, d'ailleurs, le passage biblique en son entier, d'après la version de la Vulgate: «Quamobrem loquere ad domum Israel, fili hominis; et dices ad eos; Haec dicit Dominus Deus: Adhuc et in hoc blasphemaverunt me patres vestri, cum sprevissint me contemnentes». 4) Ezéchiel, XX, 27.

Donc, dans le texte obscur dont il s'agit, le prophète n'a fait que répéter la fausse allégation [1]) des mauvais Hébreux qui étaient partisans du culte de Moloch, et non pas une prétendue prescription mosaïque dont Dieu lui-même aurait reconnu ici les conséquences meurtrières!

Ainsi, le texte d'Ezéchiel, loin de prouver l'existence du culte de Moloch comme institution mosaïque en l'honneur de Jehovah, démontre, au contraire, toute la fausseté de la thèse de Dozy. D'ailleurs, la consécration mosaïque des premiers-nés [2]) et leur rachat [3]) ne pouvaient pas avoir pour origine le culte de Moloch, puisque, dans ce culte tous les enfants, et même ceux du sexe faible, étaient aptes à devenir des victimes, et, surtout, puisque la Bible [4]) donne un tout autre motif de cette double institution mosaïque [5]). De plus, si la circoncision n'est qu'une substitution tardive au prétendu sacrifice des premiers-nés, pourquoi n'a-t-on pas limité uniquement aux premiers-nés la péritomie elle-même?

X. — Mais il y a encore plus. De quelque façon qu'on voudrait envisager ici l'idée de sacrifice, la circoncision l'exclue déjà par cela même qu'elle ne comporte nullement les caractères essentiels de toute *oblation*. On sait, en effet, que, pour tout sacrifice, le sacrificateur, le lieu du sacrifice et surtout la manière dont la victime doit être offerte [6]), sont toujours bien minutieu-

---

1) Il est fort probable que certains faux prêtres, pour favoriser les goûts idolâtres des rois Aḥaz, Manassé etc., n'avaient pas craint d'interpréter les mots: «*veha'a bartha kol peter reḥem*» dans le sens de sacrifices humains. C'est aussi l'opinion de Grœtz (op. cit., t. II, 1ère partie, p. 153).

2) Exode, XIII, 2.

3) Exode, XIII, 13.

4) Exode, XIII, 15.

5) D'après Fürst (op. cit., t. I, p. 315), il existait également une institution analogue chez les anciens Egyptiens.

D'autre part, selon Philon (de sac. p. 831), la raison de cette institution mosaïque, en dehors du motif donné par la Bible elle-même, résidait aussi dans la reconnaissance que chaque individu éprouvait pour la fécondité de sa nouvelle épouse. Enfin, d'après Trochin (La sainte Bible. Introduction générale, Paris 1886, t. II, p. 627), la consécration des premiers-nés, à l'origine, avait pour but d'en faire des prêtres, c'est-à-dire des serviteurs consacrés à Dieu pour toute leur existence; mais, après le choix des Levites, on avait institué le rachat. C'est aussi l'opinion de Bauer (op. cit., t. I, p. 286).

6) Pour s'en faire une idée suffisante, il suffit de se rappeler que, dans le cas

sement spécifiés. Or, la législation mosaïque, ainsi que nous aurons l'occasion de le voir ailleurs, ne spécifie nulle part ni qui doit pratiquer la péritomie rituelle [1]), ni où elle doit se faire, ni même comment elle doit se faire.

## § 2. *Culte de Phallus.*

I. — Parmi les auteurs qui semblent s'être particulièrement complus dans cette opinion, il faut surtout citer Voltaire: «Chose étrange, dit-il, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appelons Priape, et les prêtres se dépouillaient de leur virilité! Les prêtres de Cybèle, en Phrygie, se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Peut-on s'étonner, après de tels sacrifices, de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples»? [2]). Et cette même opinion, d'après Bergson, est également défendue par Nork [3]). Enfin, c'est là aussi l'opinion du docteur Beugnies: «J'ai déjà dit ailleurs, et je soutiens maintenant avec une conviction plus profonde encore, dit-il, que le sacrifice du prépuce était, à l'origine, une cérémonie païenne. — Répétons le mot dans toute sa crudité: un épisode des cultes phalliques» [4]). Et, plus loin, ce même auteur ajoute encore: «Après ce long exposé, qui était indispensable à ma thèse, je conclus en toute rigueur, dit-il, que l'offrande du prépuce fait aux Elohim était identique, comme inspiration, à l'offrande des testicules faite à Cybèle. En effet, toutes les mutilations génitales de l'Orient se rattachent au même cycle d'idées. Qu'on se circoncise ou qu'on se castre, c'est toujours à la puissance procréatrice elle-même qu'on entend rendre hommage» [5]).

II. — Mais, s'il est vrai que le culte des sens, sous une forme

---

d'holocauste où la victime devait être entièrement livrée au feu, il fallait cependant, au préalable, laver soigneusement les intestins et les extrêmités! (Levitique I, 6–9).

1) Il est curieux de faire remarquer que, d'après Joly (Histoire de la circoncision, thèse de Paris 1895, p. 58), chez les Musulmans aussi l'opérateur de la circoncision n'est pas spécifié. Cette constatation, à elle seule, montre déjà que, dans l'antiquité, on n'avait jamais, et nulle part, assimilé la circoncision à un sacrifice quelconque.

2) Voltaire, Essai sur les mœurs, Paris 1817, p. 47.

3) Bergson, op. cit. p. 65.

4) Dr. Beugnies, ‚La circoncision' cérémonie païenne, Paris.

5) Dr. Beugnies, op. cit.

ou sous une autre, existait chez tous les peuples anciens, et que le culte de Phallus lui-même, sous des noms divers, se pratiquait chez tous les peuples de l'antiquité [1]), et même chez les Hébreux, comme nous le verrons dans un instant, il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'il est absolument impossible d'admettre une corrélation quelconque entre ce culte infâme et la pratique de la circoncision.

III. — En effet, tout comme l'histoire biblique, la législation mosaïque elle-même prouve clairement que, loin de favoriser le culte de Phallus [2]), sous une forme quelconque, elle élève contre lui des barrières insurmentables.

---

1) Ainsi, on sait que les Egyptiens adoraient l'organe mâle sous le nom d'Osiris, les Phéniciens, sous le nom d'Adonis, les Babyloniens, sous le nom de Mylitta, les Assyriens sous le nom Phegor, les Madianites et les Moabites, sous le nom de Phéor, les Hebreux, sous le nom de Zikharon ou sous celui de Zalmé Zakhor, les Grecs, sous le nom de Phallus, ou bien encore, surtout en Corinthe, sous celui d'Aphrodite, et, enfin, les Romains rendaient le méme culte à l'organe viril sous le nom de Priapus,

Cette dernière identification est attestée par St. Jerôme en ces termes: »Ipsi autem educti de Ægypto fornicati sunt cum Madianitis et ingressi ad Beelphegor, idolum Moabitorum, quem nos Priapum possumus appelare (in Hosée, IX, 10)».

2) D'après Movers (op. cit. t. I p. 226), le culte de Phallus, horriblement obscène, se pratiquait ainsi chez les Phéniciens: «Des hierodules se prostituaient en l'honneur d'Adonis, représenté sous la forme d'un Phallus. Ces prêtresses avaient l'habitude de remettre, à chacun de leurs amants d'occasion, un petit phallus en échange de la récompense reçue, dite salaire de Mylitta».

Selon St. Augustin (De Civitate Dei, Trad. du Nisard, Paris 1845, lib. VII, cap. XXI), ce même culte, à peine modifié, se pratiquait encore, au cours du quatrième siècle de l'ère moderne, dans toute d'Italie, en l'honneur de Bacchus. «Ce membre honteux, dit-il, était placé avec des grands honneurs sur un chariot que l'on conduisait dans la ville, après l'avoir d'abord promené dans la campagne. A Lavinium, on donnait un mois entier à Bacchus, et pendant ce mois on proférait les paroles les plus obscènes jusqu'enfin le chariot eût traversé la place publique, et fût arrivé au lieu destiné à recevoir ce qu'il portait. Et il fallait que la plus honnéte mère de famille vînt couronner devant tout le monde cette infâme idôle».

Mais, en Asie, en Afrique comme en Europe, c'est-à-dire partout où le culte phallique s'était répandu, il semble bien que l'idée symbolique était la même: c'était l'adoration de la force génératrice: «Sic igitur colligimus, dit aussi Gerard Vissius (De origine idolatriæ lib. VII, cap. II, p. 126), Priapum nihil aliud esse, quam seu naturæ, seu cœli, seu solis vim genitricem, cœlitus sese diffundantem per universam orbem, maximemque exerentem, tum Plantis, unde et in hortis similacrem Priapi constitui solet, tum in animalibus, etiam hominibus, unde nupturæ ad Mutimem Titimem deduci solent, ut a minime generationes preside post fædos quosdam ritus vim et ipsœ generandi adipiscerentur».

Quoi qu'il en soit, ce culte avait abouti partout à la plus ignoble abomination;

IV. — Seulement, pour prouver cette assertion, il convient tout d'abord de rappeler ici que, d'après tous les exégètes [1]), aussi bien d'ailleurs que d'après tous les archéologues, l'idole que la Bible désigne sous le nom d'«*Ascherah*» [2]), est bien identique avec la déesse Astarte [3]) des peuples antiques. Et, puis, il faut

---

car, partout, il avait dégénéré en prostitution sacrée. Pour se faire une faible idée du degré de dissolution morale où ce culte infâme avait amené la plupart des peuples dans l'antiquité, il suffit de rappeler que, même au temps de Platon, des Italiens, dans une guerre contre Rhegium, avaient décidé: «Si victores forent, ut die festo Veneris virginas suas prostituerent». (Voir Justinius, Opera, 21, 3). D'ailleurs, l'horrible obscenité de ce culte est aussi relatée par un texte talmudique (Traité Sanhédrin, cap. VII, 6; ibid. p. 106a; voir aussi, Maïmonide, Guide des Egarés, t. III, cap. XLV, p. 355).

1) Ainsi, cette identité est admise par Gesenius (Thesaurus, t. I, p. 162), par Vigouroux (Dictionnaire de la Bible, t. III, p. 256), par Ph. Berger (in Grande encyclopedie, Paris, art. Astarte, p. 346), etc.

2) D'après Vigouroux (Dict. de la Bible, t. III, p. 280), le nom biblique d'*Ascherah* signifie: la Bonne ou l'Heureuse. C'est aussi l'opinion de Gesenius (Thesaurus, t. I, p. 162).

3) Cette divinité antique portait des noms différents selon les divers pays. Ainsi, elle était adorée sous le nom d'*Ascherah* dans le pays de Canaan, et sous celui d'*Astoreh*, en Phénicie, d'*Astarte*, en Syrie, d'*Athara-gad* ou *Atergatis*, à Ascalon, et sous celui d'*Istar*, à Babylone. C'est cette même déesse qui, à Memphis, fut adorée sous le nom de *Hathor*, et qui, sur la stèle de Iehow-melek, figure sous le nom de *Rabbat-Athor*, ou *Athar* «la Grande» (V, Dr. Beugnies, op. cit. p. 235).

On sait aussi que la divinité qui, dans la haute antiquité, avait été consacrée au culte de Phallus, n'avait pas partout et toujours la même forme. C'est ce que Tacite (Hist. lib. II, cap. II, Ed. Nisard, Paris 1850) affirme également par ces mots: «formam deæ neque enim alibi sic habitur»: «la forme de la déesse n'est la même nulle part». Et, en effet, cette divinité, d'après Movers (op. cit., t. I, p. 673), se représentait tantôt sous la forme de colonnes en bois qui figuraient de gros phallus, et tantôt sous l'image de colonnes de pierre, de formes coniques.

C'est à peu près sous cette dernière forme que le statue de Venus était représentée à Paphos, lors du voyage de Titus: «Simulacrum deæ, dit Tacite (Hist. lib. II, cap. III), non effigie humana; continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum, metæ modo exsurgens»: «La statue de la déesse n'a pas de forme humaine. C'est un bloc arrondi, plus large à la base, et se rétrécissant au sommet comme une pyramide». Et cette même forme s'est conservée pendant très longtemps dans la haute antiquité: «Ce genre de représentation, dit Ph. Berger (in Grande encyclopédie, p. 347) a persisté jusqu'à l'époque grecque et, dans les sanctuaires les plus vénérés, l'image de la déesse était une pierre informe dont les marchands d'objets de sainteté faisaient des reproductions innombrables pour l'usage des visiteurs».

Quoi qu'il en soit, c'est à la première image que la Bible donne le nom d'*Ascherah*, alors que, sous sa seconde forme, elle décerne partout à cette divinité le nom de *Baal* ou *Baal-Hammon*, et même plus volontiers encore le nom de «*matsebah*» ou

aussi rappeler que des femmes, désignées par la Bible sous le nom de «*Kedoschoth*» ou «Saintes», étaient consacrées au culte infâme de cette divinité [1]). Ces hiérodules avaient coutume de démander, en recompense de leurs faveurs, des boucs blancs [2]), qu'elles sacrifiaient ensuite à leur divinité, la déesse Astarté [3]). Elles avaient aussi l'habitude d'exercer la musique et le chant [4]),

---

«statue», sous-entendue de Baal (Exode, XXIII, 24; Levitique, XXVI, 1; Deut. VII, 5; XII, 3; XVI, 22; II Rois, III, 2; X, 26—27). Cependant, la Bible donne aussi très volontiers le nom d'*Ascherah* à tout arbre qui, peut-être à cause de sa forme particulière, avait été consacré an culte de Phallus (Deut., XII, 2; XVI, 22; Micha, V, 13). C'est là aussi la tradition talmudique (Souccoth, cap. III, 1, 2, 3 et 5).

Pourtant, quelquefois, le cône en pierre, selon Ph. Berger (op. cit., p. 347), était surmonté d'un disque qui figurait la tête, et qui était séparé du tronc par une traverse simulant les bras, de façon à offrir aux regards l'image rudimentaire d'un corps. Quelquefois encore, cette même divinité était courronnée d'une tête de bouc, pourvue de cornes. C'est surtout en Egypte et en Phénicie qu'Astarte revêtait cette forme particulière, et c'est à cette image spéciale que la Bible réserve le nom d'«*astareth karnaïm*» ou Astarte aux cornes.

Enfin, d'autres fois encore, cette même divinité, selon Vigouroux (in Dict. de la Bible, t. III, p. 282), était représentée sous le forme humaine, avec une tête de vache ou, plus souvent, avec une tête de femme: »On trouve, dit également Ph. Berger (op. cit., p. 347), depuis les bords de l'Euphrate jusques dans l'île de Chypre, Astarte représentée sous les traits d'une femme, généralement nue, aux formes tropues et exagérées». Et c'est justement à cette dernière forme que la Bible donne le nom de «*malkath haschamaïm*» ou «Reine du ciel» (II Rois, XXIII, 24; Jeremie, VII, 18). Mais, sous une forme ou sous une autre, clle exerçait, sur les peuples antiques, une influence irrésistible, car ils lui attribuaient le pouvoir suprême, comme peut en témoigner cette invocation: «Diva Astarte hominum deorumque vis, vita, sulus: rursus eademquæ est Pernicies, mors, interitus, mare, tellus, cœlum, sudera. Jovis quæcumque templa colimus, ejus ducuntur nutu, illi obtemperant, eam spectant (Plauti, Mercator, acte IV, scene V).

D'autre part, sous une forme ou sous une autre, la déesse *Ascherah* avait toujours pour compagnon inséparable le dieu *Baal* (Juges, II, 13; III, 7). C'est aussi l'opinion de Gesenius (Thesaurus, p. 102), de Hitzig (op. cit., t. I, p. 108), de Grætz (op. cit., t. I, p. 92), de Fürst (op. cit., p. 155), de Ph. Berger (op. cit., p. 346) et de Vigouroux (op. cit., t. III, p. 280). D'ailleurs, ces deux divinités avaient le même culte phallique (I Rois, XVIII, 19).

1) Movers, op. cit., t. I, p. 673.

2) Genèse, XXXVIII, 17.

3) Hosée, IV, 14.

4) Pour se faire une idée nette du rôle infâme des «*Kedoschoth*» de l'antiquité, il suffit de rappeler ici ce que Reclus (Geographie universelle, t. XIV, p. 296), dit des hierodules qu'on rencontre encore actuellement à Bornéo: «Mais la confiance du peuple, dit-il, se porte surtout vers les *biüan* ou prêtresses, qui savent conjurer les mauvais esprits et les maladies, jeter le sort, deviner l'avenir, résoudre les énigmés,

à l'occasion des sacrifices du matin et du soir [1]). En un mot, dans le culte obscène de la déesse *Ascherah* ou Astarte, les femmes jouaient un rôle capital [2]), comme cela semble également résulter d'un passage biblique [3]). D'autre part, des hommes aussi appelés «*Kedoschim*» ou saints par la Bible, se prostituaient également en l'honneur de l'*Ascherah* ou Astarte [4]). Seulement ceux-ci, pour mériter le nom de «*Kedoschim*» ou Galli [5]), devaient tout d'abord se mutiler et, après s'être dépouillés volontairement de leurs attributs virils, il leur fallait encore revêtir les habits des femmes et vivre au milieu de ces dernières [6]). Cette dernière condition, les mutilés remplissaient bien volontiers, car, dans ce nouveau milieu, ils étaient entourés d'une affection toute particulière, et ils y finissaient même par s'imaginer qu'ils étaient devenus des femmes: negant se viros esse... mulieres se volunt credi [7]).

---

improviser les chants. Elles sont choisies par les prêtres, dès l'enfance, et toujours choisies parmi les esclaves, car leur métier comporte la prostitution: elles appartiennent, suivant un tarif fixé, à tous les hommes mariés de la tribu».

1) Lucien, 43.

2) D'après Movers (op. cit., t. I, 583), la déesse *Ascherah* ou Astarte est identique à la Mylitta des Babyloniens, car là aussi les femmes jouaient le rôle capital.

3) II Rois, XXIII, 7.

4) Movers, op. cit., t. I, p. 688.

5) C'est surtont dans l'empire Romain, où ce culte s'était également acclimaté, que les prêtres d'Astarte avaient reçu le nom de Galli et, d'après Félix (Recherches sur l'excision des organes externes chez l'homme, Thèse de Lyon 1883, p. 11) il y était le synonyme d'eunuque. Quoi qu'il en soit, les Galles, selon Felix (op. cit., p. 11), devaient toujours porter les habits de femme.

6) Cette hideuse institution existait encore chez les Carthaginois du temps de St Augustin. Voici en quels termes il en parle au chapitre vingt-six du septième livre de son: De civitate Dei, d'après la traduction de Nisard: «Quant à ces hommes sans nom consacrés à la grande Mère par une profanation qui outrage également les deux sexes, que l'on a vu encore de nos jours dans les places et les rues de Carthage, les cheveux parfumés, le visage fardé, avec une démarche molle et lascive, demander publiquement de quoi soutenir leur infâme existence, Varron, si ma memoire ne me trompe pas, ne parle d'eux nulle part».

D'ailleurs, ce n'est pas seulement chez les Cananéens, ou chez les peuples d'origine phénicienne que cette horrible institution se rencontre dès la plus haute antiquité. On sait aussi que les Corybantes ou prêtres de Cybèle en Phrygie, dans un délire fanatique, pratiquaient sur eux-mêmes la castration, et qu'enfin ces mêmes Corybantes, après s'être répandus en Gréce, vinrent également s'établir dans l'empire Romain, comme l'affirme St Agustin (op. cit., lib. VII, cap. XXVI).

7) Movers, op. cit., t. I, p. 685.

V. — Or, puisqu'il en est ainsi, Moïse, par de multiples dispositions, s'efforce justement de détourner les Hébreux de ces terribles dépravations, engendrées par le culte de Phallus. Ainsi, ce législateur, outre l'interdiction générale de l'idolâtrie des peuples cananéens d'alors, interdit expressément, à l'instar de toute autre idole, l'érection de toute image phallique [1]), et prescrit même la destruction totale de tout phallus conique en pierre [2]). Et non seulement Moïse réitère son interdiction d'ériger des images phalliques, mais encore il l'accompagne d'une explication bien significative: «Et tu n'érigeras pas de statue conique, car c'est ce que l'Eternel ton Dieu abhorre» [3]). Et, ailleurs encore, ce même législateur, après avoir prescrit la destruction de toute «Ascherah» ou image phallique en bois [4]), va même jusqu'à interdire la plantation d'un arbre quelconque, à côté d'un autel, si cet acte devait avoir pour but de s'en servir comme d'un simulacre de l'Ascherah [5]).

VI. — Mais, plus encore peut-être que toutes ces dispositions législatives, l'histoire même des Hébreux au temps de Moïse, nous prouve combien le législateur du Pentateuque avait tenu en horreur le culte de Phallus. En effet, on sait que les débauches commises par les Hébreux avec les filles de Moab, pendant leur séjour à Sittim, avait rencontré, de la part de Moïse, une telle réprobation, qu'il avait ordonné de faire mettre à mort tous ceux qui s'étaient rendus coupables du culte de Baal-Phegor [6]). Et cette défaillance de la part des Hébreux avait laissé à Moïse une impression si pénible que, plus tard, quand il avait voulu exhorter son peuple à l'obéissance de la Loi, il n'avait pas oublié de lui rappeler que «l'Eternel avait anéanti quiconque s'était adonné au culte de Baal-Phegor [7]). Or, tous les auteurs tombent d'accord pour identifier le culte de Baal-Phegor avec celui de Phallus» [8]).

---

1) Levitique, XXVI, 1.
2) Exode, XXII, 24; Deut. VII, 5.
3) Deut., XVI, 22.
4) Deut., VII, 5.
5) Deut., XVI, 21.
6) Nombres, XXV, 5.
7) Deut., IV, 3.
8) C'est là d'abord l'opinion de Jonathan (ad Num., XXV, 1), et c'est aussi l'avis

VII. — Au surplus, le législateur du Pentateuque avait édicté deux lois qui, à n'en pas douter, étaient spécialement dirigées contre le culte de Phallus. D'abord, il avait interdit sévèrement la prostitution des vierges: «Tu ne souilleras point ta fille en la faisant prostituer, afin que la terre ne soit pas souillée par la fornication, et qu'elle ne soit pas remplie de dissolution» [1]). Puis, il avait proscrit le déguisement sous toutes ses formes, en termes énergiques et bien significatifs: «Une femme ne portera point un habit d'homme, et un homme ne se revêtira point d'un habit de femme, car quiconque fait de telles choses, est en abomination à l'Eternel ton Dieu» [2]). Or, qui ne voit que la première de ces deux lois, selon la juste remarque de Grœtz [3]), était précisément dirigée contre le culte infâme de l'*Ascherah* ou Astarte où les jeunes filles avaient l'abominable coutume de sacrifier leur virginité? et qui ne voit aussi que la deuxième de ces deux lois était également dirigée contre ce même culte, mais plus spécialement dans sa forme *baalique*, où des hommes, après s'être dépouillés des attributs de leur virilité, s'appropriaient les vêtements de femmes, afin de mieux pouvoir se dégrader en l'honneur de la double divinité *Ascherah-Baal*?

VIII. — Ainsi, déjà par les diverses dispositions mosaïques, il devient manifestement impossible d'admettre une relation quelconque entre la pratique de la péritomie et le culte de Phallus. Mais ce n'est pas encore tout. En effet, ce n'est pas seulement

---

de Hieronyme (ad Hos., IV, 14): «... colentibus maxime feminis Beelphegor ob obscœni magnitudinem, dit-il, quem nos Priapum possumus appelare». C'est aussi l'opinion de St Jerôme: «Ipsi autem educti de Aegypto fornicati sunt cum Madianitis et ingressi ad Beelphegor; idolum Moabitorum, quem nos Priapum possumus appelare (in Hosée, IX, 10).

Enfin, c'est aussi dans ce même sens que se prononce Gesenius (Thesaurus, p. 1119): «Idolum Moabitarum, in cujus cultu puelæ pudicitiam prostituebant». C'est encore là l'avis de Movers (op. cit., t. I, p. 601) et, enfin, l'opinion de M. Bauer (op. cit., t. I, p. 291).

D'ailleurs, la signification même de Baal-Phegor ou Phéor indique nettement son identité avec le dieu Phallus, puisque ce nom, selon la juste remarque de Bauer, veut dire: qui aperit vulvam, id e. cui puellæ virginitatem deponunt.

1) Levitique, XIX, 29.

2) Deut., XXII, 5.

3) Grœtz, Geschichte der Juden, t. II, 1ère partie, p. 468.

la législation mosaïque, mais encore toute l'histoire biblique qui se dresse contre une pareille supposition.

D'abord, la Bible, pour faire l'éloge du roi Assa, rappelle, comme l'acte le plus méritoire de son règne, qu'après avoir destitué la Reine-mère, il avait fait détruire la «*miphletzeth*» ou l'image phallique [1]) que cette même reine avait fait élèver en l'honneur de l'Ascherah [2]), et puis, cette même Bible, pour flétrir la conduite du roi Aḥab, rappelle, comme le plus grand opprobre de son règne, qu'il avait fait ériger, dans sa capitale de Samarie [3]), un temple à Baal, et dresser une *Ascherah* ou Astarte, selon la coutume des Sidoniens ou Phéniciens [4]). De même encore, la Bible, pour étaler les crimes affreux du roi Manassé, rappelle qu'à l'instar du roi Achab, il avait introduit, à Jerusalem même, le culte de Baal et de l'Ascherah ou Astarte [5]), et qu'il l'avait fait pratiquer dans le Temple même [6]) [7]). Enfin, les prophètes, surtout ceux qui étaient contemporains du roi Joakim sous le règne duquel le culte de Phallus s'était répandu parmi les Hébreux d'une façon vraiment effroyable, n'avaient trouvé de termes assez sévères pour flétrir la pratique ignoble de leurs compatriotes [8]).

---

1) On sait que la Vulgate traduit ce terme par le mot: «Priapus». C'est aussi l'opinion de Nork (op. cit., p. 18).

2) I Rois, XV, 13.

3) Il est hors de doute qu'après la prise de Samarie, les peuples qui y étaient établis à la place des Israelites exilés, avaient également pratiqué le culte phallique. En effet, d'après la juste remarque de Movers (op. cit., t. I, p. 596), les «*souccoth benoth*» des Babyloniens dont parle la Bible (II Rois, XVII, 30) ne signifient autre chose que les «involucra ou secreta mulierum», c'est-à-dire des cabanes où des vierges se prostituaient.

4) I Rois, XVI, 31—33.

5) II Rois, XXI, 3.

6) D'après Movers (op. cit., t. I, p. 678), le culte phallique, sous le règne de Manassé, a eu bien lieu dans le Temple même; il pense cependant que, même alors, les hiérodules n'étaient que des étrangères. Quoi qu'il en soit, le culte de phallus paraît avoir été répandu en Judée dès l'époque de Roboam, fils de Salomon, au point que, déjà dès cette époque, il y avait même des Galli (I Rois, XIV, 23—24; XV, 12).

7) II Rois, XXIII, 6—7.

8) Il est hors de doute que quelques prophètes avaient eu le chagrin de voir beaucoup de leurs compatriotes pratiquer le culte horrible de Phallus, et que certains de leurs reproches véhéments étaient justement dirigés contre cette ignoble pratique. Ainsi, il est visible qu'Isaïe (LVII, 8) y fait allusion en ces termes:

IX. — Eh bien! après tous ces témoignages concordants, peut-on encore admettre, ne fût-ce qu'un seul instant, qu'il avait jamais existé une relation quelconque entre la péritomie rituelle et le culte phallique? Car, s'il en était ainsi, tous ces rois corrupteurs n'auraient-ils pas fait valoir, en faveur de leurs dépravations, l'usage même de la circoncision? Et, si la circoncision était réellement issue du culte phallique, les auteurs bibliques, dans leurs critiques, ou bien encore les prophètes, dans leurs exhortations, n'auraient-ils pas éprouvé le plus grand embarras? Enfin, si cette hypothèse était réellement fondée, comment se fait-il que les rois pieux, ceux qui, comme le roi Joas [1]) s'étaient donné pour tâche l'abolition du culte phallique, n'avaient jamais pris la peine, en même temps, d'interdire la circoncision elle-même? Aussi bien, est-il hors de doute que les anciens Hébreux savaient pertinemment que la péritomie rituelle n'était pas issue d'une source aussi impure que le culte de Phallus.

---

«Tu as mis derrière la porte et derrière le poteau ton *«zikhron»*. Car, dans ce passage, il ne s'agit pas d'un monument ou d'un souvenir quelconque, ce qui ne donnerait aucun sens, mais bien du «membrum phalli». C'est là aussi d'ailleurs l'opinion de Grœtz (op. cit., t. II, pre parti, p. 330 et 386). De même, quand Ezéchiel (VIII, 17) dit: «... et ils avaient l'*«hazemorah»* à leur nez», il parle sûrement du «membrum erectum», et fait évidemment allusion au culte de Phallus. C'est là encore l'opinion de Grœtz (op. cit., t. II, p. 330). D'ailleurs, ce même prophète, dans un autre passage (XVI, 17), parle nettement de *«tsalmé zakhar»* ou images du mâle, c'est-à-dire des «membra phalli».

Au surplus, selon Movers (op. cit., t. I, p. 196), Ezechiel, dans son passage (VIII, 14): «... et voici, il y avait là bas des femmes assises, qui pleuraient le Thammouz» fait nettement allusion au deuil causé par la séparation d'Adonis de sa bien-aimée Baaltis. On sait, en effet, que Thammouz, c'est-à-dire le dieu-soleil, avait été invoqué sous le nom d'Adoni, et qu'on célébrait en son honneur, au solstice du commencement de l'année, des Passions qui revêtaient un caractère funèbre, c'est-à-dire qu'à cette occasion des femmes, pour s'associer au deuil d'Astarte qui venait de perdre Adonis, son bien-aimé époux, accomplissaient toutes les cérémonies des funérailles et faisaient éclater leur douleur aux sons plaintifs de la flûte phénicienne. (V. A. Goguét, la civilisation pharaonique, Paris 1907, p. 300 et l'art. Adonis, de M. Collignon, in Grande encyclopedie, p. 612).

1) II Rois, XXIII, 4—8.

*à suivre.*

# MEDIZINISCHES IN DEN FAUST- UND WAGNERVOLKSBÜCHERN

VON

Dr. Med. u. Phil. JOSEF FRITZ.

Lemberg.

(Vortrag gehalten am 23. September 1926 während der Tagung der deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und Naturwissenschaften in Düsseldorf). [1])

---

Im Jahre 1506 kehrte der berühmte Sponheimer Abt JOHANNES TRITHEMIUS, der wegen seiner geheimen Studien und der von ihm erfundenen Schriftzeichen im Rufe der Zauberei stand, von Brandenburg nach seinem Kloster zurück. Unweit von Gelnhausen hörte er viel von einem Mann erzählen, dessen Wunderkraft und verschiedene Künste damals in Deutschland grosses Aufsehen erregt haben sollten. Dieser rühmte sich nämlich eines solchen Wissens, dass er allein, wenn auch alle Werke von Plato und Aristoteles zu Grunde gegangen wären, im Stande sein würde, ihre Schriften wieder neu zu schreiben. In der Kunst der Alchemie soll ihm kein Vorgänger gleich gewesen sein u. drgl. mehr.

Gerne hätte TRITTENHEIM den Wundermenschen gesehen, doch dieser „gyrovagus, battologus et circumcellio", wie sich der Abt nach stolzer Humanistenart ausdrückt, floh vor ihm und liess bloss eine Visitkarte zurück. Da war in lateinischer Sprache zu lesen: „Magister Georgius Sabellicus, Faustus iunior, fons necromanticorum, astrologus, magus secundus, chiromanticus, agro [wohl aero] manticus, pyromanticus, in hydra arte secundus . . .". Nebenbei bemerkt, es wird wohl noch nicht alles gewesen sein von den vielen Titeln der Künste, die der Unbekannte ausübte.

Diesen Bericht erstattete TRITHEMIUS ein Jahr später seinem

---

1) Vgl. Janus XXXI Année, livr. 3, S. 34—35.

Freund, dem Mathematiker JOHANNES VIRDUNG VON HASSFURT, der sich für den unbekannten Wunderkünstler schon früher interessiert hatte [1]).

Darin nun haben wir das erste historische Zeugnis über JOHANN FAUST, wie ihn Manlius, Melanchton und die Volksbücher nennen. Und keineswegs noch das ungünstigste, denn Melanchton meinte in seinem religiösen Eifer FAUST sei „turpissima bestia et cloaca multorum diabolorum" gewesen [2]). JOHANNES FAUST ist also, wie daraus folgt, eine historische Gestalt, die um die Wende des 15./16. Jh. in Deutschland gelebt hat. Gebürtig aus Kundlingen im Würtembergischen, oder Rhoda im Weimarischen, oder Soltwedel im Anhaltschen, wie der Arzt JOHANN NICOLAUS PFITZER, der im 17. Jh. lebte, der Bearbeiter des Widmannschen Faustbuches angibt — alle diese Angaben sind jedoch unsicher — zog der Abenteuerer in Deutschland und im Ausland herum, mit den aut seinem Billet angegebenen Künsten sich den Zerpfennig verdienend. Er besass sicher eine halbgelehrte Bildung, wir finden ihn nämlich in Verbindung mit mehreren bekannten historischen Persönlichkeiten. In der klassischen Literatur, Naturkunde, auch in der Medizin muss er etwas studiert haben, denn Nachklänge der Bewunderung im Volke für diese Kenntnisse hat uns die bald sich herausbildende Sage über diese, halb historische halb mythische Gestalt in den Volksbüchern vom Erzzauberer FAUST und seinem Schüler und Famulus CHRISTOFFEL WAGENER überliefert [3]). Bei den grossen, eifersüchtigen Humanisten fand er freilich nur Abweisung und Verachtung und doch hatte die Volksphantasie, als ob sie dieses Unrecht gut machen wollte, seine Person mit Zügen ausgestattet, die den Genien der Renaissance eigen waren. Man verglich ihn bald, denn noch im Laufe des 16. Jh., mit PARACELSVS oder brachte ihn mit CORNELIUS AGRIPPA VON NETTESHEIM in Verbindung [4]). Es gab aber auch Persönlichleiten im 16. Jh., die ihm ge-

1) Vgl. Die Faustsplitter ... hg. v. A. TILLE, Weimar 1898, N⁰. 1.

2) Vgl. J. MANLIUS in Locorum communium collectanea, Faustsplitter N⁰. 12.

3) Vgl. Das Volksbuch von Doctor FAVST, hg. von R. PETSCH 1911, Hall. Neudrucke N⁰. 7, 8, ab, dasselbe nach der um die Erfurter Geschichten vermehrten Fassung hg. u. eingel. von JOSEF FRITZ, Halle a. S. 1914 (im Folgenden zitiert als Fb.) und Ander theil D. JOHANN FAVSTI-Historien, von seinem Famulo CHRISTOFF WAGNER 1593, hg. u. eingel. v. JOSEF FRITZ, Halle a. d. S. 1910 (zitiert als Wgb.).

4) Faustsplitter N⁰. 11.

gewisse Kenntnisse z. B. in der Philosophie zuschrieben, um nur den brandenburgischen Leibmedikus LEONHARD THURNEISSER und dessen Onomastikon zu erwähnen [1]). Begabung, Drang nach Erkenntnis des Universums, der Wille die Grenzen der menschlichen Vernunft zu sprengen und die Zukunft zu erfahren, verbunden mit Aberglauben, Prahlerei und Mangel an sittlichem Halt lagen vielleicht und kämpften auch in der Seele dieses fast unbekannten, wunderlichen Individuums, welches alles Sagenhafte, was damals über grosse Naturforscher und Ärzte des Mittelalters im Volke in Erzählungen herumging, in sich aufnahm, er der letzte Zauberer des ausgehenden Mittelalters.

Ärztliche Praxis, eigentlich Kurpfuscherei war vielleicht auch eins seiner Erwerbsmittel, wie es einige doch vom Hauch der Sage berührten Zeugnisse aus der Mitte des 16. Jh. angeben. Der Arzt und Physikus der Reichsstadt Worms, ein Bekämpfer des Paracelsus, PHILIPPUS BEGARDI schreibt im J. 1539 in seinem Index Sanitatis Cap. IV [2]): Von den bösen, ungeschaffenen, untüglichen, trügkhafftigen, unnützen und auch ungelerten Ärzten, ... und auch, wo bei man sie erkennen mag, Folgendes: „Es wirt noch eyn namhafftiger dapfferer mann erfunden: ich wollt aber doch seinen namen nit genant haben,... er ist vor etlichen jaren vast durch alle landtschafft, Fürstentuomb vnd Königreich gezogen... vnd seine grosze Kunst, nit alleyn der Artznei, sonder auch Chiromancei... und dergleichen mer... sich höchlich berümpt.... Hat auch selbs bekant,... er heyss Faustus, damit sich geschriben Philosophum Philosophorum etc. Wie vil aber nur geklagt haben, dasz sie von jm seind betrogen worden, deren ist eyn grosse zal gewesen... hat er sich imm Gelt nemen, oder empfahen... nit gesaumpt".

KONRAD GESSNER bringt dann zwei Jahrzehnte später in seinen Epistolae medicinales die schon deutlich sagenhafte Nachricht, FAUST habe in der Ärzteschule von Salamanka seine Bildung erhalten [3]). Unter diesem Einfluss der Sage steht MELCHIOR ADAMI, der in seinen Versuch einer Sammlung von Ärztebiographien: Vitae germanorum medicorum, qui saeculo superiori

1) Faustsplitter N⁰. 29.
2) Faustsplitter N⁰. 6, Bl. 13ª u. 17ª.
3) Faustsplitter N⁰. 11.

et quod excurrit, claruerunt auch JOHANN FAVST als Arzt aufgenommen hat [1]).

Sagenhafte Nachklänge seiner ärztlichen Tätigkeit hat nun in erster Reihe die Faustsage selbst aufbewahrt. Von zwei Unbekannten wurden die Erzählungen, die die Faustsage bildeten, unter Zutun von verschiedenen anderen Elementen in den zwei Historien, der vom Dr. JOHANN FAUST, dem weitbeschreiten Zauberer und Schwarzkünstler, die zuerst bei Spiess in Frankfurt a. M. 1587 erschienen ist und dem Ander Theil Dr. JOHANN FAUSTI Historien darin beschrieben ist Christophori Wageners Fausti gewesenen Discipels aufgerichter Packt mit dem Teufel, ebenfalls anonym 1593 gedruckt, festgelegt [2]).

Diese zwei Volksbücher wurden viel nachgedruckt, oft ergänzt und bearbeitet bis tief ins 18. Jh. hinein und jedesmal dem Geist der Zeit angepasst. Beide wurden auch noch im 16. Jh. in mehrere Sprachen übersetzt, so dass sich um die Helden FAUST und WAGNER eine grosse Volksbücherliteratur herausgebildet hat, die vom Volk sehr stark gelesen wurde. Es sind ausserdem noch Reimbearbeitungen und Volkspuppenspiele gedichtet worden, die von wandernden Schauspielern aufgeführt wurden.

Das erste Kapitel des Faustbuches berichtet nun über Fausts Studien der Theologie und dessen akademischen Grad, des Doctor Theologie, den Faust erlangt haben soll [3]). Doch fährt das Büchlein fort, hatte FAUST auch „einen thummen, vnsinnigen vnd hoffartigen Kopff gehabt, wie man jhn denn allezeit den Speculierer genennet hat, ... er speculiret vnnd studieret Nacht vnd Tag darinnen, wollte sich hernacher keinen Theologum mehr nennen lassen, ward ein Weltmensch, nannte sich einen D. Medicinae, ward ein Astrologus vnd Mathematicus, vnd zum Glimpff ward er ein Arzt, half erstlich vielen Leuten mit der Artzeney, mit Kräutern, Wurtzeln, Wassern, Träncken, Recepten vnd Clystieren" [4]). Die zitierte Stelle weist also darauf hin, dass FAUST die Theologie gegen die Medizin eingetauscht hatte und dies schien dem streng lutherisch gesinnten Verfasser des Faustbuches ein Grund zu sein, der Faust auf den schlechten Weg des Bündnisses mit

1) Vgl. pag. 8.
2) Vgl. oben.
3) Fb. S. 9, 18.
4) Fb. S. 9, 19—10, 1.

dem Teufel geführt hat. Als Feind des Speculierens in den mit Gottes Willen verborgenen Tiefen der Weltweisheit, zu der die Schlüssel die Medicin geben kann, wendet er sich mit Verachtung und Abscheu von Fausts grandiosem Beginnen und Forschertitanismus ab, was er folgendermassen zum Ausdruck bringt [1]: Dr. FAUSTI als eines Weltmenschen und Arztes Datum stand dahin, „das zu lieben, das nicht zu lieben war, dem trachtet er Nacht und Tag nach, nam an sich Adlers Flügel, wollte alle Gründe am Himmel vnd Erden erforschen". Das war FAUSTS grosses Verbrechen, und es wird uns dieser Standpunkt des Faustbuches erst dann verständlich, wenn wir uns an die Abneigung der grossen, religiösen Reformatoren des 16. Jh. für die Naturwissenschaften erinnern.

Über Fausts ärztliche Tätigkeit sagt uns das Spiessche Faustbuch wenig, erst GEORG RUDOLF WIDMANN bemüht sich in seiner grossen gelehrten Faustbiographie, die 1599 in Hamburg erschienen ist, ausführlicher darüber zu berichten [2]. Faust sei von Natur aus mehr zur Astronomie und Medizin geneigt gewesen, meint WIDMANN, er habe Astrologie und Chiromantie getrieben und sei in Ingolstadt Doctor Medicinae geworden. Er fiel ab von der Theologie, studierte fleissig in der Medizin und Astronomie, im Himmelslauf der Planeten, so dass er einen Kreis von Schülern um sich versammelt hatte. Es waren welsche Praktikanten. Faust sei in diesen geheimen Künsten so erfahren gewesen, dass er der andere Zoroaster genannt wurde. [3] WIDMANN weiss sogar von einem symbolum der Gesundheitslehre, das von Faust verfasst sein sollte, dem aber Faust selber nicht nachgegangen war. Es ist ein, im volkstümlichen, satyrisch-didaktischen Ton, gehaltenes und die damalige Fress- und Trunksucht geisselndes Gedichtchen, das so lautet:

„Credite mortales, nocte potatio mors est.
Die Nacht mit Zechen bringen zu,
Das thut kein Ochs, kein Schwein, noch Kuh.
Zu dem liest man von Socrate,

1) Fb. S. 10, 12—16.

2) Ebda. I, 210. Es sind selbstverständlich sagenhafte Elemente und Widmanns willkürliche Zutaten.

3) Ebda. III, Cap. 12.

Der ass nit bass und trank nit eh',
Bis ihn der Hunger darzu trieb,
Darumb er klug und kräftig blieb.
Wer isst jucunde, das ist wohl,
Cum voluptate trinkt, der soll
Gewiss und sicher seyn, dass er
Zum satten Acker kommen werd'" [1]).

Das Widmannsche Faustbuch, das eigentlich wenig Neues zur Überlieferung der Faustsage beigebracht hat, wurde dann vom Nürnberger Arzt PFITZER, der dafür Interesse gefunden hat, 1674 gekürzt und lieferte in dieser Form die Quelle zur Bearbeitung für den letzten Ausläufer der volkstümlichen Überlieferung, das Volksbuch von Christlich Meynenden von J. 1725. Hat schon WIDMANN wenig Sinn für den, im Spiess'schen Erstdruck der Faustsage angedeuteten Forschertitanismus Fausts bewiesen, der Faust durch das Studium der Medizin zum Weltmenschen und Bündnis mit dem Teufel gebracht hat, so ist der Christlich Meynende schon ganz nüchtern geworden, dem Geist des Rationalismus entsprechend, dem er überall huldigt.

Er sagt einfach, FAUST „changirte sein Studium Theologicum mit dem Studio Medico und unter diesem Vorwande befleissigte er sich den Himmelslauf zu erforschen, lernte Nativität stellen". Die Medizin sei an sich selbst sehr nützlich und Faust überzeugte seinen Vetter, dass er mehr zur Medizin geschickt sei als zur Theologie „was die Ingolstadtsche Universität durch seine Vermittelung selbst attestirt, hier erhielt er nach 3 Jahren den Titel eines Doctoris Medicinae, woran viele zweifeln".

Auf der Fassung des Christlich Meynenden, die wieder auf WIDMANNS-Angaben, durch die Vermittelung von PFITZER zurückgeht, beruhen nun die Bearbeitungen der Faustsage, die der Romantik angehören und die Faust als Arzt darstellen [2]).

Näheres aber über die ärztliche Bildung Fausts und seine ärztliche Praxis wissen nun alle diese sagenhaften Berichte nicht anzugeben. Diese Lücke in der Sage auszufüllen, Beispiele dafür zu sammeln, eine grosse Zahl von Auszügen aus zeitgenössischen, magisch-

1) Ebda. I Th., Cap. 14.
2) Bei BRENTANO u. v. ARNIM, MALER MÜLLER u. a.

okultistisch-iatromathematischen Werken beizubringen, war die Absicht des Anonymus, der das Wagnervolksbuch verfasst hatte. Es ist eine Fortsetzung der Faustsage, denn eine Wagnersage hat es nie gegeben [1]). Elemente, die in den Wagnervolksbüchern vorkommen, sind zum Teil Wiederholungen aus dem alten Faustbuch, zum Teil wieder Umgestaltungen derselben Motive. So wird denn auch schon beim Teufelspakt, den WAGNER mit seinem, dem faustschen Mephistopheles entsprechenden Geist, Auerhan schliesst, ausdrücklich verlangt, er habe die Pflicht ihn in der Medizin zu unterrichten [2]). In der Medizin wird Famulus WAGNER also erfahren und bekommt auch Schüler. Bei ihm soll eine fingierte Person aus Leipzig, JONAS VICTOR, Medizin gelernt haben, der dann viel den Menschen geholfen hat [3]). Doch diese Medizin, meint der Verfasser, war nicht göttlichen Ursprungs. Man erkennt darin sofort eine Verschiebung des Standtpunktes zur Medizin, den der Bearbeiter des Wagnervolksbuches bereits eingenommen hat. Er ist schon kein Gegner mehr dieser Wissenschaft und obzwar auch ein Lutheraner, meidet er doch jede Polemik und meint, die Arznei sei eine veredelnde Kunst und könne nicht zum Teufel führen, wenn sie aus echten Quellen geschöpft wird. Sie bringt dem Menschen guten Ruf. Man soll deswegen fleissig Galenum, Avicennam, Mesuem, Rhasim, Aelium, Hippokratem und andere mehr studieren [4]). Der Bearbeiter gibt nun drei Gründe alles Krankseins an, einen natürlichen, einen religiösen, durch den Teufelsglauben bedingten und den letzten, aus der Lehre der Iatromathematik und der Astrologie abgeleiteten. Es entstehen also die Krankheiten nach dieser verschiedenen Aetiologie entweder durch die Natur, „das ist die Krankheiten haben ihren Ursprung oder Ursach in des Menschen Leib also vom bösen Fieber, bösen Fluss, Vergiftung, u. s. w. und diese sind mit Arzneien, Kräutern, Wurtzeln, Blumen, Samen, Früchten, Edel und anderen Gestein und Mineralien zu vertreiben".

Sodann gibt es Krankheiten, die von Gott kommen, die zwar in ihrer Symptomatologie den früheren gleich sein können, doch

---

1) Vgl. Die Historie van CHRISTOFFEL WAGENAER .... naar den Utrechtschen Druk van REYNDER WYLICX, uit het jaar 1597 uitgegeven door Dr. JOSEF FRITZ Leiden, Brill 1913. S. 224.

2) Wgb. S. 26. 3) Wgb. S. 19. 4) Wgb. S. 29.

eine andere Ursache haben. Sie werden durch den Teufel aus Gottes Verhängnis dem Menschen zu teil und können vor keiner Arzenei weichen. Dies ist ihr Hauptzeichen, man kann sie aber mit Teufelshilfe bekämpfen [1]). Die dritte Theorie über der Pathogenese meint, sie werden durch die Elemente, die Hitze, Kälte, Fluss und Wassersucht bewirkt. Wie in den Elementen Metheora sind, so in den Menschen viele wunderliche Widerwertigkeiten, meint der Verfasser [2]).

Christoffel Wagener habe nun solche, von Gott kommende Krankheiten behandelt, bediente sich jedoch in seiner Praxis verbottener Mittel. Er liess Wurzel sammeln während bestimmter Himmelskonstellation, brachte aus denselben dreierlei Feuchtigkeiten heraus „Humiditas alimentaria, consistentiae ex qua mixtum conglutinatur und das humidum radicale" [3]). Er empfahl während der Pest die Abracadabra von Sammonicus, die hieng er den Kranken während des Fiebers auf den Hals, oder bediente sich folgender Anweisung: „Gedört Kröten zu Pulver gestossen 4 Lot, weissen und gelben Arsenic zu je 1 Lot, Hyacinth und Smaragd jedes ein Lot halb quintlin, Saffran zwei quintlin, alles mit Rosenwasser gebeitzt in Herzform formiert", worauf eine Schlange während bestimmter Himmelskonstellation gezeichnet wurde. Das Amulet wurde auf dem Halse getragen [4]). Ausserdem benutzte er verschiedene „remedia magica", die ihm manche Geister, welche sich mit Medizin befassen, gaben. Von ihnen soll er erfahren haben, dass die einzelnen Organe des menschlichen Körpers bestimmten himmlischen Körpern entsprechen, so dass zwischen ihnen die geheimnisvolle Verbindung der Sympathie bestehe [5]).

Eine Menge derartiger Kenntnisse, wie die genannten, werden im Wagnervolksbuche vorgeführt, darunter verschiedene Zahlenspielereien z. B. mit 7, die mit der Zahl der Kopfnerven in Zusammenhang gebracht wird, wie dies alles, nach der Meinung des Verfassers, in der Anatomia zu finden ist, wobei der Rat

---

1) Wgb. S. 20.

2) Wgb. S. 62. Über diese Zusammenhänge der Volksheilkunde mit der alten wissenschaftlichen Medicin vgl P. Diepgen: Volksheilkunde und wissenschaftliche Medicin in: Die Volkskunde und ihre Beziehungen zu Recht-Medizin-Vorgeschichte.

3) Wgb. S. 31. 4) Wgb. S. 19.

5) Wgb. S. 61, A. Bouché-Leclerque: L'astrologie grecque, Paris 1899, S. 319.

gegeben wird, „da du diss besser vnnd eygentlicher wissen wilt, so sihe dass du etwan einen armen Menschen bekompst der nit viel mehr ist auf der Welt, den schneidt auf, so wirstu es sehen" [1]). Dem folgt dann ein kurzer auf Himmelswirkung beruhender Abriss der Physiologie, der darin besteht, dass zwischen den Bewegungen der menschlichen Glieder und denen der Himmelskörper eine Analogie herrschen soll und zwar „der motus diurnus und proprius" der Gestirne entspreche den Bewegungen des Menschen vor sich und aus zufälliger Weise. Die Prognose und Therapie der Krankheiten lernt der Held des Volksbuches durch spezielle Berechnungen auf einer Tafel bestimmen, welche die Zahlen 1—30 der Monatstage, den Ausgang der Krankheit u. drgl. mehr enthält [2]). Es sind, also, wie man leicht erkennen kann, kaballistische und iatromathematische Elemente, deren grosse Zahl das Wagnervolksbuch enthält, welche aber zweifellos nichts mit WAGNER zu tun haben, auch die Faustsage selbst dürfte wohl kein Träger dieser Anschauungen gewesen sein. All das kann nur auf Rechnung des Verfassers des Wagnervolksbuches selbst kommen, der in der astrologisch-daemonologisch-magischen Literatur des 16. Jh., die damals in Blüte war und noch die Medizin beeinflusste, gut bewandert gewesen sein muss. Dieses Material hat er nun in die Faustsage interpolliert, dabei einen sehr guten Griff gemacht, denn jene pseudoärtzliche Gelehrsamkeit entsprach ausgezeichnet dem Leserkreise der Volksbücher. Er schöpfte mit voller Hand diese Kenntnisse aus den Schriften von CORNELIUS AGRIPPA: De occulta Philosophia, aus den fälschlich Paracelsus zugeschriebenen Libri Arbatel Magiae, die oft mit Occulta Philosophia zusammen gedruckt wurden, aus WEIERS: De praestigiis daemonum und aus BODINUS [3]). Daraus entnahm er also z.B. die Beschreibung der Abracadabra, eines Pestamulets, das während der Pestseuchen des 16./17. Jh. ja sogar noch später im Gebrauch war, die Kenntniss der Kongruenz zwischen den Himmelskörpern und den Regionen des menschlichen Leibes, die noch von Marcus Manilius im ersten

1) Wgb. S. 61.

2) Vgl. Abb. III, Wgb. S. 80; M. BERTHELOT: Introduction à l'étude de la Chimie des anciens et du moyen âge, Paris 1889, S. 88, 90 und Figures médico-astrologiques des IX—XIème siècles par E. WICKERSHEIMER, Janus 1914, S. 157—77.

3) Wgb. S. XLI ff.

Jh. v. Chr. ausführlich erörtert wurde und bei Sectus Empiricus, dem Gegner der Astrologen, beschrieben wird. Der Prognosekreis wieder ist mit den *κύκλοι* des Petosiris oder der sogenannten Sphaera Apulei identisch, dem ältesten Dokument der Iatromathematik, die im 16. Jh. ihr Wiederaufleben feierte und gegen welche die iatrochemische Schule des Paracelsus in den Kampf zog [1]). Auf die iatromathematischen Fragmente der Astrologoumena des Petosiris gehen auch in letzter Instanz die genannten Anweisungen über das Sammeln von ärztlichen Pflanzen während bestimmter Himmelskonstellationen, die z.B. von ARNOLDUS de Villanova so empfohlen wurden, auf alchemische Weisungen die Formeln gegen die Pest u. drgl. mehr.

In dem Wagnervolksbuche finden wir also eine Periode der Entwickelung der Medicin, wenn man dies eine Entwickelung nennen kann, festgehalten, denn alle genannten Schriften wurden um diese Zeit noch gelesen und manche gehörten zu Tagesneuigkeiten [2]).

Nun versuchte aber der Anonymus auch gegen manches davon kritisch Stellung zu nehmen. Er meinte: „Die natürliche Ursach der Wirckung oder Krafft diser Artznei der Amulette.... ist viel mehr der Materien selbst zu zumessen. Dann die Medici noch heutigs Tages solche ding, welche sie lapides amuleticos nennen denen leuten anzuhängen pflegen, vermeinende es soll sich der böse gifft hinein ziehen und also demm hertzen desto weniger schädlicher sein" [3]). Die Kreuter solle man sammeln, wann sie am saftigsten seien und ähnliches.

Einen medizinischen Schriftsteller scheint aber der Verfasser besonders im Auge gehabt zu haben, mit dem er sich auch oft in seinem Büchlein auseinanderzusetzen versucht und welchen er zu bekämpfen trachtet. Es war Theophrastus Paracelsus. Schon in der Vorrede zum Volksbuch fand er die Gelegenheit die Phantasten zu warnen, die sich mit Paracelsus beschäftigen und von ihm die Kunst den „lapidem philosophorum" zu machen erlernen wollen [4]). Man solle, meint er, mehr in der alten Medizin

---

1) Vgl. K. SUDHOFF: Jatromathematiker vornehmlich im 15./16. Jh. Abhandl. z. G. d. M. II, S. 166, 170.

2) Um die Mitte des 16. Jh. wurde z.B. die Übersetzung des sagenhaften Hermes Trismegistos von Arzt und Mathematiker JOANNES STADIUS Leonhutensis geliefert.

3) Wgb. S. 19. 4) Wgb. S. 5.

studieren, wenn einem aber diese Schriftsteller nicht genügen, so studiere man auch den „Theophrastum, der ein seltsamer Philosophus ist", jedoch vorsichtig, man nehme daraus nur das, was wahr ist, was erlogen lasse man seinen Discipeln [1]). So ging auch der Anonymus vor. Er kennt die Schriften des Paracelsus nennt z. B. die Elementargeister, beschreibt ihren Wirkungskreis, empfiehlt den Ärzten „jedes Corpus in die drey principia Theophrasti zu resolvieren und aus allen Dingen Elixir, quintam essentiam, tincturam und magisterium zu machen" [2]). Er führt sogar Paracelsus selbst als Wagners Schüler ins Volksbuch ein und lässt ihn an der Handlung teilnehmen [3]). Paracelsus wird nun zum Mittelpunkte einer interessanten Scene, die in Form eines Schwankes erzählt wird. WAGNER nämlich will mit einem Schiff nach Regensburg fahren, er kommt ans Donau-ufer und sieht, wie ein grosses Schiff mit Pferden hinaufgezogen werden soll. Er schickt nun seinen Geist Auerhan aus, der dies, obwohl klein, selbst ausrichtet. Diese Tat des Affen Auerhan erregt eine grosse Verwunderung der anwesenden Studenten, unter denen sich auch Paracelsus befand. Es entsteht nun eine gelehrte Disputation, über die eigentümliche Kraft des Affen. Vieles wird aus Apuleius und Tibullus zitiert, nun ergreift aber das Wort Paracelsus, der eine Stelle aus Ovids Metamorphosen VII. Buch anführt [4]). Man einigt sich zuletzt in der Meinung, der Affe Wagners sei einem Magneten ähnlich. Auerhan habe dieselbe Kraft, wie das Fischlein „Echinis", ein Wundertier, das z.B. bei Isidor genannt wird welches ein im vollen Lauff sich befindendes Schiff augenblicklich zum Stillstand bringen kann.

Dieser Erklärung von Paracelsus stimmte auch WAGNER bei, „also überredt er die armen Studenten unnd den Herren Theophrastum Paracelsum, welcher hernach an andern orten diese Kunst hat fürgeben wollen, vnnd als er vermeinet, es möchts ein Aff allein nit enden, es wäre besser drey oder vieren zu Acker fahren, läszt er dieselben mit grossem vnkosten bringen und ver-

1) Wgb. S. 29.
2) Wgb. S. 31.
3) Wgb. Cap. 15, S. 44—45.
4) Die Stellen sind aus CORNELIUS AGRIPPA: Da occulta Phil. Cap. LXXII wörtlich ausgeschrieben.

schaffen, spannt sie ein, und will sie auch jhr Sympathiam exerciren lassen, aber sie ziehen nichts mehr denn Affen, vnd hatte ein Aff den andern Affen durch wenig Affen ein Affenspiel gemacht" [1]).

Das deutsche Wagnervolksbuch wurde dann einige Jahre später ins holländische übertragen. Der genannte Schwank hätte vielleicht in Holland Anstoss erregt und wurde vom unbekannten, holländschen Bearbeiter in seiner Ausgabe gestrichen [2]).

Das Wagnervolksbuch hatte auch, ähnlich dem Faustbuch, Erneuerungen erlebt. Im 18. Jh. wurde es von PAUL JACOB MARPERGER, dem Mitglied der Königl. Preuss. Societät der Wissenschaften in Berlin bearbeitet und, dies ist merkwürdig genug, zu einem, schon etwas verspäteten, Propagandabüchlein für die Hexenprozesse geworden, wobei die Ausfälle gegen Paracelsus noch um Einiges vermehrt wurden [3]). Gegen Hexen solle man, heisst es da, mit Eisen und Feuer wie am strengsten vorgehen, Paracelsus dagegen sei ein Zauberer gewesen, der die Geister beschworen hatte, viel auf gewisse „Sigilla, seltzame Characteres, Geschicht vnd Bergspiegel gehalten auch vermittelst eines Planeten Glöckleins die Pigmaos zu sich beruffen" [4]).

Noch gegen Ende des Jahrhunderts finden wir das Wagnervolksbüchlein mehrmals bearbeitet, da waren aber die Zeiten schon anders geworden. Der für das leselustige Volck des 16. Jh. bestimmte ärztliche Ballast musste um die Wende des 18./19. Jh. als veraltet verschwinden, an seine Stelle traten jetzt satyrische Motive, die sich in Ausfällen gegen die damaligen Ärztekollegien äussern [5]). WAGNER sei nämlich bei seiner ärztlichen Prüfung durchgefallen, so berichtet eine der Bearbeitungen, deren Verfasser seinen Helden in Schutz zu nehmen trachtet und gegen die hohle Gelehrsamkeit und das marktschreierische Auftreten der damaligen Medizinprofessoren loszieht. Sonst wurde das ganze

1) Wgb. S. 45.

2) Vgl. oben.

3) Vgl. Das Wagnervolksbuch im 18. Jahrhundert herausgegeben v. JOSEF FRITZ, Berlin–Leipzig 1914 (Deutsche Literaturdenkmale des 18./19. Jh. N⁰. 150), S. 10, 12.

4) Vgl. oben S. 14 f., 17.

5) Erschienen 1798 in Neu-Ruppin u. 1799 in Wien. Vgl. oben S. XXV, XXX.

Büchlein zum Räuber-roman umgetauscht. Ähnliches Schicksal der Anpassung an den Geist der Zeiten, der sich immer in diesen kleinen Büchlein wiederspiegelt, war auch dem holländischen Wagnerbuch vom Jahre 1728 beschieden [1]). WAGNER verkehrte nach den Erzählungen desselben in Gelehrtenkreisen der Universitäten zu Paris, Basel und Löwen und disputiert als Gelehrter und Arzt viel über derlei Fragen, wie: Was ist unvergänglich, welche Mittel gibt es um keusch zu leben, welche Frauen sind die fruchtbarsten u. s. w.

* * *

Hochverehrte Anwesende! Ich habe in diesem Referat das Material zum grossen Teil selbst vor Ihnen sprechen lassen, oft befanden wir uns mehr auf literar- und kulturhistorischem Boden. Ich will mich darauf beschränken, bemerke jedoch, dass von diesem Gewirr pseudoärztlicher Gelehrsamkeit vielmehr noch in den Texten, die ich genannt habe, steckt. Ich übergehe auch die vielen Höllenzwänge Fausts, die Clavicula Salamonis, Gauckeltaschen und drgl., die unter Fausts Namen herum gingen, eine Mischung von Gelehrsamkeit und Geistesverirrung, in vielen Drucken und Handschriften auf uns gekommen, die beweisen, dass sie für pseudoärztliche Tätigkeit benutzt wurden. Diese Bücher enthalten jedoch viele Angaben über ärztliche Pflanzen, Steine, Salben, über Krankheiten wie Gicht, Hundswut u. a., einen Schatz vom volkstümlichen, medizinischen Wissen, der sicher in der Praxis vieler Nichtärzte Verwendung gefunden hat.

Nicht darum hat es sich mir gehandelt in dieser Arbeit. Ich habe betont, wie mit der mythisch-historischen Gestalt Fausts die Volksphantasie den Drang nach medizinischer Erkenntnis zu verbinden sich bemüht hat. Hierin liegt, wie mir scheint, der Wert des ganzen Problems noch heute. An der Gestaltung der faustischen Seele, dem Innbegriff des grossen, unbändigen

1) Het vermakelyck leven ... van Christoffel Wagener ... Antwerpen, Weduwe van Hendrick Thieullier o. J. (nach 1728), vgl. S. 212 meiner Ausgabe der holländischen Wagnervolksbücher: Nederlandsche Volksboeken uitgegeven vanwege de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden, XII.

Strebens nach der Ergründung des Makro- und Mikrokosmus, von dem das alte Volksbuch so wundervoll spricht, „dass es ein stolzer Hochmut, Verzweiflung, Verwegung und Vermessenheit war, wie den Riesen, darvon die Poeten dichten, dass sie die Berge zusammentrugen und wider Gott kriegen wollten", an diesem, nie versiegenden Forscherdrang hat, wie wir gesehen haben, auch als ein Element die Medicina ihren Anteil genommen. Das wird noch heute und für immer jeder aus diesen alten, vergilbten, kleinen Volksbüchlein herauslesen müssen.

---

Ander theil D. Joh. Fausti Historien darin beschrieben ist.

Christophori Wageners/Fausti gewesenen Discipels auffgerichter Pact mit dem Teuffel/so sich genandt Auerhan/vnd ihm in eines Affen gestalt erschienen/auch seine Abenthewrliche Boten vnd possen/so er durch beforderung des Teuffels geübet/vnd was es mit jhm zu letzt für ein schrecklich ende genommen.

Neben einer feinen beschreibung der Newen Inseln/was für Leute darin wohnen/was für Früchte darin wachsen/was sie für Religion vnd Götzendienst haben/vnd wie sie von den Spaniern eingenommen werden. Alles aus seinen verlassenen schrifften genomen/vnd weil es gar kurtzweilig zu lesen/ in druck verfertiget.

Durch Fridericum Schotum Tolet: Jetz zu P:



Anno M. D. XCIIII.

Abb. II. Titelblatt des Wagnersvolksbuches B.

HISTORIA

Von Doct. Johann Fausti/ des ausbündigen Zäuberers vnd Schwartzkünstlers Teuffelischer Verschreibung/Vnchristlichem Leben vnd Wandel/seltzamen Abentheuren/auch vberaus gräwlichem vnd erschrecklichem Ende.



Jetzt auffs newe vbersehen/ vnnd mit vielen Stücken gemehret.

M.D.LXXXIX.

Abb. I. Titelblatt des Faustbuches L. 1.

... in deinem Büchlein stehet/so ich dir geben/vnd schreiben die zahlen zu den vorigen/vnd wenn der nahme aus ist/so muß man es alles zusammen in eine summa rechnen/vnd den 30 davon abziehen so offt man kan/was vber bleibt/suche man in der mitte/ dieselbe zahl zeiget was man begeret.

Pythagoras hat viel davon gehalten/vnd auch andere mehr weisen erdacht die man offt zu brauchen pflegt.




Tephramantia, geschicht wenn man mit reiner Aschen zaubert also/ man schreibet darein das A. B. C. in ein runden Circkel/ sem die Asche

Abb. III. Wagnervolksbuch 1594. Wgb. S: 80.

# A PROPOS DE L'ARTICLE DU Dr. TRICOT-ROYER: „UN POINT D'HISTOIRE: QUELLES ÉTAIENT LES AFFECTIONS QUALIFIÉES DE LÉPREUSES DANS L'ANCIEN DUCHÉ DE BRABANT?" [1])

PAR

LE DR. VAN SCHEVENSTEEN.
Anvers.

---

Les conclusions données par l'auteur sont les suivantes: "Nos pères connaissaient la lèpre. Ils nous en ont laissé des descriptions savantes: dramatiques, pittoresques. Lorsqu'un individu se présentait à eux portant un ensemble suffisant des symptômes requis, ils infligeaient au malade le qualificatif de *Lépreux*, *Leprosus*, *Leproes*, sans y ajouter le moindre qualificatif (Il est bien entendu qu'il s'agit ici des médecins-jurés anversois du XVI^e siècle). Mais comme ils jugeaient aussi néfastes à la vie commune quantité d'autres maladies répugnantes ou contagieuses, ils en déclaraient les porteurs, *leprosi a morbo gallico, a scabie sicca, humida ou prava, à pravis ulceribus, a tinea capitis*, etc., etc., en spécifiant par un diagnostic plus précis l'affection réelle qui aurait déterminé leur verdict positif. Il s'en suit que le mot *leprosus*, dans leur pensée ou sous leur plume, ne signifiait plus alors ce que nous appellerions aujourd'hui l'*infecté hansénien*, mais simplement le *condamné à la coërcition*".

Je ne puis absolument pas admettre les conclusions de l'auteur parce qu'elles sont basées sur une lecture erronée du document, argument principal de sa thèse. En effet, mon honorable collègue a pris une quinzaine de fois la préposition abréviée "*cum*" pour

---

1) In Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie Royale de Médecine de Belgique. Tome xxiii. Cinquième fascicule. Pp. 65 et seq.

la préposition "*a*", ce qui modifie complètement le sens de la phrase.

Dans les différentes pièces d'archives des dépôts anversois j'ai recueilli quelques 150 procès verbaux de visitation de lépreux. Leur étude qui était prête pour l'impression paraîtra incessamment. L'apparition de la communication de M. Tricot-Royer me force de publier dès à présent la note rectificative présente.

J'emprunte au document mentionné par l'auteur le diagnostic explicite des 19 patients, objet de la lecture erronée. Je laisse de côté les patients qualifiés par une décision concise (*leproes*, *wtgestelt*, *vry*) ils n'ont rien à faire dans le débat. Pour ne pas devoir répéter les noms des patients dans la discussion j'ai fait précéder chaque nom d'un No. d'ordre.

1. L. Lijnken van breen, out ontrent xxxix jaer ende is bevonden leproes et extenuata.
2. V. Lijsken Straels out ontrent xxx jaer gebooren bij brusel ende is bevonden vrij cum prava scabie.
3. L. Tanneken Joris out ontrent xlj jaer ende is bevonden leproes ex morbo gallico gebooren van Oeslup bij Cuelen.
4. V. Fransyne Verbeke out xx jaer ende is bevonden vrij a lepra sed infecta morbo gallico.
5. V. Jan van Berkele out ontrent Lx jaer ende is bevonden vrij a lepra cum scabie sicca.
6. V. Tanneken Wijlboers, de houdere, out ontrent xx jaer ende is bevonden vrij van lepra cum scabie humida.
7. Wt. Ariaenken Strues, out ontrent ix jaer ende is wtgestelt cum tinea capitis.
8. Wt. Gryken Woes, out Lx jaer ende is wtgestelt cum scabie prava,
9. V. Tanneken van Offele out ontrent xxiij jaer ende is bevonden vrij cum tinea capitis.
10. V. Gryken van den Hoeve out xij jaer ende is bevonden vry cum scabie.
11. V. Lysken Wouters out ontrent xi jaer ende bevonden vry a lazarije cum scabie humida.
12. Wt. Cornelia Eelens out ontrent xx jaer ende is bevonden cum morbo gallico cum mala suspitione wtgestelt.

13. V. Claes Sanderius out ontrent L jaer ende is bevonden vrij cum mala suspitione.
14. L. Hansken Verbyest out ontrent xx jaer ende is bevonden leproes ad tempus ad alteram visitationem.
15. Wt. Digne Jacops out ontrent xLvj jaer ende is bevonden cum morbo gallico cum mala suspitione wtgestelt.
16. V. Josyne Screvers out ontrent xxvij jaer impregnata ende is bevonden vrij van lazarije.
17. V. Jan Janssens van Rumonde out ontrent xvij jaer ende is bevonden vrij cum ulceribus pravis tibiarum post quartanam.
18. Wt. Neelleken van Lijre out ontrent iiij jaer ende bevonden cum tinea capitis ende is wtgestelt.
19. Wt. Hans Hellegoets out xxiij jaere ende is wtgestelt cum ulceribus pravis tibiarum.

Examinons à présent les trois groupes de patients:

1) *Leprozen* (*lépreux*). Je ne m'arrêterai aux trois "*leproes*" (No. I, 3 et 14) que dans mes conclusions. La lecture est correcte.

2) Pour les "*Wtgestelde*" (Nos. 7, 8, 12, 15, 18, 19) la lecture est erronée. Ces patients sont "*remis*", tenus en suspicion. S'ils sont exempts de lèpre, c'est-à-dire non soumis par le fait d'une lèpre dûment constatée à la coërcition à Terzieken ou à Dambrugge ils n'en présentent pas moins des signes avérés d'autres affections nettement caractérisées, susceptibles peut-être de voiler la lèpre. D'où par précaution ils sont déclarés suspects. Ils se sont présentés à la visite: *cum tinea capitis* (Nos. 7 et 18), *cum scabie prava* (No. 8), *cum morbo gallico cum mala suspitione* (Nos. 12 et 15), ou *cum ulceribus pravis tibiarum* (No. 19).

3) Pour les dix autres patients, l'erreur de lecture est tout aussi regrettable. (Nos. 2, 4, 5, 6, 9, 10, 11, 13, 16, 17). Ceux-là sont carrément "*vrij*", libres, indemnes de lèpre, ce qui ne les empêche pas de s'être présentés à la visite: *cum prava scabie* (No. 2), *sed infecta cum morbo gallico* (No. 4), *cum scabie sicca* (No. 5), *cum scabie humida* (No. 6 et 11), *cum tinea capitis* (No. 9), *cum scabie* (No. 10), et même sans désignation de maladie "*cum mala suspitione*" (No. 13), *cum ulceribus pravis tibiarum post quartanam* (No. 17). Quant à Josyne Screvers (No. 16) on ne

doit pas la soupçonner de syphilis héréditaire, même douteuse, car le mot "*impregnata*" signifie ici tout simplement enceinte (Cfr. *Ducange, Glossarium mediae et infimae latinitatis*: Impraegnare = Gravidare, gravidam facere.....). Les examinateurs ont simplement noté pour les patients l'affection qui les avait menés à la visite.

L'auteur dit au cours de son travail: "Le jury d'examen nous paraît donc bien convaincu que tous les reclus ne sont pas atteints par la lèpre: mais il a jugé aussi pernicieuses, pour le contact commun, certaines affections répugnantes ou contagieuses dont le cuir humain peut devenir le siège".

Pas le moins du monde. Le jury a renvoyé les "*Wtgestelde*" et les "*Vrije*" parcequ'il les a trouvés indemnes de lèpre, par précaution il a noté l'affection dont ils étaient atteints, il a institué en quelque sorte une "fiche sanitaire" pour une visite éventuelle à laquelle il suppose que plusieurs patients actuels ne manqueront de se présenter. L'inscription de ce diagnostic n'a comporté aucune sanction et surtout n'a pas établi une classification nouvelle de lépreux. Jamais ils n'ont déclaré quelqu'un atteint de "*lepra a scabie, a tinea capitis*" etc., etc. Ils ont différencié la lèpre (suivant les classiques d'alors bien entendu) d'avec les affections cutanées "scabies et ses variétés, tinea", etc. n'envisageant la contagiosité d'aucune affection cutanée, même des plus graves, sauf de la lèpre. J'en trouve encore une preuve dans un certificat de visite daté du 22 octobre 1592 (*Certificatieboek 1592, Fo. 60*). Les six examinateurs y déclarent formellement qu'ils ont visité au point de vue de la "*lepra oft lazarye*" un patient, qu'ils l'ont regardé sur toutes les parties du corps et ne l'ont pas trouvé atteint de lèpre mais d'une rogne ou gale sèche invétérée *(sekere quaede & drooghe schorftigheyt)*, qui peut guérir à la longue par la propreté, un régime et les médicaments.

Que faut-il penser du cas No. 3, dont la lecture n'est d'ailleurs pas contestée du "*leproes ex morbo gallico*". D'abord, c'est la seule fois, dans toute la documentation anversoise consultée que j'aie rencontré ce terme. Il faut croire que les examinateurs de 1556 avaient été rudement embarrassés avec les patients atteints de morbus gallicus. Ils avaient trouvé suspectes les lésions de deux d'entre eux. (Nos 12 et 15), déclaré indemne de lèpre le

No. 4 mais avaient cependant noté qu'il était atteint du morbus en question. Comme le dit Sudhoff[1]), au début de l'apparition de la syphilis, on était vivement préoccupé des erreurs de dianostic possibles entre la syphilis et la lèpre. Cet auteur note à ce sujet une décision du jury d'examen de Leipzig du 14 janvier 1529 où un suspect de lèpre fut déclaré atteint de syphilis par sept voix contre une. Loin de vouloir créer un type de "*lepra ex morbo gallico*", les médecins s'attachaient à différencier nettement ces affections, et comme le dit encore Sudhoff, jusque loin dans le XVIIe siècle on veilla dans les visitations de lèpre, pleines de responsabilité, à séparer ponctuellement la lèpre de la syphilis et de l'eczéma chronique. Dans les grandes visitations de lèpre tenues à Nurenberg pendant la seconde moitié du XVIe siècle (le document en discussion est de 1556) le jury disposait de trois formules différentes imprimées (chacune d'elles encore en deux exemplaires, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes), l'une d'elles était destinée aux lépreux *(Aussätzige)* condamnés à la réclusion, une autre aux "*nit aussetzig, sonder mit der Seuch der Franzosen verunrainet*", (pas lépreux, mais impur, infectés du mal français), et qui ne devaient pas être reclus, enfin la troisième destinée aux "*nit aussetzig, sonder mit einer bösen abschewlichen Krätz verunreinet,* (pas lépreux, mais impurs, infectés par une rogne mauvaise et répugnante), et qui devaient être séparés de la communauté pendant la cure.

Je n'ai pas eu l'occasion de consulter le "Traité de la peste... avec une briève description de la lèpre" qu'Ambroise Paré fit paraître en 1568, j'ignore donc en quels termes le Maître y parle de la lèpre, mais ce qui est certain c'est que dans ses Oeuvres Completes, il ne parle jamais d'une lèpre produite par la "grosse vérolle".

Le verdict de "*leproes ex morbo gallico*" a été porté par les examinateurs de 1556, c'est certain. Cette façon de voir s'est elle trouvée justifiée par les médecins de ce temps, ou les classiques de l'époque: on doit y répondre par la négative.

Quant aux "*leprosi ad tempus ad alteram visitationem*" comme

---

1) KARL SUDHOFF. *Aus der Frühgeschichte der Syphilis.* (In Studien zur Geschichte der Medizin. Heft 9). Leipzig 1912. J. A. Barth. Pp. 117 et seq.

ils sont mentionnés parfois, c'étaient des sujets qui présentaient des symptômes rentrant dans le cadre des conceptions classiques de l'époque mais pour lesquels subsistait un certain doute. Les examinateurs se réservaient une porte de sortie.

Il n'entre pas dans le cadre de cette note de décider si tous ceux qui ont passé devant les juridictions sanitaires anversoises et été déclarés lépreux ont été des *infectés hanséniens* dans le sens actuel, ou quelles étaient les affections de la nomenclature actuelle dont ils souffraient. On peut dire que nos ancêtres anversois ont été certainement trop larges dans l'application du vocable "*lépreux*" avec ses conséquences. Ils se sont trompés, et même maintes fois, la preuve en est dans les discussions épiques qui surgirent aux visitations. Mais à qui la faute? Pas à eux. A l'insuffisance des connaissances des auteurs classiques de leur époque qui auraient dû leur servir de guide, et décemment nous ne pouvons pas leur en faire un grief. Mais d'autrepart ces mêmes classiques n'ont jamais conclu à l'existence d'une *lepra a scabie, a tinea, a pravis ulceribus tibiarum* ou même *a morbo gallico.* La lecture erronée d'un document ne peut pas servir de base à une thèse pareille.

---

# WIE ALT SIND DIE LENTICULARGLÄSER?

VON

Dr. H. WEVE
Rotterdam.

---

Unter dem Namen Löhring-Gläser oder „Gläser neuer Schleifart" brachte zu Anfang unseres Jahrhunderts die Deutsche Brillenindustrie ein Brillenglas in den Handel, das aus einer flachen Trägerschicht und einer kleinen centralen Linse bestand, die auf jenem festgekittet oder eingeschliffen war. Diese Gläser haben den Vorzug, äusserst leicht zu sein und wurden daher besonders für die höheren Nummern empfohlen. Sowohl bei schwerer Myopie als bei Aphaken sind sie noch in Gebrauch und wenn man sie nahe genug ans Auge bringen kann, ist die Beschränkung des Gesichtsfeldes nicht besonders störend. Auch aus kosmetischen Gründen ziehen die Patienten sie häufig anderen Formen vor. Den Namen: „Gläser neuer Schleifart" gebrauchte noch 1904 E. H. OPPENHEIMER in seiner „Theorie und Praxis der Augengläser" in der er bereits darauf hinweist, dass man durch den Gebrauch einer Flint-Crownglas-Combination zugleich die chromatische Aberration verringern kann. Dieser Namen ist jedoch unrichtig, da, wie u. a. M. VON ROHR nachwies, derartige Gläser in England und Frankreich bereits um 1870 patentiert wurden. (M. VON ROHR: „Die Brille als optisches Instrument" 1911. PUGH und FIELD 1868 und COURVOISIER 1869). Letzterer kam bereits auf den Gedanken der Achromasie, während PUGH und FIELD die flache Trägerschicht gleichzeitig dazu benutzten, um gleichmässig gefärbte Gläser zu erzielen. Letzterer Gedanke war auch wieder nicht gänzlich neu, denn der pariser Optiker LEREBOURS hatte sie bereits 1841 praktisch verwendet.

VON ROHR gebraucht denn auch in der obenerwähnten kleinen Brochüre sowie in dem 1912 erschienenen „Das Auge und die

Brille" den Namen Lentikulargläser. In England nennt man sie ebenfalls „Lenticular lenses". In Frankreich tragen sie den Namen „Lentilles extra minées" oder „extra légers".

In der graphischen Sammlung von Dr. DE LINT fand ich einen Kupferstich des Flämischen Graveurs C. VERMEULEN (geb. in Antwerpen 1644 gest. 1708), die das Bild des Benedictus Haeftenus vorstellt. Auf dieser Gravüre hält unser berühmter Landsmann einen Kneifer in der Hand, dessen Gläser zweifellos Lenticulargläser sind. Da die Gravüre jedoch alle Kennzeichen eines nach dem Leben gezeichneten Porträts trug und VAN HAEFTEN bereits wenige Jahre nach der Geburt von VERMEULEN gestorben war, muss die Gravüre nach einem viel älteren Vorbild hergestellt sein.

Ich stellte nun Nachforschungen an, um dieses Vorbild ausfindig zu machen und dann festzustellen, ob die Lenticulargläser auf diesem abgebildet waren.

Es zeigte sich bald, aus einer freundlichst von Dr. DE LINT erteilten Mitteilung, dass die bewusste Gravüre von VERMEULEN in dem 1739 bei JOH. FRANC. FOPPENS in Brüssel erschienenen Werk: „Bibliotheca Belgica sive virorum in Belgio vita, scriptisque illustrium" vorkam.

Bereits die Tatsache, dass das Format der Gravüre viel grösser war als das der anderen hier vorkommenden Porträts, wies darauf, dass FOPPENS die alte Kupferplatte von VERMEULEN für dieses Werk angekauft hatte und dass sie ursprünglich für ein anderes Buch hergestellt sein musste; auch wies die der Tafel hinzugefügte Lebensgeschichte VAN HAEFTEN's darauf, dass die Gravüre in der Tat nach dessen Tode verfertigt sein musste, denn im Hintergrunde sieht man einige Bande, auf denen zu lesen ist: „Venatio sacra". Es ist dies der Titel eines der Werke VAN HAEFTEN's, die erst nach dessen Tode herausgegeben wurden.

Bevor wir weiter auf die Geschichte des Porträts eingehen, möchte ich einige Besonderheiten von dem Manne erwähnen, der uns auf diesem vorgestellt wird.

JACOB VAN HAEFTEN wurde 1588 zu Utrecht geboren, nachdem er in jugendlichem Alter in die Benedictiner Abtei zu *Affligem* eingetreten war (die älteste Abtei in Brabant) nahm er den Namen *Benedictus* an. Er starb 1648, nachdem er 32 Jahre

lang die Abtei als Probst geleitet hatte. Der fromme und gelehrte Mönch schrieb eine grosse Anzahl religiöser Werke. Er eiferte besonders für die Verbesserung des Klosterlebens und sein weltberühmtes Werk: „Disquisitiones Monasticae", das von den Vorschriften des H. Benedictus handelt, erschien 1644 in Antwerpen.

Für dieses Werk nun ist die Gravüre von VERMEULEN ursprünglich bestimmt gewesen. Sie kommt denn auch vor in dem Exemplar dieses Werks, das sich jetzt noch in der Abtei von *Affligem* befindet, wie der Bibliothekar der Abtei, Dom RENERIUS GODEWIJN mir freundlichst mitteilte. Diesem danke ich auch eine Anzahl anderer Data, die ich für diese Mitteilung benutzte. Mit dieser Auffassung steht wiederum scheinbar in Widerspruch, dass dieses Werk im Geburtsjahr des Graveurs VERMEULEN erschienen ist. Es ist jedoch nicht nötig, eine spätere Ausgabe anzunehmen. Es ist wahrscheinlicher, dass eine zeitlang ein Stock dieses Werks in losen Bogen bestanden hat, da es seiner Art nach nicht schnellen Absatz finden konnte. Erst Jahre nach seinem Tode wurde der Ruhm VAN HAEFTEN's durch dieses Werk verbreitet und zweifellos hat dies die Hinzufügung seines Porträts veranlasst. Welches Vorbild hat VERMEULEN nun gehabt?

BEDA REGAUS, der letzte Probst von *Affligem* führt in einer Liste von Gemälden, die CASPAR DE CRAYER (1584—1669) hergestellt hatte, auch ein Bildnis von VAN HAEFTEN an. Laut mündlicher Mitteilung muss im Archif der Abtei noch ein Stück vorhanden sein, aus dem hervorgeht, dass DE CRAYER's Kunstwerk sich jetzt in Paris befindet. Ferner bewahrt man im Kloster Andechs in Bayern eine Copie desselben und infolge des Kriegs ging eine andere Copie in der Abtei von Dendermonde verloren. Glücklicherweise hat ein Mönch der Abtei von *Affligem* hiernach eine Copie hergestellt, die es uns ermöglicht uns ein Urteil über den ursprünglichen Zustand von DE CRAYER's Werk zu bilden. Auf dieser Copie fehlen nämlich die Bücher im Hintergrunde, man findet dort nur eine Draperie, ferner fehlt das Wappen von *Affligem* auf dem Stuhlrücken; dagegen findet man die „Lenticular"-Gläser sorgfältig wieder gegeben.

Wann hat DE CRAYER das Bild gemalt? Darüber gibt uns vorerst das Äussere des Abgebildeten eine Anweisung. Dieser stellt einen etwa 50 Jahre alten Mann dar; da VAN HAEFTEN

1648 in einem Alter von 60 Jahren starb, muss das Gemälde ungefähr um 1638 entstanden sein.

Bekannt ist, dass DE CRAYER 1632 in *Affligem* das Gemälde „Madonna der vier Kirchenlehrer" herstellte. Es kommt mir jedoch etwas verfrüht vor, dieses Jahr auch für die Entstehung von VAN HAEFTENs Bild anzunehmen. Es sind jedoch wohl Argumente für diese Annahme anzuführen. Im Jahre 1637 malte nämlich RUBENS in der Abtei seine weltberühmte Kreuztragung und obwohl DE CRAYER und RUBENS befreundet waren, kann schwerlich angenommen werden, dass sie gleichseitig in der Abtei gearbeitet haben.

Wie dem auch sei, wir dürfen wohl aus diesem und jenem ableiten, dass das Porträt in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts gemalt wurde und damit ist zugleich bewiesen, dass die sog. Lenticulargläser bereits vor 3 Jahrhunderten in den Niederlanden bekannt waren.

Nun noch etwas über die abgebildeten Gläser. Sie haben den Reflex von Convexgläsern, das mittlere Gläschen in stärkerem Grade als das Tragglas.

Aus den Archiven der Abtei geht ferner noch hervor, dass VAN HAEFTEN am Ende seines Lebens so schlecht sah, dass man vollständige Blindheit befürchtete — nähere Data fehlen leider — der Gedanke an Stargläser lag ja vor der Hand.

Was kann die Absicht des Brillenschleifers gewesen sein, der ihm die Gläser herstellte? Cosmetische Gründe dürften wohl ausgeschlossen sein. Die Möglichkeit, farbige Schutzgläser mit starker Lichtbrechung zu vereinigen ohne allzu viel Licht zu resorbieren, dringt sich eher auf. Vielleicht waren auch die passenden Nummern nicht vorhanden und verstand der Schleifer sich mit Gläsern verschiedener Stärke, die er auf einander kittete, zu helfen; die Gewichtsverminderung bestimmte dabei die Wahl der besonderen Form.

Andernorts habe ich gezeigt, dass die Bügelbrille vermutlich eine flämische Erfindung ist, auch dass Myopiegläser in Holland schon um 1480 getragen wurden. Diese kleine Mitteilung möge ein neues Licht werfen auf die Rolle, die die Niederlande in der Entwicklung der Brille gespielt haben.

---

# LA PÉRITOMIE

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO
de Paris.

---

## Première partie:

## Essai sur l'institution de la circoncision rituelle.

### Chapitre IV.

### Du but de la circoncision religieuse.

#### Article III.

#### Institution symbolique.

La doctrine de symbolisme, que nous allons examiner, à présent, est aussi variée que complexe. En effet, si les défenseurs de cette nouvelle théorie tombent tous d'accord que la circoncision a été instituée dans le but de servir de «signe permanent», ils diffèrent totalement quand il s'agit de faire connaître ce que ce signe particulier devait, dès l'origine, rappeler constamment à l'esprit. Mais, afin d'être aussi complet que possible, nous allons passer en revue toutes ces opinions, bien qu'elles soient souvent aussi bizarres que peu fondées.

§ 1. *Symbole d'expiation.*

Pour certains auteurs, la circoncision est un symbole d'expiation permanente. Ainsi, d'après Luther [1]), il doit rappeler constamment le «péché originel», et, selon saint Epiphanius [2]), il doit

---

1) Voici, en effet, comment Luther (De circumcisione, in Werke, Weimar 1884, t. VI, p. 31) s'exprime à ce sujet: «Circumcisionem voluisse in remissionem peccati originalis . . .».

2) D'autre part, St Epiphanius (Adversus Hæreses, Ed. Migne, lib. I, cap. XXXIII, p. 470, Hæreses XXX) s'exprime ainsi à ce même sujet: «Sed ne ipsa quidem prima erat perfecta circumcisio, verum signi istar ad eorum qua postea conseque-

plutôt commémorer sans cesse le «doute» d'Abraham au sujet de la promesse divine.

Mais, outre que cette doctrine ne se recommande par aucun argument, elle se condamne encore elle-même par sa conception purement casuistique. En effet, de même que saint Epiphane, pour soutenir contre les Ebionites le peu d'importance de la pratique de la circoncision [1]), était obligé d'attribuer à la péritomie d'Abraham une raison secondaire, de même Luther, pour justifier l'abolition de la circoncision par saint Paul, ne pouvait, évidemment, concéder à cette institution une cause durable.

D'ailleurs, si, à l'origine même, la circoncision n'avait pas une raison d'être à la fois puissante et permanente, on ne saurait vraiment s'expliquer comment la péritomie rituelle avait pu se maintenir et se propager à travers les âges.

## § 2. *Symbole d'élection.*

I. — Cette dernière objection peut aussi s'adresser à M. Lightfoot, cité par Osmond de Beauvoir Priaulx [2]), qui veut voir dans la circoncision un symbole d'élection. En effet, d'après cet auteur, le législateur hébreu, en prescrivant l'amputation du prépuce, avait voulu montrer par là que c'était à cause de l'abstention de Sem dans l'acte de Cham, père de Canaan, et aussi à cause de son attitude respectueuse envers son père Noé, que Dieu avait élu comme peuple ses descendants, et qu'il leur avait accordé la Palestine.

II. — Mais, outre le reproche précité, c'est là, vraiment, une opinion au-dessous de toute critique. Comment! Voilà un acte sur lequel le document biblique est resté dans le vague [3]), sur lequel les commentateurs n'ont jamais pu se mettre d'accord, et il sera permis de voir en lui la cause première de la circoncision! D'ailleurs, même en admettant que cet acte [4]) ait été de

---

bantur recordationem concessa: ac præsertim ob Abrahami, uti diximus, hesitationem, cum illum Deus redarguit, tum ad majoris illius, atque æqualiter in iis qui quidem dignati fuerint, omnia perficientes, adumbrandam imaginem».

1) St Epiphanii, Adversus Hæreses, lib. I, cap. XXXIII, p. 470.

2) O. de Beauvoir Priaulx, Questiones mosaïcæ, London 1842, p. 367.

3) Genèse, IX, 21.

4) Pour nous, il est hors de doute qu'il n'y avait pas d'acte du tout: la faute

nature à justifier la malédiction de Noé à l'égard de son fils Cham, et que, de plus, la conduite de Sem, en cette occurrence, ait été vraiment méritoire, au point de justifier pleinement la bénédiction de son père, il ne s'en suivrait pas encore que, postérieurement, une obligation aussi pénible que la circoncision devait être imposée à perpétuité. Ce serait vraiment un acte de folie de la part d'un législateur que de vouloir perpétuer, d'une façon aussi sanglante, un événement historique d'aussi peu d'importance. Au surplus, jamais le Judaïsme n'avait essayé d'attribuer une portée quelconque à cette vague relation de la Genèse.

## § 3. *Symbole d'exhortation.*

I. — Certains auteurs veulent voir dans la péritomie rituelle un symbole d'exhortation permanente. Ainsi, d'après Spencer [1]), l'amputation du prépuce devait rappeler l'opprobre de la religion idolâtre des Egyptiens, et surtout l'horreur du culte de Péor où le membre viril jouait un très grand rôle. C'est aussi, à peu près, l'opinion de Michaelis: «Tout nouveau-né, dit-il, devenait, par la péritomie, prêtre de Dieu unique, et s'engageait par là à bannir l'idolâtrie» [2]).

II. — Mais c'est là encore une thèse qui ne peut pas se soutenir sérieusement. Comment l'enfant circoncis, une fois devenu adolescent, saura-t-il que sa religion à lui exige d'abhorrer le culte phallique [3]), ou l'idolâtrie en général? Si l'on ne lui dit

---

de Cham avait uniquement consisté dans la contemplation de la nudité de son père. Et ce qui le prouve, c'est d'abord le texte lui-même (Genèse, IX, 21—23), et puis et surtout, c'est l'interdiction mosaïque (Levitique, XVIII, 7), sous peine de «Karoth», de regarder la nudité de son père.

1) C'est ce que Spencer (De legibus Hœbreorum, lib. I, cap. IV, sect. III, et aussi lib. I, cap. IV, sect. VII) exprime nettement dans ce double texte: «Cum itaque membrum virile sacrorum Aegyptiacorum pars magna fuerit, promptum est opinari Deus membri illius mutilatione in cultus Aegyptiaci contemptum et opprobrum instituisse». Et ailleurs ce même auteur ajoute: «Cum itaque Israelitæ patris obscuræ mutilatione Dei legibus et sacris imatru essent, hoc ritu se impuros Ethnicarum cultus detestari, et Deo illi, qui castè purèque colitur, se consecrare, tacite profitebantur».

2) Michaelis, Mosaïsches Recht, t. IV, p. 31.

3) Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que cette théorie, au point de vue historique, constitue un véritable anachronisme. En effet, l'institution du culte phal-

rien, il pourra parfaitement croire qu'il est venu au monde ainsi et que, dans sa prime enfance, aucun acte opératoire n'a jamais été exécuté sur lui, et alors d'où lui viendrait cette exhortation symbolique?

Et ce même reproche peut encore s'adresser au symbole d'exhortation, tel que le conçoit M. Tuch. D'après cet auteur, en effet, la circoncision n'est autre chose qu'un signe permanent d'obéissance. C'est par la péritomie rituelle, pense-t-il, que chacun donne l'assurance pratique qu'il remplira toutes les prescriptions mosaïques [1]).

III. — Pour appuyer sa théorie, l'auteur précité met en avant la phrase de Jérémie où ce prophète semble recommander «de se faire circoncire pour Dieu» [2]), et il invoque également en faveur de sa manière de voir un passage de saint Paul: *«μαρτυρομαι δέ πάλιν παντι ἀνθρωπῳ περιτεμνομενῳ, ὅτι ὀφειλέτης ὅλον τον νομον ποιῆσαι»* [3]): «Et, de plus, je déclare à tout homme qui se fera circoncire qu'il est obligé de garder toute la loi».

Enfin, c'est aussi dans le même sens que parle Herbert Spencer: «Ce qui montre, dit-il, que la circoncision chez les Juifs était le signe de subordination à Jehovah» [4]).

IV. — Mais d'abord le texte de Jérémie ne veut nullement faire entendre que la circoncision devait être considérée comme un gage de soumission aux autres préceptes, car cette phrase, comme nous le verrons plus loin, a un tout autre sens. Puis, le texte évangélique non plus n'entend pas du tout donner à la péritomie rituelle une semblable signification. Par ce texte, saint Paul, qui s'est proclamé l'apôtre des Gentils [5]), entend uniquement abolir la nécessité de la circoncision pour quiconque n'est pas né Hébreu [6]). Et c'est justement à cause de sa doctrine per-

---

lique en l'honneur d'Osiris, chez les Egyptiens, est bien postérieure à Moïse, et, par conséquent, celui-ci, par la prescription de la péritomie, ne pouvait pas viser un culte qui n'existait pas encore en Egypte.

1) Tuch, Kommentar über Genesis, Halle 1838, chap. XVII, p. 341.

2) Jérémie, IV, 4.

3) Galat., V, 3.

4) H. Spencer, op. cit. p. 295.

5) Galat., II, 7 et 8.

6) Voici, en effet, avec quelle netteté il s'exprime ailleurs (Galat. V, 1—2) à ce sujet: «State et nolite jugo servitutis contineri. Ecce Paulus dico vobis: quoniam si

sonelle qu'il affirme ailleurs que Titus, qui était d'origine grecque, n'avait pas à se faire circoncire, en embrassant la nouvelle religion: «Sed neque Titus qui mecum erat, quum esset gentilis, compulsus est circumcidi» [1]). Au contraire, pour quiconque est de race hébraïque, le même apôtre proclame la nécessité de se faire circoncire et aussi de pratiquer les préceptes mosaïques. Aussi bien, quand il dit que «tout circoncis doit également observer toute la loi», ne peut-il entendre par là que ceci: De même que l'origine hébraïque implique l'obligation de se faire circoncire, et de même aussi que cette origine implique le devoir d'observer les autres préceptes mosaïques, de même la conversion au judaïsme par la péritomie implique la nécessité d'accomplir toute la loi. Mais jamais saint Paul n'avait eu l'intention de donner à la circoncision rituelle la signification que veut bien lui prêter M. Tuch. Et, de fait, la circoncision d'Abraham, pour cet apôtre, avait une toute autre signification [2]).

V. — D'ailleurs, il est logiquement impossible d'admettre qu'un acte exécuté à l'âge de huit jours ait pu jamais servir de gage pour l'accomplissement de toutes les autres prescriptions. Du moment que l'individu ne peut pas, de son propre gré, y parti-

---

circumcidamini, Christus vobis nihil prodet»: «Tenez vous en là, et ne vous mettez point sous le joug d'une nouvelle servitude. Car je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, J. C. ne vous servira de rien».

1) Galat., II, 3.

2) D'après saint Paul (Rom., IV, 11) le patriarche aurait reçu la circoncision comme un témoignage permanent de la foi qu'il avait accordée à la promesse de Dieu, quand il n'était pas encore circoncis: «Et signum accepit circumcisionis signaculum justæ fidei quæ est in præputio; ut sit pater omnium credentium per præputium, ut repertitur et illis ad justitiam».

Naturellement, il ne convient pas d'attacher trop d'importance à ce symbole mystique. Car ce n'est là qu'une simple interprétation d'un texte biblique dans un but spécial, et, en le faisant, saint Paul n'a fait que d'avoir recours à une méthode qui, de son temps, était très habituellement employée, et qu'il connaissait fort bien, comme il l'affirme lui-même ailleurs (Galat. II, 4). Et, de fait, l'apôtre, par cette interprétation à la manière midraschique, cherche à établir qu'il est permis d'abolir l'obligation de la circoncision pour les païens qui voulaient embrasser la nouvelle religion, puisque cet acte, chez Abraham lui-même, n'avait d'autre but que de rappeler sa foi. Mais il est bien entendu qu'il n'attache aucune importance dogmatique à cette interprétation, car ailleurs il attribue lui-même à la circoncision une toute autre signification.

ciper en quoi que ce soit, il ne peut pas non plus s'engager à quoi que ce soit.

VI. — Maintenant, il est également impossible de voir dans la circoncision un symbole permanent d'exhortation pour que l'individu réagisse constamment contre ses passions. Certes, cette idée avait déjà été admise très explicitement par Philo: «... equidem præter jam dictas rationes per circumcisionem significari arbitror duo quædam necessaria; unum, excisionem voluptatum quæ mentem fascinant; quoniam enim inter omnes voluptatum illecebras principatum tenet viri congressus cum muliere, instrumentum ejus legislatores mutilari jusserunt, innuendo resecandas voluptates superfluas, visu unius tantum hujus generis, sed omnes per unam subindicantes...» [1]): «...je pense que la circoncision, à part les raisons hygiéniques, a encore un double but. D'abord, comme de toutes les passions séductrices, la passion sexuelle est la plus violente, le législateur a justement ordonné de pratiquer une amputation sur l'organe viril, afin d'indiquer par cela même que non seulement le désir génésique, mais encore que toutes les autres passions doivent être maîtrisés» Cette opinion de Philon semble aussi être partagée par des théologiens plus modernes.

Ainsi, pour Aron Levy ben Jaseph [2]), la circoncision constitue un symbole d'exhortation permanente, pour que l'individu s'efforce, sans cesse, à se perfectionner moralement. De même pour S. R. Hirsch [3]), la circoncision est un symbole permanent de pureté, pour que chacun cherche constamment à dominer ses passions.

VII. — D'autre part, saint Paul s'était également déclaré partisan convaincu de cette signification symbolique de la circoncision. Et, à l'appui de cette thèse, il avait même insisté sur les paroles de Jérémie où ce prophète reproche aux Hébreux «d'être des incirconcis de cœur, pendant que les autres nations sont des incirconcis de chair» [4]). Et c'était aussi l'opinion très explicite de Photius: «Gentes antiquiores, dit-il, in omne genus

---

1) Philonis, De circumcisione p. 811.
2) Aron Levy ben Joseph, Liber institutionis, Venetiis 1601, p. 13*a*.
3) S. R. Hirsch, Versuch über Iissraëls Pflichten, Altona 1837, p. 227.
4) Jeremie, IX, 25.

luxuriæ et libidinis effusas, et libidinam suam specie quadam religionis obumbrasse; ideoque Deum partes libidini ministrantes circumcidi præcipisse, ut populum suum a propudiosis Gentium moribus avocaret» [1]): «Les peuples anciens, dit-il, étaient non seulement adonnés à toutes sortes de débauches, mais encore ils avaient coutume de donner à leurs débordements un cachet religieux. C'est pourquoi Dieu avait ordonné de circoncire l'instrument même de toutes ces turpitudes, afin de détourner ainsi son peuples de mœurs dissolues des autres nations». C'était aussi sûrement l'opinion de l'empereur Julien, quand il soutenait, contre saint Cyrille, que la circoncision avait été institué «propter carnales sardes» [2]). C'était aussi, sans doute, l'opinion de saint Ambroise: «Circumcisio ergo cordis intellegibilis, circumcisio etiam carnis mandatur sensibilis. Illa in veritate, ista in signaculo. Gemina itaque circumcisio; quia et animi et corporis quæritur abstinentia» [3]). «La circoncision du cœur est donc toute spirituelle, comme la prescription de la circoncision de la chair est toute matérielle. En effet, celle-ci est réelle, alors que celle-là est seulement symbolique. C'est ainsi qu'il existe une double circoncision, car la modération de l'esprit est aussi nécessaire que celle du corps». Et, enfin, Theodorus, Asbinus et Origène semblent également admettre la même signification symbolique de la péritomie.

VIII. — D'un autre côté, beaucoup d'auteurs moins anciens se sont également prononcés dans ce même sens. Ainsi, c'est là essentiellement l'opinion de Calvin [4]). C'est là aussi l'opinion formelle de l'Abbé Glaire: «Quand on pense, dit-il, combien les Hébreux étaient charnels, on n'a point de peine à comprendre que Dieu ait voulu que le signe de son alliance fût imprimé sur la chair, et sur cette partie de la chair qui est l'instrument de la génération. Par ce moyen, en effet, Dieu produisait une im-

---

1) Photii, in Epist. 205; cité aussi par Spencer, op. cit., lib. I, cap. IV, sect. III.

2) Sti Cyrilli, Contra Julianum, Ed. Migne, lib. X, p. 1043.

3) Sti Ambrosii, De Abraham, lib. II, cap. XI.

4) Voici, en effet, comment Calvin (Commentarii ad Libros Mosis, Gen., XVII, 11), s'exprime à ce sujet: «Primum itaque quidquid ex sua generatione proprium habent homines, Deus in circumcisione damnavit: ut ostensa naturæ corruptio illos ad carnem mortificandum adduceret».

pression plus vive et plus profonde sur son peuple»[1]). Enfin, Grœtz aussi n'est pas éloigné de voir dans la circoncision un symbole de purification du cæur, c'est-à-dire, en somme, un signe permanent d'exhortation pour l'abandon des mauvaises passions[2]).

IX. — Mais, s'il est certain qu'une idée éminemment éthique a été attachée à l'institution de la peritomie, ainsi que nous espérons pouvoir l'établir à la fin même de ce chapitre, il n'en est pas moins certain que cette pratique n'a pas été introduite dans un but purement symbolique. Car, s'il en était ainsi, cette opération n'aurait pas été prescrite à un âge où celui qui la reçoit est dans l'impossibilité d'en saisir la portée symbolique.

## § 4. *Symbole de sanctification.*

I. — C'est là d'abord l'opinion de M. Böhr[3]). C'est là aussi l'avis de G. Riesser: «L'opinion vulgaire, dit-il, considère la circoncision comme une institution de signifiation sacramentelle»[4]). C'est encore dans ce même sens que s'est prononcé Michel Lévy[5]). Et, d'ailleurs, c'était là déjà, en quelque sorte, l'opinion de saint Paul, puisqu'il avait comparé la circoncision à «un sceau divin»[6]).

II. — Mais il est absolument impossible d'admettre une pareille doctrine. D'abord, l'idée de sacrement, selon la juste remarque de M. Goldsmith, est complètement étrangère à l'esprit du judaïsme[7]). Puis, s'il en était ainsi, pourquoi le législateur ne s'était-il pas contenté d'un acte moins douloureux et surtout plus inoffensif?[8]) De plus, comment se fait-il, selon la remarque très judicieuse du docteur Bergson[9]), que le même législateur eût omis d'instituer quoi que ce fût pour le sacrement des enfants du sexe faible?

---

1) Abbé Glaire, Les livres saints vengés, Paris 1874, t. I, p. 435.

2) Grœtz, Geschichte der Juden, t. II, pre partie, 464, note 6.

3) Böhr, Symbolik des mosaischen Cultus, Heidelberg 1837, t. I, p. 194.

4) G. Riesser, in Archives, Paris 1144, p. 296.

5) M. Levy, in Archives israélites, Paris 1843, p. 384.

6) Rom. IV, 11.

7) Goldsmith, in Archives israélites, Paris 1844, p. 296.

8) Ainsi, plus tard, les Talmudistes se sont bornés à prescrire pour tout enfant *leipoderme*, l'émission d'une seule goutte de sang en guise de circoncision rituelle (V. Traité Abodah zarah, p. 27*a*, et Tosephtha, cap. III).

9) Bergson, Die Beschneidung, Berlin 1844, p. 45.

Au surplus, les Talmudistes avaient admis qu'une circoncision était parfaitement valable alors même qu'elle n'avait pas été faite au nom de la religion [1]).

## § 5. *Symbole d'alliance.*

I. — Si, parmi les Hébreux, il n'y a guère que R. Iehouda Halevi qui ait admis que la circoncision constitue un signe d'alliance [2]), il en est autrement pour les autres auteurs. Car nombreux sont ceux, aussi bien parmi les anciens que parmi les modernes, qui se sont montrés partisans convaincus de cette théorie.

Ainsi, c'est là d'abord l'opinion de Tacite, de St Irénée, de St Jérôme et de St Augustin. Puis, c'est là aussi l'opinion de Spencer [3]), de Bauer [4]) et de Fürst [5]). Et c'est là encore, ou peu s'en faut, l'opinion de Nork, qui voit dans la péritomie une «union mystique» [6]). C'est là également l'opinion de M. Lesêtre: «La circoncision, dit-il, est avant tout le signe de l'alliance contractée par Dieu avec son peuple» [7]). Enfin, c'est là aussi l'opinion de Bergmann: «La circoncision, dit-il, est le signe de l'alliance d'un peuple avec sa divinité» [8]).

II. — Mais c'est là une doctrine qui demande avant tout à être bien définie. En effet, si les partisans du «symbole d'alliance» veulent faire entendre par là que la circoncision, à l'origine, était la marque tangible du pacte que Dieu avait conclu avec Abraham et sa postérité, ils sont absolument dans le vrai, puisque le texte biblique l'affirme avec beaucoup d'insistance [9]).

---

1) Traité Abodah zarah, p. 27*a*; Tosefta, cap. III.

2) R. Iehouda Halevi, Khozari, cap. III, § 7, 8.

3) Voici, en effet, comment Spencer (De legibus, lib. I, cap. IV, sect. II) s'exprimé à ce sujet: «Circumcisio erat memorativum, quo fœdus cum Abrahamo initum, et patris illius fides et pietas in frequentem memoriam revocari posset».

4) Bauer, op. cit. I, p. 48.

5) Fürst, op. cit., t. I, p. 174.

6) Nork, op. cit., p. 14.

7) Lesêtre, art. circ. in Dictionnaire de la Bible, t. II, p. 777.

8) Bergmann, op cit., p. 331.

9) Voici en quels termes le rédacteur de la Genèse rapporte l'histoire de la péritomie rituelle: Dieu annonce d'abord au patriarche, à quatres reprises différentes (Genèse, XVII, 2, 5, 7 et 9), qu'il va établir son alliance avec lui et sa postérité,

Et, de fait, rien n'empêche d'admettre que la circoncision avait été exécutée à l'occasion d'une alliance, ni même qu'elle avait pu servir d'acte matériel pour traduire cette alliance. Mais si les partisans du «symbole d'alliance» veulent faire entendre que la circoncision, à l'origine même, n'avait d'autre raison que celle de servir d'acte matériel pour traduire une alliance, il est permis de dire qu'ils se trompent lourdement. Et, de fait, ni les orthodoxes, ni les rationalistes ne peuvent soutenir sérieusement que la circoncision, lors même de son apparition, n'était qu'un moyen tangible pour conclure une alliance avec Dieu.

III. — D'abord, pour tout orthodoxe, Abraham, avant la réception de l'ordre de se faire circoncire, n'en avait aucune idée, et partant aucun désir de se soumettre à une semblable opération. Dès lors, comment est-il possible d'admettre que Dieu, qui est la justice même, eût pu ordonner à un homme juste de se mutiler dans le but unique de traduire, par un acte matériel, le pacte qu'il voulait conclure avec lui? Pourquoi l'Eternel n'avait-il plus voulu se contenter de la forme tangible qu'il avait fait donner à sa première alliance avec ce même patriarche [1]), ou, du moins, pourquoi n'avait-il pas choisi un moyen moins douloureux?

IV. — Et il y a encore plus. Non seulement Dieu impose une opération douloureuse au patriarche lui-même, mais encore il

---

en vue d'un triple but: 1° de le multiplier; 2° d'être son Dieu, à lui Abraham, et aussi le Dieu de sa postérité; 3° et enfin de donner à lui Abraham et à sa postérité le pays de Canaan en possession perpetuelle (Genèse, XVII, 2, 6, 7 et 8). Cependant, à ce moment, Dieu ne lui fait pas encore connaître en quoi va consister cette alliance, c'est-à-dire par quel acte elle va s'accomplir. Mais bientôt Dieu lui précise la nature de cet acte par ces mots: «Voici mon pacte entre moi et vous, et votre postérité après vous, que vous aurez à observer: Tous les mâles d'entre vous seront circoncis. Vous circoncirez la chair de votre prépuce, et ce sera comme un signe d'alliance entre moi et vous. (Genèse, XVII, 10 et 11)». Par conséquent, la dernière phrase du texte précité spécifie bien que la circoncision a été et sera la marque d'une alliance.

D'ailleurs, c'est aussi dans ce sens précis que le verset en question avait été également rendu par la Septante: «*Και περιτμηθήσεσθε τὴν σαρκα τῆς ἀκροβυστίας ὑμῶν, και ἔσται ἐις σημεῖον διαθήκης ἀνὰ μεσον ἐμοῦ και ὑμῶν*». C'est aussi la version de la Vulgate: «Et circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me et vos».

1) Genèse, XV, 8—18.

exige que cet acte pénible se perpétue de génération en génération! Or, si cette opération n'a aucune valeur en soi, comment la bonté divine peut-elle s'accommoder d'une mutilation semblable? Comment! Pour commémorer la façon dont avait été conclue le pacte avec Abraham, la justice permanente consentirait à exiger la souffrance, sans trève ni fin, de tous les enfants à naître dans la suite des siècles? Non, n'est-ce pas? Aucun orthodoxe n'osera jamais soutenir une chose si surprenante, car cela constituera un véritable blasphème. D'ailleurs, comme nous le verrons plus loin, aucun des théologiens hébreux n'a jamais avancé une chose aussi stupéfiante.

V. — D'autre part, pour tout rationaliste, la circoncision d'Abraham doit nécessairement être comprise ainsi. C'est un acte que le patriarche avait accompli sous l'influence d'une inspiration divine, si l'on veut, mais dont il avait conçu intégralement le mode opératoire et dont il avait pesé mûrement toutes les conséquences, avant de procéder à l'exécution de cette opération. Or, s'il en est ainsi, il faut bien admettre également que le patriarche avait bien une raison quelconque pour se soumettre à la circoncision. Car on ne conçoit pas une opération semblable, fût-ce sous l'influence d'une inspiration divine. sans en avoir mesuré, au préalable, les avantages aussi bien que les inconvénients. Ou bien peut-on admettre qu'un homme eût pu porter une main mutilatrice sur sa propre personne dans le but unique de se souvenir d'un événement de son existence, si important fût-il? De plus, est-il possible d'admettre qu'un homme, après s'être lésé sans raison plausible, eût pu être assez cruel jusqu'à en faire tout autant à ses propres enfants? Non! Aucun rationaliste n'osera jamais soutenir une absurdité semblable.

VI. — Aussi bien, pour les uns comme pour les autres, dire que la circoncision était une marque d'alliance, ne signifie nullement que cette opération n'avait pas de but en soi. Bien au contraire. C'est parceque la circoncision avait une valeur intrinsèque; c'est parceque l'accomplissement de cet acte était considéré comme indispensable à tout jamais, que la péritomie avait été choisie comme «*signe d'alliance*», c'est-à-dire que l'alliance avait été subordonné à l'exécution constante de cet acte opératoire. C'est d'ailleurs ce que le texte biblique affirme lui-même:

«Et tout mâle qui ne circoncira pas la chair de son prépuce, sera retranché de son peuple, *car il a détruit mon alliance*»[1]).

VII. — Au surplus, il ne faut pas s'imaginer que le terme: «*oth*» ou «*signe*» dont se sert le rédacteur de la Genèse, doit être pris dans son sens littéral, c'est-à-dire que l'auteur biblique veut faire de la circoncision l'équivalence d'un «*oth*» ou signe particulier, sans plus. Au contraire, il est hors de doute que ce terme est ici employé dans son sens figuré et qu'il veut uniquement dire que la pratique de la circoncision sera, dans l'avenir, comme la marque d'une alliance. Et, de fait, ce terme est souvent employé dans ce sens exclusif[2]).

Ainsi, il demeure entendu que la circoncision, dès l'origine, avait non seulement un but bien précis, mais encore un but permanent. *(à suivre).*

---

1) Genèse, XVII, 14.

2) Ainsi, Ezéchiel dit au nom de Dieu (XX, 12): «Et je leur avais donné mes sabbats pour qu'ils fussent comme un signe entre moi et eux, pour qu'on sût que je suis l'Eternel qui les sanctifie». Or, il est évident que le prophète ne veut pas dire par là que le *sabbat* n'est qu'un signe particulier entre les Hébreux et l'Eternel, puisqu'il a sa raison d'être dans son repos même; mais il veut simplement faire entendre que cette institution dont le but de repos était bien connu, sert en même temps à marquer, comme d'un signe distinctif, tous ceux qui observent cette prescription.

# ERINNERUNGEN AN DEUTSCHE MEDIZIN IN DEN MEMOIREN DES POLNISCHEN AUGENARZTES W. SZOKALSKI

VON

Dr. Med. u. Phil. JOSEF FRITZ
(Lemberg).

(Vortrag gehalten am 21. September 1927 während der Tagung der deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und Naturwissenschaften in Homburg vor der Höhe). [1])

---

Die handschriftlichen und nur zum Teil im Druck erschienenen Memoiren des berühmten polnischen Augenarztes SZOKALSKI, der sich die Grundlagen seines Fachwissens in deutscher Schule erworben hat, enthalten ein reichliches Material zur deutschen Kulturgeschichte des ersten Drittels des 19. Jh. insbesondere aber vieles über deutsche Medizin [2]).

Doch nicht die Fülle dieses Quellenmaterials allein, das z. B. für einen deutschen Musikhistoriker ebenso nützlich sein könnte, denn SZOKALSKI war ein guter Bekannte von RICHARD WAGNER, der vor ihm oft die Prinzipien seiner Kunst explizierte, bewog mich, Ihnen, hochverehrten Anwesenden, einiges Medizinische davon

---

1) Vgl. Janus 1927. Vol. XXXI Bericht über die Verhandlungen der deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin.. zu Bad Homburg vor der Höhe u. s. w. S. 20—21.

2) Vgl. WIKTOR FELIKS SZOKALSKI: Wspomnienia z przeszłosci z rękopisu wyd.. A. Wrzosek Wilno 1914. 2. Bde I (1819—30) II. (1830—37) und Archiwum Historji i Filosofji Medycyny Jahrgänge: II. S. 104-19, 257—68. III. 129—144, 274—86, IV. 120—131, 284—295. V. 80—90, 235—48. VI. 69—79, 209—222, die Ausgabe wird fortgesetzt. Zitiert wird im Folgenden: W = Wrzosek, $W_1$ = Archiwum R. Wierzbicki, der die weitere Veröffentlichung besorgt. Viele Versehen z. B. in den Namen, die die Vorlage für W. enthält, sind vom Herausgeber nicht verbessert worden, was wohl den Wert der Ausgabe schmälert.

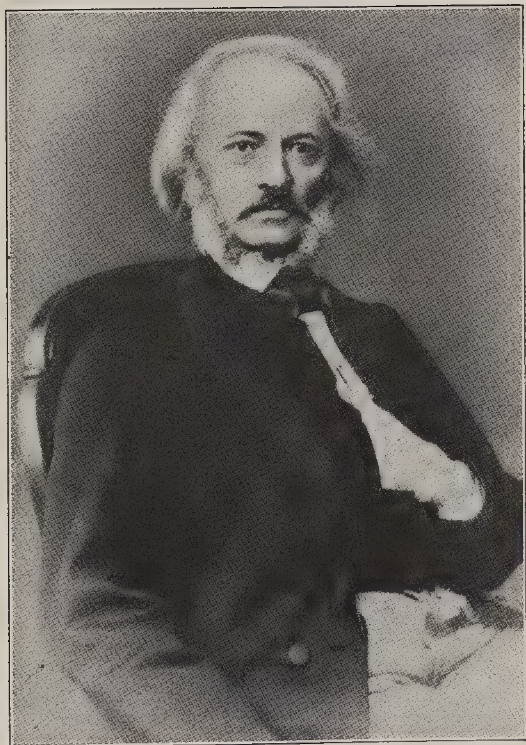
in aller Kürze vorzutragen, sondern auch der Umstand, dass SZOKALSKI in der Gegend, wo diese Tagung der deutschen Gesellschaft f. Geschichte der Medizin abgehalten wird, studiert, medizinisch, sozial und politisch gewirkt, ja geradezu in diesem schönen Badeort Homburg seine Praxis ausgeübt hat. Einiges möge dabei auch nicht unerwähnt bleiben, u. z. dass SZOKALSKI's Verbindungen mit Deutschland ausserdem noch durch Familienbande enger geworden sind, denn er hatte bald nach seinen Studien die Nichte des berühmten deutschen Chemikers LIEBIG, LUISE LANGSDORF geheiratet.

* * *

WIKTOR FELIKS SZOKALSKI aus adeliger Familie stammend wurde am 15. Dezember d. J. 1811 in Warschau geboren [1]). Als Jüngling zeigte er grosses Interesse für die deutsche Literatur und wurde ein Verehrer von GOETHE und SCHILLER, die erst damals in Polen näher bekannt geworden sind. Er begann daselbst sein medizinisches Studium und trat im J. 1830 als Mediziner in den polnischen Aufstand gegen Russland ein. Nach der Niederwerfung desselben musste er die Heimat verlassen. Ein Teil der polnischen Truppen, darunter war auch SZOKALSKI, streckte die Waffen auf deutschem Boden. SZOKALSKI entschloss sich nun in Deutschland zu bleiben und seine medizinischen Studien fortzuführen. Man kann ruhig sagen, seine schönsten Tage hat er in Süddeutschland gehabt, das sich ihm gegenüber wie die zweite Heimat erwiesen hatte. Deutschland stand damals unter der Fahne der Sympathien für alle Freiheitskämpfer. So manchen, gut klingenden deutschen Namen findet man in den Verzeichnissen der während des Aufstandes in den polnischen Dienst eingetretenen Mediziner; wie viele mussten es gewesen sein, deren Namen die Zeit auslöschte und die mitgekämpft haben. In den Städten Süddeutschlands entstanden Vereine, die Geldmittel zur Unterstützung des Aufstandes sammelten, aus denen nachher Stipendien für die Flüchtlinge gestiftet wurden [2]). Mit dieser Unterstützung studierten sie an verschiedenen deutschen Universitäten, überall von der deutschen Burschenschaft, um nur beispielsweise die Leipziger,

---

1) W. B. I. S. 26.
2) W. B. II. S. 89.



Wiktor Feliks Szokalski * 1811 † 1891.

Jenaer und Frankfurter zu nennen, feierlich und herzlich empfangen[1]). Durch die deutsche Familie BUDDEN dazu bewegt, die ihm während seiner Studien viel geholfen hatte, inskribierte nun SZOKALSKI einige Monate später Medizin an der Giessener Universität[2]). Als fleissiger Schüler kam er bald in näheres Verhältnis zu allen damaligen Lehrern an der medizinischen Fakultät und auch die Giessener Studenten haben ihn mit Freude, ja sogar durch eine Deputation empfangen.

Das kleine Universitätsstädtchen, bei dessen Schilderung SZOKALSKI in seinen Memoiren länger verweilt, zählte vor beinahe 100 Jahren rund 7000 Bewohner[3]). Es besass ein altes einstöckiges, von allen vergessenes Gebäude mit schiefem Turm, das von niemandem besucht, für die 500 Studenten bestimmt war. Jeder Professor hielt seine Vorlesungen bei sich zu Hause, ganz bequem im Schlafrock; sogar die Sitzungen der ganzen medizinischen Fakultät fanden in Privatwohnungen statt. Die Klinik selbst, ein schönes Gebäude, befand sich auf einer Anhöhe ausserhalb der Stadt. Die Verhältnisse zwischen den Hörern und Professoren waren freundschaftlich. Als Kapazitäten der Fakultät nennt SZOKALSKI, FRIEDRICH WILHELM VOGT, den Vater des Vorkämpfers des Materialismus KARL VOGT und JUSTUS LIEBIG den Chemiker; doch alle Professoren waren gute Paedagogen, sie nahmen sich immer der Schüler an, borgten ihnen Bücher aus ihren eigenen Bibliotheken[4]). Alle medizinischen Vorträge wurden deutsch gehalten. Die theoretische, philosophierende Richtung überwog überall, obwohl die Vertreter der Anatomie, Physiologie und Chemie sich mehr auf den Boden des Experiments zu stellen suchten und ihren Kritizismus den naturphilosophischen Gedanken entgegen zu halten trachteten. Innige Freundschaft verband SZOKALSKI mit dem genannten VOGT, dem hervorragendsten Geburtshelfer seiner Zeit FERD. AUGUST RITTGEN[5])

---

1) W. B. II. S. 85.

2) W. B. II. S. 88, 92, 104.

3) W. B. II. S. 101/2.

4) W. B. II. S. 103 f. wird das Studentenleben in Giessen genauer geschildert, dabei auch ausführlicher auf die Person des Rektors, des Superintendenten PALMIER eingegangen.

5) Vgl. Biographisches Lexikon der hervorragenden Ärzte aller Zeiten u. Völker v. E. GURLT u. A. HIRSCH Wien-Leipzig V. S. 38/9, VI. S. 246.

und dem Anatomen FRIEDRICH WERNECKING, der sich ausserdem sehr für Mineralogie interessierte.

SZOKALSKI zeichnet nun in seinen Memoiren ein sehr sympathisches Bild von RITTGEN [1]). Er war nicht zurückgezogen, sehr arbeitsam, fand Interesse für alles, darunter z. B. auch für Architektur, schrieb gründlich über vieles; während der langen Gespräche, die er mit SZOKALSKI hielt, trug er ihm oft seine philosophischen Überzeugungen vor, die in den zwei Axiomen gipfelten: Alles in der Natur lasse sich unter die Prinzipien der Expansion und Konzentration eingliedern [2]). Während eines Gesprächs erwähnte er mit besonderem Lob das Werk von VELPEAU: Über anatomische Chirurgie, das für ihn von grossem Interesse war, denn er trug auch Operationschirurgie vor. Er liess es SZOKALSKI sofort und genau studieren, was dann für SZOKALSKI von grossem Wert wurde, als er Prof. WERNECKING in seinen Vorlesungen vertreten hat.

WERNECKING war gross von Gestalt, mit breiten Schultern, grossem Kopf, langem schwarzen Haar, ein Riese; dabei mild, wie ein Lamm, ein vorzüglicher Sänger mit schöner Stimme [3]). Als der Prosektor seinen Posten verlassen hatte, bot sich SZOKALSKI an, er wurde aufgenommen, bald jedoch erkrankte WERNECKING und nun musste SZOKALSKI für längere Zeit die Vorlesungen seines Lehrers übernehmen. Als 22 jähriger Mediziner und Ausländer, der soeben die deutsche Sprache zu beherrschen begonnen hatte, trug nun SZOKALSKI beim grossen Zulauf von Studenten Anatomie vor. Seine Vorlesungen wurden fleissig besucht, er verstand bei den Zuhörern und Kollegen grosses Interesse für den Gegenstand zu erwecken, sodass seine Ausführungen vom Prof. VOGT sehr gelobt wurden [4]).

Als eine der Regungen der damaligen philosophischen Strömungen in der Medizin war die Homaeopathie im Gange. Die medizinische Welt in Giessen verhielt sich ihr gegenüber verschieden. SZOKALSKI spricht von drei Gruppen: den Denkern,

---

1) Über die politische Bewegung am Rhein vgl. W. II. S. 108/9, wo eine Versamlung in den Ruinen des Schlosses Hambach beschrieben wird, an der u. a. JAKOB GRIMM teilgenommen hat.

2) W. II. S. 134.

3) W. II. S. 135.

4) W. II. S. 136.

die ihr kritisch doch nicht ungünstig gegenüber standen, den Verehrern und Begeisterten, die in ihr ein neues Licht zu erblicken glaubten und zuletzt den Missvergnügten, die sich deswegen zur Homaeopathie bekannt haben, weil sie an der alten Medizin, die nicht im Stande war das ersehnte Elixir vitae zu finden, zweifeln mussten. Es fehlte aber auch nicht hie und da an scharfer abweisender, satyrischer Kritik. SZOKALSKI erzählt nämlich ein Gespräch von zwei Arzten Freunden, das damals oft wiederholt wurde und die Homaeopathie auszulachen und zu verspotten trachtete [1]).

Doch der Grundgedanke dieser Lehre liess auch SZOKALSKI keine Ruhe. Schon als Doktor der Medizin auf Grund der Dissertation: De facie hippocratica commentarius inauguralis 1834 in Giessen promoviert, ein Liebling der Professoren, die für ihn die Kosten der Promotion bezahlt haben, lernte er Dr. GLASER, den Kreisphysikus im nahen Grünberg kennen. Dieser besass als Homaeopath eine grosse Praxis und wurde sogar auf fürstlichen Höfen konsultiert. SZOKALSKI, dem als Ausländer die eigene Praxis versagt war, hat Dr. GLASER vertreten [2]).

GLASER war ein sehr gebildeter Arzt und besasz eine grosse Bibliothek, die SZOKALSKI oft benutzte. Er übergab nun seinem Vertreter alle Patienten, die nach alten Methoden behandelt werden sollten, die homaeopathischen Kuren hat er für sich reserviert. Sein medizinisches Credo, das wohl auch von vielen anderen Zeitgenossen geteilt wurde, lautete: Das damalige rein medizinische Wissen sei gering und bedeute für den Kranken wenig, das Intuitive, der göttliche Funcke, der dem echten Arzt, welcher schon geboren wird, innewohnen muss, sei das wichtigste. Die Tatsachen selbst können verschiedenartig gedeutet werden, daher so viele Streitigkeiten unter den Medizinern. Die experientia fallax kann für den Arzt keine Stütze liefern. Einen sicheren Hafen in dieser Uneinigkeit bietet aber die Hahnemannsche Lehre. Sie kann auch unrichtig sein, doch sie gibt einen guten Halt für die Schwankenden und zwar keinen ärgeren als die Wahrheiten eines Franck oder Hufeland. Die Natur heilt und besiegt die ärztlichen Irrthümer. Was das Praktische anbelangt, so glaubte GLASER

---

1) W. II. S. 116.
2) W. II. S. 143.

nicht an die homaeopathische Apotheke, doch ihre hygienischen Vorschriften, Ausdauer, ihre suggestive Kraft müssen heilen. Alle diese Eigenschaften verleihen dem Arzt eine eigentümliche Kraft, die auf den Patienten wirken kann und muss [1]).

Diese Anschauungen eines sehr gebildeten Praktikers liessen in SZOKALSKI, der ein philosophischer Kopf war, viele Zweifel über die wissenschaftlichen Grundlagen der Medizin aufkommen. Er wollte, wie er rührend erzählt, nach Giessen zurückkehren und diese Meinungen seinen verehrten Lehrern zur Entscheidung vorlegen, doch auch er selbst hatte während seiner Studienzeit gesehen, dass jeder von den Professoren sich zu wenig mit dem kranken Menschen befasste. Sogar der Professor für Augenheilkunde GEORG BALSER, ein Praktiker, der nie etwas geschrieben hatte, schien ihm in dieser, für sein ärztliches Gewissen so peinlichen Angelegenheit etwas helfen zu können, weil eben die ganze Praxis, also das Band mit dem Kranken, auch in Giessen in den Handen des Physikus war. Verzweifelt beschloss er nach Heidelberg zu wandern, um hier eine Aufklärung zu erlangen. Die Erlaubnis die Übungen und Vorlesungen zu besuchen wurde ihm erteilt und der erste der Professoren, dem er sich hier vorgestellt hat, war FRIEDRICH AUGUST PUCHELT. PUCHELT, eine Berühmtheit seiner Zeit, der sich auch sehr für Kinderheilkunde interessierte und später noch als Erblindeter Vorlesungen über Geschichte der Medizin gehalten hatte, empfing ihn gut und fragte, woher er komme [2]). Aus Giessen war die Antwort. Da lächelte PUCHELT, „Aus dem patriarchalischen Giessen sind Sie", sprach er, „das nichts von den physikalischen Methoden wissen will. Merkwürdig, wie lange werden noch diese Leute blind bleiben". Bei PUCHELT sah nun SZOKALSKI des erste mal die Anwendung der Perkussion und Auskultation. Er beschreibt lebendig die Szene, wie ein Kranker im Ambulatorium von den Studenten perkutiert wird, wie die Grenzen der inneren Organe auf der Oberfläche des Körpers gezeichnet werden, wie sich dann PUCHELT nähert und mit einigen Schlägen das Strittige entscheidet. Er sah, wie man mit dieser Methode einen Herzfehler fest-

---

1) W. II. S. 146.
2) W. II. S. 151. Vgl. GURLT u. HIRSCH. a. g. O. IV. S. 636.

stellte und wie ein Pyothorax untersucht wurde, den man dann sofort punktirt hatte [1]).

Dies liess in SZOKALSKI eine ganz andere Meinung über die Exaktheit der Untersuchungsmethoden, Wissenschaftlichkeit der Medizin und was dem folgt, die Sicherheit der Indikation bei der Behandlung des Kranken aufkommen. Er lernte die ganz entgegengesetzte Richtung der Heidelberger medizinischen Fakultät bald kennen. Physiologie trugen hier vor FRIEDRICH TIEDEMANN, der vergleichende Anatom und Physiolog und LUDWIG BISCHOFF der Freund LIEBIGS, eine imponierende Gestalt mit mächtiger Stimme. Bei allen diesen Vorlesungen wurde fleissig experimentiert [2]).

FRANZ KARL NAEGELE, einer der hervorragendsten Geburtshelfer las wunderschön über Geburtshilfe. SZOKALSKI schildert ihn als Meister der Rede und grossen Künstler, der alle zu bezaubern wusste. Die Vorlesungen erfreuten sich eines riesigen Zudranges. SZOKALSKI konnte sein ganzes Leben lang nie vergessen, wie NAEGELE einmal über den Entscheidungsmoment in der Praxis des Arztes sprach, der beim verengten Becken zwischen der Rettung der Mutter und dem Leben des Kindes wählen musste. Alle Zuhörer zitterten vor dem Schrecken der Bilder, die NAEGELE vor ihrer Phantasie heraufzubeschwören wusste, um die Grösse der Verantwortung des Arztes zu schildern [3]). SZOKALSKI lernte ihn persönlich kennen. NAEGELE lieh ihm seine Vorträge, die er sofort kopierte und dann als teuere Reliquie in der Bibliothek des Ärztevereins in Warschau niederlegte [4]).

M. J. CHELIUS, der berühmte Chirurg, der in Heidelberg die chirurgische Klinik gründete, hat auf SZOKALSKI wenig Einfluss ausgeübt, obwohl im Bereich seiner Arbeiten auch die Augenheilkunde gelegen war [5]). SZOKALSKI meint, dass er ein schwacher Professor und kein Praktiker war, dagegen ein guter Schriftsteller, was wohl zutrifft, denn sein Handbuch der Chirurgie erlangte einen grossen Ruf in ganz Europa.

---

1) W. II. S. 152.

2) W. II. S. 153. SZOKALSKI erzählt mit welchem Genusz er die Werke von KARL FR. BURDACH u. JOHANNES MÜLLER studiert hat.

3) W. II. S. 154.

4) Handschrift N°. IV. 266 SS. in 4°. geschenkt von SZOKALSKI im J. 1861.

5) Vgl. GURLT u. HIRSCH. II. S. 1 u. W. II. S. 154.

Nach der Rückkehr nach Grünberg sprach nun SZOKALSKI ganz anders mit Dr. GLASER; er konnte ihm jetzt entgegen halten, dass man durch sichere Untersuchungsmethoden die Natur zur Antwort zwingen kann. Er erzählte ihm alles über die Perkussion, darauf lächelte aber GLASER und sprach: „Wir kennen diese Neuheit, wie alle anderen, sie wird vergehen, wenn ein Wind von anderer Seite kommt". SZOKALSKI aber liess sich doch nicht irreführen, er zeigte GLASER ad oculos die Vorzüge dieser Methode, so dass GLASER's Zweifel geringer wurden ünd er antwortete, die Sache verdiene wohl weiter studiert zu werden [1]).

Meine Damen und Herrn, ich habe absichtlich diese ganze Angelegenheit etwas ausführlicher mitgeteilt, denn nicht einer von den ernsten, deutschen Ärzten damaliger Zeit dürfte auch dieselben inneren Kämpfe beim Drange nach der wissenschaftlichen medizinischen Erkenntnis, dieselbe Krise durchgemacht haben.

SZOKALSKI kehrte nun nach Giessen zurück. Ausnahmsweise wurde ihm die Erlaubnis zur eigenen Praxis in Vogelsburg erteilt, doch der Ort entsprach ihm nicht. Er verliess nun Deutschland um sich nach Paris zu begeben, gesegnet von den dankbaren Bürgern der Stadt Grünberg, die ihn mit 300 Gulden beschenkten. Doch auch aus Paris, wo er, wie noch zu erwähnen sein wird, die Deutschen nicht vergessen hatte, kehrte er auf eine kurze Zeit als politischer Emissär des Prinzen CZARTORYSKI nach Deutschland zurück und wirkte politisch weiter in Giessen, Grünberg und Hamburg, wo er Volksversammlungen veranstaltete und öfters das Wort ergriff. Als Arzt der Familie des Prinzen LUBECKI aus Russland, die sich damals zur Kur in Homburg aufhielt, kam er in näheres Verhältniss zum Badearzt und gewesenen Dozenten in Giessen Dr. KNOPP, mit dem er mitgearbeitet hat [2]).

Nach der Verlobung mit LUISE LANGSDORF um das Jahr 1837 finden wir, wie gesagt, SZOKALSKI in Paris, bei dem deutschen Augenarzt JULIUS SICHEL, der 1832 in Paris eine Augenklinik gegründet hatte [3]). Er ist eine in der Geschichte der Augenheilkunde gut

---

1) W. II. S. 164.
2) WI. IV. S. 286.
3) WI. II. SS. 119, 265.

bekannte Persönlichkeit, die aus der Wiener Schule hervorgegangen war und von der GRAEFE in seinem Nachwort sagte: „Zu den hervorragendsten Eigentümlichkeiten SICHELS gehörte die innige Durchdringung eines umfassenden, empirischen Wissens und einer umfassenden Gelehrsamkeit, wie wir sie unter unseren Fachgenossen nur selten vertreten finden". Dieses Urteil wird jedoch, wie wir sehen werden, etwas zu modifizieren sein. Bei ihm nun übernahm SZOKALSKI zuerst die Stelle eines Bibliothekars. Er ordnete seine Bibliothek und machte Auszüge aus SICHELS Werk: Ophtalmie, catarracte et amaurose, die auch im Druck erscheinen sollten, dann arbeitete er an seiner Augenklinik.

Er schildert SICHEL als vierzigjährigen Mann, der kahlköpfig, schielend, ruhig und geschickt war, habsüchtig, in seinem Wissen aber nicht erfindungsreich. Es war kein Adler. Er arbeitete zusammen mit seinem Freund CONSTATT, dem späteren Professor in Erlangen und Herausgeber der Jahrbücher für Medizin, der von grösster Belesenheit, Arbeitsamkeit aber auch Verschlossenheit war; und SZOKALSKI meint sogar, dass viele und zwar die grössten Arbeiten SICHELS eigentlich von CONSTATT selbst stammen [1]). Nun erfreute sich aber SICHEL damals der grössten Praxis und wurde sogar auf den königlichen Hof berufen. Sein Wissen hat er sich aus der Wiener Schule geholt, er war Assistent von FRIEDRICH JÄGER und Verfechter der Idee mittels der Theorie der Säfte und Diathesen die Augenkrankheiten gruppieren zu können. Man unterschied also beispielsweise scrophulöse, rheumatische, arthritische Augenerkrankungen bezw. Entzündungen; Anschauungen, die bei SZOKALSKI beinahe sofort auf Wiederstand gestossen haben, welcher sich desto mehr vergrösserte je weiter und tiefer er in das Studium der Augenheilkunde eindrang. Alle die Augenentzündungen auf diese spekulative Theorie zurückzuführen schien ihm nicht ratsam, je länger er sich und genauer mit der neuen, von SICHEL ihm gegebenen, Arbeit befasste. SICHEL hatte nämlich aus dem Prosektorium in Clamort langsam ein grosses Material gesammelt und diese 300 Augenpraeparate übergab er dann SZOKALSKI zur genauen Untersuchung und Deskription, ein schönes wissenschaftliches Material, welches für die nächste

---

1) W 1. III. S. 131.

grosse Publikation SICHELS bestimmt war [1]). Durch diese Arbeit aber wurde SZOKALSKI auf das Studium der pathologischen Anatomie des Auges gebracht und hier ist der Beginn seiner vielen, auch in deutscher Sprache erschienenen, Forschungen zu suchen [2]). Die Arbeit an den Praeparaten ging rasch vor sich. SZOKALSKI kam durch dieselbe in Verbindung mit berühmten französischen Gelehrten wie CRUVEILHIER und MALGAIGNE. Ein Zeichner zeichnete die Praeparate und rasch entstand ein grosser Atlas, der von SICHEL herausgegeben wurde.

SZOKALSKI trug sodann auf der Sichelschen Klinik Medizin für die Studenten vor und vertrat SICHEL bei seinen Patienten, operierte auch für ihn, da SICHEL ein schwacher Operateur war; ausserdem hat er eine rege wissenschaftliche Tätigkeit in deutscher Sprache begonnen. Doch SICHEL hat ihn bald gegen den, vom französischen Hofe protegierten Franzosen, DESMARRES eingetauscht, der später SICHEL zur Ruin gebracht hatte [3]). Der Grund der Entlassung waren nicht die langsam sich entwickelnden, wissenschaftlichen Gegensätze zwischen SZOKALSKI und seinem Lehrer, sondern die Hoffnung SICHELs durch den französischen Hof noch höher kommen zu können.

In Paris traf SZOKALSKI seinen Kollegen aus der Giessener Zeit Dr. Phil. EICH, der ihn in das Haus des Paedagogen, Philologen und Musikers KÜHN eingeführt hat [4]). Die Familie KÜHN war der Mittelpunkt der Deutschen in Paris. Hier waren oft z. B. RICHARD WAGNER und seine Schwester die Sängerin zu sehen [5]). Durch KÜHN kam SZOKALSKI zur Übersetzung des deutschen Textes zum Ammonschen Atlas ins Französische; durch ihn auch erlangte er eine grosse Praxis in der deutschen Kolonie in Paris, die damals ca. 60 000 Deutsche betragen hatte [6]). Der innige Verkehr SZOKALSKIs mit den Deutschen hatte dazu geführt, dass

---

1) WI. III. S. 132.

2) WI. III. S. 279, IV. S. 285.

3) Vgl. GURLT u. HIRSCH a. g. O. II. S. 164.

4) WI. V. S. 81.

5) WI. V. S. 82/3 wird ausführlicher über die Bekanntschaft mit Wagner und dessen Theorien gesprochen.

6) Den Auftrag zur Übersetzung bekam er von AVENARIUS aus Leipzig, der als Leiter der Filiale BROCKHAUS zu Paris mit der Familie KÜHN sehr gut bekannt war.

man ihn für einen Deutschen gehalten hatte. Hier fasste er nun den Plan eine deutsche Gesellschaft der Ärzte zu gründen. Es war gerade an der Zeit. Viele deutsche Ärzte reisten nach Paris um Klinik und pathologische Anatomie zu studieren, für die damals DUPUYTREN eine Lehrkanzel gegründet hatte. In Deutschland betrieb man damals mehr Mikroskopie, die wieder den Franzosen fast unbekannt war, und Physiologie. Beide Richtungen zu vereinigen und zum Nutzen der Deutschen zu verbinden, war das Ziel SZOKALSKI's, der zur Hälfte in Deutschland zur Hälfte wieder in Frankreich lebte. Diesem Zweck sollte der erste Verein deutscher Ärzte in Paris, 1841 merkwürdigerweise von einem Nichtdeutschen gegründet, dienen. Er kündigte die Gründung in deutschen politischen und wissenschaftlichen Blättern an und es meldeten sich bald viele Mitglieder. Einmal in der Woche wurden Sitzungen meist in der Wohnung von SZOKALSKI, der vier Jahre Praesident war, abgehalten. Als die zu klein wurde, fanden sie nach Genehmigung des Dekans der medizinischen Fakultät im Universitätsgebäude statt [1]). Während dieser Sitzungen konnte man aus Deutschland den ROKITANSKY, SKODA, KÖLLIKER, VIRCHOW, KARL VOGT, STROMEYER, GRAEFE u. A. sehen. Franzosen waren zum Glück, wie SZOKALSKI meint, nur wenige. In diesem deutschen Verein konzentrierte sich nun alles Deutsche, was in den Pariser Spitälern arbeitete. Abends wusste man alles. Einmal war auch VOLKMANN aus Dorpat während einer Sitzung da, als SZOKALSKI einen Vortrag über den Raumsinn gehalten hatte, den er erst später im Archiv der physiologischen Heilkunde publiziert hatte. Nun klagt SZOKALSKI, VOLKMANN habe seine hier gehörten Gedanken früher veröffentlicht. Solch kleine manchmal ungünstige Äusserungen findet man über die Norddeutschen einigemale in SZOKALSKI's Memoiren. Man sieht daraus, dass er sich obwohl er sein inniges Verhältnis zu den Süddeutschen mehrmals betonnt hatte, doch auch dann später manches mal von politischen Gegensätzen, die leider zu oft in die wissenschaftlichen Fragen eindringen, habe leiten lassen. Jedoch eines muss zugegeben werden, für sein Wissen, das er auch Deutschland verdankte, wusste er sich durch seine ganze wissenschaftliche Tätigkeit

1) WI. V. S. 241.

für dasselbe deutsche Wissen und durch die Praxis dankbar zu erweisen. Er hat es redlich zurückgezahlt! So hat ihm auch die Giessener Alma mater nach 50 Jahren schon nahe vor dem Ende seines langen, arbeitsamen Lebens die zweite Auszeichnung zukommen lassen, sie hat ihm sein Doktordiplom erneuert und in vielen deutschen Werken, die sich mit der Geschichte der Medizin befassen, wird seiner wissenschaftlichen Tätigkeit mit voller Anerkennung Erwähnung getan [1]).

---

1) Vgl. Hirsch: Geschichte der Augenheilkunde. Leipzig 1877. SS. 401, 11, Handbuch der Geschichte der Medizin (Th. Puschmann), hg. v. Neuburger u. Pagel, Jena 1905. III. SS. 254, 551, Gurlt-Hirsch: a. g. O. B. V. S. 601, J. Pagel: Biographisches Lexikon hervorragender Ärzte des XIX Jh. Berlin-Wien 1901. S. 1684 u. a.

# DIE MEDIZIN DER JÂTAKA'S,

## EINE MEDIZINGESCHICHTLICHE STUDIE

VON

Dr. REINHOLD F. G. MÜLLER.

Chemnitz.

---

Die Erzählungen, welche den Namen Jâtaka tragen und sich um die Wiedergeburten des Buddha gruppieren, zeigen in der Regel kein indisch-wissenschaftliches Gepräge [1]). Sie spiegeln zum grossen Teil volkstümliche Verhältnisse in altem Sagengut wieder. Und die gleiche Färbung trägt der Anteil, welcher von medizinischen Belangen hierbei einspringt.

Wenn daher in den folgenden Zeilen über eine Medizin in den Jâtaka's gehandelt wird, so weist dieser fachliche Begriff regelmässig die Anzeichen einer Volksmedizin auf mit ihren fliessenden Übergängen zu einer kulturellen Allgemeinbasis. In der Ausführung des Themas ist deshalb eine gewisse Einengung erforderlich. Sonst würde sich die Darstellung — nicht nur im Rahmen der Jâtaka's, sondern auch bei uneingeschränktem Bezug zur umfangreichen buddistischen Literatur, geschweige zu den wissenschaftichen, indischen Medizin- und Rechts-Fachschriften —

---

1) Zur literar-kritischen Beurteilung der Jâtaka's sei verwiesen auf: WINTERNITZ, Geschichte der Indischen Litteratur (vrgl. die Indices zu allen drei Bänden); dort wird auch das redaktionell-zeitliche Moment besprochen.

Die Belegstellen in der obigen Abhandlung werden nach der gebräuchlichen Numerierung der einzelnen Erzählungen zitiert; diesen eingeklammerten Numern werden die Band- und Seitenzahlen der Übersetzung durch DUTOIT angefügt, welche wohl am bequemsten zugänglich ist.

in eine unübersichtliche Anreihung von Einzelfragen auflösen und die Grenzen einer kleinen Studie weit überschreiten.

Die Materialien volkstümlicher Medizin in ihrer primitiven Form erfahren im Allgemeinen nicht die systematische Auswertung, wie sie gerade die indische, wissenschaftliche Heilkunde bereits frühzeitig aufweist. So ist beispielsweis in der vorliegenden Quelle die Schilderung einer Krankheit und ihrer Heilung unscharf geschieden und die ursächliche Verknüpfung beider Vorgänge gründet sich nicht auf realen Überlegungen sondern läuft in religiös-philosophische Kombinationen hinein. Dieser Hinweis muss vorangesetzt werden als beachtenswert, jedoch ohne vorläufige Bewertung aus einem medizingeschichtlichen Gesichtswinkel. Eine weitere und begreifliche Eigenart der Quellschriften liegt darin, dass in den Erzählungen nur ein Teil medizinischer Einschläge betont oder überhaupt angeführt wird, welcher gerade erwähnenswert erscheint; Vorgang und Folge werden als bekannt vorausgesetzt und wären bei nachträglicher kritischer Beobachtung entsprechend zu ergänzen.

In diesem Sinne kann der sogenannte Zahnstocher angeführt werden, als Musterbeispiel und Wahrzeichen hygienischer Gebrauchsgegenstände der indischen Mönche in den Jâtaka's. Das kleine Instrument besteht aus Holz, zumal aus dem des Betelstrauches (*40.* I, 178; *408.* III, 413). Es wurde nach der Mahlzeit verwandt (*183.* II, 111) und diente offensichtlich gespitzt zum Austochern hängengebliebener Speisereste. Es wird aber auch berichtet als häufiger Brauch, dass man das Holz im Munde behielt und zerkaute (*389.* III, 316; *408.* III, 413; *522.* V, 139). Die resultiernde Auffransung der Holzfasern wandelte das Stäbchen zu einer Art harten Pinsel oder Bürste um. Sein dahingehender Gebrauch wird zwar nicht ausdrücklich beschrieben, jedoch durch die bevorzugte Verwendung bei der Morgentoilette begründet (*446.* IV, 51; *450.* IV, 81; *519.* V, 89; *532.* V, 331; *540.* VI, 107; *547.* VI, 659). Es könnte hierbei eine zufällige Gewohnheit oder Mode im altindischen Leben angenommen werden, doch mit geringer Wahrscheinlichkeit. Die feste Einfügung des Utensils in die täglichen morgendlichen Reinigungen spricht dagegen und auch bis zu einem gewissen Grad die auffällig häufige Erwähnung (ausser den oben angeführten Belegen: *157.*

II, 31; *417*. III, 461; *495*. IV, 441; *497*. IV, 470; *522*. V, 138; *523*. V, 159; *539*. VI, 64)[1]. Zur Frage nach der Ursache des Gebrauches von Zahnputzhölzern kann auf die Verhältnisse zurückgegriffen werden, welche sich bei der Einwanderung der Arier nach Indien ergaben. Die Aufgabe der bisherigen nomadenartigen Lebensweise, das Sesshaftwerden und vorallem die damit verbundenen Ernährungsbedingungen konnten nicht ohne Folgen für das Zahngebiss bleiben, führte zu den Gegenmassnahmen, auf welche zwanglos der Nutzbrauch des Zahnholzes hergeleitet werden kann. Eine Abschätzung des zeitlichen Ablaufes lässt sich daraus nicht ableiten, aber über einen langen Zeitraum dürfte sich diese Entwicklung kaum erstreckt haben. Übernahme von autochthonen Stämmen kann die verbreitete Verwendung des reinigenden Holzes unterstützt haben, denn als ein bevorzugtes Material wird der einheimische Betelstrauch genannt. Zudem ist das sogenannte Betelkauen geographisch-aboriginal einschätzbar (*51*. I, 227; *257*. II, 346; *260*. II, 365) und sein Anreiz zum Speichelfluss kann anderseits durch sinnfällige Erfahrung zur Ausbildung der beschrieben Zahnreinigung beigetragen haben.

Die harten Lehren, welche das indische Klima ohne jeden Zweifel den einwandernden arischen Stämmen erteilt hat, können sicherlich als die Basis bewertet werden, welche Bräuche und Forderungen hygienischen Charakters der alten Inder trug.

In erster Linie verdient hier die Verwendung des Wassers hervorgehoben zu werden. Jeder Nomade in kälteren Himmelstrichen gebraucht es im Allgemeinen sehr wenig zur körperlichen Reinigung. Der Umstand, dass die alten Indoiranier das Wasser für eine Feuer-Form hielten, spricht eine beredte Sprache[2]. Erst die Hitze der Gangesebene und ihrer benachbarten Gebiete liess unvermittelt die Erfahrung der körperlichen Labung und die augenfälligen Vorteile gesundheitlichen Wohlbefindens in Erscheinung treten. Die Jâtaka's bieten zahlreiche Beispiele für

---

1) Einige Nachweise bei Girindranâth Mukhopâdhyâya, The Surgical Instruments of the Hindus, I, 294 ff.

2) Hertel, Indo-Iranische Quellen und Forschungen, IX, 59 ff. Wenn bei primären sinnlichen Wahrnehmungen eine angenehm kühlende Eigenschaft des Wassers anstelle jener elementaren eines rauhen Klimas allgemein imponiert hätte, so wäre es kaum zur Einreihung des Wassers als eine Form des Feuers gekommen.

die verbreitete Verwendung der Waschungen. Das Wasser gilt deshalb als eins der lebenswichtigen „Hilfsmittel" (*432*. III, 563), auf die weiter unten noch eingegangen wird. Das Nichtwaschen wird daher als tadelnswerte Vernachlässigung der Körperpflege angesehen (*449*. IV, 68), gegenüber dem Lobe einer entsprechenden körperlichen Hygiene (*432*. III, 563). Auch im erweiterten Gemeinwesen ist eine Sanierung durch Wasser wohl bekannt (*546*. VI, 482), ebenso die unheilvolle Bedeutung seines Mangels (*546*. VI, 497). Beim Waschen, bzgl. zum Einreiben der Haut, benutzte man — als Analogon der heutigen Seife — u ś î r a - W u r z e l (*519*. V, 90; *547*. VI, 717), zuweilen weisse Tonerde (*423*. III, 510). Die Kriegsverhältnisse neuster Zeit haben den Atavismus alter Empirie illustriert. Auch der Gebrauch von „Schutzsand" weist graduelle Beziehungen zur grauen Vorzeit der Inder auf, wenn auch sein schliesslicher Zauberbelang nicht bestritten werden kann (*96*. I, 404, 408). Das Einölen des Körpers vor und wohl auch nach dem Bade war ein unbedingtes Erfordernis der heissen klimatischen Verhältnisse (*529*. II, 361), desgleichen Badegewänder (*154*. II, 16; *380*. III, 271; *416*. III, 455; *489*. VI, 379). Salben, Parfüms (z. B. Kampfer), kühlende Kränze beanspruchen bei ihrer häufigen Erwähnung eine ähnliche Bedeutung.

Unter den Ausrüstungsgegenständen der Mönche ist einschlägig das Schermesser zu nennen (*157*, II, 30); auch eine Epilationszange ist bekannt (*541*. VI, 135). Vielleicht kann auch die Augenwimper-Schwärze hier als kosmetisches Hilfsmittel angereiht werden, (*29*. I, 127; *267*. II, 389).

Die Erfahrung im heissen indischen Lande forderte die Beseitigung jeden verweslichen Unrates. Der Harn verunreinigt (*156*. II, 24; *535*. V, 423) und Miktion und Defaekation im Wasser werden sittengemäss streng verworfen (*156*. II, 24). Orte, an denen Unrat abgeworfen wird, werden mehrfach bezeichnet (*285*. II, 474; *339*. III, 143; *528*. V, 232; *546*. VI, 457). Der Abort wird daher an einen entfernten Teil des Klosters verlegt (*153*. II, 12; *66*. I, 279), und die Absonderung, unter welcher Harn und Kot gelassen wurde, auch in den Einsiedeleien beibehalten (*153*. II, 13) und zwar mit einer Observanz, dass für blinde Asketen Leitseile angebracht wurden (*61*. I, 255; *540*. VI, 107). Nächtliche Beleuchtung, Besprengen mit Wohlgerüchen und Bereitstellen von

Waschwasser in den Aborten sind in gleicher gesundheitlicher Tendenz anzuerkennen (*16*. I, 86; *125*. I, 478; *254*. II, 334). In grösseren Gemeinwesen wird von besonderen Abzugskanälen berichtet (*142*. I, 527; *444*. IV, 33).

Die klimatische Differenz der indischen Jahreszeiten — drei werden aufgeführt (*264*. II, 378) — spezialisierte geeignete Wohnbauten. Aus ähnlichen Gründen wurden Speisehäuser von den Wohnräumen abgesondert (*78*. I, 340; *346*. III, 158), und die Verwendung von Speiseträgern ist bei der Einfachheit des Mönchslebens nach gleicher Richtung zu deuten (*4*. I, 29; *5*. I, 39; *539*. VI, 64). Bei den Mahlzeiten diente, wie vielfach erwähnt, wiederum Wasser zur Reinigung; auch ein Spucknapf wird genannt (*125*. I, 478), denn Speichel hat etwas, sprichwörtlich, Verächtliches (*328*. III, 108; *408*. IV, 283; *488*. IV, 376; *538*. VI, 25). Diesen skizzierenden Beispielen für eine gewohnheitsgemässe Hygiene des täglichen Lebens wäre noch die Verwendung von Kuhdung in den Wohnungen anzufügen zum Zweck der Reinigung und in einer Bedeutung, welche fast an diejenige einer modernen Desinfektion zu grenzen scheint (*66*. I, 279; *446*. IV, 57; *546*. VI, 517). Die Entstehung der genannten Anwendung des Dunges geht zweifellos auf jene Zeit zurück, in welcher die alten Inder vorzugsweis auf die Benutzung der Produkte ihrer Herden angewiesen waren. Bei den geringen Kenntnissen von dieser Frühzeit ist es aber schwer, die Genese solcher Einzeleigenschaften, welche in den Jâtaka's bereits rituellen Charakter aufweisen, in realer Form zu erklären.

Derartige Bezüge zu allgemeinen Gebräuchen mit gesundheitsförderndem Einschlag liessen sich noch wesentlich vermehren. Die vorgebrachten Anführungen dürften jedoch genügen zur Illustration der Abhängigkeit von lokalen, zumal klimatischen Einflüssen. Gelegentlich eingesprengt und weniger ausgebildet bietet die buddhistisch imbibierte Quellschrift Materialien dar, welche auf spezielle medizinische Anschauungen bezogen werden können. Es kämen hierbei zuerst diejenigen der Anatomie und Physiologie zur Berücksichtigung.

Der lebendige menschliche Körper lenkt durch seine Vitalität bei primitiven Völker ein eindringendes Studium ab, der tote Körper begünstigt es. Die letzte Möglichkeit bestand zweifellos

bei den Altindern, denn es werden wiederholt Menschenopfer bzgl. ihr Versuch aufgeführt (*314*. III, 50; *481*. IV, 296; *542*. VI, 177 ff.). Die eingehenden Schilderungen beweisen, dass solche Opfer zeitlich nicht allzu weit zurückliegen konnten, wenn nicht eine gelegentliche Ausführung bei besonderen Anlässen tatsächlich angenommen werden kann. Es darf nur nicht aus diesen Unterlagen sogleich ein wissenschaftliches Interesse am Bau des menschlichen Körpers gefolgert werden, sondern lediglich jene vorläufende Neugierde, wie sie allerzeit und allerorts zutage trat. Auch die Scheu vor den Teilen des menschlichen Gerippes kann nicht allzugross gewesen sein, wenn zum Kochen ein Ofen benutzt wird, welcher aus drei Menschenschädeln gebaut wurde (417. III, 464). Selbst wenn darin ein ritueller Zauberbrauch vermutet wird, so bleibt der erweiterten Gültigkeit doch ein Recht durch seine Entwicklung. Die Beurteilung von Schädeln nach den Knochennähten — bei männlichen gerade, bei weiblichen krumm — zeigt eine gewisse Nutzanwendung primitiver Diagnostik, wenn auch in phantastischer Spekulation (*546*. VI, 411). Es werden ferner 32 Leichenteile und 7000 Geschmacks-„Nerven" erwähnt (*12*, I, 65; *531*. V, 305). Beide Zahlen klingen an die wissenschaftliche Medizinsystematik an, und können ebensogut als Vorläufer wie auch als spätere Text-Einsprengungen betrachtet werden. Wenn aber das Herz nach seiner Form mit einer Feige verglichen wird, so darf dieser Vergleich wohl auf direkter Beobachtung beruhen. Die nach unten verdickte, schlaffe Form kann ein Ergebnis der Verwesung sein. Diese Beobachtung entspräche der Schilderung des Eindringens eines Schakals in einen Elefanten-Kadaver (*148*. I, 545/6; *490*. IV, 396). Wahrscheinlicher ist die Annahme, dass beim Öffnen des Brusthohlraumes kleinerer Tiere (Affen) die Eingeweide dort gefasst wurden, wo der grösste Wiederstand gegen Abtrennung bestand, d. h. in der Gegend der Luftröhre etc.. Dafür sprechen eindeutig die bildlichen Darstellungen des Tantrabuddhismus [1]). Die retrahierten Lungen, blutverklebt mit dem Herzen, würden dann ungefähr der Form einer

1) Als Beispiel: Ribbach, Vier Bilder des Padmasambhava und seiner Gefolgschaft, S. 31/Abb. 24, S. 36/Abb. 33 (5. Beiheft z. Jahrbuch d. Hamburg. Wissenschaftl. Anstalten, XXXIV — 1916).

Feige oder dieser Frucht zusammen mit einigen Blättern entsprechen.

Physiologischen Einschlag enthält die Beobachtung einer stärkeren Blutung, welche modern als arteriell bezeichnet werden würde, (*313*. III, 47). „Aus den Spitzen der Hände und Füsse schoss das Blut hervor wie flüssiger Lack". Die Beschreibung entspricht nicht einer Bezeichnung von lackfarbenem Blut in der modern-wissenschaftlichen Nomenklatur. Denn der alte Inder umschreibt mit Lack die frische Blutfarbe (*539*. VI, 82) oder die lebendig durchblutete Hautfarbe der Glieder (543. VI, 278) [1]. Die abgeschnittene Nase eines Brahmanen wird daher durch Lack-Material ersetzt (*126*. I, 481, 484). Ferner waren Blutungen aus dem Munde nach Pfeilschuss durch die Brust bekannt und naheliegend ursächlich bezogen (540. VI, 109—113); und diese wohl nicht so seltene Beobachtung führt zur Kombination einer Hämoptoe mit roher äusserer Gewalteinwirkung auf den Brustkorb ohne seine blutige Verletzung (*143*. I, 529).

Die Reflexionen der sogenannten Naturvölker beherrscht die Funktion der Sinnesorgane. Es soll hier die schwierige Frage unerörtert bleiben, ob bei den Primitiven dieses oder jenes Sinnesorgan eine bessere Ausbildung tatsächlich besessen hat. Jedenfalls hebt sich ein bezügliches Textmaterial in den Jâtaka's deutlich hervor, oft unter mancherlei Anklang zu den bekannten systematischen Bewertungen durch die indischen Wissenschaften (z. B. *83*. I, 366; *214*. II, 200; *228*. II, 245; *248*. II, 303; *366*. III, 220; *408*. III, 412; &c.). Der Ton, welcher die Haut bis zu den Knochen durchdringt, spiegelt eine Lokalisation nach reinsinnlichen Empfindungen wieder (545. VI, 327). Es sei hierbei nur an die Energiezentren (c a k r a) der Yoga-Physiologie erinnert. Bei der Schilderung, wie eine Mutter ihren Sohn beriecht, wird der Vorgang einem Betasten nahezu gleichgesetzt und fast eingereiht (*532*. V, 348); ähnlich bei Sachen, wie Waffen (*126*. I, 480). Nach dieser Richtung kann daher auch der Segensspruch beim Niesen als original gelten und nicht fremden (hippokratischen) Ursprunges (*155*. II, 18). Besondere Beachtung erfordern

---

1) J. J. Meyer, Arthaçâstra des Kauṭilya, Nachtrag S. 685 (52,[25]) gibt ein Beispiel für lackbestrichene Lippen.

die Anschauungen der Optik. Sie erscheinen als eine energetische Kinese, welche in der Richtung vom Subjekt zum Objekt ablaufen. Wenn ein Thera im Kampf mit einer Schlange Feuer ausstrahlt, denn dieser Vorgang liegt offensichtlich der Blickfixierung zu Grund, so deutet das auf eine materielle Anschauung des Blickstrahles. Das Aussenden von Rauch und die Empfindung, „als seien seine Augen mit einer Nadel durchbohrt", führt den Bezug noch weiter aus (*78*. I. 338; *81*. I, 356/7). Das Hinblicken trägt daher die Eigenschaften der körperlichen Berührung und zwingt zur Reinigung der Augen, wenn der Blick auf Unreines traf (*497*. IV, 457; *498*. IV, 474). Im engen Zusammenhang mit diesem optischen Begriffen steht der Glaube, dass Götter oder Heilige Strahlen ausschicken (z. B. *472*. IV, 219; *531*. V, 292; *536*. V, 443). In die spätere bildliche Ausgestaltung des Nimbus ist hellenistische Übermittlung eingedrungen [1]). Sie kann jedoch die selbstständige Enstehung der Strahlungstheorie schwerlich beeinträchtigen. Die alten Arier kannten zudem lichtloses und finsteres Feuer [2]). Nur in diesem Sinn ist verständlich, dass Buddha dunkle Strahlen aussendet, welche Finsternis erzeugen (*512*. V, 12; *536*. V. 442).

Das übermittelte Material anatomischer und physiologischer Belange bestätigt die Erfahrung, dass in folkloristischen Quellen wenig Neigung erkennbar ist, regelrechte körperliche Funktionen isoliert zu beschreiben; so auch in den J â t a k a's. Prägnanter treten Abweichungen vom Gewohnten hervor, also Krankheitszustände, weil sie die regelmässige Erfahrung erschüttern und deshalb zum Nachdenken und seinem Niederschlag zwingen. In diesem Sinn wird die Krankheit mit Krieg und Nahrungsmangel verbunden (*194*. II, 146) und zwar in der charakteristischen kausalen Anordnung: Dürre, Hungersnot, Krankheit (*276*. II, 415) [3]). Anderseits wird das Übermass, die Essgier, einer Krankheitserscheinung parallel gesetzt (*535*. V, 415), sogar mit tötlichem Ausgang (*98*. I. 413; *254*. II, 334; *547*. VI, 742). Mit gleicher Ursa-

1) Grünwedel, Buddhistische Kunst in Indien² S. 83.

2) Hertel, Indo-Iranische Quellen und Forschungen, IX (cf. Index: Feuer).

3) Weitere Anführungen in: Die Krankheits- und Heilgottheiten des Lamaismus (Anthropos, XXII — 1927 — S. 959).

che werden ruhrartige Leiden angezogen (*346*. III, 159), wobei Erfahrungen nach Genuss verdorbener oder unbekömmlicher Speisen die Entwicklung dieser Gedankenverbindung gestützt und belebt haben mag (*328*. III, 108). Bereits übermässige Begierden folgern diese Erkrankung (*228*. II, 246; *467*. IV, 201, 204). In realistischer Weise folgt einer Unzufriedenheit Schlaflosigkeit, Verdauungsstöhrung und schliesslich die Ruhr (*346*. III, 159). Es kann immerhin nicht zweifelhaft sein, dass die ätiologischen Momente der moralisch gefärbten Begierden auf buddhistischem Boden gewachsen sind; ohne grundlegende Vorgänge in volkstümlichen Anschauungen hätten diese Dogmen aber keine Gültigkeit erworben. Dieses Zusammenwirken ist auch bei weiteren Beispielen zu berücksichtigen. Der Blutsturz — von den oben gegebenen Belegen abgesehen — wird durch seelische und sündhafte Erregungen verursacht (*179*. II, 97; *326*. III, 99; *466*. IV, 185). Es ist naheliegend, dass sich der Buddhismus alte Anschauungen, die der Feuerlehre, hier zunutz gemacht hat. „Sein Herz wurde glühend, aus seinem Munde schoss ein Blutstrom und sein Herz barst wie Seeschlamm" (3. I, 24/25). Neben dem Heisswerden des Herzens wird auch ein Kochen des Blutes erwähnt (228. II, 246). Der angeführte originale Ursprung dieser Vorstellungen schliesst bis zu einem gewissen Grad eine frühe Beteiligung hellenistischer Beeinflussung aus; in diesem Punkt ist vielleicht sogar die Griechen-Medizin die empfangende, etwa z. Z. der Entfaltung der ionischen Naturphilosophie. Wenn ferner von einem Vertrocknen des Herzens gesprochen wird (*288*. II, 483, 485) und zwar auch nach seelischer Erregung, welche allein das Herzfleisch zittern macht (*78*. I, 338), so schliesst sich auf diesem Wege der Kreis zwischen Element und Seele.

Die Beziehungen von Blut zur „Galle" lässt die seelische Krankheitskomponente auf letzte übergleiten. (*191*. II, 134). Eine ursächliche Verbindung zwischen der „Galle" und einer Gelbsucht ist aber in den Jâtaka's nirgends ausdrücklich aufgezeigt. Anderseits erscheint die Gelbsucht häufig seelisch bedingt — auch wieder teilweis in buddhistischer Perspektive (Furcht: *253*. II, 325; Lust: *326*. III, 101; Kummer: *413*. III, 437; Furcht: *416*. III, 457; Eifersucht: *519*. V, 96; Liebesbegierde: *527*. V, 209; *531*. V, 284; Gelüste: *545*. VI, 316, 324; Liebessehnsucht: *545*.

VI, 379). Die vorgesetzte Begründung der Belegstellen deutet jedoch darauf hin, dass in den Jâtaka's der Begriff der gelben Farbe weiter gefasst sein kann, als in der modernen Krankheitsbezeichnung (Ikterus). Und in der Tat dient die öftere Zusammenstellung des Gelbwerdens mit Abmagerung und Hervortreten der Hautadern (*253*. II, 325, 327; *547*. VI, 738) nur zur Illustration des schlechten oder ungesunden Aussehens (*257*. II, 346, 354). Nicht selten wurde das mit Nahrungsmangel begründet (*78*. I, 336; *535*. V, 415; *540*. VI, 100); und für diesen Anblick gab der ausgemergelte Asketenkörper das Vorbild (*496*. IV, 452). Trotzdem ist bei der verwaschenen Bedeutung der gelben Färbung die des Ikterus nicht ganz auszuschliessen. Denn der Vergleich mit einer Erkrankung wird wiederholt eingeschlossen oder eine Erkrankung direkt angeführt (*535*. V, 415; *293*. II, 497/8; *413*. III, 437/8). Auch der Umstand, dass ein Frostgefühl bei einem gelbsüchtigen Asketen erwähnt wird, würde durch dieses tatsächlich auftretende Frieren bei Ikterus in gleicher Weise sprechen (*186*. II, 118).

Eine weitere Krankheitsgruppe sammelt sich um regelwidrige Erscheinungsformen der Haut und werden gewöhnlich, aber mit nur beschränkter Berechtigung, Aussatz genannt. Nach der Schilderung bestehen derartige Leiden lange Zeit ohne Beeinträchtigung des Allgemeinbefindens (*546*. VI, 473), andere führen unter schweren Eiterungen und Schmerzen pestartig in kurzer Zeit zum Tode (*481*. IV, 293/4). Gemeinsam ist ihre genetische Erklärung durch ein sündhaftes Vergehen (*516*. V, 71, 75, 76). Und noch eine andere Ätiologie steht hinter diesen Erkrankungen — und darauf bezieht sich der Name Aussatz als Hilfsbezeichnung — die Schlange, der Nâga. (*543*. VI, 260, 162). Die Ähnlichkeit von Schilferungen der Haut mit den abgeworfenen Häuten der Schlangen soll zum Krankheitsnamen beigetragen haben. Ein ausdrücklicher Beleg findet sich aber nicht hierfür in den Jâtaka's. Die grosse Verbreitung der Schlangen in Indien liess eingehende Beobachtung zu (*547*. VI, 411), man wusste gut, dass ihr Biss das Gift übertrug (z. B. *228*. II, 247) und dass sie nach Herausbrechen der Zähne unschädlich wurden (*547*. VI, 481). Anscheinend kannte man auch verschiedene Arten von Giftschlangen (*203*. II, 170; *472*. IV, 227). Es kann daher kaum der Beob-

achtung entgangen sein, dass das Reptil vor seinem Angriff das Objekt mit seinem Blick fixierte. Eine Ausmalung liegt wohl darin, dass die Schlange auf ihren Gegner Rauch und Feuer strahlte (*81.* I, 356), und diese Kampfhandlung leitet zu einer eigenartigen Krankheitsvorstellung über, derjenigen der „Schlangenhauchkrankheit". Denn der Hauch der Schlangen soll tötliche Wirkung besitzen (*256.* II, 339; *304.* III, 18; *386.* III, 299; *506.* IV, 553; *543.* VI, 219). Vielleicht wird auch in diesem Zusammenhang der Mundhauch des Menschen als schädigend betrachtet (*521.* V, 122). Ferner wird von Erblindung nach dem Anhauchen durch die Schlangen berichtet (*416.* III, 456; *540.* VI, 106/7). Es muss aber als übereilt gelten, wenn nur darauf hin die Erkrankung als Lepra diagnostiziert würde. Immerhin scheint eine Aussatzerkrankung vorgelegen zu haben — d. h. ein Leiden, bei dem der Kranke eine Absonderung erfuhr — denn ein Mitglied einer so erkrankten und in ein Haus eingeschlossenen Familie durchbricht die Hausmauer und entflieht (*178.* I, 91; *474.* IV, 235/6). In ähnlicher Weise wird auch der oben erwähnte „Aussatz" folgerichtig geheim gehalten (*546.* VI, 473, 479). In Zusammenfassung liegt der Gesamteindruck dieser Erkrankung auf dämonischem Gebiet. Die Schlangen wurden zudem entsprechend verehrt (z. B. *453.* IV, 89). Einer ähnlichen Sphäre entstammt die Schilderung einer epileptoiden Erkrankung, welche in der dunklen Monatshälfte ein Dämon Naradeva hervorruft, und bei welcher der Kranke „wie ein rasender Hund" schrie. Der astrologische Einschlag lässt Beziehungen nach Kleinasien zu (546. VI, 474, 479).

Neben den überwiegenden metaphysischen Krankheitsvorstellungen treten in den Quellen auch realistische und empirische Begründungen der Krankheiten auf. Ein (vorgeschützter) „Rheumatismus" wird offensichtlich auf den Waldaufenthalt (543. VI, 238), und eine Erblindung auf den Einfluss des Meerwassers zurückgeführt (463. IV, 160). Kulturell von Interesse ist auch, dass Ungeziefer sehr verbreitet war; denn die Belegstellen beziehen sich sämtlich auf Menschen in wirtschaftlich gehobener Stellung (*262.* II, 370; *411.* III, 429; *417.* III, 462; *531.* V, 312). Erklärlich erscheint es daher an sich, wenn der Ankömmling den ansässigen Asketen fragt, ob Stechfliegen oder Mücken in

der neuen Umgebung wären. Man gewinnt aber den Eindruck, dass das Vorkommen solcher Insekten der Gegend den Stempel der gesundheitlichen Unzuträglichkeit aufdrückte (*547*. VI, 676, 677, 690, 691, 725, 738, 746) und die Verbindung der Anfrage mit der nach dem Wohlergehen des Asketen weist nach der gleichen Richtung (*532*. V, 343). Gegen die Mückenplage wandte man auch Rauchfeuer an (*413*. III, 437/8) und die schliessliche Erkrankung (Gelbsucht) mit tötlichem Ausgang spricht bis zu einem gewissen Grad für eine erfahrungsgemässe Berechtigung der Furcht vor jenen Insekten.

Als Anhang zu den Regelwidrigkeiten des Körpers sei noch auf die Belange der Fortpflanzung eingegangen, weil dieser Vorgang im alltäglichen Leben der alten Inder als Aussergewöhnliches hervortrat. Die Übernahme einer ausgesprochen erotischen Episode (in Versen!) in die buddhistische Redaktion der Jâtaka's (*526*. V, 200 ff.) und ähnliche Anspielungen (z. B. *120*. I, 458; *472*. IV, 223) erläutert bereits, dass diese Kreise nicht völlig teilnahmslos den Äusserlichkeiten der Fortpflanzung gegenüber standen. Es muss schon alten Erfahrungen entsprochen haben, dass die Hoden des Mannes oder der männlichen Tiere bedeutungsvoll für die Zeugung war, weil Tiere verschnitten wurden (*544*. VI, 299, 300), auch Menschen (*546*. VI, 415). Einmal wird Abbeissen der Hoden erzählt (*58*. I. 246/7). Es ist nicht eine Kenntnis nachweisbar, dass der Same den Hoden entstamme, aber der Same des Mannes hat eine so prägnante Bedeutung für die Fortpflanzung, dass er das ausschlagebende Moment sogar bei phantastischen Umständen darstellt (*523*. V, 154; *526*. V, 195). Die Empfängnis, als Produkt einer nachträglichen Berechnung, gilt als Beginn der Schwangerschaft (*12*. I, 68), sie ist aber als Moment gesondert von dem Begriff der Wiedergeburt (7, I, 51). Diese Unterscheidung beruht wahrscheinlich auf alten animistischen oder dämonistischen Befruchtungsvorstellungen [1]), welche anderseits freien Spielraum für weitere übersinnliche Ideen schufen, wie z. B. Beiwohnung einer Frau durch Berührung ihres Nabels

---

1) Zusammenstellung in: WINDISCH, Buddha's Geburt. Abhndlg. d. phil.-hist. Kl. d. Sächs. Akad. d. W. XXVI/2 (1908).

A. W. NIEUWENHUIS. Die Ansichten primitiver Völker über das Geschlechtsleben des Menschen. Int. Arch. f. Ethnogr. 1927.

mit dem Daumen (*7*, I, 51; *531*. V, 288; *540*. VI, 104/5). Aber auch bei diesen metaphysischen Kombinafionen wird vorausgesetzt, dass die Frau ihre Menstruationszeit hat (*497*. IV, 460). Es ist nach den wenigen, eingesprengten Belegen schwer, sachlich die Entstehung des Embryos gemäss den väterlichen und mütterlichen, so wie der dritten Komponente chronologisch in den Jâtaka's zu bewerten.

Die Dauer der Schwangerschaft wird überwiegend auf zehn Monate, also wohl Mond-Monate, fixiert (*354*. III, 182; *421*. III, 490; *432*. III, 556; *465*. IV, 172; *479*. IV, 276; *489*. IV, 390; *510*. V, 594, 595, 596; *522*. V, 128; *531*. V, 289; *540*. VI, 105; *546*. VI, 392; *547*. VI, 608/9). Einmal wird ein Jahr oder auch weniger (*532*. V, 350) und ein andermal neun Monate als Dauer angegeben (*445*. IV, 43).

Die Stellung oder Bewertung, welche der Altinder der Frau einräumte, ist in den Jâtaka's nicht leicht allgemeingültig zu kritisieren, weil gerade in dieser Hinsicht der Buddhismus in der Überarbeitung seine Abneigung gegen das weibliche Geschlecht durchsetzte. Immerhin haben einzelne Episoden ihre alte Eigenart bewahrt. Wenn beispielsweis eine Königstochter fünf Männer gleichzeitig heiratet, so liegt dieser Erzählung wohl zweifellos das alte Sagenmotiv von Draupadî und den fünf Paṇḍûsöhnen zugrund; sie werden ja auch so genannt (*536*. V, 458 ff.). Damit würde sich auch die Frage nach Atavismen des Matrimoniates und autochtonischen Ursprunges ergeben. Auch dieser Beleg ist nach buddhistischen Gesichtspunkten überarbeitet; wenn aber die Königstochter den Fünf nicht zur Gattin sondern zur „Dienerin" (so übersetzt Dutoit) übergeben wurde, so kann hierin eine arische Reaktion oder eine so bezweckte Tendenz liegen (*536*. V, 459). Die schwangere Frau erscheint regelmässig achtenswert. Ihr Anblick ist glückbringend (*452*. IV, 85), sie erhält wohnliche Bevorzugung (*546*. VI, 395); sogar den strengsten Strafvollzug hebt eine Schwangerschaft auf (*12*, I, 72). Im Bewustsein dieser vorteilhaften Einschätzung wird auch einmal eine Gravidität vorgetäuscht (*445*. IV, 43). Anderseits gilt Unfruchtbarkeit folgerichtig als Schande (*445*. IV, 42) und konnte zur Heimsendung, d. h. Scheidung führen (*465*. IV, 174).

Bei den Vorbereitungen zu einer Niederkunft sind die beiden

bekannten Verfahren in den Jâtaka's kenntlich. Entweder begab sich die Schwangere hierzu in das Haus ihrer Familie (*4.* I, 26; *536.* V, 476) oder der Ehemann errichtete die Gebärhütte (*472.* IV, 220; *513.* V, 22; *547.* VI, 609) [1]).

Einzelheiten der Geburt selbst werden nicht geschildert. Das dürfte nach der Sachlage an sich verständlich sein, zudem gilt die Geburt im buddhistischen Sinn als schmutzig (*378.* III, 267). Als hauptsächliches, jedenfalls einzig erwähntes, Hilfsmittel wird ein Tuch oder Netz angegeben, in welchem das Kind bei der Niederkunft aufgefangen wurde (*540.* VI, 101; *547.* VI, 612). Darnach kann mit einiger berechtigten Folgerung in den Jâtaka's nicht von einer Entbindung der Frau gesprochen werden, sondern von einem Werfen, d. h. einem selbstständigen Gebären ohne fremde Unterstützung, wie dies bei Primitiven nicht so selten ist. Von Regelwidrigkeiten der Schwangerschaft und der Niederkunft wird nur die Fehlgeburt genannt, etwa aus Schreck (*469.* IV, 213). Eine Frau versucht ferner Abtreibung ihrer Leibesfrucht, durch Kneten und Erhitzen ihres Leibes (*338.* III, 136). Doch gilt ein solches Unternehmen als verwerflich (*530.* V, 278). Bei der frühesten Kindspflege fällt die sehr häufige Erwähnung von Ammen auf (*262.* II, 370; *310.* III, 34; *510.* IV, 594; *525.* V, 184; *531.* V, 292; *536.* V, 464, 466; *540.* VI, 105; *546.* VI, 393; *547.* VI, 610). Fehler dieser weiblichen Hilfskräfte werden eingehend berücksichtigt, z. T. unter rationeller und nicht ganz unsachgemässer Kritik (*538.* VI, 4—9). Ferner ist die künstliche Milchentnahme, das Melken der Brüste der Ammen, bekannt (*363.* II, 374). Diese Massnahme kann bei den Viehzucht treibenden Stämmen nicht verwunderlich erscheinen. Es kann weiterhin mit einer gewissen Wahrscheinlichkeit nach den obigen Belegen angenommen werden, dass die Kinder sehr lange Zeit gestillt wurden. Und daraus kann der Glaube entstanden sein, dass die Brüste der Mutter nach langer Zeit bei Wiederkehr ihrer Kinder Milch gäben. Auch hierbei klingt ein Bezug zur Erfahrung aus der Viehzucht hinein (*547.* VI, 749).

Die vorgebrachten sexuellen Belange — an sich überwiegend ohne Krankheitsbezug — schliessen bereits Ansätze zu Heilbe-

1) Zur altindischen Geburtshilfe. Archiv. f. Gesch. d. Medizin, XX (1928), S. 235 ff.

strebungen ein. Aber zuvor ist schon darauf hingewiesen worden, dass der primitive Krankheitsbegriff in den Jâtaka's erweitert gefasst ist als Ungewöhliches, z. B. in den Ernährungsbedingungen. Reziprok wird daher das Heilmittel an und in den Kreis der Lebensmittel gezogen. Die zum Mönchsleben unbedingt erforderlichen Dinge bilden beliebte Spenden, die sogenannten „Hilfsmittel" oder „Gebrauchsgegenstände" (*140.* II, 52, 53; *171.* II, 73; *180.* II, 98; *316.* III, 59; *442.* IV, 17; *480.* IV, 282; *487.* IV, 362; *495.* IV, 447; *499.* IV, 485; *541,* VI, 159—164). Es werden ihrer acht aufgezählt: „Die drei Gewänder und die Schale. Das Schermesser nebst Nadel und Gürtel, Dazu der Seiher, diese acht Dinge Braucht ein der Andacht ergebener Mönch." (*408.* III, 410). Oft werden nur vier genannt (*73.* I, 308; *77.* I, 329; *91.* I, 381; *93.* I, 393; *251.* II, 314; *444.* IV, 33; *487.* IV, 360; *513.* V, 35). Unter diesen werden aber — bei einigen unwesentlichen Schwankungen der Einzelheiten (*171,* II, 73; *481.* IV, 292) — besonders Heilmittel, Arznei oder heilsame Getränke bezeichnet (*1.* I, 2; *213.* II, 196/7; *459.* IV, 135; *481.* IV, 292; *540.* VI, 97). Diese therapeutischen Hilfsmittel korrespondieren demnach mit denen der Nahrung, welche der Mönch in der Almosenschale, seinem Essnapf, erhielt. Einen ähnlichen Bezug zur Ernährung und Erhaltung des Wohlbefindens lag in der Verwendung von „Salz und Saurem" (*81.* I, 358/9; *99.* I, 416; *149.* I, 550; *175.* II, 83; *213.* II, 199; *235.* II, 264; *247.* II, 300; *251.* II, 312; *281.* II, 446; *282.* II, 465; *299.* II, 510; *313.* III, 44; *319.* III, 74; *323.* III, 90; *328.* III, 108; *337.* III, 134; *403.* III, 381; *426.* III, 529; *431.* III, 549; *443.* IV, 26; *444.* IV, 32; *537.* V, 506; *545.* VI, 317). Einsiedler strengster Askese scheinen sich des Salzens und Würzens überhaupt enthalten zu haben (*346.* III, 160/1; *406.* III, 397; *538.* VI, 29). Doch scheint dies nicht allgemein bräuchlich gewesen zu sein. Denn zur Regenzeit verlassen regelmässig die Waldsiedler ihre Blätterhütten, um des Salzes wegen Dörfer aufzusuchen (*10.* I, 59; *71.* I, 295; *180.* II, 99; *312.* III, 42; *346.* III, 159; *453.* IV, 87; *505.* IV, 538). In ähnlicher Weise kann der Knoblauch zu den Würzspeisen gerechnet werden (*136.* I, 506, 509). Diese Anführungen beziehen sich auf eine Unterstützung der Verdauung und des Stoffwechsels und lassen es verständlich erscheinen, wenn

Heilmassnahmen auf diesem Gebiet einen breiten Raum einnehmen. Bei schwächenden Erkrankungen verlangte schon der Kranke selbst nach Mitteln, von denen er sich Kräftigung versprach. Als solche wurden die sogenannten vier Süssigkeiten, Butter, Butterschmalz, Honig und Zuckersaft, angesehen (*41.* I, 184, *54.* I, 234). Diese nährhaltigen Beigaben zum Reisbrei werden geradezu als Heilmittel bei Ruhr bezeichnet (*536.* V, 479). Sie dienen auch als Vorbeugungmittel gegen Entkräftung (*441.* IV, 20), sowie als „Heilmittel" gegen Schmerzen nach Fasten (*421.* III, 489). Molken gelten als Heilnahrung gegen Gelbsucht (*186.* II, 119). Milch mit einer nicht näher bezeichneten Arznei gemischt diente zur Bekämpfung von Kältegefühl bei langem Baden (*127.* I, 485/6). Derartige Beispiele ausgesprochener diätetischer Behandlung mussten folgerichtig Drastika in geeigneten Fällen zeitigen: Brechmittel (*22.* I, 105; *54.* I, 234; *107.* I, 433; *336.* III, 221) oder Abführmittel (*315.* III, 56). Auch Blähungen wurden mit entsprechenden Massnahmen der Diät behandelt (*281.* II, 281; *292.* II, 493). Damit dürfte jedoch das gesicherte Material realer innerer Therapie abgeschlossen sein, wie es in den Jâtaka's ersichtlich ist. Es entspricht daraus einer Vorsicht oder Scheu, welches ein Volk primitiver Kultur zeigt, das noch nicht lang ein fremdes Land betreten hat, in vorliegendem Fall das Heildrogen-berühmte Indien. Nicht viel anders erscheinen die Massnahmen, welche dem Gebiet der äusseren Heilkunde angehören. Das Reiben der Glieder oder des Leibes — anfänglich wohl allein gegen Kälte und Schmerz — erweiterte sich gegen Krankheiten allgemein, vielleicht in einer Verbindung mit Manipulationen zur Beruhigung bei Erregungszuständen (*281.* II, 448; *411,* III, 428; *503.* IV, 525; *514,* V, 42; *526.* V, 204; *531.* V, 296; *534.* V, 379; *545.* VI, 324). Wohlriechende Wässer und Salben wurden selbstständig oder nach den Erfahrungen der Körperpflege zur Wundbehandlung verwandt (*193.* II, 138). Das Bestreben, Blutungen zu stillen, unterstützt wohl durch eine gelegentliche Beobachtung der Gerinnung, führte zur Umwicklung mit Tuchstücken (*313.* III, 48). Zu den häufigsten Verletzungen gehörte ohne Zweifel jene infolge Eindringens eines Fremdkörpers. Die Beschreibung der Entfernung eines Splitters aus dem Fusse eines Elefanten beweist eine rationelle und erfahrungsreiche Tech-

nik der entsprechenden chirurgischen Behandlung (*156*. II, 23) Eine gleiche Ausbildung weist die operative Behandlung Buddha's durch den berühmten Arzt Jîvaka auf (*503*. IV, 523; *533*. V, 356). In Verfolg dieser Entwicklung erscheint es möglich, dass verletzte Augen enukleiert worden sind. Dafür sprechen manche Einzelheiten bei der Herausnahme der Augen des Königs Sivi, obwohl das übrige Beiwerk phantastisch ist (*499*. IV, 489—493). Der Operateur ist hierbei der Arzt Sîvaka, welcher mit dem vorhergenannten Arzt identifiziert werden kann. Es wäre aber verfehlt, darauf allein eine vorgeschrittene Ausbildung operativer Technik in den Jâtaka's anzunehmen. Denn die häufige Formel: „Sehne mit Sehne, Fleisch mit Fleisch, Haut mit Haut" und die in älteste Zeiten zurückführende Heiltendenzen durch rohe Anpassung nach Durchtrennungen blutiger Art reden eine deutliche Sprache (*501*. IV, 507; *502*. IV, 519; *507*. V, 368; *519*. V, 392; *533*. V, 368; *534*. V, 392).

Wie schon zuvor berührt, ist Indien das Land der Heildrogen. Nach den Unterlagen in den Jâtaka's ist jedoch nicht der Eindruck zu gewinnen, dass volkstümlicher oder verbreiterter Gebrauch von diesen Landesprodukten gemacht wurde. Eher bestand noch eine gewisse Scheu vor Giftfrüchten auf Reisen, und sicherlich nicht grundlos (*1*. I, 12; *20*. I, 96; 54. I, 233/4). Dabei werden pflanzliche Gifte wenig spezifiziert gegenüber einem anscheinenden Sammelnamen Hâlâhala (*54*. I, 233; *55*. I, 237; *87*. I, 373; *91*. I, 382; *93*. I, 394; *148*. I, 545; *179*. II, 95; *331*. III, 117; *366*. III, 220; *459*. IV, 137; *537*. V, 507, 540)[1]. Mineralien mit möglichen therapeutischen Eigenschaften werden zuweilen aufgeführt, z. B. Arsenverbindungen (*536*. V, 454; *540*. VI, 105), ihre Herkunft aus Gebirgen betont, so dass ihre Kenntnis aus der Zeit des Durchzuges noch herrühren kann; aber es finden sich keine Anzeichen für Heilbehandlung. Von tierischen Giften herrscht das der Schlangen in den Erzählungen vor. Entsprechend der primitiven Fremdkörpertherapie, sog man es auch zuweilen aus der Bisswunde wieder heraus (*69*. I, 286/7; *389*. III, 320). Immerhin mögen Medikamente doch zahlreicher bekannt gewesen sein, als die Dürftigkeit derartiger Hinweise schliessen

1) Einige Verweise real-botanischer Art in: LAUFER, Sino-Iranica, 582.

lässt; eine apothekarische Aufbewahrung jedoch entstammt sicherlich spätester Zeit (406. III, 392/3). Die Pflanzendrogen wurden vor Benutzung häufig zerrieben (*546.* VI, 392/3). Im ganzen erscheint der medikamentöse Heilschatz auffällig wenig entwikkelt und verrät Unsicherheit in zielbewusster Verwendung. Der Mangel, Regelwidrigkeiten nach sinnfälligen Erfahrungen erklären zu können, und die resultierende Hilfslosigkeit führt regelmässig die Primitiven frühzeitig auf metaphysisches Gebiet. Es braucht daher bei den alten Indern nicht einmal nach einer Prädisposition gesucht werden. Höchstens kann angefügt werden, dass Rauschzustände diesen Weg erleichterten. Alkoholische Getränke waren gut bekannt (*47.* I, 206; *53.* I, 230/1; *81.* I, 356/9; *142.* I, 527; *313.* III, 45; *419.* III, 477; *459.* IV, 133; *546.* VI, 488; *547.* VI, 689); sie wurden durch Gährung aus Obstfrüchten (Myrobalanen) oder Zuckerrohrsaft hergestellt (*512.* V, 13—21; *466.* IV, 190). Eine Destillation ist nicht gesichert, wenn nicht die Bezeichnung weiss und klar dahin gedeutet werden soll (*81.* I, 357).

Der Entwicklung von Heilbestrebungen übersinnlicher Art entsprechen Beobachtungen, nach denen Heilkräutergaben mit Zaubersprüchen verbunden (*69.* I, 286/7) oder Heilmittel geweiht werden (*506.* IV, 552). In dieser Hinsicht ist auch die Anordnung Heilmittel, Kuhmist und Zauberkräuter bezeichnend (*543.* VI, 260). Schliesslich tritt das Heilkraut überhaupt in den Hintergrund und nur seine übernatürliche Kraft bleibt bestehen (*546.* VI, 392/3), so dass das metaphysische Element zur Arznei selbst wird (*467.* IV, 204). Die Form dieser Genese hat ohne Zweifel der Buddhismus beeinflusst, auch dort, wo seine Einwirkung nicht augenfällig nachweisbar ist, z. B. bei der Heilung von Aussatz durch Wahrheitsbekräftigung (*519.* V, 96, 98). Deutlicher erscheint eine offensichtliche Umformung, wenn die Heilung durch das Badewasser einer kürzlich geschwängerten Frau in eine solche durch den Speiserest aus einer Almosenschale korrigiert wird (*497,* IV, 460, 468). Das letztgenannte Heilmittel richtet sich gegen den Tod; dagegen werden auch Zaubersprüche gebraucht (*150.* I, 558). Gerade der Ernst des Todes und seine Abwehr zeigt, dass die Metaphysik nicht überwertig war und — wie überall — rationelle Massnahmen nebenherbestehend dulden musste. Bei Todesanschein untersuchte man die Wärme der Herz-

gegend (nicht den Herzschlag) und wandte bei günstigem Befund Besprengungen mit Wasser und Reiben der Herzgegend an. Die Begleitumstände, Schamgefühl der zuvor ohnmächtigen Frau, beweisen die gebräuchliche Tatsächlichkeit dieser Massnahmen (*547.* VI, 722). Im Anschluss sei nebenherbemerkt, dass Versuche zur Einbalsamierung von Toten vorgekommen sein mögen, Einlegen des Leichnams mit Öl und Salben in einen Sarg (207. II, 181 bis zum 7. Tage).

Das Ineinandergreifen übersinnlicher und zauberhafter Behandlung mit solcher nach rationellen und empirischen Methoden begründet, dass die Ausübenden beiden Kathegorieen der Heilkunde angehörten. Die Ausstattung der Götter und Heiligen mit Wunderkräften in den Jâtaka's bildet in Hinblick auf Zaubermedizin eine Grundlage für die optimale Leistungsfähigkeit. Zudem treten zahlreiche bekannte Yoga-Experimente in den Erzählungen auf (*71.* I, 296; *96.* I, 401/2; *234.* II, 262; *263.* II, 378; *377.* III, 259; *391.* III, 327; *459.* IV, 136; *489.* IV, 362, 271; *538.* VI, 14; *547.* VI, 707). Diese letzten dürften in spätester Zeit den Jâtaka's einverleibt worden sein, mit den Anfängen ihrer Entwicklung oder Vorläufern doch zur ältesten Zeit hinaufreichen. In diesem Sinn lässt sich der Bericht verwerten, dass ein Brahmane den Zauber gegen den Tod in Takṣaśilâ erlernt hatte (*150.* I, 558) — die Bedeutung dieser Stadt wird zum Schluss kritisiert — oder dass einem Asketen die Kenntnis von Zauber gegen Schlangengift nachgerühmt wird (*544.* VI, 241). Der Schlangenbiss dürfte zu den Leiden zählen, mit welchen die einwandernden Arier am frühesten in ihrer neuen Heimat Bekanntschaft machten. Daher können Schlangenbeschwörer mit angeblicher Giftkenntnis frühzeitig nach der ärztlichen Seite zu gerechnet werden (*249.* II, 306; *365.* III, 218); unter ihnen werden Ärzte namentlich genannt (*510.* IV, 600). Es bestehen auch Beziehungen zu den Brahmanen (*506.* IV, 553), welche durch ihre priesterlichen Eigenschaften entwicklungsgeschichtlich im Arztcharakter obenan stehen (*228.* II, 247). Die Abspaltung des ärztlichen Berufes aus der Kaste der Brahmanen geht ausserdem noch daraus hervor, dass die Ärzte noch ausdrücklich dieser Kaste zugezählt werden (*495.* IV, 439; *543.* VI, 240). In weiterer Ausbildung fachlicher Separation treten demnach als Träger der

Heilkunst Ärztefamilien auf (*346.* III, 158—160; *540.* VI, 106). Die Ausübung des Berufes wird zum Gewerbe (*367.* III, 222, 224; *444.* IV, 37), gegen welches sich die buddhistischen Klosterregeln wenden müssen (*179.* II, 94/5). Auch an Schatten seiten des Berufes fehlte es nicht, dem Kurpfuschertum (*438.* III, 600). Wie bereits aufgezeigt, treten einzelne Ärzte namentlich hervor, so Jîvaka (*4.* I, 25, 29/32; *150.* I, 555; 503. IV, 523; *530.* V, 267; *533.* V, 356), Sîvaka (499. IV, 489), Dhammantarî (Dhanvantari), Vetaranî (Vaitaraṇa?) und Bhoja (510. IV, 600). Vielleicht kann auch hier Piṇḍola Bharadvâja angegliedert werden, obwohl keine ärztlichen Eigenschaften berichtet werden, sondern lediglich Zauberkunststücke (*483.* IV, 316; *497.* IV, 455). Zwischen derartigen Techniken in der Art von Sinnestäuschungen und heiligem Zauber besteht wenigstens in den volkstümlichen Anschauungen Indiens nicht der Gegensatz, welcher in europäischer neuzeitlicher Kultur vorherrscht (*546.* VI, 573). Somit war dem „Geisterarzt" und seinen Zauberkünsten Spielraum geboten (*432.* III, 568). Es wäre aber verkehrt, darauf hin rationell-inkonsequente Methoden ausschliesslich in den Vordergrund zu stellen. Exakte Untersuchung bzgl. Überlegung und darnach Festlegung des Heilplanes gilt durchaus als Norm (*467.* IV, 202), und die Gesundheit als höchster Reichtum wird sogar vom Buddhismus zuweilen in realer Weise eingeschätzt (84. I, 365/6).

Neben den Ärzten für Menschen werden solche für Elefanten aufgeführt (*140.* I, 521; *404.* III, 385), entsprechend dem Wert dieser Tiere sogar im Sinne des Leibarztes (*547.* VI, 617, 652); ebenso für Pferde (*184.* II, 114). Von Hilfspersonal waren Krankenwärter bekannt (*301.* III, 2; *315.* III, 56; *489.* IV, 379) und als selbstständige, wenig geachtete Berufe Barbiere und Bader (77. I, 331; *152.* II, 6/7).

Wenn die vorstehenden Anreihungen einzelner medizinischer Bezüge der Jâtaka's überblickt werden, so erscheint ihre Form durchweg primitiv. An sich neigt die volkstümliche Medizin wenig zu einer Entfaltung. Tritt diese ein, so erfolgt sie regelmässig als Ausdruck allgemeiner Kultur und besonders medizinischer Fachwissenschaft. Die imponierenden Momente der letzten Disziplin werden wiedergespiegelt, sobald sie im Verlauf der Zeit volkstümlich

geworden sind. Die Ausbeute solcher Reflexe in den Jâtaka's ist jedoch so gering, dass kaum ein höherer Grad fachwissenschaftlicher Entwicklung angenommen werden kann. Ein solcher, wie sie die Suśruta-Saṃhitâ etwa darbietet, erscheint in den Zeiten ausgeschlossen, welche ungefähr den Jâtaka's korrespondieren. Damit kann aber nach den Sachverhalt nur eine Relativität der Zeitfolge umschrieben werden.

Anderseits betreffen gerade die volksmedizinischen Belange praktische Verhältnisse; ungeschadet der zeitlichen Bewertung alten Sagenmaterials, müssen sie in der Hauptsache in eine Zeit mehr oder weniger lang nach Buddha's Tod gesetzt werden, weil sie sonst leblos in der Luft ständen. In ähnlichem Sinn ist hier und da zuvor hingewiesen worden, dass sich Tatsachen der täglichen Erfahrung frisch erhalten haben, welche zwanglos und sachlich als solche erscheinen, wie sie bei der Einwanderung der Arier nach Indien gemacht wurden. Derartige Beobachtungen widersprechen auf medizinischem Gebiet weitverbreiteten Annahmen, die Einwanderung hätte viele Jahrtausende vor Chr. Geb. stattgefunden [1]). Die mehrfache Erwähnung von Daddara liesse sich gleichfalls nach der Richtung verwerten, nach welcher sich ein Durch- oder Vorbeizug mit seinen Gefahren und Auffälligkeiten frisch in Erinnerung erhalten hatte (*152.* II, 10; *172.* II, 75, 77; *304.* III, 17/8; *422.* III, 509). Auch die Handelsstrassen wiesen zentrisch nach dem Nordwesten (*406.* III, 394; *408.* III, 411; *432.* III, 555). Ferner begründet die Bewertung unter den Brahmanenfamilien als solche des Nordens, dass in den hier in Betracht kommenden Zeiten der Kulturmittelpunkt in diese Richtung verlegt wurde oder kurz zuvor dort angenommen wurde (*10.* I, 58; *119.* I, 455; *144.* I, 533; *179.* II, 95; *294.* II, 500; *377.* III, 256. *528.* V, 227; *539.* VI, 45). Derartige Fingerzeige der Quellen deuten mehr oder weniger in das Mündungsgebiet der Kabulpässe; und hier käme vorallem die Haupstadt Takṣaśilâ in Betracht.

Wird von einem mehr indifferenten Verweis abgesehen (*28.*

1) Z. B. HAUER, Die Arier (in KERN, Das Licht des Ostens, S. 12): „die Einwanderung der Inder darf auf keinen Fall später als um das Jahr 4000 vor Christus angesetzt werden." Es finden sich in der Literatur auch noch höhere Daten.

I, 123; *61.* I, 252), so stellt sich die Sachlage nach einem Belegmaterial von etwa hundertmaliger Anführung folgendermassen dar: Takṣaśilâ wird aus östlichen Ländern, überwiegend von Benares (Kâśî), zum Studium der Wissenschaften aufgesucht und die Kenntnisse werden darnach zurückgetragen. (*50.* I, 216; *55.* I, 235; *61.* I, 252; *71.* I, 296; *80.* I, 351; *97.* I, 410; *99.* I, 415; *100.* I, 419; *117.* I, 449; *123.* I, 470; *130.* I, 492; *132.* I, 500; *149.* I, 550; *150.* I, 557; *151.* II, 2; *160.* II, 45; *165.* II, 61; *173.* II, 78; *175.* II, 83; *180.* II, 98; *181.* II, 100; *185.* II, 116; *200.* II, 161; *211.* II, 191; *214.* II, 202; *222.* II, 231; *251.* II, 312; *252.* II, 319; *259.* II, 360; *260.* II, 364; *262.* II, 369; *269.* II, 397; *273.* II, 406; *276.* II, 414; *281.* II, 446; *282.* II, 465; *289.* II, 486; *310.* III, 34; *313.* III, 44; *319.* III, 74; *323.* III, 90; *328.* III, 106; *336.* III, 129; *337.* III, 133; *338.* III, 137; *346.* III, 159; *348.* III, 164; *349.* III, 166; *353.* III, 174; *355.* III, 185; *356.* III, 188; *363.* III, 214; *373.* III, 236; *374.* III, 240; *375.* III, 252; *377.* III, 258; *378.* III, 261; *380.* III, 271; *392.* III, 332; *401.* III, 263; *402.* III, 369; *403.* III, 380; *411.* III, 427; *413.* III, 435/6; *414.* III, 440; *415.* III, 445; *416.* III, 451; *418.* III, 468; *423.* III, 511; *431.* III, 549; *440.* IV, 8; *443.* IV, 25; *445.* IV, 44; *447.* IV, 60; *453.* IV, 87; *456.* IV, 115; *467.* IV, 201; *468.* IV, 206; *474.* IV, 236; *478.* IV, 266; *480.* IV, 282; *487.* IV, 361; *488.* IV, 368; *489.* IV, 380/1; *498.* IV, 475; *499.* IV, 486; *506.* IV, 552; *522.* V, 129; *524.* V, 164; *525.* V, 178; *527.* V, 210; *528.* V, 227; *529.* V, 251; *530.* V, 269, *536.* V, 458; *537.* V, 546. VI, 427)[1]. Diese Bedeutung von Takṣaśilâ als wissenschaftliche Hochschule wird jedoch ausschliesslich nur in den eigentlichen Erzählungen aufgeführt, niemals in den Rahmenmaterial der Jâtaka's. Daraus muss geschlossen werden, dass zur Zeit der Entstehung (nicht: Redaktion!) der Rahmenerzählungen — und dieser Zeitraum kommt hier in Betracht — die gekenntzeichnete Wichtigkeit von Takṣaśilâ vielleicht der Vergangenheit angehört haben kann (nicht muss!), dass aber jedenfalls bei der ungewöhnlichen

---

1) Nur an drei Stellen wird von kriegerischen Unternehmungen gesprochen, dass Takṣaśilâ von Benares aus erobert werden soll (*96.* I, 403/6; *229.* II, 249; *230.* II, 251). Einmal wird ein Studium in Benares erwähnt (*305.* III, 20), hier ist aber eine Verwechslung wohl annehmbar.

Häufigkeit der Belege ihre Berühmtheit noch allbekannt war, keinesfalls viele Jahrhunderte zurückversetzt werden kann. Es ist nicht zu bezweifeln, dass bei diesem wissenschaftlichen Transport medizinische Belange in grösserem Umfang übertragen wurden, als es nach den volkstümlichen Wiedergaben den Anschein hat. In dieser Hinsicht ist es sehr verlockend, einen Einfluss von Griechenmedizin durch Gandhâra anzunehmen. Die Möglichkeit kann sicherlich nicht für die Verhältnisse der Jâtaka's geleugnet werden, ein direkter Nachweis ist aber nicht zu erbringen, und auch nicht zu erwarten. Denn neue Formen der medizinischen Wissenschaft, welche zudem indischen Anschauungen gegenüber ungewohnt waren, mussten zwangsläufig bei volksmedizinischen Vorstellungen in die Wunderheilkunde einlaufen oder doch soweit abgewandelt werden, dass eine präzise Wertung ihrer Herkunft nicht mehr gesichert ist.

---

# LA PÉRITOMIE

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO
de Paris.

---

## Première partie :

## Essai sur l'institution de la circoncision rituelle.

### Chapitre IV.

### Du but de la circoncision religieuse.

#### Article IV.

#### Institution prophylactique.

Dans les pages qui vont suivre, nous allons passer en revue les opinions de ceux qui veulent voir dans la péritomie une institution utilitaire, qui, selon les uns, devait obvier à une anomalie physiologique, et qui, selon les autres, constituait purement une mesure hygiénique.

§ 1. *Nécessité physiologique.*

I. — Pour beaucoup d'auteurs, la circoncision a été introduite dans le but de remédier à une malformation congénitale du membre viril. Ainsi, c'est là l'opinion formelle de de Paw: «Partout, dit-il, où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du golfe Persique, sur les

rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, etc., on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce» [1]. Et c'est là aussi l'opinion de Niebuhr, selon Michaelis: «D'après Niebuhr, dit ce dernier auteur, la circoncision est utile à cause de la longueur et de l'étroitesse du prépuce» [2]. C'est là aussi, semble-t-il, l'avis de M. Eichhorn [3]. C'est là encore la conviction de M. Virey: «L'on prétend, dit-il, que la plupart des Orientaux auraient le prépuce naturellement trop long, et fort gênant dans l'union sexuelle, s'ils n'avaient pas la précaution de le retrancher, car la chaleur dilate toutes les parties du corps» [4]. Et c'est là encore l'opinion de M. Thevenot [5], et aussi l'avis de M. Bergson [6], ainsi que celui de M. Ploss [7]. C'est là encore l'opinion de Renan: «A l'origine, dit-il, cet usage n'eut ni la généralité, ni la signification religieuse qu'on lui donna plus tard. C'était une opération que beaucoup de tribus pratiquaient, et qui avait sa raison physiologique. Sans cette opération, certaines races de l'Orient seraient condamnées à une demi-puissance et à de fâcheuses impuretés» [8]. Enfin, c'est là encore l'opinion de M. Osiander [9], celle de M. Bauer [10] et aussi, paraît-il, celle de M. Kaufmann [11].

II. — D'autre part, selon de nombreux auteurs, cette doctrine du «besoin physique» se complète encore de la manière suivante: L'introduction de la circoncision n'avait pas seulement pour but la suppression d'un prépuce malconformé, qui, comme nous le verrons ailleurs, peut causer une foule d'inconvénients, mais encore, et surtout, cette opération avait en vue la fécondité même de chaque individu, car l'ablation d'un prépuce malconformé, c'est-à-dire l'obstacle fréquent de toute fécondité, pouvait assurer une reproduction particulièrement certaine.

1) De Paw, Recherches philosophiques sur les Américains, Berlin 1769, t. II, p. 121.
2) Michaelis, op. cit., t. IV, p. 37.
3) Eichhorn, in Annales de Philosophie chrétienne; Vanier, op. cit., p. 98.
4) Virey, op. cit., t. I, p. 263.
5) Thevenot, Relation d'un voyage au Levant, chap. XXXII, p. 79.
6) Dr. Bergson, op. cit., p. 57. 7) Dr. Ploss, op. cit., vol. I, p. 368.
8) Renan, Histoire du peuple d'Israël, Paris 1887, t. I, p. 124.
9) Osiander, Denkwürdigkeiten für Heilkunde, Göttingen, 1795, Bd. II, p. 1.
10) Bauer, op. cit., t. I, p. 64.
11) Kaufmann, Art. circ. in The Jewish Encyclopedia, vol. IV, p. 92.

III. — Ainsi, déjà Philon avait admis la fécondité parmi les raisons qui avaient amené l'institution de la péritomie rituelle: «.... quarta porro causa summe necessaria, est cura fœcunditatis et numerosæ sabolis, aïunt enim ita semen recta ejaculari integrum nec diffluens per sinus preputii: et ideo circumcisas gentes facunditate pollere, esseque populossimas» [1]). Et c'est là aussi l'opinion de Bauer [2]). C'est là encore le sentiment de Virey: «On a dit encore, affirme-t-il, que l'allongement du prépuce pouvait s'opposait à la libre sortie de la liqueur séminale dans le devoir conjugal, et c'est à la circoncision qu'on a attribué la fécondité des Juifs et des autres peuples circoncis» [3]). Et, selon Vanier, cette opinion est également partagée par l'Abbé Guénée [4]). C'est aussi d'ailleurs, d'après Osmond de Beauvoir Priaulx, l'opinion de M. Eichhorn [5]). C'est aussi, semble-t-il, l'avis de Hitzig [6]). Et, enfin, c'est là encore l'opinion formelle de M. Ploss [7]),

IV. — Par conséquent, et en dernière analyse, la nouvelle doctrine peut se résumer ainsi: Abraham, après avoir été stérile à cause d'un vice de conformation préputiale et après avoir retrouvé la fécondité par la péritomie, avait tenu à recommander l'usage de cette opération bienfaisante à tous ces descendants.

V. — Mais, s'il est certain que des raisons purement médicales [8]),

---

1) Philonis, De circumcisione. Ed. Turnèbe, Paris 1640, p. 811.

2) Bauer, op. cit., t. I, p. 63.

3) Virey, Histoire naturelle du genre humain, Paris 1824, t. I, p. 264.

4) Vanier, op. cit., p. 99.

5) Osmond de Beauvoir Priaulx, op. cit., p. 368.

6) Hitzig, Geschichte des Volkes Israël, Leipzig 1869, t. I, p. 86.

7) Ploss, op. cit., t. I, p. 346.

8) Ce qui permet de l'affirmer, c'est l'étymologie même du mot: «*arlah*», ou prépuce, qui signifie *étroitesse* ou même *obturation* (V. Buxtorf, Lexicon, p. 829), c'est-à-dire phimosis congénital.

C'est de là que vient l'expression métaphorique de: «*oreille incirconcise*», c'est-à-dire bouchée (Jérémie VI, 10), ou encore celle de: «*incirconcis de lèvres*» (Exode, VI, 12 et 30), c'est-à-dire bègue (Voir Abbé Trochain, La sainte bible, Introduction générale, p. 733).

C'est sûrement aussi l'étroitesse du prépuce qui était la cause que, chez certains peuples de l'antiquité, on soumettait les fiancés à l'opération de la circoncision, et que de là leur est venu le nom de «*hathan damim*» ou fiancé de sang (Voir Pogorelski, op. cit., p. 25).

D'ailleurs, déjà dans l'antiquité, on connaissait des cas morbides qui obligeaient de se soumettre à la circoncision (Voir Genesis rabba, section XLVI, p. 97).

malgré l'opinion contraire de Voltaire [1]), de Stade [2]) etc., n'avaient pas été étrangères à l'établissement de la circoncision rituelle, et, d'autre part, s'il est également certain, selon la remarque judicieuse de Pogorelski [3]), que l' «impotentia generandi», par suite de phimosis congénital, était connue dès la plus haute antiquité, il n'en est pas moins certain que cette théorie, bien que très séduisante par sa simplicité, ne peut nullement s'imposer à l'esprit après un plus mûr examen.

VI. — Et, d'abord, non seulement cette théorie ne repose sur aucun fondement sérieux, mais encore elle contredit, de propos délibéré, la chronologie des événements bibliques. En effet, des deux choses l'une: ou bien Abraham était réellement atteint de phimosis congénital et ce fut lui qui était infécond, ou bien il n'était nullement pourvu d'un pareil vice de conformation et ce fut, surtout, son épouse Sarah qui était stérile. Or, si la première hypothèse était la vraie, comme le veulent les partisans de cette doctrine, Abraham aurait dû avoir recours à la circoncision avant la naissance même d'Ismaël, c'est-à-dire avant sa conception, et non pas treize ans après sa naissance [4]).

VII. — Cette seule constatation chronologique suffit déjà, ce nous semble, à ébranler fortement, sinon à ruiner complètement, la thèse de la circoncision par «nécessité physique». Mais ce n'est pas encore tout. Car, de même que cette théorie contredit violemment la chronologie biblique, de même elle heurte de front la science anthropologique. Et, de fait, l'anatomie humaine nous fait bien connaître l'existence sporadique de phimosis congénital, mais l'anthropologie ne nous enseigne nullement que ce vice de conformation est propre à toute une *catégorie* du genre humain [5]).

---

1) Voltaire, Essai sur les mœurs, Paris 1817, p. 81—89.

2) Stade, op. cit., vol. 1, p. 423.

3) Pogorelski, La Syphilis dans la Bible, St Petersbourg 1900, p. 18.

4) Genèse, XVII, 25 et 26.

5) Certes, Ploss (op. cit., t. I, p. 365) suppose bien que, chez les Africains, e prépuce est habituellement très long et Thevenot (op. cit., cap. XXXII, p. 79) affirme cette existence chez les Arabes, en ces termes: «Quia pueris præputium apud eos multo longius est quam apud nos, quod in re venera multum nocit...». Et, de son côté, de Paw (op. cit., t. II, p. 123) non seulement admet l'existence constante de cette anomalie, mais encore il cherche à l'expliquer de la façon suivante: «L'ex-

Or, s'il en est ainsi, pourquoi supposer que les anciens Hébreux avaient une disposition anatomique particulière dans la sphère génitale?

VIII. — Et non seulement il n'y a aucune raison de faire une pareille supposition, mais encore il est certain que, dans la haute antiquité comme de nos jours, le climat chaud n'avait exercé aucune influence sur la production de vices de conformation dans la sphère génitale. Nous n'en voulons pour preuve que l'exemple des Philistins. En effet, ceux-ci, bien que soumis aux mêmes conditions climatériques que les Hébreux des époques bibliques, n'avaient cependant pas éprouvé la nécessité physique de se soumettre à l'ablation du prépuce.

IX. — Mais il y a encore plus. Nous avons déjà montré plus haut que bien d'autres peuples, qui vivaient dans le voisinage intime des Hébreux, ne pratiquaient pas la circoncision dans la haute antiquité. Or, la plupart de toutes ces peuplades étaient de race hébraïque!

X. — Aussi bien, si l'on ne veut pas se contenter d'une simple supposition, que rien n'autorise à accueillir, il faut bien renoncer à l'idée que l'institution de la circoncision avait pour but de parer à un vice de conformation préputiale chez les anciens Hébreux. Et il est d'autant plus nécessaire de renoncer à cette idée que la Genèse nous apprend qu'Abraham avait fait exécuter

---

crescense de cette membrane dans les climats chauds, dit-il, ne doit plus surprendre que le goître de Tirolois dans les climats tempérés».

Mais d'abord, il n'y a aucune analogie à établir entre un processus pathologique et une anomalie anatomique, car l'endémicité du goître, dans certaines contrées, tient uniquement à la composition des eaux de boisson, et non pas au climat. Et puis, l'affirmation des auteurs précités est contredite par l'anthropologie moderne. D'ailleurs, s'il en était ainsi, toutes les peuplades de l'Afrique et de l'Arabie auraient pratiqué la péritomie à cause de cette nécessité physique. Or, il n'en est rien, comme Niebuhr (Description de l'Arabie, Paris 1779, t. I, p. 109) en a déjà fait la remarque en ces termes: «Mais, qu'elle soit nécessaire à la santé dans les pays chauds, dit-il, cela ne me paraît pas prouvé; car les Pârsis, c'est-à-dire les disciples de Zoroastre, qu'on appelle aussi Guèbres, ou les adorateurs du feu, les payens des Indes, et quelques nations Caffres en Afrique, qui vivent tous dans des climats aussi chaudes que les Mahométans de l'Arabie, ne se circoncisent point, et se portent aussi bien que les Juifs, les Mahométans et quelques nations Caffres qui se font circoncire».

cette même opération [1]) sur tous ses esclaves, même sur ceux qui appartenaient à une «*race étrangère*» [2]).

XI. — D'autre part, s'il est certain que la persistance du prépuce peut, dans certains cas du moins, constituer un obstacle à la fécondité et devenir même une cause de stérilité permanente, comme nous le verrons ailleurs, il n'en est pas moins vrai que ces cas forment une petite minorité. En tout cas, rien ne permet de dire qu'un peuple circoncis est, dans son ensemble, plus prolifique que tout autre qui ne pratique pas cette coutume, car il n'est nullement démontré historiquement, comme le remarque Michaelis avec beaucoup de raison [3]), que les circoncis sont plus féconds que les incirconcis. Par conséquent, il est illogique de penser que le fondateur de la circoncision rituelle avait pu avoir en vue un but aussi illusoire que celui de la fécondité.

### § 2. *Mésure hygiénique.*

I. On sait que Hérodote, en parlant de la circoncision des Egyptiens, en avait attribué la cause à la propreté: «Τὰ *αἰδοῖα περιταμνονται καθαριοτητος εἵνεκεν, προτιμεοντες καθαροι εἶναι ἤ εὐπρεπέςτεροι*» [4]): «Ils se circoncisent par principe de propreté, parce-

---

1) Certes, il demeure bien entendu que nous ne voulons pas soutenir que, dans a haute antiquité, il n'existait pas de vice de conformation dans la sphère génitale, que ce vice de conformation fût dû à un phimosis congénital ou à toute autre anomalie. Loin de nous une pensée aussi téméraire! Bien au contraire. nous sommes convaincu que, de même que de nos jours, des anomalies anatomiques, dans la région génitale, se rencontraient assez fréquemment chez les anciens Hébreux et aussi, sûrement, chez bien d'autres peuples antiques. Nous en citons d'ailleurs plus loin des preuves aussi nombreuses qu'irréfutables. Mais ce que nous ne pouvons pas admettre, c'est l'existence universelle, chez les anciens Hébreux, d'une anomalie anatomique, à savoir: le phimosis congénital, au point d'avoir pu nécessiter une mesure sanitaire générale.

D'autre part, on n'édicte pas une obligation aussi pénible, pour ne pas dire plus, que celle de la péritomie, dans l'unique intention d'obvier à des difficultés possibles, mais non universelles, comme celles qui peuvent résulter de ce vice de conformation dans les cas sporadiques. Non, une institution aussi impérieuse que la péritomie rituelle doit avoir, sinon un but plus salutaire, du moins une cause autre, ment universelle. C'est là aussi, d'ailleurs, la conclusion de Michaelis (op. cit., t. IV, p. 37); ainsi que celle de M. Bergmann (op. cit., p. 334).

2) Genèse, XVII, 27.

3) Michaëlis, op. cit., t. IV, p. 36.

4) Herodoti, Hist. lib. II, cap. XXXV.I, 2.

qu'ils en font plus de cas que de la beauté». Et Philon n'avait pas hésité à attribuer la même cause hygiénique à la circoncision rituelle des Hébreux: «... alteram, dit-il, ut totum corpus sit purius, nec impediat officia sacerdotalis ordinis: quamobrem etiam radunt corpora Aegyptii sacrifici, ne quid sordium vel sub pilis vel sub preputiis hæreat, quod possit obesse puritati sacris debitæ» [1]). C'est aussi, en quelque sorte, l'opinion de Josèphe [2]), de Saada [3]), de Maïmonide [4]) et d'Arama [5]). Et cette même opinion est aussi partagée par Marscham, car il se sert également de l'analogie invoquée par Philon: «Lavandi, circumcidendi, radandi eadem est causa, dit-il, ne sordibus polluantur» [6]). C'est encore l'opinion de Niebuhr: «Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que, dans les pays chauds, elle sert beaucoup à ceux qui ne se lavent pas avec soin. Le médecin anglais à Haleb m'assura que, dans les pays chauds, il s'amasse plus d'humidité sous le gland que dans les pays froids» [7]). C'est aussi, semble-t-il, l'opinion de Larrey: «La première opération, dit-il, existe de temps immémorial chez les Orientaux et chez plusieurs peuples insulaires de l'Ocean Indien; elle a été sans doute établie comme un objet de propreté et pour établir une plus grande virilité» [8]). Cette même opinion est encore partagée par Gesenius: «... preputium enim ab Orientalibus munditici causa adimitur» [9]). C'est encore cette même thèse qui est soutenue par M. Lévy: «Il est possible, dit-il, que le législateur du désert d'Horeb et du Sinaï ait attaché à l'institution du dogme chirurgical dont il s'agit une intention de préservation hygiénique: sous les rayons d'un soleil brûlant, exposés à ce vent du désert qui dessèche et dépose sur tous les objets un sable fin et pénétrant, mal protégés par l'am-

1) Philonis, De circumcisione, Ed. Turnèbe, Lutèce 1840, p. 210.

2) Josephi, Antique, lib. III, cap. VIII.

3) Saada, Emounoth ve'Deoth, cap. III, 10

4) Maïmonide, Guide des Egarés, t. III, cap. XLIX.

5) Arama, Akedath Itzhak, sur Genesis, cap. XVIII, p. 155.

6) Marscham, Sir John. Chronicus Canon Aegyptiacus, Ebraicus, Græcus, etc., London 1672, p. 208.

7) Niebuhr, op. cit., p. 110.

8) Larrey, Relation hist. et chirurg. de l'expéd. de l'armée de l'Orient en Eg. et en Syrie, Paris 1803, p. 414.

9) Gesenius, Thesaurus linguæ hebreæ et chaldeæ t. II, p. 1070.

pleur flottante des vêtements antiques, contre les causes extérieures de saleté, errant dans les contrées où l'eau manque souvent, les tribus nomades que conduisait Moïse ne pouvaient être soumises aux règles de salubrité qui sont l'un des avantages les plus précieux et les moins sentis de notre moderne civilisation» [1]). Et cette même thèse, quoique d'une façon moins explicite, est aussi admise par Saint-Germain: «Il est certain, dit-il, que la plupart de ces peuples, en pratiquant la circoncision, n'ont en vue, comme au début les Hébreux, qu'une mesure d'hygiène et de propreté» [2]). C'est aussi, semble-t-il, l'opinion de Tuch [3]). C'est encore l'avis de Barjavel: «Les insulaires de la mer du Sud, notamment les Otahidiens, dit-il, ne se fendent le prépuce que par des motifs de propreté» [4]). Enfin, c'est aussi l'opinion de Castellain [5]) et l'avis de Pogorelski [6]) et de Kaufmann [7]).

II. — Naturellement, car cela va sans dire, les auteurs qui attribuent à l'établissement de la circoncision un motif de propreté hygiénique, ne veulent pas dire par là que le législateur, en instituant la péritomie rituelle, voulait uniquement assurer, par cette mesure, la propreté d'une minime portion du corps de chaque individu. Non! Ces auteurs, à n'en pas douter, veulent faire entendre par là que, grâce à la propreté obtenue par la circoncision, chaque individu se mettait ainsi à l'abri des bien des malaises, et même des maladies que la malpropreté habituelle de la région aurait sûrement pu entraîner. C'est d'ailleurs dans ce sens entendu que les Egyptiens eux-mêmes, ainsi que Bauer le remarque avec beaucoup de raison [8]), entendaient sûrement la cause de propreté dont parle Hérodote. C'est aussi ce sens entendu, c'est-à-dire le sens d'une mesure hygiénique, que les Mahométans attribuent à la pratique de la péritomie: «Chez les

---

1) M. Levy, in Archives Israélites, Paris 1843, p. 384.

2) De Saint-Germain, ni Nouveau Dict. de méd. et de chirurgie, Paris 1867, art.: circonc., p. 636.

3) Tuch, op. cit., chap. XVII, p. 344.

4) Barjavel, De la circoncision, etc. Paris 1844, p. 21.

5) Castellain, La circoncision est-elle utile? Paris 1882, p. 10.

6) Pogorelski, op. cit., p. 11.

7) Kaufmann, loc. cit., in The jewish Encyclopedia, vol. IV, p. 93.

8) Bauer, op. cit., t. I, p. 59.

Musulmans, dit le Dr. Joly, la circoncision est considérée comme une purification ou question d'hygiène [1]). C'est ce que le Dr, Hamdy a déjà affirmé en ces termes: «L'institution de la circoncision, dit-il, n'est donc autre chose qu'une mesure hygiénique imposée par le législateur, qui, pour la faire adopter plus sévèrement, a fait intervenir la religion» [2]).

D'autre part, c'est aussi dans ce sens très étendu que Philon aussi avait compris la cause de propreté, puisque, comme première raison de la circoncision, il a justement invoqué la prophylaxie contre la maladie du «*carbonculum*» du gland: «Unam, ut caveatur morbus curatu difficilis, quem vocant carbonculum [3]), opinor sic appelatum, quod urat inflammatione, quæ præputiatis facilius innoscitur» [4]). C'est encore dans ce sens étendu que Salvador cherche à expliquer la raison de la circoncision chez les Hébreux: «Il n'est pas étonnant, dit-il, que dans les climats très chauds, et avec une disposition à des maladies cutanées redoutables, cet usage destiné à faciliter une évaporation nécessaire et à éteindre une irritabilité trop vive n'eût rien de désavantageux» [5]). C'est encore le sentiment de Virey: «Un autre motif, dit-il, a pu introduire cette coutume; la propreté, si nécessaire dans les climats chauds, exige qu'on ne laisse point amasser autour de la base du gland cette sécrétion blanche et caséeuse que les glandes y versent continuellement, surtout lorsque la chaleur augmente leur activité. En effet, cette négligence, chez les Européens qui voyagent en Orient, leur cause souvent des inflammations et des excoriations douloureuses dans cette partie, à cause de l'acreté de cette matière; au lieu que les Orientaux

1) Joly, Histoire de la circoncision, Paris 1895, p. 66.

2) Dr. Aïssa Hamdy, De la circoncision, Montpellier 1873, p. 140.

3) D'après F. Buisson (in Dictionnaire encyclopédique de sciences médicales, Paris 1875, art. circoncision, p. 324), la balano-posthite ou fausse gonorrhée aboutit parfois, en Orient, à ce que les anciens appelaient le charbon de la verge, c'est-à-dire à une espèce de gangrène spontanée qui débute par le prépuce et qui est susceptible d'entraîner la mort. Et, de fait, Hérodote (Hist. lib., II, cap. XI) signale, en Orient, la mort rapide par gangrène du prépuce. Au surplus, on sait qu'Apion, qui a tant critiqué la coutume de la circoncision, est justement mort des suites du charbon du prépuce (V. Josephi, Contra Apionem, lib. II, 13).

4) Philonis, De circumcisione, p. 810.

5) J. Salvador, Histoire des institutions de Moïse, Paris 1862, t. II, p. 253.

circoncis n'y sont nullement exposés»[1]). C'est aussi l'opinion de de Paw[2]). C'est encore l'opinion de Barjavel: «Elle s'est maintenue avec trop de constance dans les vastes contrées de l'Asie et de l'Afrique, dit-il, pour ne pas avoir été fondé tout d'abord sur la volonté bien arrêtée de prévenir ou de faire cesser un état habituel ou presque général de maladie, tel que la fausse gonorrhée, gonorrhæa balani, seu spuria ...»[3]). Enfin, c'est encore l'opinion de F. Buisson[4]), et aussi l'avis de Saint-Germain[5]).

III. — Telle est, en vérité, la cause, à la fois multiple et variée, que les partisans d'une «institution hygiénique», attribuent à l'établissement de la circoncision rituelle. Et, certes, malgré l'opinion contraire de M. Ewald[6]), Ploss[7]), Bergmann[8]) et de Friedenwald[9]), il n'y a rien, en principe du moins, qui puisse s'opposer à une semblable manière de voir.

IV. — D'abord, le législateur hébreu a édicté bien d'autres lois où le but hygiénique est de toute évidence[10]). Puis, du

---

1) Virey, op. cit., t. I, p. 264.

2) De Paw, op. cit., t. II, p. 120.

3) Barjavel, De la circoncision et du baptême au point de vue de la santé publique, Paris 1844, p. 11.

4) F. Buisson, in Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Paris 1875, p. 324.

5) De Saint-Germain, in Dictionnaire de méd. et de chirurgie, Paris 1867, p. 636.

6) Ewald, op. cit., t. II, p. II, p. 98.

7) Ploss, op. cit., t. I, p. 345.

8) Bergmann, op. cit., p. 334.

9) Friedenwald, Artirec in The jewish Encyclopedia, vol. IV, p. 98.

10) Nous n'en voulons pour preuves que ces deux exemples. Ainsi, Moïse, lors de la victoire des Hébreux sur les Madianites, impose aux combattants qui allaient revenir au camp, l'obligation suivante (Nombres, XXXI, 20—23): «Vous purifierez aussi tout le butin, les vêtements, les vaisseaux, et tout ce qui peut être à quelque usage, qu'il soit fait de peau, de poil de chèvre ou de bois. Le grand-prêtre Eléazar parla aussi de cette manière aux gens de l'armée qui avaient combattu. Voici ce qu'ordonne la loi que le Seigneur a donnée à Moïse. Que l'or, l'argent, l'airain, le fer, le plomb et l'étain. et tout ce qui peut passer par les flammes, soient purifiés par le feu: et que tout ce qui ne peut pas souffrir le feu, soit passé par l'eau et sanctifié par l'eau de l'expiation». Or, en ce qui concerne cette loi spéciale, le caractère d'hygiène prophylactique est bien évident. Et, de fait, Moïse, dans cette circonstance, avait à redouter la contamination du camp, soit par les guerriers et eurs captifs, soit surtout par les divers objets pris sur l'ennemi; et, par conséquent, il prescrit aux premiers une sorte de quarantaine de sept jours (Nombres, XXXI, 19), et il ordonna une désinfection convenable pour les seconds.

moment que, de nos jours, le rôle purement médical de la circoncision est aussi multiple que bienfaisant, comme nous le verrons ailleurs, il est impossible d'admettre que, dans la haute antiquité, tous les avantages hygiéniques, ou du moins quelques-uns d'entre eux, n'étaient ni connus, ni appréciés. Si Hérodote, Philon, Josèphe connaissent déjà la gravité de la gangrène du prépuce, pourquoi ne pas admettre que, plus anciennement encore, ce même accident morbide, ou du moins quelques-uns des autres inconvénients pathologiques de la présence du prépuce, étaient également déjà connus? Et, s'il en est ainsi, comment peut-on croire que le législateur, en établissant la coutume de la circoncision, n'eût pas du tout tenu compte des avantages purement cliniques de cette opération? D'ailleurs, de nombreux indices bibliques montrent bien que les avantages purement hygiéniques de la circoncision étaient aussi connus qu'appréciés.

---

Voici, maintenant, une autre loi, également de circonstance, qui, elle non plus, ne laisse aucun doute sur son caractère de salubrité publique, comme l'admet également Maïmonide (Guide des Egarés, t. III, cap. XLI, p. 333): «Vous aurez un lieu hors du camp, où vous irez pour vos besoins naturels. Et vous porterez un bâton pointu à votre ceinture, afin que vous puissiez faire un trou en rond, quand vous voudrez vous soulager, et, après vous être soulagé, le recouvrir de la terre sortie du trou. Car le Seigneur votre Dieu marche au milieu de votre camp, pour vous délivrer de tout péril, et pour vous livrer vos ennemis. Aussi, vous aurez soin que votre camp soit saint, et qu'il n'y paraisse rien qui le souille, de peur que le Seigneur ne vous abandonne» (Deut., XXIII, 13—15).

Par conséquent, ces deux exemples, qu'il est très facile de multiplier, prouvent bien que le législateur hébreu, quand le bien du peuple le réclamait, ne reculait nullement devant la nécessité de prendre des mesures appropriées, pour assurer le salut physique de son peuple.

*(à suivre.)*

# DIE URSPRÜNGLICHSTEN ANSICHTEN ÜBER DAS GESCHLECHTSLEBEN DES MENSCHEN [1])

VON

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS,
Leiden.

---

Für das richtige Verständnis der ältesten Berichte aus der medizinischen Literatur, die bis jetzt den Anfang der Geschichte unserer Wissenschaft gebildet haben, sind die ungeschriebenen, in Mythen und unter schriftlosen Völkern verbreiteten Auffassungen über das Wesen des Menschen von hohem Wert. Sie sind umso höher zu schätzen, als man schlagende Beispiele von Vorstellungen und Begriffen findet, die uns jetzt beinahe unbegreiflich vorkommen. Nicht nur bei sehr niedrig stehenden Völkern sind dieselben festgestellt worden, sondern sie haben sich oft bis auf einem relativ hohen Kulturstandpunkte behaupten können. Auf dem Gebiet des menschlichen Geschlechtslebens, das uns ein Gemeingut aller Völker zu sein scheint, sind die ursprünglichen Meinungen besonders auffallend; auch von sozialem Standpunkt ist ihre Vorführung wichtig.

Für das Studium derartiger Kulturerscheinungen sind wir auf die wenigen Naturvölker angewiesen, die diese unbeanstandet von fremden Einflüssen behauptet haben; diesem Grunde ist es wohl auch zuzuschreiben, dass es bis zu Anfang dieses Jahrhunderts gedauert hat, bevor das Forscherinteresse sich auch dieser Seite des Volkslebens zuwenden konnte. Die australischen Forscher Sir BALDWIN SPENCER und GILLEN fanden nämlich bei den

---

1) Umarbeitung und Ergänzung eines Vortrags des Kongresses für Geschichte der Medizin in Leiden—Amsterdam, Juli 1927.

Stämmen in Mittel-Australien eine totemistische Organisation, die auf einem Mangel an Einsicht in die Abhängigkeit der Schwangerschaft der Frau vom Coitus beruhte. Diese eigentümliche Entdeckung erregte vielfach Unglauben; nach langer Zeit einigte man sich dahin, dass diese Unkenntnis allerdings bestand, dass die Aranda und verwandten Stämme aber eine gewisse Vorbereitung der Frau durch den Coitus voraussetzten und die Schwängerung einem Kinderkeim zuschrieben, der von Aussen her in die Frau einzöge.

Die Zeitschrift für Ethnologie brachte 1909 eine Studie von VON REITZENSTEIN über die Alt-Mexikaner und die Hindus, in der er inbezug auf diese dasselbe behauptete, mit der Hinzufügung, es sei dies allgemein der frühere Zustand bei den primitiven Völkern gewesen; es gelang ihm nicht, seiner Meinung Geltung zu verschaffen.

Auch ich konstatierte in meiner Praxis unter den Dajakstämmen Mittel-Borneos eine auffallende Unkenntnis bezüglich des menschlichen Geschlechtslebens, z.B. die Annahme einer vier- bis fünfmonatligen Schwangerschaft, Unkenntnis des Zusammenhangs der Testikel mit der Fortpflanzung, sogar bei Tieren wie den Hunden, die dazu dort häufig kastriert werden. Es ging dies übrigens gepaart mit einer Unbekanntheit mit dem Herz- und Pulsschlag, so dass ich ihr Erstaunen erregte, als ich die Dajak das Klopfen der Bauchaorta in gesundem Zustande fühlen liess.

Man braucht sich also nicht zu wundern, wenn unter noch viel primitiveren Völkern auf dem Gebiet des Geschlechtslebens grosse Unkenntnis vorherrscht. Eine Untersuchung über diesen Gegenstand in der Literatur wird aber durch die geringe Anzahl der bezüglichen Beobachtungen erschwert. Trotzdem gelang es mir, durch einen Fund ähnlicher Verhältnisse in Nordost-Asien darauf aufmerksam gemacht, noch eine ganze Reihe verwandter Zustände aufzufinden.

Es ist nicht meine Absicht, die Sitten niedrigst kultivierter Völker auf geschlechtlichem Gebiet zu beschreiben, sondern ihre Anschauungen über das Sexualleben mitzuteilen. Als Quellenmaterial mögen deren eigenen Mitteilungen, also was jetzt noch unter ihnen lebt, sowie ihre Mythen dienen. Was diese betrifft, so lernen sie uns ja die für ein bestimmtes Volk in einer früheren

Zeitperiode gangbaren Erklärungen von wahren oder vermeintlichen Zuständen und Ereignissen kennen. Auffallenderweise bezieht sich beinahe alles, was man hierüber vernimmt, auf das Geschlechtsleben der Frau. Insbesondere wird nach einer Erklärung gesucht für die Schwangerschaft und die Entstehung des Kindes. Das Geschlechtsleben des Mannes scheint in einer früheren Periode menschlicher Entwicklung nirgens ein Problem gewesen zu sein. Australien bietet auch in dieser Beziehung die einfachsten Erscheinungen; als Beispiel mögen die Mitteilungen Mrs. LANGLOH PARKERS über die Euahlayi in Ost-Australien dienen (Euahlayi Tribe S. 50):

„To begin at the beginning, Bahloo, the moon is a sort of patron of women. He it is who creates the girl babies, assisted by Wahn, the crow, sometimes. Should Wahn attempt the business on his own account the result is direful; women of his creating are always noisy and quarrelsome.

Bahloo's favourite spot for carrying on the girl manufacturing is somewhere on the Culgoa. On one of the creeks there is to be seen, when it is dry, a hole in the ground. As water runs along the bed of this creek, gradually a stone rises from this hole. As the water rises, it rises, always keeping its top out of the water.

This is the Goomarh, or spirit-stone, of Bahloo. No one would dare to touch this stone where the baby girls' spirits are launched into space.

In the same neighbourhood is a clear water-hole, the rendezvous of the snakes of Bahloo. Should a man go to drink there he sees no snakes, but no sooner has he drunk some of the water than he sees hundreds; so even water-drinkers see their snakes.

The name of the hole is Dahn.

Spirit-babies are usually despatched to Waddahgudjaelwon and sent by her to hang promiscuously on trees, until some woman passes under where they are, then they will seize a mother and be incarnated. This resembles the Arunta belief, but with the Euahlayi the spirits are new freshly created beings, not reincarnations of ancestral souls as among the Arunta. To live, a child must have an earthly father; that it has not, is known by its being born with teeth.

Wurrawilberoo is said to snatch up a baby spirit sometimes and whirl it along towards some woman he wishes to discredit and through the medium of this woman he incarnates perhaps twins, or at least one baby. No doubt were it not for signs of teeth in a spiritbaby of immaculate conception, many a camp scandal would be conveniently nipped in the bud.

Babies are sometimes sent directly to their mothers without the Coolabah-tree or whirlwind medium.

The bronze mistletoe branches with the orange-red flowers are said to be the disappointed babies whose wailing in vain for mothers has wearied the spirits, who transformed them into these bunches, the red flowers being formed from their baby blood. The spirits of babies and children who die young are reincarnated, and should their first mother have pleased them they choose her again and are called millanhoo — the same again.

They can instead, if they like, choose some other woman they know, which seems very accommodating in those presiding over the reincarnation department.

Sometimes two baby spirits will hang on one branch and incarnate themselves in the same woman, who as result is the mother of twins and the object of much approbation in the camps. In fact in the old days one of the twins would have been killed ....

No wonder the women cover themselves under a blanket when they see a whirlwind coming and avoid drooping Coolabah trees.

S. 61. At a boy manufactory, Boomayahmayahmul, the wood lizard, was the principal worker, though Bahloo from time to time gave him assistance".

Von den Aranda aus Mittel-Australien meldet uns STREHLOW, Die Aranda- und Loritja-Stämme in Zentral Australien:

Tl. II. S. 52, Anm. 7: „Dass dieselbe, wie SPENCER and GILLEN angeben, eine Art Vorbereitung auf Empfängnis und Geburt darstelle, ist wahr. Übrigens wissen die alten Männer, wie mir versichert wurde, dass die Cohabitation als Grund der Kinderconception anzusehen sei, sagen aber davon den jungen Männern und Frauen nichts. Sicher ist, dass sowohl Aranda als Loritja den Zusammenhang zwischen Begattung und Nachkommenschaft

bei Tieren kennen, darüber werden schon die Kinder aufgeklärt" (STREHLOW).

Im Text steht aber noch: „Da nun aber der Aranda die geschlechtliche Zeugung durch den Mann nicht kennt".

Tl. III. Vorwort S. XI: „Das Resultat war die Feststellung der Tatsache, dass nach der Anschauung der Aranda, die Gebärmutter der Frau erst in den Zustand versetzt wird, ein rapata aufnehmen zu können; die Gebärmutter muss dazu in Bereitschaft gesetzt werden, ohne vorhergehende Coitus ist die Gebärmutter verschlossen".

Allen Stämmen gemeinsam ist die Anschauung, dass jedes zur Welt kommenden Kind die Inkarnation eines ratapa ist, d. h. einer urzeitlichen Emanation des Totemahnen, die in den Körper der Frau eingegangen ist und ihre Schwangerschaft verursacht hat. Die Vorstellungen der Eingeborenen über Natur und Wesen der ratapa sind verschwommen und unklar. Nach STREHLOW schildern die Aranda die ratapa als kleine, vollkommen ausgebildete Knaben und Mädchen mit Leib und Seele, während die Warramunga sie sich vorstellen als „very minute — about the size of a small grain of sand — and that it enters the woman through the navel and grows within her into the child". In beiden Fällen aber und sowohl in ganz Zentralaustralien, werden die ratapa als körperliche Gebilde aufgefasst, nicht als geistige Emanationen oder dergleichen. Diese ratapa halten sich an bestimmten Örtlichkeiten (Bäumen, Felsen, Wasserlöchern u. a.) auf, die mit den Totemahnen in Beziehung stehen, den sogenannten „Totemzentren", und gehen von hier aus in vorüber kommende Frauen ein, die durch sie schwanger werden und sie nach einiger Zeit als Kinder zur Welt bringen (E. VATTER, Der australische Totemismus S. 132).

Vorstellungen ähnlicher Art, die die Empfängnis nicht auf ihre physiologische Ursache, sondern auf Einwirkungen von Geistern, Genuss bestimmter Speisen, Entgegennahme von Nahrung aus der Hand eines Mannes zurückführen, sind nicht nur in Zentralaustralien, sondern über die ganze Welt verbreitet.

In Queensland sind mehrere Stämme bekannt, die an die Konception der Frauen durch äussere Veranlassung glauben. So denkt der Annanriver Stamm, dass alle Knaben unter der Gestalt einer

Schlange und alle Mädchen unter der Gestalt einer Brachschnepfe in den Leib der Mutter eingehen. Nach P. W. SCHMIDT ein Hinweis auf Geschlechtstotemismus (Ursprung des Gottesidee I. 1e Aufl. S. 339).

In J. G. FRAZER's Totemism and Exogamy I, S. 536 findet sich: „The Pennefather blacks (in Queensland) think, that a being called Anjea, who was originally made by Thunder, fashions babies out of swamp-mud and inserts them in the wombs of women .... Women do not know when the infants are put inside them, because they may be placed in position by day or by night or in a dream; only when they are placed the women feel them ....."

S. 577: „In point of fact I am informed by the Bishop of North-Queensland (Dr. FRODSHAM) that the opinion is held by all the tribes with which he is acquainted both in North Queensland as in Central Australia, including the Arunta; not only are the natives in their savage state ignorant of the true cause of conception, but they do not readily believe it even after their admission into mission stations .... Among the tribes around the Cairns district in North Queensland „the acceptance of food from a man by a woman was not merely regarded as a marriage ceremony but as the actual cause of conception".

In „Mythes et Légendes d'Australie" hat Prof. Dr. A. VAN GENNEP Folgendes über unseren Gegenstand aufgenommen, Introduction S. LI: Des croyances semblables ont cours chez les indigènes de Queensland, si bien étudiés par M. ROTH. Les riverains de la rivière Tully admettent que si chez les animaux la procréation est la conséquence de l'acte sexuel, il n'en est pas ainsi chez l'homme; c'est même, disent-ils, une preuve de la supériorité des êtres humains sur le reste de la nature. Une femme peut concevoir de quatre manières: *a*) pour s'être assise au-dessus du feu où elle avait fait frixe une brême noire que lui avait donnée son mari; *b*) pour être partie à la chasse avec l'intention de s'emparer d'une certaine espèce de crapauds et de s'en être effectivement emparée; *c*) parce qu'un homme, souvent un vieillard ou un magicien, lui a affirmé qu'elle est enceinte; *d*) pour avoir rêvé qu'elle portait un enfant au-dedans d'elle.

Quelle que soit la cause de la conception, le mari accepte toujours l'enfant comme sien, et sans discussion.

Chez les Kia de la rivière Proserpine, c'est un magicien qui informe le mari ou la femme qu'elle aura bientôt un enfant; et si elle met au monde des jumeaux, l'un des enfants est attribué à l'action du magicien de la tribu, l'autre à celle d'un magicien d'une tribu voisine.

Quant aux tribus du Cap Grafton, elles ont une croyance qui rappelle celles des Germains concernant la cigogne. Ils pensent que c'est une certaine variété de pigeon qui introduit dans le corps de la femme, pendant un rêve, un bébé tout formé. (W. E. ROTH, Sup. Mag. Med. p. 22).

S. LII: La non-dépendance de l'acte sexuel et de la conception est encore illustrée par les opinions des Australiens sur la fonction et la nature des organes sexuels. Les riverains de la Tully croient que le coit peut avoir lieu pendant le sommeil de la femme sans que celle-ci s'en apercoive. Le développement des seins chez les jeunes filles lors de la puberté est dû à ce qu'elles ont couché à côte d'un vieillard (qui est souvent leur fiancé) et sans accomplissement de l'acte sexuel (W. E. ROTH). Chez toutes les tribus de l'Australie centrale on trouve des rites magiques destinés à faire croître les seins des petites filles: on chante aux seins en les exhortants à grossir; ou bien on peint autour des bouts des cercles excentriques à l'ocre rouge et on décore le cou, les épaules et la poitrine avec des bandes de puissance; ailleurs on habille la jeúne fille d'un costume special et on l'oblige à vivre quelque temps dans l'isolement.

Les menstrues viennent, d'après les riverains de la Tully, de ce que le foie se brise en deux et se vide; pourquoi se brise-t-il, c'est ce qu'on ignore. En tous cas les femmes ont catégoriquement affirmé à M. ROTH que les règles n'avaient rien à faire avec la grossesse..... Suivant les Noirs de la rivière Pennefather, la menstruation est causée par un courlis qui introduit son bec dans la vulve des femmes afin d'y récolter du miel pour son père l'Ouragan..... Il va de soi que les maladies des organes sexuels sont attribuées à tout autres causes qu'aux véritables. Ainsi M. ROTH a noté que les indigènes du Queensland n'ont pas reconnu encore que les maladies vénériennes se transmettent

par les rapports sexuels. Et chez les Arunta la domaine magique des femmes, qui sont loin de posséder la même puissance et instruction magiques que les hommes, semble être la région sexuelle. Si, par exemple, les testicules d'un homme enfant, et qu'il éprouve des douleurs comme s'il avait été piqué par des fourmis, il croit que c'est une femme qui, lui voulant du mal, à pris une feuille de l'herbe inturkirra, l'a enchantée et l'a lancée vers lui. De même; si une femme ramasse au loin une poignée de poussière, l'enchante et la répand en un endroit où elle compte qu'un certain homme à qui elle en veut viendra uriner, il suffit qu'en effet cet homme y urine pour qu'il éprouve une sensation de brûlure dans l'urèthre. Enfin la syphilis provient de ce qu'un homme a eu des relations avec une femme qui s'était enchanté la vulve en y introduisant le doight.

D'autres maladies sont la sanction d'interdictions: si un garçon arunta non encore circoncis mange de la graisse d'émou, son pénis se développe d'une manière anomale; une jeune femme n'ayant pas encore eu d'enfant qui mangerait du bandicout femelle, verrait ses menstrues couler sans interruption; et si elle mangeait de la graisse d'émou ou de l'échidna, cela causerait des malformations de la vulve et de l'urèthre. Quant au membre viril, il semble n'être, pour les Arunta, que le siège des sentiments violents, par exemple du désir de vengeance.

La stérilité est due à ce que la femme, alors qu'elle était encore petite fille, a porté la ceinture en cheveux de mort que les hommes portent habituellement autour de la taille, ce qui a eu pour effet de resserrer les organes internes et de les rendre impropres à la dilatation nécessaire pour contenir l'enfant-esprit au moment de sa croissance. Toute naissance avant terme, toute malformation du nouveau-né, bien mieux, toute couche difficile même provient de ce que l'enfant-esprit s'est, dans sa passion ou par inadvertance, trompé de femme: c'est-à-dire qu'il s'est introduit dans une femme d'une classe matrimoniale ou d'un totem interdits. Rien, en outre, ne saurait convaincre les Arunta qu'un foetus de quelques mois appartient à l'espèce humaine; c'est, dit-on, un jeune kangourou ou tout autre jeune animal qui a, par erreurs, pénétré dans la femme".

S. LVII. „De tout ceci ressort que les Australiens mettent, si je

puis dire, les organes sexuels sur le même rang que tous les autres en ne leur reconnaissant pas d'avantage qu'à ceux-ci de rapport direct avec la procréation. Et il faut en conclure que les réglementations matrimoniales (de classe ou de totem) n'ont pas pour object direct d'interdire précisément des rapports sexuels et encore moins de s'opposer à un soi-disant affaiblissement de la race par l'inceste".

Südlich von der Carpentaria Golf begegnen wir Anschauungen über die Entstehung der Schwangerschaft, die mit denen von Zentral-Australien verwandt sind. Bei den Binbinga, Annula und Mara „the spirit-children know, which are the right lubras (Frauen) for them respectively to enter and each one deliberately chooses his or her mother" (SPENCER and GILLEN. The Northern Tribes of Central Australia S. 145).

Bei den benachbarten Stämmen der Gnanji, Umbaja, Tjingilli, Mayoo und Walpari, die südwestlicher wohnen, glauben die Leute ähnliches:

„amongst the northern Tribes about Port Darwin and the Daly River, particularly the Larrekija and the Wogait „conception is not regarded as a direct result of cohabitation". The old men of the Wogait say, that there is an evil spirit who takes babies from a big fire and places them in the wombs of women, who must then give birth to them" (H. BASEDOW).

Bei den Kariera an der Westküste kommen in Frage Annahme und Essen von Speise, die ein Mann „of the right relationship" einer Frau anbietet oder Eintritt des Geistes eines Känguruhs oder Emus in die Frau. Der Mann tötet das Tier auf der Jagd und „he speaks to the spirit of the Kangeroo and tells it to go to a certain woman. The spirit of the Kangeroo follows the man home to the camp and goes inside the woman indicated who thereby becomes pregnant" (A. R. BROWN. Three Tribes of Western Australia S. 168).

BALDWIN SPENCER hat in seinem Werk: „The Native Tribes of the Northern Territory of Australia" verwandte Beobachtungen under den Stämmen der Mudburra, Waduman, Yungman, Nullokun und Mungarai gemacht. Unter den Erstern haben die „spirit-children" die Gestalt kleiner Frösche, die anderen Stämme schliessen sich mit ihren bezüglichen Auffassungen bei den Zentral-Australiern an.

P. WIRZ, der die pigmoiden Stämme des Zentral Gebirges in Neu-Guinea besuchte, erwähnt (Anthropologische und ethnologische Ergebnisse) S. 63: „Es lässt sich natürlich kaum bezweifeln, dass dem Eingeborenen der Zusammenhang zwischen Cohabitation und Conception wohl bekannt ist; aber seine Ansichten hierüber scheinen denen der Australier sehr ähnlich zu sein. Der Coitus wird anscheinend bloss als eine Vorbereitung zur Schwangerschaft betrachtet, während der die Seele des Kindes durch einen andern Akt von aussen her in die Mutter eingeht".

Bei den höher kultivierten, von Ackerbau lebenden Völkern im Ost-Indischen Archipel findet man ähnliche Auffassungen. Bei den Kĕnja-Dajak, am Obern-Kajan die bis vor kurzem noch nicht durch Europäer besucht waren, findet man Folgendes:

De Geneeskunde der Kĕnja-Dajak in Centraal-Borneo in verband met hun godsdienst J. M. ELSHOUT.

(Die Medizin der Kĕnja-Dajak von Central Borneo in Verbindung mit ihrem Gottesdienst, J. M. ELSHOUT) S. 140: „Von einer Befruchtung hat man natürlich keine Ahnung, ebensowenig von der Dauer der Schwangerschaft und Geburt. Bezüglich der Befruchtung steht man der Auffassung der Atjeher nahe, nach welcher der Mann eigentlich nur den substantiellen Teil zur Befruchtung beiträgt. Die Ovarien kennt man nicht und die grösste Rolle bei der Entwicklung des Foetus wird wohl den höheren Mächten zugeschrieben."

S. 48: „Bei der Bildung eines neuen Menschen führt der Kĕnja stets als die wichtigste Arbeit von Bungan Malan das njĕlukan an: dieses Wort bedeutet nicht: ein lukan herstellen, sondern viel mehr: die Form des Kindes bestimmen, das Schenken eines lukan, also: sorgen dass die Frucht sich richtig entwickelt. Im Hinblick auf die obenerwähnte Bedeutung des Wortes lukan kann man also sagen: Bungan Malan sorgt, dass sich bei der Frucht in utero ein lukan entwickelt, das:

1) Als Wohnung, Hülle, für die bruwa der Frucht dienen muss.

2) Dem Kinde die menschliche Form gibt; man könnte es auch so ausdrücken, dass Bulan Malan verhindert, dass das Kind als Affe oder Katze zur Welt kommt.

3) Der Träger ist von menschlichen vitalen Eigenschaften, so

dass das Kind ausserhalb des Uterus im Stande ist, sich weiter als Mensch normal zu entwickeln und zu leben.

S. 141: „Dass die testiculi für eine Befrüchtung unentbehrlich sind, weiss ein Kĕnja nicht. Wohl ist ihm bekannt, dass Castration bei einem Tier eine vollständige Umwandlung zur Folge hat. So kastriert er seine Schweine, um sie zu mästen, auch wohl damit sie zahmer und weniger kampflustig werden".

„Auch ist die Schwangerschaftsdauer den Kĕnja-Frauen unbekannt; erzählt man ihnen, dass eine normale Gravidität zehn Monate dauert, so zucken sie ungläubig mit den Schultern und rufen: „Bé lān!" oder „Bé iko!" = Wirklich!

S. 140: „Weigert sich Bulan Malan einem neuvermählten Paar die Lebensknoten in die Ananasfasern zu legen, so bleibt die Ehe unfruchtbar und umgekehrt ist die Unfruchtbarkeit einer Ehe ein Zeichen, dass der Segen Bungan's nicht auf ihr ruht und hat dies auch in der Regel, Ehescheidung zur Folge. Nach Ansicht der Kĕnja ist der Coitus nicht an sich das befruchtende Moment; teilt man ihm mit, dass die Befruchtung infolge des Coitus stattfindet, so wird er wohl zugeben, dass ohne Cohabitation keine Schwangerschaft möglich ist, aber er ist der festen Ansicht, dass Bungan ihre Mitarbeit verleihen muss; denn, wie häufig hat ein Coitus absolut keine Folgen."

In den Mythen und Legenden der Archipelvölker treten verwandte Auffassungen aus den alten Zeiten wieder auf. Da sie mit ähnlichen Begriffen z.B. der Australier übereinstimmen, müssen wir sie als frühere Anschauungen, nicht mehr als dichterische Erfindungen auffassen. So verwendet ein hochstehendes Volk wie die Minangkabauer von Mittel-Sumatra die unbefleckte Empfängnis in ihren Heiligenlegenden. Zwei solcher Beispiele sind die folgenden:

„Es war einmal eine arme Magd, die mit nur einer Brust geboren war. Eines Tags mit einem Bündel Binsen, die sie im Walde gesammelt hatte, nach Hause gehend, fühlte sie sich sehr ermüdet und von heftigem Durst gequält. Sie legte ihre Last einen Augenblick ab um auszuruhen und entdekte in ihrer Nähe ein schön geformtes Kladiblatt, auf welchem einige kristallhellen Wassertropfen glitzerten; und sie beeilte sich, ihre trockenen Lippen mit diesem kostbaren Safte abzukühlen. Einige Zeit nachher bemerkte sie, dass sie schwanger war und auch ihre Kampung-

genossen hatten die Kennzeichen einer solchen Schwangerschaft an ihr schon bemerkt und wollten sie um dieser willen als eine sittenlose Frau steinigen und ihre Wohnung zerstören. Jedes Mal aber wo sie zu diesem Zweck auszogen, wurden sie von einem heftigen Gewitter und Regen zurückgetrieben.

Das Knäblein, das sie gebar, wurde schon früh in eine mohammedanische Religionsschule gesandt, aber obschon es an Eifer und guter Anlage all seine Mitschüler übertraf, blieb doch der Schmach seiner Geburt an ihm heften und die Verachtung, mit welcher man seiner Mutter begegnete, wich nicht, bevor er Gelegenheit hatte, den Menschen zu zeigen, dass übernatürliche Eigenschaften in ihm schlummerten. Es geschah dies, als seine Dorfgenossen einen schweren Balken für den Bau der Moschee in ihr Dorf schleppen wollten, diesen aber nicht von der Stelle rücken konnten obgleich Hunderte mit aller Kraft zogen. In diesem Augenblick kam aber der Held der Legende vorüber und es genügte ein Stoss mit dessen Stab, um den Balken mit Leichtigkeit in Bewegung zu setzen. Dieses Wunder bewog seine Stammgenossen um ihn und seine Mutter heilig zu erklären. Die folgenden Wunder, die er leistete, überzeugten die Bevölkerung, dass er wirklich ein ana' indardjati war, das heisst geboren, ohne dass die Mutter von einem Mann geschwängert worden war. Dieser aussergewöhnliche Mann war der Tuanka nan kiramat von Kota Gĕdang, einer der wichtigen mohammedanischen Heiligen des Landes". (Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, 1890, S. 78).

Ein zweites Beispiel an derselben Stelle lautet noch ursprünglicher:

„Maharadjŏ Lelo Pandjang Rambui, der Vertrauensmann der Fürstin von Minangkabau, wurde von dieser gesandt um für sie einen Kokosnuss, niur balai, zu hohlen. Auf den Gipfel des Baumes angelangt, der diese Früchte trug, wurde er von Hunger und Durst geplagt und öffnete er für sich eine Nuss und warf die übrigen Stücke herunter. Eins derselben wurde von einer Büffelkuh gegessen, die dadurch die Mutter des Stieres Si Binuang wurde; ein andres wurde von einer Stute gefressen, die den Hengst Si Gumarang zur Welt brachte, und ein drittes von einem Huhn, das den Hahn Si Kinantan das Leben schenckte; drei Tiere, die in den malaiïschen Legenden als Menschen handelnd auftreten.

Auf dem Baum sitzend, hörte Maharadjo Lelŏ eine geheimnisvolle Stimme, die ihm sagte, dass die Fürstin schwanger werden würde, und dass das Kind, das sie zur Welt bringen würde, kein gewöhnliches Menschenkind, sonder ein Gesandter Gottes sein würde. Itulah djasat sabanarnja, heisst es weiter, was bedeutet, dass nicht der fleischliche Umgang mit einem Manne die Ursache der Geburt sein würde. So würde auch Kambang Bandahari, eins der Hoffräuleins, unter denselben Umständen ein Kind zur Welt bringen, „denn", so lautet es, „so und nicht anders ist es durch alle Zeiten hindurch gewesen mit jeder, die ein Stück von Niur balai ass". Maharadja Lelŏ Pandjang Rambui brachte nachher eine Kokosnuss in den Palast, wo die Fürstin und Kambang Bandahari jede einen Teil assen. So konnte denn auch Tuanku, der Sohn der Fürstin, zu Tjindur Mato, dem Sohne von Kambang Bandahari, auf diesen Umstand anspielend, später sagen, dass sie wohl zwei Körper, aber nur eine Seele hatten, tubuah duŏ njaŏnjŏ satu, und im selben Augenblick sterben würden, adie′ mai′ denai pun kapan".

In seiner Verhandlung: Traditions of the Tinguian, Chicago 1915, erwähnt Dr. FAY COOPER COLE auf S. 105 Folgendes: „As soon as the people returned to their towns, when the party was over, Aponītolau went to take a walk. When he reached the brook he sat down on a stone and the big frog went to lap up his spittle. Not long after the big frog had a little baby. Not long after she gave birth, and the *anitos* went to get the little baby and flew away with it. They used their power so that the baby grew fast and it was a girl" . . . . .

Auf S. 16: A similar incident is cited by BEZEMER (Volksdichtung aus Indonesien). See also the Bagobotale of the Kingfisher. (BENEDICT. Journ. American Folklore. Vol. XXVI. 1913. p. 53).

S. 144. „Ligi took a bath further down the stream, and he put his balangat (a band of leaves worn about the head) on the bank and it flew and alighted on the skirt of Gamayawan. Not long after Gamayawan went in a hurry to seize it. „Here is my toy", she said . . . . Not long after Gamayawan had a baby. Not long after she gave birth . . . . So they truly stuck her finger, and the little baby popped out like popped corn . . . .

S. 18. According to a Jakun legend, the first children were

produced out of the calves of their mother's legs. (Skeat and Blagden. Pagan Races of the Malay Peninsula, Vol. II, p. 185). — A creation tale from Mangaia relates that the boy Rongo came from a boil on his mother's arm, when it was pressed. GILL, Myths and Songs of the South Pacific, p. 10 (London 1876).

Andeutungen einer Schwangerschaft ohne Coitus finden sich also auch hier. Ebenfalls von den Pygmäen haben wir Berichte; so erzählt:

E. H. MAN. On the aboriginal Inhabitants of the Andaman Islands, S. 86: They believe that every child which is conceived has had a prior existence but only as an infant. If a woman who has lost a baby is again about to become a mother, the name borne by the deceased is bestowed on the foetus; in the expectation that it will prove to be the same child born again. Should it be found at birth that the babe is of the same sex as the one who died, the identity is considered to be sufficiently established; but if otherwise the deceased one is said to be under the Ficus laciferus in Hades.

SKEAT and BLAGDEN. The Pagan Tribes of the Malay Peninsula: The West-Semang no longer believe in the soul bird and even employ the bird itself as food; but the East-Semang (Pangan) only kill the bird (a small pheasant) on behalf of their woman folk.... Before they leave the presence of Kari the souls sit in the branches of a big tree behind his seat and there wait until he sends them away. What their shape is, the Semang do not known (V. STEVENS).

CODRINGTON. The Melanesians. S. 154. Sometimes a woman would hear a Nopitu (Geist. N.) say: „Mother I am coming to you" and she would feel the spirit entering into her and it would be born afterwards as an ordinary child. Such a one, named Rongoloa, was not long ago still living at Motlav.

S. 153. There was a woman living a few years ago in Mota, whose father was a vui (Geist. N.) (Banks-Islands).

In Süd-Afrika sind es die Mythen der nur Viehzucht treibenden Hottentotten und der Kaffern, die uns verwandte Auffassungen aus früherer Zeit schildern; z. B.:

THEOPH. HAHN. Tsini Goam. The Supreme Being of the Khoi-Khoi. London 1881. S. 68. „There was grass growing and a cow

came and ate of that grass and she became pregnant and she brought forth a young bull. And this bull became a very large bull. And the people came together one day to slaughter him. But he ran away downhill; and they followed him to turn him back and to catch him. But when they came to the spot, where he had disappeared, they found a man making milktubs. They asked this man: „Where is the bull that passed down here?" He said: „I do not know; has he then passed here?" And all the while it was himself who had again become Heitsi-eibib.

Die Geburt des Hauptgottes dieses Hirtenvolkes, das sich so eng mit ihrem Rindvieh verwant betrachtet, wird auch noch auf folgende Weise erzählt, S. 69: „Another legend of Heitsi-eibib's Birth. On another occasion young girls went out to fetch firewood and one girl took a kind of juicy sweetish grass, chewed it and swallowed the juice. And she became pregnant from this juice, and she was delivered of a son, who was very clever, and she called that boy Heitsi-eibib. And all the other young women came and helped her to nurse the child and he soon became a big man".

Auch die Mythen der Kaffern berichten die Entstehung von Schwangerschaft ohne den natürlichen Vorgang.

In G. Mc' Call Theal. The Yellow and dark-skinned people of Afrika South of the Zambesi. S. 323: Bantu, Ama-Xosa-Folklore. Story of Tangalimlibo. There was once a man, who had two wives, one of whom had no children. She grieved much about that, till one day a bird came to her and gave her some little pellets. The bird said she must eat of these always before she partook of food and then she would bear a child .... After this the woman had a daughter. Her husband knew nothing of what had happened, because he never went to her house. He did not love her at all for the reason that she bore no children ....

In der Neuen Welt und Nordost-Asien besitzen die Sitten und der Volksglaube einen starken, gemeinsamen Zug, auch in Beziehung auf die Schwangerschaft der Frauen.

W. Thalbitzer. The Ammassalik Eskimos I, S. 97: „Under the category of sicknesses come also cases in which a man is incapable of hunting seal, or a wife is unable to bear children. In the latter case the angakok, supposing he has the power,

must make a journey to the moon, whence a child is thrown down to the wife, who afterwards becomes pregnant. After having performed this toilsome journey the angakok has the right of sleeping with the wife.

II S. 262. . . . the souls of the deceased who live in the land of the moon and who follow the behaviour of the mourners, and are wrath with them if they do not behave in the correct way.

II S. 409. When he (the hunter) had pulled it (the seal) ashore and arrived with it, he brought it into the house. His wife went across the floor to it. While she was flensing it she examined it (with her fingers). Between its hindquarters was its great anus, lying upwards. As she cut it open lengthwise from above she went (with the knife) over to its throat. As she cut the throat he (the human soul) had the sudden desire to slip into her. He slipped into her interior and cleaned her interior within the anus. While she was still flensing him, before she had entirely finished it, she nearly died from loss of blood (menstruation). However she gradually began to tighten it securely and became well, began to be pregnant. She who had never given birth, began now to approach her time . . . .

JOCHELSON. The Yesup North-Pacific Expedition. The Yukaghir. S. 105. Sterility is considered as a punishment of the spirits of the deceased relatives, who send their souls only to the relatives, whom they favor. For this reason the father in-law may send away his son-in-law, if the latter is sterile and the husband may send away his wife.

In olden times barren women resorted to the assistance of shamans, who were supposed to descend into the subterranean world and persuade the deceased relatives of the woman to send her one of their souls. In those places where there are still shamans, these practices of preventing barrenness are frequent even now. In case the inhabitants of the lower world cannot he persuaded the shaman resorts to force and fraud.

With the aid of his guardian spirits the shaman seizes a soul in the subterranean world and introduces it into the woman; but an abortion, or the early death of the newborn, may follow as a consequence of such abduction of a soul.

JOCHELSON. The Koryak. S. 26. Besides his general function

as supervisor of the course of things on earth, The One-on-High is particularly concerned in birth. He sends the souls of the new-born into the wombs of their mothers. The souls are hung up in the house of the deity on posts and beams. The duration of the earthly life of each soul is marked before hand on thongs tied to them. A long strap indicated longevity; a short one the early death of the child to be born. After death the human soul returns to the One-on-High, who after some time sends it into a relative of its former owner to be reborn.

SWANTON. Tlingit myths and texts. S. 1.: The rich man living there had a daughter and he (Raven) thought: „I will make myself very small and drop into the water in the form of a small piece of dirt". The girl swallowed this dirt and became pregnant.

S. 80. She answered: „I am always losing my children. I can not bring them up". Then he (Heron) said: „Go down on the beach when the tide is lowest, get a small, smooth stone, and put it into the fire: When it is red hot, swallow it. Do not be afraid! She said: „All right". Then she followed Heron's direction and gave birth to Raven.

SWANTON. S. 94. Then Raven showed her how to make fire with the fire drill. He said: „Drill away until you get a lot of this fine stuff. Then take some and eat it".

After the girl had done this she became pregnant and gave birth to a male child whom they called Fire-drill's son.

F. BOAS. Ethnol. of the Kwakiutl (Ann. Rep. 35). S. 713. „Therefore we (souls of twins) entered our pretended mother Laelas and therefore we just call her by that name."

W. E. ROTH. Animism and Folk-lore of Guiana Indians. Ethn. Ann. Rep. 30. S. 325. „There are certainly traces of a belief in sexual relationships having no necessary connection with the production of children. Even at the present day women can cohabit with Water Spirits without disastrous consequences resulting."

„Some of the Arawaks believe in the possibility of an Oriyn (water spirit) introducing into the womb a fullterm fetus, provided the woman really wants to be pregnant — a real water-baby". S. 247.

„On the other hand women can get babies if they want them

by eating certain binas, plant or animal; in a case of this kind the child is already in existence, its body being attached to and by some mysterious means passing into the body of the mother. As to the origin of such babies, all I can gather is that they arrive in the water or in the bush, and hence may make their appearance in our mundane world either as a gift from the Water-spirits or at the instigation of the Spirits of the Forest with or without the agency of the piai. (Said the husband: Well he (the bush child) is gone now, but he will come back again, and this time enter your body, and you will have trouble enough suffered to get rid of him") Sure enough, after a time the child did enter her womb, and oh! the trouble and the pain she suffered before she was delivered of him. S. 326".

Among the Pomeroon Arawaks it was the Yawahus (Spirits of the Forests) who were asked by the piais to bring babies to those women who wanted them.

K. Th. Preuss. Die Nayarit-Expedition Bd. I. S. XLI.

„Das Herabkommen (bei den Altmexikanern) bezieht sich sogar auf die dort oben (im Nachthimmel) erschienenen Kinder. Sie kommen wie das Bild der gebärenden Erd- und Mondgottin Teteoinnan (Abb. *a*) beweist, von oben herab um auf dem gewöhnlichen Wege durch den Leib der Mutter geboren zu werden. Das Kind über dem Haupte der Göttin ist das in sie von oben eingehende Kind".

R. Karsten. The Toba-Indians of the Bolivian Gran Chaco. S. 26.

„As far as I know special ceremonies are not, among the Tobas, practised with young men at the attainment of puberty. On the other hand, when a young girl has her first menstruation and becomes marrigeable the incident is among all Chaco Indians celebrated with certain feasts, dancing, beer-drinking etc. In order fully to understand these feasts it is necessary to know the religious ideas which the Indians connect with the phenemenon of puberty. It is by no means sufficient to say that the puberty-ceremonies simply serve to initiate the girl into her coming sexual life; their significance is much deeper.

The physiological process which causes the menstruation of the women, incomprehensible at it seems to the Indian, strikes

him as something extremely mysterious and must needs give rise to certain superstitious beliefs. Thus both the Tobas and



Abb. *a.*

the other Chaco tribes seem to have the idea that this strange phenomenon is caused or at any rate influenced by the new moon. Moreover, since the menstrual periods, and specially the

first menses, are as a rule connected with certain nervous disorders and other alterations in the physical condition of the woman, it is naturally thought that during these critical days she is seriously exposed to evil spirits. At the same time, of course, owing to the awakening sexual desire, the relationship between this physiological process and the other procreative functions of the woman is realised. The attainment of puberty therefore for the Indian girl certainly means the beginning of her sexual life, but at the same time it means her entrance into a very critical epoch of development during which she is often — especially at child-birth and during the following menses — exposed to supernatural dangers. Hence the initiation ceremonies at puberty partly have for their object directly to protect her against these dangers for the t:me being, partly to purify her once for all from the evils associated with her sexual functions during the years to come or — to express it more plainly — to harden her against evil spirits. From this point of view we have to regard all puberty-ceremonies among the Indians.

Among the Tobas the puberty-ceremonies are more complicated when the girl is the daughter of a great chief, in which case the incident is celebrated by the whole community and with much the same ceremonies as take place when the chief's wife is in child-bed.

For the five critical days the girl is not allowed to leave the house; she must fast rigorously and keep the whole body well covered. Every evening all the young men from the neighbouring villages assemble outside the chief's house, shaking rattles, chanting and drinking algarobabeer. During the day again, the festival dance nomi is performed by the men. The object of all these ceremonies is to conjure the evil spirits and prevent them from coming in the night to attack the girl.

The Tobas fancy that on this occasion also the peyak arrive with the approach of night in the shape of snakes, trying with every draught of wind to penetrate into the house and to enter into the young woman, in which case it is believed that she will become pregnant with a snake or fall ill and die.

Ideas of the kind of supernatural birth which is brought about by evil spirits entering into the woman in the form of snakes,

seem to be common among the Tobas, as may be inferred from one of the myths in a later chapter.

In other cases the puberty of a girl is celebrated with a nahotti dance which is performed on five successive nights. The young men form into a ring holding one another by the hand and dance and chant in honour of the girl, who is sitting in the middle on the ground with her face covered. During the day she has her face covered red with urucú. Exception the occasion of the dance, she does not leave the house and observes a fast, eating nothing but the leaves I have mentioned.

Although the first menstruation is the most critical, the Toba woman has during the following menses also to observe certain precautionary rules since she is at these periods always in a more or less delicate situation: „When a woman has her menstruation, the evil spirits are angry with her", was the declaration an Indian once gave me, when we were discussing these questions..."

R. KARSTEN. Indian tribes of Ecuador.

Certain customs of the Indians observed at birth and also at marriage are intimately connected with their peculiar ideas of conception and supernatural birth. Their theories on this point and with regard to generation in general are however, extremely difficult to find out and mostly obscure and inconsistent. That the souls of the departed may return to a new earthly existence, being reborn in their descendants is evidently an ancient and deep-seated Indian idea, but only some of the oldest members of a tribe may know something about it. When an indian dies, his soul goes into the wood, into a hill or mountain, into an animal, bird, reptile, or some other object of nature. „After a long time the souls of the dead are again reborn in some of their descendants; this is the reason why we give to a new-born child the name of one of its forefathers". (Ibaro).

About conception the Ibaros have the following ideas. Conception is brought about by the new-moon in connection with the natural sexual intercourse between man and woman. The new-moon also affects the menstruation of the women. The Ibaros, therefore, use of menstruation the expression „the moon has seen her". While a woman is in her menstrual state her husband shuns her and never touches her, since the blood makes her impure.

The time most suited for cohabitation and conception is that falling between the „dying" moon and the following new-moon. During this time the Ibaro mostly has intercourse with his wife with a view to begetting a child. He is however of opinion that a woman can not be made pregnant by one single act of sexual intercourse. Several are necessary; the new being has to be engendered and made, as it were, by degrees, the new-moon always playing the part of the ultimate generator and promotor of the creating process. When the Ibaro has cohabited with his wife in the period between two months, the following new-moon will, in some mysterious way which the Indians cannot precisely account for, sent the first germ of the new being. Every following new-moon in connection with repeated cohabitation, adds a little to it, until in the course of nine months the foetus is full-grown and the birth takes place.

The actual Indian is thus firmly convinced that a woman cannot conceive without having intercourse with a man. But the mediator of the process of conception need not necessarily be a living man, he may also be a dead one, that is a spirit or demon. In fact all gods, spirits, and demons of the Indians are in their nature nothing but departed human souls. It is only from this point of view that we can speak of a belief in super-natural birth among the South-American Indians; namely, in so far that they believe that a demon or spirit can have sexual intercourse with a woman and engender a child. This belief is quite common among the various tribes of Ecuador. Conception through a demon resulting in an evil birth and a monstrous child may take place under different circonstances (in menstruation, in dreams) . . . .

The Quichua women of the mountain regions also believe that they may be made pregnant by lizards and other similar animal beings entering them . . . .

It is however not only monstrous or defective children that are thus regarded as the direct result of demoniacal operation. The same superstition is held about twins, even when there is nothing abnormal in their outer appearance".

Überblicken wir nun die oben angeführten Auffassungen, die wir als noch jetzt unter diesen ursprünglichen Völkern herrschend

oder in ihren Mythen antrafen, so fällt uns die Gleichförmigkeit der Meinungen bezüglich der Schwangerschaftsursachen auf. Diese Übereinstimmung macht sich auch noch in der bereits zu Anfang vermeldeten Eigentümlichkeit geltend, dass der männliche Anteil an der Fortpflanzung kein Problem für sie ist; ebensowenig wie z. B. ihre anderen Körperabscheidungen oder die Nahrungsaufnahme oder die Gliederbewegung. Die Geschlechtsgemeinschaft kommt ihnen also lange nicht so auffallend vor, wie die geistigen Eigenschaften: der Schlaf, die Träume, die wirkliche oder vermeintliche besondere Begabtheit für irgend ein Fach. Hierüber sind die Volksüberzeugungen der Stämme niedriger Kulturstufe bekannt; der Coitus dagegen muss für sie eine Verrichtung sein, die auf ihr Gemüt keinen starken Eindruck macht und somit zu einem Urteil über seine Natur nicht anregt. In scharfem Gegensatz hierzu stehen die Eindrücke, die Schwangerschaft und Geburt bei den primitiven Völkern hervorrufen. An und für sich würde dies bereits zur Genüge beweisen, dass tatsächlich bei allen Völkern niedrigster Bildungsstufe der Zusammenhang zwischen Schwangerschaft und Geschlechtsgemeinschaft mit dem Manne gänzlich unbekannt ist. Überdies sind hierfür auch noch die vielen Erklärungen beweisend, welche wir für das Auftreten von Schwangerschaft angegeben finden. Insoweit herrscht hierüber augenscheinlich eine gewisse Gleichförmigkeit, als diese merkwürdigerweise niemals als von der Frau selbst ausgehend betrachtet wird. Niemals wird diese als auf einer inneren Lebensfunktion beruhend aufgefasst, was z. B. wohl der Fall ist mit dem Schlaf, den Träumen, dem Atmen, u.s.w. Ausnahmslos nehmen niedrig stehende Völker an, dass der Keim für die Entstehung des Menschen von aussen in die Frau gebracht wird und diese dazu dient, ihn zu entwickeln und als Mensch zur Welt zu bringen. Die weitere Entwicklung lässt sich übrigens an der Schwangeren äusserlich bereits verfolgen.

Auffallend ist ferner, dass ihre Unkenntnis dieser so allgemein menschlichen Funktion wie die Schwangerschaft ihnen nie zum Bewusstsein kommt. Dem Grad ihrer geistigen Entwicklung entsprechend finden sie eine Erklärung für sie und in früheren Zeiten geschah dies, wie die Mythen beweisen, auch bei den jetzt besser aufgeklärten Völkern. Bei dieser Sachlage nimmt es nicht Wunder, wenn die Auffassungen über die Ursachen des Auftretens von

Schwangerschaft in Einzelheiten recht bedeutend abweichen.

Nach den hier gesammelten Daten finden wir, dass in den verschiedenen Erdteilen die primitivsten Vorstellungen in Australien u. a. bei den Euahlayi anzutreffen sind. Dort werden die Kinderkeime vom Mond mit Hilfe der Krähe oder der Eidechse, je nachdem es Mädchen oder Knaben sind, erschaffen und von aussen in die Frau gebracht. Über den Anteil des Vaters vernehmen wir nichts weiter, als dass bei seiner Abwesenheit das Kind mit Zähnen geboren wird; es wird auch von einem Geist oder Wirbelwind in die Frau hineingebracht.

In Mittel-Australien scheint der Familienzug von der blutverwandten Gruppe in die Betrachtung einbezogen zu sein durch die Annahme der ratapa, auch stofflich gedachte kleine Wesen, aber aus dem Centrum desselben Totemahns herstammend. Nur tritt hierbei der Einfluss des Wohngebiets einer solchen Totemgruppe stark in den Vordergrund. Von einer notwendigen Beteiligung des Mannes am Auftreten der Schwangerschaft ist nur in soweit die Rede, als dieser gleichsam die Aufnahme des Keims vorbereitet.

An den Küsten im Nordwesten, Norden und Nordosten herrscht die Volksüberzeugung, dass der Genuss bestimmter Speisen, besonders solcher, die ein Mann verabreicht, Schwangerschaft verursacht. Häufig vermelden die Forscher dabei, dass den Eingeborenen der Einfluss des Coitus unbekannt sei. Bei den so viel höher kultivierten Malaien Indonesiens findet man solch eine Unkenntnis nur noch bei den Kĕnja-Dajak, die bis Ende des vorigen Jahrhunderts sehr wenig mit Küsten-Malaien und mit Europäern in Berührung gekommen waren. Bei den anderen Malaien werden noch in ihren Mythen bestimmte Speisen oder die Berührung von Männerkleidung als Ursache der Schwangerschaft angegeben.

Die Negrito's sowohl auf den Andamanen-Inseln als auf Malakka sind der Überzeugung, dass spirit-Kinder, von aussen in die Frau gebracht, ohne direkte Mitwirkung des Mannes Schwangerschaft zur Folge haben. Für Melanesien gilt das Gleiche.

In den Mythen der Hirtenstämme Süd-Afrikas, der Hottentotten, wird die Schwangerschaft sowohl eines Mädchens als einer Kuh vom Genuss saftigen Grases abhängig gemacht.

Die Kaffern beschreiben die Schwangerschaft einer Frau, die

nicht durch den Umgang mit ihrem Manne sondern durch den Genuss einer Speise von einer Tochter entbunden wird.

Im Vergleich zur Alten Welt weist die Neue Welt, Nordost-Asien und Grönland einbegriffen, auf unserem Gebiet eine grössere Einförmigkeit auf, doch müssen wir hierbei berücksichtigen, dass nicht nur niedrig kultivierte Völker, wie Eskimos, Nord-West Indianer und die von Süd-Amerika, sondern auch auf weit höherer Stufe stehende, wie die Alt-Mexikaner, denselben Standpunkt einnehmen. Über die ursprünglich unter diesen Völkern gangbaren Meinungen sind wir besonders gut unterrichtet und so ist es um so auffallender, dass überall die gleiche Auffassung über die Entstehung der Schwangerschaft herrscht: das Kind wird als vorelterliche Seele aus dem Wohnort der Seelen (Mond, Unterwelt, Wald oder Fluss) in die Frau gebracht, um, nachdem sie zum Menschen ausgewachsen, von neuem geboren zu werden.

Bei den Eskimos an der Ostküste von Grönland sind es die Voreltern im Mondland, die, sei es durch einen Priester, sei es selbständig, einen Kinderkeim in die Frau senden. Auch bei den Yukaghir geschieht dies, aber von der Unterwelt aus; bei den Koryak ist es der „One-on-High", der die zurückkehrenden Seelen bewahrt und sie, um wiedergeboren zu werden, in eine Frau sendet.

Boas berichtet in einer Mythe von den Kwakiutl, dass bei diesen die Keime von Zwillingen in eine Frau drangen und solche geboren wurden.

Beí den Tlingit wird Raven dadurch von einer Frau geboren, dass diese ihn vorher als ein Körnchen Schmutz getrunken hatte.

Nach PREUSS („Die Nayarit Expedition") hatten auch die Mexikaner der Vorzeit die Überzeugung, dass die Kinder aus dem Nachthimmel in die Frauen niederstiegen und diese schwanger machten.

KARSTEN teilt uns ausführlich die Meinung der primitiven Indianer von Ost-Ekuador mit. Dort halten sich die Seelen der Verstorbenen nach alter Auffassung in den Wäldern oder im Gebirge oder in einem Tier u. s. w. auf. Nach Verlauf einiger Zeit kehren auch diese in eine Frau zurück, um von einer von ihnen Abstammenden wiedergeboren zu werden. Von dieser Anschauung weichen die jetzigen Indianer einigermassen ab.

Bei den Geschichtsvölkern des Altertums wie den Egyptern, Chinesen und anderen gründet sich die Erklärung der Schwangerschaft und ihrer Entstehung auf verwandten Anschauungen, für deren richtige Beurteilung man hinfort den obenerwähnten Auffassungen von Völkern einer niedrigeren Kulturstufe wird Rechnung tragen müssen. Auch unsere Ansichten über die mit der Heirat in Verbindung stehenden gesellschaftlichen Sitten werden wir dem neuen Gesichtspunkt anpassen müssen.

---

# LA PÉRITOMIE

## ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO
de Paris.

---

## Première partie:

## Essai sur l'institution de la circoncision rituelle.

### Chapitre IV.

### Du but de la circoncision religieuse.

V. — D'abord, la relation biblique de la circoncision du fils de Moïse, fournit une première preuve de cette thèse. En effet, si, comme Maïmonide le remarque avec beaucoup d'autorité [1]), tout récit biblique a un but, il est hors de doute que, par cette narration, Moïse avait voulu montrer comment la négligence de la circoncision pouvait exposer à des accidents pathologiques. Car, il n'est que trop certain, comme nous pensons l'avoir déjà établi plus haut, que, dans cette aventure, il s'agissait bien d'une maladie que Sephorah avait fait cesser par la péritomie d'urgence. C'est d'ailleurs là aussi l'opinion de Bauer [2]) et l'avis de Pogorelski [3]).

VI. — Puis, il est aussi hors de doute que, si Moïse avait interdit à tout incirconcis de participer à l'agneau pascal [4]), alors

---

1) Maïmonide, Guide des Egarés, t. III, cap. 2, p. 425.
2) Bauer, op. cit., t. I, p. 24.
3) Pogorelski, op. cit., p. 9.
4) Exode, XII, 43, 44 et 48.

qu'il lui avait permis de manger du pain azyme [1]), la raison de cette différence résidait uniquement dans la crainte que l'incirconcis, réputé malade à juste titre [2]), ne fit courir, lors de la consommation en commun de l'agneau pascal [3]), le risque d'une contamination à ses compagnons de table. Et la preuve que c'était bien par crainte de contamination [4]) que l'incirconcis était exclus de la participation à l'agneau pascal, c'est que Moïse avait également étendu cette interdiction à toute personne impure, soit par contact d'un mort [5]), soit, selon l'interprétation talmudique [6]), par une indisposition morbide quelconque. D'ailleurs, plus tard, selon le témoignage de Josèphe [7]), on excluait justement de la participation à l'agneau pascal, les lépreux, les vénériens et les femmes à l'époque de leurs menstrues.

VII. — D'autre part, de même que le terme arabe qui désigne l'acte de circoncire, implique l'idée d'une mesure hygiénique [8]),

---

1) Le texte législatif n'établit aucune condition pour avoir le droit de goûter au pain azyme, et, par conséquent, rien n'interdit à un incirconcis de s'en servir.

2) En effet, l'incirconcis est exposé continuellement à se salir les mains par la malpropreté habituelle de son membre viril, et, dans un repas en commun, il peut constituer un danger pour ses voisins, surtout, si la malpropreté de la région génitale a provoqué un état morbide quelconque.

3) On sait, en effet, que, si le pain azyme pouvait se manger isolément, l'agneau pascal, dont le but primitif, selon la juste remarque de Maïmonide (Guide des Egarés, t. III, cap. XLVI, p. 363) était de prouver publiquement la possibilité de l'immolation de la brebis, et de renier ainsi tout le système idolâtre des Egyptiens, devait, au contraire, être consommé en compagnie d'un certain nombre de convives (Exode, XII, 3 et 4). Et, de fait, cette obligation de se réunir, pour l'agneau pascal, en petites confréries ou «*chaburoth*» s'était conservée à travers les âges (Traité Pesaḥim, cap. VII, 13; VIII, 4 et 7; IX, 10; Traité Berachoth, cap. VII, 5; Traité Sanhedrin, VIII, 2).

4) C'est aussi, sûrement, dans le but d'éviter toute contagion que d'après les dispositions talmuddiques (Pesahim, cap. II, 3, selon le commentaire de Jom Tale), la vaisselle qui avait déjà servi à une confrérie pour la consommation de l'agneau pascal, devait être purifiée avant de pouvoir servir à une autre confrérie, pour le même usage.

5) Nombres, IX, 6 et 10.

6) Traité Pesahim, cap. VIII, 5.

7) Josephi, Bell. jud. lib. VI, cap. IX, 3.

8) En effet, le mot arabe: طَهَّرَ, qui veut dire: être propre signifie aussi circoncire (v. Kazimirski, Diction. arabe-français, Paris 1860, t. II, p. 114). C'est aussi l'opinion de Gesenius (Thesaurus, vol. II, p. 776): «Eadem pertinet, di-til, Arabum

de même certaines expressions bibliques ne laissent aucun doute sur la valeur hygiénique de la circoncision. Ainsi, dans Ezéchiel, l'incirconcis semble être assimilé à l'impur perpétuel [1]), à cause, sans doute, de la malpropreté habituelle de sa région génitale. De plus, certaines métaphores bibliques font nettement entendre que, pour les anciens Hébreux, l'incirconcis était l'être malpropre par excellence [2]). «La locution hébraïque, circoncire son cœur, qui exprime au moral l'expulsion de toute pensée nuisible, prouve bien, dit M. Salvador avec beaucoup de raison, que, au physique, on y attachait une grande valeur sanitaire» [3]). C'est là d'ailleurs aussi la conviction la plus absolue de Bauer: «La circoncision, dit-il, s'était répandue surtout comme utilité médicale et non pas comme usage religieux» [4]).

VIII. — Enfin, le nom même que la Bible donne à la partie à amputer, c'est-à-dire au prépuce, prouve clairement que la circoncision comportait bien des avantages hygiéniques. En effet, le nom biblique de «*orlah*» ou prépuce signifie: «obturation ou fermeture» [5]), et, par conséquent, la circoncision devait supprimer l'«*orlah*» ou «la fermeture», c'est-à-dire elle devait faire disparaître le phimosis avec tous ses inconvénients. Et c'est pourquoi aussi la Bible donne à tout incirconcis le nom de «*arel*» ou «fermé», c'est-à-dire un homme atteint de phimosis.

Au surplus, même pour ceux qui, comme Renan [6]), veulent faire dériver le mot: «arel» de la racine arabe: «غَرِلَ» ou «être

---

recentiorum: طَهَّرَ, purgavit et circumcidit, quoniam præputium impurum et profanum censebant».

1) Ezéchiel, XLIV, 7 et 9.

2) Pour les Talmudistes aussi, l'incirconcis est l'individu impur et sale par excellence (Traité Pesahim, cap., VIII, 8).

D'ailleurs, ils relatent les cas où des payens se sont soumis à la circoncision à cause des vers qui se sont développés dans la cavité préputiale (Traité Abodah Zarah, p. 26*b*.

3) Salvador, op. cit., t. II, p. 253.

4) Bauer, op. cit., t. I, p. 60.

5) Ce sens là est d'abord pleinement confirmé par plusieurs passages bibliques (Exode, VI, 12 et 30; Jérémie, VI, 10; Ezéchiel, XLIV, 7 et 9) et puis il est admis par tous les exégètes (Buxtorfi, Lexicon chaldaïcum, talmudicum et rabbinicum, p. 829; Gesenius, Thesaurus, t. II, p. 1070).

6) E. Renan, Histoire du peuple d'Israël, t. I, p. 125, note.

long» [1]), l'idée de phimosis congénital y apparaît encore très nettement. En effet, il est de règle en clinique, comme nous aurons l'occasion de l'établir ailleurs, de voir un prépuce bien long atteint, en même temps, d'un phimosis très prononcé, au point que, dans ce cas, une intervention opératoire soit, très souvent, l'unique remède.

IX. — Ainsi, il est hors de doute que le législateur hébreu avait parfaitement connu et apprécié les divers avantages hygiéniques de la circoncision. Et, pourtant, nous ne pensons pas qu'un but hygiénique, quelque complexe qu'il pût être, eût, seul, présidé à l'institution de la circoncision rituelle. En d'autres termes, il est certain que des raisons purement médicales ne furent point étrangères à l'établissement de la péritomie rituelle, mais il n'en est pas moins certain que le but réel de la circoncision ne fut pas uniquement son utilité hygiénique.

X. — D'abord, il est difficile de comprendre que le législateur du Pentateuque eût pu attacher une si grande importance à des inconvénients que d'autres peuples, qui se trouvaient cependant dans les mêmes conditions climatériques que les Hébreux, ne paraissent pas même avoir éprouvés. C'est aussi cette même objection que Vanier a formulée en ces termes: «Beaucoup de peuples, dit-il, vivant sous les mêmes latitudes que les Israëlites, n'ont point reconnu la nécessité hygiénique de la circoncision. Ce serait là pour quelques-uns une raison de penser que le motif du législateur des Hébreux, pour établir cette institution, ne fut point une raison de santé» [2]). Et c'est là aussi l'opinion de Bohlen [3]).

XI. — Puis, si cette institution n'avait d'autre but qu'une mesure hygiénique, il serait difficile de comprendre comment les Hébreux, selon le propre témoignage de la Bible [4]), avaient-ils pu négliger cette pratique durant leur séjour dans le désert!

---

1) Cependant, en arabe, le même adjectif: «غَرِلٌ» veut dire uniquement «long», et non pas incirconcis, car alors on y emploie le mot: «أَغْرَلُ» (Voir Freytagii, Lexicon arabico-latinicum, t. III, p. 272).

2) Vanier, op. cit., p. 68.

3) Bohlen, Die Genesis, etc., Königsberg 1835, p. 194.

4) Josué, V, 5—7.

Est-ce que, pendant ces périgrinations, on n'avait plus besoin d'obvier à ces mêmes inconvénients? Mais il semble, au contraire, que c'était précisément, dans ces circonstances défavorables, que la circoncision, comme mesure sanitaire, devait être pratiquée avec beaucoup de soin.

XII. — Enfin, une dernière raison s'oppose également à cette manière de voir. En effet, s'il est vrai que les avantages de la circoncision, comme nous le verrons ailleurs dans ce même travail, sont aussi nombreux que variés, il n'en est pas moins vrai que la présence du prépuce ne menace pas directement la vie de l'individu et, en tout cas, cette présence ne peut devenir fatale qu'à l'individu lui-même. Comment se fait-il alors que le législateur avait cru devoir entourer cette prescription spéciale d'une sollennité toute particulière? Mais, sous le rapport purement hygiénique, d'autres lois [1]) ont certainement une importance tout aussi grande, et alors pourquoi le législateur n'a-t-il pas éprouvé le besoin d'insister avec tout autant de soin sur leur application respective?

---

1) Ainsi, par exemple, Moïse, pour sauvegarder la santé et même la vie de toute femme atteinte d'un flux d'ordre physiologique ou pathologique, édicte cette loi salutaire: «La femme qui souffre de ce qui, dans l'ordre de la nature, arrive chaque mois, sera séparée sept jours, et quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir. Si un homme s'approche d'elle, lorsqu'elle sera dans cet état, qui vient chaque mois, il sera impur pendant sept jours, et tous les lits sur lesquels il dormira seront également souillés.

La femme qui, hors le temps ordinaire, souffre plusieurs jours de cet accident qui ne doit arriver qu'à chaque mois, ou celle dont l'accident ordinaire continue lors même qu'il aurait dû cesser, demeurera impure, comme elle est chaque mois, tant qu'elle sera sujette à cet accident (Levitique, XV, 19, 24 et 25).

Or, tous les auteurs s'accordent à reconnaître que toute excitation sexuelle, au cours de la periode cataméniale, peut faire courir à la femme un très grave danger, susceptible même d'entraîner quelquefois la mort. D'autre part, ce danger devait être bien plus fréquent et plus sérieux dans les climats chauds où les tendances hémorrhagipares sont bien plus prononcées. Par conséquent, cette loi constitue une mesure sanitaire au premier chef, et, cependant, nulle sollennité n'entoure sa prescription!

Certes, le législateur édicte bien une sanction sévère contre le couple qui s'unirait au cours même d'un flux cataménial (Levitique, XX, 18), mais il ne fait pas, pourtant, de cette mesure sanitaire, le fondement même de sa religion. Dès lors, si la circoncision n'avait qu'un but hygiénique, comment se fait-il que l'Ecriture traite avec tant de différence deux obligations qui, au point de vue purement sanitaire, ont au moins une égale importance?

XIII. — C'est pourquoi, si l'on veut bien se rappeler que la circoncision, selon la juste remarque de Bergson [1]), a toujours été considérée comme la loi la plus importante de la religion mosaïque, on doit admettre, de toute nécessité, que cette institution, en dehors de son utilité hygiénique, a eu aussi en vue un but moral. Car il n'y a qu'une raison semblable qui peut faire comprendre la faveur unique dont la circoncision avait, de tout temps, joui chez les Hébreux.

(*à suivre*).

# ÜBER DIE ERKRANKUNGEN DES BLUTES UND DER MILZ IM KLASSISCHEN ALTERTUM

VON

Dr. E. D. BAUMANN.
(Oosterbeek, Niederlande).

---

Die Bedeutung des Blutes für das Leben gehörte gewiss zu den ersten Erfahrungen des, zur Bewusstheit erwachenden, Urmenschen. Es konnte ihm nicht entgehen, dass, mit dem aus der Wunde fliessenden Blute, Kraft und Leben flohen. Die Vorstellung, dass die Lebenskraft gebunden war am Blute, möchte nach WUNDT[1]) hiervon herrühren. Auch Homèros nannte den thumos, die Rauchseele, welche als ein Dampf aufstieg aus dem frisch vergossenen, noch heissen Blute des sterbenden Kämpfers. Die Lebenskraft, sagte auch Empedoklès, hatte ihren Sitz im Herzblute, oder eher im Blute, welches um das Herz wallte[2]). Der Mitteilung des Aristotelès im "De anima" (lib. I c. 2) nach, fand Kritias, wahrscheinlich der bekannte Schüler des Sookratès, dem Platoon einen der Dialoge widmete, die Seele im Blute. Und bei dem hippokratischen Verfasser "De natura hominis" lesen wir, dass einige "Physiologen" seiner Zeit, weil sie sahen, dass bei einem ermordeten Menschen das Blut aus dem Körper herausströmte (und er sodann starb), sagten, das Blut wäre die Seele im Menschen[3]). Zum Schluss, sang noch Vergilius bei der Beschreibung eines Gemetzels in der "Aeneis" (Sang IX, V. 345/8):

pectore in adverso totum cui comminus ensem
condidit adsurgenti et multa morte recepit.
purpuream vomit ille animam et cum sanguine mixta
vina refert moriens.

---

1) Völkerpsychologie, Bd. IV, S. 93/4.
2) HERMANN DIELS, Die Fragmente der Vorsokratiker, Bd. I, S. 261.
3) Oeuvres complètes (Littré) tom. VI, p. 44.

Das Blut war dem Primitiven ein geistiges Getränk, weil es ihn mit neuer Kraft belebte. CARVETH READ hat in "The origin of man" behauptet, dass das vormenschliche Tier vom Kosten des Blutes zum Menschen würde. Fest steht wohl, dass der Drang, um durch das Lecken vom Blute des Opfers eigene Lebenskraft zu kräftigen, da gewesen sein muss, ehe die magische Weltanschauung entstanden war. Die Bluttherapie mag also, wie MAGNUS behauptete, schon sehr alt sein [1]). Und andernteils wird auch die Bemühung um das Blut zu stillen, den teueren Lebenssaft für den Verwundeten zu erhalten, zu den ersten chirurgischen Verrichtungen gehört haben. Wir wissen, dass die Affen das rinnende Blut durch Auflegen der Hand auf die Wunde zurückzuhalten suchen. Styptica kennen die Naturmenschen allerorten. Noch zweckmässiger ist das Abbinden der Glieder bei lebensgefährlichen Blutungen; und wir erfahren, dass die Karaya des Binnenlandes Braziliens dies anwenden. BARTELS erwähnte, dass die nordamerikanischen Indianer durch circulären Druck das Blut stillen [2]). Der Papyrus EBERS nannte die Kauterisation der Wundfläche nach Extirpation der Geschwülste. Hippokratès kannte die blutstillende Kraft der Kälte, und Celsus auch die Ligatur. Archigenès erwähnte wahrscheinlich [3]) die Umstechung des blutenden Gefässes und Rhuphos die Torsion. Bei Galènos, zum Schluss, finden wir alle unsre Hilfsmittel schon beisammen. Daneben waren immer und allerorten die magischen Mittel bei den Leuten in Ehren. Von den Eingeborenen von Mittel-Sumatra wird berichtet, dass sie glauben, wenn Jemand verwundet ist, und man kann das ausströmende Blut nicht stillen, dass der Palasieq, ein Dämon, an der Wunde gesogen habe und sie deshalb unheilbar sei, sodass der Verwundete sterben muss. Die epaoidè, wovon die Odyssea berichtete, war ein Gegenzauber gegen derartige dämonische Streiche. Auch heute, sagten VON HOVORKA und KRONFELD, ist der Blutsegen noch in allen Gauen deutscher Zunge üblich (Vergl. Volksmed. Bd. II, S. 370) [4]).

---

1) Die Volksmedizin, S. 75.

2) MAX BARTELS, Die Medizin der Naturvölker, S. 286.

3) E. GURLT, Geschichte der Chirurgie, Bd. III, S. 539.

4) Vergl. OTTO STOLL, Suggestion und Hypnotismus in der Völkerpsychologie, S. 540.

Trotz alledem kam Anämie infolge Blutverlust im Altertum wohl nicht weniger oft vor als heutigentags. Von grüngelber Hautfarbe, von Ohnmacht, von Krämpfen, von Irrereden und Abnahme der Kräfte infolge von Blutungen aus Wunden war im Corpus Hippocraticum und bei den späteren Verfassern zu wiederholten Malen die Rede. Eine andere Ursache der Oligämie ist eine Blutung aus inneren Organen, und auch diese wurde oft erwähnt. Im Papyrus EBERS mochte geredet werden von Blutwässern, und vielleicht, meinte GURTL [1]), war die, auch heute in Ägypten oft vorkommende, distoma hämatobium hierbei bisweilen das ätiologische Moment. Bei den Hippokratikern und den späteren grossen Ärzten lesen wir von schweren und bisweilen tötlichen "Dysenterien" nach Magen- und Darmblutungen, von gefährlichen Hämorrhagien aus Luft- und Harnwegen, aus den weiblichen Organen und aus Hämorrhoiden.

Die systematische Untersuchung des Blutes war dem Altertum selbstverständlich nicht bekannt. Von weissen und roten Blutkörperchen hatte man damals keine blasse Ahnung. Das Mikroskop, welches SWAMMERDAM (1658), MALPIGHI (1666), VAN LEEUWENHOEK (1674) zu ihren Erfindungen instandsetzte, sollte erst zwei Jahrtausende später erfunden werden! Indessen konnten die Unterschiede in Farbe und Konsistenz des, aus der Wunde herausströmenden, Blutes den antiken Ärzten schwerlich entgehen. Im sechsten Buche der „Volkskrankheiten" (sect. II, § 20) redete der Verfasser von ichoorartigem Blute bei Furchtsamen und bei Leuten, welche sich übermässig angestrengt hatten. Mit ichoor meinten die Antiken einen serösen Saft schädlicher Beschaffenheit. Aber auch sehr dünnes und kaltes Blut hiess man wohl ichoor [2]). Wässeriges Blut, sagte Aristotelès, fand man bei furchtsamen Geschöpfen (De part. anim. lib. II, c. 4). Gesundes Blut, lesen wir in der „Historia animalium" (lib. III, c. 14) desselben, hatte einen süssen Geschmack und eine rote Farbe und war weder zu dick noch zu dünn. Aber bei Krankheit wurde das Blut ichoorartig und so molkig, dass einige schon blutartigen Schweiss schwitzten. Ein solcher Mensch bekam Blutflüsse aus

1) E. GURLT, Geschichte der Chirurgie, Bd. I, S. 15.
2) De natura hominis c. 12; GALENOS, Opera omnia, Bd. XV, p. 346.

der Nase oder aus dem Gesäss. Es kam bei einigen auch vor, dass das ausgetretene Blut ganz und gar nicht oder nur teilweise und an einzelnen Stellen gerann. Vielleicht dürfen wir aus dieser Bemerkung folgern, dass Bluter, welche bei geringfügigen Verletzungen reichlich bluten, auch im Altertume beobachtet worden sind. Die Koagulation wurde verursacht durch die Anwesenheit eines Faserstoffes im Blute, und wenn man durch Schütteln diesen Faserstoff entfernt hatte, gerann das Blut nicht. Diese Bemerkung findet man auch im nach-hippokratischen Buche „De carne" (c. 8), welches von einem Zeitgenosse des Dioklès verfasst sein sollte (FREDRICH).

Wiewohl die Blutkörperchen den Antiken, wie gesagt worden ist, unbekannt waren, haben doch die Ärzte die Symptome, welche sich zeigen bei der Zerstörung derselben en masse, beobachtet. GALÈNOS redete doch in „De loc. aff." (lib. V, c. 9) von einem Ikterus, welcher nicht herrührte von einer Affektion der Leber. Im Blute fand dann eine gallige Änderung statt. Als eine der Ursachen dieses hämatogenen Ikterus nannte er u. a. den Biss giftiger Tiere.

Eine frequente Blutkrankheit ist und war wohl auch im Hellas die Chlorosis. Die Volksmedizin kennt dieselbe unter dem Namen der „Jungfernkrankheit", der „vrijsterziekte" [1]) „Liebesgram" sollte eines der ätiologischen Momente sein [2]). Und wir dürfen wohl annehmen, dass unter den Jungfrauen, von welchen das Fragment „Peri parthenioon" redete, auch chloroticae gewesen sind. Weiter lesen wir von der Frequenz der Kopfschmerzen bei Mädchen in der Pubertät, von bleifarbiger Blässe mit „kleinen Adern" (Paulos, lib. I, c. 61) und von allgemeiner Schlaffheit, von frequentem Nasenbluten bei Bleichsüchtigen [3]), von einer suppressio mensium, welche nicht herrührte von einer Affektion der Gebärmutter (Soranos). Derartige kalte Naturen waren träge, der Harn war wässerig, sie husteten fortwährend Schleim auf und erbrachen auch wohl Schleim. Das Bischen Blut, welches sie hatten, wurde zum Fette (Aëtios, lib. XVI, c. 50, 52).

---

1) A. DE COCK, Volksgeneeskunde in Vlaanderen, blz. 224.
2) H. EICHHORST in Eulenburg's Real-Encyklopädie, Bd. III, S. 231.
3) Epidemiorum lib. VI c. 7; FUCHS, Hippokrates, Sämmtliche Werke, Bd. II, S. 278.

Viele zeigten auch psychische Symptome, wie Mutlosigkeit und Schwermut.

Ein merkwürdiger Abschnitt steht im zweiten Buche „Praedictorum" (§ 31): Diejenigen, welche in der Jugend lange Zeit hindurch eine schlechte Farbe haben, welche aber nicht diejenige des Ikterus ist, leiden am Kopfe, essen Steine und Erde und haben Hämorrhoiden. Dieselben Erscheinungen zeigen sich bei denjenigen, welche andauernd eine grüne Farbe haben, aber anstatt Steine und Erde zu essen, schmerzen bei ihnen die Hypochondrien mehr als bei den anderen [1]). Etwas ähnliches steht im § 333 der Koischen Prognosen [2]): Bei bis zu sieben Jahre alten Kindern deutet Kraftlosigkeit in Verbindung mit schlechtem Aussehen, eine beim Gehen sich einstellende beschleunigte Athmung, das Verlangen Erde zu essen, auf Verdorbensein des Blutes und Erschöpfung. Diesen hippokratischen Stellen ist wohl entnommen das von CELSUS gesagte: „Solche, die, ohne an der Gelbsucht zu leiden, schon seit langer Zeit eine üble Hautfarbe haben, werden entweder von Kopfschmerzen geplagt oder essen Erde" [3]).

Wir kennen das Phänomen der Geophagie allererst als Gelüst der Schwangeren. Dasselbe wurde schon vom Verfasser des hippokratischen Buches „De superfetatione" (c. 18), von SORANOS in „Peri gynaikeioon" (lib. I, c. 15), von GALÈNOS bei Aëtios (lib. IX, c. 23), von PAULOS Aegineta (lib. I, c. 1) erwähnt. Viel mehr verbreitet als in unseren Gegenden ist aber dieser krankhafte Trieb bei den gravidae der tropischen und subtropischen Ländern. Aus Südamerika, Afrika, Kleinasien, Britisch-Indien, unsrem Insulinde wird berichtet vom Erde-essen bei den gravidae [4]). Und wir hören weiter, dass auch die anderen Leute essbare Erde betrachten als ein Leckerbissen. ALEXANDER VON HUMBOLDT fand auf seiner Reise durch Südamerika (im Juni 1800) am Orinoco die Otomaken, welche in Zeiten des Mangels ungeheure Quantitäten eines fetten, milden Lettens verschlangen [5]). Nach Barth ist Ton, mit Butter untermischt, das Hauptnahrungsmittel

1) Littré, tom. IX, p. 65; FUCHS, Bd. I, S. 520.
2) Littré, tom. V, p. 657; FUCHS, Bd. II, p. 50.
3) De medicina lib. II c. 7, ed. MARX, p. 59; Übers. FRIEBOES-SCHELLER, S. 65.
4) VON HOVORKA und KRONFELD, Vergleich. Volksmed., Bd. II, S. 578/9.
5) Ansichten der Natur, S. 151/5.

der Dingding (West-Sudan). Die zentralbrasilianischen Karaja essen neben Ton (nach FRITZ KRAUSE) auch aus Salzmangel ganze Hände voll Sand und Asche. Die Bauern des Distrikts Ogliastro auf Sardinien backen noch heute aus Eichelteig und fein geschlämmtem Ton eine Art von Brotfaden [1]). Und die Malaien, die Batak, die Dayak Borneos, die Eingeborenen Soembawas und Neu-Guineas sind erpicht auf die ampo, d. h. eine Art fetten Lettens [2]). Bekannt ist aber, dass dieses wunderbare Naschwerk den Leuten nicht immer wohl bekommt. VON HUMBOLDT fand in der Mission San Borja das Kind einer Indianerin, das, nach Angabe der Mutter, fast nichts wie Erde geniessen wollte, und dadurch skelettartig abgezehrt war. Die Negersklaven Westindiens wurden, seiner Aussage nach, vom Erde-essen krank. Und auch aus Ostindien erfahren wir, dass die Geophagie der Eingeborenen Krankheiten wie schwere Blutarmut und Stuhlverstopfung verursacht [3]). Also können auch diejenigen Leidenden, von deren schlechter Hautfarbe unsre Hippokratiker redeten, ihre Kränklichkeit dieser übelen Gewohnheit zu verdanken gehabt haben. Aber wir wissen auch, dass die Geophagie ein Symptom sein mag von, von schwerer Blutarmut begleiteten Krankheiten und namentlich der Ankylostomiasis [4]). Nach JOACHIM könnte mit der a-a-a-Krankheit im Papyrus EBERS die Ankylostomiasis genannt sein. Wie bekannt ist, kommt diese parasitäre Krankheit über der ganzen Erde, namentlich aber in den tropischen und subtropischen Gegenden frequent vor, und ist dieselbe in Ägypten einheimisch. VON OEFELE hat die Behauptung des JOACHIMS bestritten. Aber es scheint mir nicht all zu gewagt, aus dem Gesagten zu vermuten, dass diese Wurmkrankheit auch im Hellas der Hippokratiker da gewesen ist.

Nicht weniger wichtig ist eine Mitteilung im Buche "De affectionibus": Bei denjenigen, welche eine grosse Milz haben, ist, sofern sie von galliger Constitution sind, die Farbe schlecht. Sie haben bösartige Geschwüre, riechen schlecht aus dem Munde und sind mager. Ihre Milz ist hart und hat zu jeder Zeit den-

1) A. HEILBORN, Allgemeine Völkerkunde, Bd. I, S. 32.
2) Vergl. über die Geophagie: R. LASCH, Mitt. d. anthrop. Gesellsch. Wien, 1898.
3) Encyklopädie v. Ned.-Indië.
4) MARTIN MAYER, Exotische Krankheiten, S. 190.

selben Umfang. Die Speisen gehen nicht ab. Diejenigen (der vorgenannten Gattung) jedoch, welche eine schleimige Constitution besitzen, haben weniger auszustehen und ihre Milz nimmt bald einen grösseren, bald einen geringeren Umfang an. Einigen dieser Milzleidenden ist weder durch Purgation noch durch eine andere Behandlungsweise zu helfen. Bei manchen verwandelt sich im weiteren Verlaufe der Zeit diese Krankheit in Wassersucht und sie erliegen. Manche bekommen Vereiterungen und werden nach Anwendung des glühenden Eisens wieder gesund. Bei manchen endlich bleibt die Milz bis in das Alter hinein hart und gross. Diese Krankheit entsteht, wenn sich infolge von Fieber und schlechter Behandlungsweise die Galle oder der Schleim oder auch beide Säfte auf die Milz werfen. (Im allgemeinen) ist dieselbe zwar von langer Dauer, aber nicht tötlich [1]).

Als im fünfzehnten und im sechszehnten Jahrhunderte der Skorbut anfing in unsren Gegenden zu grassieren [2]), haben mehrere Ärzte gemeint, dass diese scheinbar "neue Krankheit" sonst nichts wäre als die von den Hippokratikern beschriebene "magni lienes". Also war die Meinung des BOUDEWIJN RONSSEN, des JOSSE LOMMEN, des JOHAN VAN BEVERWIJCK [3]). Aber andere, u. a. JOHANNES WIËR, leugneten dies. PIETER VAN FOREEST sagte behutsam: vel hic morbus apud veteres cognitus fuerit, adhuc sub judice lis est [4]). HENRICUS BRUCAEUS meinte, dass die schwarzgallige Quelle und Art des Skorbuts bestimmt eine Affektion der Milz anzeigten. Indessen, sagte er, war dieses Organ nur ausnahmsweise geschwollen oder zirrhös [5]). Milztumoren, schrieb später VAN SWIETEN in den Kommentaren zu den Aphorismen des BOERHAAVE, wurden gewiss bisweilen bei der Sektion der am Skorbut gestorbenen beobachtet [6]), aber dieselben

---

1) Littré, tom. VI, p. 228/30; FUCHS, Bd. II, S. 356/7.

2) Vergl. über den Skorbut im Mittelalter: DUPOUY, Le moyen âge médical, p. 85/8; HAESER, Geschichte der Medicin, Bd. III, S. 389.

3) RONSSEUS, De magnis Hippocratis lienibus, Pliniique stomacace ac sceleretyrbe, seu de vulgo dicto scorbuto libellus, 1564; JODOCUS LOMMIUS, Observ. med., 1560; JOHAN VAN BEVERWIJCK, Van de Blauw-Schuyt, 1642.

4) FORESTUS, Observ. med., lib. XX obs. 11, 12.

5) BRUCAEUS, De scorbuto propositiones, 1589.

6) Meistens sind dieselben eine Folge interkurrenter Infektionen: HESS, SCURVY, PAST and PRESENT, p. 91.

waren nicht typisch für diese Krankheit. Und deshalb meinte auch der hervorragende Historiker des Skorbuts, JAMES LIND, dass die Stellen im Corpus Hippocraticum, wo geredet wurde über skorbutische Symptome bei Milzleidenden, nicht erwiesen, dass diese Krankheit in Hellas da gewesen war[1]). LITTRÉ hat bei der vorgenannten Stelle aus "De affectionibus" einer Mitteilung des Pallis gedacht, der berichtete, dass auf der Insel Spezzia junge Kinder in der Periode des Zahnens oft grosse Milze hatten und dann daneben Blutungen der Haut und des Zahnfleisches. Dies sieht wohl dem Morbus Barlowi ähnlich! JONES, zum Schluss, fand in unsrem Zitat eine klare Beschreibung der Malaria-Kachexie[2]). Es unterliegt dann auch keinem Zweifel, dass der grössere Teil der, so oft von den damaligen Ärzten beobachteten, grossen Milze herrührten von der, im Hellas so frequenten, Malaria. Dennoch war dies nicht immer der Fall! Denn Milzgeschwülste kommen und kamen selbstverständlich auch in jenen Zeiten bei einer Menge von Krankheiten vor. So war in den "Aphorismen" (sect. VI, § 43, 48) und in den Koischen Prognosen (§ 457) die Rede von kranken Milzen, bei welchen "Dysenterie" beobachtet wurde[3]). Im ersten und zweiten Buche der "Volkskrankheiten" (bez. § 13 und sect. II. § 22) wurden Krankheitsgeschichten erzählt, welche wohl als eine febris typhoïdea und eine Septikopyämie gedeutet werden müssen. Grosse und feste Milze, welche herrührten vom Trinken des Wassers aus Sümpfen, wurden erwähnt in einem bekannten Abschnitte (c. 7) des Buches "De aëre aquis locis". Und diese Milze waren ganz bestimmt Malaria-Milze[4]).

Man fasste auch nicht im Altertum die richtige Bedeutung der Milz für Gesundheit und Krankheit. Im Buche "Peri anatomès" des Rhuphos van Ephesos behauptete der Verfasser, dass die Milz keine Funktion hätte im menschlichen Organismus und ohne

1) A treatise on the scurvy. III ed., 1772.

2) Malaria and Greek History, p. 69; Ed. DUPOUY behauptete: L'étude de ce passage a permis de reconnaître dans ces symptomes les caractères de la scrofule plus que ceux du scorbut, l. c. p. 85.

3) Vergl. meinen Aufsatz: Over de dysenterie in de Oudheid, Ned. Tijdschr. v. Gen. 1924.

4) Vergl. De humoribus, c. 12.

Nutzen wäre. Die Behauptung rührte, nach GALÈNOS "De nat. facult." (lib. II, c. 4), her von dem berühmten Alexandriner Erasistratos. Nach Platoon war die Milz geschaffen um die Leber, den Sitz der weissagenden Seele, zu reinigen (Timaios *72c*). Die communis opinio war aber, dass dieses Organ mitwirkte bei der Bildung und bei der Reinigung des Blutes. Einigen Hippokratikern nach, zog die Milz das Wasser zu sich heran und regulierte die Feuchtigkeit des Körpers. Deshalb entstand bei der Erkrankung der Milz Wassersucht [1]). Die spätere Humoralpathologie lehrte aber, dass die Milz die Aufgabe hätte, die dicken und erdigen Teile der Nahrung an sich zu ziehen und also das Blut, welches gebildet wurde in der Leber, vor Verunreinigung zu schützen. Aus diesen erdigen Teilen bildete die Milz die schwarze Galle, welche abfloss in die Blutgefässe des Magens. War die Funktion der Milz gestört, dann wurde das Blut unrein und die Haut bekam eine kränkliche Farbe [2]).

Aristotelès behauptete in "De part anim." (lib. III, c. 7), dass die Milz und die Leber eine ähnliche Natur und eine ähnliche Funktion hätten. Sie wären gleichsam Zwillinge! Und den Ärzten schien die Erfahrung, dass so oft beide Organe gleichzeitig ergriffen waren, diese Hypothese zu stützen. Caelius Aurelianus besprach denn auch die Erkrankungen der Leber und der Milz in demselben Kapittel. Uns ist dieses gleichzeitige Ergriffensein allererst bekannt aus der Klinik der Leberzirrhose. Bekannt ist, dass diese Erkrankung beschrieben worden ist von PAULOS im 48. Kapittel des dritten Buches seiner "Medicina". Aber auch fand ich diese Krankheit erwähnt von Caelius, der ebenfalls die erweiterten Bauchhautvenen bemerkt hat. Er nannte auch das Syndrom: Leber- und Milzgeschwulst und Ikterus, welches sowohl bei der Hanotschen Leberzirrhose als beim Ikterus vorkommt. Eine zirrhöse Erkrankung der Leber und der Milz, begleitet von Hydrops, erwähnte auch GALÈNOS, und er bemerkte, dass die Ascites die Palpation der Leber erschwerte (De loc. aff., lib. V, c. 8; lib. VI, c. 1). Bei dieser Krankheit kam ebenfalls der Ikterus melas vor, welcher nach den Antiken herrührte von

1) FUCHS, Bd. I, S. 38, 246, 273, Bd. II, S. 358, 513, Bd. III, S. 443.
2) GALENUS, De nat. facult. lib. II c. 9; De usu part. corp. hum., lib. IV c. 15.

einem Leiden der Milz. Hierbei darf man gewiss nicht vergessen, dass Vergrösserungen von Leber und Milz auch beobachtet werden bei der tropischen Malaria [1]). Nichtsdestoweniger scheint es mir sicher, dass die vorerwähnten Leberzirrhosen von den antiken Ärzten beobachtet worden sind. Die Tatsache, dass der Alkohol in Hellas namentlich als Wein genossen wurde und dass gerade der Missbrauch des Rotweines die atrophische Leberzirrhose erzeugt [2]), ist sicherlich eine Stütze für diese Hypothese.

Aretaios sagte, dass eine zirrhöse Geschwulst die frequenteste Erkrankung der Milz wäre. Die Schmerzen waren dabei nicht heftig, aber die Volumzunahme konnte mächtig sein. Solche Leute waren wassersüchtig, hatten eine dunkelgrüne Hautfarbe und klagten über Atemnot und Beklemmung. Es gab auch Milz-Abszesse [3]). Archigenès sagte, dass bei langwierigen Krankheiten oft eine Verhärtung der Milz entstand, "ad modum lapidis in eo" [4]). Galenos bemerkte, dass die Geschwülste der Milz von sehr verschiedenem Umfange waren und dass bisweilen nur ein Teil dieses Organs erkrankt war. Bei solchen unbestimmten Angaben ist es natürlich unmöglich zu entscheiden, was wohl dies alles möchte gewesen sein. Wenn wir aber lesen von serösem Blute und von Bereitschaft zu Blutungen bei Leuten mit grossen Milzen und von kolossalen Volumzunahmen dieses Organs, dann wagen wir die Behauptung wohl, dass unter diesen Leidenden auch Leute waren, welche an Leukämie oder an Pseudoleukämie litten. Jedoch soll zugestanden werden, dass Milztumor, hämorrhagische Diathese und Anämie auch eine Folge sein mögen der Malaria.

Das Ergebnis aller dieser Betrachtungen soll also lauten: dass die grossen Milze der antiken Ärzte zusammenhingen mit mancherlei Krankheiten: mit Infektionskrankheiten, mit Lebererkrankungen und ganz bestimmt auch mit Erkrankungen des Blutes. Die Krankheit der Milz kat'exochèn war jedoch bei den

---

1) G. Jochmann, Infektionskrankheiten, S. 277.
2) P. K. Pel, De ziekten der lever en galwegen, blz. 160.
3) Vergl. De morbis lib. I c. 8, Littré, tom. VI, p. 155.
4) Daremberg-Ruelle, Oeuvres de Rufus d'Ephèse, p. 496.

Hellenen, wie bei den Ägyptern[1]), die Malaria. Und das versteht sich in einem malaria-durchseuchten Lande. Wir dürften also — trotz der Mundfäule, der malignen Geschwüre, der Abszesse unsres Zitats — die Hypothese der Ärzte des sechszehnten Jahrhunderts unbegründet nennen, wenn nicht an andren Stellen des Corpus Hippocraticum so unverkennbare skorbutische Symptome bei den "magni lienes" erwähnt wurden, dass die Diagnose Skorbut nicht abgelehnt werden kann. So redete der Verfasser der "Praedicta II" von grossen Milzen mit Symptomen: als Naseblutungen, schlechtes Zahnfleisch, foetor ex ore, schlimme Geschwüre am Unterschenkel, welche schwarzen Narben hinterliessen[2]). Die Frage wird dadurch bestimmt viel complizierter! Da doch die Milztumoren Zweifel erregen an der Richtigkeit der Diagnose Skorbut, sind die obengenannten Mundsymptome dafür fast pathognomisch. Während die hämorrhagische Diathese wohl passt bei der Diagnose Malaria, sind die Ulcera jedoch damit unvereinbar! Es bleibt also nichts andres übrig als zu schliessen, dass die Malaria mit dem Skorbut compliziert war. Von Skorbut bei und nach Malaria redeten auch die älteren Verfasser WIËR und VAN FOREEST und später BOERHAAVE[3]). Weiter ist es bekannt, dass eine Person, welche infolge einer unzweckmässigen Diät nur verfügt über eine geringfügige Reserve an antiskorbutischen Vitaminen im Körper, von einer Infektionskrankheit, wobei eine strenge Diät ohne genügende Abwechslung der Speisen vorgeschrieben ist, den Skorbut bekommen kann. KRAMER berichtete noch vor kurzem von einem Seemanne, der in der Rekonvalescenz nach einem ernsten Typhus plötzlich beunruhigende Symptome zeigte, welche als Skorbut gedeutet werden sollten[4]). Wenn der Skorbut heute nicht mehr bei Malaria beobachtet wird, soll man erwägen, dass im Altertum die spezifische Therapie dieser Krankheit noch unbekannt war und dass man

---

1) VON OEFELE im Handb. d. Gesch. d. Med., Bd. I, S. 85.

2) LITTRÉ, tom. IX, p. 67; Vergl. über die schwarzen Narben die „Problemata" des Aristotelès, ed. C. E. RUELLE, p. 85.

3) J. WIERUS, Med. obs. hact. incogn. lib. I, de scorbuto; FORESTUS, Opera omnia (1653), tom. II, p. 418; BOERHAAVE, Aphorismen § 1150, nannte auch andere Krankheiten, wobei infolge der angewandeten Diät der Skorbut entstehen konnte.

4) Geneeskundige Gids, 1928, blz. 564; vergl. HESS, SCURVY, p. 60.

die hartneckigen Fieber mit strenger Diät zu heilen versuchte, wobei dann noch der Körper durch Abführmittel, Venesektion usw. geschwächt wurde. Also hatte der Hippokratiker vielleicht nicht Unrecht, als er sagte, dass diese Krankheit eine Folge wäre einer ungeeigneten Fieberbehandlungsweise!

Dass in jedem Falle der Skorbut im Altertum bestanden hat, beweisen einige andere Stellen im Corpus Hippocraticum. Schon LANGIUS hat in seinen medizinischen Briefen bemerkt [1]), dass der Abschnitt in „De morbis internis" (c. 46) mit der Überschrift „eileos haimatitès", blutiger Ileus [2]), den Skorbut beschrieb. Diese Krankheit pflegte im Spätsommer auszubrechen. Die Symptome waren: foetor ex ore, aufgelockertes Zahnfleisch, Nasenblutungen, Schwarzfärbung der Haut, welche auch dünn wurde. Zuweilen brachen Geschwüre an den Schenkeln hervor. Wenn die einen heilten, traten wieder andere hinzu. Der Patient war nicht aufgelegt zum Spazierengehen und zu körperlichen Anstrengungen. Nur bei vieler Pflege erfolgte Genesung [3]). Empfohlen wurde: Reinigung des Körpers mittels gekochter Eselsmilch und Honig, Wein mit dem Abwasser von weissen Kichererbsen. Weiter: die Blätter des Kneooros [4]) und des Hippopheoos (Wolfsmilch), als auch die knidischen Beeren (Seidelbastbeeren), die Blätter der Aktè, d. h. des Sambucus niger, die gekochten Blätter der Konusa, d. h. des Erigeron graveolens [5]), gekochtes Hammelfleisch, Brot, Linsensuppe mit Silphion, Knoblauch und Polei.

Ein Krankheitsfall, welcher an Skorbut erinnert, finden wir im siebenten Buche der „Volkskrankheiten" (§ 47): Bei Kleochos, der nach körperlichen Anstrengungen und Turnübungen während

---

1) Medic. epist. misc. lib. XIII ep. 14. (1560).

2) Mit „ileus" meinten die Hippokratiker nicht nur den Darmzwang, sondern ebenfalls schmerzhafte Darmentzündungen. Vergl. FUCHS, Bd. I, S. 172, Bd. II, S. 29, 357.

3) In „De morbis int." (c. 32) wurde eine Milzkrankheit genannt, wobei die Milz anschwoll, die Haut eine bleiähnliche Farbe bekam, grosse Geschwüre an den Unterschenkeln entstanden aus Hautrissen; der Stuhlgang sah blutig und grünspanartig aus. Die Milz wurde endlich wie ein Stein. Die Krankheit war lebensgefährlich.

4) THEOPHRASTOS (De hist. plant. lib. VI, c, 2) teilte mit, dass es zwei Arten des kneooros gab: die weisse und die schwarze. Die Blätter des schwarzen kneooros waren fleischig (lib. I, c. 10). Nach Hort war der weisse die Daphne oleoides, der schwarze die Thymelaea hirsuta.

5) Dioskuridès, ed. BERENDES, S. 344.

der (ersten) Tage Honig genossen hatte, trat eine Geschwulst am rechten Knie auf, und zwar mehr unten an den unterhalb des Kniees gelegenen Sehnen. Wenn er umherging, hinkte er ein wenig; die Wade schwoll an und wurde hart, und diese Erscheinung erstreckte sich auf den Fuss so gut wie auf den rechten Knöchel. Auch im Zahnfleische neben den Zähnen befanden sich (Anschwellungen), so gross wie Weinbeeren, von blasser, schwärzlicher Färbung und schmerzlos, so lange er nicht ass; ebenso taten ihm die Füsse so lange nicht weh, als er nicht aufstand; die Geschwülste hatten nämlich auch das linke Bein ergriffen, nur waren sie weniger blass. Die Geschwülste fluktuierten, alsob dieselben Eiter enthielten. Schliesslich aber war Patient nicht mehr im Stande zu stehen, sondern er musste das Bett aufsuchen. Zuweilen machte sich Hitze bemerkbar, er hatte keinen Appetit und gar nicht viel Durst, vermochte sich sogar nicht mehr auf einen Stuhl zu setzen, warf sich unruhig hin und her und wurde zuweilen auch von Ohnmachten befallen. Etwa am sechzigsten Tage legten sich die Anschwellungen. Nur Schmerzen in den Knieen stellten sich bei ihm, wenn er lag, noch ein" [1]). — In diesem Zitat finden wir also die Blutungen in den tieferen Teilen der untersten Extremität erwähnt, welche sammt den Zahnfleischblutungen eigentümlich sind für den Skorbut.

Nicht weniger von offenbar skorbutischer Art war die „Epidemie", welche beschrieben steht im sechsten Buche der „Volkskrankheiten" (sect. VII, c. 2): Die Symptome waren: Hämorrhagien und (Blut-)Geschwülste, Anfälle von Ohnmacht, Bauchbeschwerden, Atemnot, maligne ulcera, und Verschwärungen des Zahnfleisches, welches über den Zahn hinzog, Abmagerung, Wassersucht, Zusammenfallen des Antlitzes beim Herannahen des Todes [2]).

Den „Prädicta II" (c. 36) ist gewiss entnommen die Stelle im zweiten Buche „De medicina" des Celsus, wo wir lesen: Solche, die an Vergrösserung der Milz leiden, haben krankes Zahnfleisch, hauchen einen üblen Geruch aus dem Munde, oder haben Blutungen an irgend einer Stelle. Zeigen sich keine der genannten Erscheinungen, so entstehen notwendigerweise an den Beinen

---

1) Littré, tom. V, p. 414/6; Fuchs, Bd. II, S. 317.
2) Littré, tom. V, p. 337; Fuchs, Bd. II, S. 282.

bösartige Geschwüre, welche schwarze Narben hinterlassen [1]).

CAELIUS teilte mit, dass Dioklès in seiner Schrift über die Ursachen der Krankheiten und deren Behandlung redete von Milzleidenden, deren Zahnfleisch Blut ausschwitzte. Andere hatten bemerkt, dass die Milzleidenden von Läusen gequält wurden oder an Nachtschweiss, an Priapismus, an Nasenblutungen, an foetor ex ore, an Verschwärung des Zahnfleisches litten und Beinulcera hatten, welche schwer genasen. Auch bei PAULOS VON AEGINA lesen wir, dass bei denjenigen, welche an einer zirrhösen Vergrösserung der Milz litten, das Zahnfleisch verdarb, der Mund übel roch und Geschwüre an den Beinen entstanden, welche schwer heilbar waren (lib. III, c. 49). Vielleicht wurde die skorbutische Stomatitis auch noch erwähnt im Talmud [2]).

Die Verfasser des sechszehnten und siebzehnten Jahrhunderts, die behaupteten, dass der Skorbut ganz bestimmt keine „neue" Krankheit wäre, beriefen sich auch auf zwei Stellen in den Schriften der nicht-medizinischen Autoren STRABOON und PLINIUS. STRABOON erzählte doch im sechszehnten Buche der „Geographica" (c. 24), dass viele im Heere, mit dem Aelius Gallus Arabien eingezogen war, befallen wurden von Mundfäule und Schenkelschwäche, zwei dort einheimischen Krankheiten. Bei einigen war der Mund erkrankt, bei anderen zeigten die Schenkel eine gewisse Lähmung infolge des (genossenen) Wassers und der Kräuter. Er war daher genötigt, der Herstellung der Kranken wegen den Sommer und Winter im Flecken Leuce zu verweilen. PLINIUS teilte im 25 Buche (c. 3) der „Naturalis Historia" mit: Als Germanicus Caesar mit der Armee über den Rhenus gezogen war, fand man in den Gegenden am Meere nur einen einzigen Brunnen, der süsses Wasser hatte. Wer aber davon trank, dem fielen innerhalb zweier Jahre die Zähne aus und die Kniegelenke lösten sich auf. Die Ärzte nannten diese Krankheiten Stomacace und Scelotyrbe. Zur Kur fand man ein Kraut, das Brittannica [3]) heisst,

---

1) A. C. CELSI quae supersunt, rec. FRID. MARX, p. 63; Übers. SCHELLER-FRIEBOES, S. 68.

2) JUL. PREUSS, Biblisch-Talmudische Medizin, S. 197.

3) Die Bretannikè war nach Dioskuridès (lib. IV, c. 3) ein spezifisches Mittel gegen fressende Geschwüre im Munde. Mit Sicherheit, sagte BERENDES, ist die Pflanze nicht ermittelt.

und nicht nur gegen Nervenkrankheiten und Mundkrankheiten, sondern auch gegen anginas und gegen Schlangen nützlich ist. Die Friesen, damals unsere Bundesgenossen, in deren Lande das Lager stand, haben unsere Leute mit dem Kraute bekannt gemacht [1]).

Es ist gewiss wohl möglich, dass die, von STRABOON und PLINIUS erwähnten, Stomacace und Scelotyrbe der Skorbut gewesen sind. Der Skorbut gehört doch zu den Krankheiten, welche oft die Krieger heimsuchen, wenn die Armee grosse Entbehrungen zu erdulden hat. Von Skorbut-Epidemien wurde auch aus modernen Zeiten und ebenfalls in dem grossen Weltkriege berichtet [2]). Aber auch kamen in der Kriegszeit infektiöse Stomatites häufig vor und die Stomacace möge nur eine solche Mundentzündung gewesen sein! Hinsichtlich der scelotyrbe lesen wir weiter in den pseudogalenischen „Horoi iatrikoi": Scelotyrbe est species paralyseos, qua quis rectus ambulare non potest et latus alias in rectum, quandoque sinistrum in dextrum, aut dextrum in sinistrum circumfert, interdum quoque pedem non attollit sed attrahit velut iis qui magnum quid ascendunt". Dieses Phänomen sieht also mehr der Tabes als dem Skorbut ähnlich. Und dies macht es nicht wahrscheinlicher, dass die von STRABOON und PLINIUS beschriebenen Epidemien der Skorbut gewesen sind!

Verwandt mit dem, als Skorbut identifizierten, "ileus sanguineus" war nach dem Verfasser "De morbis internis" eine andere Form des "ileus", welche im 44. Kapitel dieses Buches erwähnt wird: Die Krankheit entstand vorzugsweise bei Leuten, die zur Winterzeit eine erhitzende und feuchte Diät befolgten und zu wenig Körperübungen pflegten. Wenn solche überernährte Leute plötzlich genötigt wurden bei Frost einen grossen Weg zu machen, dann zeigten sich bei denselben folgende Symptome: Flatulenz im ganzen Körper, Bleifarbe der Haut, Patient ist fortwährend steif vor Kälte. Der Körper schuppt sich, wenn er gewaschen wird, ab, besonders am Scrotum. Es gab Anasarca, namentlich an den Füssen, ein Gefühl der Schwere in Armen und Beinen, Zittern in den untersten Extremitäten beim Herumgehen, Atemnot

1) Ed. MAYHOFF, Vol. IV, p. 122.
2) NIEDNER, Die Kriegsepidemieen des XIX Jahrhunderts; HESS, SCURVY.

beim Steigen, Kopfschmerzen mit einem Gefühl von Druck über den Augen, Durst während der Nacht, Lienterie. Die Krankheit erreichte bei guter Behandlung binnen Jahresfrist ihr Ende. Aber nach zwei Jahren kehrte dieselbe bei vielen wieder. Erfolgte zum zweiten Male ein Rückfall, so trat zwar keine Schwellung auf, aber wohl wurde der Patient dünn, mager und bleich. Das Abmagern nahm am Gesichte seinen Anfang. Manchmal stellte sich auch Bauchwassersucht ein. Es war aber sehr gefährlich einen Einschnitt zu machen, denn dann starb der Leidende. Vielleicht war also die Ascites Meteorismus! — Es ist schwer zu sagen, welche Krankheit der Verfasser beschrieb. Das Krankheitsbild ist aber wohl ein wenig demjenigen ähnlich, welches von den älteren Verfassern "anaemia montana" genannt wurde, d. h. Symptome von Störungen im Blutumlaufe beim Aufenthalt in einer Hochebene, welche sich dann bei Leuten mit einem schwachen Herzen [1]) zeigten.

Viel öfter als von Blutarmut ist in den Schriften der antiken Verfasser die Rede von Vollblütigkeit, von Plethora. Der hippokratische Verfasser "Peri diaitès III" behauptete, dass diese körperliche Beschaffenheit herrührte von Überernährung nebst zu wenig Leibesübungen. Solche Leute hatten eine schlechte Hautfarbe, litten an Anschwellung der Nasenschleimhaut, an Verlust des Appetits, und bekamen leicht Katarrhe. Einige litten an Alpdrücken, hatten rheumatische Schmerzen, Kopfschmerzen und eine Sensation der Schwere im Kopfe mit Hang zum Schlummern. Atemnot bei körperlichen Bewegungen, Flatulenz, Durchfall, blutiger Stuhlgang, chronische Gastritis wurden bei denselben beobachtet.

Die Plethora war ein Übermass des Blutes; das Blut war aber von guter Qualität. Ein solcher plethorischer Mensch war freilich scheinbar gesund, schwebte jedoch immer in Gefahr aus einer winzigen Ursache krank zu werden. Die Vollblütigkeit entstand aus einer Diät, wobei der Mensch mehr gebrauchte als er verbrauchte. Ein solcher Überschuss der Nährung verdarb, der antiken Auffassung nach, leicht und so wurden manche Krankheiten erregt. Euryphoon von Knidos, Hèrodikos von Knidos,

1) A. Hirsch, Handb. d. hist.-geogr. Pathologie, 1883, Bd. II, S. 353.

der bekannte gymnastès Hèrodikos von Selymbria hielten die perisoomata, den Überschuss der Nahrung, für die Hauptkrankheitsursachen [1]). Der Vertreter kat'exochèn aber der Plethora als Hauptkrankheitsursache war bekanntlich der berühmte Alexandriner Erasistratos.

Die Klinik der Krankheiten des Blutes gehört zu den Errungenschaften des neunzehnten Jahrhunderts. Der Aufbau derselben forderte eine grössere Kenntnis der feineren Anatomie und der Physiologie, forderte besonders eine Technik, welche dem Altertum noch fehlte. Demzufolge verbargen sich diese, immerhin ziemlich seltenen Krankheiten hinter anderen Krankheiten, welche die antiken Ärzte leichter zu erkennen vermochten. Ich habe versucht, hieraus dieselben wieder herauszuholen. Und obgleich die Ernte meiner Nachforschungen nicht reich war, war es doch meines Erachtens wohl der Mühe wert dieselbe hier mitzuteilen.

---

1) Anonymus Londinensis, c. 3, 4, 11, 15.

---

# LA PÉRITOMIE

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le DR. D. SCHAPIRO
de Paris.

*(suite)*

---

## PREMIÈRE PARTIE:

## Essai sur l'institution de la circoncision rituelle.

### ARTICLE V.

### Institution éthique.

Dans cet article, nous nous proposons de démontrer que la péritomie a été institué dans un but purement moral.

Toutefois, il ne s'agit pas, comme le pensent certains auteurs, du vice solitaire, mais bien des passions sexuelles elles-mêmes, bien autrement malsaines pour l'individu et même pour l'espèce, que le législateur a voulu affaiblir par l'institution de la péritomie.

Cette doctrine, basée sur de multiples preuves, se justifie pleinement par la science physiologique, sans compter les opinions favorables des auteurs, tant anciens que modernes.

Enfin, les conséquences heureuses de cette institution, tant pour l'individu que pour sa postérité, sont telles qu'elles justifient pleinement l'importance exceptionnelle que le législateur a attaché à cette loi morale.

#### § 1. *Vice solitaire.*

I. — D'après le docteur Vanier, la circoncision avait été instituée dans le but d'empêcher le vice solitaire. Et, de fait, cet auteur,

---

1) Bergson, op. cit., p. 45.

après avoir affirmé que l'abus de soi est très répandu [1]), s'exprime ainsi à ce sujet: «Nous écrivons, dit-il, pour les Juifs et pour les chrétiens. Aux premiers, nous demandons la réforme de l'opération; aux seconds, nous demandons qu'ils ne repoussent pas toujours la circoncision qui peut être, entre les mains de la science, un puissant moyen, non seulement d'hygiène, mais encore de moralisation» [2]). Et, plus loin, ce même auteur ajoute encore: «Si la loi, dit-il, aussi prévoyante contre les sources de démoralisation, suicide qu'elle l'est contre la démoralisation homicide, voulait adapter la circoncision comme mesure préventive, l'Eglise ne s'y opposerait pas» [3]).

II. — Et cette même thèse est également soutenue par Virey: «Toutefois, dit-il, il nous paraît que les religions de l'Orient n'ont introduit la circoncision que pour un but plus moral et plus utile au genre humain. Comme l'ardeur du climat développe rapidement les passions, et exalte à l'excès le sentiment de l'amour, les législateurs égyptiens, hébreux et arabes ont voulu mettre un frein à l'abus que l'homme peut faire de lui-même: ils ont opposé des obstacles à la masturbation, si fréquente et si meurtrière dans ces climats brûlants, et chez les jeunes gens surtout» [4]).

III. — Enfin, les écrits cabbalistiques eux-mêmes semblent également admettre cette même thèse [5]).

IV. — Mais, si M. Michaelis a eu raison de qualifier l'onanisme d'«ennemi terrible [6]) de l'humanité» [7]), il n'en est pas moins difficile de croire que la circoncision rituelle avait été instituée uniquement dans ce but moral.

---

1) «Le crime, dit Vanier (op. cit., p. VII), change avec le milieu social dans lequel se produit le criminel, le vice ne peut changer, parce que la nature de l'homme ne peut changer».

C'est aussi, à peu près l'opinion de M. Escande (Voir: Le Problème de la chasteté masculine au point de vue scientifique, Paris 1919, p. 77).

2) Vanier, op. cit., p. IV. 3) Vanier, op cit., p. 59.

4) Virey, op. cit., t. I, p. 265.

5) En effet, d'après le Zohar (ad sect.: Bereschith, p. 56*b*), le déluge ne fut décrété que lorsque les hommes de l'époque, après avoir commis toutes sortes de turpitudes, avaient commencé à s'adonner aux vices de l'onanisme».

6) Pour se faire une idée des ravages du vice solitaire, il suffit de se rappeler ce passage du docteur Castellain (op. cit., p. 40): «Certains médecins, dit-il, se sont crus autorisés à dire que les trois quarts de folie étaient le résultat de la masturbation».

7) Michaelis, op. cit., t. IV, p. 40.

D'abord, on ne voit pas pourquoi on doit admettre que les anciens Hébreux, plus que tous les autres peuples antiques, étaient adonnés à ce vice particulier. Puis, quand même il en aurait été réellement ainsi, il n'en résulterait pas encore nécessairement que l'institution de la circoncision avait en vue cette prophylaxie morale. En effet, il n'est pas encore suffisamment établi que la circoncision constitue réellement un moyen universellement efficace contre ce fléau. En tout cas, bien des auteurs sont la-dessus d'un avis tout-à-fait différent: «On s'est beaucoup étendu, dit de Saint-Germain, sur une prétendue indication de la circoncision considérée comme moyen préventif ou même curatif de la masturbation chez les enfants; nous sommes convaincus que cette habitude, qui prend surtout naissance dans l'espèce d'instruction mutuelle que pratiquent à cet égard les enfants entre eux, n'a qu'une liaison très indirecte avec la longueur plus au moins grande du prépuce, et n'a par conséquent guère de chances d'être enrayée par sa soustraction» [1]. Et cette même opinion [2] est aussi partagée par Michaelis [3].

V. — Certes, quant à nous, nous croyons, avec le docteur Cohen [4], le docteur Aïssa Hamdy [5] et avec bien d'autres auteurs, que la circoncision, ainsi que nous le verrons ailleurs, peut, dans beaucoup de cas, prévenir cette habitude pernicieuse, et même, dans certains cas, en assurer la guérison. Seulement, nous ne pouvons pas croire à l'efficacité universelle de ce moyen, car, à l'instar d'autres praticiens, nous avons pu constater, cliniquement, que ce vice n'est pas absolument étranger aux enfants circoncis. C'est pourquoi nous croyons devoir conclure, avec le docteur Bergson [6], qu'il est impossible d'admettre que le législateur des Hébreux, en instituant la circoncision rituelle, eût pu avoir en vue uniquement ce but moral.

---

1) De Saint-Germain, in Nouveau Dict. de méd. et de chir.; art.: circoncision, p. 636.

2) M. Michaelis (op. cit., t. IV, p. 40) base son opinion sur ces considérations. D'abord, pense-t-il, la pollution nocturne, par imagination est toujours possible chez les circoncis, et ce vice, selon lui, est encore plus terrible que celui de la masturbation. Puis, objecte encore ce même auteur, certains passages bibliques montrent que le vice solitaire avait quand même existé chez les Hébreux.

3) Michaelis, op. cit., t. IV, p. 40.

4) Cohen, in Congrès médical international de Paris, 1868, p. 403.

5) Dr. Aïssa Hamdy, op. cit., p. 149. 6) Bergson, op. cit., p. 57.

## § 2. *Modération des passions sexuelles.*

I. — Dans la haute antiquité, et en Orient surtout, la dissolution des mœurs était arrivée de bonne heure à son comble, comme l'attestent de multiples passages bibliques [1]), et aussi comme en témoigne la tradition théologique [2]). D'autre part, comme le fondateur du futur peuple des Hébreux avait rêvé une sorte de pérennité pour sa race, il ne pouvait, naturellement, se désintéresser de l'état de corruption de la société d'alors. Or, après de profondes méditations et de longues réflexions, ce même fondateur, qui avait déjà introduit dans le monde la notion de l'unité de Dieu, avait compris qu'il n'y avait qu'un remède matériel qui pouvait avoir quelque efficacité contre les débordements de la chair. D'un autre côté, grâce à sa longue expérience de la vie et des hommes, il avait fini par reconnaître que l'absence du prépuce, soit congénitale, soit acquise, à la suite d'un sphacèle spontané, par exemple, mettait non seulement l'homme à l'abri des divers inconvénients de cet organe, mais encore que la suppression involontaire du prépuce donnait souvent à l'individu une plus grande maîtrise de soi-même. Et c'est pourquoi le patriarche, pour affaiblir efficacement la violence des passions sexuelles dans sa race future, avait décidé d'y faire pratiquer la suppression volontaire du prépuce ou la circoncision obligatoire.

II. — Cette assertion, quelque inattendue qu'elle puisse paraître à bien des lecteurs, n'est pas cependant aussi nouvelle qu'elle en a l'air. Mais, avant de remonter à l'origine même de cette conception, nous tenons à faire connaître la portée exacte de cette thèse. Ce n'est pas à dire que la circoncision, à elle seule, est capable d'assurer une existence vertueuse, exempte de tout excès génésique ou même de tout vice charnel. Non! Une affirmation aussi catégorique ne saurait être soutenue un seul instant, car la vie, surtout celle des grands centres, se chargerait, bien

1) Genèse, VI, 1—2; XIX, 5 et 8; XXVI, 35; XXVII, 46; XXVIII, 8; Levitique, XVIII, 1—28; etc.

2) Midrasch Tanhuma, sur Bereschith, Ed. Bouber, Wilna 1885, p. 8*b* et p. 12*a*.

souvent, d'en démontrer toute l'inexactitude. Seulement, c'est-à-dire que la circoncision est capable d'affaiblir singulièrement l'«*impetus coeundi*», et que, par conséquent, elle est apte non seulement à permettre à l'homme de triompher bien aisément des tribulations de la chair, mais encore d'échapper plus facilement à tous les crimes qui, trop souvent, ne sont que les conséquences directes des passions sexuelles. En d'autres termes, le fondateur du peuple hébreu avait voulu, par la circoncision, affranchir sa postérité de la «servitude de la chair» et de tous les autres esclavages qui en découlent ordinairement [1]).

III. — Tel est, selon nous, le but sublime de l'institution de la circoncision. Et cette vérité, quelque nouvelle qu'elle puisse paraître, s'impose tout d'abord de par les textes bibliques eux-mêmes. En effet, en se reportant au texte qui précède l'ordre de se circoncire, on sent déjà qu'il va s'agir d'un acte dans un but éthique. Dieu apparaît à Abraham, alors âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, et, après lui avoir dit: «*hithhalech lephanaï veheïe thamim*» ou «marche droit devant moi et sois intègre», il lui annonce qu'il va établir avec lui une alliance [2]). Par conséquent, il devient clair que l'acte de cette nouvelle alliance, c'est-à-dire la circoncision, devait constituer le moyen du but à atteindre, à savoir: «marcher droit devant Dieu et être intègre».

IV. — Et, de fait, c'est bien dans ce sens que l'exégèse talmudique comprend le texte précité: «Ce n'est qu'après la circoncision, proclame le texte talmudique, qu'Abraham avait pu acquérir l'entière maîtrise de soi, au point de pouvoir commander à ses yeux, à ses oreilles et même à l'organe du sens génésique» [3]). En d'autres termes, selon ce texte talmudique, le patriarche lui-

---

1) Que la pureté de mœurs, chez les Israélites, soit relativement beaucoup plus grande que partout ailleurs, personne ne le conteste: «Le mariage, dit Dohm (Über die bürgerliche Verbesserung der Juden, Berlin 1781, p. 99), est, chez eux, bien plus chaste et les fautes contre la pureté de mœurs, surtout les vices contre nature, sont chez eux bien plus rares». Et même le docteur Beugnies (op. cit., p. 18) en admet l'existence: «Un certain nombre d'écrivains, dit-il, se sont plu à rendre hommage à la chasteté juive. D'abord, existe-t-elle? oui». Certes, cet auteur cherche à en attribuer la cause à toutes choses autres que la pratique de la circoncision, mais il y est obligé de par sa thèse même.

2) Genèse, XVII, 1—2.

3) Traité Nedarim, p. 32*b*.

même n'avait pu échapper entièrement aux passions sexuelles que grâce à la circoncision.

V. — D'autre part, pour Grœtz aussi, les mots bibliques précités, qui servent d'introduction à l'ordre de se circoncire, indiquent clairement que cet usage allait s'établir dans un but purement moral [1]).

VI. — Mais ce qui prouve surtout que, dès le début, la circoncision avait en vue un but éthique, c'est l'expression figurée à laquelle cette pratique avait donné naissance. Et nous n'en voulons pour preuves que ces deux exemples.

Quand Moïse exhorta ses contemporains à servir Dieu de tout cœur et à observer ses préceptes et ses lois, il conclua en ces termes: «Ayez donc soin de circoncire le prépuce de votre cœur [2]) et n'endurcissez pas davantage votre tête» [3]). Or, il est évident que si la circoncision n'était pas considérée, dès l'origine, comme un remède contre la violence des passions sexuelles, il ne serait jamais venu à l'esprit de l'auteur du Pentateuque, même comme métaphore, de faire de la circoncision du cœur un moyen contre la désobéissance et la transgression.

VII. — Et cette même idée éthique est aussi exprimée, et avec plus de force encore, par Jérémie. En effet, ce prophète, après avoir exhorté ses compatriotes à se repentir, s'écria ainsi: «Soyez circoncis pour Dieu et retranchez les prépuces de vos cœurs, gens de Judée et habitants de Jérusalem, de peur que mon indignation n'éclate tout d'un coup, et ne s'embrase comme un feu, à cause de la malignité de vos pensées, et que personne ne la puisse éteindre» [4]) [5]). Or, il est évident que, dans cette

---

1) Voici, en effet, comment Grœtz (op. cit., t. II, p. 464, note 6) s'exprime à ce sujet: „Die Einleitung zum Gesetze der Beschneidung spricht ganz entschieden für die Intention, sie im ethischen Sinne aufzufassen, wenn sie auch als Bundeszeichen gelten soll".

2) Evidemment, par: «le prépuce de votre cœur», l'auteur biblique ne peut vouloir faire entendre que «tout ce qu'il y a de charnel et de sensuel dans le cœur».

3) Deut., X, 16. (Comp. Deut., XXX, 6).

4) Voici la version que la Vulgate donne de ce même passage biblique: «Circumcidimini Domino et auferte præputia cordium vestrorum, viri Juda et habitatores Jerusalem, ne forte egrediatur ut ignis indignatio mea, et succendatur, et non sit qui extinguat propter malitiam cogitationum vestrarum».

5) Jérémie, IV, 4.

phrase, le prophète veut dire ceci: La circoncision doit avoir pour corrolaire naturel l'abandon des passions et l'amélioration de tous les actes de la vie; mais, du moment que vous vous entraînez à faire du mal quand même, c'est comme si votre circoncision n'était pas faite pour Dieu. Par conséquent, Jérémie avait également proclamé que la circoncision avait essentiellement un but éthique.

VIII. — Ainsi, dans ces deux textes, l'idée éthique de la circoncision est proclamée avec autant de force que d'évidence. Et cette même affirmation se retrouve également dans une foule d'autres passages bibliques et surtout dans les prophéties d'Isaïe et d'Ezéchiel [1]). Mais il y a encore plus, car certains faits historiques militent également en faveur de cette thèse.

IX. — D'abord, il est constant que la circoncision, en Orient, se pratiquait, dès la plus haute antiquité, soit à l'époque de la puberté, soit au moment des fiançailles [2]). Or, il est impossible de ne pas voir dans cet usage, plusieurs fois millénaire, une relation étroite de cause à effet. Si la circoncision, chez les Arabes, par exemple, se pratiquait de tout temps à l'époque de la

---

1) Ainsi, le prophète Isaïe (LII, 1) associe l'état de souillure avec celui d'incirconcision, et semble dire par là que ces deux états sont habituellement inséparables: celui-ci commandant celui-là. De même, le prophète Ezéchiel (XLIV, 7 et 9) paraît vouloir établir une corrélation nécessaire entre l'existence du prépuce et les souillures du cœur, car, dans ces visions messianiques, il prédit que jamais un étranger incirconcis de cœur et de chair n'entrera plus dans le sanctuaire, comme cela avait eu lieu auparavant. Donc, pour lui aussi, la circoncision comportait l'idée de la pureté des mœurs, dont elle était la condition indispensable.

Enfin, le «pécheur» est appelé «cœur incirconcis» (Levitique, XXVI, 41; Jérémie, IX, 25; etc.).

2) Ce dernier usage remonte à la plus haute antiquité, car, selon la juste remarque de Renan (Histoire du peuple d'Israël, t. I, p. 125), c'est de là sûrement que vient la coutume de qualifier le jeune homme, après sa circoncision, de «*ḥathan damim*» ou «fiancé sanglant» (Exode, IV, 25 et 26. C'est aussi l'avis de Pogorelski (op. cit., p. 2). «Le titre de «*ḥathan damim*», dit-il, est porté par chaque fiancé, depuis son opération jusqu'à son mariage».

Ce même usage s'est maintenu, quasi intact, à travers les siècles: «Du côté de Djezan (Arabie), la circoncision, dit Fresnel (in Revue des deux Mandes, 1838, p. 275 et Vanier, op. cit., p. 131), est quelque chose d'atroce, elle se pratique sur l'adulte et la fiancée est présente». C'est aussi ce que Renan (Hist. du peuple d'Israël, t. I, p. 125) a également constaté: «Quelques tribus arabes, dit-il, ont encore aujourd'hui le même usage».

puberté, ou plutôt avant le mariage, c'est que, par cette opération, on avait désiré mettre un frein à l'éclosion des passions sexuelles, ou du moins on avait pensé pouvoir ainsi prévenir l'abus des rapports intimes. Par conséquent, même en dehors du milieu hébreu, on avait déjà pratiqué la circonçision dans le but d'affaiblir la violence des passions sexuelles. Au surplus, c'est là aussi la conclusion que St Ambroise a déjà tiré de ce même fait historique [1]).

X. — Puis, il est aussi constant que, chez les Orientaux, la coutume de la circoncision, dès la haute antiquité, s'était également étendue au sexe féminin [2]). Or, s'il en est ainsi, il devient clair que la circoncision avait pour but d'émousser les sensations génésiques, car, sans cela, cette coutume n'aurait pas pu s'étendre jusqu'au sexe féminin où, évidemment, elle ne pouvait avoir d'autre but que celui de supprimer complètement les passions sexuelles [3]).

---

1) Voici, en effet, comment St Ambroise (De Abraham, Ed. Migne, Paris 1845, lib. II, cap. XI) s'exprime à ce sujet: «Denique Aegyptii quarto decimo anno circumcidunt mares, et feminæ apud eos eodem anno circumcídi feruntur; quod ab eo videlicet anno incipiat flagrare passiò virilis, et feminarum menstrua sumant exordia».

2) En effet, voici d'abord ce que Ludolf (Historia æthiopica etc., lib. III, cap. I) dit à ce sujet: «Est autem mos non Habessinis solum modo, sed etiam Africæ populis, Aegyptiisque; Arabibus familiarissimus. Puellulis enim quodpiam abscindunt, quod naturæ superfluum et indecens esse putant». Puis, Niebuhr (op. cit., p. 113), de son côté, constate également l'existence de cet usage: «A Bagdad, dit-il, les femmes de race arabe font aussi circoncire leurs filles».

D'ailleurs, plus près de nous, Larrey (op. cit., p. 414), lors de son séjour en Egypte, a pu aussi observé cette vieille coutume. Et, enfin, naguère encore, le docteur Godard (Egypte et Palestine, Paris 1867, p. 50), lors de sa mission en Orient, a également constaté l'existence de cet antique usage: «On opère, dit-il, les petites filles vers l'âge de douze ou treize ans, peu avant leur puberté».

D'autre part, cet usage, à n'en pas douter, remonte à la plus haute antiquité, et était déjà sûrement très répandu lors de la rédaction du Pentateuque. Car c'est sans doute pour cela que, dans la relation historique de la circoncision d'Abraham et de tous les siens, le législateur des Hébreux avait éprouvé le besoin d'insister tout particulièrement sur ce fait que, dans la maison du fondateur de la circoncision, «les mâles seuls avaient subi cette opération» (Genèse, XVII, 23).

3) En effet, sur le but de la circoncision des femmes, tous les auteurs sont d'un avis unanime. Ainsi, Ambroise Paré (Oeuvres complètes, Nouv. édition publiée par Malgaigne, Paris 1840, t. I, p. 169), après avoir décrit la circoncision des femmes, ajoute: «Et à telles femmes on leur doit bien couper ce qui est superflu, parcequ'elles peuvent en abuser». De même, le Dr. Waitz (Anthropologie der Naturvölker,

XI. — Enfin, il est tout aussi constant qu'à l'origine, tous les partisans du christianisme naissant avaient observé la prescription mosaïque de la circoncision [1]), et qu'il n'y avait que plus tard, quand l'apôtre Paul s'était convaincu que la croyance nou-

---

Leipzig 1877, p. 122), en parlant de la circoncision des filles, en Abyssinie, en Egypte, dans le Sinaar, au Congo, et chez bien d'autres peuplades de l'Afrique, affirme qu'elle porte toujours sur l'extirpation, plus au moins totale, du clitoris, démesurément allongé. De même encore F. Bergman, (op. cit., p. 334), relate que, dans beaucoup de tribus arabes, des femmes ambulantes, appelées Malatterât, parcourent le pays, et elles y opèrent toutes les filles qui sont affligées d'un trop long prépuce du clitoris.

Donc, il est visible que la circoncision des filles avait pour but, en corrigeant une infirmité, de prévenir l'abus des passions. C'est aussi l'avis de Ploss. «L'excision du clitoris, dit-il (op. cit. t. I, p. 379), avait pour but d'émousser la passion sexuelle».

De son côté, Vanier (op. cit., p. 155), après avoir assimilé le clitoris à un pénis rudimentaire, s'exprime à ce sujet en ces termes: «Les anciens, dit-il, qui en pratiquaient souvent l'amputation, n'avaient guère pour but que de modérer la trop grande lubricité des femmes». C'est aussi l'opinion de Larrey (op. cit., p. 414): «Quant à la résection des parties génitales de la fille, qui a pour effet d'émousser l'aiguillon de la volupté, elle n'a, dit-il, que des inconvenients, et doit être regardé comme un acte de cruauté et de barbarie». Et cette opinion est aussi entièrement partagée par Godard (op. cit., p. 60): «Les passions, dit-il, se développent comme à l'ordinaire, mais l'ablation du clitoris empêche les femmes arabes de trouver aucun plaisir dans l'acte procréateur».

D'ailleurs, si le législateur des Hébreux avait ténu à préciser que la circoncision rituelle était, dès l'origine, strictement limité au sexe masculin, c'était justement parcequ'il connaissait très bien, en ce qui concerne le sexe féminin, le résultat funeste de cette opération. Et, de fait, ce que ce législateur avait recherché, ce n'était pas l'abolition complète de l'appétit génésique, puisqu'il interdit, au contraire, toutes les pratiques capables d'amener un semblable résultat (Levitique, XXIV, 24); mais il avait voulu uniquement atténuer la violence des passions sexuelles. En outre, le législateur du Pentateuque n'avait certainement pas ignoré que, chez les Orientaux, la mutilation du sexe faible, selon la juste remarque de Larrey (op. cit., p. 414), était moins souvent causée par le désir d'assurer à la femme une vertu impeccable que déterminée par le sentiment d'une jalousie aveugle.

Au surplus, le législateur des Hébreux, en prescrivant la circoncision des mâles, avait, du même coup, atteint la luxure dans les deux sexes. C'est aussi l'opinion de St Ambroise (De Abraham, lib. II, cap. XI): «Legis autem lator œternæ signaculum circumcisionis carnalis in solis maribus exigit, dit-il, eo quod ad mixtionis usum vir muliere vehementior sit; et ideo ipsius impetum infringere voluit circumcisionis signaculo».

1) En effet, l'apôtre Paul lui-même, en amenant avec lui Timothée, fils d'une Juive et d'un Grec, l'avait tout d'abord soumis à la circoncision (Act., XVI, 1 et 3).

velle, qui se diffusait difficilement parmi les Hébreux [1]), était capable de s'étendre plus rapidement dans les milieux payens [2]), que le même apôtre, pour faciliter la diffusion de la foi nouvelle dans ce dernier milieu, s'était décidé de faire abolir la nécessité de la circoncision pour ces nouveaux adeptes. Or, quand la circoncision fut abolie, comme une obligation présumée trop lourde pour des payens, qu'est-ce qu'on avait surtout recommandé aux néophytes d'entre les Gentils? On leur avait recommandé surtout de s'abstenir des passions sexuelles! [3]) Par conséquent, on sentait alors très bien que la suppression de l'obligation de la circoncision était capable de favoriser la luxure; mais, comme on redoutait d'imposer le remède habituel contre les excès génésiques, il ne restait plus qu'à exhorter à l'abstinence volontaire.

XII. — Au surplus, l'apôtre Paul lui-même qui, dans le but de faire répandre la foi nouvelle, n'avait pas hésité à abolir la circoncision, proclama cependant, dans son épître aux Romains [4]), et surtout dans celle aux Collossiens [5]), que la péritomie rituelle avait pour but d'assurer la pureté des mœurs et la sainteté de l'existence.

XIII. — Ainsi, tous ces faits historiques s'accordent pour faire connaître que la circoncision avait réellement pour but de diminuer la violence des passions sexuelles. Mais il y a encore mieux; car, grâce à l'enseignement de la science, nous savons que la péritomie devait fatalement amener un pareil résultat. Et, pour s'en convaincre, il suffit d'interroger un instant la physiologie générale.

XIV. — D'abord, cette science nous apprend que c'est le gland qui est le siège de la jouissance physique: «La muqueuse du gland, dit Martin, contient dans toute son étendue des papilles

---

1) Act., XIII, 46.

2) Act., XIII, 46—49.

3) Voici, en effet, la quadruple récommandation faite aux néophytes à la place de la suppression des lois sur l'idolâtrie, de l'abolition des lois culinaires et, enfin, à la place de l'abolition de la circoncision: «Ut abstineatis vos ab immolatis simulacrorum, et sanguine, et suffocato, et fornicatione, a quibus custodientes vos bene agetis» (Act., XV, 29).

4) Ad Rom., II, 28 et 29.

5) Ad Colos., II, 11 et 13.

vasculaires en nombre considérable, disposées d'une façon très-remarquable et toujours très-constante. Les papilles situées sur toute la portion du gland qui se trouve en avant de la couronne, sont petites et invisibles, pour la plupart, à l'œil nu. Les papilles de la couronne sont plus volumineuses que les précédentes; elles sont disposées sur deux rangées circulaires.

Ces papilles, quoique dépourvues de corpuscules de Meissner ou de Wagner, ainsi que de ramuscules nerveux, n'en sont pas moins d'une exquise sensibilité.

La sensibilité de la muqueuse du gland semble due aux corpuscules que l'on nomme corpuscules de Krause» [1]).

Et, plus loin, le même auteur ajoute encore: «La sensibilité de la couronne, dit-il, quoique déjà considérable pendant la flaccidité du pénis, s'accentue encore pendant l'éréction» [2]).

XV. — D'autre part, cette même science physiologique nous enseigne encore que c'est justement le prépuce qui est destiné à entretenir cette sensibilité permanente. Et cela d'une triple façon:

D'abord, le prépuce, en recouvrant le gland, entretient sa sensibilité, soit, selon Vanier [3]), en excitant directement cet organe par une sorte de chatouillement continuel, soit, selon d'autres auteurs, en s'opposant à la dessication complète du gland par l'air extérieur, et, par suite, à la perte de sa sapidité naturelle. C'est là précisément l'opinion du Dr. Aïssa Hamdy: «La muqueuse continuellement adossée à elle-même, dit-il, est douée d'une finesse, d'une sensibilité exquise [4]). Puis, le prépuce agit aussi puissamment sur le gland par l'intermédiaire des nombreuses glandes dont est pourvue sa membrane interne; car, sans vouloir scruter ici les causes finales de la nature, il est hors de doute que la sécrétion de ces glandes préputiales est destinée à lubrifier l'organe balanique et, par suite, à en assurer la sapidité permanente. C'est là d'ailleurs l'opinion générale [5]). Et, au sur-

---

1) Martin, H. G., De la Circoncision, Paris 1870, p. 6.
2) Martin, op. cit., p. 6.
3) Vanier, op. cit., p. 105 et 141.
4) Dr. Aïssa Hamdy, op. cit., p. XIV, et p. 109.
5) «Le produit de sécrétion de ces glandes, dit Martin (op. ctt., p. 7), est une matière butyreuse, d'une odeur forte et désagréable, destinée à lubrifier le gland».

plus, l'anatomie comparée nous en fournit une preuve éclatante [1]).

XVI. — Enfin, le produit de sécrétion des glandes préputiales est par lui-même un puissant excitant du gland: «Ce smegma blanc, d'une odeur forte, est, dit Virey, l'un des plus puissants excitants des organes sexuelles. Aussi les personnes qui se tiennent très propres sont moins portés pour l'ordinaire à l'acte de la génération que celles qui ne prennent aucun souci» [2]). C'est aussi l'opinion de Barjavel: «Le climat de Judée, dit-il, devait, en effet, activer puissamment la sécrétion des glandes de la membrane interne du prépuce, et faire acquérir à son produit un degré d'âcreté et de fétidité capababe de provoquer non seulement les plus immorales excitations, mais encore les maladies les plus funestes» [3]).

XVII. — Tel est l'enseignement que la physiologie générale nous donne à ce sujet. Or, puisqu'il en est ainsi, l'ablation du prépuce doit nécessairement entraîner une diminution considérable de l'appétit génésique. D'abord, cette opération supprime non seulement toute la sécrétion préputiale, mais encore, comme nous le montrerons ailleurs dans ce travail, elle détermine l'atrophie de toutes les autres glandes de Tyson. Puis, la muqueuse du gland, par son exposition à l'air libre, se transforme très rapidement en tissu cutané, et, par suite, perd considérablement sa sensibilité spéciale [4]).

---

1) «Cet appareil, dit Roule, (L'Anatomie comparée des animaux, Paris 1898, 1906 et 1405), possède presque toujours des glandes annexes, plus ou moins nombreuses et développées: des glandes préputiales, dépendant du prépuce, et déposant leurs produits autour du gland, qu'elles lubrifient.

Les mammifères aquatiques sont presque les seules à se trouver privés de ces appendices«.

Par conséquent, le seul fait que les animaux aquatiques ne possèdent pas de glandes préputiales, indique déjà très clairement que là où l'organe balanique n'a pas besoin d'humidité, la nature n'a rien créé pour le lui fournir d'une façon permanente. Et la preuve qu'il en est ainsi, c'est que la nature a agi de la même façon à l'égard des glandes sébacées: «Les glandes sébacées, dit Roule (op. cit., p. 1405), manquent chez les vertébrés aquatiques — les individus, plongés dans un milieu aqueux, possèdent des glandes simples dont le produit est un mucus, et ceux qui, plongés dans l'air, doivent résister à la dessication, sont munis de glandes complexes sécrétant un corps gras».

2) Virey, op. cit., t. I, p. 266. 3) Barjavel, op. cit., p. 21.

4) C'est là l'opinion générale (Voir Godard, op. cit., p. 56; Vanier, op. cit., p. 48;

XVIII. — Ainsi, des preuves à la fois multiples et variées, concourent toutes à montrer le bien fondé de la thèse que nous soutenons. Et, d'ailleurs, nous ne sommes pas le seul de cet avis. Déjà, le Midrasch, sur la foi d'une antique croyance, enseigne que la péritomie a pour but d'affaiblir les passions sexuelles [1]). Et, dans les temps plus modernes, Arama a défendu cette doctrine [2]).

Au surplus Philon avait également rapporté, au nom d'une ancienne tradition, que la circoncision avait pour but de diminuer les passions sexuelles [3]). Et cette même opinion de Philon avait été, plus tard, également portagée, ou à peu près, par Photius [4]). C'est aussi cette même opinion qu'avait sûrement professée l'empereur Julien, quand il soutint, contre St Cyrille, que la circoncision avait été instituée: «propter carnales sardes» [5]). C'est d'ailleurs ce que bien d'autres auteurs avaient également soutenu contre ce même St Cyrille [6]). De même encore St Ambroise, bien qu'il n'eût pas indiqué l'existence d'un rapport matériel entre la péritomie et le but à atteindre, n'en avait pas moins affirmé que la circoncision avait en vue la chasteté [7]).

XIX. — D'autre part, Maïmonide avait non seulement affirmé que la circoncision avait pour but principal d'affaiblir les passions sexuelles, mais encore il avait déjà cherché à établir un rapport matériel entre l'ablation du prépuce et la diminution nécessaire de l'appétit génésique [8]). Et cette opinion, mais avec

---

150; Hartmann, Organes génito-urinaires chez l'homme, Paris 1904, p. 368; Pr. Pitha, in Wirchow's Handbuch der speciellen Pathologie und Therapie, VI, 2 Abth., Erlangen 1856—1865, p. 4). C'est là aussi l'opinion de M. Surbled (op. cit., t. II, p. 80): «L'effet le plus incontestable de la circoncision, dit-il, est de mettre le gland à découvert et d'enlever à sa fine muqueuse la vive sensibilité qui la distingue». C'est là aussi l'avis du Dr. Aïssa Hamdy, (op. cit., p. 147).

1) Genesis rabba, sect. XLVI, p. 96*b* et 97*b*.

2) Arama, Akedath Itzhak, cap. XVIII, p. 155.

3) Philonis, De circumcisione, p. 811.

4) Photii, Ad Amphilochium, Quæstio CV, p. 638, et in Epist 205.

5) St Cyrelli, Contra Julianum, Ed. Migne, lib. X, p. 1043.

6) Voici, en effet, comment St Cyrille (Contra Julianum, lib. X, p. 1043) résume l'opinion générale à ce sujet: «Ut enim, inquiunt, sordibus et inquinamentis solutum corpus cernatur, illis naturæ tegumentis denudari membrum necesse est».

7) St Ambrosii, De Abraham, lib. II, cap. XI.

8) Voici, en effet, comment Maimonide (Moré Nebukim, pars III, cap. XLIX, p. 505) cherche à établir ce rapport nécessaire: «Porro circumcisio etiam, meo

plus de netteté scientifique, est absolument partagée par beaucoup d'auteurs modernes. «La circoncision, dit Vanier, fut révélée à l'homme comme le seul moyen de diminuer la violence de ses invincibles passions» [1]). C'est là également l'opinion du docteur Kornfeld: «La circoncision, dit-il, a pour but de modérer le plus puissant des instincts [2]). C'est aussi l'opinion de Barjavel: «Quelques auteurs, dit-il, ont cru, peut-être non sans fondement, que la péritomie avait été aussi prescrite dans la vue d'émousser, par la dénudation du gland, la sensibilité de cet organe érectile, siège principal du plaisir charnel chez l'homme et d'amortir ainsi l'ardeur trop vive avec laquelle les Hébreux recherchaient, sous leur ciel brûlant, les jouissances physiques» [3]). C'est aussi l'avis de M. Cohen [4]). C'est aussi l'opinion de Pogorelski: «De là vient également, dit-il, une sorte d'affaiblissement de la sensibilité du gland, et, par suite, l'«impetus coeundi» est aussi plus faible chez les circoncis» [5]). C'est aussi l'opinion de Castellain: «Les avantages physiques de cette opération, dit-il, sont trop incontestables pour ne pas croire que le législateur des Hébreux n'ait pas eu en vue cette raison, mais je suis, d'autre part, tout-à-fait disposé à penser qu'en diminuant la sensibilité du gland, cette opération doit contribuer à supprimer les excitations génésiques trop fréquentes et soit donc devenu un frein moral» [6]). C'est aussi, quoique seulement implicite, l'opinion de Vigouroux [7]). Et, enfin, c'est aussi l'opinion de Paw, puisqu'il

---

judicio, dit-il, propter hanc rationem institut est, ut libido hominum diminuatur».

Certes, certains auteurs ont contesté ce rapport et ont même affirmé que les Juifs étaient des gens libidineux et impudiques. Pour justifier leur accusation, ils ont invoqué l'assertion de Tacite qui dit (Hist. lib. V, cap. V): «... projectissima ad libudinem gens ... inter se nihil illicitum ... alienarum concubitu abstinent ...», et aussi celle de Martial qui dit (Sat. VII, 35): «Nec recutitoram fugis inguina Judæorum». Mais, selon la juste remarque de Juster (op. cît., t. II, p. 211), ces auteurs n'ont reproduit que des insinuations tendancieuses sans aucun fondement.

1) Vanier, op. cit., p. VII.

2) Kornfeld, Über die Beschneidung, in Monatschrift f. Geschichte u. Wissenschaft des Judenthums 1876, t. XXV, p. 172.

3) Barjavel, op. cit., p. 21.

4) Cohen, op. cit., p. 403.

5) Pogorelski, op. cit., p. 25.

6) Castellain, op. cit., p. 14.

7) Vigouroux, Dict. de la Bible, t. I, p. 479.

attribue une cause morale même à la circoncision des Mexicains: «Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, dit-il, et plus il semble que quelques Américains avaient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leur force» [1]. Au surplus, d'après Elie Reclus, les prêtres Zapotacs eux-mêmes avaient la coutume de soumettre leurs élèves à la circoncision, afin de leur assurer une chasteté exemplaire [2].

---

1) De Paw, op. cit., t. II, p. 149.
2) Elie Reclus, op. cit., t. III, p. 225.

*(à suivre)*



D[r] BERNARDUS PALUDANUS.

Ἰητρῶν φέγγος, φύσεως παντοῖον ἐρευνῶν
Θαῦμα, Παλουδανὸς τοῖος ἰδεῖν πέλεται
Θαύματα πάνθ' ἀπείρατα τρέφει, τάτε πάντα θαλάσσης
Θαύματά τ' Οὐλύμπου μοῦνος ἔχειν φιλέει.
Τοῦ κλέος ἀθάνατον τ' οἴων ἔνεκ' ἄνθει, ἐπεὶ θὸν
Πείρατα τῆς γαίης, οὐρανοῦ ἠδὲ δόμους.

H. Bary sculp. G. à Nieuwenhuysen.

Reproduction d'une gravure sur cuivre, d'après un portrait de BERNARDUS PALUDANUS, peint par H. GERRITSZ. POT dont l'original se trouve au Musée Frans Hals à Haarlem. Les vers grecs placés sous le portrait, sont de G. VAN NIEUWENHUYSEN, un des gendres de PALUDANUS.

# BERNARDUS PALUDANUS (BERENT TEN BROECKE) (1550—1633)

PAR LE

Dr. F. W. T. HUNGER,

d'Amsterdam [1]).

„Per angusta ad augusta" [2])

BERENT TEN BROECKE, dont le nom est plus généralement connu sous sa forme latinisée de BERNARDUS PALUDANUS, a vu le jour à Steenwyck. C'est dans une autre ville — à Enkhuizen — où il habita plus tard, qu'il acquit sa grande renommée; on peut dire qu'il devint vraîment l'orgueil de cette dernière localité, à ce point que HEGENITIUS l'intitule „ocellus urbis", c'est-à-dire bijou de la cité [3]).

Le nom de famille de TEN BROECKE semble être connu à Steenwyck depuis bien longtemps. Les parents de BERENT étaient des bourgeois aisés de cette localité. Nous ignorons tout des occupations de son père, qui portait le même prénom de BERENT; sa mère s'appelait FEMME; de leur union nacquit une famille nombreuse, qui comporta au moins dix enfants.

1) Discours prononcé le 29 Octobre 1928, à l'occasion de l'inauguration d'une plaque commémorative en l'honneur de BERNARDUS PALUDANUS placée dans le „Waag-gebouw" (Poids de la Ville) à Enkhuizen (Local de la Chambre des Chirurgiens). En même temps, un portrait du personnage fut offert à l'autorité municipale, pour être conservé à l'Hôtel de Ville. Le même jour, on inaugura une inscription peinte sur la façade de la maison de la Westerstraat (IV, 8) que PALUDANUS avait habitée il y a trois siècles.

2) Devise favorite de BERNARDUS PALUDANUS.

3) GOTFR. HEGENITI, *Itinerarium Frisio-Hollandicum*, p. 58, Lugd. Bat. 1630.

D'après son épitaphe, BERNARDUS est né le 28 Octobre 1550. Nous n'avons pû découvrir, jusqu' à présent, aucun renseignement relativement à son enfance, ni à son adolescence, ce qui est, d'ailleurs, bien souvent le cas pour les hommes remarquables de cette époque. Quoi qu'il en soit, il paraît très probable qu'il a reçu sa première instruction à l'école capitulaire de sa ville natale — qui jouissait, en ce moment, d'une fort bonne réputation.

On doit admettre également comme fort plausible, qu'il a fréquenté, après cela, l'école latine de Zwolle — qui était célèbre: on sait que, jusqu' à la fondation de l'Université de Leyde (1575), cette institution est restée un des centres de l'humanisme dans notre pays. Sur toutes ces questions, il ne nous est parvenu aucune donnée précise.

Tout porte à croire que son enseignement supérieur, PALUDANUS l'a commencé dans quelque Université allemande. C'est ainsi, du moins, que l'on peut interpréter un passage du texte de l'Album amicorum de PALUDANUS. C'est un ami silésien de ce dernier, CHRISTOPH. SCHILLINGUS, qui y inscrivit, à Rome, le 11 juillet 1579, cette phrase: „ob amicitiam antea in Germania contractam, et postea in Italia confirmatam" [1]).

Grâce aux recherches récentes, la carrière de BERNARDUS PALUDANUS nous apparait désormais comme formant, — à partir de sa 27e année — un ensemble assez bien coordonné; nous savons que, tout au moins pendant ses années de jeunesse, PALUDANUS s'est tout particulièrement passionné pour les voyages à l'étranger; il visita ainsi de nombreux pays, dont quelques-uns situés en dehors de l'Europe.

Voici tout d'abord CAR. CLUSIUS qui nous apprend qu'en 1577 PALUDANUS résidait en Lituanie et en Pologne [2]); en cette même année, il passe par Vienne d'où il gagne l'Italie.

Le but de son voyage était Padoue, où il espérait continuer ses études médicales sous ce professeur renommé qu' était HIER. MERCURIALIS. Le régistre aux matriçules de cette Université note ainsi son entrée: „BERNHARDUS TEN BROECKE, Steenwijcken-

---

1) *Album amicorum*, fol. 256, v°.

2) „Sed et C. V. BERNARDUS PALUDANUS......, quum anno MDLXXVII ex Polonia Italiam petens, Viennae Austriae me conveniret". (*Rar. plant. hist.* p. 232).

sis, ex Transisulania, nomen dedit ultimo Aprilis anno 1578."

Mais ce n'était pas uniquement pour suivre des cours que le jeune homme s'était rendu à Padoue: peu de temps après son arrivée dans cette ville, nous constatons qu'il s'est embarqué, à Venise, pour un voyage dans le Levant.

En juillet 1578, il débarque en Syrie, après quoi il visite, en août, la Palestine, pour aboutir finalement en Egypte.

Il est certain que cette excursion fut relativement courte, car dès les premiers mois de 1579, nous retrouvons déjà notre voyageur en Italie. Très peu de temps après, PALUDANUS visite, pour la première fois, Rome et Naples; en automne il est de nouveau à Padoue; vers la fin de décembre, il repasse par Naples, où il s'embarque pour l'île de Malte.

Au cours de son voyage de retour, il s'arrête, vers la fin d'avril 1580, en Sicile, et il profite de son passage dans cette île pour faire, de Catane, l'ascension de l'Etna. Au début de mai, PALUDANUS se retrouve encore une fois à Rome.

C'est vers la fin du mois de juillet 1580 qu'il conquiert, à Padoue, son diplôme de docteur en philosophie et en médecine. La date exacte de cette promotion nous est inconnue; nous retrouvons toutefois le nom de BERNARDUS PALUDANUS FRISIUS dans la liste des étudiants qui s'étaient présentés aux examens de cette Université pendant l'année académique 1579/'80: ce nom occupe la neuvième place dans une série de dix. Les documents authentiques qui existent encore, ne nous apprennent malheureusement pas quelles questions le jeune docteur avait défendues dans ses thèses.

Une fois son bonnet de docteur obtenu, PALUDANUS quitta Padoue presqu' aussitôt, dans l'intention de regagner sa patrie. Mais, en cours de route, il séjourne plus ou moins longtemps dans un si grand nombre de localités, que sa rentrée au pays en fut retardée d'autant: le voyage du retour avait duré à peu près un an et demi.

Au début du mois d'août, PALUDANUS se trouvait à Innsbrück et arrivait, vers le milieu du même mois, à Augsbourg. Dans cette ville, il fit visite à LEONHART RAUWOLF [1]) qui, comme lui,

1) *Album amicorum*, fol. 219, v°.

avait parcouru le Levant, pendant les années 1573—'76. Vers la mi-septembre il réside à Nürnberg, et un mois plus tard, il est à Leipzig. De là, il se rend à Waldenbourg, où il est engagé, pendant quelques mois, comme médecin ordinaire de la famille princière VON SCHÖNBURG. Il visite ensuite Dresde, et un grand nombre de localités moins importantes de la région.

C'est au cours de cette période de sa vie que PALUDANUS parait avoir envisagé le projet d'un voyage en Amérique: il devait s'embarquer sur un navire qui aurait quitté Anvers le jour de la mi-carême — c. à. d. le 5 mars 1581 — pour l'île de Saint-Domingue. Mais ce voyage n'eut pas lieu.

Le 9 février 1581, PALUDANUS quitte décidément la cour de Waldenbourg, après avoir assisté la princesse DE SCHÖNBURG, qui avait donné naissance à un fils.

Le voilà donc en route vers Francfort, où il désirait arriver pour la foire du printemps, qui se tient pendant le Carême. Après la clôture de ce grand marché annuel, PALUDANUS part pour Strasbourg — d'où il visite Stuttgart et Bade, ainsi que plusieurs localités des environs.

Le 10 juillet il quitte Strasbourg, pour atteindre Cologne, en passant par Heidelberg. A son arrivée dans la première de ces villes, une terrible nouvelle lui parvint: il apprit que ses parents ainsi que sept de ses frères (peut-être certains beaux-frères étaient-ils comptés dans ce nombre) avaient succombé au pays, victimes de la peste. Profondément impressionné d'un si grand malheur, PALUDANUS souhaita vivement, dès lors, retrouver sa maison le plus vite possible. Mais on ne pouvait songer — en ce moment — à faire le voyage de Cologne à Steenwyck par la voie directe, car les troupes espagnoles occupaient — en ennemies — les provinces orientales des Pays-Bas. Ainsi PALUDANUS se vit-il obligé de choisir un autre itinéraire.

De Cologne il se dirige donc sur Cassel, et de là sur Brunswick; il séjourna, pendant un certain temps dans cette dernière ville, et visita ensuite un grand nombre de localités voisines. Le 4 Octobre il quitte Wolfenbüttel pour Hambourg, et c'est de là qu'il se dirigea finalement sur Steenwyck.

Dans ses lettres qui datent de cette époque, PALUDANUS nous apparait comme très péniblement affecté par la situation vérita-

blement terrible dans laquelle il avait retrouvé sa ville natale — que le siège de 1580 avait rendue méconnaissable; il fut aussi très frappé quand il put se rendre compte du grand nombre de victimes que la peste avait faites, dans son cercle familial et parmi ses vieux amis.

A peine rentré au pays, PALUDANUS fut nommé, le 20 décembre 1581, par les bourgmestres et échevins de Zwolle, comme médecin de la ville, pour un terme de deux ans, aux appointements de 100 florins d'or par an.

Le 15 novembre 1583, il épousa la demoiselle MECHTELT VAN TWENHUISEN, de Zwolle; l'enrégistrement de cet acte de mariage fournit la preuve que PALUDANUS avait abandonné ses croyances catholiques et était entré dans l'église Réformée.

Au bout des deux ans, son mandat lui fut continué pour deux nouvelles années.

Il semble avoir perdu sa femme relativement vite, car dès le 15 décembre 1585, il épouse, en secondes noces, dame CATHERINE ROBERTS, qui était veuve de „feu le capitaine STEVEN VAN ZUILEN". Ce mariage fut célébré à Edam.

Arrivé au bout de son second terme de nomination PALUDANUS envoie sa démission de médecin municipal de Zwolle, vers la fin de l'année 1585, et va établir son domicile à Enkhuizen sur la rive opposée du Zuiderzee.

Dans sa séance du 5 février 1586, le magistrat de cette localité désigna PALUDANUS comme médecin de la ville d'Enkhuizen, pour le terme d'un an, aux appointements de flor. 150, mais sans le logement. Le 28 décembre de la même année, les dites autorités décidèrent que „le médecin serait maintenu en fonctions pendant une seconde année, et cela aux mêmes appointements dont il jouit actuellement."

Les régistres aux résolutions communales de la ville d'Enkhuizen des années suivantes, ne font plus aucune mention d'une nomination nouvelle; on doit, malgré cela, considérer comme hors de doute, que PALUDANUS continua, sans interruption à exercer ses fonctions de médecin de cette ville.

En 1591, il fut question, à un moment donné, pour PALUDANUS, de quitter Enkhuizen: le 12 août de cette année les curateurs de l'Université de Leyde lui proposèrent „d'assumer l'inspection

et préfecture du jardin des plantes de la médecine" de cette ville, aux appointements annuels de flor. 400.

Il semble que PALUDANUS lui-même aurait souhaité pouvoir accepter ce poste; peut être avait-il déjà marqué son assentiment provisoire à ces propositions; mais, en même temps, il avait fait remarquer „qu'il est actuellement lié envers la ville d'Enkhuizen, et qu'il ne peut abandonner le service de celle-ci, attendu qu' entre eux, il a été convenu qu'on se préviendrait de part et d'autre six mois à l'avance; il prie donc messieurs les curateurs et bourgmestres de bien vouloir s'adresser à ceux d'Enkhuizen susdit".

Une demande dans ce sens fut effectivement expédiée par les curateurs aux autorités locales d'Enkhuizen; mais dans leur réponse, du 29 octobre 1591, ces dernières déclarèrent qu'elles n'étaient pas d'avis d'accorder sa démission à PALUDANUS.

D'autre part, les curateurs insistèrent encore, mais vainement, auprès de PALUDANUS. Finalement, ce dernier adressa, le 9 novembre 1591, une lettre à Leyde, par laquelle il renonçait définitivement à accepter le poste de préfet du jardin.

C'est ainsi que la ville d'Enkhuizen put conserver PALUDANUS; celui-ci y demeura jusqu'à sa mort, qui survint 42 ans plus tard.

Dans la seconde moitié de 1592, PALUDANUS a dû, semble-t-il, faire un voyage en Angleterre; pendant son séjour en ce pays, il aurait rencontré un certain nombre de personnages marquants, parmi lesquels, on peut citer, avec quelque certitude: RICHARD GARTH, JOHN GERARD, DANIEL SELLIN, RAPHAEL THORIUS, EMANUEL VAN METEREN, JACQ. GARET, GUIL. CAMDENUS, ABR. TRYONIUS; tous ces noms figurent, en effet, dans son Album amicorum.

Le 3 septembre 1592, JAN HUYGHEN VAN LINSCHOTEN rentre, à Enkhuizen et y retrouve la maison de ses pères — après une absence qui s'était prolongée pendant près de treize ans. PALUDANUS ne tarda pas à entrer en relations avec lui, et bientôt s'établit entre ces deux hommes une étroite amitié. Un autre citoyen, bien connu, d'Enkhuizen, LUCAS JANSZ. WAGHENAER formait, avec les deux premiers, un trio d'amis, qui se fréquentaient très régulièrement.

Au début de l'année 1597, PALUDANUS entreprit, avec son épouse, un voyage en Allemagne, où il voulait rendre visite au

duc HENRI-JULES DE BRUNSWICK et au landgrave MAURICE DE HESSE. Dans une lettre datée du 25 août 1597, PALUDANUS explique à CAR. CLUSIUS à combien de dangers sa femme et lui avaient été exposés pendant ce voyage, „non seulement par la présence de troupes ennemies très nombreuses qui occupaient la région d'Emden — ce qui rendait les routes peu sûres — mais aussi à cause de l'épidémie qui sévissait presque dans toute la Hesse". Aussi notre voyageur se déclare-t-il très heureux d'être rentré sain et sauf.

En une occasion, au moins, PALUDANUS a expérimenté combien la considération humaine est chose capricieuse et instable. La résolution du 19 décembre 1600, du Magistrat d'Enkhuizen, qui le concerne, contrastait, le plus vivement possible, avec les efforts que ce même magistrat avait jadis mis en oeuvre pour retenir le docteur à Enkhuizen. En voici le texte officiel: „il a été arrêté que l'on proposera au docteur PALUDANUS de se contenter désormais de 100 florins comme appointements annuels, et dans le cas où il refuserait de continuer ses services dans ces conditions, de lui rendre sa liberté".

Il faut croire que PALUDANUS accepta cette diminution de ses appointements et qu'il continua à exercer ses fonctions de médecin municipal; ce qui le prouverait, c'est qu'en 1628, il est encore cité comme „medicus ordinarius de la ville d'Enkhuizen".

De son second mariage, PALUDANUS eut, au moins, huit enfants: trois fils et cinq filles. Quatre de ces enfants (deux fils et deux filles) ainsi que leur mère ont précédé PALUDANUS dans le tombeau. Nous savons que le 6 septembre 1618, le docteur, qui avait pour lors à peu près 67 ans, se remaria une troisième fois; il épousa, cette fois, une nommée HILLEKEN TEN LOO, âgée de 45 ans, née à Deventer et domiciliée à Amsterdam. Cette union a dû être de courte durée, car peu de temps après, PALUDANUS se retrouvait veuf pour la troisième fois.

Le 9 juin 1628, PALUDANUS faisait acter par le notaire CODDE à Enkhuizen, ses dernières volontés. De ce testament, qui existe encore in extenso, il résulte qu' à cette date, il y avait encore quatre enfants vivants: un fils nommé STEVEN TEN BROECKE, marié mais résidant — sans sa femme — dans les Indes Orientales, et de plus, trois filles mariées.

Bernardus Paludanus mourut à Enkhuizen, environ cinq ans plus tard, le 3 avril 1533; il était âgé de près de 82 ans. Il fut inhumé, le 11 avril, dans la „Zuiderkerk" où sa pierre tombale peut se voir encore, dans la chapelle Nord, sous les nos 212—213. En 1635, ses enfants et héritiers firent placer son épitaphe dans la dite église.



Nous avons donné, dans les pages qui précèdent, une esquisse très sommaire de la vie de Bernardus Paludanus. Il nous reste à examiner, maintenant, à quelles circonstances il a dû sa grande renommée.

Nous n'avons rien trouvé, dans sa carrière de médecin, qui soit digne d'être noté. Ce n'est pas dans ce domaine qu'il a conquis sa gloire. Ce qui a rendu le nom de Paludanus célèbre, ce sont les collections remarquables qu'il avait réunies, relatives à l'histoire naturelle, à l'art, à l'ethnographie; des raretés appartenant à des domaines très divers, provenant de toutes les contrées du globe, se trouvaient conservées dans sa maison d'Enkhuizen.

Les produits les plus hétérogènes d'Afrique, d'Asie et d'Amérique qui pouvaient à quelque point de vue être considérés comme médicaments — et quel était à cette époque, l'object qui n'était pas utilisé en médecine? — formaient la partie la plus intéressante de son „Cabinet d'histoire naturelle". De même, son „Musée" (Kunstkamer) contenait un grand nombre d'objets précieux par leur rareté ou leur étrangeté.

Aussi la réputation de ces collections se répandit au loin: des personnages considérables prirent la peine de faire le voyage d'Enkhuizen — même de l'étranger — dans le seul but de venir y admirer tous ces objets, beaux ou simplement curieux.

Lorsque, en 1591, Paludanus fut sollicité d'aller s'établir à Leyde, son „Cabinet" était déjà si favorablement connu, que les curateurs de l'Université stipulèrent expressément qu'il „établirait son domicile en la ville de Leyde, et y transporterait toutes les raretés qu'il avait réunies, comme plantes, fruits, rejets, animaux, coquillages, minéraux . . . ., etc., ainsi que tous autres objets de ce genre qui étaient en sa possession". Les curateurs attachaient,

visiblement, une grande importance à ces collections et espéraient bien les amener de la sorte, dans les murs de la cité universitaire. Mais ces efforts n'aboutirent pas.

Si l'on nous demandait actuellement quels étaient les objets qui faisaient partie de ces collections, nous pourrions, aujourd'hui encore, répondre à cette question de façon relativement précise: et, en effet, on a retrouvé, il y a quelques années, le catalogue écrit de la main de PALUDANUS lui-même; celui-ci y décrit exactement chacun des objets contenus dans ses diverses collections. Nous ne pouvons, naturellement, pas songer à entrer dans le détail à ce sujet; nous devons, forcément, nous borner à énumérer ici, les catégories principales de documents.

Remarquons tout d'abord que PALUDANUS possédait, en grand nombre des fruits, des graines, des bois originaires des régions tropicales; il avait aussi des peaux préparées de divers oiseaux, p. ex. de l'Oiseau du Paradis de la Nouvelle-Guinée; citons encore plusieurs espèces de poissons et de reptiles, bien conservés, ainsi que des cornes provenant de divers animaux. Plusieurs tiroirs étaient remplis d'insectes, de coquillages et de coraux. On y trouvait aussi plusieurs espèces de terres, parmi lesquelles la terre de Damas, couleur de chair dont, disait-on, le corps d'Adam était fait; il y avait encore de très nombreuses pierres, des minéraux et diverses variétés de marbres. En outre de tout ce qui précède, on pouvait y admirer des pierres précieuses et une nombreuse série de monnaies d'or, d'argent et de cuivre, de médailles et de jetons. Ajoutons-y des collections étendues d'armes, de costumes et d'autres objets utilisés chez des peuplades sauvages ou des nations étrangères; des objets d'art exécutés en ivoire, en bois rares ou en métaux précieux; des momies venues d'Egypte, accompagnées du mobilier funéraire (statuettes représentant des divinités ou des personnages humains) trouvé dans leurs tombes; enfin des joyaux, bijoux, anneaux et bagues de tous les genres. Nous pourrions allonger considérablement cette liste, sans arriver à citer chaque objet.

PALUDANUS avait certes, quelque raison d'être fier d'avoir pû réunir chez lui tout cet ensemble d'objets intéressants, qui contribuait à sa réputation, et à sa gloire; et cependant il semble qu'il ait songé, à certains moments, à s'en défaire.

Dix-huit ans après sa mort, ses héritiers vendirent toutes ces collections au duc Frédéric III de Sleswig-Holstein, qui les incorpora dans son Musée de Gottorp: elles étaient, cette fois, perdues définitivement pour notre pays.

En outre du manuscrit autographe du catalogue cité plus haut, nous possédons encore l'Album amicorum de PALUDANUS. Ce volume, qui est encore en bon état de conservation, contient les noms de plusieurs milliers de personnes, que PALUDANUS a rencontrées au cours de ses nombreux voyages, ainsi que de celles qui sont venues à Enkhuizen, pour visiter ses collections,

Un assez grand nombre de ses lettres nous ont aussi été conservées, adressées à des savants, et à d'autres personnages en vue; quelques-unes d'entre elles seulement ont été publiées. Enfin, la „librairie" de la Westerkerk d'Enkhuizen possède quelques volumes qui, d'après les inscriptions qu'ils portent, ont fait partie de la bibliothèque de PALUDANUS.

Par contre, PALUDANUS n'a laissé aucun auvrage imprimé relatant des observations ou expériences qu'ils avaient faites; ceci est de nature à nous étonner, attendu que ses nombreux déplacements et voyages auraient pû lui fournir amplement matière à des travaux de ce genre.

PALUDANUS a cependant, eu un rôle actif, dans la préparation de l'ouvrage important publié par son ami J. HUYGHEN VAN LINSCHOTEN, qui parut en première édition, en 1596, sous le titre de *Itinerario*. La collaboration personnelle de PALUDANUS au dit ouvrage a surtout consisté en notes qu'il ajouta à un grand nombre de chapitres de la première partie. Ces notes, introduites chaque fois par les mots „*Annotatio D. Palud.*" ont été compilées par PALUDANUS.

Des nonante-neuf chapitres que comporte la première partie de l'*Itinerario*, quarante-trois sont pourvus de ces notes: ce sont, surtout les chapitres quarante-neuf à quatre-vingt-trois — consacrés aux productions naturelles de l'Inde.

Les renseignements que fournissent ces annotations, sont empruntés, en général, à des auteurs antérieurs, principalement à GARCIA DA ORTA et à CHRISTOBAL ACOSTA; remarquons toutefois que l'on y trouve occasionnellement consignée, l'une ou l'autre observation faite par PALUDANUS en personne, par exemple quand

il s'agit de quelque plante ou de quelque produit qu'il avait vu par lui-même dans le Levant.

De plus, la deuxième partie de l'ouvrage de LINSCHOTEN contient un chapitre qui a été composé entièrement par PALUDANUS: c'est le chapitre 1er, lequel est consacré à la description de la côte de Guinée et des contrées voisines. Ce passage est, d'ailleurs, emprunté, lui aussi, à diverses sources antérieures; car PALUDANUS n'a jamais visité par lui-même ces parages de l'Afrique. Il semble que le docteur ait également collaboré, dans une certaine mesure, à la rédaction du chapitre 2e — qui s'occupe de l'Amérique.

Voilà tout ce que nous avons noté au sujet de la collaboration que PALUDANUS a apportée à l'ouvrage de ce concitoyen fameux.

De son vivant, PALUDANUS avait reçu, abondamment, des marques de la considération que ses contemporains lui avaient vouée.

Nombreux sont les vers qui ont été composés en son honneur. HUGO DE GROOT lui-même l'a chanté dans cette strophe: [1]).

Ad Paludanum

*de ejus Admirandis*

Thesaurus Orbis, Totius compendium,
Arca universi, sacra Naturae penus,
Templumque Mundi, Panos hic sacrarium est,
Coeli quod instar unico penetralium
Claudit recessu quicquid aër parturit,
Edaxque flamma nutrit; aut foecundior
Vis circulantis obstetricatur sali,
Puerperaeque fertilis Terrae labos.
Verum fatebor, o Paludane, Isidos
Magnae sacerdos, magne Myste, singulis
Mens victa hebescit; quod simul miracula
Sunt cuncta, cunctis majus hoc miraculum est.

Le docteur BERENT TEN BROECKE a été, inconstestablement, de son vivant, l'ornement et la gloire de la cité par lui habitée.

---

1) H. GROTIUS, *Poemata* p. 276. Lugd. Bat. 1639, 12°.

Dans une lettre adressée le 6 février 1648 par JOH. BROSTERHUIZEN à CONSTANTIN HUYGHENS, on peut lire cette phrase: „Des milliers de personnes n'auraient jamais, en aucun moment de leur vie, pensé à Enkhuizen, si le docteur PALUDANUS n'avait eu en cette ville son Cabinet de Curiosités" [1]),

C'est donc bien ce dernier qui lui a valu sa célébrité; par les collections qu'il avait réunies dans sa maison, il était devenu le foyer d'où a rayonné sur ses concitoyens et ses compatriotes, une influence salutaire au point de vue de la culture et du progrès intellectuel.

Aujourd'hui, nous n'avons plus, sans doute, le don d'apprécier équitablement la valeur d'un „Cabinet d'histoire naturelle" ou d'un „Musée de curiosités" tels qu'en possédait PALUDANUS. Mais nous nous devons de reconnaître, malgré cela, qu'au XVIe siècle, des collections de ce genre formaient un élément extrêmement utile et très actif, pour la diffusion de la science et de la civilisation.

Reconnaître ces mérites est pour nous un devoir pieux envers nos prédécesseurs de ces siècles déjà lointains [2]).

---

1) Correspondance de CONST. HUYGHENS (Cf. *Rijks Geschiedk. publicatiën*, n⁰ 24, p. 454.

2) Nous nous proposons de consacrer ultérieurement à BERNARDUS PALUDANUS, une étude plus étendue, dans laquelle nous intercalerons le texte in extenso du catalogue de ses collections.

# NOTES ON THE BLACK DEATH IN DANISH FOLKLORE AND TRADITION

BY

J. W. S. JOHNSSON

(Copenhagen)

---

Wandering from house to house and from farm to farm, a Danish schoolmaster, EVALD TANG KRISTENSEN, took up the work of collecting all sorts of Danish lore and tradition. He published later a large number of books and pamphlets on the subject which contain some account of the plague, its appearance, mortality, the conditions prevalent during the epidemics etc, which supplied with analogous notes from other authors (THIELE and others) has made it possible to get fairly well acquainted with the events, at the time when Denmark was devastated by severe epidemic diseases.

Some of the notes seem to belong to a remote past, while others certainly must be ascribed to later times. Others again seem to refer to epidemics of another kind than the original oriental plague, which is easy to apprehend, as the word plague in earlier times — partly also at the present day — was employed as a designation for every epidemic disease. For reasons which will appear later, some of the notes can only refer to that most famous of all historical-epidemics, the Black Death. As this epidemic has been specially treated of recent years from a medical point of view, it seems justifiable to examine how the Danish traditions appear in the light of modern medical science, and whether it is possible to distinguish between real and imaginary events. The realities will then constitute a historical basis, round which the rest will group itself as the result of an excited imagination.

It is of course impossible that the material which has been collected from hearsay, and which has been handed down through several centuries could satisfy the demands of science, and especially is it impossible to find a reply to everything, which it would be desirable to learn from a medical point of view. The narrator has never seen the plague, he can only relate that which he has heard others tell, and he presents it worn, maimed, and faded, and of somewhat lesser value each time it is brought up afresh. Further it must be remembered that it is impossible for the layman to distinguish between the essential and the less essential. There is, however, no cause to blame him for this, as medical science has been in exactly the same position till quite recently, because it is only in the precent day, that light has been thrown upon the causes and conditions of infection in connection with the plague, and after this had been done, it was seen that many things formerly observed by the man in the street, and which only in him awoke the interest always excited by curious events, were really of the greatest significance for the understanding of the development of epidemics. Even if the material is thus imperfect, it is balanced by the fact that the common man is such an excellent observer, and that his memory is equal to his power of observation. It appears very strange that the statements of Doctors regarding the great plague epidemics are of inferior value to those of the common man. All the great chronicles of the plague, which have their place in the Worlds literature, forming the basis upon which science is working, have been written by laymen, such as BOCCACIO, MANZONI, MURATORI, CANTÙ, DEFOE etc. Only very few medical men have been equally successful with their writings.

If all popular legends (1) are collected and examined with the purpose of ascertaining how the plague first of all got into our country, it appears common from several accounts that the disease was brought by a stranded ship. The place where this happened is not precisely stated; in one report (2) is mentioned „off *Dollerup*", in another „west of *Sjörring*", others again mention a place west of Thy, or on the North Sea [1]). One chronicle by

1) These places are on the northwest coast of Jutland. Vendsyssel is the most northern part of the peninsula.

THIELE locates the event in Vendsyssel. With exception of this latter, which yet also is a tale from the coast, as it originates from the county of Ringköbing (the westside of Jutland), all other notes refer to the stranding, as having taken place in the county of Thisted (Thy), and most probably this situation must be judged correct, as there do not exist accounts of this description from any other part of the country. Perhaps the fact that the coast of Thy, even at the present time, has a bad reputation owing to the frequence of shipwrecks, can be considered a support for the correctness of this supposition.

There exist however two chronicles, in which it is stated that the place was off Sjörring, and in one of them this is stated with such exactitude that it is justifiable to examine, if there is anything to support this statement. It says that a person — a bishop from Antwerp, who on his way to the monastery of *Börglum* brought the disease into the country — lies buried in the well-known bishop-grave in Sjörring. This, however, must be a mistake, an old chronicle being put in connection with an imposing monument, whose significance was not evident to the common people. The age of the grave, as well as other circumstances make it unlikely that it should have anything to do with the Black Death (3). Therefore it is not very probable that the place in which the vessel was stranded, could be Sjörring.

In reality, it is not of great importance to learn the exact locality where the shipwreck took place; it is much more interesting to ascertain from which country the disease came. In the chronicle of THIELE it is expressly stated that the ship arrived from England, and that the disease, after being brought into Vendsyssel, spread across the country to Thy, and from there to *Raasted* in the county of Ringköbing. In another chronicle, the source of infection is an English bishop, of whom it is told how when landing, he warned the population against the dreadful disease which had been raging aboard, but nobody cared to listen, and the disease spread at once. Contrary to these chronicles, it is mentioned in that tale about the bishops grave in Sjörring that the person came from Antwerp, and England is not mentioned at all. Thus a difficulty presents itself, and it is necessary to try to find out the right place through other channels.

One might readily suppose this place to be England, not least because shipping from there to Denmark has always been considerable, and because the infected ship is stated to have been Norwegian (4). Furthermore Norway itself got contaminated by a ship from England, if *Einar Havlidasons* statements (5) are to be believed. If, however, one desires to find out the significance of the bishop of Antwerp as being the source of infection, it is important to examine, how far the plague had extended on its passage through the countries, always considering that the Black Death culminated in Denmark in the year 1350, and, to judge from all the facts extant, must even be considered as having been introduced one year previous.

The Black Death was in Denmark called „man's pain", or the „marking death", and everybody knows that the epidemics began in the year 1346 in India, and soon found its way to Europe. Following the great caravanroads, the disease reached the coasts around the Black Sea, and from there it was brought by ships to all the more important trading places on the Mediterranean coast. The disease reached Southern France in the year 1348; Paris was attacked during the summer of the same year, and in July Calais, which was then being besieged by the English, became infected. As a consequence of famine and draught, the population in the North of France and Flanders had fled; the plague therefore did not progress towards the North East through Belgium and Holland, but through Normandy and Brittany. It was easy then for the plague to get to England, which became infected in the late summer through refugees from Calais.

The Black Death reached London in November, but the disease kept fairly quiet during the winter, although it crept quietly from house to house, until it flared up in February and March of 1349, almost at the same time when many other English cities became infected. It is just at this time that it is known that Norway became attacked, aud it surely concurs with the first outbreak in Denmark. At least, according to a statement in *the Sealand Chronicle*, there was a heavy mortality in Denmark in 1349, even if the full force of the epidemic only was felt during the following year, which is explained by the slower progress of the disease inland after the first outburst along the coast. Other

writings also date the great outbreak in the year 1350. From the above it seems that the plague came to Denmark, at a time when Belgium and Holland were not infected — with perhaps the exception of a few isolated cases — but when the East Coast of England was ravaged by an enormous epidemic, it may not therefore be too bold to conclude that this was the origin of the plague in Denmark. Thus it follows that the Bishop from Antwerp cannot be connected with the appearance of the Black Death here.

There exists only very little information about how the plague spread from one part of the country to another. It is told (6) that the plague was brought to the island *Samsö*, by a corpse washed ashore there, and a similar tale comes from *Sjörring*, regarding two persons killed by the plague — this naturally connected with the Bishops grave. From other sources we have it, that the plague was brought by infected persons. It seems probable that a historical truth lies behind these statements, but the chronicles do not bear sufficient evidence to prove any facts. The plague however, like most other diseases, became personified. This is very evident in the folk-tales of Norway and Sweden, and is also known in the case of other countries, but, as already stated, it cannot be proved as regards our country, until more material can be brought to light.

About the signs portending the advent of the plague, popular tradition tells many a tale, but it is difficult nowadays to understand what has been seen or heard. Bells were tolling underground (7); a burning wheel was seen running into a farm, where the plague immediately broke out, (8) this being a chronicle, having an analogy to a Coptic one about Elias sent by the Lord, to punish mankind with plague. — Others mention supernatural animals as forewarners, such as horses, three-legged rams, and so on.

The Danish chronicles also mention the signs of the heavens. The plague came „floating", „as a shadow", „a vapour", or „a black cloud", (9) and even the expression „as a blue apron in the air", is found. There is something so natural and realistic in these descriptions that one can scarcely reject them as being the result of an excited fancy or superstituous imagination. Something or other has been observed in the air, something foreign and not

easy to grasp, and the reality of the expressions is confirmed by the fact that similar descriptions are to be found in practically all the countries visited by the plague. (10) An explanation may be found, in the fact that strange formations of clouds are a rather common phenomenon, even at the present time. These are often caused by eruptions of a volcanic nature; it may readily be remembered, how for several months the evening sky kept a red colour, and was of a strange appearance after the violent eruption of the volcanoe Krakatoa in 1883, which is really one of the greatest catastrophes ever known in the world. The colouring of the clouds was here caused by the circumstance that the ashes, being flung into the air to an enormous height, caused a condensation of the vapours. The day previous to the principal eruption, an ashcloud appeared in the air more than 30 kilometres above the crater. One is, however, prevented from presuming that these signs in the heavens had any connection with these events from the circumstance that there does not exist any historical information about a volcanic eruption shortly before the appearance of the Black Death.

But this idea cannot be put aside, inasmuch as the historians state that the cloud or fog was thick, and of an evil smell (in the South even so poisonous that people were killed), that it came from the east, travelling towards the west across Italy and France, (11) at the same time spreading over Hungary, Austria, and Germany. In other words: it was known in all the infected parts of Europe. From a French source is even derived a chronicle herewith connected about a redhot ball of fog, which far away towards the East enwrapped all the earth, and which within a radius of a hundred hours' journeying killed every living thing, and poisoned the air across huge tracts. (12) It seems more natural to connect this with a volcanic eruption than with a meteor. A comparison with the eruption of Mont Pélé in 1902 will show a marked similarity to the statements of this chronicle.

Certain is it that the earth, shortly before the outbreak, was geologically in a state of upheavel. On January 25—1348 a violent earthquake devastated Greece, Italy, Tyrol, and Switzerland. In the East the earthquake is known to have ravaged Cyprus, and there

it commenced with a gale of such illsmelling and suffocating character that many were killed on the spot. As this earthquake, which recurred several times, also is known to have broken along the South coast of the Mediterranean, one may connect it with a volcanic eruption in Asia, perhaps in China, in which country are found reports to this effect.

The tremendous significance which the property of the infected persons had in spreading the disease, is plainly indicated in different notes from Denmark. In many of the chronicles it is absolutely the property (13) of the diseased to which is referred as being the source of infection, in one case goods carried by the person. There was no attempt made to try to avoid infection from these, but an endeavour was made, as well here as in other places, to get to know whether the plague would attack or not. One is told from the Middle of Sealand, (14) that onions were peeled and hung over the pillows. If they turned black then the plague was in the house. In the same manner warnings were taken from meat which was hung up. Putrefaction meant plague. These reports are very much like a lot of others, in which is enquired about „the Lord's Doom".

However the express statement that the onion was to be hung, over the pillow, makes one look askance at this information. Nobody was as yet sick, and the information desired was whether the plague would visit the house, or pass by. Should the chronicle then be based upon a misunderstanding? This seems likely, as definite rules had been handed down from former times, for the making of the bed, used by a plague infected person. As he was supposed to spread the infection through his transpirations, he was laid high to prevent anybody getting into close touch. Above the bed were hung remedies for purifying the air, such as a sponge saturated in vinegar, but sharply smelling plants, as for instance onions, were also employed. It herefore seems likely to conclude that there has been a confusion of remedies for purifying the air with the tests of „the Lord's Doom", so very common in this country.

The notes about the Black Death in Denmark are not so numerous that it becomes possible to follow the route of the disease through the country. Most likely it happened here, as in

other countries that the ports were quickly infected through navigation. This is known about *Randers*, (15) a town in Jutland, and *Elsinore* was on several occasions the place from which the Sealand epidemics spread — while otherwise the disease was sneaking like a slow-burning fire across the country, from one house to another, and from town to town. Be the accounts on this point ever so scarce, they give on the other side a gruesome picture of the condition of the country during the plague. Houses stood empty and left, as their inhabitants either had fled, or were dead. A number of these were buried, but many corpses were found in the rooms or strewn along the roads and paths, as the fear of contamination prevented their removal. The cattle left without attendance and without fodder, as the grass had turned black, (16) were roaming the forests. The horror of the times is vividly portrayed in the report from the county of *Öster Lögum*, where all were dead with exception of three manservants, who at the end of the plague went out to look for their neighbours. The hamlet had twelve farms, and they went from one place to another, and found only dead people and dead animals. Thus they went through the county from one hamlet to another. People were lying dead next to their ploughs and their fences, and only eagles and beasts of prey (17) were to be seen. Whole counties, and even larger territories were depopulated to such an extent that it became difficult for the survivors to find each other. Bonfires were lit on the hills during nighttime (18) to attract the attention of other people, and church-bells were rung for the purpose of receiving an answer from places where somebody was still alive (19), and from high ground watch was kept for a smoking chimney (20). All social relations were automatically dissolved. Right of property got to be an unknown quality.

Some people became owners of whole villages, as nobody with any right could prevent them from taking possession. This might be the case in one place, and if it happened that a woman was similarly placed in another village, and a marriage took place, so much ground was collected that a whole manor was the result (21). Nature herself got quite changed. Farms and houses collapsed, but all the same it was possible at a later date to ascertain their earlier position, although the heather had owergrown the earlier

fertile fields (22). Forests grew up, covering roads and paths, and the descendants of the survivor gave names to them, reminding of the earlier barrenness (23). It was immensely difficult to restore the country. According to the accounts, a sort of colonisation was tried, even once in a while with assistance of foreigners (27).

Everybody has heard of the enormous mortality during the Black Death. In Europe about 25,000,000 people are supposed to have been destroyed, and as regards Denmark, the deathrate amount to about one third of the entire population. The accounts do not lend any support to a numeral survey, but only give an impression of the enormous mortality.

Strange to say, the accounts make only very little mention of the symptoms of the disease, although one might have thought that the large boils in the groin and armpits would have aroused attention. The only circumstance mentioned, is that those attacked by the plague, got three red spots on their arms before dying (25). Another statement, to the effect of a black spot in the hand (26). Does this happen to be a popular allusion to the boils, which often got to look blueblack on account of the tight bloodpilled skin covering them?

A far greater impression than that produced by the symptoms, was caused by the suddennes of death, which came like a sneeze. It is expressly told that persons attacked, sneezed three times, and then died (27). If there was time to say: God bless you, before they had finished sneezing, then they recovered (28). There was no time to implore the Lord's protection (29). Often death followed the first sneeze, and when the attack came on, people hurried to the churchyards to die on consecrated ground. This belief in sneezing being an unfavorable sign, is in marked contrast with other notes, which state that for a sick person to sneeze, indicates that he will recover. The realty of this is uncertain, and difficult of explanation, until the act of sneezing becomes the object of a folkloristic examination. As far back as classical antiquity, there has been a tendency to derive warnings from this physiological act, and the custom to add good wishes is common among the most different races. As there does not exist any testimony about plague-infected persons sneezing more than other persons, this incident has probably acted as an illustration

of the sudden occurrence of Death, which is also mentioned in other accounts. One man dies, while the priest is giving him the blessing of the Church (30), the priest dies in the act of throwing earth on the corpses (31), the gravediggers die in the performing of their office (32), a little girl pursued by a bull falls dead, struck down by the plague (33), and a woman in the act of removing some cobwebs, also dies quite suddenly (34).

Faced by an infective disease of such violence as that of the Black Death, the population was left entirely defenceless. Only one remedy was at hand, and that a very simple one, namely to run away. Originally people fled out of sheer terror, but later on it was ordained as a sanitary precaution to flee, the underlying idea being the possibility of avoiding the contamination by removing to some place not yet infected. Nobody, however, realised how easily the disease went along with the persons. Further, it was decreed that all sick persons should leave the towns and go out, either to die, or to recover under the open sky. Thereby it was thought that the towns would be prevented from being the foci of the disease, but the general result was most often the further spread of the contamination. There do not exist from Denmark any regulations from the government, regarding the plague during this period, but the accounts inform us that the methods employed in southern countries also have been used here. A woman, who was staying in Copenhagen, when the plague broke out, fled to her home, but all the same she got infected, and was isolated in a tent in the churchyard of *Örum*. In another place (35) it is told how a woman got isolated in a grave in *Handest* churchyard, and how food was handed to her hung on a pole, to avoid the danger of getting in personal touch with her. This way of feeding has originated from the Communion-service, which took place in such a manner, that the people attending it were placed far apart in a circle round the parson, who distributed the bread on a long stick.

Besides this forced isolation there also was a voluntary. If one happened to live in an isolated place, and kept far away from other people, there was a chance of avoiding the danger (36), and experience proved this to be true. Consequently, it seems quite the right thing artificially to isolate oneself from all sur-

roundings. The three man-servants previously mentioned, living in a farm in *Havslund*, walled themselves up in an arched porch, after having laid in sufficient food for six months (37). Their stay in this place must certainly have been rather disagreable, as they made a weekly test to ascertain if the plague had left the air, by sticking out a pole on which was hung a piece of meat. If the meat kept fresh for a week, then they considered that the plague had gone. It is not stated how long they remained there, but another account states that a fog hung over the country for about 12—13 months (38), perhaps the same fog which was observed in the year 1349, coming out of the earth (39).

It seems most peculiar that the different accounts do not contain any information about prevention or treatment. Only in one place (40) it is mentioned that a woman could not get infected as she smoked a clay pipe, but as tobacco and pipes only were introduced in Denmark about the year 1600, this can not refer to the time of the Black Death. From other sources than these it is known that amulets were used as a protection, as also the chewing of leaves of different herbs. A whole series of pestherbs are known: Petasites being the original plague-herb, others were rue, angelica, pimpernel, gentian and juniperberry.

Only very few and uncertain public regulations are found in the chronicles. They mention brooks „not to be crossed" (40), which were most likely the boundaries between infected and non-infected districts, and it is expressly forbidden (41) by law to touch corpses washed ashore. They were to be interred on the shore. There must certainly have been some form or other of sanitary regulation, but this must be extracted from other sources than this one, which is derived from popular tradition.

Silence reigns also about the funerals. There seems to have been a tendency to bury the corpses in special places, as was done in the South in special churchyards for the plague. Here in Denmark only a part or a corner of the churchyard was employed, either in the west (42), or in the east (43). It is doubtful whether a mound marked the burying place. Plague-hills are mentioned on several occasions (44), but these were probably the result of collecting dead bodies in a heap, and not a result of an intentional construction of a hill. Plague-graves are often

mentioned, but there is no mention of a mound in connection with them. The funeral was performed by the person who was willing, and had the sufficient courage to do it. The corpses were transported on carts, and it gives an impression of the high mortality, when one reads how the corpses fell off the carts on the road (45), and that persons not yet dead often were thrown up on the carts (46). One person escaped being buried alive, by hanging on to a branch, and hoisting himself out of the cart as he was being driven through a forest.

The disease came on suddenly, death quickly followed. There was no time to obtain the solace of the church. It might therefore be thought that hawthorns planted on the graveyards were meant as a symbol of the crown of thorns, sufferings and death of Christ. But this is not likely. The thorn is the old Northern remedy for procuring a quiet and sound sleep (47). Odin pricked Brunehild with a thorn, and procured for her a deep sleep, and the Edda in an other place tells us a similar story. Therefore it became customary to plant a thorn, to procure eternal peace for the dead, as a happy termination to their sufferings.

---

## REFERENCES.

(1) E. T. Kristensen: Danske Sagn IV. G. n°. 1678, 1679, 1680, 1681. — (2) J. M. Thiele: Danske Folkesagn II, p. 88. — (3) J. B. Løffler in Aarb. f. n. Oldkyndighed 1877, p. 83 and Gravstene Pl. XI og XVI. — (4) F. V. Mansa: Folkesygdommene i Danmark. 1873. — (5) Mansa: p. 75. — (6) E. T. Kristensen; Jyske folkeminder VIII, 333, 572, 577. — (7) E. T. Kr. l. c. G. 1682. — (8) E. T. Kr. VIII, 574. — (9) G. 1685, 1686, 1712, 1683. — (10) H. F. Feilberg: Ordbog p. 810. — (11) I. F. C. Hecker: Die grossen Volkskrankheiten des Mittelalters, Berlin 1866, p. 36, the note. — (12) Hecker l. c. p. 37. — (13) G. 1678, 1679, 1680, 1681. — (14) G. 1688. — (15) G. 168. — (16) G. 1679. — (17) G. 1711. — (18) G. 1707. — (19) G. 1734, 1757, 1762, 1763, 1764, 1765, 1766, 1767. — (20) G. 1729, 1758, 1759, 1760, 1761. — (21) G. 1734. — (22) G. 1737. — (23) G. 1738. — (24) G. 1742, 1735, 1761. — (25) G. 1761. — (26) E. T. Kr.: Skattegraveren X. 107, 281. — (27) G. 1679. — (28) G. 1689, 1690. — (29) G. 1691. — (30) G. 1678. — (31) G. 1679. — (32) G. 1695. — (33) G. 1712. — (34) G. 1728. — (35) G. 1710, certainly a variant of 1709, whose date is to be fixed as 1711. — (36) G. 1762. — (37) G. 1711. — (38) G. 1678. — (39) G. 1729. — (40) G. 1696, 1697. — (41) G. 1699. — (42) G. 1703, 1769. — (43) G. 1768, 1770. — (44) G. 1768, 1772, 1773. — (45) G. 1704. — (46) G. 1705. — (47) Høfler, M. Volksmed. Botanik der Germanen, Wien 1908, p. 86.

---

# LA PÉRITOMIE

## ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO
de Paris.

*(suite)*

---

## Première partie:

## Essai sur l'institution de la circoncision rituelle.

### Article V.

### Institution éthique.

XX. — Aussi bien il demeure définitivement entendu que le fondateur de la circoncision avait surtout en vue le but moral qui résulte nécessairement de toute péritomie [1]). Et il est même

---

1) En effet, il est irrationnel d'admettre que le fondateur de la circoncision n'avait point connu cette conséquence inévitable, quasi fatale. Car, s'il en était autrement et que la conséquence physiologique de la circoncision ne fût qu'une pure coïncidence, comment se fait-il alors que, parmi tant d'usages antiques, que nous avons mentionnés plus haut sous le nom de déformations ethniques, pas un seul ne peut être justifié par la science? Jamais, par exemple, la science ne pourra approuver la perforation de la cloison nasale, ou la déformation chinoise des pieds, ou bien encore l'aplatissement du crâne infantile chez les Indiens, et, cependant, cette même science peut non seulement approuver, sans réserves, l'usage de la circoncision, mais encore, dans de très nombreux cas pathologiques, ainsi que nous le verrons dans une autre partie de ce travail, elle l'impose comme remède unique. Par conséquent, vouloir soutenir que le fondateur de la circoncision n'en avait point connu la conséquence la plus invitable, c'est vouloir défendre une véritable invraisemblance.

Et que les rationalistes, qui, naturellement, ne peuvent pas se contenter de l'idée d'une révélation, surtout dans le sens littéral du mot, ne s'étonnent pas de la possibilité d'une découverte aussi importante dans la très haute antiquité! Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que, dans les temps très anciens, aucune des nombreuses maladies qui affectent si souvent le membre viril, n'avait jamais fait souffrir le genre

certain que, déjà pour le législateur des Hébreux, le but moral de la péritomie ne se bornait pas uniquement à l'affaiblissement des passions sexuelles, mais qu'il comprenait également toutes les autres conséquences morales qui découlent naturellement de cette opération. D'abord, la circoncision, en s'attaquant au sens le plus puissant de la nature [1]), a également pour conséquence,

---

humain. Une supposition aussi optimiste, outre qu'elle ne peut s'appuyer sur aucune raison, ira encore à l'encontre du simple bon sens, puisque, dans les milieux primitifs, l'hygiène individuelle et sociale était par trop rudimentaire, pour qu'elle pût garantir contre l'éclosion des maladies. Dès lors, qu'y a-t-il d'impossible qu'une sérieuse *posthite*, par exemple, eût pu déterminer la mortification du prépuce, et entraîner, par la suite, toutes les conséquences d'une véritable circoncision . . . avant la lettre? Et, comme des modifications semblables, chez un adulte, pouvaient bien ne pas passer inaperçues, il n'y avait de là jusqu'à la suppression intentionnelle du prépuce qu'un pas, qu'on avait vite franchi.

Mais, à la vérité, il n'est même pas nécessaire d'avoir recours à une semblable hypothèse, pourtant aussi simple que naturelle. Car, de même que de nos jours, des cas de *leipodermes* avaient également existé dans la haute antiquité d'autant plus que la tradition talmudique veut même, comme nous le verrons plus loin, que déjà Noé et Sém fussent atteints d'absence congénitale du prépuce. D'autre part, une anomalie semblable avait dû passer d'autant moins inaperçue que, selon la juste remarque de Niebuhr (op. cit., p. 113), les enfants, chez les Orientaux, vont, pour la plupart, tout nus jusqu'à un certain âge. Or, pour un observateur sagace, la simple comparaison de quelques *leipodermes* avec des sujets normaux, soit au point de vue pathologique, soit même au point de vue physiologique, avait pu parfaitement suffir, pour lui suggerer l'idée de l'ablation de l'organe, qui était tantôt le siège des maladies et qui constituait tantôt une source d'excitations pénibles.

Au surplus, il est faux de croire que, dans la haute antiquité, les notions médicales manquaient totalement. Pour se convaincre du contraire, il suffiit de se reporter vers les collections Hippocratiques. Et, sous ce rapport, les anciens Hébreux, certes, ne cédaient en rien aux autres peuples antiques, comme nous espérons l'avoir montré suffisamment dans un autre travail [1]).

Par conséquent, et tout bien pesé, non seulement rien ne s'oppose plus à ce que le fondateur de la circoncision eût parfaitement pu connaître la conséquence physiologique qui résulte fatalement de l'ablation du prépuce, mais encore tout porte à croire qu'il avait justement institué cette opération en vue même de ce résultat.

1) En effet, le sens génésique est à la fois le plus puissant et le plus dangereux de tous les sens: «Naturale opus coitus est, dit Aetius (Tetrabiblion I, sermo III, p. 141, Lugduni 1549), nullu ex naturalibus operibus nocivium est». «Aucune passion, dit aussi Sir James Paget, n'est plus funeste à la longévité et aucune ne favorise aussi sûrement la consomption (Voir Dr. Escande, op. cit., p. 154)».

D'ailleurs, les passions sexuelles avaient exercé des ravages terribles à toutes les

---

1) Dr. Schapiro, Obstétrique des anciens Hébreux, comparée avec la tocologie gréco-romaine.

aussi inévitable que bienfaisante, de préserver l'homme contre la dissolution de sa propre personne [1]). Car, comme cette institution ne préconise la destruction totale de l'attribut viril [2]), ni ne conseille le célibat perpétuel [3]), mais cherche uniquement à affaiblir l'appétit des jouissances charnelles, elle rend à l'homme le pouvoir de n'obéïr que modéremment à l'instinct sexuel. Puis, cette même institution bienfaisante, en assurant la conservation intégrale de l'individu, assure par-là même la vitalité de sa descendance, c'est-à-dire, en somme, qu'elle réalise la pérennité même de sa race [4]). Et c'est justement pour cela que la promesse d'une postérité à la fois nombreuse et perpétuelle avait été directement liée au pacte de la circoncision [5]); car, dans la haute antiquité comme de nos jours, la race hébraïque, par la

---

époques de l'histoire du genre humain. Ainsi, dans la Rome antique, on avait déjà l'habitude, selon Celse (De re medica, lib. VII, cap. XXV), de brider les garçons, c'est-à-dire, d'après De Paw (op. cit., t. II, p. 144), qu'on leur mettait dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent tellement rejoint par les extrêmités qu'on ne pouvait l'ouvrir qu'avec une lime.

1) Déjà, Celse (De re medica, lib. I, sect. I) avait conseillé la modération dans les rapports sexuels, afin d'éviter l'épuisement de l'individu. Et Galien (Œuvres complètes, Les lieux affectés, t. II, livre VI, chap. VI, Ed. Daremberg, Paris 1854) avait également mis en garde contre les passions sexuelles qui grandissent en proportion de leurs excès mêmes. C'est aussi, à peu près, la même opinion que Lombroso (L'homme criminel, Paris 1887, chap. V, p. 371) exprime en ces termes: «Chez bon nombre de ceux qui se livrent à la débauche, dit-il, l'aiguillon de la chair passe fréquemment d'un état de demi-puissance à des accès d'autant plus violents qu'ils sont moins durables et affectent le plus souvent la forme périodique».

D'autre part, il convient également de rappeler ici que les débordements de la chair se rencontrent toujours chez les individus anormaux et que, par conséquent, on peut considérer les excès sexuels, sinon comme la cause efficiente, du moins comme la cause prédisposante de la dissolution de la personnalité humaine: «La précocité de la perversion sexuelle, dit Lombroso (op. cit., chap. XIII, p. 551), l'excès suivi d'impuissance ont déjà été reconnu par M. Kraft-Ebbing dans le fou moral comme par moi dans le criminel... je rappellerai la précocité sexuelle des voleurs, la luxure toujours inassouvie des assassins...».

2) On sait que la religion nouvelle avait admis la légitimité d'un pareil acte (St Mathieu, XVIII, 8 et 9; St Marc, IX, 42, 44 et 46), et qu'Origène l'avait même exécuté à la lettre sur sa propre personne.

3) On sait que St Paul en personne avait donné cet exemple (Corinth, III, 26).

4) En effet, selon la juste remarque de De Paw (op. cit., t. II, p. 144), on a constaté de tout temps que «dans les grandes villes, les débauches prématurées font dégénérer l'espèce humaine».

5) Genèse, XVII, 2, 6 et 7.

pratique de la circoncision, s'assure contre sa propre dégénérescence [1]). Au surplus, le législateur des Hébreux, en stigmatisant si véhémentement la concupescence des Cananéens, qui étaient voués à la disparition [2]), avait montré par la même qu'il connaissait parfaitement les conséquences héréditaires des excès passionnels».

XXI. — Enfin, l'institution de la circoncision, bien que très indirectement, avait encore, et cela depuis la plus haute antiquité, exercé une autre influence heureuse. En effet, l'affranchissement personnel de la plus violente des passions humaines, joint à l'avantage d'une hérédité généralement meilleure, a toujours permis au circoncis d'éviter plus facilement les crimes [3]), qui, si souvent, ont les passions sexuelles pour mobile unique: «Ce résultat, dit Pogorelski, se comprend aisément si l'on veut bien se rappeler que, grâce à la péritomie, la violence de la passion est diminuée et que, par conséquent, la raison peut plus fréquemment prendre le dessus» [4]). C'est là aussi l'opinion du Dr. Kornfeld [5]).

D'autre part, selon la juste remarque de M. Pogorelski [6]), cette heureuse influence de la circoncision était déjà très bien connue à l'époque biblique, puisque, déjà en ces temps reculés, «l'homme endurci et violent» était généralement qualifié de «*incirconcis de cœur*» [7]).

---

1) On n'ignore pas que c'est là la cause la plus fréquente de la disparition des bien des races, petites ou grandes.

D'ailleurs, cette conséquence bienfaisante de la circoncision, qui est aussi certaine et aussi inévitable que la modération sexuelle elle-même, était parfaitement connue des anciens auteurs, au point que certains d'entre eux, comme St Ambroise (De Abraham, lib. II, cap. XI), la considéraient même comme la cause essentielle de la circoncision: «Altiore autem interpretatione illud panditur, quod si megratas et circumcisa sit, exuta superfluis voluptatibus et cogitationibus restringit animamn ad sui castimoniam, purisque sensibus infusam bonorum facit partuum generatricem».

2) Levitique, XVIII, 3.

3) En effet, selon la juste remarque de Juster (op. cit., t. II, p. 205), les cas de meurtres commis par les Juifs, dans l'empire romain, étaient très rares. Et on peut affirmer, sans aucune exagération, que, partout dans la diaspora, le crime est quasi inconnu parmi les Juifs.

4) Pogorelski, op. cit., p. 28.

5) Kornfeld, loc. cit., p. 173.

6) Pogorelski, ibid.

7) Deut., X, 16; Jérémie, IV, 4.

XXII. — Telle est la portée vraiment exceptionnelle de l'institution de la circoncision [1]). Et c'est justement pour cela que les anciens Hébreux, pour s'opposer à l'interdiction de la pratique de *la péritomie*, n'avaient pas hésité, comme nous le verrons plus loin, à risquer leur existence même: c'est qu'ils avaient senti, et cela avec juste raison, que la pratique de la circoncision était la condition la plus indispensable pourque chaque individu pût atteindre à la très haute moralité individuelle et sociale que la loi mosaïque avait exigé de tout Hébreux, vraiment digne de ce nom.

---

1) Voici, en effet, selon Mantegazza, les précieux avantages de la vie chaste: «La mémoire est rapide et ténace, la pensée vive et fertile, la volonté énergique, le caractère prend une fermeté dont les libertins n'ont aucune idée». «L'économie sexuelle, dit aussi Feré, favorise la longévité et toutes les formes de l'activité intellectuelle» En un mot, la vie pure fait des hommes forts, vertueux et supérieurement doués.

# BIBLIOGRAPHIE.

F. W. T. Hunger, *Charles de l'Escluse* (Carolus Clusius) *Nederlandsch Kruidkundige, 1526—1609.* Met een kaart, vier portretten, twee platen buiten en 199 afbeeldingen tusschen den tekst. 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff 1927. xxiii + 446 S. Lex. 8°. F. 18.—, geb. F. 20,50.

Endlich dem grössten niederländischen Botaniker des 16. Jahrhunderts eine würdige Biographie, die auch seiner grossen wissenschaftlichen Bedeutung voll gerecht wird! Zweifellos ist de l'Escluse der Namhafteste von dem holländischen Dreigestirn: Dodoens, de l'Escluse, de l'Obel, als der bedeutendste Forderer wissenschaftlicher Botanik, und überragt auch in den Erträgnissen für die Wissenschaft der Pflanzenkunde die deutschen „Väter der Botanik" Brumfels, Bonk und Fuchs, deren bahnbrechende Arbeit in Schilderung und graphischer Widergabe der selbstgeschauten Pflanzen allerdings für die drei grossen Holländer die unumgängliche Voraussetzung bildet.

Natürlich war Clusius in Holland niemals völlig vergessen gewesen, und was literarisch an ihm schon gearbeitet war, findet bei Hunger, der früher an der Universität zu Leiden für Geschichte der Botanik habilitiert war, gebührende Erwähnung und Benutzung. Auch die weit über tausend Briefe an ihn und von ihm, die bis auf uns gekommen sind (grossenteils heute in Leiden selbst), fanden schon seit Jahrzehnten immer wieder Beachtung. Aber was uns Hunger jetzt bietet, stellt alle seine bescheidenen Vorgänger völlig in den Schatten, wenn er auch sein Buch bescheiden nur als eine „Vorstudie" betrachtet wissen will, da er noch nicht in vollstem Maasse das noch zugängliche Material glaubt abschliessend bearbeitet zu haben. Freuen wir uns dessen, was heute schon uns durch ihn zugänglich gemacht worden ist auf Grund zuverlässigster Forschung an den ersten Quellen, die mit Liebe, ja Begeisterung erschlossen uns zur Vorführung gebracht werden.

Seinem Helden nach allen Seiten gerecht zu werden in seinem langen arbeitsreichen und zuletzt noch recht mühseligen Leben, das ihn schliesslich wohl in eine sichere Rast in Ehren, aber doch vorher nur für kurze

Zeit vielleicht in eine seiner gewaltigen Leistung entsprechende Lebensstellung, und durch den grössten Teil Europas als Naturforscher, wenn auch nicht ohne Dulden und Leiden geführt hat, — dies alles zu zeigen war Hunger eifrigstes Bestreben; der Erfolg ist denn auch nicht ausgeblieben. Die zahlreichen Briefe, von denen er 200 bisher unbekannte noch zusammen herausgeben will, bilden die zuverlässigste biographische Unterlage der prächtigen Arbeit Hungers, aber nicht die einzige. Weite Reisen durch Bibliotheken und Archive hat H. sich nicht verdriessen lassen, namentlich auch um, neben dem lokalen Dokumentenmaterial, aller Ausgaben von Schriften des de l'Escluse und seiner Übersetzungen und deren Vorlagen restlos habhaft zu werden.

So kann der Leser nun an Hungers Hand den wackeren Mann und Forscher und Gelehrten durch sein ganzes Leben begleiten, ihm bei der Arbeit über die Schulter schauen, viel Herbes und mancherlei Freudiges mit ihm erleben. Wir erfahren zuverlässig, dass Charles de l'Escluse in Arras (Atrecht) in der Grafschaft Artois am 19. Februar 1526 geboren ist, ein „Atrebate" also war, wie er sich auch sein ganzes Leben lang bezeichnete. Zur Zeit seiner Geburt gehörte Arras zur Freigrafschaft Burgund, die während Clusius' Leben den stärksten Wechselfällen ausgesetzt war, die im Grenzlande und im südlichen Holland, das sein Adoptiv-Vaterland wurde, auch unsern Clusius schwer in Mitleidenschaft zogen mit samt seinem Kleinadels-Geschlechte: in politischen und kirchenpolitischen Wirrnissen, die ihn, den Protestanten und seine katholische Verwandschaft fast in gleichem Maasse heimsuchten, trotzdem er selbst unbeweibt blieb, aber eben darum bis an sein Ende mit den Abkömmlingen seiner Familie in Verbindung stand, auch nachdem der Vater hochbetagt verstorben war. Wir erfahren, wie er den ersten Unterricht an der guten Kapitelschule zu Atrecht, später in Gent, dann auf der Hochschule zu Löwen erhielt. Für seine vortreffliche humanistische Ausbildung ward so der Grund gelegt durch grosse Sprachbeherrschung zum eleganten lateinischen Stilisten, der er sein Lebenlang in erfreulicher Betätigung geblieben ist. Zu fernerer Hochschulausbildung ging de l'Escluse sodann nach Marburg und Wittenberg, wo sich beiderorts lebenslange gelehrte Freundschaften anbahnten, und schliesslich nach Montpellier, wo er gleichfalls in lebhaftesten dauernden Verkehr mit bedeutenden Fachgelehrten trat, was alles aufs Ausgiebigste dokumentarisch belegt wird.

Allenthalben hat Clusius schon in der Jugend neben dem Studium eifrigst botanisiert und sich lokale Florenkenntnis verschafft von allen den Landschaften, in denen er sich aufhielt, besonders auch im mittelländischen, Küstengebiete und angrenzenden Höhengeländen der Languedoc bis in die Provence. Eine selbstgezeichnete Karte dieses Küsten-

gebietes ist beigegeben. Sie vermittelt uns Kunde, wie sorgfältig er auf seinen Forschungswanderungen seine Umgebung musterte, aufnahm und sich einprägte. Auch für die Fauna der Gegend war er nicht blind, namentlich auch der Welt der Fische, wozu ihn besonders noch sein befreundeter Lehrer Rondelet veranlasste, dessen Fischbuch in Clusius Händen die Schlussredaction erhielt. Auf der Heimreise durch die Schweiz wurde wieder botanisiert, wenn auch die eigentliche Hochgebirgsflora erst später in den österreichischen Alpen ihre Forschungspflege fand, und überall mit den jeweils einheimischen Gelehrten Beziehungen angeknüpft. Als tüchtiger, vielseitig ausgebildeter Gelehrter kam er am Ende seines 28. Lebensjahres in's Vaterhaus zurück. Eben war Rembert Dodoens' Kräuterbuch niederländisch erschienen und flugs machte sich de l'Escluse daran, es ins Französische zu übersetzen. Eine lateinische Bearbeitung eines florentiner Receptariums schloss sich an, während Clusius in den Niederlanden weilte. Eine schon lange geplante, durch Kriegsläufe immer verhinderte Übersiedelung nach Paris ward jetzt (als Mentor eines jungen Breslauers) ins Werk gesetzt, durch Religionsverfolgungen gestört, die ihn vorübergehend nach Orleans entweichen liessen. 1561 kam er zu kurzem Aufenthalt zum ersten Male nach England. Von besonderer Bedeutung wurde seine mehrjährige Mentorschaft bei den Söhnen des Augsburgers Jacob Fugger, die ihn zwar nicht wie es anfangs aussah, nach Italien, wohl aber auf $^5/_4$ Jahre nach Spanien und Portugal führte, über Burgos nach Altkastilien, Valladolid, Salamanca, Madrid, Segovia, Guadarrama, Alcalá de Henares, Guadalajara, Toledo, Guadalupe, Badajoz, Lissabon (wo er den ersten Drachenbaum sah), Coimbra, Cintra, Cascaes, Sevilla, Cadix, Gibraltar, Malaga, Antequera, Cordoba, Jaën, Granada, Guadix, Lorcó, Murcia, Oriuela, Jativa, Valencia, Madrid nach Paris. Wie gründlich er auf dieser langen Landfahrt 1564/65 die Flora dieses herrlichen Landes studiert hat, tat später sein grosses Buch darüber kund mit seiner Fülle von Illustrationen, wie gründlich er auch die Landschaft musterte seine grosse Karte von Spanien, die in halbem Massstabe dem Buche am Schlusse beigegeben ist. Schwere Zeiten folgten wieder in der niederländischen Heimat, erträglich gemacht durch regelmässige wissenschaftliche Arbeit, namentlich in Mecheln, wo er bei einem pflanzenkundlich interessierten Freunde Jean de Brancion lange zu Gaste war. Eine 2. Reise nach England zu Beginn des Jahres 1571 führte ihn nach Dover, London, Windsor, Bristol und durch die Grafschaften Sussex und Sommerset, auf dem Rückwege wieder über Paris. Zwei Bücher von Monardes brachte er als Neuigkeiteu aus London mit heim, wie er aus Portugal das Werk des Garcia de Orta mitgebracht hatte, die er beide in Latein weitest zugänglich machte.

Eine grosse Wendung kam in Clusius' Leben durch seine Berufung an den Kaiserhof nach Wien. Zu Anfang 1573 war sein Vater Michael 81-jährig gestorben. Damit war kaum noch viel vorhanden, das ihn in den Niederlanden hielt. Im November 1573 langte er in Wien an und wurde unter die Hofbediensteten Kaisers Maximilian II. mit einem Jahrgehalt von 500 rheinischen Gulden angenommen. Als Pflanzenkundiger war er über den Arzneipflanzengarten des Kaisers gesetzt. Über seine Obliegenheiten als solcher ist wenig bekannt. Mit dem Regierungsantritt Kaisers Rudolf II wurde seine Stellung schwierig. Lebenslange Freundschaft verband ihn mit dem ungarischen Magnaten Balthassar Batthyány, durch welche er auch Gelegenheit fand, die Pflanzenwelt von Ungarn zu studieren, soweit es von der Türkenherrschaft frei war. In Österreich selbst waren seine Exkursionen zum Kennenlernen der Flora des Landes sehr ausgedehnt, in die Umgegend Wiens wie in die Hochgebirgsgegenden aus denen wir packende Schilderungen erhalten. Doch war der Aufenthalt im Ostreich kein ununterbrochener. Zweimal war Clusius in England (1575 und 1580), wo er wichtige Anknüpfungen fand und immer mit neuen wissenschaftlichen Ergebnissen heimkehrte, mit exotischen Naturobjekten von praktischer Bedeutung beladen. Mit dem Landgrafen Wilhelm IV. von Hessen knüpfte er damals schon Beziehungen an. Nach Wien zurückgekehrt, widmete er sich erneut eifrigen Pflanzenstudien namentlich auch der dortigen und ungarischen Pilzflora, nachdem sein Werk über die spanische Flora in Text und Bildwerk ausgereift war. Die österreichische Flora machte Fortschritte und er entschloss sich schliesslich Wien zu verlassen, für immer, und nach Frankfurt a. Main überzusiedeln, durch einen Jahresgehalt des hessischen Landgrafen unterstützt. Im September 1588 gelangte de l'Escluse in den Besitz der ersten Kartoffelknollen und hat später viel zur Ausbreitung dieser Nutzpflanze getan.

Es knüpften sich nun Verhandlungen mit den Behörden von Leiden an, wegen seiner Besufung dorthin zur Einrichtung eines botanischen Gartens und einer Lehrtätigkeit an der jungen Universität, die sich Jahre lang hinzogen, zumal der Aufenthalt in Frankfurt wegen dessen Lage und Verkehrsverhältnissen Clusius sehr zusagte. Und als sie endlich ein positives Ergebnis zeitigten, war Clusius durch eine nicht richtig erkannte Hüftverletzung und deren Folgen bei seiner Übersidelung nach Leiden praktisch zum Krüppel geworden, sodass sein Jahre langer Aufenthalt in Leiden seit Oktober 1593 mehr der eines mit vaterländischen Ehrensold bedachten ruhmreichen Gelehrten war als der eines Gartendirektors und Lehrers an der Universität, was er auch schon während der Berufungsverhandlungen sehr wesentlich eingeschränkt hatte. Den Plan des botanischen Gartens hat er entworfen und die Ausführung nach Tunlichkeit

überwacht, auch selbst einen artenreichen Pflanzgarten dort besessen. Die gelehrte Arbeit wurde aufs eifrigste weiter betrieben in den letzten 15 Jahren. Exotisches Pflanzenmaterial und Pflanzenprodukte strömte bei ihm in üppiger Fülle zusammen und wurde wissenschaftlich für die Praxis und literarisch verwendet, wenn auch nicht durch ihn selbst etwa am Krankenbette, wozu er sein ganzes Leben lang keinen Trieb gehabt zu haben scheint. Dafür machte er sich in anderer Weise nützlich, indem er für ausfahrende Schiffe Anweisungen ausarbeitete, um diese Reisen fruchtbar zu machen für wisschenschaftliche und praktische Zwecke, Instruktionen, die uns zum Teil sogar erhalten sind. Auch seine 10 Bücher „Exotica" legen für Umfang, Art und Ergebnisse dieses Studien- und Forschungskomplexes lebhaftes Zeugnis ab.

Bei seinem Tode, am 4. April 1609 war Clusius fast 83 Jahre alt und ward nach seinem Abscheiden zu Leiden mit würdiger Feierlichkeit geehrt. Man fühlte, dass ein Ruhm der Stadt und der Hochschule dahin gegangen war!

Eine besonders eingehende Untersuchung und Würdigung finden in einem Schlusskapitel durch den Herausgeber seine drei Hauptwerke, die Historia stirpium Hispaniae sowie die... per Pannoniam, Austriam et vicinas quasdam provincias und Fungorum in Pannoniis observatorum, sein Wichtigstes neben den so zahlreichen, grösstenteils praktischen Zwecken dienenden Bekanntgaben wichtiger neuer Heilpflanzen und ihren Produkten aus neu entdeckten Ländern.

Die besten unter seinen überaus zahlreichen guten Pflanzenbildern enthält seine spanische Flora, die man sich freilich erst hersuchen muss, wenn man grosse Bibliotheken zur Verfügung hat, da in dieser Hinsicht, d.h. mit der Beigabe von Pflanzenbildern, Autor und Verlag recht sparsam gewesen sind, viel zu sparsam in einem sonst so splendid ausgestatteten Buche (!) Gerade seine spanische Flora ist ja Pionierarbeit im vollsten Sinne des Wortes, gleich ausgezeichnet durch die Fülle vortrefflichster Beschreibungen und die Anschaulichkeit der Darstellung der Forscherarbeit unterwegs und ihrer Ergebnisse. Ebenbürtig steht daneben die österreichische Flora mit ihren Botanisiergängen bis zur Schneegrenze, die noch kein Forscher berührt hatte, der Dramatik ihrer Gletscherwege unter Gefahren und Entbehrungen und der Sorgfalt aller nötigen Angaben über Bau und Lebensbedingungen der Pflanzen u. s. w. Auf der andern Seite ist Clusius bemerkenswert in seinem Eifer und Geschick mit denen er Knollen, Zwiebeln und andere Pflanzenteile aus der Türkei durch eigene und Gesandschaftsbeziehungen zu beschaffen bestrebt war und auf diesem Wege viel wertvolles Material für den europäischen Gartenbau gewann. Sein Pilzbuch lernt über 100 Pilzsorten besonders essbare und

gefährlich giftige, botanisch kennen. Eine kaum zu überschätzende Gabe sind auch die sechs Bücher seiner „Rariorum plantarum historia". (Einen sehr lehrreichen Exkurs bietet der Autor in seiner kritischen Untersuchung der Berichte über die Einführung der Kartoffel nach Europa, die mit manchem berühmten Namen unbarmherzig aufräumt, wie an Ort und Stelle nachgelesen zu werden verdient.)

Eine vortreffliche Bibliographie der Werke und Bearbeitungen und Übersetzungen von Clusius und ihrer Auflagen von 1557—1630 ist am Schlusse gegeben, geziert durch eine Reihe Reproduktionen der schönsten Signete der Druckerfirma Christoph Plantin. Es folgt eine interessante Ikonographie des grossen Botanikers (21 Nummern), ferner die eigenhändig niedergeschriebene Autobiographie des Clusius von 1593 in Faksimile und Transkription, ferner 10 wichtige bisher unbekannte Briefe an Clusius von 1554—1571 und zwei faksimilierte Briefe von Clusius selbst an den Landgrafen Wilhelm IV von Hessen (1577 und 1581) und schliesslich ein Faksimile des vollständigen Druckes des „Stirpium Nomenclator Pannonicus" hergestellt 1583 zu Német-Ujvár und von allergrösster Seltenheit. Ein vortreffliches Register von Personennamen erschliesst den reichen biographischen Inhalt des Buches, dem zum Schlusse, wie oben schon gesagt ein Wiedergabe der Karte von Spanien, gezeichnet von Charles de l'Escluse, angebunden ist.

SUDHOFF.

## Bericht über die Verhandlungen der Deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften zu Hamburg [1]) am 17.—20. September 1928.

Die Sitzungen fanden mit Ausnahme der Zweiten, im Vortragssaale der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek am Speersort statt.

**I. Sitzung am Montag, den 17. September nachmittags 3 Uhr in der Staatsbibliothek.**

*Vorsitzender*: KARL SUDHOFF (Leipzig), später GEORG STICKER (Würzburg). Teilnehmerzahl 30.

Den Vorträgen geht die Eröffnung einer *Ausstellung zur Naturforschung und Naturlehre* im alten Hamburg voraus, die in reicher Fülle, geschmackvoll und äusserst lehrreich in einem Saale des Erdgeschosses der Staats- und Universitätsbibliothek aufgebaut ist. Die Eröffnungsfeierlichkeit fand im nahegelegenen Vortragssaale der Bibliothek durch eine Begrüssungs- und Weiherede des Direktors dieser Büchersammlung, Herrn Prof. Dr. GEORG WAHL, statt, der sodann die Führung durch die Ausstellung und deren erläuternde Würdigung dem auch an ihrer Sammlung und ihrem Aufbau hervorragend beteiligten Herrn Bibliotheksrat, Privatdozenten Dr. ADOLF MEYER (Hamburg) übertrug, der auch seine neue Aufgabe trefflich löste. Anschliessend dankte Geheimrat SUDHOFF (Leipzig) dem Herrn Direktor für die begrüssenden Worte und seinem Herrn Beauftragten für die höchst anziehende ausstellerische Darbietung [2]). Er geht dann in die Tagesordnung

1) Verbunden mit 90. Versammlung Deutscher Naturforscher und Ärzte (als deren 16. Abteilung) vom 16.—22. September 1928.

2) Ein schön ausgestatteter Katalog von 99 Grossoktavseiten Umfang mit 8 Tafeln auf Kunstdruckpapier „Naturforschung und Naturlehre im alten Hamburg, Erinnerungsblätter zu Ehren der 90. Versammlung der Gesellsch. Deutscher Naturf. u. Ärzte in Hamburg", hersg. von der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek, Vorw. von Dir. Prof. Dr. GUSTAV WAHL, hält die schöne Darbietung literarisch fest.

der Sitzung ein, heisst alle Erschienenen willkommen und dankt Einführenden und Schriftführern für die gute Vorbereitung der Tagung, der der Herr Direktor der Bibliothek in dem vortrefflich geeigneten und günstig gelegenen Sitzungssaale der Bibliothek eine so anheimelnde Stätte zur Zusammenkunft, Rede und Gegenrede geboten hat.

1. Herr JULIUS SCHUSTER (Berlin): *Jungius' Stellung in der Geschichte der biologischen Theorien.*

Im 17. Jahrhundert macht sich in den biologischen Wissenschaften eine Krise bemerkbar, die durch die auf die Epoche der neuzeitlichen Gründer der Systematik folgende Sehnsucht nach einer Erneuerung bestimmt wird. Einen der bemerkenswertesten Versuche zur Lösung stellt die Isagoge phytoscopica des JUNGIUS dar. Auf Grund demokritischer Atomistik im nominalistischen Gewande des WILHELM VON OCCAM versucht JUNGIUS die Qualitäten der Pflanzen zu definieren und auf eine sehr geringe Zahl von Grundformen zurückzuführen. Seine Theorien konnten aber keine Reformation herbeiführen, weil sie nicht auf neuen Empirismen aufgebaut waren und, statt im Mechanischen, wo sie allein grundlegend verwendbar sind, im System angewendet wurden. Die qualitative Biologie enthält, gleichgültig ob sie auf das System bezogen oder als reine Morphologie entwickelt wird, ausser dem mechanischen einen nicht mechanischen dynamischen Faktor. Trotzdem hat JUNGIUS' Theorie grosse geistige und naturwissenschaftliche Bedeutung als ein Versuch einer mit den Naturtatsachen im Einklang stehenden Logik der gesamten Naturwissenschaften, wodurch sie sich von BACONS' Naturphilosophie grundsätzlich unterscheidet und weit höher steht, als diese. Die Wirkung der Lehre musste aber auf die JUNGIUS-Schüler beschränkt bleiben und war daher lediglich eine logisch-pädagogische. Nach der Linnéschen Reform einerseits und der Grundlegung der Anatomie und Physiologie vorzüglich durch die englische Naturwissenschaft der 2. Hälfte des 17. Jahrhunderts anderseits war der Sachgehalt der JUNGIUS'schen Biologie historisch geworden, während die Problematik bis in die Gegenwart je nach der Stellung, die man zu den Grundgewalten der Naturwissenschaft, Demokritismus und Aristotelismus einnimmt, schwankend bleibt. JUNGIUS'

Beurteilung durch JULIUS SACHS ist ganz beeinflusst von seiner eigenen philosophischen Haltung und daher fallen zu lassen: sie kehrt den geschichtlichen Sachverhalt um. Der exakte Naturforscher JUNGIUS und die Biologie sind völlig gleich zu bewerten. JUNGIUS ist eins der eigenartigsten Beispiele für die Bedeutung, aber auch die Grenzen der Atomistik in der Naturwissenschaft. JUNGIUS' occamistischer Atomismus erweist sich als logisches Gegenspiel gegen den neuplatonischen Aristotelismus: seine reine Logizität ist seine Stärke, aber auch seine Schwäche.

2. Herr H. SCHIMANK (Hamburg): *Ueber die Nachwirkung frühromantischer Ideen in der exakten Naturwissenschaft.*

Es bedarf keines Beweises mehr, dass in der Moderne seit dem 16. Jahrhundert Naturforschung und Philosophie in ganz besonders inniger Wechselwirkung gestanden haben. Dementsprechend ist seit dem Auftreten NEWTONs die naturphilosophisch gerichtete Philosophie im Wesentlichen mechanistisch-atomistisch. Sie ist es auch dort, wo sie dynamisch vorgeht. Im Gegensatz dazu ist die Naturphilosophie der Frühromantik, die in dem Schellingschen „Ersten Entwurf eines Systems der Naturphilosophie" (Jena 1799) und in FRANZ BAADERs „Beiträgen zur Elemantar-Physiologie" (Hamburg 1797) und „Über das pythagoräische Quadrat in der Natur" (1798) ihre Programmschriften sieht, dynamisch in einem gewissermassen energetischen Sinne. Der romantische Begriff der Dynamik entsteht unter dem Eindruck der polaren magnetischen und elektrischen Phänomene, die der Rationalismus und Kant zwar auch schon gekannt aber nicht entscheidend benutzt hatten, und der neuen Entdeckung des Galvanismus. Der enge Zusammenhang zwischen physikalischen und physiologischen Erscheinungen, der sich im Froschschenkelversuch Galvanis zu dokumentieren scheint, führt zu der für die frühromantische Naturphilosophie so bezeichnenden Verquickung des Organischen mit dem Anorganischen — dem Anorgischen in Schellings Bezeichnungsweise — einer Verquickung, die durch das Vordringen der Lavoisierschen Verbrennungstheorie noch besonders stark unterstrichen wird. Als sich dann der nahe Zusammenhang zwischen chemischen und elektrischen Erscheinungen am Beispiele oxydierender bezw. reduzierender Wirkung der entgegengesetzten Pole einer Voltaschen

Säule nachweisen lässt, scheint damit das neue System aufs beste bestätigt.

Man muss bei der Wertung der romantischen Naturphilosophie bezüglich ihres Einflusses auf die Entwicklung der Naturforschung vor allem auch daran denken, dass SCHELLING in seiner ersten Zeit weit entfernt davon war, der Empirie eine so untergeordnete Rolle zuzuweisen, wie es später vor allem seine Schüler taten, und dass er in Jena in der Person JOHANN WILHELM RITTERS einen der gewandtesten, fleissigsten und ideenreichsten Experimentalphysiker zur Seite hatte, den die Geschichte der deutschen Physik kennt. Fast mit den gleichen Worten findet man bei SCHELLING wieder, was RITTER in seinem Vortrag „Über den Galvanismus; einige Resultate aus den bisherigen Untersuchungen darüber und als endliches: die Entdeckung eines in der ganzen lebenden und toten Natur sehr tätigen Prinzips" in der Naturforschenden Gesellschaft in Jena am 29. Oktober 1797 in die Worte kleidete:

„Wie? ist Lebensprozess beständiger Galvanismus unzähliger mit und durch einander verbundener Ketten? Ist Leben und Organisation das Produkt derselben? Alle tierischen Teile, die dort — im tierischen Körper — in so mancherlei Verbindung stehen, lauter geschlossene Ketten bilden, sind ja alle verschiedene Leiter für den galvanischen Einfluss und alle in verschiedenem Grade! Es muss ja also auch dort notwendig dieselbe Aktion der Ketten statt haben wie in meinen Versuchen mit dem toten noch reizbaren Tier, nur dass sie dort auf unendlich mannigfaltige Art ineinander eingreifen, die Aktion dieser die einer andern modifiziert, wie ich es hier auch sehe! Gesundheit ist also zweckmässige Harmonie der Aktionen dieser Ketten? Krankheit Disharmonie? Die Kunst des Arztes, was ist sie anders als Wiederherstellung der vorigen Harmonie, indem er die Aktion dieses oder jenes Kettensystems vermehrt oder vermindert?"

Wenn man die genannten Werke BAADERs und SCHELLINGs und die Arbeiten RITTERS, die sich am knappsten in den drei Bänden seiner „Physisch-chemischen Abhandlungen in chronologischer Folge" (Leizig 1806) übersehen lassen, bezüglich ihrer für die Entwicklung der exakten Wissenschaften wesentlichen Ideen zusammenfasst, so wird man sagen dürfen:

Die frühromantische Naturphilosophie betonte aufs Nachdrücklichste die Überzeugung von einer „Urkraft", einem innern Zusammenhange der Erscheinungen des Magnetismus, der Elektrizität und des Lichtes und vertrat diese Anschauung in einer Weise, die ihr zahlreiche Schüler warb. Sie erfüllte eine ganze Generation mit der Idee dieser Einheit der Naturkräfte und diese Idee blieb unterbewusst auch in denjenigen lebendig, die sich später von der nachromantischen spekulativen Naturphilosophie entrüstet abwandten. Die frühromantische Naturphilosophie stellte der Analyse wieder die Synthese als wertvolle Form der Naturerfassung gegenüber, die Naturphilosophie der Frühromantik fasste ausserdem die Wärme nicht mehr als ein Fluidum in marterialistischem Sinne auf, sondern betonte mit SCHELLINGs Worten (in der „Einleitung zu seinem Entwurf eines Systems der Naturphilosophie", Jena 1799):

„Die ursprünglichste und absoluteste Kombination entgegengesetzter Aktionen in der Natur muss sonach die ursprünglichste Flüssigkeit hervorbringen, die, weil jene Kombination beständig vor sich geht, als ein allgemein verbreitetes Wesen sich darstellen wird, das der Nichtflüssigkeit, der Starrheit, schlechthin entgegenwirkt und kontinuierlich bestrebt is, alles in der Natur zu fluidisieren. Dieses Prinzip wird Wärmeprinzip genannt, das sonach keine einfache Substanz, überhaupt keine Materie, sondern immer nur Phänomen der beständig verminderten Kapazität — der ursprünglichen Aktionen für einander — und daher in der Natur Beweis des beständig fortdauernden Organisationsprozesses ist. — Neue Theorie der Wärme nach diesen Grundsätzen".

Dies sind in allergröbster Skizzierung einige der Momente, die als geistige Grundeinstellung für den Fortschritt der exakten Naturwissenschaften von Belang werden konnten. Direkt sind mit dem Kreise der Jenenser Romantik nur zwei bedeutende Naturforscher in Verbindung gekommen: OERSTED und HUMBOLDT. HUMBOLDT, der später das böse Wort von den „heitern und kurzen Saturnalien eines rein ideelen Naturwissens" aussprach, hatte noch 1807 bekannt:

„Nicht völlig unbekannt mit dem Geiste des SCHELLINGschen Systems bin ich weit von der Meinung entfernt, als könnte das echte naturphilosophische Studium den empirischen Untersuchungen

schaden und als sollten Empiriker und Naturphilosophen als streitende Pole sich einander abstossen. Wenige Physiker haben lauter als ich über das Unbefriedigende der bisherigen Theorien und ihrer Bildersprache geklagt; wenige haben so bestimmt ihren Unglauben an den spezifischen Unterschied der sogenannten Grundstoffe geäussert. Wer kann daher auch frohern und innigern Anteil als ich an einem System nehmen, dass die Atomistik untergrabend und von der auch von mir einst befolgten einseitigen Vorstellungsart, alle Differenz der Materie auf blosse Differenz der Raumerfüllung zurück zu führen, entfernt, helles Licht über Organismus, Wärme, magnetische und elektrische Erscheinungen zu verbreiten versucht?"

Unter der Einwirkung dieser romantischen Denkweise, die nach der grossen Synthese strebt, entstand die Idee, die fast ein halbes Jahrhundert später im „Kosmos" ihre Ausführung fand und von der HUMBOLDT in der Vorrede zum „Kosmos" sagt, sie habe ihm in unbestimmten Umrissen fast ein halbes Jahrhundert lang vor der Seele geschwebt. Denn echt romantisch ist das Bestreben, „die Erscheinungen der körperlichen Dinge in ihrem allgemeinen Zusammenhange, die Natur als ein durch innere Kräfte bewegtes und belebtes Ganze aufzufassen".

Unvergleichlich sicherer und eindeutiger als bei HUMBOLDT lässt sich der entscheidende Einfluss der Frühromantik auf HANS CHRISTIAN OERSTED nachweisen, dessen Entdeckung des Elektromagnetismus völlig auf Gedankengängen beruht, die dem RITTERschen Kreise entstammen und dessen erste Veröffentlichung darüber sich in ihrer Ausdrucksweise völlig der naturphilosophischen Terminologie bedient. Der „elektrische Konflikt", von dem OERSTED in den Schlussabsätzen seiner Veröffentlichung spricht und den W. VON ÖTTINGEN in seinem Kommentar in der Neuausgabe in „Ostwalds Klassikern" als eine eigene Prägung OERSTEDS an Stelle der jetzt gebräuchlichen Bezeichnungsweise „Strom" ansieht, ist ein ganz prägnanter naturphilosophischer Ausdruck, auf den man bei der Lektüre von SCHELLINGS Schriften aus dieser Epoche immer wieder stösst. Eine einzige Stelle aus dem „Entwurf" sei als Beleg dafür angeführt. Sie lautet: „Jeder dynamische Prozess beginnt nur mit dem Konflikt des ursprünglich Heterogenen. Wo das Homogene sein Heterogenes berührt,

wird es aus dem Indifferenzpunkt gesetzt, die dynamisch Trägheit in ihm gestört. Homogeneität ist durch die ganze Natur nur Ausdruck eines Indifferenzzustandes, weil Homogeneität nur aus Heterogeneität hervorgehen kann. Dadurch wird der dynamische Prozess gegründet, der nicht eher still stehen kann, als mit der absoluten Intussuszeption des Heterogenen, d. h. mit der absoluten Aufhebung seiner Bedingung".

Die ganze eben zitierte Stelle ist nichts anders als die Umschreibung eines physikalischen Vorganges in etwas dunkler und besonderer Terminologie und eben diese gleichsam symbolische Beschreibung konkreter physikalischer Phänomene machte die romantische Naturphilosophie in ihren Anfängen so verführerisch für den exakten Naturwissenschafter. Ein grosser Teil der Korrespondenz zwischen OERSTED und RITTER, wie ihn die grosse Kopenhagener Ausgabe vom Jahre 1920 uns zugänglich gemacht hat, dreht sich um die Frage des Nachweises für den Zusammenhang zwischen Elektrizität und Magnetismus. Mehr als einmal glaubte RITTÉR selbst die entscheidende Entdeckung gemacht zu haben, aber erst 1820 gelang es seinem Freunde OERSTED auf einem abweichenden Wege den durch Jahrzehnte gesuchten Zusammenhang in wirklich reproduzierbarer Weise aufzufinden.

Mittelbar nur findet die Einwirkung der Frühromantik auf LIEBIG und MAYER statt. Unter dem Einflüssen KASTNERS, eines RITTER-Schülers und eine Zeitlang auch SCHELLINGs selbst steht LIEBIG, und gerade die Heftigkeit seiner späteren Abwehr lässt erkennen, wie nachhaltig der Eindruck war. Es besitzt einen nicht geringen Grad von Wahrscheinlichkeit, dass in der Synthese der Chemie und der Physiologie, die LIEBIG später vollzog, sich dieser Jugendeinfluss geläutert äussert. In ähnlicher Weise ist MAYER der Ausführer der „neuen Theorie der Wärme nach diesen Grundsätzen", von der in der oben zitierten Stelle SCHELLINGs die Rede war. In MAYERs reiferem Werke, der „Organischen Bewegung in ihrem Zusammenhange mit dem Stoffwechsel" heisst es sehr bezeichnend: „Während wir der Bewegung das Recht zu sein, die Substantialität alta voce vindizieren, müssen wir der Wärme und der Elektrizität eine Materialität unbedingt absprechen ... Sprechen wir es aus, die grosse Wahrheit: Es gibt keine immateriellen Materien".

Die Frühromantik hat durch ihre auf die Totalität der Erscheinungen gerichtete Betrachtungsweise entscheidend an der Weiterentwicklung auch der exakten Naturwissenschaften Anteil gehabt. Sie wäre aber allein nicht befähigt gewesen, solche Erfolge zu erzielen, wie sie in den erwähnten Leistungen vorliegen. Ein zweites musste hinzukommen. Erst die strenge Schulung zu messender Verfolgung einer Erscheinung im systematischen Versuch, die experimentelle Schulung, die Paris in unübertroffener Weise allen Naturforschern zu geben vermochte, konnte vollenden, was kühnes Denken sich zum Ziele setzte.

Es ist eines der wenigen Ergebnisse, die man auch im Sinne exakt naturwissenschaftlicher Forschung als eine Gesetzmässigkeit betrachten darf, die historischem Studium auf dem Gebiete der Naturwissenschaften und der Medizin entspringt: Fast immer tritt der wesentliche Fortschritt dort auf, wo zwei bisher getrennte Behandlungsweisen oder technische Einrichtungen mit einander zu einer neuen Einheit verschmolzen werden. Die Galileische Mechanik wie die Erfindung der Laterna magika sind dafür in gleicher Stärke beweisend wie die Nernstsche Theorie der elektromotorischen Kräfte oder die Plancksche Quantentheorie. Zu den Beispielen dieser Gesetzmässigkeit darf man auch die erwähnten Leistungen rechnen, die aus der Zusammenwirkung frühromantischer Ideen und experimenteller Schulung in den Laboratorien zu Paris entsprossen sind.

3. Herr M. BLOCH, Leningrad: *Die Entwicklung der russischen Chemie im 20. Jahrhundert.*

**II. Sitzung am Dienstag, den 18. September nachmittags 4 Uhr** im *Hörsaal A der Universität* im Anschluss an einen Vortrag von Herrn AUGUST BIER, Berlin: *Grundsätzliches zur Heilkuude.*

Für jede Wissenschaft ist ein System nötig, denn es war eine Verirrung der neueren Medizin, dass sie besonders auf Grund der Autorität von RUDOLF VIRCHOW jedes System verbannte. Doch sind alle Einzelsysteme einseitig, sowohl die Cellularpathologie wie die Humoralpathologie. Ein harmonisches System aus den verschiedenen Strömungen lässt sich nach Bier durch folgende Leitsätze charakterisieren:

1.) Es steckt ein Sinn (Λόγος) im Organismus.

Dieser gehorcht nicht allein der einförmigen physischen Kausalität,

sondern als zielstrebig handelnde Person dem Satze vom zureichenden Grunde. Sein Ziel: Erhaltung der Art und des Individuums steht fest, die Wege aber, auf welchen er das Ziel erreicht, sind äusserst mannigfaltig, schier unendlich.

2.) Die Gegensätze und der Kampf fügen sich zur Harmonie, deshalb müssen Humoral- und Cellularpathologie, sowie die anderen Gegensätze, die alle nur Teilwahrheiten enthalten, zur einheitlichen Harmonie zusammengefasst werden. Auch im gesunden Organismus bedeutet die richtige Mischung der Gegensätze die Gesundheit, ihre Störung Krankheit. Jeder Muskel, jeder Nerv, jedes Hormon hat seinen Antagonisten. Gegensätze sind keine Widersprüche, sondern sie fügen sich zur Harmonie.

3.) Alles fliesst. Das Fliessen ist rythmisch. Das zeigt sich im Stoffwechsel und in Krankheitsvorgängen. Das Gleichgewicht der Gegensätze des Organismus, das die Gesundheit bedeutet, wird fortwährend gestört und fortwährend wieder hergestellt.

4.) Alles ist relativ.

Auf diesen Leitsätzen ist das harmonische System der Heilkunde, das biologische System aufgebaut. (Vorsitz: SUDHOFF).

4. Herr SIGERIST, Leipzig: WILLIAM HARVEY-*Gedenkvortrag* (auf Wunsch und Wahl der Leitung der Naturforscherversammlung).

Es wird versucht HARVEYs Stellung in der europäischen Geistesgeschichte zu bestimmen. Im Gegensatze zu Galenos' Blutbewegungslehre wird an Stelle der rein qualitativen Betrachtungsweise eine quantitative, messende gesetzt. HARVEY denkt dynamisch, während Antike und auch noch Renaissance statisch dachten. Der funktionelle Gedanke ist für die Medizin geboren: Ergebnis der grossen Wandlung in der Stellung des Individuums zur Welt vom 16. zum 17. Jahrhundert, die in der Kunst zum Barock führte. An Stelle des Ruhenden und Begrenzten tritt das Bewegte, Unbegrenzte, auch als Objekt der Forschung.

(Vgl. Archiv f. Kulturgeschichte XIX, 158—168).

5. Herr RÖSSLE, Basel: *Eine Pathologische Anatomie des* JOHANNES MÜLLER.

JOH. MÜLLER las von 1834—1856 in Berlin auch Pathologische Anatomie, über deren Inhalt bisher Nachrichten fehlten. In der Bücherreihe des Basler Pathologischen Instituts fand R. ein Kollegienheft aus dieser Vorlesung von der Hand des nachmaligen ersten Inhabers der Basler Pathologischen Lehrstuhles, FRIEDRICH MIESCHER-HIS (Vaters des Basler Physiologen JOHANN

FRIEDRICH MIESCHER. FRIEDRICH M. hat die erste Vorlesung MÜLLERs über Allg. und Spez. path. Anatomie (ein Jahr nach dessen Berufung nach Berlin) als junger Student nachgeschrieben. Dieses Kollegienheft gibt ein Bild des Zustandes der Pathologischen Wissenschaft in Deutschland unmittelbar vor der Entwicklung der Zellenlehre und ihre Anwendung auf die kranken Gewebe (die MÜLLER selbst um 1838 vor VIRCHOW begründete).

Diskussion: SUDHOFF, Leipzig.

**III. Sitzung am Mittwoch, den 19. September nachmittags 3 Uhr** im Hörsaal der Staats- und Universitätsbibliothek.

Zunächst *Geschäftssitzung* der Deutschen Gesellschaft unter Vorsitz von KARL SUDHOFF, der darauf hinweist, wie am 25. September 1901 auf der Naturforscherversammlung ebenfalls zu Hamburg in der Abteilungssitzung in der Realschule in der Seilerstrasse, die Gründung der Gesellschaft vollzogen worden, die erste Satzung errichtet und der erste Vorstand gewählt worden sei; seit diesem Tage datiere auch sein eigener Vorsitz. Er gibt sodann den Bericht über das Gesellschaftsjahr 1927—28, der Schatzmeister Herr Dr. ALFRED SCHMIDT, Köln-Bayental, den Kassenbericht, der Dank und Entlastung findet. Die Wahlen ergeben Neuberufung des alten Vorstandes. Der Jahresbeitrag wird auf R. M. 20.—, der Umfang der Gesellschaftszeitschrift „Mitteilungen zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften" (Leipzig, LEOPOLD VOSS Verlag) für 1929 auf 25 Bogen festgesetzt; der jetzigen Leitung der Zeitschrift wird der Dank votiert. Über den Stand der Ausarbeitung und eventuellen Finanzierung eines Generalregisters der ersten 30 Bände berichten SUDHOFF, ALFRED SCHMIDT und ADOLF MEYER. Eine Einladung des Ungarischen Ministeriums im kommenden Jahr die Gesellschaftssitzung in Budapest abzuhalten, weckt lauten Beifall, freudige Zustimmung und lebhaften Dank. Das weitere wird dem Vorstand anheim gegeben. STICKER spricht dem Vorsitzenden namens der Gesellschaft den Dank aus für 27-jährige Führung der Geschäfte und kündigt eine Gabe der Freunde an für den kommenden 75 Geburtstag.

* * *

*Vorsitzender*: Herr SCHUSTER (Berlin). 33 Teilnehmer.

6. Herr SNELL, (Hamburg): *Zur Begriffsbildung in der frühgriechischen Naturwissenschaft.*

Da sich in Griechenland die Naturwissenschaften autochton entwickelt haben, ist an der griechischen Sprache aufweisbar, welche Anlagen der Sprache zur naturwissenschaftlichen Begriffsbildung hinführen, welche sprachlichen Möglichkeiten dagegen in dieser ausgeschaltet werden.

Bevor sich jedoch eine naturwissenschaftliche Begriffsbildung entwickeln kann, müssen bestimmte sprachliche (und das heisst zugleich geistige) Vorraussetzungen erfüllt sein, und zwar zunächst solche die der naturwissenschaftlichen und der allgemeinen philosophischen Begriffsbildung gemeinsam sind: der bestimmte Artikel muss ausgebildet sein, um das Allgemeine, als ein Bestimmtes zu setzen und um besonders das adjektivisch oder verbal Gegebene substantivisch zu fassen, d. h. Abstrakta zu bilden (cf. die Wärme, die Bewegung). Weiterhin muss die Kopula entwickelt sein, um zu logischem Urteil zu kommen.

Die besondere naturwissenschaftliche Begriffsbildung setzt ferner voraus, dass das Dingwort vom Mythischen entkleidet ist und zu einer wissenschaftlichen Gruppierung taugt. Das Adjektiv wird vom naturwissenschaftlichen Denken (als dessen Repräsentant wir DEMOCRIT setzen können) beschränkt auf die Bezeichnung mathematisch auffassbarer Qualitäten (rund, gross, viel usw.), während die Bezeichnungen des vom Empfinden Aufgefassten (auf das sich etwa das Denken HERAKLITS richtet: warm, kalt usw.) und die Bezeichnungen des Wertes (gut, schön usw., vgl. PLATON) als nicht seiend gesetzt werden. Ebenso liegen in den Formen des Verbs jeweils naturwissenschaftliche Möglichkeiten.

Charakteristische Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung bei den Griechen liegen darin, dass man weder zu dem Begriff des Gesetzes noch zur Vorstellung vom indefiniten Unendlichen gekommen ist. Dazu ist zu vergleichen, dass die griechische Sprache keinen Begriff des Verbalen rein ausgebildet hat, sondern anschaulich Aktionsarten auffasst, d. h. im Verbum nur einen Zustand, ein Ereignis oder ein Ergebnis bezeichnet, und anderseits, dass auch die Grössen vorwiegend anschaulich in ihrer Begrenzung genommen werden.

Diskussion: Herr WIELEITNER (München): Der Artikel spielt auch in der Mathematik eine noch nicht untersuchte Rolle, wie überhaupt gewiss das Sprachliche dort viel zur Bildung der Begriffe beitrug.

7. Herr R. ZAUNICK (Dresden): *Die Fortschritte der organischen Synthese und das Wiedererwachen des Biogonie-Problems.*

Ueber den Kreis der Chemie hinaus hat WÖHLER's Harnstoffsynthese ihre Wellen geschlagen, hinein in den Kreis der Biologie. Aber nicht sofort, sondern erst zwei Jahrzehnte später. Nicht WÖHLER selbst, nicht die späteren synthetisierenden Chemiker waren es, die von sich aus den Glauben an eine „Lebenskraft" stürzten. Nur den Glauben an eine „der lebenden Natur eigentümliche chemische Kraft" (wie es BERZELIUS im Jahre 1847 so glücklich formulierte) hatten sie allmählich über den Haufen geworfen. Kein wirklich wissenschaftlicher Chemiker der 40ziger Jahre glaubte daran, dass Organisches aus Anorganischem gezeugt werden könne. — Der alte Biogonie-Gedanke (entsprungen aus der Prälogik des biogonischen Mythos, und nicht zu verwechseln mit der naturwissenschaftlichen Lehre der Generatio aequivoca, die als überwunden zu gelten hat) wurde erst wieder durch den Darwinismus zu neuem Leben erweckt. Und zwar nicht durch DARWIN selbst, sondern vor allem durch den jungen HAECKEL (1862 bezw. 1866). Schon die Evangelisten des um 1850 einsetzenden Popular-Materialismus: MOLESCHOTT, VOGT, und BÜCHNER hatten sich rein gefühlsmässig zu dem Glauben an eine Biogonie bekannt. Als ein wesentliches Argument benutzte man den in der chemischen Fachsprache seit KOLBE sich einbürgernden Begriff der Synthese. Sehr gegen den Willen seiner chemischen Väter wurde von den Materialisten dieser Begriff in das biologische Program unbesehen aufgenommen. Es war der materialistische Zeitgeist, der gewisse objektiv-empirische Erkenntnisfortschritte exakter Naturwissenschaft rabulistisch seinen Zwecken dienstbar machte. Und in diesen materialistischen Strudel wurde nun auch der junge, vom Dualismus zum Monismus hinüberschwenkende HAECKEL gerissen. Seine dogmatische „Autogonie"-Hypothese zog schliesslich eine Reihe weiterer biogonischer Hypothesen nach sich, in denen ebenfalls an die Stelle des *theologischen* Wunders der *Urschöpfung* das *descendenztheoretische* Wunder der *Urzeugung* gesetzt ward. Alle diese

Biogonie-Hypothesen sind weder aus rein naturwissenschaftlichem, noch aus rein metaphysischem Geiste geboren, sondern als Bastard von Descendenztheorie und materialistischer Metaphysik. Sie teilen damit das Geschick vieler Bastarde: sie werden unfruchtbar bleiben [1]).

8. Herr F. GLAGE (Hamburg): *Betrachtungen zum Autonomieproblem der Medizin mit historischen Exkursen.*

Soll es nicht möglich sein, die Medizin autonom zu machen? Heute ist sie es nicht, und der tiefste Grund für die Unselbständigkeit liegt darin, dass keine Einigkeit darüber besteht, wie man das Leben in dem Lebewesen zu deuten hat, im Sinne der Seelenlehren oder mechanistisch. ARISTOTELES, der gewaltigste Geist des Altertums, und GALILEI, die Geistesgrösse des Mittelalters, an diese Namen knüpfen sich die beiden Anschauungen, die in der Medizin noch heute um die Vorherrschaft ringen, und das trübe Ergebnis des durch die Jahrhunderte sich hinziehenden Streites heisst „Unsicherheit": Sich wiederholender Wechsel in den grundlegenden Anschauungen, Übermass an Theorien, Fehlgriffe bei den Forschungen, Dominieren von Physikern und Chemikern und sonstigen Nichtmedizinern in entscheidende Fragen der Medizin.

(Vortragender setzt dann seine nichthistorischen neuen Anschauungen über Lebewesen und „Autonome Medizin" aus einander. Es wird auf seine Ausführungen in der Festschrift für Eugen Fröhner unter dem Titel „Über eine medizinische Geschehenslehre und ihren Nutzen" Stuttgart, FERDINAND ENKE verwiesen).

## IV. Sitzung am Donnerstag, den 20. September vormittags 9 Uhr in der Staats- und Universitätsbibliothek.

*Vorsitzender*: SUDHOFF, W. HABERLING (Koblenz) später I. FISCHER (Wien).

9. Herr G. STICKER (Würzburg): *Geschichte der spezifischen Therapie.*

Wandel des Begriffes „Specificum" im Gange der Zeiten und bei den jeweiligen Schulen. Was bedeutet und verspricht die spezifische Therapie heutzutage?

---

1) Vgl.: RUDOLPH ZAUNICK, „Woher stammt das Leben?"
In: Quell des Wissens, eine deutsche Volkshochschule in vier Bänden. Hrsg. unter wiss. Leitung der Lessing-Hochschule, Berlin, Bd. III (Berlin 1927), S. 9—50.

Diskussion: SUDHOFF fragt, ob sich die Bezeichnung „specifische" Therapie schon vor Paracelsus belegen lasse, was Vortragender verneint.

10. Herr WILH. HABERLING (Koblenz): *Biographisches über den Danziger Arzt und Dichter Alexander von Suchten* (mit Lichtbildern).

Einer der bedeutendsten Nachfolger des Paracelsus ist der Danziger Arzt und Dichter ALEXANDER VON SUCHTEN. Hat er doch durch sein 1570 erschienenes Büchlein über die Geheimnisse des Antimon den Anstoss zu der gewaltigen Schätzung dieses Mittels gegeben. Ueber 100 Jahre lang sind seine Werke immer wieder gedruckt worden. Ueber sein Leben wussten wir bisher fast nichts. Vortr. hat in den Archiven zu Danzig und Königsberg eine ganze Reihe von Handschriften entdeckt, die das von mannigfachen Schicksalen bewegte Leben dieses Arztes behandeln, ein Leben, welches ALEXANDER VON SUCHTEN durch Holland, Deutschland (OTTHEINRICH V. D. PFALZ), Italien trieb, während er längere Zeit in Wilna, Königsberg und Danzig als angesehener Arzt lebte. Besonders begrüssenswert ist der Umstand, dass in diesen Handschriftfunden wir auch ärztliche Consilia vor uns haben, welche uns zum ersten Mal auch einen Einblick in die rein ärztliche Tätigkeit ALEXANDERS VON SUCHTEN tun lassen.

Diskussion: SUDHOFF weist auf den Pariser JACQUES GOHORY (pseudonym LEO SUAVIUS) und sein „Compendium Philosophiae et Medicinae Theophr. Paracelsi" [1567] hin und meint, dass man hinter den „Kunstbüchern" Ott-Heinrichs alchemistische Arbeitsbücher suchen müsse.

11. Herr ISODOR FISCHER (Wien): *Zur Geschichte der Krankheitsbezeichnungen.*

Eine zusammenfassende Darstelling der Genese, der Etymologie und der Entwicklung der medizinischen Termini harrt noch der Bearbeitung. Schon die Geschichte der Krankheitsnamen allein stellt ein weites Feld der Forschung dar. Aus diesem hebt der Vortragende nur die Krankheitsbezeichnungen mit Eigennamen, die sog. Eponyme, heraus. Während sie im Altertum und Mittelalter volkommen fehlen, erst um die Mitte des 18. Jhd. in kleiner Zahl auftreten, haben sie sich seit dem Ende des 19. Jhd.

erschreckend vermehrt, sodass es heute fast unmöglich ist, alle diese Namen im Gedächtnis zu behalten. Dabei fehlt es nicht an zahlreichen Doppel- und Dreifachbenennungen. Bekannt ist, dass ein und dieselbe Krankheit mit den Namen verschiedener Autoren bezeichnet wird (BASEDOW, FLAJANI, PARRY, GRAVES, STOKES, MARSH, BEGBIE, DEMOURS). Es gibt auch Krankheiten, die nicht den Namen eines Autors, sondern den des Patienten tragen. Bei Namen wie Bartholinitis, Bauhinitis etc. handelt es sich um die Namen von Autoren, die wol das betroffene Organ beschrieben haben, aber mit der Erkrankung selbst nichts zu tun haben. Nicht statthaft ist, dass ein schon lange beschriebenes Krankheitsbild ganz willkürlich mit dem Namen eines oder mehrerer späterer Autoren bezeichnet wird. Ebenso ist es nicht zu billigen, wenn verschiedene Krankheiten, die ein Autor beschrieben hat, mit dem gleichen Namen bezeichnet werden; so gibt es z. B. 2 Bamberger'sche, 3 Addison'sche, selbst 3 Bateman'sche Krankheiten. Es werden auch verschiedene Krankheiten mit dem gleichlautenden Namen verschiedener Autoren bezeichnet z. B. 2 Rosenbach'sche, 3 Pick'sche Krankheiten. Mehrfachbezeichnungen sind dann berechtigt, wenn die betr. Krankheit tatsächlich gemeinsam von mehreren Autoren beschrieben wurde oder wenn sich die Arbeiten der im Namen genannten Autoren ergänzen (z. B. Biermer-Ehrlich'sche Krankheit). Nur in einer relativ kleinen Zahl von Fällen ist der Taufpate genau bekannt. Der Vortragende schliesst mit dem Hinweis, dass Eponyme von Seite des Historikers dann zu begrüssen sind, wenn es sich wirklich um Männer handelt, die sich durch Schaffung eines neuen und in der späteren Forschung bewährten selbständigen Krankheitsbildes verdient gemacht haben, dass aber jene Bezeichnungen auszuscheiden sind, die nur willkürlich gewählt sind oder zu Missverständnissen und Irrtümern Anlass geben können.

Diskussion: Herr PFEILSTICKER (Stuttgart) weist darauf hin, dass auch Operationen nach Ärzten genannt werden, die sie garnicht gemacht haben z. B. die „Alexander-Adamsche" Ligamentverkürzung, während Adams die Alexander'sche Operation garnicht ausführte.

12. Herr ADOLF MEYER (Hamburg): *Aristotelismus in der modernen Biologie.*

Wenn man die Theorienbildung in der modernen Biologie

ideengeschichtlich analysiert, findet man zwei gewaltige Ideen- und Theorienkomplexe, deren Geltungsbereiche sich jedoch nicht definitiv gegeneinander abgrenzen lassen. Einmal haben wir die Biologie des ARISTOTELES mit ihren zahlreichen Variationen und Wandlungen im Verlaufe der Geschichte der Biologie, die wir kurz als Aristotelismus bezeichnen wollen. Zum anderen haben wir die Gruppe derjenigen biologischen Theorien, die als Auswirkungen des mechanistischen Forschungsideals angesehen werden müssen. Die mechanistische Idee ist ein Ergebnis der seit der Renaissance neu entstandenen modernen Naturwissenschaft, deren wesentliches Charakteristikum die enge Verbindung von Mathematik und Naturforschung ausmacht. In der Biologie hat sich die Theoriengeschichte seit der Renaissance nun so vollzogen, dass die mechanistische Idee zu immer intensiverer Entfaltung gelangt ist und weiterhin gelangt. Dabei finden Uebertreibungen statt, die jedesmal eine Reaktion des Aristotelismus hervorrufen, dessen positive Leistung dann die Wiederherstellung mechanistisch vergewaltigter biologischer Probleme in ihrer Reinheit ist. Diese aristotelischen Restaurationen nennt man seit der Renaissance Vitalismus. In diesem Zusammenhang erhält auch der moderne Vitalismus seine ideengeschichtliche Signatur. Bei seinen konsequentesten Vertretern — DRIESCH und v. UEXKÜLL — ist der Aristotelismus ganz besonders klar erkennhar. DRIESCH greift zurück auf die „Entelechie" des ARISTOTELES, modifiziert sie der gegenwärtigen Problemlage entsprechend und begründet auf ihr seine Philosophie des Organischen; v. UEXKÜLL findet einen entsprechenden Anschluss an JOHANNES MÜLLER und seinen Begriff der organischen „Energie", der nicht die geringste Beziehung zum Energiebegriff der Physik hat, sondern ganz ausgesprochen auf die „Energeia" des ARISTOTELES zurückgeht. So erweist sich das Vitalismusproblem als ein Sonderfall des allgemeinen ideengeschichtlichen Problems des Aristotelismus in der Biologie.

Diskussion: Herr SCHUSTER (Berlin): Eine Schwäche und Gefahr wird in den genannten Neo-Aristotelismen darin erblickt, dass das historische Element darin vernachlässigt wird. Die Umwelt ist völlig nur durch die Beziehung auf die Vergangenheit (Paläobiologie) verständlich; demgegenüber hat die idealtypisierende Physiologie von UEXKÜLLS den Wert einer

vergleichenden Schau, in der das genetische Element untergeht. Es ist zu wünschen, dass über dem metaphysischen Denken das Realgenetisch-historische als einzige Wirklichkeitsaussage nicht vernachlässigt wird. Herr MEYER (Hamburg). Das historische Moment, das schon BOVERI in seiner Rede über die Organismen als historische Wesen aufgewiesen hat fehlt bei UEXKÜLL vollkommen. Es darf schon nicht vernachlässigt werden, gehört aber nicht in den Zusammenhang meines Vortrags.

13. Herr SUDHOFF (Leipzig): *Abendländische Medizin Spaniens im Mittelalter*.

Ganz unabhängig von den bisher gegebenen literarischen Darstellungen der spanischen Medizin (deren weitaus beste die posthume des führenden spanischen Klinikers in hoher Staatsstellung Don ANTONIO HERNANDEZ MOREJON ist; Madrid 1842—1855) suchte sich S. durch eigenen Augenschein von dem Bestand spanisch-mittelalterlicher Medizintexte in den Bibliotheken, Archiven, Klöstern usw. Spaniens selbst zu unterrichten, in Latein und anderen europäischen Sprachen. Die so genommene Kenntnis sollte mit dem Inhalt der Handschriften des übrigen Europa in Vergleich gesetzt werden, die Vortragender durch jahrzehntelange Quellenstudien kennt. So sollte zunächst und zum ersten Male eine überschlägliche Kenntnis genommen werden, welches medizinische Wissen Spanien im M. A. sei es aus eigener Arbeit vormuslimischer Zeit und nach der Befreiung aus maurischer Fremdherrschaft, sei es in Aneignung aus Maurenwissenschaft (grösstenteils östlicher Provenienz) durch Übertragung aus dem Arabischen, sei es in Herübernahme aus der Fachliteratur des übrigen West-europa, sein geistiges Eigen nennen konnte.

Zu diesem Zwecke ist Vortragender mit erheblicher materieller Unterstützung seitens der Deutschen Notgemeinschaft am 17. März 1928 nach Spanien gefahren und vor Mitte Mai wieder heimgekehrt. Nach kurzen Vorstudien in der Provence und der alten Narbonnensis, namentlich auch in Montpellier zur Einfühlung, wurde die eigentliche Arbeit in Bibliotheken und Archiven Barcelonas begonnen mit der Aufnahme der lateinischen und besonders auch katalanischen Medizintexte. Als besonders wichtig erwiesen sich die Reste der Klosterbibliothek von Ripoll auf dem Archiv der Krone Aragon. Der Forschungsweg ging an der Küste hinunter nach Valencia, dessen Universität, gegr. 1245,

unter ihren (vortrefflich in drei Bänden katalogisierten und in Druck veröffentlichten) Handschriften leider nur sehr wenig Medizinisches noch besitzt. Auch andere Valencianer Archive und Bibliotheken, wie auch Alicante und Murcia waren von geringen Ergebnissen, reicher Granadas Universitätsbibliothek, sowie die Kolumbusbibliothek und andere Büchersammlungen im wunderbaren Sevilla. Das einst so berühmte Cordoba enttäuschte in seinen Handschriften. Durch die Wunder der Sierra Morena ging es hinauf und durch die Mancha nach Neukastilien mit Toledo, dem Escorial und Madrid, wo auch die Schätze der alten Universitätsbibliothek von Alcalá de Henares (seit 1498 bedeutend) zugänglich sind und die Bibliotheca Nacional einen grossen Handschriftenreichtum birgt, der auf Medizinisches gründlich durchmustert wurde. Die Fahrt ging dann nach Saragossa und fand in Barcelona ihren Abschluss.

Durch die Hand des Vortragenden gingen 427 verschiedene Schriften, meist mit Verfassernamen versehen. Bringt man sie in zeitliche und regionale Sondergruppen, so stammen davon:

1. aus der zu Ende gehenden Antike und der „Mönchsmedizin" 73
2. aus Salerno, mit eingerechnet das Schrifttum des Konstantin (32), im Ganzen . . . . . . . . . . . . . . 69
3. aus Frankreich, namentlich aus Montpellier . . . . . 38
4. aus der Scholastik, namentlich Italiens . . . . . . . 143
5. aus Spanien selbst, vornehmlich des 15. Jahrhunderts, einschliesslich Arnalds von Villanova (36) . . . . . . . 80

Schriften. Vollständig bei Seite gelassen sind dabei die arabischen Manuskripte, deren Verfasser, meist Maurischer Abkunft, allein in Spanien auf rund 70 zu zählen sind, wohl aber sind die lateinischen Übersetzungen muslimischer Schriften und die Kommentare zu denselben mitgezählt und zwar im 4. Abschnitt über die Scholastik, soweit nicht ausdrücklich spanische Autoren als Übersetzter und Bearbeiter genannt sind, die unter der 5. Gruppe mitgezählt wurden. Gerhard von Cremona ist bei der Scholastik (Gruppe 5) miteingerechnet.

Was fast befremdlich für den Sachkundigen in die Augen springt, ist die ungefähre Übereinstimmung mit dem übrigen Europa, wenigstens für die Gruppen, 1, 2 und 4; auch die 5. Gruppe stimmt dazu bis zu gewissem Grade. Für das 16. Jahr-

hundert kämen dazu 20—25 Autorennummern, die aber bei Seite blieben, da für keine der anderen 4 Gruppen Schriften aus diesem Jahrhundert mitgerechnet sind.

Weiter in die Materie einzudringen gelingt, wenn man einzelne Bibliotheken für sich betrachtet, die als etwas Geschlossenen angesehen werden können z. B. die des Klostern von Rippoll, gegr. um 880. Leider haben wir keinen Grund zu der Annahme, dass von dort die Medizinische Handschriftengruppe vielleicht vollständig erhalten sei, da bei einem Brande nach Aufhebung des Klosters (1838) von gesammt 359 nur 230 gerettet wurden. Besonders wichtig ist neben einem Kodex der Ethymologien des Isidor aus dem 10. Jahrhundert ein „liber artis medicinae" aus dem 12. Jahrhundert, der eigentlich das ganze medizinische literarische Inventar der Klostermedizin in wichtigen Stichproben enthält, einen „Receptarius", einen „Passionarius" und einen „Antidotarius" (einen Receptarius enthielt auch ein anderer Kodex aus dem 10. Jahrhundert, der grossenteils ausradiert ist und wieder beschrieben, aber doch noch manches von dem Ältesten wiedergewinnen liesse). Dem umfänglichen Text aus dem Mönchsmedizin ist von wenig späterer Hand ein Schatz Salernitanischer Praktik angeschlossen: die Praktiken des PLATEARIUS und des BARTHOLOMÄUS, der „Modus medendi" des Kopho und die Gynäkologie betitelt „Trotula". Ein anderer Kodex aus Kloster Ripoll enthält die Übersetzung der Aphorismen der Hippokrates, sammt dem Galenkommentar zu denselben und KONSTANTINS Vorwort, ferner die „Areolae" JOHANNS VON SAINT AMAND, die „Consolatio" des Mesuë, die Chirurgien des BRUNO und LANFRANC und die „Tabulae" des Magister SALERNUS. Das wäre also typische frühe Mönchsmedizin in Verbindung mit Salernischer Praxisliteratur und garnichts speziell aus Montpellier Stammendes trotz der nahen Verbindung mit Südfrankreich, schon als die „spanische Mark" noch einen Teil des Frankenreiches bildete. Es spiegelt die Zustände des 12. Jahrhunderts wieder, als es eine spezifische medizinische Literatur von Montpellier noch nicht gab. Auch VALENCIA mit seinem spärlichen medizinischen Literaturrest scheint Ähnliches wiederzuspiegeln, kommt aber erst seit der Mitte des 13. Jahrhunderts in Betracht. Alles Übrige ist als Sammlung noch später, z. B. die Bibliotheca Columbina in Sevilla

und die des Escorial, die erst um die Mitte des 16. Jahrhunderts begründet wurden. Fast überall in spanischen Bibliotheken trifft man auf die Blüte der französischen Mönchsmedizin von der Loire im Kräutergedichte des „Macer", der auch katalanisch übersetzt wird.

Eine gewisse Sonderstellung nimmt Toledo ein, das seit 1085 von der Maurenherrschaft frei war, also seit der Blütezeit von SALERNO, was sich denn auch in starkem Hervortreten Salernischer Literatur, einschliesslich KONSTANTIN von Afrika in den Handschriften ausspricht: KONSTANTIN-ISAAK, PLATEARIUS (Circa instans), COPHO, MAURUS, PETRUS MARACHUS, BARTHOLOMÄUS. Doch kommt hier auch salernisch-französischer Einfluss zur Geltung im Schrifttum Rogers de Barone. In Toledo sind auch noch Schätze aus der Antike und der Übergangzeit vorhanden und echt spanische Medizinliteratur des 15. Jahrhunderts.

Ein wichtiges Ergänzungsbild aus dem Ende des Mittelalters bietet die Bibliothek der Universität von Alcalà (Complutensis), wo noch Mönchsmedizinisches hineinspielt neben Johann von Toledo, Konstantin, Girardus Cremonensis, Gilibertus Anglicus, Magister Salernus, Trotus, Trotula und Arnald dem Katalanen.

Alles in allem handelt es sich bei dem besprochenen, in Spanien erhaltenen mittelalterlichen Literaturgut um eine (bis zu gewissem Grade dem Zufall überlassene) Auslese aus den Schriften des (für Spanien) östlicheren Europa mit dem es offenbar in lebhaftem Gedanken- und Literaturaustausch stand. Ganz überwiegend ist das in spanischen Handschriften anzutreffende medizinische Schriftgut, das auch im übrigen Europa geläufige und speziell dem Vortragenden schon aus der Handschriften- und Büchersammlung in Italien, Frankreich, England und Deutschland bekannte. Eine Ausnahme bildet bis zu gewissem Grade das Schriftwerk der eingeborenen Spanier vom 13. bis Ende des 15. Jahrhunderts, das mit überraschender Vollständigkeit schon bei MOREJON vorgeführt wird. Manches, wie das Schriftwerk des „Petrus Hispanus" und Arnalds von Villanova ist ja auch aus dem übrigen Europa handschriftlich (und selbst gedruckt) schon bekannt und auch grossenteils in Frankreich und Italien erst entstanden. Dabei ist es aber doch beachtenswert, dass dieses im östlichen Europa, entstandene gelehrte Schrifttum dieser beiden Genannten auch in

Spanien erhalten ist; die ausgewanderten Volksgenossen fanden also auch in der Heimat noch Beachtung, während andere, wie VALASCUS von Taranta in Spanien kaum handschriftlich zu finden sind, trotzdem man sie in östlichen Handschriften nicht selten trifft. Und umgekehrt, wenn man in Spanien einen neuen medizinischen Autor des früheren Mittelalters wie z. B. „Alexander Hispanus" gefunden zu haben glaubt, entdeckt man ihn später auch in Handschriften z. B. Deutschlands, wo er bisher unbeachtet geblieben ist. So flicht sich das literarische Fadennetz und knüpft sich. Das von der Fremdherrschaft befreite Spanien gehört sofort auch literarisch wieder zu ganz Europa, nicht nur dadurch, dass es das kostbare, bei ihm verwahrte muslimische Literaturgut in Übersetzung ins Lateinische dem Osten als Geistesnahrung hinübergibt, die dort reiche Frucht trug.

14. Herr O. TEMKIN (Leipzig): *Die Krankheitsauffassung von Hippokrates und Sydenham in ihren „Epidemien"*. SYDENHAM, der „zweite Hippokrates", erhält seine Bedeutung durch Verwandtschaft und Verschiedenheit mit der Hippokratischen Krankheitsauffassung. Für Hippokrates ist der ganze Mensch krank, jede Erkrankung ist etwas Individuelles, Einzigartiges. Für SYDENHAM ist auch noch der ganze Mensch krank, aber er trennt Krankheit vom befallenen Patienten, er führt hier eine Abstraktion nosologischer Art ein. Hippokrates schreibt letzten Endes im ersten und dritten Buch der Epidemien Krankengeschichten, SYDENHAM in seinen Observationes Krankheitsgeschichten.

Diskussion: Herr SCHUSTER (Berlin). Herr TEMKIN hat eine wichtige Lücke in der Entwicklung des Begriffs der Species morborum ausgefüllt. Man musste aus der Analogie mit der Botanik annehmen, dass dem Begriff nach Linnéscher Methode ein auf analytischer Abstraktion beruhender vorherging, der dann durch die erstere bis zum 18. Jahrhundert verschüttet wurde. Diese Beziehungen verdienen eine weitere Untersuchung von Seiten der Medizin- und Biologie-Historiker.

15. Herr FRANZ BRUCK (Berlin) „*Semmelweiss, nicht Lister*". Die SEMMELWEIS'sche *Kontaktinfektion* aus dem Jahre 1847 *beherrscht die* heutige Aseptik, während die LISTER'sche *Luftinfektion* aus dem Jahre 1867 als Irrelehre längst erledigt ist.

Also ist nicht LISTER, sondern SEMMELWEIS *der Begründer der Anti- und Aseptik*, was Vortragender seit 16 Jahren in zahlreichen Arbeiten betont. (Man kann die beiden Begrffe — Antiseptik und Aseptik — nicht von einander trennen, sie gehören zusammen, bilden eine Einheit).

SEMMELWEIS sagt: „Da der Leichenbefund der an Pyämie Verstorbenen identisch ist mit dem Leichenbefund der an Kindbettfieber Verstorbenen, so ist das Kindbettfleber dieselbe Krankheit; wenn es dieselbe Krankheit ist, so muss sie dieselbe Ursache haben. Dieselbe Ursache ist unzweifelhaft am häufigsten an den Händen der Ärzte vorfindig". „Das Kindbettfieber ist demnach dieselbe Krankheit, welche bei Chirurgen, bei Anatomen, welche nach chirurgischen Operationen entsteht, wenn männlichen oder weiblichen Individuen ein zersetzter Stoff in den Kreislauf gebracht wird". Die Resorpionsstelle kann jeder Punkt des Körpers sein, welcher von der Epidermis, vom Epithelium entblösst wird". „Es ist nötig, die Hand, bevor ein zersetzter Stoff berührt wird, gut zu beölen, damit der zersetzte Stoff nicht in die Poren der Hand eindringen könne; nach einer solchen Beschäftigung muss die Hand mit Seife gewaschen und dann der Einwirkung eines chemischen Agens ausgesetzt werden, welches geeignet ist, den nicht entfernten zersetzten Stoff zu zerstören; wir bedienen uns des Clorkalkes und waschen uns so lange, bis die Hand schlüpfrig wird". „Es ist sicherer, den Finger nicht zu verunreinigen, als den verunreinigten Finger wieder zu reinigen". „Und wie beklagenswert auch die in gynäkologischen Abteilungen verpflegten Individuen sind, das verkünden die Berichte über die Leistungen der gynäkologischen Abteilungen: wie oft starben solche Individuem an Pyämie.... Ich habe keinen einzigen Todesfall zu beklagen.... und diesen günstigen Erfolg schreibe ich nur dem Umstande zu, dass ich mit reinen Händen operiere".

Diese letzten Worte beweisen unwiderleglich, dass SEMMELWEIS seine Lehre bewusst auch auf die *Chirurgie* ausgedehnt hat. Seine Entdeckung kam daher *allen* Wunden, Verletzungen, operativen Eingriffen zu Gute.

Aber ein Satz ist noch besonders hervorzuheben, das sind die auch heute noch ohne jede Einschränkung geltenden klassischen Worte, dass es „sicherer ist, den Finger nicht zu verunreinigen,

als den verunreinigten Finger zu reinigen" Damit hat SEMMELWEIS den springenden Punkt der ganzen Aseptik mit erstaunlichem Scharfblick erkannt; denn er sah ein, dass es unmöglich ist, die Haut der menschlichen Hand absolut keimfrei zu machen. Somit hat schon SEMMELWEIS die *Non*infektion, d. h. die Vermeidung der Berührung der Hände mit infektiösen Stoffen gefordert.

LISTER dagegen trat im Jahre 1867, ohne von SEMMELWEIS etwas gewusst zu haben, mit seiner antiseptischen Wundbehandlung an die Öffentlichkeit. Durch die von ihm empfohlenen Massnahmen, bekämpfte er aber mit den Keimen aus der *Luft* (er nannte die Luft „septisch"), Keime, die doch nach unserer heutigen Auffassung bei der Wundinfektion fast gar keine Rolle spielen. Welch *ausschliesslichen* Wert sie aber für ihn hatten, zeigt er durch folgende Ausführungen: „Beim komplizierten Knochenbruch handelt es sich um eine unregelmässige Wunde, die gewöhnlich stundenlang der Luft ausgesetzt war, ehe sie der Chirurg zu Gesicht bekommt, und daher in ihren Zwischenräumen die Keime enthalten kann, welche die Ursache der Zersetzung sind". „In einem noch nicht geöffneten Abzess hingegen sind in der Regel noch keine septischen Organismen vorhanden. Hier handelt es sich im Wesentlichen darum, das Eindringen von lebenden Partikeln von aussen her zu verhüten". Wird doch nach LISTER jede Wunde im Augenblick ihrer Entstehung durch die aus der *Luft* auf sie fallenden Keime infiziert. Aus diesem Grunde bedeckt er die Stelle der Haut, wo ein Einschnitt gemacht werden soll, mit einem Karbolöllappen und hebt diesen nur auf, um die Inzision auszuführen. „Im selben Moment, in dem man das Messer herauszieht, lässt man den Öllappen, wie einen antiseptischen Vorhang auf die Haut fallen". So vollzieht sich der Eingriff „unter vollkommenem Schutz vor dem Eindringen von lebenden Keimen".

Auf die *Hände*desinfektion aber, diesen allerwichtigsten Teil der Wundbehandlung, legte LISTER, wie aus seinen ersten Arbeiten aus den Jahren 1867, 1868 und 1869 deutlich hervorgeht, fast gar keinen Wert. So liess er einen für die *Wunde* bestimmten Karbolsäurekitt „durch einen Rekonvaleszenten," durch die Pflegerin oder eine Angehörige des Patienten" bereiten, ohne bei der Schilderung dieser Prozedur auch nur anzudeuten, dass

dazu reine Hände gehören. Auch VON BRUNN bekräftigt diese völlige Vernachlässigung der Händedesinfektion neuerdings durch eine Mitteilung, wonach sein Lehrer KÖRNER „noch 1885 sah, wie Lister unter beträchtlichem Aufwand von Karbolsäure 3 Operationen ausführte, ohne sich vorher oder zwischendurch die Hände zu waschen".

Nichts mehr ist von dem ursprünglichen LISTERschen Verfahren übrig geblieben. Trotzdem wird aber das, was namentlich mit Hilfe *deutscher* Forscher daraus geworden ist, und was damit so gut wie nichts mehr gemein hat, nämlich die heutige Aseptik, noch nach wie vor als LISTERsche Schöpfung gepriesen, eine Fälschung, wie sie in der Geschichte der Medizin beispiellos dasteht. Und SEMMELWEIS wird dabei völlig in den Hintergrund gedrängt. Aber, indem er *von Anfang an* die einzig richtige, noch jetzt geltende Vorstellung von dem Zustandekommen der septischen Infektion hatte, hat er doch den *Grundstein* zu dem heutigen stolzen Bau der Anti- und Aseptik 20 Jahre vor LISTER gelegt! Es heisst daher die Tatsachen gerade zu auf den Kopf stellen, wenn man SEMMELWEIS, einen „Vorläufer" LISTERS nennt. Das wäre er, wenn sich von ihm aus die LISTERsche Methode in *aufsteigender* Linie bewegt hätte. Sie bedeutet aber einen Absturz von der SEMMELWEIS'schen Höhe, zu der sie sich erst allmählich wieder erhob. Nur dadurch, das SEMMELWEIS nach seinem Tode (1865) vollständig der Vergessenheit anheimfiel, konnte die Irrlehre von der Luftinfektion überhaupt vorübergehend festen Boden gewinnen. Schliesslich jedoch musste sich der SEMMELWEIS'sche Gedanke wieder Bahn brechen. Aber von allen Heroen der Medizin hat man keinen so andauernd unterdrückt, wie ihn, der so zum grössten Martyrer wurde, den die Geschichte der Medizin kennt. Und doch verdanken wir ihm, der die Gefährlichkeit der an den Händen haftenden Keime *zuerst* in ihrer *ganzen Bedeutung* klar erkannte, die *grösste* und *segens*reichste medizinische Entdeckung des *19. Jahrhunderts*! Es gilt die Schuld zu sühnen an dem „Retter der Mütter", wie ihn die Denktafel seines Geburtshauses mit vollem Rechte nennt, an einem der grössten Ärzte aller Zeiten.

Diskussion: Herr VON GYÖRY (Budapest) dankt dem Vortragenden, der mit nie erlahmender Konsequenz stets, als der Name Semmelweis dem Listers gegenüber in Hintergrund gestellt ward in Kampf gezogen

ist und die historische Wahrheit als seine Herzensangelegenheit verteidigt hat. VON GYÖRY weist aber auch auf übrige Verunglimpflichungen der Semmelweis'schen Lehre, begangen in der neuesten Literatur, hin. Er zählt Verfasser auf, die die Lehre noch immer als die „Theorie der Leicheninfektion" hinstellen, wiewohl hiegegen Semmelweis schon 1847 „feierlichst protestierte". — Auch werden Kontagionisten, wie jüngst nebst HOLMES CJEDERSKJÖLD, als Vorgänger S. deklariert und ihnen die Priorität zugesprochen, wiewohl S. sich ausführlich und wiederholt darüber ausgelassen hat, dass das Kindbettfieber keine kontagiöse, sondern eine infektiöse Krankheit sei. — Endlich stellt VON GYÖRY von neuem fest, dass Semmelweis, der Spross einer seit dem 17. Jahrhundert in Ungarn ansässigen Familie deutschen Ursprunges, nicht nur seiner Zuständigkeit wegen, sondern nach seinem ganzen Gebahren und Verhalten in Tat und Schrift, demonstrativ, stets als Ungar sich bekundete. Herr ENGLERT (Leipzig): Durch SCHWARTZ wurde die Semmelweis'sche Entdeckung nach Deutschland gebracht, wo sie von MICHAELIS (Kiel) in der Klinik zur Durchführung gebracht wurde. Herr BRUCK (Berlin). Man muss unterscheiden zwischen innerer eigentlicher Ursache und dem Anlass der Auslösung. Ausgelöst wurde die Geisteskrankheit bei Semmelweis durch die langjährigen aufreibenden Kämpfe, die er mit seinen Gegnern zu bestehen hatte. Herr STICKER (Würzburg). Semmelweiss ist nicht verrückt geworden durch Verhöhnungen und Verkennungen, sondern durch die auf syphilitischer Infektion beruhende Taboparalyse, die während zehn Jahren seines Lebens ihn körperlich und geistig vermindert hat.

16. Herr FRITZ KLEINSORGEN (Elberfeld): „Heilwissenschaft und Naturwissenschaft, ein neuer Abschnitt in der Heilkunde".

Vortragender weist zunächst darauf hin, wie trotz engster Beziehungen zwischen Medizin und Naturwissenschaft die Heilkunde in ihrem äusseren Rahmen, wie innerem Gefüge sich von ihrer befruchtenden Mutter, der Naturwissenschaft losgelöst hat. Als sträfliche Folge dieser Abkehr können wir von einem Siechtum der Medizin sprechen, dessen Symptome offen zu Tage liegen. Charakteristisch hierfür ist der schon beinahe geflügelte Wahrspruch: Die Geschichte der Medizin ist eine Geschichte der Irrungen, charakteristisch hierfür ist fernerhin die Hypertrophie des ständig zunehmenden Spezialistentums. Am symptomatischten aber ist nicht dies innere Leiden, sondern die Beutelust, der von aussen an und eindringenden Schmarotzer, die immer heftiger anstürmen, ihre erste Fahne schon in Form des Berliner homöopathischen Lehrstuhls im Körper der Medizin aufgepflanzt haben und mit weiteren homöopathischen, biochemischen und naturheilkundigen Fahnen schon Einlass klopfend vor den Toren stehen.

Hier heisst es für die Heilkunde: weiterer Verfall oder Einkehr und Umkehr, hier heisst es zurük in den Schoss der Mutter Naturwissenschaft.

Naturwissenschaft als Grundlage der Heilkunde, nicht immer rein äusserlich, wie ein vorklinischer Studiengang des Mediziners, sondern vor allem in der allgemeinen Durchdringung des medizinischen Denkens mit ihr.

Der Heilkunde, wie sie heute betrieben und gelehrt wird, einem Tummelplatz wahlloser, rein empirischer oder intuitiver Eingebungen und Experimente, auf dem vor allen Dingen auch das Sektierer- und Pfuschertum sich ungestört austoben kann, dieser praktisch empirischen Heilkunde muss als feste Basis eine theoretisch wissenschaftliche Grundlage gegeben werden, entsprossen aus dem Mutterschoss der Naturwissenschaften.

Die Begründung und Einführung einer wissenschaftlich-theoretischen Heilkunde, einer speziellen Heilwissenschaft, tut also dringend not. Während die Errichtung eines homöopathischen Lehrstuhls eine beschämende Blossstellung für die medizinische Wissenschaft darstellt, ist die Errichtung eines Lehrstuhls für eine spezielle Heilwissenschaft ein dringendes Bedürfnis.

Die Grundlagen dieser neuen Heilwissenschaft in engster Fühlung mit den Naturwissenschaften werden dann aufgezeigt. Es wird dargetan, dass die kardinale Grundlage der Heilkunde, der Krankheits- und Kranheitssymptombegriff in seiner bisherigen Auffassung ein Torweg war. An Stelle des bisherigen labilen und verschwommenen Begriffes wird ein klarer, eindeutiger Begriff aufgestellt. Allein dieser neue Krankheits- und Krankheitssymptombegriff schliesst eine Vernichtung der Homöopathie, d. h. ihres Eckpfeilers, mit dem sie steht und fällt des Simileheilprinzips ein.

Auf diesem Krankheitsbegriff als festem Fundament des neu zu errichtenden Lehrgebäudes der „Heilwissenschaft", werden dann zum weiteren Aufbau als feste Stützen und Streben eine Reihe von Heilgesetzen aufgestellt.

So steht der Neubau der neuen Heilwissenschaft vor uns, auf dem sicheren Boden der Naturwissenschaft verankert und gestützt durch die neu aufgestellten Heilgesetze der Natur, entsprechend dem alten Erkenntnissatze: Natura sanat, nur die Natur heilt, Medicus curat; ein Neubau, der in seinen Gemächern und Kammern jeder Spezialwissenschaft gönnt, aber keine Hypertrophie über seine festen Grenzen hinaus gestattet, dabei jeder Einzelfachwissenschaft den gemeinsamorganischen Zusammenhang vor Augen führt; vor allem einen Neubau, in dem die Medizin Herrin im Hause ist und keinen Einbruch ungebetener Gäste zu befürchten hat, wie auf ihrer bisherigen schwankenden offenen Arena, auf der ernsteste Wissenschaft sowohl die Nachbarschaft von pfuschenden Clowns und taschenspielerischen Acteurs, wie die von vernarrten Sektierern sich gefallen lassen musste.

Diskussion: Herr W. Kötschau (Berlin).

Kleinsorgen stellt ein neues System auf, von dem ausgehend er deduktiv ableitend andere Anschauungen bekämpft. Sein Versuch ist daher a priori als irrig aufzufassen. Das Simileprinzip hat er keinesfalls ad absurdum geführt.

**V. Sitzung am Donnerstag, den 20 September, nachmittags 3 Uhr** in der Staats- und Universitätsbibliothek.

*Vorsitzender:* R. ZAUNICK (Dresden) später *Unterstaatssekretär* VON GYÖRY (Budapest). Teinehmer 30.

17. Herr ALFRED SCHMIDT (Köln Bayental): „Über Drogen im Kultus und in der Zauberei des germanischen Mittelalters".

Diskussion: FÜHNER (Bonn). Wir können nach der Wirkung mit Sicherheit behaupten, dass die Zauber- und Hexenpflanzen u. a. narkotische Solanazeen (Atropa, Hyoscyamus) waren. SUDHOFF (Leipzig) betont die grosse Masse des Zauberischen der nordalpinen Kreise als spätantik.

18. Herr JOSEF FRITZ (Lemberg): *Aus Van Swietens Zeit.* (Handschriftliches zur Geschichte des Medizinischen Unterrichts in Wien).

Handschriften der Lemberger Universitätsbibliothek aus dem 18. Jh. enhalten 1. Vorlesungen GERHARDS VAN SWIETEN aus dem Jahre 1750, für seine Pharmakologie von grundlegender Bedeutung, anscheinend für den, nie erfolgten, Druck bestimmt. 2. Vorlesungen ANTONS DE HAËN über Pathologie. 3. zwei Bände ebenfalls ungedruckter Vorlesungen über Physiologie von JOHANN NEPOMUK CRANZ, 2 und 3 von gleicher Hand als Kollegienhefte geschrieben. Dazu gehören auch Vorlesungen STOLLS, „de febribus", welche einen Einblick in die Entwicklung seiner epidemiologischen Gedanken gewähren. Alle gehörten ehemals der berühmten Garellischen Sammlung im Theresianum zu Wien an, die 1785 nach Lemberg gebracht wurde, um den Grundstock der dortigen Universitätsbibliothek zu bilden (1848 grossenteils verbrannt).

19. Herr LUDWIG ENGLERT (Leipzig): *Das erste Buch der Aphorismen des Hippokrates.*

Die vom Leipziger medizingeschichtlichen Institut geplante Hippokratesübersetzung beruht auf einem bereits in Angriff genommenen Begriffswörterbuche der antiken Medizin. Es werden Proben der neuen Übersetzung gegeben.

Eine Analyse des 1. Buches der Aphorismen zeigt, das es sich stilistisch von den übrigen Büchern unterscheidet. Es liegt uns

nicht in seiner ursprünglichen Gestalt, sondern in einer redaktionellen Überarbeitung vor. Die Untersuchung der Kommentare führt zur Entdeckung bisher unveröffentlichter Handschriften mit neuem Kommentar (bes. Bern 232 und Clm 409). Im Zusammenhange mit ihrer Bearbeitung wird die Frage der alten lateinischen Übersetzungen unter besonderer Berücksichtigung der Übersetzung und des Kommentars des Pseudo-Oribasius behandelt.

20. Herr PFEILSTICKER (Stuttgart): *Johannes Rümelin.*

Er ist aus Ulm gebürtig, Arzt, Anatom und Mathematiker, 1632 als Pestarzt in Augsburg gestorben, bekannt durch sein „Catoptrum microcosmicum", 1619 und öfter, nach den frühen Einblattdrucken populärer Art der 1. anatomisch-wissenschaftliche Atlas in Klapptafeln (3 lateinische, 5 deutsche, 2 holländische, eine englische Ausgabe, mehrere Fälschungen). Bisher unbekannt sind 2 Bäderschriften von ihm und mathematische und kabbalistische Werke, Übertragungen und Eigenes. Sein Lebensgang wird eingehender analysiert und sein Bildniss dargewissen.

Diskussion: Herr WIELEITNER (München) bemerkt, dass er die mathematischen Werke Rümelins in einem Sammelbande der Göttinger Univ. Bibl. gesehen habe, dass sie aber höchstens eine lokale und zeitbedingte Bedeutung hatten, und dass JOHANN FAULHABER nicht nur Rümelins Freund, sondern in mathematischen Dingen zweifellos auch sein Meister war. Herr MÜLLER (Hamburg) gibt einige Nachträge und Ergänzungen zu den ikonographischen Bemerkungen. Herr SUDHOFF (Leipzig): Vater des Klappbildes (oder doch ihr wissenschaftlicher Weiterverbreiter) ist doch Andreas Vesalius, der in seiner Eptome (1543) genaue Anweisung gab, wie man deren Tafeln ausschneiden und zum Klappbild zusammenkleben soll. Er schätzte also den Wert solcher Aufklappbilder (wie auch der Rümelin's also) für die gebildete Masse nicht ganz gering ein.

21. Herr W. CAPELLE (Hamburg): *Der Geist der Hippokratischen Medizin.*

Nach kurzer Orientierung über den Sinn der sog. Hippokratischen Frage, die unerlässlich ist, da noch jüngst moderne Mediziner über hippokratische Medizin geschrieben haben, ohne von dieser für die Beurteilung der Dinge grundlegenden Frage etwas zu wissen, geht der Vortragende zum Thema selbst über. Im ersten Teil wird von ihm der hippokratische Arzt unter mög-

lichst wirksamer Verwendung seiner eigenen Äusserungen, als Forscher und Denker charakterisiert, zunächst als *wissenschaftlicher Beobachter* grossen Stils, wie er mit wunderbarer Schärfe und Nüchternheit in erstaunlich umfassender Weise den Kranken und die für Gesundheit und Krankheit wesentlichen Faktoren beobachtet und wirklich plastisch beschreibt. Hierbei wird insbesondere der geniale Autor von Buch I und III der „Epidemien" gewürdigt, wie denn im Lauf der Untersuchung verschiedene grosse Persönlichkeiten unter den hippokratischen Ärzten deutlich hervortreten. Dann wird der *Zug zum Exakten* verfolgt, wie er sich bei einzelnen Hippokratikern zeigt; hierbei werden auch die *physikalischen Beweise*, die übrigens nur bei ganz bestimmten Autoren des corpus Hippocrateum vorkommen, gekennzeichnet und erklärt, inwiefern und warum sie vielfach misslingen mussten; vor allem aber wird die Verwendung des *Experiments* bei den hippokratischen Ärzten untersucht, d. h. ob und inwieweit das *Experiment* verwendet und aus diesem richtige Schlüsse gezogen und andrerseits, ob sie die grundsätzliche Bedeutung des Experiments für die wissenschaftliche Medizin bereits erkannt haben. — Dann wird die Einwirkung der *griechischen Philosophie* auf die Entwicklung des wissenschaftlichen Denkens in der hippokratischen Medizin untersucht und ihr Einfluss gerade auf die bedeutendsten Autoren des corpus Hippocrateum auch da nachgewiesen, wo sich eine ausgesprochene dialektische Denkschulung methodischer Beweisverfahren und grosszügiges systematisches Denken vereinigen. Der Einfluss der Philosophie auf die hippokratische Medizin verrät sich aber auch in dem Geist scharfer Kritik und echter Aufklärung, wie er sich am grossartigsten in der Schrift „Von den Lüften, Gewässern und Örtlichkeiten" und in der „Von der heiligen Krankheit" (d. h. der Epilepsie) offenbart. In diesem Zusammenhang wird auch das innere Verhältnis der hippokratischen Ärzte zur Religion berührt. — Gegenüber der wissenschaftlichen Grösse dieser Ärzte werden jedoch die Grenzen und Mängel ihrer Heilkunde nicht übersehen und deren Gründe kurz dargelegt.

Der 2. Teil des Vortrags gilt der „*Ethik*" der hippokratischen Ärzte, wie sie sich, wenn auch nur latent, so doch bei schärferem Zusehen unverkennbar aus ihren Schriften ergibt: ihre

Wahrhaftigkeit, vor allem gegen sich selbst, ihr tiefer wissenschaftlicher Ernst, ihr unvergleichliches Verantwortungsgefühl für Leben und Gesundheit ihrer Patienten, ihr scharfes und feines Gewissen, das hohe Ehrgefühl, zumal Einzelner unter ihnen (all diese Züge werden durch instruktive Beispiele erläutert), und insbesondere die *Humanität*, die sich in vielen Einzelheiten der hippocratischen Therapie kundgibt, wie auf der anderen Seite ihre sittliche Strenge und Lauterkeit in erotischen Dingen; endlich wird die äussere Erscheinung und das gesellschaftliche Auftreten dieser Ärzte gekennzeichnet und mit dem Grundergebnis geschlossen: seinem Auftreten, wie seinem inneren Wesen nach ist der hippokratische Ärzt eine wirklich sittliche und wirklich wissenschaftliche Persönlichkeit, die dem Helenentum zu unvergänglicher Ehre gereicht und die auch dem heutigen Ärzt noch manches goldene Wort zu sagen hat.

Diskussion: Herr TEMKIN (Leipzig). Krankheitsbilder sind bei Hippokrates nicht exakt entwickelt, Experimente wenig gebraucht, der Einfluss der Humoraltheorie aus der Naturphilosophie stärker zu berücksichtigen. Herr ENGLERT (Leipzig). Die Schrift über Luft, Wasser und Örtlichkeiten und über die heilige Krankheit stammen von verschiedenen Verfassern. Herr CAPELLE (Hamburg) tritt nur der letzten Behauptung des Herrn ENGLERT entgegen, dass die Schrift „von den Lüften ..." und die „Von der heiligen Krankheit" nicht von demselben Verfasser seien und erwartet dafür von ihm in Zukunft den Beweis.

22. Herr K. TÖGEL (Innsbruck): *„Johann Jakob von Lodron aus Tirol als Leibarzt Kaiser Friedrich III (1440—1493)."*

Aus der Lebensgeschichte JOH. JAKOBS VON LODRON wurden bisher nur wenige Tatsachen im Zusammenhange veröffentlicht (Tovazzi, Festi Ausserer, Rudl.). Sein Geschlecht soll, wie vorwiegend italienische Schriftsteller berichten, aus Deutschland stammen und von Kaiser LOTHAR II. nach 1133 zu seinem Schutze nach *Süd-Tirol* verpflanzt worden sein. Dass LODRON aus Tirol stammt und nicht aus Mähren, wie auch angegeben wurde, habe ich am 4. Mai dieses Jahres in einem Vortrage in der wissenschaftlichen Ärztegesellschaft in Innsbruck nachgewiesen. Dabei bin ich mehr auf die Lebensabschnitte eingegangen, die sich auf Innsbruck und Tirol überhaupt beziehen. Nun soll mehr auf die Tätigkeit LODRONS als Physikus des Kaisers ein-

gegangen werden, auf seine Reisen, seinen Bekanntenkreis, seine Stellung gegenüber der Wiener Universität, den Epidemien (Pest), auf seine eigenen Gesundheitsverhältnisse und seine letzten Lebensjahre, die bisher strittig waren. Während Ausserer angibt, dass LODRON bereits im Jahre 1456 gestorben sei, sprechen andere Tatsächen dafür, dass das Jahr 1459 sein Todesjahr war. Wahrscheinlich ist auch, dass LODRON nach dem Jahre 1452, nach Verzicht auf das Lehen Castelromano — er nannte sich häufig von CASTELROMANO (Castel Romano) — den Namen von CASTELBARCO angenommen habe, sicher ist, dass sein Sohn FRIEDRICH später nur den Namen KASTELBARKO führte und im Jahre 1478 zu Portenau gestorben ist.

Das Schlusswort spricht SUDHOFF, der namentlich dem Herrn Bibliotheksrat Prof. Dr. WAHL namens der Kongressteilnehmer lebhaftesten Dank zum Ausdruck bringt für die vortreffliche, wohlbehütete und von den Angestellten dienstwilligst unterstützte Aufnahme im Vortragssaal der Bibliothek. S. findet auch noch bei einer gastlichen Aufnahme im kunstverklärten Hause des I. Einführenden, Herrn Prof. REICHE, am gleichen Abend willkommene Gelegenheit im Kreise der Sektionsteilnehmer auch den Herren Einführenden und dem Herrn Schriftführer aufs wärmste ausführlich zu danken und seiner und aller Mitglieder besondere Befriedigung über den schönen und ergebnisreichen Verlauf der ganzen wissenschaftlichen und geselligen Tagung auszusprechen. Die stolze Hamaburga wird im Kranze der Kongresse leuchten und unvergessen bleiben.

Am Freitag, den 21. September, vormittags, bereiteten liebenswürdigste Aufnahme und instruktive Führungen in der köstlichen „kulturgeschichtlichen Bibliothek Warburg" den Teilnehmern an der historischen Sektion grossen Genuss und reiche vielseitige Belehrung.

SUDHOFF.

---

